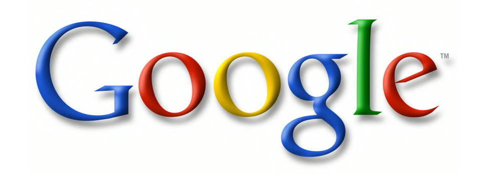
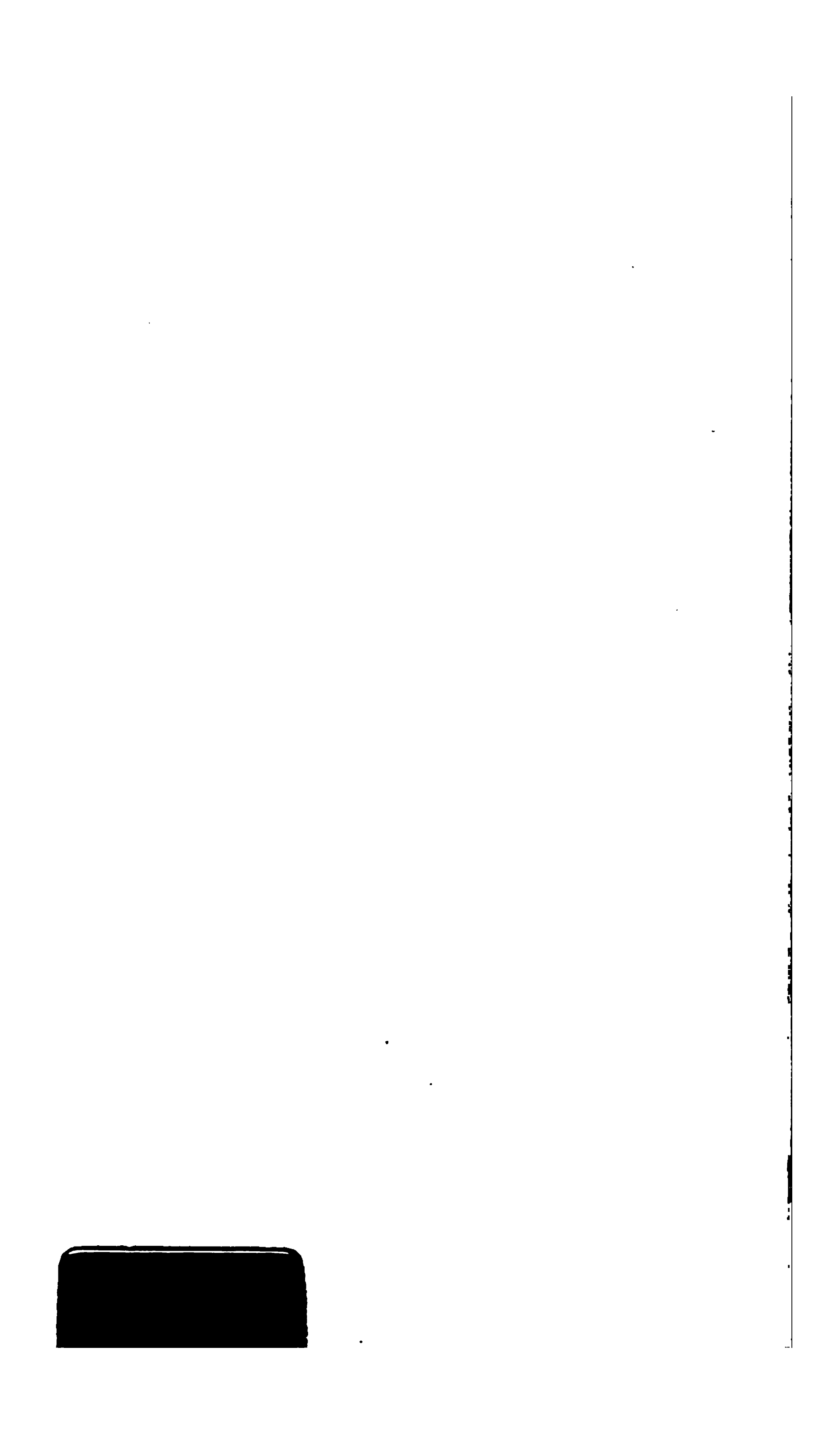
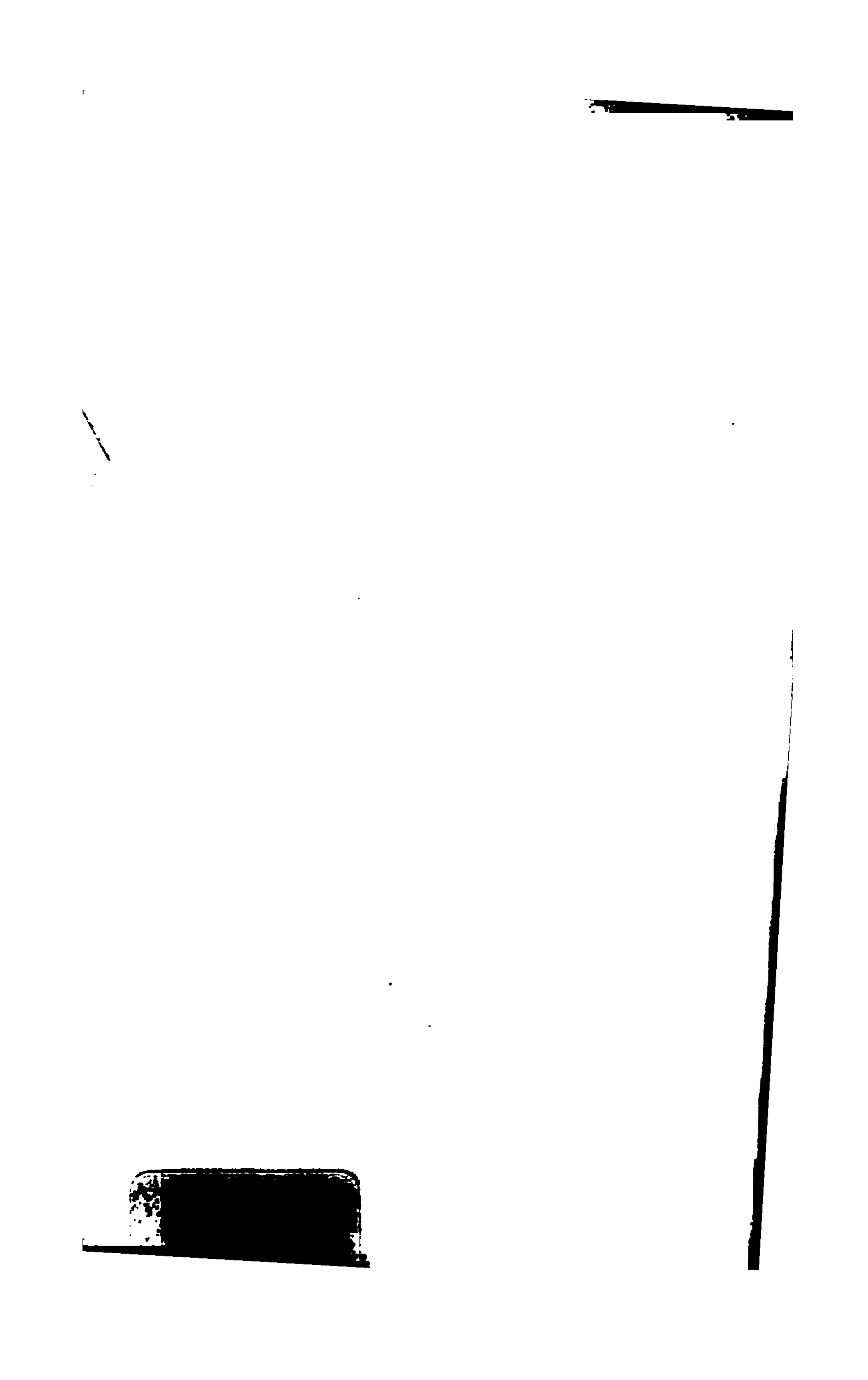







Le Beau
EVL.





HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME SEPTIÈME.

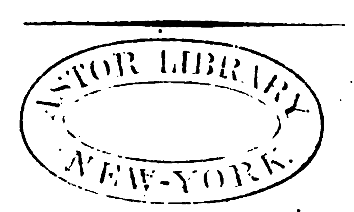
HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME SEPTIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

LÉON V, DIT L'ARMÉNIEN. MICHEL II, DIT LE BÈGUE.

L'AMBITION, source féconde de forfaits, avoit rendu Léon séditieux, ingrat et perfide; dès qu'elle fut satisfaite, elle s'empressa de récompenser ceux qui l'avoient servie. Michel le Bègue fut élevé au rang de patrice, et revêtu de la charge de capitaine de la garde. Thomas qui, dès son enfance, avoit vécu avec Léon, fut fait commandant des troupes confédérées. Manuel avoit été attaché à Michel Rhangabé, dont il étoit premier écuyer; cependant, comme la valeur de cet officier égaloit sa probité, Léon lui conféra le commandement des troupes arméniennes en lui disant : *Voyez comme je me venge de vous : deviez-vous me préférer Procopia ? Prince*, lui répondit Manuel avec une noble franchise, *vous êtes maintenant ce que Michel étoit alors : ne devions-nous pas le servir ?*

An. 813. *Theoph.* p. 426, 427. *Auctor incertus post. Theoph.* p. 431, 432, 433. *Leo gramm.* p. 445, 446, 458. *Contin. Théoph.* p. 15. *Simeon.* p. 401 *et seqq. Georgius monachus*, p. 500, 503, 530. *Genésius*, p. 5. *Hist. miscel.* l. 24.

Six mois après que Léon eut été couronné, Crum, ayant fait reposer ses troupes, et ne voyant point d'ennemi qui lui disputât le passage, laissa son frère devant Andrinople pour l'assiéger avec une partie de son armée,

et s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Là ce prince idolâtre, pour se rendre ses dieux favorables, fit les cérémonies usitées dans sa religion barbare. On le vit du haut des murailles immoler des hommes et des animaux, se laver les pieds au bord de la mer, dont il versoit de l'eau sur sa tête, et en faire l'aspersion sur son armée qui poussoit des cris d'allégresse. Il retourna ensuite à sa tente entre deux rangs de ses concubines, qui se prosternoient sur son passage et chantoient des hymnes en son honneur. Pour assurer son camp contre les sorties, il fit tirer un fossé depuis le golfe jusqu'à la Propontide, et le borda d'une palissade. Pendant qu'il tenoit ainsi la ville assiégée, il fit le dégât dans les environs, et envoya faire à Léon des propositions de paix avec toute la fierté d'un vainqueur et l'insolence d'un barbare. Il demandoit un tribut annuel et une grande quantité d'étoffes; car les Bulgares ne savoient pas encore mettre en œuvre la laine ni la soie. Il exigeoit de plus qu'on lui livrât pour ses plaisirs un certain nombre de filles à son choix, et qu'on lui permît de venir à cheval enfoncer sa lance dans la Porte dorée. Léon, après avoir tenu conseil, lui fit réponse que, pour enfoncer sa lance dans une porte de la ville, il falloit qu'il en fût maître; que les autres propositions avoient besoin d'une conférence; qu'elle pourroit se tenir au bord du golfe, où l'on enverroit de part et d'autre cinq ou six personnes sans armes, avec pouvoir de conclure le traité. La conférence acceptée, Léon, qui se doutoit bien que Crum, peu délicat sur le point d'honneur, y viendroit en personne, fit cacher, la nuit suivante, dans une masure près de la porte de Blaquernes, trois soldats armés d'arcs et de flèches, avec ordre de tirer sur le roi bulgare au signal qui leur seroit donné. Le lendemain Crum, accompagné de six officiers, se rendit au lieu convenu. Il se présenta sur le golfe autant de Grecs, qui, sur la parole du roi, sortirent de leur na-

celle et s'avancèrent sur le rivage. Crum descendit de cheval et s'assit à terre. On commençoit à conférer, lorsque Crum aperçut un signal qu'on donnoit de la ville. Frappé de défiance, il saute sur son cheval et prend la fuite. En ce moment le peuple s'écrie du haut de la muraille : *Victoire à la croix !* et les soldats de l'embuscade, poursuivant le roi, le blessent de plusieurs coups, dont aucun ne se trouva mortel. De ceux qui l'accompagnoient un fut tué, deux autres pris et emmenés à Constantinople. C'étoit un Grec nommé Constantin, avec son fils. Ce Grec avoit passé quelques années auparavant chez les Bulgares; et, s'étant avancé à la cour, il avoit épousé la sœur de Crum, de laquelle étoit né ce fils. Théophane, qui finit ici son histoire, raconte cette perfidie de Léon comme une louable entreprise; il en attribue le mauvais succès aux péchés des Grecs, qui furent cause, dit-il, que la Providence ne seconda pas le dessein de Léon. Cet auteur, moins judicieux que dévot, est mis au nombre des saints; mais il écrivoit sous le règne de Léon, dont il déguise les forfaits : tant il est difficile, même à un saint, de se défendre de tout ménagement timide en écrivant l'histoire de ses maîtres.

Crum, justement irrité de ce manque de foi, détruisit par le feu tous les édifices d'alentour. Les églises, les monastères, les palais, furent la proie des flammes ; les Bulgares brisèrent les colonnes, enlevèrent le plomb et les statues du Cirque, qui étoit hors de la ville, près de Saint-Mamas. Ils massacrèrent les prisonniers, égorgèrent les troupeaux, désolèrent les bords du Bosphore jusqu'au Pont-Euxin, brûlèrent les arsenaux et remportèrent un butin immense. Ils tournèrent ensuite vers la Chersonèse de Thrace. L'incendie dévora tout ce qui se trouvoit entre Constantinople et Rhége ; le pont qui traversoit l'embouchure du fleuve Athyras, ouvrage renommé pour sa beauté égale à sa solidité, fut entièrement détruit. Sélymbrie et Daone furent rasées. Héraclée se

sauva de cette fureur par la force de ses murailles; mais ils saccagèrent les environs. Ils ruinèrent Rhédeste et passèrent les habitans au fil de l'épée. Ils trouvèrent Panium en état de défense, et, après l'avoir inutilement attaqué, ils remontèrent jusqu'à la ville d'Apres, qu'ils détruisirent ainsi que les autres de cette contrée. Entre Apres et Gane, située au bord de la Propontide, s'élevoit une chaîne de montagnes où s'étoient retirés tous les peuples voisins avec leurs troupeaux : les Bulgares y pénétrèrent, tuèrent les hommes, enlevèrent les femmes, les enfans et le bétail. Ils entrèrent ensuite dans la Chersonèse, qu'ils ravagèrent jusque vis-à-vis d'Abyde. Rassasiés de carnage et de butin, ils regagnèrent l'embouchure de l'Hèbre, qu'ils remontèrent jusqu'à Andrinople, désolant tout sur leur passage. Crum, se joignant à son frère qui tenoit cette place assiégée, ne cessa pendant plusieurs jours de faire agir toutes ses machines. Enfin les habitans, manquant de vivres et n'espérant aucun secours, furent obligés de se rendre. La ville fut pillée, et le peuple réduit en esclavage. C'étoit, après Constantinople, la ville la plus grande et la plus peuplée de l'empire. Les prisonniers, au nombre de douze mille, sans compter les femmes, furent transportés au-delà du Danube.

Léon, affligé de tous ces ravages que sa perfidie avoit attirés, n'étoit pas en état de s'y opposer. Il levoit des troupes en Asie et les assembloit à Constantinople. En attendant qu'il eût formé une nouvelle armée, il s'occupoit du soin d'affermir sa puissance et de la perpétuer dans sa postérité. Il avoit un fils déjà grand, nommé Symbate; il lui conféra le titre d'Auguste, et le couronna aux fêtes de Noël, changeant son nom en celui de *Constantin,* pour imiter Léon l'Isaurien, qui avoit donné le même nom à son fils. C'étoit ce prince qu'il se proposoit pour modèle. Il n'attendoit que la fin de la guerre des Bulgares pour commencer celle qu'il méditoit contre

l'Église ; et qui devoit, selon la prédiction de ses devins, lui procurer une longue prospérité.

Depuis le règne d'Irène, les empereurs grecs n'avoient cessé d'entretenir correspondance avec Charlemagne par des ambassades mutuelles. Lorsque Léon monta sur le trône, il trouva à la cour Amalharius, archevêque de Trèves, et Pierre, abbé de Nonantule, que l'empereur françois avoit députés à Michel Rhangabé. En les congédiant, Léon fit partir avec eux Christophe, son premier écuyer, et le diacre Grégoire, pour demander à Charlemagne du secours contre les Bulgares. Mais ce prince étoit mort le 28 janvier. Louis le Débonnaire les reçut avec honneur ; il leur donna libre accès auprès de sa personne tant qu'ils furent à la cour, et leur fit à leur départ des présens considérables, tant pour eux que pour leur maître. Ils furent conduits et défrayés honorablement jusqu'à la frontière. Ils étoient accompagnés de Norbert, évêque de Rhége, et de Ricoin, comte de Poitiers, chargés de demander à Léon la continuation de l'ancienne amitié et la confirmation des traités précédens.

Annal. fran. Thegan, de gestis lud. Chron. de S. Denys. Eginh. annal. Chron. sax. Sigeb. chr. Du Cange, fam. byz. p. 130.

Comme l'hiver de cette année étoit doux et serein, et que les rivières n'étoient pas grossies par les pluies, les Bulgares ne demeurèrent point oisifs. Un corps de trente mille cavaliers traversa la Thrace, et ayant passé le fleuve Rhigias, nommé aussi Bithyas, ils attaquèrent Arcadiopolis, ville riche et peuplée, située sur la rive gauche du fleuve, environ à trente lieues de Constantinople. Ils la prirent, et mirent aux fers tous les habitans. Ils se préparoient à partir lorsqu'une pluie abondante, qui dura huit jours, fit déborder le fleuve et leur ferma entièrement le passage. Ils demeurèrent quinze jours dans leur camp, assiégés par les eaux. C'étoit pour Léon une occasion de profiter de leur embarras et de délivrer les prisonniers, qui l'appeloient à leur secours. Mais, ses troupes n'étant pas encore rassemblées, il ne put sortir

Cedr. p. 487, 505. Zon. t. 2, p. 129. Auctor incertus post. Theoph. p. 434, 435. Contin. Theoph. p. 15, 16, 39. Simeon. p. 409, 410, 411. Genesius. p. 5, 7, 12.

de Constantinople. Enfin, le fleuve étant rentré dans son lit, les prisonniers furent employés à couper le bois nécessaire pour y jeter un pont. Ils étoient au nombre de cinquante mille, et furent transportés en Bulgarie avec leurs effets et leurs troupeaux.

An. 814. Cette course n'étoit que le prélude d'une expédition plus importante. Crum, résolu de périr ou de prendre Constantinople, et de se venger sur l'empereur même de sa perfidie, avoit mis sous les armes tout ce qu'il avoit de sujets en état de combattre, Bulgares, Abares, Esclavons. Il avoit fait construire un nombre infini de toutes les espèces de machines destinées à la ruine des villes, et, pour les transporter, on avoit préparé cinq mille chariots et rassemblé dix mille bœufs. A la nouvelle d'un si formidable appareil, Léon envoya des espions sur les lieux. Il apprit que les efforts du roi bulgare étoient encore au-dessus de ce que publioit la renommée, et qu'il avoit dessein d'attaquer la ville du côté de Blaquernes, parce que c'étoit le lieu où il avoit couru risque de la vie. Comme cet endroit étoit le plus foible de la ville, n'étant défendu que d'une simple muraille, Léon y fit élever un second mur et creuser un large fossé revêtu d'une palissade. Cet ouvrage n'étoit pas encore achevé, lorsqu'un accident imprévu le rendit inutile, et délivra de crainte l'empereur et sa capitale. Crum, au milieu des grands mouvemens qu'il se donnoit pour cette entreprise éclatante, mourut le 13 avril, rendant le sang par la bouche, par les narines, et par les oreilles. Un événement si intéressant pour l'empire méritoit bien d'être relevé par quelque miracle. Le bruit se répandit qu'au moment même que Crum expiroit, vers les quatre heures du matin, plusieurs navigateurs, qui rangeoient alors la côte de Bulgarie, sur le Pont-Euxin, avoient entendu une voix du ciel qui leur annonçoit la mort de ce prince.

L'empereur, persuadé que cet accident auroit décon-

certé les projets des ennemis, leur envoya faire des propositions d'accommodement. Mais le nouveau roi, nommé Deucom, les rejeta avec hauteur, et déclara qu'il n'étoit pas moins déterminé à venger son prédécesseur que Crum ne l'avoit été à se venger lui-même. Il fallut donc en venir à une guerre qui devoit être sanglante. Les deux princes marchèrent avec toutes leurs forces, et se rencontrèrent près de Mésembrie. Les Bulgares, impatiens de combattre, animés de la même indignation que leur roi, livrent aussitôt la bataille. Rien ne résiste à leur fougue impétueuse. Les Grecs, attaqués par autant de bêtes féroces, prennent l'épouvante et fuient; les Bulgares les pressent l'épée dans les reins et en font un grand carnage. Léon s'étoit posté avec une réserve sur une éminence voisine, d'où il envoyoit ses ordres. Dès qu'il vit que la poursuite avoit mis l'ennemi en désordre : *Camarades*, dit-il à ses gens, *voici le moment de la victoire, arrachons-la aux ennemis; elle est à vous, si vous avez le courage de me suivre.* En même temps il descend de l'éminence avec la rapidité de la foudre; il charge en flanc, et perce l'armée ennemie. Les fuyards tournent visage, et reviennent sur ceux qui les poursuivoient; les Bulgares ne peuvent se remettre en ordre; ils tombent, ils se renversent les uns sur les autres. Le roi, abattu de cheval, alloit perdre la vie, s'il n'eût été remonté assez promptement pour prendre la fuite. Il y en eut un grand nombre de tués, plus encore de faits prisonniers. L'empereur rentra en triomphe dans Constantinople, rapportant les dépouilles des vaincus.

L'année suivante les Bulgares reprirent courage et se mirent de nouveau en campagne. Léon ne tarda pas à marcher à leur rencontre. Lorsqu'il fut en présence des ennemis, affectant une apparence de crainte pour augmenter leur confiance, il environne son camp d'une forte palissade, et reste plusieurs jours comme enseveli AN. 815.

dans de profonds retranchemens. Il recevoit des vivres en liberté par ses derrières, et l'abondance régnoit dans son camp. Les Bulgares, au contraire, campés sur le terrain de l'empire, ne trouvoient de subsistances qu'avec peine. Voyant que les Grecs ne sortoient pas de leur camp, ils prennent le parti de les attaquer. Léon, bien servi par ses espions, ayant appris leur résolution, prend avec lui un corps de ses meilleures troupes, et, sans communiquer son dessein à personne qu'à un officier de confiance qu'il laissoit pour commander en son absence, il part de nuit et va se poster derrière une hauteur voisine. Le lendemain le bruit se répand dans le camp que l'empereur a pris la fuite, et le commandant a bien de la peine à obtenir des soldats qu'ils attendent seulement un jour. Les transfuges portent cette nouvelle dans le camp ennemi. Les Bulgares font leurs préparatifs pour attaquer le lendemain, et se promettent une victoire assurée. La nuit suivante, persuadés que l'empereur étoit déjà bien loin, ils dormoient tranquillement, lorsque Léon, descendant sans bruit de la hauteur, pénètre dans leur camp, les surprend dans leurs lits, fait venir le reste de son armée, qui n'a que la peine de massacrer les fuyards. Pas un seul n'échappa du carnage. Le nouveau roi ne fut pas lui-même épargné. Léon se jeta ensuite dans la Bulgarie, et les Grecs rendirent aux Bulgares les cruautés qu'ils en avoient éprouvées. On passsa au fil de l'épée ceux qui étoient en âge de porter les armes; les femmes furent traînées en esclavage; et, par un excès de rage, on vit des soldats arracher de leur sein les enfans qu'elles allaitoient, et les écraser contre les pierres. Cette cruelle expédition faisoit encore trembler les Bulgares cinquante ans après; ils donnèrent le nom de *colline de Léon* à cette hauteur derrière laquelle l'empereur s'étoit tenu caché; et c'étoit pour eux un monument funeste à la vue duquel ils ne pouvoient passer sans frémir. Mortagon,

qui fut peu après roi des Bulgares, convint avec Léon d'une trêve de trente ans; et, dans le serment par lequel les deux princes confirmèrent le traité, un historien remarqua de la part de Léon une bizarrerie qui n'étoit pas exempte d'impiété; il jura par les dieux des Bulgares, et il exigea de Mórtagon qu'il prît à témoin de sa bonne foi le dieu des chrétiens. Mais le souvenir d'un si funeste désastre fit sur les Bulgares un effet plus durable que tous les sermens : ils demeurèrent en paix soixante-quatorze ans.

De si brillans succès enflèrent le cœur de Léon. Il envoya dans toutes les provinces de l'empire une lettre pleine de vanité, dans laquelle, sans rendre aucun hommage au souverain arbitre des victoires, il attribuoit la sienne à la sagesse de sa conduite et à la force de son bras. Vainqueur de ces formidables ennemis auxquels ses deux prédécesseurs avoient succombé, il se crut assez puissant pour attaquer l'Eglise, et pour anéantir un culte consacré par un usage immémorial et confirmé depuis vingt-huit ans par un concile œcuménique. Il se souvint de la prétendue pythonisse et de cet anachorète imposteur qui lui avoit promis un règne long et glorieux, s'il détruisoit les images. Il étoit environné de courtisans ignorans et sans religion, qui flattoient son penchant à l'hérésie. Les chefs de cette troupe corrompue étoient Jean le grammairien et Théodote Cassitéras. Le premier, nommé aussi Hylilas, étoit de la famille des Morocharzèmes, une des plus illustres de la ville de Constantinople. Ayant pris l'habit de moine dans sa première jeunesse, il devint abbé du monastère de Saint-Serge et de Saint-Bacque, attaché au palais, et dont les moines faisoient partie du clergé impérial. Il affectoit un extérieur dévot et contemplatif. Un jour qu'il assistoit à l'office à côté de l'empereur, comme on lisoit ces paroles du quarantième chapitre d'Isaïe : *Sous quelle image figurerez-vous le Tout-puissant? la main*

Cedr. p. 487, et seqq. 536. Zon. t. 2, p. 129 et seqq. Auctor. incertus post. Theoph. p. 435 et seqq. Leo gramm. p. 446, 447. Contin. Theoph. p. 16, et seqq. 96. Siméon. p. 402 et seqq. 430. Georg. p. 501 et seqq. Manas. p. 95. Glycas, p. 287. Joël. p. 178. Genés. p. 6, 7, 8, 12. Vita Theodori Grapti apud Surium. 26 déc. Vita Ignatii. Vita Nicephori apud Bolland. 13 mart. Vita Theodori Studitæ. Vita Nico-

…æi Scylitæ. Du Cange, fam. byz. p. 173. Oriens christ. t. 1, p. 241, 242, 243. Fleury, hist. ecclés. l. 46, art. 11 et suiv.

de l'ouvrier pourra-t-elle le représenter avec l'or et l'argent? s'approchant de l'oreille du prince, il lui dit en soupirant : *Entendez-vous, seigneur, les paroles du prophète? c'est un avis qu'il vous donne.* Cet hypocrite, pour se faire un nom parmi le peuple imbécille, se donnoit pour un devin du premier ordre, et prétendoit découvrir les secrets du passé et de l'avenir par le moyen d'un bassin d'airain ; espèce de divination encore plus extravagante que les autres ; ce qui lui fit donner le surnom de *Lécanomante.* Michel le Bègue, le plus ignorant de tous les hommes, charmé de son grand savoir, l'engagea à se charger de l'éducation de son fils Théophile, qui fut depuis empereur ; et ce charlatan corrompu se trouva bien plus capable de communiquer à son élève le venin de l'hérésie que la connoissance des lettres. Théodote Cassitéras étoit de la famille des Mélissènes, déjà distinguée sous Constantin Copronyme, qui la rendit illustre en épousant en troisièmes noces Eudocie, sœur du patrice Michel Mélissène. Cette famille a survécu à la ruine de Constantinople, et subsistoit encore avec éclat dans le dernier siècle. Théodote, fils de Michel et neveu d'Eudocie, étoit prêt à tout sacrifier à la fortune : il se lia d'amitié avec Jean Lécanomante ; tous deux s'étaient déjà vendus à Léon avant même qu'il fût empereur. Dans les conversations que ce prince avoit avec eux ils lui répétoient sans cesse que les infidèles n'avoient si souvent l'avantage sur les chrétiens que par un effet de la colère de Dieu, qui punissoit les Grecs tombés dans l'idolâtrie ; qu'il falloit proscrire ce culte sacrilége que la superstition rendoit aux images. Ils faisoient un parallèle de Léon l'Isaurien et de Copronyme avec leurs successeurs. *Imitez les premiers*, lui disoient-ils, *et Dieu vous fera régner longtemps avec gloire ; votre fils sera comblé de bénédictions, qui s'étendront sur vos descendans jusqu'à la cinquième génération.*

Animé par ces discours séducteurs, Léon reçut encore un coup d'aiguillon qui acheva de le précipiter. Voulant récompenser ce faux anachorète qui lui avoit prédit l'empire, il lui envoya des présens. L'anachorète étoit mort, et un autre imposteur de même caractère, nommé Sabbatius, s'étoit établi dans sa cellule pour jouer le même rôle. Sabbatius rebute avec dédain les présens de Léon : *Va lui déclarer de ma part*, dit-il au messager, *que je ne reçois rien d'un idolâtre ; il mourra bientôt, puisqu'il souffre qu'on adore les objets d'un culte superstitieux, et qu'il suit les traces de la panthère et du fléau de l'Église.* C'étoient l'impératrice Irène et le patriarche Taraise que ce méchant homme désignoit par ces noms injurieux. Léon, surpris d'une si brusque réprimande, s'en plaint à un homme de néant nommé Basile, qui s'étoit insinué dans sa faveur et qui s'entendoit avec la cabale iconoclaste. Basile, pour le calmer, lui propose de s'adresser à un moine dont il lui fait l'éloge le plus emphatique ; c'étoit, disoit-il, un ange sous la forme humaine, le confident du Très-haut ; ses lumières étoient surnaturelles et ses prédictions infaillibles. Il conseille à l'empereur de consulter cet oracle et de se conformer à ses décisions. Lorsqu'il voit l'empereur déterminé à l'aller trouver secrètement la nuit suivante sous un habillement qui le rendroit méconnoissable, il prend les devans, court à la cellule du moine, l'avertit de la visite et du déguisement de l'empereur, et lui fait la leçon sur ce qu'il doit dire. Dès que la nuit est venue, l'empereur se dérobe à sa cour et se transporte à la demeure du moine. Il n'étoit accompagné que de Basile, chargé de consulter en sa présence le prétendu saint sur le culte des images. Le moine, au lieu de répondre au courtisan, envisageant fixement l'empereur : « Prince (lui dit-il), vous faites un per-
« sonnage bien indigne de votre majesté, de la cacher
« sous cet habit pour en imposer à un pauvre pécheur.

« Mais celui qui voit tout m'a ouvert les yeux pour vous « reconnoître. Ecoutez ce qu'il vous déclare par ma « bouche. Si vous marchez sur les traces de Léon l'I- « saurien, vous régnerez soixante-douze ans avec la « paix au-dedans et la victoire au-dehors ; vous serez le « treizième apôtre, et vous verrez les enfans de vos en- « fans assis à côté de vous sur le trône. Si vous vous écar- « tez de l'exemple de ce grand prince, attendez-vous aux « plus grands malheurs et à une mort prématurée. » Léon, frappé de ces paroles, et persuadé que cet homme divin n'avoit pu le reconnoître que par révélation, promet d'obéir aux ordres du ciel, et s'en retourne embrasé de fanatisme.

Dès qu'il fut rentré dans le palais, il manda Jean Lécanomante, et lui promit de le faire patriarche de Constantinople, s'il le secondoit avec zèle. Jean, muni d'un ordre qui lui ouvroit toutes les bibliothèques, va fouiller avec une troupe d'ignorans dans celles des églises et des monastères pour y chercher des autorités contre les images. Après avoir feuilleté sans succès toute l'antiquité ecclésiastique, ils tombent enfin sur les actes du concile tenu sous Constantin Copronyme; ils y trouvent les endroits des pères dont les prélats de ce conciliabule avoient abusé pour autoriser l'erreur. Armés de ces passages, ils se croient assez forts pour combattre les orthodoxes. Ils brûlent tout ce qui leur tombe sous les mains de livres contraires à leur dessein. Mais il leur falloit un chef qui fût, par sa dignité autant que par sa hardiesse, en état de résister au patriarche. Ils jettent les yeux sur l'évêque de Syllée : c'étoit Constantin Cazamate, fils d'un prêtre qui, ayant été interdit pour ses mauvaises mœurs, s'étoit trouvé réduit à faire le métier de cordonnier. Constantin, né avec beaucoup d'esprit et de goût pour les lettres, devint d'abord professeur de grammaire; et s'étant ensuite adonné à l'étude du droit, il en fit des leçons publiques. Mais, aussi dissolu

que son père, il fut obligé de se retirer dans un cloître pour éviter le châtiment que méritoient ses débauches. Il prit le nom d'*Antoine*, et à force d'intrigues il se fit nommer abbé d'un célèbre monastère. Il avoit de merveilleux talens pour réussir à la cour, et il sut en faire usage. Souple, enjoué, conteur agréable, grand joueur, complaisant, et toujours prêt à servir les autres dans leurs galanteries, il avoit tout le frivole du courtisan, mais il en avoit aussi les qualités solides; il savoit mentir à propos, promettre sans dessein de tenir, supplanter ses rivaux, aiguiser le trait d'une calomnie, changer de foi et de croyance en un instant selon les conjonctures; orthodoxe sous Irène, Nicéphore et Michel, il devint iconoclaste dès le premier jour que Léon monta sur le trône. Comme ses vices étoient à la mode, au lieu d'être enfermé comme il l'auroit été en un autre siècle, il parvint à l'évêché de Syllée. Jean Lécanomante ne pouvoit mettre à la tête de la cabale hérétique un chef plus capable de la faire triompher, et ce fut par son conseil que Léon fit venir Antoine à la cour. Antoine, qui s'ennuyoit de voir ses talens ensevelis dans un diocèse obscur et éloigné, accourt avec empressement au centre de la fortune; il promet à Léon plus que le prince ne lui demande, et Léon à son tour lui fait espérer les plus flatteuses récompenses.

Quoique Léon connût assez la fermeté du patriarche, il tenta cependant de le séduire. L'ayant fait venir au palais, « le peuple (lui dit-il) est scandalisé du culte « des images; il le taxe d'idolâtrie, et se persuade que « tant d'avantages remportés sur nous par les barbares « sous les règnes précédens sont autant de châtimens « du ciel. Prêtez-vous à ce scrupule; abandonnez une « pratique qui ne peut être essentielle à la religion, n'é- « tant recommandée en aucun lieu de la sainte Ecriture, « où elle paroît même proscrite. Je ne suis pas théolo- « gien, mais je suis empereur, et je dois travailler à

« réunir les esprits, dont la division peut jeter le trou« ble dans l'état. » Le patriarche lui répondit *que le culte des images étoit appuyé sur la tradition, et que la tradition étoit, aussi-bien que l'Ecriture sainte, le fondement de la doctrine catholique; que la vénération de la croix et du livre des Evangiles n'étoit nulle part recommandée dans l'Ecriture, et qu'elle étoit cependant adoptée par les ennemis mêmes du culte des images; qu'à l'égard des dogmes, ce qui en caractérisoit la vérité, n'étoit pas qu'ils fussent écrits; que les livres saints ne disoient pas tout, et que la doctrine reçue généralement par l'Eglise dans tous les temps et dans tous les lieux étoit inspirée par le Saint-Esprit autant que la sainte Ecriture elle-même.* Nous avons encore cette conversation du patriarche et de l'empereur, dans laquelle Nicéphore fait voir combien la doctrine de l'Eglise sur les images est éloignée de l'idolâtrie. L'empereur le congédia en lui proposant de conférer avec Jean et ses adhérens, qui avoient trouvé, disoit-il, dans les écrits des anciens, des preuves de leur opinion tout-à-fait incontestables, et capables de le désabuser. Nicéphore, qui ne savoit pas encore à quel point l'empereur étoit prévenu, crut vaincre son opiniâtreté en lui envoyant les plus éclairés des évêques et des abbés pour lui exposer la doctrine de l'Eglise. Léon, les ayant écoutés quelque temps avec impatience, les interrompit pour leur faire la même proposition qu'à Nicéphore; c'étoit d'entrer en conférence avec les iconoclastes. Ils répondirent que la question ayant déjà été décidée par un concile œcuménique, il n'étoit plus permis de la mettre en dispute. Sur quoi Léon plein de colère : *Sortez d'ici*, leur dit-il, *troupe indocile et aveugle, qui refusez la lumière qu'on vous présente; je saurai bien me faire obéir.* Il prononça ces paroles d'un ton et d'un air propres à jeter l'effroi dans les cœurs. Car Léon, quoique de petite taille, avoit une voix de tonnerre, et les traits de son visage, d'ail-

leurs assez bien proportionnés, portoient je ne sais quoi de féroce et de terrible. Ces prélats tremblans, sans être abattus, allèrent répandre leurs craintes et leur douleur dans le sein du patriarche. Nicéphore, ayant appris qu'Antoine de Syllée étoit à la tête du parti iconoclaste, le fit venir pour s'en assurer. Antoine, aussi fourbe qu'impie, nia le fait en présence de plusieurs métropolitains, donna par écrit sa profession de foi en faveur des images, et prononça anathème aux iconoclastes. Comme l'empereur ensuite lui en faisoit des reproches : *Prince*, lui dit-il en riant, *je n'ai de parole que pour mon empereur; le reste n'est qu'un jeu. J'ai dit à ces gens-là ce qu'ils ont voulu, pour vous donner plus de facilité de faire ce que vous voudrez.*

L'empereur, irrité de la résistance de Nicéphore, résolut de le faire condamner dans un concile. Comme l'Eglise paroissoit être dans un état de crise, presque tous les évêques d'Orient et de Thrace s'étoient rendus à Constantinople; les uns pour faire leur cour à l'empereur en attaquant le culte des images, les autres pour le défendre, au risque d'encourir la disgrâce de l'empereur. Jean Lécanomante, soit par lui-même, soit par ses émissaires, sondoit leurs dispositions; et plusieurs qui donnoient sujet de défiance furent enfermés dans des cachots, où on leur fournissoit à peine de quoi vivre. Il en restoit cependant encore un assez grand nombre, résolus de tout souffrir plutôt que de trahir leur conscience. Nicéphore les assembla dans son palais avec les abbés orthodoxes : ils s'y trouvèrent au nombre de soixante-dix. Après les avoir exhortés à soutenir avec constance l'orage dont ils étoient menacés, le soir étant venu, il les conduisit à Sainte-Sophie, où ils passèrent la nuit en prières. On croit que ce fut en cette occasion que Nicéphore prononça la sentence d'excommunication contre Antoine de Syllée, dont il avoit reconnu la mauvaise foi. A cette nouvelle, l'empereur envoie ordre

au patriarche de venir au palais pour rendre compte de sa conduite. Il y vint au point du jour, suivi de toute l'assemblée. Léon fait d'abord entrer le patriarche seul; il lui reproche de faire le rôle d'un chef de sédition; il insiste sur le scandale des images, et l'exhorte encore à une conférence avec ceux de l'autre parti. Nicéphore lui répond avec une modeste fermeté : il justifie les intentions des orthodoxes; il lui développe encore la doctrine de l'Eglise; enfin il refuse d'entrer en dispute avec des hérétiques convaincus et authentiquement condamnés. Alors l'empereur fit entrer le reste de l'assemblée, et en même temps tous les iconoclastes de la cour, les grands, les sénateurs, les officiers l'épée nue. C'étoient deux armées rangées en bataille, entre lesquelles paroissoit l'empereur environné de ses gardes. D'un côté brilloient les épées et toute la terreur de l'autorité souveraine; de l'autre, nulle défense que dans des armes invisibles, mais plus fortes que toute la puissance temporelle. Cependant les orthodoxes refusèrent le combat; non pas qu'ils se défiassent de leur force, comme le leur reprochoit l'empereur, mais parce que, l'arbitre de la victoire étant ouvertement déclaré contre eux, c'étoit exposer l'honneur de la vérité que d'en entreprendre la défense. Plusieurs évêques se signalèrent alors par la liberté avec laquelle ils reprochèrent à l'empereur son injuste partialité. Mais personne ne parla avec autant de hardiesse que Théodore Studite. *Seigneur*, dit-il, *ne troublez pas l'ordre établi de Dieu même; il vous a confié le soin de l'état et des armées; il a donné aux pasteurs le gouvernement de l'Eglise. L'apôtre saint Paul, dans la description de la hiérarchie ecclésiastique, ne nomme pas les empereurs.* Léon les chassa de sa présence, avec défense de paroître jamais devant lui; et, lorsqu'ils se furent retirés, il leur fit dire par le préfet de Constantinople qu'ils eussent à se tenir renfermés chez eux, sans avoir ensemble aucun commerce,

et sans ouvrir la bouche sur la dispute présente. Mais Théodore Studite, d'un caractère vif et ardent, loin d'obéir à cet ordre, se crut obligé de redoubler ses instances pour affermir le patriarche et les autres prélats.

Les iconoclastes ne se donnoient pas moins de mouvemens pour animer l'empereur et le porter aux extrémités. Sur la porte du palais, nommée *la porte d'airain*, s'élevoit une figure de Jésus-Christ, avec cette inscription : *Léon, devenu empereur, a fait abattre cette image ; Irène l'a rétablie.* Une troupe de soldats, excités secrètement par Antoine et par Jean Lécanomante, va la couvrir de boue et l'insulter à coups de pierres, vomissant d'horribles blasphèmes. L'empereur, qui avoit luimême consenti à cet attentat, se transporte sur le lieu, comme s'il eût été irrité ; et s'adressant au peuple, qui frémissoit d'horreur : *Citoyens*, dit-il, *sauvons cette image respectable de ces outrages scandaleux.* Antoine et Jean se chargent de la commission, et l'image est enlevée. A ce premier signal de la persécution, les évêques et les abbés s'assemblent de nouveau chez le patriarche : ils consultent les monumens de la tradition. Nicéphore leur explique dans le sens catholique les passages dont les hérétiques abusoient. Fortifiés par les discours du patriarche, ils déclarent tous qu'ils combattront jusqu'à la mort pour soutenir la doctrine et la pratique de l'Eglise, et ils en signent une protestation.

La fête de Noël approchoit : Nicéphore va trouver l'empereur. Il tâche encore de l'instruire : il le conjure avec larmes de ne pas faire de vains efforts pour ébranler l'édifice de l'Eglise, fondé sur Jésus-Christ même, cimenté par le sang de tant de martyrs, affermi par une tradition non interrompue. *Si ma personne*, ajouta-t-il, *est une occasion de trouble, je quitterai le patriarchat avec joie. Puisse ma retraite rétablir la paix ! L'Eglise n'a pas besoin de Nicéphore ; mais elle ne peut subsister sans la foi.* L'empereur, que tous les écrivains

de ce temps-là nomment *le Caméléon*, change de couleur à ces paroles, il feint d'être attendri. *Et qui oseroit*, dit-il, *déposer le patriarche, notre père ? Qui oseroit changer l'état de l'Eglise ? C'est le scrupule de quelques orthodoxes qui m'a obligé d'examiner la question des images ; ils craignent que les hommages que nous leur rendons n'approchent de l'idolâtrie. C'est par condescendance que j'ai voulu les satisfaire. Pour moi, d'ailleurs, je m'accorde avec vous dans la croyance comme dans la pratique.* En même temps il tira de son sein un reliquaire, qu'il baisa. Ce déguisement de l'empereur étoit l'effet de la crainte d'être exclus de l'église par le patriarche à la fête de Noël ; ce qui auroit causé un scandale dangereux. C'étoit la fête de l'année où le prince étaloit le plus de magnificence. Au sortir de l'office il donnoit un splendide festin à tous les seigneurs de la cour, et jamais la majesté impériale ne brilloit avec plus d'éclat. Le patriarche et les évêques, dupes de sa dissimulation, ressentirent une extrême joie de ce changement. La fête fut célébrée avec la pompe la plus solennelle. Léon, revêtu des habits les plus précieux, accompagné d'un superbe cortége, vint à l'église, entra dans le sanctuaire, selon la coutume des empereurs, baisa la nappe de l'autel, sur laquelle étoit brodée l'image de la naissance de Jésus-Christ, et combla de joie tous les catholiques qui assistoient à cette auguste cérémonie.

An. 816. Cette hypocrisie ne fut pas de longue durée. A la fête de l'Epiphanie, Léon étant venu à l'église, on s'aperçut, par sa contenance et par ses regards, qu'il n'avoit que du mépris pour les images qui représentoient le mystère. Dès ce moment il leva le masque, et le lendemain il fit publier un édit qui défendoit, sous peine d'exil et de châtimens rigoureux, de rendre aucun honneur à des représentations que la loi de Dieu avoit proscrites. Il n'en fallut pas davantage pour intimider la plupart des prélats qui avoient juré à Nicéphore une

constance inébranlable. Léon se servit de plusieurs d'entre eux pour faire dire à Nicéphore que, s'il n'usoit de condescendance aux volontés de l'empereur, il ne pouvoit rester sur le siége patriarchal. Nicéphore les regardant avec indignation : *Allez*, leur répondit-il, *dire à celui dont vous craignez la colère plus que celle de Dieu même que je ne renoncerai jamais aux décisions de l'Eglise pour me soumettre à celles de Lécanomante.* Léon se disposoit à lui faire éprouver sa colère; mais une grande maladie survenue au patriarche en suspendit les effets. En peu de jours, Nicéphore fut désespéré des médecins, et Léon se flattoit de lui donner bientôt un successeur à son gré. Il fut trompé dans son espérance; Nicéphore commençoit à se rétablir, et l'empereur n'en fut pas plus tôt averti, qu'il chargea des officiers de confiance d'aller de nuit enlever secrètement le patriarche, sans donner d'alarme au peuple. L'ordre fut mal exécuté. Les soldats commandés enfoncent à grand bruit les portes du palais patriarchal, en jurant et chargeant de malédictions Nicéphore et ses prédécesseurs. Le peuple catholique, réveillé par ce fracas, accourt de toutes parts pour défendre son pasteur; et l'on alloit voir un combat sanglant, si le patrice Thomas, qui avoit la charge de protecteur de Sainte-Sophie, ne fût venu en diligence. Il fait sortir les soldats, déjà dans la cour du palais, ferme les portes, et apaise le peuple en l'assurant que l'empereur n'a point ordonné cette violence. Il va aussitôt trouver l'empereur, et l'instruit de ce tumulte. Léon, à qui le mensonge ne coûtoit rien, paroît lui-même étonné; il répond qu'il n'a donné aucun ordre; que ce sont apparemment les ennemis de la superstition qui, rebutés de l'obstination du patriarche, se sont portés d'eux-mêmes à cette entreprise. Thomas, qui le connoissoit assez pour ne rien croire de ce qu'il disoit, lui représente que, s'il veut se défaire du patriarche, il ne faut envoyer que deux hommes pour lui

signifier l'ordre de l'empereur, et pour le soutenir dans le chemin, parce qu'il n'a pas encore la force de marcher. La chose fut ainsi exécutée la nuit suivante. Ceux qui l'enlevèrent avoient ordre de s'arrêter quelque temps dans la grande place, où des soldats, à la faveur des ténèbres, devoient fondre sur lui et le tuer. Ils demeurèrent une heure; l'obscurité étoit profonde, et le silence régnoit dans toute la ville. Voyant qu'il ne se faisoit aucun mouvement et que le jour alloit paroître, ils le conduisent au bord de la mer et le font passer à Chrysopolis. On l'enferma dans un monastère qu'il avoit lui-même fait bâtir au bord du Bosphore, d'où il fut peu après transféré dans un monastère plus éloigné, dont il étoit aussi le fondateur. Il vécut treize ans dans cet exil; il avoit gouverné son église près de neuf ans. Pendant vingt-sept ans, le siége de Constantinople fut successivement occupé par trois patriarches hérétiques.

Le lendemain de l'enlèvement de Nicéphore, second jour de février, le bruit s'étant répandu dans la ville que le patriarche ne paroissoit plus, l'empereur assembla le peuple dans Sainte-Sophie, et étant monté dans la tribune : « Vous voyez, mes frères (dit-« il à haute voix), que le patriarche vous abandonne. « Nous lui avons représenté l'abus des images; que « c'étoit en punition de cette idolâtrie que Dieu, qui « veut être seul adoré, nous avoit si souvent fait suc-« comber sous le glaive des infidèles, comme autre-« fois le peuple juif. Ce prélat opiniâtre, n'ayant rien « à nous répondre, a pris le parti de s'enfuir et de re-« noncer à sa dignité. Choisissons donc un autre pa-« triarche. » Son dessein étoit de faire élire Jean Lécanomante, auquel il avoit promis cette place éminente, et qui avoit fait ce que Léon désiroit pour la mériter; mais les patrices lui représentèrent qu'ils ne pourroient se résoudre à révérer un homme que ni son âge ni ses mœurs ne rendoient respectable. Léon n'osa rejeter ces

raisons ; il fit élire Théodote Cassitéras, commandant d'une des compagnies de la garde, icônoclaste aussi décidé, mais moins emporté et moins violent que Jean Lécanomante. Il reçut aussitôt la tonsure cléricale, et le jour de Pâques, qui tomboit cette année au vingtième d'avril, il fut sacré patriarche. C'étoit un homme du monde, accoutumé à la vie militaire, fort ignorant, sans goût pour les choses spirituelles, qui n'avoit jamais lu l'Ecriture, n'aimant que le plaisir, le jeu et la table. Aussi, dès qu'il se vit à la tête du clergé de Constantinople, il crut n'avoir autre chose à faire qu'à le divertir et à lui faire bonne chère. C'étoit, selon lui, le moyen le plus efficace de maintenir les uns et d'engager les autres dans ses sentimens. Il donnoit deux fois par jour des repas somptueux, où les prêtres, les moines, les évêques, nourris dès leur jeunesse dans l'abstinence, selon la coutume de ce temps-là, se remplissoient de vin et de viande, et se dédommageoient de la vie austère qu'ils avoient menée jusqu'alors. La table de ses prédécesseurs n'avoit connu qu'une honnête frugalité ; la cordialité fraternelle, les conversations édifiantes en avoient fait le principal assaisonnement. A la sienne régnoient l'abondance, le luxe, les propos licencieux, la gaîté immodérée. Les amusemens qui la suivoient étoient encore plus tumultueux ; des moines échauffés par le vin, une fois sortis des bornes d'une profession régulière et modeste, ne connoissoient point cette retenue et cette décence que l'éducation apprend aux gens du monde à conserver jusque dans leurs plaisirs.

Après Pâques, l'empereur assembla un concile dans l'église de Sainte-Sophie. Le nouveau patriarche y présidoit avec Constantin, fils de Léon, qui n'y voulut pas assister lui-même, de peur d'anathématiser par sa souscription la foi qu'il avoit jurée à son avénement à l'empire, quoiqu'il ne craignît pas de se parjurer par ses édits : scrupule bizarre que démentoit sa conduite. On fit la lecture des actes du concile tenu sous Constan-

tin Copronyme, qu'on honora du nom de *septième concile général.* Nicéphore et tous les évêques orthodoxes furent frappés d'anathème. On y traîna par force plusieurs prélats catholiques; on déchira leurs habits; on les jeta par terre; on les foula aux pieds; et, après toutes les insultes et les fureurs d'une troupe fanatique et effrénée, meurtris et sanglans, ils furent jetés dans des cachots. On les en tira quelques jours après pour voir si tant d'indignes traitemens auroient amolli leur courage. Aussi fermes qu'auparavant, ils furent abandonnés à la sévérité de l'empereur, qui les exila. Mais, peu satisfait d'une peine à son gré trop légère, il envoyoit de temps en temps des bourreaux et des juges non moins cruels pour leur faire souffrir de rigoureuses tortures. La troisième session termina le concile par la souscription des évêques iconoclastes et du fils de l'empereur.

Armée de ce décret, la persécution devint plus violente. On abattit, on brûla les images dans toutes les églises; on brisa les vases sacrés qui portoient quelque figure; on coupoit la langue à ceux qui osoient murmurer contre l'impiété; on déchiroit à coups de fouets les hommes et les femmes qui n'adhéroient point à l'erreur. La confiscation des biens accompagnoit toujours le supplice. C'étoit une grâce que l'exil; on s'étudioit à le rendre le plus incommode et le plus douloureux qu'il étoit possible; on choisissoit de préférence des pays barbares, où le nom chrétien étoit en horreur. Mais nul orthodoxe n'étoit traité plus rigoureusement que les évêques et les moines. Les uns expiroient sous les coups de fouets; les autres, cousus dans des sacs, étoient jetés à la mer. Aucun asile ne les mettoit à l'abri de la cruauté de l'empereur, qui les poursuivoit jusque dans le creux des montagnes et des rochers. Constantinople elle-même étoit devenue un lieu sauvage. Une inquisition barbare rendoit la capitale de l'empire un repaire de bêtes fé-

roces. Tout étoit rempli d'espions. Les récompenses promises aux délateurs avoient brisé tous les liens de la société civile, et même de la nature. Les esclaves accusoient leurs maîtres; on vit des enfans trahir ceux qui leur avoient donné le jour. Avoir une image, un livre qui en approuvât le culte, recevoir un exilé, servir un prisonnier, c'étoit un crime digne de la flagellation et du bannissement. En vain la mère de l'empereur s'efforçoit d'adoucir la barbarie de son fils; ses remontrances, ses prières étoient rejetées avec mépris; il croyoit faire beaucoup de les pardonner à l'imbécillité de la vieillesse. Jean Lécanomante étoit seul écouté du prince, le patriarche n'étoit que son ministre. Ce prélat ignorant étoit étonné du bruit que causoit la chute des images. Nourri dans les maximes du despotisme militaire, il pensoit que la religion devoit obéir au signal de la volonté du souverain. Il envoya ses lettres synodales au pape Pascal, qui refusa de les recevoir, et députa des légats pour soutenir la cause des images. Leur mission ne servit qu'à les rendre eux-mêmes témoins des horreurs qu'ils vouloient arrêter. Le pape, ne pouvant faire cesser la tempête élevée contre les orthodoxes, fut réduit à leur procurer un asile. Il fit bâtir à Rome le monastère de Sainte-Praxède, pour y retirer les Grecs fugitifs, qui trouvoient dans cette retraite la subsistance et le repos qu'on leur refusoit dans leur patrie. Je laisse à l'histoire ecclésiastique le détail des maux que souffrirent jusqu'à la fin du règne de ce prince un grand nombre de prélats, de saints moines et de laïcs religieux, dont le courage invincible est gravé en caractères ineffaçables dans les registres du ciel, et dans les annales de l'Eglise, qui en doivent être la copie. Mais je ne pourrois sans une sorte d'ingratitude passer sous silence l'éloge que mérite Théophane, dont l'ouvrage, quoique assez grossièrement écrit, et peu exact surtout pour les affaires d'Occident, m'a cependant été fort utile. J'en

ai déjà parlé au sujet du concile de Nicée, auquel il assista. Il étoit abbé du monastère de Sigriane en Bithynie, lorsque Léon monta sur le trône. Le prince, persuadé que l'exemple d'un homme de ce mérite produiroit un grand effet en faveur de l'hérésie, fit tous ses efforts pour l'engager à condamner le culte des images. Comme Théophane étoit sourd à toutes ses sollicitations, il fut chargé de chaînes et conduit à Constantinople, quoique malade au lit depuis un an. Constant dans ses refus, il fut mis en prison, et souffrit pendant deux ans les traitemens les plus durs. Enfin, affoibli par tant de maux et respirant à peine, on le transporta dans l'île de Samothrace, où il ne vécut que vingt-trois jours. Il est honoré du titre de confesseur. Son ouvrage intitulé *Chronographie* commence à la première année de Dioclétien, et se termine à la première année du règne de Léon l'Arménien.

An. 817, 818, 819. Cedr. p. 490, 491. Zon. t. 2, p. 132. Contin. Theoph. p. 16, 19, 21. Simeon. p. 404. Georg. p. 500. Genés. p. 7, 8, 12. Leo gramm. p. 446.

Des tremblemens de terre, des chaleurs excessives et des sécheresses suivies de la peste et de la famine, des émeutes populaires et des séditions, tous ces maux que l'on crut annoncés par une grande comète, phénomène toujours effrayant aux yeux du vulgaire, furent regardés par les peuples comme autant de fléaux pour punir l'impiété de l'empereur. Léon méritoit en effet le châtiment du ciel par son opiniâtreté à soutenir l'hérésie. Mais les auteurs catholiques, qui le nomment *l'Amalécite*, à cause de la guerre qu'il faisoit aux orthodoxes, avouent eux-mêmes que, sans ce funeste caprice, c'eût été un prince digne d'estime. Sa valeur n'étoit pas équivoque; il en avoit donné des preuves éclatantes avant même que d'être parvenu à l'empire. Jamais prince ne fut plus attentif à maintenir ou à rétablir la discipline. Sa vigilance s'étendoit à toutes les parties de l'ordre public. Avant lui tout se vendoit à la cour; la faveur trafiquoit de toutes les places; l'argent faisoit les magistrats, les gouverneurs de provinces, les officiers

civils et militaires, les généraux d'armée. Il abolit ce commerce honteux: désintéressé lui-même et incorruptible, il n'avançoit que le mérite. Actif et infatigable, il ignoroit les plaisirs, et ne se donnoit point de repos pour en procurer à ses peuples. Toujours à cheval, il passoit les hivers à exercer ses troupes, les étés à parcourir les provinces, réformant les abus, punissant les vexations et les injustices, rétablissant les villes et les forteresses ruinées par la guerre, relevant les barrières de l'empire forcées tant de fois par les Bulgares en Thrace et en Macédoine. Instruit des lois et de l'ordre judiciaire, on le vit souvent présider aux tribunaux, juge redoutable au crime et surtout à l'abus du pouvoir. Un jour qu'il sortoit du palais, un pauvre citoyen lui présenta une requête, dans laquelle il exposoit que sa femme lui avoit été enlevée par un sénateur, et que, s'en étant plaint au préfet de la ville, il n'avoit pu en obtenir justice. Léon commande de lui amener, à son retour, l'offensé, l'offenseur et le préfet. Dès qu'il est rentré dans le palais, il écoute le détail de la plainte, et l'accusé étant convaincu par son propre aveu, il le livre à la justice pour être puni selon la rigueur des lois. Se tournant ensuite vers le préfet : *Et vous*, dit-il, *pourquoi n'avez-vous pas puni cette violence?* Le magistrat s'excusant sur la qualité du coupable : *Vous allez vous-même servir de preuve*, répliqua l'empereur, *que nulle dignité ne peut couvrir le crime. Je vous déclare déchu de la préfecture et incapable de posséder jamais aucune charge.* Cependant comme les vertus mêmes s'altèrent dans les âmes imparfaites par le voisinage des vices, son caractère dur et cruel perçoit au travers de ses actions de justice. Il étoit excessif dans les châtimens; nulle proportion entre la qualité du délit et la rigueur de la punition. Pour des fautes légères, il faisoit abattre des membres, qui demeuroient plusieurs jours suspendus dans les places de la ville : spectacle

affreux qui imprimoit plus d'horreur de la justice que du crime. Néanmoins on peut dire que, dans l'excès de corruption et de désordre qui régnoit alors, la cruauté même étoit moins pernicieuse que n'eût été l'indolence.

An. 820. Cedr. p. 491 et seqq. Leo gramm. p. 447. Zon. t. 2, p. 132, 133, 134. Contin. Theoph. p. 21 et seqq. Simeon. p. 405, 406, 411. Georg. p. 507, 508. Nicet. vita Ignatii. Glycas, p. 287, 288. Manas. p. 95, 96. Joël. p. 178.

L'auteur de sa mort fut celui qui l'avoit servi avec le plus de zèle pour l'élever à l'empire. Michel le Bègue étoit un homme audacieux, insolent, qui ne pouvoit retenir sa langue, déchirant sans cesse l'empereur et l'impératrice, quoiqu'il fût comblé de bienfaits et revêtu des premières dignités de la cour. Accusé de crime de lèse-majesté, s'en étant justifié avec beaucoup de peine, il n'en devint pas plus circonspect. L'empereur, qui l'aimoit encore, voulant paroître ignorer ses discours, le fit avertir par des gens de confiance, qui lui conseillèrent, comme d'eux-mêmes, de ménager l'honneur d'un prince auquel il devoit sa fortune, et qui savoit punir. Comme il possédoit le détail de la discipline militaire, ayant fait la guerre toute sa vie, Léon, pour l'éloigner de la cour, prit le prétexte de l'envoyer en Orient visiter les divers quartiers des troupes qui campoient dans cette partie de l'empire. Mais, apprenant que Michel se donnoit encore plus de licence, et qu'il étoit même à craindre qu'il n'excitât quelque révolte, il le fit revenir, et lui reprocha avec douceur sa noire ingratitude. Comme Michel nioit hardiment tout ce qu'on lui imputoit, Léon, résolu de ne plus ménager cet homme intraitable, le fit épier dans toutes ses conversations, qui lui étoient fidèlement rapportées. Il eut bientôt recueilli un grand nombre de faits déposés par des témoins dignes de foi, entre lesquels étoit cet Hexabule, aussi fidèle à Léon qu'il lui avoit été contraire lorsque son devoir l'attachoit à Michel Rhangabé. Léon, armé de ces preuves, fait le procès en forme à Michel le Bègue. Ce téméraire, accusé juridiquement devant l'empereur, est convaincu et forcé d'avouer lui-même qu'il a eu dessein de se faire un parti et d'usurper

l'empire. Il est condamné à être brûlé vif dans la fournaise des bains du palais.

C'étoit la veille de Noël. On conduisoit déjà Michel au supplice, et l'empereur, naturellement cruel, suivoit ce malheureux pour repaître ses yeux de cette horrible vengeance. L'impératrice, avertie de ce qui se passoit, accourt tout éperdue; elle se jette aux genoux de Léon : *Arrêtez prince*, s'écria-t-elle, *vous recevrez demain le corps et le sang du Sauveur ; vous y préparez-vous par un spectacle si inhumain ? Respectez ce saint jour ; ne le profanez pas par un si effroyable supplice. Si Michel est coupable, je ne demande point de grâce ; différez sa punition, et que les cris d'un misérable ne soient pas l'affreux prélude de nos cantiques de joie.* C'étoit en effet la coutume des empereurs de communier aux fêtes solennelles, et c'eût été un grand scandale de s'en abstenir. Touché de cette réflexion et des larmes de sa femme, il remet à quelques jours l'exécution de Michel; il lui fait mettre les fers aux pieds, et le donne en garde au concierge du palais. Se tournant ensuite vers l'impératrice : *Je sais*, lui dit-il, *ce que vous voulez. Vous ne songez qu'au salut de mon âme; mais vous exposez ma vie. Peut-être ce scrupule vous sera-t-il funeste à vous et à vos enfans.*

Léon, tourmenté de noirs pressentimens, ne put reposer la nuit suivante. Des prédictions anciennes, des visions de sa mère, de prétendus oracles, des pronostics bizarres viennent en foule lui troubler l'esprit, et semblent lui annoncer sa perte prochaine. Agité de mortelles inquiétudes, il se lève au milieu de la nuit, et va seul à la chambre du concierge pour s'assurer de l'état de Michel. Il les trouve tous deux endormis, le concierge couché par terre, ayant cédé son lit à son prisonnier. Ce qui l'étonne encore davantage, c'est que, s'étant approché du lit, il voit Michel plongé dans un sommeil profond et tranquille. Il nè doute pas que le

concierge ne soit gagné, et que le coupable n'ait des motifs d'assurance. Il sort avec un geste menaçant qui marquoit sa colère. Depuis l'abdication de Michel Rhangabé, Théoctiste, tombé dans la disgrâce, s'étoit attaché à Michel le Bègue; il ne l'avoit pas abandonné dans son malheur, et il s'étoit enfermé avec lui. Couché dans un coin de la chambre, et feignant de dormir, il avoit tout observé. Il éveille le concierge et le prisonnier, leur raconte ce qu'il vient de voir. Effrayés également du danger qui leur devenoit commun, ils délibèrent sur les moyens de l'éviter. Le jour commençoit à paroître; Michel envoie Théoctiste à Léon pour le prier de lui permettre de faire venir un confesseur. Cette permission accordée, Michel ordonne à Théoctiste d'aller trouver ses amis, et de leur dire de sa part qu'il alloit les dénoncer eux-mêmes comme ses complices, s'il ne le tiroient au plus tôt de danger. Frappés de cette terrible menace, ils passent le jour de Noël à conférer ensemble. Voici le moyen qu'ils prirent pour délivrer Michel.

Les clercs de la chapelle du prince ne logeoient pas alors dans le palais comme ils firent depuis; ils se rendoient tous les jours vers les quatre heures du matin à une des portes qu'on nommoit *la porte d'ivoire*, et s'y étant assemblés, ils entroïent dans la chapelle et chantoient matines. Les empereurs, même les moins dévots, se dispensoient rarement d'assister à cet office, lorsqu'ils se trouvoient à Constantinople; et Léon, qui se piquoit d'avoir une belle voix, parce qu'il l'avoit forte, y manquoit moins que tout autre. Il prenoit surtout plaisir à entonner les psaumes et les hymnes, et à régler le chant du chœur. C'étoit une petitesse digne de la grossièreté de ces temps-là, mais excusable dans un prince qui n'en avoit pas beaucoup d'autres. Les conjurés, déguisés en clercs, viennent le matin du lendemain de Noël se mêler parmi eux à la faveur de l'obscurité, et se glissent dans la foule, ayant chacun un poignard sous

leur robe. Ils se tiennent cachés dans des coins obscurs de la chapelle en attendant le signal : c'étoit le prince qui devoit le donner lui-même en entonnant une hymne. Dès que sa voix se fait entendre, ils sortent de leur embuscade et fondent dans le chœur. Comme il faisoit grand froid, et que tous les clercs, ainsi que l'empereur, avoient la tête couverte d'un bonnet fort épais qui se rabattoit sur le visage, le doyen du clergé est pris pour Léon, et reçoit plusieurs coups. Le vieillard, qui sentoit la méprise, se fait connoître en montrant sa tête chauve. On le laisse pour se jeter sur l'empereur. Il s'étoit sauvé sous l'autel, saisi de la croix dont il se servoit pour parer les coups. Comme il étoit fort et robuste, quoique blessé en plusieurs endroits, il se défendoit avec la rage d'une bête féroce attaquée par des chasseurs. De tous ses officiers, de tous ses courtisans, pas un ne prit sa défense. Enfin, voyant un des meurtriers, d'une taille gigantesque, lever sur lui son cimeterre, il le conjure, au nom du Dieu adoré sur cet autel, de lui faire grâce de la vie; sur quoi l'assassin répondant, *ce n'est pas le moment des grâces, c'est celui des vengeances*, lui décharge un coup terrible, et abat en même temps l'épaule du prince et un bras de la croix. Un autre lui tranche la tête. Telle fut la fin de Léon après sept ans et demi de règne; prince mémorable et digne de régner plus long-temps, s'il n'eût été persécuteur, et cruel lorsqu'il ne devoit être que sévère. Ce fut le jugement que porta le patriarche Nicéphore, apprenant dans son exil la mort de Léon : *La religion est délivrée d'un grand ennemi*, dit-il en soupirant; *mais l'état perd un prince utile.*

Les assassins se partagèrent : les uns traînent au Cirque le corps de Léon dépouillé et sanglant, les autres vont chercher Michel; et sans le décharger de ses fers, ils le prennent entre leurs bras, le portent dans la grande salle du palais, et le proclament empereur. Tous

Cedr. p. 495, 496, 497. Leo gramm. p. 447. Zon. t. 2, p. 134, 135.

Contin. Theoph. p. 26 et seqq. Manas. p. 96. Glycas, p. 288. Genés. p. 13, 14. Du Cange, fam. byz. p. 132.

les officiers du palais, étonnés et tremblans, viennent lui rendre leurs hommages. On admire en silence ce jeu de la fortune, qui vouloit montrer une fois des chaînes sur le trône, comme un symbole palpable de la condition des souverains. Le bruit d'une si étrange révolution se répand en un instant par toute la ville; on accourt de toutes parts. C'étoit une puissante recommandation aux yeux du peuple, toujours zélé pour les malheureux, que les fers de Michel. Il étoit déjà midi, lorsque, assis sur le trône, il les fit rompre à coups de marteau. Aussitôt, environné des assassins, qui lui tenoient lieu de gardes, montrant une contenance fière, comme vainqueur de Léon, et triomphant de sa condamnation et de son supplice, il marcha vers Sainte-Sophie, où il fut couronné par le patriarche. Il donna ordre de faire sortir du palais l'impératrice avec ses quatre fils, Constantin, déjà honoré du titre d'Auguste, Basile, Grégoire et Théodose. On les jeta tous dans une barque avec le cadavre coupé par morceaux et enfermé dans un sac, et on les transporta dans l'île de Proté. Les fils furent faits eunuques. Théodose, le plus jeune, mourut dans cette cruelle opération. Les autres, ainsi que leur mère, furent enfermés dans un monastère, où leur infortune leur donna le désir et le temps de s'instruire, et de se détromper de l'erreur dans laquelle ils avoient été nourris. Michel, en saisissant les biens de Léon, en réserva ce qui étoit nécessaire pour leur entretien, et leur laissa quelques domestiques pour les servir.

An. 821. Le nouvel empereur, sorti de la plus basse naissance, n'avoit jamais dû s'attendre à cette élévation. Né parmi les athingans, qui peuploient Amorium sa patrie, il avoit reçu son éducation d'une femme juive, et passé son enfance dans les étables et dans les haras. Il ne s'étoit occupé dans ses premières années qu'à connoître les chevaux, et c'étoit l'unique science dont il se piquoit, lors même qu'il fut empereur. Ignorant dans tout le

reste, il n'avoit aucun sentiment de religion et refusa toujours de s'instruire. Lorsqu'il fut devenu grand, il prit le parti des armes. Simple soldat, le défaut de sa langue, qui lui fit donner le surnom de *Bègue*, ne l'empêcha pas de se faire aimer de son tribun, aussi grossier que lui, mais fort riche. Ce tribun lui fit épouser sa fille nommée Thécla, et ce fut le premier dégré de sa fortune. Il s'avança auprès de Bardane, et finit par le trahir. Il fut encore plus infidèle à Léon, qui, non content de le combler d'honneurs, avoit voulu tenir sur les fonts de baptême un de ses enfans; ce qui formoit alors une sorte d'alliance beaucoup plus étroite qu'elle n'est aujourd'hui.

Quoique l'église ne dût pas beaucoup espérer de Michel, les catholiques exilés, attentifs à profiter des événemens, sondèrent ses dispositions dès qu'ils le virent parvenu à l'empire. Michel, très-indifférent sur la religion, parce qu'il n'en étoit nullement instruit, se piquoit de philosophie; il faisoit aussi peu de cas des orthodoxes que des images; il répondit aux lettres de Nicéphore et de Théodore Studite *qu'il n'étoit pas venu pour rien innover sur cet article; qu'il s'en tenoit à la croyance de son prédécesseur, et qu'après tout chacun n'avoit qu'à suivre tel parti qu'il voudroit; qu'il défendoit seulement, pour éviter les troubles, de placer aucune image dans la ville de Constantinople.* On rappela les exilés, on ouvrit les prisons aux catholiques. Mais, comme l'indifférence est beaucoup plus voisine de l'erreur que de la vérité, Michel ne demeura pas longtemps en cet état. Théodore, revenu d'exil, l'alla trouver avec plusieurs évêques, et, après l'avoir remercié de la grâce qu'il leur avoit accordée, il voulut lui parler de la doctrine de l'Eglise. Sur quoi Michel l'interrompant : *C'est donc vous*, lui dit-il, *qui vous faites un devoir de résister aux princes?* Cette parole, accompagnée d'un air de mépris, fit évanouir toute espérance. La persé-

Cedr. p. 498, 499. Zon. t. 2, p. 135, 136. Contin. Theoph. p. 31, 32. Simeon. p. 411. Georg. p. 510. Manas. p. 96. Glycas, p. 288. Leo gramm. p. 448. Genesius, p. 23. Joël. p. 178. Vita Niceph. Vita Theod. Stud. Vita Theod. Grapti. Vita Nicol. Stud. Bolland. in Theodoro, 2 febr.

cution suivit bientôt après. Il se proposa pour modèle Constantin Copronyme, le héros des iconoclastes, qui regardoient la longueur de son règne comme une récompense de son zèle. On ne parla plus que d'exils, de prisons, de supplices. Jean Lécanomante reprit l'autorité tyrannique dont il avoit joui sous Léon; les moines surtout et les évêques furent l'objet de sa haine. Entre le grand nombre de ceux qui souffrirent alors, je n'en citerai que deux. Théophile fils de l'empereur, et qui reçut cette année le titre d'Auguste, fit mourir sous les coups de fouets Euthymius, évêque de Sardes. Le moine Méthodius souffrit plus qu'il ne falloit pour mourir, si la Providence ne l'eût conservé pour réparer un jour les maux de l'Eglise. Il étoit né à Syracuse, de parens distingués par leur noblesse. Après avoir reçu une éducation convenable à sa fortune, il vint à Constantinople pour s'avancer à la cour. Un moine lui fit changer de dessein; il donna tous ses biens aux pauvres et prit l'habit monastique. Les fureurs de Léon l'Arménien le déterminèrent à se retirer à Rome. Après la mort de ce prince, il revint à son monastère, apportant avec lui une lettre dogmatique du pape, qui, sur les premières nouvelles du rappel des exilés, s'étoit flatté de l'espérance d'un heureux changement. Mais, loin d'avoir aucun égard à cette lettre, l'empereur, traitant Méthodius de séditieux, lui fit donner sept cents coups de fouet, et l'envoya dans une île voisine du promontoire Acritas, dans la Propontide, au midi de Chalcédoine. Il y fut enfermé dans un sépulcre étroit et obscur avec deux malfaiteurs. L'un étant mort peu de temps après, on le laissa pourrir auprès de Méthodius, qui essuya toutes les horreurs qu'éprouve un cadavre jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussière. Un pauvre pêcheur du voisinage lui apportoit toutes les semaines la quantité d'huile nécessaire pour l'entretien d'une lampe. Il demeura dans cet affreux cachot pendant plusieurs années, s'occupant de la prière

et de la conversion de son camarade, qui, touché de ses instructions et de ses exemples, devint un aussi grand saint que Méthodius.

Aussi présomptueux qu'ignorant, Michel étoit ce qu'on appelle un esprit fort. Il censuroit l'Evangile et les prophètes; il nioit la résurrection, la vie future, l'existence des démons. Il regardoit la fornication comme une œuvre naturelle que nulle loi ne peut défendre. Cependant, élevé par une femme juive, il mêloit à son déisme quelques pratiques de la religion judaïque. Il vouloit qu'on sanctifiât le samedi; il prétendoit que la Pâque devoit être célébrée selon l'usage de la synagogue; il mettoit Judas au nombre des saints. Plein de mépris pour l'étude de l'antiquité, tant profane qu'ecclésiastique, loin de l'encourager, il ne cherchoit qu'à en éteindre la connoissance, déjà devenue assez rare en ce temps-là. Comme il ne savoit pas même l'alphabet, et qu'il pouvoit à peine épeler son nom, il ne vouloit pas qu'on apprît à lire aux enfans, et il se perdoit en raisonnemens politiques pour appuyer cette opinion bizarre. Le patriarche Théodore mourut cette année; il fut remplacé par un digne successeur; ce fut Antoine de Syllée.

Michel persécutoit impunément les orthodoxes. Disposés à tout souffrir plutôt que de se défendre, ils ne lui donnoient aucun sujet de crainte. Mais bientôt il vit s'élever un orage qui fit long-temps flotter sur sa tête la couronne qu'il avoit usurpée. Thomas, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, commandoit en Orient les troupes confédérées. Après la mort de Bardane, il s'étoit attaché à Léon; et, jaloux de Michel, qui couroit la même carrière, il le haïssoit d'autant plus, que, se croyant supérieur en mérite, il le voyoit avancer par des progrès plus rapides. L'assassinat de Léon, son bienfaiteur, et plus encore l'élévation de son rival, le mirent en fureur. Il leva l'étendard de la révolte; et, dès qu'il se

Cedr. p. 499. et seqq.
Leo gramm. p. 448.
Zon. t. 2, p. 136 et seqq.
Contin. Theoph. p. 52 et seqq.
Simeon. p. 412.
Georg. p. 511, 512, 513.
Manas. p. 96.
Glycas, p. 288.
Genésius,

p. 14, 15, 16, 17, 21. Baronius. t. 14, p. 62 et seqq.

fut déclaré, toute la jeunesse de l'Orient accourut au premier signal. L'impiété de Michel, sa cruauté, la corruption de ses mœurs le rendoient odieux à toutes les provinces. Sa grossièreté, son ignorance, son bégaiement même, le faisoient mépriser. Thomas, au contraire, quoique d'une naissance obscure et demi-barbare, se faisoit aimer par sa douceur et son affabilité. Une grande réputation de valeur, une éloquence naturelle, un extérieur plein de noblesse, tout, jusqu'à ses cheveux blancs, car il étoit déjà avancé en âge, lui concilioit le respect et la confiance. Quoiqu'une blessure reçue dans une bataille l'eût rendu boiteux, il avoit conservé toute la vigueur de sa jeunesse, et rien ne lui manquoit de ce qui peut rendre un ennemi redoutable. Mais nous verrons bientôt que c'étoit un de ces génies subalternes, qui ne brillent qu'au second rang, et que l'on croit capables de commander tant qu'ils ne font qu'obéir. Il commença par se saisir de toutes les recettes de l'Asie, et en employa les deniers à payer ses troupes, à faire les préparatifs d'une guerre qui devoit décider de l'empire, et à gagner les peuples par ses largesses. Il mit dans son parti toutes les villes, soit par persuasion et par douceur, soit par menaces et par force. Deux provinces seules en Asie demeurèrent constamment attachées à l'empereur : c'étoient, selon le langage du temps, ce qu'on appeloit le thème *Obsequium*, et celui d'Arménie. Le premier r.nfermoit l'Hellespont et la Mysie, depuis la Propontide jusqu'au golfe d'Adramytte; le second contenoit l'ancien royaume de Pont, et s'étendoit en Paphlagonie jusqu'au-delà de Sinope. Catacylas et Olbien, gouverneurs de ces deux provinces, les maintinrent dans l'obéissance; elles furent récompensées de leur fidélité par l'exemption d'un impôt fort onéreux établi par Nicéphore. On payoit tous les ans pour chaque cheminée environ quarante-cinq sols de notre monnoie; et cet impôt se nommoit *la taxe de la fumée*.

La nouvelle de ces troubles mit en mouvement les Sarrasins. Ils crurent l'occasion favorable pour étendre leurs conquêtes, et entrèrent dans l'Asie mineure. Ce contre-temps embarrassoit Thomas : d'un côté les Sarrasins, par cette fâcheuse diversion, pouvoient donner à Michel le temps de se mettre en défense; de l'autre, Thomas ne pouvoit leur abandonner l'Asie sans aliéner l'esprit des peuples et perdre toutes ses ressources. Il résolut de faire un grand effort pour terminer promptement cette guerre et forcer les Sarrasins à la paix. Au lieu de marcher à leur rencontre, il se jeta en Syrie avec une nombreuse armée. A cette nouvelle, les Sarrasins reviennent sur leurs pas pour défendre leurs foyers ; et, trouvant Thomas en état de leur résister avec avantage, ils écoutent des propositions de paix : ils conviennent de l'aider de leurs troupes, et de son côté il promet de leur abandonner les villes de la frontière et de leur payer tribut. Ce traité conclu, il eut la liberté d'entrer dans Antioche, où il se fit couronner empereur par le patriarche Job. Les Sarrasins, qu'il avoit intéressés à ses succès, lui donnèrent des troupes, et en rassemblèrent en sa faveur de toutes les provinces. Son armée se trouva bientôt grossie d'une multitude de barbares. L'Egypte, la Perse, les Indes, l'Assyrie, l'Arménie, la Chaldée, l'Ibérie, et tous les pays mahométans situés sur les bords du Pont-Euxin et de la mer Caspienne lui envoyèrent leurs soldats. Les disciples de Manès, qui formoient un état sur les frontières de l'Arménie, se joignirent à lui. Tant de forces furent l'origine de sa foiblesse ; suivi de cette nuée de barbares, il devint, comme eux, fier, cruel, insolent. Il se livra sans réserve aux plaisirs, et cessa de mériter l'empire dès qu'il eut pris le titre d'empereur. Il n'avoit point de fils; songeant à perpétuer sa puissance, avant même que de l'avoir établie, il adopta un inconnu, aussi mal fait d'esprit que de corps, dépourvu de tout genre de mé-

rite, mais souple, complaisant et flatteur : il lui donna le nom de *Constance*.

An. 822. A son retour de Syrie, les peuples de l'empire ne trouvèrent plus en lui ce caractère de bonté et de clémence qui avoit gagné leurs cœurs. Toutes les villes qui tardoient à lui ouvrir leurs portes, et à le reconnoître pour empereur, étoient impitoyablement saccagées. Cependant Michel, se persuadant que tout ce que publioit la renommée étoit exagéré, se contenta de faire passer quelques troupes en Asie; c'en étoit, à son avis, plus qu'il n'en falloit pour terrasser un rebelle qu'il affectoit de mépriser. A la première rencontre, elles furent taillées en pièces. Thomas fait en même temps construire des barques légères pour le passage de ses troupes, et d'autres plus fortes pour le transport des chevaux et des provisions. Il se saisit des vaisseaux de l'empire qui se trouvent sur les côtes d'Asie, et ordonne de les rassembler tous à l'île de Lesbos. Il marche lui-même vers Abyde à la tête de quatre-vingt mille hommes, à dessein de passer dans la Chersonèse de Thrace. Pour mieux ressembler à Xerxès, auquel il prenoit plaisir d'être comparé, il désole tout le pays qu'il traverse, et réduit en cendres les villages et les villes. Une seule place, plus forte que les autres, se défendoit du pillage; il la fait attaquer par son fils adoptif, à la tête d'un détachement. Ce jeune téméraire, sur la foi de quelques imposteurs qui se disoient prophètes, s'étoit vanté la veille que tel jour il entreroit triomphant dans Constantinople; il marche à cette forteresse sans précaution, sans garder aucun ordre, et tombe dans une embuscade où Olbien l'attendoit. Il y périt avec sa troupe. On porte sa tête à l'empereur, qui la renvoie à son père. Thomas, qui pouvoit aisément remplacer un fils de cette espèce, s'aperçoit à peine de sa perte; il profite d'une nuit obscure, et passe l'Hellespont à Horcosie.

La défaite des troupes envoyées en Asie, et la marche

de Thomas qui approchoit de l'Hellespont, avoient enfin donné de l'inquiétude à l'empereur. Il étoit sorti de Constantinople, et avoit parcouru toute la Thrace sur la route que Thomas devoit tenir, exhortant les habitans des villes et des forteresses à lui être fidèles, et à défendre leur vie et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles contre des barbares. Mais le mépris qu'on faisoit de Michel rendoit ses paroles inutiles; et, dès que Thomas parut, tous ces peuples se joignirent à lui pour aller assiéger Constantinople. Cependant Michel, aux approches du danger, travailloit à se mettre en défense. Il fit venir Olbien et Catacylas avec leurs troupes; il rassembla tout ce qu'il put de vaisseaux, et fit tendre la chaîne qui fermoit l'entrée du golfe.

Dans l'île de Scyros, une des Cyclades, vivoit alors un exilé nommé Grégoire Ptérote. C'étoit un officier de marque, cousin de l'empereur Léon, qui l'avoit souvent employé dans le commandement. Après le massacre de Léon, ne pouvant retenir sa colère, il avoit osé faire en face au nouveau prince les reproches les plus vifs. A quoi Michel avoit répondu par une ironie insultante, l'exhortant à prendre patience et à se soumettre sans murmure aux décrets de la Providence. Il l'avoit ensuite chassé de la cour et relégué à Scyros. Thomas le fit venir et lui donna un corps de douze mille hommes à commander; il mit un autre officier à la tête de la flotte, et leur fit prendre les devans pour bloquer la ville du côté de la terre et de la mer. La flotte n'eut pas de peine à rompre la chaîne, et traversa le golfe dans sa longueur jusqu'à la pointe de Blaquernes, où se rendirent aussi les douze mille hommes commandés par Grégoire. Mais ni les uns ni les autres ne firent aucune entreprise contre la ville. Cependant Thomas faisoit construire des machines de toute espèce pour battre les murailles. A la place de ce fils adoptif qu'il avoit perdu il en choisit un autre, auquel il donna le nom d'*Ana-*

stase. C'étoit un moine apostat et libertin, qui ne s'étoit fait valoir auprès de lui que par l'audace et l'impudence. Secondé de ce collègue, et comptant beaucoup sur le nombre de ses troupes, il se présenta devant la ville, se flattant qu'à la première vue on alloit lui ouvrir les portes. Etonné de voir qu'il ne se faisoit aucun mouvement, et qu'au lieu des acclamations qu'il attendoit on l'accabloit de malédictions et d'outrages, il alla camper vers la pointe du golfe, près de l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien. De là il détacha une partie de son armée pour brûler et détruire toutes les habitations le long du Bosphore jusqu'au Pont-Euxin.

Pendant qu'il travailloit à se mettre hors d'insulte par de bons retranchemens, il aperçut du haut d'une éminence l'empereur qui plantoit un étendard sur le toit de Sainte-Marie de Blaquernes, pour mettre la ville sous sa protection, et Théophile, fils de l'empereur, qui, marchant à la tête du clergé, faisoit sur les murailles le tour de la ville, portant le bois de la vraie croix et la robe qu'on croyoit être celle de la sainte Vierge. Le danger inspiroit à ces princes cette piété passagère. Thomas, qui n'étoit pas plus dévot, en conçut néanmoins de l'inquiétude; il craignit que le ciel ne se déclarât pour ses ennemis: toutefois il résolut de donner l'assaut. Dès le matin du jour suivant, il partage en deux son armée; il en donne la moitié à son fils pour attaquer le rempart depuis la Porte dorée jusqu'à la Propontide, et se met à la tête de l'autre pour forcer la ville du côté de Blaquernes. Deux armées s'avancent donc en ordre de bataille, précédées d'un terrible appareil de machines. On plante au pied des murs des échelles qui les égalent en hauteur; elles sont bientôt couvertes d'autant de files de soldats qui vont porter ou chercher la mort au haut des murailles. Les béliers, les catapultes, les balistes, tout est en mouvement; tout s'anime à la ruine des murs ou à la perte de

leurs défenseurs. Le péril et la terreur ne sont pas moindres du côté de la mer. La flotte ennemie, qui borde d'un côté le golfe, de l'autre la Propontide, fait pleuvoir dans la ville les feux, les pierres, les javelots. Les habitans, non moins ardens à se défendre, mettent tout en œuvre pour repousser ces efforts. On fait tomber du haut des tours d'énormes masses de pierres. Des flots de plomb fondu, d'eau bouillante, de sable brûlant, coulent le long des échelles, embrasent et précipitent les assaillans. L'inexpérience des barbares qui faisoient jouer les machines favorisoit encore les assiégés. Les catapultes et les balistes, employées de trop loin, ou ne portoient pas jusqu'aux murs, ou n'avoient qu'une foible portée; tandis que celles des assiégés, placées avantageusement, avoient un effet assuré. Un contre-temps encore plus fâcheux rompit toutes les mesures de Thomas. Pendant le fort de l'attaque, il s'élève une violente tempête qui rompt les câbles des ancres, disperse les vaisseaux, et délivre la ville de danger, du coté de la mer. Tant de mauvais succès obligèrent Thomas de se retirer; et comme l'hiver approchoit, et que les frimas de la Thrace auroient été insupportables à ses troupes, accoutumées à des climats plus tempérés, il alla prendre des quartiers au fond de la Chersonèse.

Aux premiers jours du printemps, il revint devant Constantinople; mais il trouva Michel encore mieux préparé à le recevoir. Ce prince avoit rassemblé pendant l'hiver un plus grand nombre de troupes et de vaisseaux. Thomas s'étant approché pour donner un nouvel assaut, Michel se montra sur le haut de la muraille, et adressant la parole aux Grecs de l'armée ennemie : *Braves compatriotes*, s'écria-t-il, *de quoi me suis-je rendu coupable à votre égard? Quel mal vous ont fait vos frères dont vous venez répandre le sang? Quittez ces armes parricides que la fureur aveugle d'un rebelle vous a mises entre les mains. Je vous promets* An. 823.

d'oublier votre révolte et de vous combler de biens, si vous voulez vous souvenir que je suis votre empereur et que cette ville est votre patrie. Ces paroles, loin de faire impression sur les cœurs, n'inspirèrent que du mépris. Persuadés qu'elles étoient l'effet de la crainte et de la foiblesse, ils s'avancent en désordre, comme étant assurés de ne point trouver de résistance. Michel profite du moment, et fait sur eux une furieuse sortie avec toutes ses troupes. Ils ne s'attendoient à rien moins, et du premier choc ils sont renversés. Michel ne rentre dans la ville qu'après un grand carnage. Pendant ce même temps, la flotte de l'empereur avoit encore un succès plus étonnant : tous ses vaisseaux étant sortis du port et s'étant rangés en ordre de bataille, la flotte ennemie, qui sembloit n'attendre que le signal, et d'où partoit déjà une nuée de pierres et de javelots, frappée d'une terreur panique, tourne tout à coup vers le rivage : les soldats et les matelots vont les uns se jeter dans l'armée de l'empereur qui combattoit encore, et se rendent à lui ; les autres, fuyant sans être poursuivis, gagnent le camp de Thomas.

Ce double échec détacha Grégoire du parti des rebelles. Il voyoit que Thomas, toujours malheureux et incapable de se relever de ses pertes, commençoit à tomber dans le mépris, et qu'il ne pouvoit éviter d'être bientôt accablé. Il crut qu'il étoit temps de songer à sa propre sûreté, s'il ne vouloit pas être enveloppé dans la même ruine. Il craignoit encore pour sa femme et pour ses enfans, que Michel retenoit prisonniers. Pour faire savoir son dessein à l'empereur, il se servit d'un moine du monastère de Stude qu'il avoit avec lui. En même temps il se sépare du gros de l'armée avec une partie de sa troupe, qui voulut bien le suivre, et alla camper sur les derrières. Il ne doutoit pas que, sur son avis, l'empereur ne fît une vigoureuse sortie ; alors il devoit charger en queue les troupes de Thomas, qui, se trouvant

ainsi enfermées, ne pouvoient manquer d'être taillées en pièces. Mais, pour se détacher de Thomas, il auroit dû attendre que son avis fût parvenu à l'empereur; sa précipitation le perdit : le moine ne put pénétrer dans Constantinople, dont les assiégeans fermoient toutes les avenues; et Thomas, ne doutant point de la perfidie de Grégoire, tomba sur lui avec un gros détachement, le battit, le prit lorsqu'il fuyoit, et le fit mourir comme traître. Il rejoignit ensuite son armée; et, fier de cet exploit, qu'il vantoit comme une grande victoire, il envoya ordre à la flotte qu'il avoit à Lesbos de se rendre à l'entrée du Bosphore. Elle étoit composée de trois cent cinquante grosses barques, partie armées en guerre, partie chargées de provisions. Poussée par un vent favorable, elle aborda en peu de temps au port de Byride, lieu inconnu aujourd'hui, mais qui paroît avoir été sur la Propontide. La flotte de l'empereur vint l'y attaquer; la plupart des barques furent prises ou consumées par le feu grégeois; celles qui échappèrent eurent le bonheur d'entrer dans le port de Blaquernes, où l'équipage les abandonna pour se jeter entre les troupes de terre. Tous les jours il se livroit de petits combats entre les assiégeans et les assiégés. Michel, son fils Théophile, Olbien, Catacylas, commandoient tour à tour les sorties, et l'avantage ainsi que la perte se partageoient à peu près également. L'empereur n'osoit livrer de bataille générale à une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, et plus forte en cavalerie.

Dans cet état d'incertitude, il survint à l'empereur un secours imprévu qui lui inspira d'abord plus de crainte que de confiance. Mortagon, roi des Bulgares, instruit du danger où se trouvoit Constantinople, envoya secrètement dire à Michel qu'il alloit marcher contre Thomas, et rendre à l'empereur le service d'un allié brave et fidèle. Ces offres de bienveillance firent trembler l'empereur; il craignoit que Mortagon ne voulût l'ar-

racher des mains de Thomas pour profiter lui-même de ses dépouilles. D'ailleurs il sentoit bien qu'il faudroit payer un tel service, et il étoit très-avare. Il remercia donc le roi bulgare, et lui fit répondre qu'il espéroit se défaire bientôt de son ennemi sans avoir besoin d'aucun secours. Mais Mortagon, qui se promettoit un riche butin dans la défaite de Thomas, se fit honneur de secourir Michel malgré lui; il vouloit, disoit-il, s'acquitter d'un devoir indispensable que lui imposoit le traité d'alliance fait avec Léon l'Arménien. Il marcha vers Constantinople à la tête d'une grande armée, et vint camper à quelque distance des rebelles. Thomas se trouvoit dans un grand embarras : s'il divisoit son armée, il ne pouvoit ni laisser assez de troupes pour continuer le siége et résister aux sorties, ni en détacher assez pour être en état de combattre les Bulgares. Il prit le parti d'abandonner le siége et de marcher à Mortagon avec toutes ses forces. Dès que les deux armées furent en présence, la bataille se livra et fut très-funeste à Thomas. Il y perdit grand nombre de soldats; ceux qui échappèrent au fer des Bulgares se sauvèrent sur les montagnes, et ne se réfugièrent auprès de leur chef qu'après que Mortagon, fier de sa victoire et chargé de butin, eut repris la route de son pays, traînant à suite une multitude de prisonniers.

Cette défaite ruina entièrement les affaires de Thomas. Ce qui lui restoit de vaisseaux se rendit à l'empereur. Ayant lui-même recueilli les débris de son armée, il n'osa retourner devant Constantinople, et se tint campé, à dix lieues de cette ville, dans une plaine fertile et commode, d'où ses partis ravageoient toutes les campagnes d'alentour. Michel se mit à la tête de tout ce qu'il avoit de troupes, et, soutenu des conseils et de la valeur d'Olbien et de Catacylas, il alla chercher Thomas, qui, dans l'état où il étoit réduit, n'avoit plus aucun avantage. Thomas accepte la bataille; et, pensant

s'aider d'un stratagème, il ordonne à ses soldats de prendre d'abord la fuite pour attirer après eux l'armée de l'empereur, et de retourner sur elle avec vigueur, lorsque la poursuite y auroit jeté le désordre. Il ignoroit la disposition de ses troupes : harassées, épuisées de fatigues, rebutées d'une guerre de trois ans qu'elles avoient cru terminer en peu de mois, elles ne désiroient que de revoir leurs foyers ; et, ayant perdu toute espérance, elles s'ennuyoient de se voir la victime d'une ambition téméraire et si mal conduite. Elles furent donc très-promptes à obéir au premier ordre, et prirent la fuite dès le commencement du combat. Mais, au signal qui leur fut donné pour tourner visage, elles continuèrent de fuir encore plus fort, et, s'étant dispersées de toutes parts, elles ne revinrent que pour se donner à l'empereur. On les voyoit arriver par bandes au camp de l'armée impériale. Thomas, peu accompagné, se sauva dans Andrinople, et son fils Anastase dans Byzie, à huit ou neuf lieues vers le nord, afin que celui qui seroit assiégé pût recevoir du secours de l'autre.

L'empereur marcha aussitôt vers Andrinople, et, sachant que la ville étoit mal pourvue de vivres, il résolut de la prendre par famine. Thomas commença par mettre dehors ceux qui étoient hors d'état de servir à la défense ; et cet ordre, raisonnable en lui-même, devint odieux par la dureté barbare des subalternes qui l'exécutèrent. Comme la disette croissoit tous les jours, et que Thomas ne retranchoit rien de sa dépense, rendant la famine même tributaire de son luxe et de ses débauches, les habitans, réduits au désespoir, ne songèrent plus qu'à s'affranchir du joug d'un maître qui méritoit si peu le sacrifice de leur vie. Les uns s'évadoient de la ville par des poternes qui communiquoient au-dehors ; les autres se couloient de nuit le long des murailles par des cordes attachées aux créneaux. Ces fugitifs alloient se jeter entre les bras de l'empereur, ou se ren-

doient à Byzie auprès d'Anastase, qui n'avoit ni assez de forces ni assez de courage pour courir au secours de son père. Enfin, après cinq mois de siége, tout ce que la rage de la faim peut changer en alimens étant consumé, jusqu'aux cuirs de leur chaussure, quelques habitans trouvèrent moyen de faire savoir à Michel qu'ils étoient prêts à se rendre, s'il leur accordoit le pardon; et l'ayant obtenu, ils se saisirent de Thomas, et le livrèrent pieds et mains liés à l'empereur. Michel lui fit le traitement barbare dont le cruel Justinien II avoit donné le premier exemple : après lui avoir tenu quelque temps le pied sur la gorge, il lui fit couper les pieds et les mains. En cet état on le promena sur un âne par toutes les rues, qu'il arrosoit de son sang en criant d'une voix lamentable : *Si vous êtes vraiment empereur, ayez pitié d'un sujet malheureux*. Comme Michel, qui accompagnoit en personne cette horrible exécution, lui demandoit s'il n'avoit pas de complices entre ses courtisans, Jean Hèxabule arrêta cette curiosité funeste en disant : *Eh quoi! prince, vous en rapporterez-vous à un ennemi sur la fidélité de vos amis*? Cette sage remontrance sauva ceux que Michel livroit à la merci de Thomas. Cet infortuné rebelle, abandonné comme une bête féroce à ses cruelles douleurs sans qu'on apportât aucun remède à ses plaies, vécut encore quelques jours, et expira vers le milieu d'octobre. Son cadavre fut attaché à un gibet. Telle fut la fin de Thomas : heureux et estimé tant qu'il crut avoir à craindre, ses premiers succès furent le germe de ses malheurs. Après un léger avantage, il se crut invincible, et perdit par sa victoire toutes les qualités qui peuvent la procurer. Il oublia jusqu'à son âge; livré sous ses cheveux blancs à tous les excès d'une jeunesse voluptueuse, il fit voir ce qu'il auroit été sur le trône, dont la vue, quoique éloignée, avoit suffi pour le corrompre.

Les habitans de Byzie suivirent l'exemple de ceux

d'Andrinople. Ils livrèrent Anastase, qui fut traité comme son père. Panium et Héraclée refusoient encore de se soumettre à Michel; il alla les attaquer. Un tremblement de terre lui ouvrit les murs de Panium; Héraclée fut prise du côté de la mer, et Michel fit grâce aux habitans. Il rentra ensuite en triomphe dans Constantinople. A l'égard des complices de Thomas qui tombèrent entre ses mains, il se piqua de clémence. Il se contenta de les faire promener dans le Cirque, les mains liées derrière le dos, et d'exiler les plus coupables. Il restoit en Asie deux places voisines l'une de l'autre, Cabala et Saniane, où se maintenoient deux officiers de Thomas, Chéréas et Gazarène. Ils faisoient de là des courses dans les environs. Michel leur envoya un de ses gardes pour les instruire de la mort de Thomas, et leur offrir l'impunité, avec un grade honorable dans ses armées. Comme ils rejetoient ces offres avec insolence, l'envoyé prit le temps qu'ils étoient sortis de leurs places pour aller au pillage, et persuada aux habitans de fermer leurs portes et de leur refuser l'entrée à leur retour. Ce qui fut exécuté. Ces deux rebelles prirent le parti de se sauver en Syrie; mais ils furent arrêtés en chemin et pendus sur-le-champ. Un fait remarquable, et qui montre quelle idée cet empereur avoit des dignités ecclésiastiques, c'est qu'il fit promettre l'archevêché de Néocésarée à un domestique de Gazarène, s'il trahissoit son maître; ce qu'il fit: mais l'histoire ne dit pas si on lui tint parole.

Michel, affermi sur le trône par la défaite et la mort de Thomas, songea à renouveler l'alliance avec l'empereur d'Occident, selon l'usage de ses prédécesseurs. Il envoya cinq ambassadeurs à Louis le Débonnaire pour lui demander son amitié. Sa lettre, que nous avons encore, est d'un style dévot, chargée de passages de l'Écriture; mais elle est aussi remplie de déguisement et

An. 824.
Thegan. vit. Lud. Pii.
Baronius, t. 14, p. 62 et seqq.
Fleury, hist. ecclés. l. 47, art. 2, 4.

de mensonges. Il attribue la mort de Léon à une conjuration de quelques soldats. Il rend compte de la révolte de Thomas et de sa victoire sur ce rebelle, et c'est sur cette guerre qu'il s'excuse d'avoir tant différé à faire part à Louis de son avénement à l'empire. Il fait de Thomas un portrait affreux; et je pense que cette lettre est l'original de ces aventures romanesques recueillies par quelques écrivains grecs sur le compte de Thomas, et qui ne peuvent s'accorder avec la suite de sa vie, telle qu'elle est racontée par les auteurs les plus dignes de foi. Je n'ai daigné en faire aucun usage. Michel, bien informé du zèle de Louis pour la religion, lui fait une profession de foi très-orthodoxe. Mais sur le culte des images il taxe calomnieusement les catholiques de superstitions ridicules et absurdes. Il donne de grands éloges au concile des iconoclastes, et ne compte pas le second de Nicée au nombre des conciles œcuméniques. La suscription de sa lettre est remarquable : jaloux du titre d'empereur, mais n'osant le refuser à Louis, après l'avoir qualifié de *cher et honorable frère, roi glorieux des François et des Lombards*, il prend un tour digne de la subtilité grecque par ces termes, *et qui est appelé leur empereur; et vocato eorum imperatori*. Louis reçut ces ambassadeurs à Rouen, où il se trouvoit alors. Il renouvela le traité; et comme ils étoient chargés d'une autre lettre pour le pape et de présens pour l'église de Saint-Pierre, le roi, à leur prière, les fit conduire à Rome, et les appuya de sa recommandation. Michel, en apparence, consultoit le pape sur le culte des images, et cherchoit en même temps à le tromper par un faux exposé. Il lui mandoit que, depuis sa victoire, il n'y avoit plus en Orient de partage dans l'Eglise non plus que dans l'état; que tous ses sujets étoient réunis avec lui en fait de croyance et de pratiques religieuses. Cette députation au pape n'étoit qu'un jeu de cet empereur; son dessein

étoit plutôt de sonder les dispositions de l'église romaine que de se conformer à sa doctrine. Il continua d'être persécuteur.

Tandis que l'Asie et l'Europe éprouvoient les horreurs d'une guerre civile, une autre guerre infestoit les îles situées entre ces deux contrées. Les Sarrasins d'Espagne, profitant des troubles de l'empire, armèrent vingt vaisseaux; et sous la conduite d'Abouhafs, guerrier ardent et hasardeux, ils pénétrèrent dans l'Archipel et ravagèrent les Cyclades. Toutes les forces de l'empereur étant alors réunies à Constantinople, ils ne trouvèrent point de résistance, saccagèrent impunément toutes ces îles, et portèrent le même ravage dans l'île de Crète. La beauté du climat et la fertilité du terroir charma ces barbares. A la vue de ces riantes campagnes, enrichies de moissons et de vignobles, Abouhafs, sautant le premier sur le rivage, s'écria dans une sorte d'enthousiasme : *La voilà cette terre délicieuse dont parle le prophète, ce pays où coule le lait et le miel; elle ne doit appartenir qu'aux musulmans.* Il auroit désiré s'y établir dès ce moment; mais, sa colonie n'étant pas assez nombreuse, il se contenta d'en piller les rivages; et ayant chargé ses vaisseaux de butin, il reprit la route de l'Espagne, à dessein de revenir bientôt pour cette importante conquête.

Cedr. p. 508 *et seqq.* *Zon. t.* 2, *p.* 139, 140. *Leo gramm. p.* 448 *Contin. Theoph. p.* 46 *et seqq.* *Simeon, p.* 413, 414. *Georg. p.* 513. *Constant. Porph. de adm. imp. c.* 22. *Genés. p.* 21, 22, 23. *M. de Guignes, hist. des Huns, t.* 1, *p.* 328.

Il partit en effet l'année suivante avec une flotte de quarante vaisseaux, qui portoit les plus braves de la nation; et, sans s'arrêter dans sa route, il aborda au rivage de Crète. La facilité de la descente, sans aucune opposition des habitans qui fuyoient de toutes parts, anima ses espérances. Il envoya aussitôt ses soldats au pillage, n'en réservant que vingt par chaque vaisseau; et lorsqu'ils furent éloignés de trois ou quatre lieues, il fit mettre le feu à la flotte. Un vent violent l'eut bientôt réduite en cendres. A la vue des flammes, les Sarrasins dispersés dans les campagnes accourent avec effroi,

irrités de la perte de leurs vaisseaux, ils demandent à leur général la raison d'un ordre si étrange. *De quoi avez-vous à vous plaindre?* leur répondit-il avec assurance, *je n'ai fait que remplir vos intentions. Ne m'avez-vous pas demandé avec ardeur de vous conduire en cette île pour vous y établir?* Comme ils s'écrioient qu'ils avoient des femmes et des enfans, et comment ils iroient les chercher : *Eh bien!* dit-il, *je vous donne une patrie; elle vous fournira des femmes; c'est à vous à vous donner des enfans.* Ces paroles les apaisèrent; ils campèrent au bord de la mer, et fortifièrent leur camp. Il fut bientôt rempli de toutes sortes de provisions qu'ils enlevoient dans les campagnes.

Cette nouvelle affligea l'empereur. C'étoit un déshonneur pour son règne que la perte d'une île célèbre, peuplée de villes renommées de toute antiquité, et qui seule avoit fait autrefois un royaume florissant. Il chargea de cette expédition Photin, commandant des armées d'Orient. Photin y transporta quelques troupes; mais, après s'être instruit par lui-même des forces des Sarrasins, il manda qu'il étoit hors d'état de rien entreprendre, si on ne lui envoyoit de puissans secours. Michel fit partir aussitôt son connétable Damien avec un grand corps d'armée. Les deux généraux réunis allèrent attaquer les barbares et furent battus. Damien fut tué dès le commencement du combat; sa mort jeta la terreur et le désordre dans ses troupes, qui furent taillées en pièces. Photin se sauva vers le rivage, et, s'étant jeté dans une chaloupe, il gagna l'île de Dia, d'où il retourna à Constantinople, portant lui-même la nouvelle de sa défaite. L'empereur, dont il étoit aimé, prit soin de le consoler de son infortune en lui donnant le gouvernement de la Sicile, plus honorable encore et plus important que celui de l'île de Crète. Ce Photin fut bisaïeul de l'impératrice Zoé, qui se rendit dans la suite fameuse par ses crimes et par ses débauches.

Les Sarrasins s'étoient d'abord campés sur le rivage occidental de l'île, et songeoient à s'y établir. Un solitaire, habitant de ces montagnes, vint les avertir que, s'ils vouloient bâtir une ville, il leur indiqueroit une situation plus sûre et plus commode, qui réunissoit tous les avantages de la terre et de la mer. Ils acceptèrent ses offres avec joie; et, l'ayant pris pour guide, ils arrivèrent à un lieu nommé Candace, vis-à-vis de l'île de Dia, où avoit été autrefois la ville de *Matium* alors ruinée. Ils y jetèrent les fondemens d'une ville qu'ils nommèrent *Candie*. Ce fut leur place d'armes, d'où ils se répandirent dans toute l'étendue de l'île et jusque dans celles d'alentour. Ils se rendirent maîtres de vingt-neuf villes; une seule, que l'histoire ne nomme pas, se défendit du pillage et ne se soumit à eux qu'à condition qu'elle conserveroit ses usages et l'exercice de la religion chrétienne. Le mahométisme fut établi dans le reste du pays; toutes les églises furent changées en mosquées; la plupart des habitans, peuple ignorant et grossier, embrassèrent la religion des vainqueurs, devinrent musulmans, comme ils avoient été chrétiens. Ceux qui avoient plus de lumière et de courage persistèrent dans leur foi et souffrirent le martyre. De ce nombre fut Cyrille, évêque de Gortyne, dont la mémoire est demeurée en singulière vénération parmi les chrétiens de cette île.

La défaite de Photin ne fit pas perdre toute espérance à l'empereur. Il fit partir l'année suivante une nouvelle flotte sous le commandement de Cratère, duc de Cibyre, homme fier et présomptueux, qui promit au prince un succès assuré. Il n'eut pas plus tôt débarqué près de Candie, que les Sarrasins marchèrent à lui et livrèrent bataille. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Depuis le point du jour jusqu'à midi l'avantage fut égal, et l'on fit de part et d'autre de prodigieux efforts. Enfin les Sarrasins plièrent; un assez grand nombre furent massacrés dans la fuite; un plus grand encore jetèrent leurs armes et se

An. 825.

rendirent prisonniers. Candie eût été prise le même jour, si les Grecs eussent su profiter de leur victoire. Mais la nuit qui approchoit, et le désir du repos, sauvèrent la ville. Les Grecs, enivrés de leur succès, s'assurant qu'ils se rendroient le lendemain sans peine maîtres de Candie, se livrent à la joie et passent la nuit à boire, sans prendre aucune des précautions nécessaires dans le voisinage de l'ennemi. Les Sarrasins, avertis de ce désordre, fondent sur eux au milieu de la nuit, et, les trouvant ensevelis dans le vin et dans le sommeil, ils en font un affreux carnage. Il n'en échappa qu'un seul, et c'étoit celui qui méritoit le plus de périr. Cratère gagna le bord de la mer, et se jeta dans une barque de marchand qui se rencontra par hasard. Le général sarrasin l'ayant fait chercher parmi les morts, et apprenant qu'il s'étoit sauvé, le fit poursuivre par deux vaisseaux, qui l'atteignirent à l'île de Cos; il fut aussitôt mis en croix sur le rivage. Tel fut le succès des efforts de Michel pour recouvrer l'île de Crète. Les Sarrasins en demeurèrent possesseurs pendant cent trente-cinq ans, jusqu'au règne de Romain Porphyrogénète.

De là ils faisoient des courses continuelles dans les autres îles, où ils établissoient des colonies, et ils se rendoient redoutables dans tout l'Archipel. Pour arrêter leurs pirateries, Oryphas équipa une flotte par ordre de l'empereur. Sa prudence, son expérience, sa valeur, lui avoient acquis la réputation du meilleur capitaine de l'empire en ce temps-là. Cependant les deux défaites précédentes avoient jeté tant de terreur dans les esprits, qu'il ne put faire des soldats qu'à force d'argent; il en coûta pour chacun quarante pièces d'or, qui font plus de cinq cents francs de notre monnoie. Une armée achetée si cher fut, pour cette raison, nommée *l'armée quadragénaire*. Ces troupes le servirent en effet avec zèle et avec courage. Il fit des descentes dans les îles, en chassa les Sarrasins, et vint à bout de nettoyer la mer et

de rendre la navigation libre. Mais il n'osa mettre le pied dans l'île de Crète, où les barbares lui parurent ne pouvoir être forcés.

Michel, quoique sans religion, vouloit sauver les apparences. Eperdument amoureux d'Euphrosyne, fille de Constantin Porphyrogénète, il brûloit d'envie de l'épouser. Mais deux empêchemens, qui sembloient être invincibles, s'opposoient à sa passion. Sa femme Thécla, dont il avoit Théophile, vivoit encore; et Euphrosyne étoit religieuse depuis son enfance dans un monastère d'une des îles du Prince, où elle avoit été consacrée à Dieu dans le temps de la disgrâce de son père. La mort de Thécla leva enfin le premier obstacle : pour s'affranchir du second, il usa du même manége qu'avoit autrefois employé l'empereur Claude lorsqu'il avoit voulu épouser sa nièce Agrippine. Il engagea secrètement les principaux du sénat à lui demander publiquement qu'il voulût bien prendre une seconde femme, et à combattre de toutes leurs forces la répugnance qu'il affecteroit de montrer. Tout étant préparé pour jouer cette comédie, ceux qui devoient en être les acteurs, un jour d'assemblée du sénat, se jettent à ses pieds, et le conjurent avec instance de consentir à un second mariage : *qu'il n'avoit qu'un fils, auquel ils souhaitoient une longue vie; mais que, pour ôter toute inquiétude à ses sujets, il étoit nécessaire que son trône fût appuyé de plusieurs soutiens.* Ce motif, tiré de l'intérêt politique, me paroît avoir été alors employé plutôt que la raison frivole et ridicule, qui est cependant la seule que les historiens grecs mettent dans la bouche de ces sénateurs; ils leur font dire *qu'ayant eux-mêmes un empereur, il n'est pas juste que leurs femmes soient sans impératrice.* Michel feignit long-temps de résister à ces sollicitations : il attendit même qu'on en vînt à des murmures et à des menaces simulées. Enfin il se laissa vaincre, mais ce ne fut qu'à condition qu'il épouseroit

An. 826.
Cedr. p. 510, 511.
Zon. t. 2, p. 140.
Simeon, p. 412.
Genes. p. 23.

Euphrosyne ; c'étoit, disoit-il, la seule personne qui pût lui faire changer la résolution qu'il avoit prise de demeurer veuf. De plus, il exigea des sénateurs une promesse signée de leur main que, s'il mouroit le premier, Euphrosyne conserveroit le titre et les honneurs d'impératrice, et que les fils qui naîtroient d'elle partageroient le trône avec Théophile. Le mariage se fit à ces conditions. On ne dit pas si Euphrosyne s'adressa au patriarche pour être relevée de ses vœux ; mais cet article ne pouvoit faire de difficulté : Antoine étoit trop bon courtisan pour mettre les lois de l'Eglise au-dessus de la volonté de l'empereur. Il paroît qu'Euphrosyne n'eut point d'enfans : du moins on ne voit pas que les dispositions faites en leur faveur aient eu aucune suite.

An 827.

Cedr. p. 512. Zon. t. 2, p. 140, 141. Contin. Theoph. p. 51, 52. Simeon, p. 413. Georg. p. 500. Sigeb. chr. Bolland. vita Niceph. 13 Mart. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 363, 364.

Ce mariage incestueux fut puni de la perte de la Sicile. Euphémius, qui commandoit dans une ville de cette île, se croyant autorisé de l'exemple du prince, enleva une religieuse qu'il aimoit. Les frères de cette fille portèrent leur plainte à l'empereur, qui, regardant l'impunité des crimes comme un privilége de la majesté impériale, manda au gouverneur de Sicile de faire couper le nez à Euphémius, si le fait étoit véritable. Le coupable, instruit de cet ordre, prévint le châtiment et s'enfuit en Afrique. Ziadet-Allah, le troisième des califes aglabites, régnoit dans Caïroan. Euphémius lui promit de le mettre en possession de la Sicile, s'il vouloit lui donner le titre d'empereur avec quelques troupes. Le calife équipa cent vaisseaux, et y fit embarquer sept cents cavaliers et dix mille hommes d'infanterie. Arrivés en Sicile, ils battent les troupes de l'île près de Mazare, et s'emparent de plusieurs villes. Euphémius, décoré du nom d'empereur, couroit de toutes parts, à la tête d'un gros détachement, pour soulever le pays. Etant à la vue de Syracuse, il fait faire halte à ses troupes, et s'avance seul vers la ville jusqu'à une portée d'arc. De là, faisant entendre sa voix, il exhorte les ha-

bitans à préférer une douce liberté qu'il leur apporte au joug tyrannique qui les accable. A ces paroles, deux frères sortent de la ville, et viennent à lui dans une contenance respectueuse. En l'abordant, ils le saluent du nom d'empereur. Euphémius, charmé de leur soumission, leur répond par des caresses; et tandis qu'il tient l'un des deux embrassé, celui-ci le saisit fortement par les cheveux, l'autre lui abat la tête d'un coup de sabre; et tous deux se sauvent dans Syracuse avant que l'escorte ait eu le temps de les atteindre.

Les Sarrasins, après avoir passé l'hiver en Sicile, vont assiéger Syracuse. Quoique l'empereur regardât toutes ces pertes avec assez d'indifférence, cependant, réveillé par les murmures de ses sujets, qui voyoient avec douleur le dépérissement de l'empire, il fit partir une grande flotte, chargée de troupes. Les Sarrasins, fort inférieurs en forces, levèrent le siége, et, s'étant séparés en plusieurs corps, se fortifièrent en différens endroits de l'île. Toujours battus, assiégés dans leurs retraites, réduits à l'extrémité, et obligés à manger leurs chevaux, ils étoient sur le point de périr, lorsqu'ils reçurent d'Espagne un puissant secours. A l'aide de ce renfort, ils chassèrent les Grecs, prirent Syracuse, et se rendirent maîtres de l'île entière. Ziadet-Allah en donna le gouvernement à Mohammed, qui prit dans la suite le titre de roi de Sicile. Les Sarrasins en demeurèrent possesseurs pendant plus de deux cents ans. De là, ils étendirent leurs ravages dans la Calabre et dans les autres provinces de l'Italie. Leurs partis couroient jusqu'aux environs de Rome; ce qui engagea le pape Grégoire IV à rebâtir à l'embouchure du Tibre la ville d'Ostie, entièrement ruinée; il la nomma Grégoriopolis. Aucun de ses prédécesseurs n'avoit fait un si grand ouvrage pour l'utilité publique. Ce fut encore par les soins de ce généreux pontife que Rome fut agrandie au-delà du Tibre, autour de la basilique de Saint-Pierre. Ce nou-

An. 828.

veau quartier, fortifié de murailles et de tours, fut comme une nouvelle ville ajoutée à l'ancienne. Mais Grégoire n'eut le temps que d'en jeter les fondemens ; elle fut achevée par Léon IV, qui lui donna le nom de *ville Léonine*. Les Sarrasins ne dûrent pas seulement à la force de leurs armes les conquêtes qu'ils firent en Italie ; ils surent profiter des divisions survenues entre les princes. Vers l'an 850, Pandone, gouverneur de Bari, dans la Pouille, les appela au secours de Radelchis, prince de Bénévent, et fut la victime de son imprudence. Ces barbares, qu'il avoit fait venir en qualité d'alliés, le traitèrent en ennemis. Campés près de Bari, au bord de la mer, ils y pénétrèrent pendant la nuit, massacrèrent les habitans, jetèrent dans la mer Pandone lui-même, et demeurèrent maîtres de Bari, qu'ils tinrent pendant trente ans. Le patriarche Nicéphore mourut cette année 828, le 2 juin, dans l'exil, où il vivoit depuis treize ans. Ce saint prélat joignoit aux vertus les plus éminentes toutes les connoissances qu'on pouvoit acquérir en ce temps-là. Nous avons de lui une histoire abrégée de cent soixante-sept ans, depuis la mort de Maurice jusqu'au mariage de Léon IV et d'Irène, une chronologie, et quelques ouvrages contre les iconoclastes.

An. 829. L'année suivante l'empereur Michel mourut d'une colique néphrétique, le premier d'octobre, après avoir régné huit ans et neuf mois. Il fut enterré dans le mausolée de Justinien. L'empire perdit sous son règne la Crète, la Sicile, et la Dalmatie entière. Mais ce mauvais prince, uniquement sensible à ses plaisirs, loin d'en témoigner aucun regret, en plaisantoit même avec ses courtisans. A la nouvelle de la perte de la Sicile, comme il disoit à Irénée, un de ses ministres, *je vous fais compliment, vous voilà débarrassé d'un grand fardeau, prince,* lui repliqua Irénée, *il ne faudroit que deux ou trois soulagemens pareils pour être débarrassé*

Cedr. p. 513. *Leo gramm. p.* 448. *Zon. t.* 2, *p.* 141. *Contin. Theoph. p.* 52. *Simeon, p.* 414. *Georg. p.* 510, 513. *Manas. p.* 97. *Glycas, p.* 288. *Joël, p.* 178.

de tout l'empire. Outre Théophile, qui lui succéda, il avoit eu de Thécla une fille nommée Hélène, que Théophile fit épouser au patrice Théophobe, issu du sang royal de Perse. La suite de l'histoire fera connoître les services et les malheurs de ce vaillant guerrier.

Genesius. p. 23.
Du Cange, fam. byz. p. 132.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

THÉOPHILE.

An. 829.
Leo gramm. p. 449.
Cedr. p. 513, 514.
Zon. t. 2, *p.* 141.
Contin. Theoph. p. 54.
Simeon, p. 415.
Georg. p. 514, 515.

Théophile avoit atteint l'âge viril lorsqu'il monta sur le trône. Né avec beaucoup d'esprit, il étoit animé d'un grand zèle pour la justice, persuadé qu'elle s'accorde toujours avec le véritable intérêt des princes. Quoiqu'il fût redevable du trône aux assassins de Léon, il résolut de les punir, et ce fut la première opération de son règne. Comme il ne connoissoit pas tous les coupables, et qu'il n'en vouloit laisser échapper aucun, il ordonna par édit, au sénat et à tous ceux qui avoient rendu quelque service à son père, de se trouver au palais. Les meurtriers de Léon y accoururent tous avec empressement. Lorsqu'ils furent assemblés, l'empereur, naturellement artificieux, prenant un ton de douceur et de bienveillance : « Fidèles serviteurs de mon père (leur « dit-il) ne croyez pas qu'en perdant celui que vous « avez fait empereur, vous ayez perdu votre récompense. « Mon père avoit dessein de combler de biens et d'hon« neurs ceux qui ont signalé leur zèle et leur courage « en ôtant la vie à son persécuteur. Une mort préma« turée a prévenu les effets de sa reconnoissance; mais « son successeur est chargé de sa dette, et, pour ne pas « courir le hasard de l'ingratitude, il veut commencer « son règne par s'en acquitter. Que tous ceux qui ont « eu part à la mort de Léon se séparent des autres et « se présentent. » Ils ne tardèrent pas à obéir, et chacun d'eux se préparoit au remercîment. Alors Théophile, pour rappeler au sénat les circonstances les plus atroces

du meurtre, fit apporter la croix dont un bras avoit été abattu du même coup qui avoit tranché la tête à Léon; et la montrant aux sénateurs : *Que méritent*, leur dit-il, *les coupables d'un si horrible attentat?* Tous s'étant écriés, *ils méritent la mort*, l'empereur, se tournant vers le préfet, *faites votre charge*, lui dit-il, *et punissez selon les lois ceux qui se font un sacrilége honneur d'avoir porté leurs mains meurtrières sur l'oint du Seigneur, et sur le Seigneur même.* En vain imploroient-ils sa miséricorde, en vain s'écrioient-ils *que, sans le secours qu'ils avoient prêté à son père pour le délivrer d'une mort certaine, il ne seroit pas lui-même empereur*, ils furent conduits au Cirque, où ils eurent la tête tranchée. Il sembloit que Théophile eût entrepris de réparer tous les crimes de son père : Euphrosyne comptoit sur la promesse que le sénat entier avoit signée, de lui conserver le rang d'impératrice après la mort de son mari. Théophile la fit sortir du palais, et rentrer dans son monastère; et le sénat, qui avoit été forcé d'approuver ce mariage scandaleux, ne fit aucune démarche pour maintenir la garantie qu'une complaisance servile lui avoit arrachée.

Je me suis abstenu, depuis le commencement de cette histoire, de recueillir les fables que les auteurs grecs ont semées dans leurs ouvrages. J'aurois cru manquer au respect que je dois à mes lecteurs, si je les eusse amusés de contes frivoles. Cependant, lorsque ces contes ont acquis une certaine célébrité, comme l'aveuglement et la mendicité de Bélisaire, il est, à mon avis, du devoir de l'historien de les rapporter, pour les démentir et pour désabuser ceux qui n'ont pas le temps ou les moyens de s'aider du flambeau de la critique. Telle est la fable du mariage de Théophile, adoptée par quelques modernes, qui ont été bien aises de rencontrer dans ces siècles demi-barbares un trait de galanterie romanesque. Voici le fait, raconté par cinq historiens,

An. 830.
Cedr. p. 515, 545.
Zon. t. 2, *p.* 141, 142, 143.
Leo gramm. p. 449.
Contin. Theoph. p. 56.
Simeon, p. 415.
Georg. p. 514.
Manas. p. 97.
Glycas, p. 288.
Georg. Hamart.
Du Cange,

fam. byz. p. 135. qui, s'étant copiés l'un l'autre, ne valent ensemble qu'un seul témoignage. Euphrosyne, mère de Théophile, disent-ils, voulant marier son fils, envoya dans toutes les provinces de l'empire ordre d'amener à Constantinople toutes les filles distinguées par leur beauté. On conçoit assez quelle en dut être la multitude, si l'on s'en rapporta au jugement des pères et des mères. Lorsqu'elles furent arrivées, on les assembla toutes dans une salle du palais, et l'impératrice mit entre les mains de son fils une pomme d'or pour la donner à celle qu'il choisiroit pour épouse. Armées de tous leurs appas, elles étoient rangées sur deux files, vis-à-vis l'une de l'autre; et chacune d'elles, animée d'un intérêt si cher et si sensible, devoit sans doute porter dans son cœur et dans ses regards toute la jalousie et la haine de deux armées ennemies. Le nouveau Pâris, la pomme d'or à la main, passoit entre les deux rangs; et, faisant la revue de tous ces attraits, il s'arrêta devant Icasie, qui lui sembloit effacer toutes les autres par l'éclat de sa beauté. Alors, lui présentant la pomme, soit faute d'esprit, soit que l'étonnement lui en eût ôté l'usage, il ne trouva rien de plus galant à lui dire que ces mots: *En vérité, les femmes ont causé bien des malheurs.* A ce compliment Icasie répondit: *Elles ont aussi produit de grands biens;* réponse qui valoit un peu moins que le silence. Cependant Théophile craignit d'épouser une fille qui montroit tant d'esprit, et donna la pomme à Théodora. Ce conte, plat et ridicule en toutes ses parties, se réfute assez de lui-même. J'observerai seulement qu'il suppose, contre la vérité, qu'Euphrosyne étoit mère de Théophile; elle n'étoit qu'une odieuse belle-mère; et, si on ne l'avoit pas encore fait sortir du palais, du moins est-il certain qu'elle étoit fort éloignée de prendre un intérêt si vif aux plaisirs du jeune empereur.

Il paroît cependant qu'Icasie, soit par sa naissance, soit par sa beauté, eut quelque prétention au titre d'im-

pératrice. On convient qu'étant déchue de cette espérance par la préférence qui fut donnée à Théodora, elle bâtit un monastère, où elle passa le reste de ses jours dans les exercices de pénitence ; elle y composa plusieurs ouvrages de prose et de vers, qui respiroient la piété et le détachement du siècle. Théodora, sa rivale, se distingua encore davantage par les exemples de vertu qu'elle donna sur le trône, et dont ni son mari ni son fils ne profitèrent. Son entrée à la cour y procura des établissemens à sa nombreuse famille. Théodora étoit née en Paphlagonie, dans un lieu nommé Ebissa. Nièce de Manuel, estimé pour sa valeur, et qui possédoit déjà les premières charges de l'empire, il y a apparence que ce fut par son moyen qu'elle se fit connoître à la cour. Marin, son père, sorti de la première noblesse du pays, avoit eu dans les armées des emplois honorables. Sa mère Théoctiste, surnommée *Florine*, n'étoit pas moins recommandable par sa piété, et par le soin qu'elle prit d'élever ses enfans dans les dogmes et dans les pratiques de l'église catholique. Outre Théodora, elle avoit deux fils et trois filles; les deux fils étoient Bardas, qui s'éleva dans la suite au rang de César, et Pétronas, qui fut patrice et commandant de la garde impériale. Théoctiste fut honorée du titre de patrice; car cette dignité se communiquoit aux femmes. Ce qu'il y a de singulier et de bizarre, c'est que, pour lui donner une fonction à la cour, on la nomma dame d'atour de sa fille. Mais elle employa plus utilement ses soins à l'éducation de ses petites filles, qu'elle s'efforça de prévenir contre l'hérésie, dont leur père faisoit profession. Nicétas, qui souffrit le martyre dans la persécution dont nous parlerons bientôt, étoit de la même famille. Théodora reçut du patriarche Antoine la bénédiction nuptiale le jour de la Pentecôte, dans la chapelle du palais, et la couronne des mains de l'empereur. Ils allèrent ensuite en grand cortége à Sainte-Sophie, où ils distribuèrent de

magnifiques présens au patriarche, au clergé, et à tout le sénat.

Cedr. p. 513, 514, 515. Zon. t. 2, p. 142, 143. Manas. p. 98, 99. Leo gramm. p. 450. Contin. Theoph. p. 53 et seqq. Simeon, p. 417. Georg. p. 516, 522. Glycas, p. 289. Genes. p. 35, 36. Oratio in festum restitutionis imaginum. Apud Combesis. Bolland. in Theodorâ 2 febr.

Léon l'Arménien avoit été sévère jusqu'à la cruauté; Théophile, en se rendant redoutable au crime, se fit aimer de la vertu et de l'innocence. Cependant son zèle pour la justice excéda quelquefois les bornes d'une louable sévérité. Les historiens catholiques, très-éloignés de le flatter, ne peuvent s'empêcher de faire l'éloge de son attention à réprimer les violences des hommes puissans, à veiller à la police de l'état, et à procurer à ses sujets la sûreté, le repos, et l'abondance. Il alloit toutes les semaines du palais à l'église de Sainte-Marie de Blaquernes; car, quoiqu'il rejetât le culte des images, il faisoit profession d'une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Traversant ainsi toute la ville à cheval, il donnoit un libre accès à tous ceux qui avoient quelque sujet de plainte; il recevoit leurs requêtes et leur rendoit justice sur-le-champ. En passant par le marché, il se faisoit instruire de l'état des provisions, et descendoit aux derniers détails de ce qui concernoit la subsistance et l'habillement même de ses sujets, pour s'assurer que les officiers de police s'acquittoient de leur devoir. Si le prix des denrées lui paroissoit trop haut, il mandoit le préfet sur la place même; et s'il y avoit de sa faute, il le destituoit de sa charge; sinon il lui donnoit ses ordres pour le soulagement du peuple. L'histoire nous a conservé quelques traits de sa justice inflexible. Un jour une pauvre veuve se présenta sur son passage: *Seigneur*, lui dit-elle, *j'ai le malheur d'avoir pour voisin le commandant de vos gardes; il élève sa maison à une telle hauteur, qu'il ôte le jour à la mienne, et la rend inhabitable.* Cet homme injuste étoit Pétronas, beau-frère de l'empereur. Théophile le fait venir, et l'interroge sur le fait dont se plaignoit cette femme. Pétronas ayant répondu avec mépris qu'elle ne savoit ce qu'elle disoit: *Prenez garde*, dit l'empereur, *qu'elle*

ne me porte une seconde plainte; vous vous en trouveriez mal. Il ordonne à cette femme de revenir, si elle n'obtient pas un dédommagement. Rebutée de Pétronas, elle revient en effet à l'empereur, qui donne sur-le-champ commission à plusieurs sénateurs de faire une descente sur le lieu, et de voir si le dommage est réel. Sur leur rapport il se transporte à la place publique, fait amener Pétronas; et, l'ayant fait dépouiller et battre de verges, il commande d'abattre sa maison, et en donne les matériaux et le sol même à la veuve. Ce qu'il y a de plus remarquable, et qui fait connoître à quel point l'honneur étoit pour lors avili et les mœurs dégradées, c'est que ce châtiment public n'empêcha pas Pétronas de vivre à la cour ni de parvenir à de nouvelles dignités sous le règne suivant, et même au commandement des armées.

Les gardes qui escortoient le prince avoient ordre de n'écarter aucun de ceux qui demandoient audience. Un homme vint un jour se jeter au-devant de lui, et, saisissant la bride de son cheval : *Seigneur*, lui dit-il, *le cheval que monte votre majesté est à moi.* Peu s'en fallut que l'animal, effarouché de cette brusque rencontre, ne renversât l'empereur, qui, s'étant rassuré, appela le maître de ses écuries, qu'on nommoit le connétable, et lui demanda de qui il tenoit ce cheval. Cet officier répondit que le gouverneur de l'Hellespont en avoit fait présent à sa majesté. Ce gouverneur, se trouvant alors à Constantinople, l'empereur, de retour au palais, le fit venir avec celui qui réclamoit le cheval; et après les avoir tous deux interrogés, la violence étant avérée: *Qu'ai-je besoin de tes présens criminels?* dit-il au ravisseur: *veux-tu donc me rendre complice de tes brigandages?* Il fait sur-le-champ battre de verges le magistrat, et rendre le cheval au légitime possesseur, qui, ne voulant pas le reprendre, fut forcé d'accepter pour le prix deux livres pesant d'or. Nulle dignité ne mettoit

la menaçant de toute sa colère, si elle s'avisoit jamais de déshonorer son mari par un indigne trafic. *Le commerce*, ajouta-t-il, *est pour nos sujets un moyen de subsistance ; c'est leur tirer le sang des veines que de leur ôter cette ressource. Que deviendront-ils si, en les chargeant d'impôts, nous leur ôtons le moyen de les payer ?*

An. 831. Ce caractère ne pouvoit manquer de courage. Il faut dans un prince une âme plus ferme pour terrasser l'injustice, armée de toutes les forces que lui donnent les dignités, la naissance, la proximité du sang, les services même, que pour combattre et vaincre les plus puissans ennemis. Cependant, soit faute d'habileté dans la guerre, soit que sa fougueuse valeur n'écoutât pas les conseils de la prudence, quoiqu'il fût suivi de nombreuses armées et servi par de bons généraux, il fut plus souvent vaincu que vainqueur ; ce qui lui fit donner le surnom d'*Infortuné*. Dans les premières années de son règne, il eut en tête un redoutable ennemi dans la personne du calife Al-Mamoun, fils d'Haroun Raschid, digne héritier des grandes qualités de son père. Les Sarrasins s'étoient rendus maîtres de Tarse ; les Grecs firent des courses de ce côté-là, et taillèrent en pièces un corps de seize cents hommes. Pour se venger de cet affront, le calife se mit à la tête d'une armée, et assiégea le château d'Antaüs, dont les habitans se rendirent. Il alla ensuite mettre le siége devant Lule, forteresse importante près de Tarse. Après l'avoir tenue assiégée pendant plus de trois mois, comme elle ne pouvoit être prise que par famine, le calife se retira, laissant Arif pour commander le blocus. Les habitans surprennent Azif ; et, après l'avoir gardé prisonnier pendant huit jours, ils le renvoient avec mépris. Pour sauver une place qui se défendoit avec tant de courage, Théophile se mit lui-même en campagne, et vint envelopper Azif. A cette nouvelle, le calife retourne sur ses pas ; et Théo-

phile, craignant de se voir enfermé entre deux armées plus fortes que la sienne, prend le parti de la retraite. La forteresse se rend aussitôt. Pendant ce temps-là Mutasem, frère d'Al-Mamoun, et Jahia, son général, désoloient une grande partie de l'Asie; ils s'emparèrent de trente forteresses. La nouvelle colonie de Sarrasins établie dans l'île de Crète ne faisoit pas moins de ravages sur la mer. Ils firent une descente en Thrace, saccagèrent toute la côte, et enlevèrent quantité de prisonniers. Un de leurs partis osa s'engager bien avant dans les terres, traverser toute la Thrace, et pénétrer jusqu'au mont Latrus, dans la basse Mœsie, où ils pillèrent un riche monastère, et massacrèrent tous les moines. Mais Constantin Contomyte, gouverneur de la province, étant tombé sur eux avec des forces supérieures, les enveloppa et les tailla en pièces. Ils eurent leur revanche sur la flotte impériale, qu'ils vainquirent au mois d'octobre, près de l'île de Thase, et dont presque tous les vaisseaux furent pris ou coulés à fond. Cette victoire les rendit maîtres de la mer, et laissa toutes les Cyclades exposées à leurs pillages.

Tant que Théophile régna, il ne cessa d'être en guerre avec les Sarrasins; et s'il y remporta quelque avantage, il en fut principalement redevable à la conduite et à la valeur de ses deux meilleurs généraux, Manuel et Théophobe. Manuel, né en Arménie, s'étoit d'abord fait connoître par sa fidélité constante envers Michel Rhangabé; il se distingua, sous le règne de Léon, par des actions de courage qui lui firent une haute réputation chez les ennemis mêmes. Michel le Bègue lui rendit la charge de premier écuyer qu'il avoit d'abord possédée; et Théophile ne voyoit entre ses officiers que Théophobe qui pût lui être comparé. Ce Théophobe fut un de ces hommes extraordinaires que des conjonctures imprévues tirent de l'obscurité pour les faire briller pendant quelque temps et les précipiter ensuite. Son père étoit issu

Leo gramm. p. 450. Cedr. p. 523, 524. Zon. t. 2, p. 147. Contin. Theoph. p. 68, 69, 70. Simeon, p. 415. Georg. p. 515, 516. Genes. p. 15.

des rois de Perse. Cette origine le rendant suspect aux califes, qui, depuis la conquête de ce pays, avoient éprouvé de fréquentes révoltes, il prit la fuite, et vint chercher un asile à Constantinople, sous le règne de Constantin et d'Irène. Pauvre et inconnu, il s'attacha au service d'une femme qui tenoit hôtellerie ; il l'épousa, et mourut après en avoir eu un fils. Les Perses, opprimés par les Sarrasins, conservoient toujours l'espérance de se délivrer d'esclavage; ils chérissoient les restes de la famille de leurs rois. Depuis la fuite du père de Théophobe, ils n'avoient cessé de faire des recherches pour découvrir sa retraite. Enfin ils soupçonnèrent qu'il pouvoit être à Constantinople. Quelques-uns d'entre eux en firent le voyage ; et, après une longue perquisition, ils apprirent enfin qu'il y avoit dans l'île d'Oxia, près de Chalcédoine, une femme veuve qui se vantoit d'être la mère d'un descendant des rois de Perse. Ils l'interrogèrent; et, satisfaits de ses réponses, ils ne doutèrent pas que cet enfant ne fût le légitime héritier du trône de Perse. Sa physionomie et surtout son nez aquilin les confirmèrent dans la pensée qu'il étoit du sang d'Artaxerxe. Il étoit alors âgé de douze ans. Ils instruisirent l'empereur de cette aventure : c'étoit Léon l'Arménien, qui se chargea de lui faire donner une éducation convenable à sa naissance. Le jeune Théophobe, ce fut le nom que lui donna l'empereur, étoit né avec tous les talens de l'esprit et toutes les grâces de l'extérieur. Il répondit avec le plus grand succès aux soins qu'on prit de l'instruire. Sa vertu et la noblesse de ses sentimens le firent aimer du prince et de toute la cour. Théophile, élevé avec lui, le chérissoit comme son frère; et, lorsqu'il fut empereur, il le fit patrice et lui donna sa sœur Hélène en mariage. Un Perse, nommé Babec, s'étant révolté contre le calife, avoit soutenu la guerre pendant cinq ans. Vaincu enfin et obligé de fuir du pays, il se réfugia sur les terres de l'empire, et vint à Sinope avec sep

mille hommes qui lui restoient du débris de son armée. De là il écrivit à l'empereur qu'il se donnoit à lui, et qu'il le prioit d'accepter ses services et ceux de ses soldats, dont la bravoure s'étoit souvent éprouvée contre leurs communs ennemis. Théophile reçut avec joie cette importante colonie; il en composa un corps qui, croissant de jour en jour par l'arrivée d'autres Perses que l'exemple de Babec attiroit dans l'empire, monta ensuite au nombre de quatorze mille, et enfin jusqu'à trente mille hommes. Babec étant mort, Théophobe fut mis à leur tête. Ils s'attachèrent à lui comme à l'héritier de leurs anciens monarques. Pleins d'ardeur et de confiance en ce capitaine chéri, ils devinrent la terreur des Sarrasins, et se signalèrent par des courses et de fréquens combats contre les usurpateurs et les tyrans de leur patrie. L'empereur, en donnant sa sœur à Théophobe, fit une loi par laquelle il accordoit aux Perses le droit de mariage; il éleva aux premiers emplois les plus distingués d'entre eux, et les traita en toute manière comme ses sujets naturels.

Bardas, frère de l'impératrice, commençoit à se faire connoître. Dévoré d'ambition, il avoit tous les vices qu'elle entraîne, mais non tous les talens qu'elle exige. Fourbe et artificieux, il étoit fait au manége de la cour, et entendoit assez la conduite des affaires civiles; mais, dur et cruel, avec peu de valeur, il n'étoit pas propre au commandement des armées. Sa sévérité barbare effarouchoit les soldats; ils aimoient mieux être battus sous ses ordres que de lui laisser la gloire de vaincre. L'empereur en fit une triste épreuve dans une expédition contre les Sarrasins. Les Abasges, révoltés contre eux, demandèrent du secours à l'empire. Théophile fit partir Bardas et Théophobe avec une armée. La haine des soldats contre Bardas fut plus forte que l'amour qu'ils portoient à Théophobe: ils se laissèrent battre en toutes les rencontres. Le fer ennemi, la disette, la dé-

An. 832.
Contin. Theoph. p. 85.
Vita Ignatii.

sertion firent périr cette armée; et les généraux, convertis de honte, n'en ramenèrent que de malheureux débris.

An. 833. Abulfarage. Elmacin. l. 2, c. 8. D'Herbelot, bibl. orient.

Les Sarrasins firent, l'année suivante, une perte plus grande et plus irréparable que celle d'une armée. Le calife Al-Mamoun mourut en retournant de Tarse à Bagdad. Il avoit régné vingt ans et demi, et étoit âgé de quarante-neuf ans. Il joignoit à ses qualités royales l'amour des sciences, et se rendit lui-même très-savant en astronomie. Ce fut lui qui acheva de tirer les Arabes de la profonde ignorance où ils avoient été plongés de tout temps. Almansor, le second des Abassides, et bisaïeul d'Al-Mamoun, avoit donné à ses sujets les premières idées des hautes sciences. Avant lui, les musulmans n'étudioient que leur langue, leur loi et une sorte de médecine grossière et imparfaite. Al-Mamoun perfectionna l'ouvrage que son bisaïeul avoit heureusement commencé. Il tira de la Grèce des copies de tous les livres qui traitoient de quelque science, et il les fit traduire en arabe par les plus habiles interprètes. Il excita ses sujets à les étudier. Il faisoit tenir en sa présence des conférences publiques sur les divers objets des connoissances humaines. Il regardoit les savans, dit Abulfarage, comme des créatures choisies de Dieu même pour perfectionner la raison : c'étoit, disoit-il, la lumière du monde, les maîtres du genre humain, sans lesquels la terre deviendroit sauvage. Il comparoit aux animaux les hommes qui ne travaillent que pour le corps. Il y eut sous son règne d'habiles astronomes, entre autres Al-Fragan, dont les écrits subsistent encore. Mais les folies de l'astrologie judiciaire venoient se joindre à l'astronomie.

Cedr. p. 547 et seqq. Contin. Theoph. p. 115 et seqq.

Ce prince tâchoit de rassembler à sa cour tous les savans, de quelque religion qu'ils fussent ; et, leur laissant toute liberté en fait de croyance et de culte, il les combloit de biens et d'honneurs. Ses efforts pour attirer

Léon ne purent réussir, mais firent la fortune de ce philosophe. Léon, né à Constantinople, après y avoir étudié les belles-lettres, s'étoit transporté dans l'île d'Andros pour y prendre des leçons de philosophie et de mathématiques sous un maître très-renommé. Il eut bientôt épuisé toute la science de ce docteur, qui, malgré sa grande réputation, n'alloit guère au-delà des élémens. Enflammé du désir d'apprendre, il parcourut toutes les bibliothèques des monastères, où les sciences étoient alors ensevelies, passant les jours et les nuits à transcrire les livres qui traitoient des matières dont il vouloit s'instruire. Muni de ce trésor, il se retira dans des montagnes désertes, où une solitude profonde, la passion de l'étude, une pénétration naturelle, en firent bientôt le plus habile géomètre et astronome de l'empire. Il revint à Constantinople plus pauvre encore qu'il n'en étoit parti, et s'établit dans une espèce de cabane, qui devint en peu de temps une école célèbre, et qu'il fallut agrandir pour contenir la foule des jeunes gens qui venoient y prendre des leçons. Un d'entre eux fut pris en guerre par les Sarrasins, et tomba entre les mains d'un des courtisans du calife. Un jour que le maître faisoit un grand éloge des géomètres de la cour; l'esclave témoigna qu'il avoit quelques principes de cette science, et qu'il seroit fort curieux d'en entendre discourir par des hommes si habiles. A la première occasion, ce seigneur ne manqua pas de vanter au prince les talens de son esclave. Le calife voulut le voir; et, après l'avoir entretenu, il le jugea capable d'écouter les maîtres du palais, qui, à son avis, n'avoient point leurs pareils dans l'univers. L'esclave assista à leurs leçons, et leur fit des questions qu'ils jugèrent insolubles, et qu'il résolut lui-même avec facilité. Etonnés de l'étendue de ses connoissances, ils lui demandèrent s'il se trouvoit à Constantinople d'autres géomètres aussi habiles que lui : *Il s'en trouve beaucoup de plus habiles*,

Simeon, p. 424. Georg. p. 523, 524.

répondit-il ; *pour moi, je ne suis qu'un écolier*. Le calife, qui assistoit à cette conférence, lui ayant demandé si celui dont il avoit pris les leçons vivoit encore : *Oui*, répondit-il, *il vit, il est pauvre et inconnu au prince malgré son grand savoir : il se nomme Léon*. Aussitôt Al-Mamoun écrit à Léon en ces termes : « On juge d'un arbre par le fruit. Votre disciple nous a fait connoître son maître. Puisque votre « mérite n'a pas dans votre patrie le crédit de vous « tirer de l'obscurité, venez répandre vos lumières « parmi nous. Toute la nation sarrasine baissera la tête « devant vous, et vous trouverez dans notre bienveillance plus de richesses et d'honneurs que n'en ont « jamais possédé les favoris de vos princes. » Il mit cette lettre entre les mains de l'esclave, lui promettant la liberté et de grands biens, s'il lui amenoit son maître. Il lui fit faire serment de revenir à Bagdad. Le jeune homme s'acquitta de sa commission avec joie. Léon reçut la lettre; c'étoit de quoi flatter sa vanité : passion que la philosophie sait bien censurer, mais qu'elle ne sait pas éteindre.

Cependant Léon, se croyant en danger si l'on découvroit qu'il eût reçu des lettres du calife, et plus encore s'il entreprenoit de passer en pays ennemi, va trouver Théoctiste, directeur-général des postes, lui rend compte de tout, et lui remet la lettre. Théoctiste en instruit l'empereur, qui, piqué de l'invitation du calife comme d'un reproche de son indifférence pour les savans, fait venir Léon, lui défend de porter son savoir à une nation infidèle, lui assigne une pension honorable, et lui donne l'église des Quarante-Martyrs pour y faire des leçons publiques. Al-Mamoun, apprenant que Léon n'est pas disposé à quitter sa patrie, lui adresse des problèmes difficiles à résoudre. Léon ne tarde pas d'en renvoyer la solution ; et, pour se faire admirer davantage, il y joint des prédictions fondées sur les principes de l'astrologie.

Le calife, qui avoit laissé entrer ces chimères dans sa tête avec les vérités solides de l'astronomie, fut plus empressé que jamais de voir cet homme extraordinaire. Il s'adresse à l'empereur même : « J'ai été tenté (lui « manda-t-il) d'aller moi-même vous trouver comme « un ami, ou plutôt comme un disciple se rend auprès « de son maître. Mais, faisant réflexion que je ne dois « pas m'éloigner du poste où la Providence m'a placé, « je vous prie de m'envoyer pour peu de temps ce mi- « racle de philosophie qui fait un des ornemens de vos « états. Permettez à Léon de venir passer quelques jours « avec moi pour me faire part de ces précieuses con- « noissances qu'il possède, et dont je suis plus avide que « de toutes les richesses de la terre. Je ne pense pas que « la différence de religion soit un obstacle à la grâce que « je vous demande. Je me flatte plutôt que le rang que « je tiens dans le monde me rendra digne de l'obtenir. « Vous en retirerez de l'honneur, en m'en procurant à « moi-même. La science est un bien de communica- « tion ; on peut, comme la lumière, la partager sans en « rien perdre. Je veux même vous payer votre présent. « Je vous promets deux mille livres pesant d'or, et, ce « qui est encore d'un plus grand prix, une paix et une « alliance éternelle. » Théophile, jaloux du trésor dont il étoit possesseur, refusa constamment de communiquer aux Sarrasins un avantage qui avoit toujours distingué les Grecs entre tous les peuples de la terre. Il ouvrit à Léon une école publique dans le palais de Magnaure, le chargea de l'instruction de la jeune noblesse, et le combla d'honneurs et de priviléges.

Léon savoit tout, hors ce qu'il importe le plus de savoir. Très-ignorant en fait de religion, il s'en rapportoit pour cet article à Jean Lécanomante, dont il étoit cousin germain. Il devint donc iconoclaste; il eût été fort à craindre qu'il ne fût devenu mahométan avec Al-Mamoun. Jean, s'étant élevé dans la suite au patriarchat

de Constantinople, récompensa l'indifférence docile du géomètre de l'archevêché de Thessalonique. Dans cette place, faute de pouvoir se faire estimer par les qualités propres de l'épiscopat, il se fit admirer comme astrologue. Une année stérile avoit réduit ses diocésains à une extrême misère. Au lieu d'implorer le secours du maître du ciel, il s'adressa aux planètes; et, soit illusion, soit charlatanerie, il conseilla de semer sous certains aspects. Il arriva que, l'année d'après, la moisson fut très-abondante; ce qui, dans l'esprit du peuple, fit un grand honneur à Léon et à l'astrologie. Ce prélat n'eut pas le temps de faire une seconde épreuve de son infaillibilité en ce genre: dès la troisième année, Théophile étant mort et la secte des iconoclastes abattue, il fut chassé de son siége, et reduit à reprendre sa première profession de maître de géométrie.

AN. 834. *Cedr. p. 522. Zon. t. 2, p. 147. Contin. Theoph. p. 67. Bolland. in Theodorâ 2 febr.*

Les historiens de ce temps-là parlent d'une descente des Grecs en Lombardie et en Sicile. Mais ces auteurs confus et peu judicieux, qui négligent souvent les événemens les plus importans pour s'arrêter à des fables populaires, ne donnent ici aucun détail. On peut conjecturer que Théophile envoya une flotte dans le golfe Adriatique, et qu'elle fit quelque ravage sur les bords du Pô; qu'elle aborda ensuite en Sicile, où elle eut quelque avantage sur les Sarrasins, maîtres de l'île, et qu'elle reprit même plusieurs villes. Il faut que cette expédition ait été importante, puisqu'elle fit une grande réputation à Alexis Musèle, qui en étoit le chef, et qu'elle lui attira des envieux. Mais l'empereur, pour confondre l'envie, le fit patrice, proconsul, et maître des offices.

AN. 835. *Cedr. p. 523. Leo gramm. p. 450, 451, 454. Zon. t. 2, p. 147. Contin. Theoph. p. 67, 68.*

Dans un esprit vif et ardent, tel que celui de Théophile, l'amitié n'a pas de bornes, non plus que la haine. Il n'avoit point encore de fils; mais il venoit de lui naître une cinquième fille, qu'il nomma Marie. Il conçut le projet le plus bizarre, et l'exécuta; c'étoit de la marier au berceau avec Alexis, et de le nommer César. Dans un

procédé si peu raisonnable, on ne sait pour quelle raison il préféra sa fille Marie à ses quatre aînées. Alexis étoit jeune et bien fait. Arménien de naissance, il tiroit son origine des anciens rois du pays. L'histoire ne dit pas s'il étoit le fils ou le proche parent de cet autre Alexis Musèle, aussi Arménien, qui, sous le règne de Constantin Porphyrogénète, avoit tour à tour éprouvé les plus brillantes faveurs et les plus cruelles rigueurs de la fortune. L'élévation d'Alexis enflamma la rage des envieux. Ils lui supposèrent un dessein formé d'usurper l'empire. Quoique leurs calomnies n'eussent pas le crédit de persuader l'empereur, elles en eurent assez pour lui inspirer des soupçons. Il éloigna Musèle, sous prétexte de l'envoyer en Sicile pour achever d'en chasser les Sarrasins, ou du moins pour conserver ce qu'il en avoit reconquis. La malignité de la cabale jalouse le suivit dans ce pays, et ne cessa, pendant cinq ans, d'inventer de nouvelles calomnies. On suborna des Siciliens, qui vinrent à Constantinople donner avis à l'empereur qu'Alexis tramoit des intrigues avec les Sarrasins pour usurper la souveraineté. Par malheur pour l'accusé, la jeune Marie mourut dans ces conjonctures, et il naquit à l'empereur un fils qu'il nomma Michel. Inconsolable de la perte de sa fille, Théophile lui rendit des honneurs extraordinaires. Il fit couvrir son tombeau de lames d'argent, que l'empereur Léon VI enléva dans la suite; et il déclara que son mausolée serait un lieu d'asile pour les criminels. Les liens qui l'attachoient à Musèle étant rompus par cet événement, il résolut de s'assurer de sa personne. Il lui envoya l'archevêque Théodore pour l'engager à venir à la cour; et pour gage de la parole qu'il donnoit à Musèle de le bien traiter, il lui fit mettre entre les mains une croix qu'il avoit coutume de porter au cou. Mais, dès que Musèle fut arrivé, il fut battu de verges comme rebelle, et jeté dans un cachot: tous ses biens furent confisqués.

Simeon, p. 418, 419. *Georg.* p. 516, 517. *Bolland. in Theodorâ* 2 *febr.*

L'archevêque ayant osé lui reprocher en face, et en présence du sénat, qu'il avoit violé la religion de sa promesse, il le fit arracher de l'autel où il s'étoit réfugié; et, après l'avoir fait déchirer à coups de fouets, il le chassa de Constantinople, et l'exila. Ce traitement indigne fait à un archevêque excita l'indignation publique. Jean Lécanomante, alors patriarche, quoique flatteur corrompu, craignit de la partager avec l'empereur; il l'arrêta comme il entroit dans Sainte-Sophie, et devenu, comme par miracle, un nouvel Ambroise, il lui fit de vifs reproches. Théophile se repentit de sa violence; il rappela Théodore, et lui permit de retourner à son diocèse. Mais ce prélat, se regardant comme indigne de reprendre les fonctions du saint ministère après l'affront qu'il avoit reçu, se démit de l'épiscopat. L'empereur le fit économe de Sainte-Sophie, dignité éminente, et pour lors égale en honneur aux plus hautes prélatures.

Ce repentir de l'empereur s'étendit sur le traitement qu'il avoit fait à Musèle. Théophile, bouillant et impétueux dans les accès de sa colère, ne rougissoit pas de reconnoître ses fautes, et de les réparer lorsqu'elle étoit refroidie. Il tira Musèle de prison et lui rendit tous ses biens. Musèle ne les reçut que pour s'en défaire. Dégoûté du monde, élevé de l'obscurité à la dignité de César et de gendre de l'empereur, précipité ensuite dans les ténèbres d'un cachot, il résolut de fixer l'inconstance de la fortune en se dépouillant de toutes ses faveurs. Après avoir passé par toutes les conditions, il revint à celle où il avoit trouvé plus de repos et de douceurs. Malgré les instances de l'empereur qui, pénétré de regret, le pressoit de demeurer à la cour et lui ouvroit le trésor des grâces, il se retira à Chrysopolis, et ne conserva de ses biens que ce qu'il en fallut pour bâtir un monastère, où il passa le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence. Son frère Théodore, honoré du titre de patrice, le suivit dans sa retraite, ayant ap-

pris par son exemple à fuir les grandeurs, qui, après l'expérience, ne leur parurent mériter que du mépris.

Jean Lécanomante, ancien précepteur de Théophile, fut plus heureux auprès de ce prince qu'Alexis, qu'il avoit choisi pour gendre. Ce méchant homme, après avoir gâté l'esprit de son élève par son fanatisme hérétique, continuoit de le tenir enchaîné par ses impostures. Livré à toutes les abominations de la plus noire magie, il gouvernoit absolument l'empereur, qui, dans le dessein de le placer sur le siége de Constantinople, le donna pour syncelle au patriarche Antoine. Théophile étoit plein de caprices; il saisissoit avec chaleur les idées les plus bizarres, et rien ne l'arrêtoit dans l'exécution. Il lui vint en tête de donner aux Sarrasins une grande opinion de ses richesses et de sa puissance; il choisit Jean Lécanomante pour l'envoyer en ambassade au calife Mutasem, frère et successeur d'Al-Mamoun. Outre de riches présens pour Mutasem, il mit entre les mains de l'ambassadeur quatre cents livres d'or pour les répandre en libéralités dans la cour du calife, avec deux grands bassins d'or enrichis de pierreries. Jean, arrivé à Bagdad, fit l'entrée la plus magnifique, prodiguant l'or à pleines mains à tous les seigneurs sarrasins qui l'approchoient. Invité à souper avec le calife, il fait apporter un des deux bassins pour se laver les mains, et donne secrètement ordre à ses domestiques de le laisser dans la salle comme par oubli. Le bassin disparut bientôt sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. Comme le calife et toute sa cour étoient en mouvement pour découvrir l'auteur d'un larcin de cette conséquence, Jean pria Mutasem d'arrêter ces perquisitions, traitant ce vol de bagatelle, et disant que son maître sauroit bien le dédommager, quand il auroit perdu une vaisselle entière de cette espèce. Le lendemain, invité encore à souper, il fit apporter l'autre bassin encore plus riche que le premier. Cette opulence causa le plus grand étonnement. Le ca-

Zon. t. 2, p. 144, 145. Contin. Theoph. p. 60, 61. Georg. p. 518.

life, piqué d'honneur, lui offrit des bijoux d'un prix inestimable, qu'il s'excusa d'accepter, sur la défense qu'il en avoit reçue de son maître. *Du moins ne refuserez-vous pas ce que je vais vous présenter*, lui dit le calife. En même-temps, parurent cent prisonniers grecs, superbement vêtus : *Je vous les donne*, dit Mutasem ; *conduisez-les à votre maître, et qu'il juge si les musulmans méritent son amitié. Prince*, répondit l'ambassadeur, *ce présent est vraiment digne de vous, et surpasse en valeur tout ce que vos trésors renferment de plus précieux. Mais permettez-moi de ne le pas accepter que je ne vous aie remis un nombre égal de prisonniers. La grâce que je vous demande, c'est de les laisser en liberté jusqu'au moment de l'échange.* Aussitôt il fit partir un courrier pour l'empereur, qui lui envoya cent Sarrasins. Ils furent remis au calife aussi richement vêtus que les prisonniers grecs. Mutasem et toute sa cour ne cessoient d'admirer l'opulence de l'empereur. Jean fut de tous les repas et de tous les divertissemens du calife, qui prit plaisir à lui montrer ses trésors et à le promener dans tous ses palais. Il le combla d'honneurs, et le fit conduire jusqu'aux frontières de ses états par le plus brillant cortége. Ce fut à ce prix que Théophile acheta le frivole plaisir d'étonner les Sarrasins.

Leo gramm. p. 450, 46. Cedr. p. 517, 518. Manas. p. 98. Glycas, p. 289. Contin. Theoph. p. 59, 61, 86 et seqq. Simeon, p. 416, 421, 424, 427. Georg. p. 516, 519, 524, 525. Genesius. p. 35.

Ces richesses auroient été plus utilement employées au soulagement de ses sujets. Jean Lécanomante, à son retour, accrut sans doute leur misère en faisant naître au prince de nouveaux projets de dépenses. Il apportoit le plan d'un superbe palais que les califes avoient fait construire à Bagdad. Sur-le-champ Théophile en fit bâtir un sur le même modèle ; il l'accompagna de jardins et de cinq églises, dont l'une fut une des plus grandes et des plus magnifiques de Constantinople. Elle étoit surmontée de trois coupoles. La voûte, entièrement dorée, portoit sur plusieurs colonnes de marbre d'Italie. Les murs étoient incrustés de marbres de diverses cou-

leurs. Vis-à-vis s'élevoit un portique nommé *le Sigma* à cause de sa forme; il étoit soutenu de quinze colonnes de marbre de Phrygie. Ces deux édifices avoient des souterrains de même forme que la partie supérieure. La place devant le Sigma étoit ornée d'une fontaine, dont le vaste bassin étoit revêtu de lames d'argent sur les bords. Dans la nouveauté de chaque espèce de fruits, le bassin, au lieu d'eau, se remplissoit de fruits de la saison, qu'on abandonnoit au pillage du peuple pour le divertissement du prince. Il prenoit le plaisir de ce spectacle sur un trône brillant d'or et de pierreries, élevé sur une terrasse, où l'on montoit par un grand nombre de degrés de marbre. Au-dessous de son trône étoient assis les officiers de sa garde, les magistrats, les chefs des factions du Cirque. Le reste des degrés servoit de siége au peuple. La place au-dessous étoit couverte de danseurs, de pantomimes, de baladins de toute espèce. Cette place étoit environnée de plusieurs salons. Dans l'un on rendoit la justice, et l'empereur y présidoit pour l'ordinaire; un autre étoit l'arsenal. Il y en avoit un qu'on appeloit *le salon de la pourpre*, parce qu'au commencement de l'hiver l'impératrice y assembloit les dames de sa cour, auxquelles elle distribuoit des robes de pourpre et d'écarlate. Il seroit trop long de décrire tous les palais que fit élever Théophile; il y en avoit pour toutes les saisons, où les plus beaux marbres, le porphyre, les peintures, les ouvrages de marqueterie, l'or, l'argent, les pierreries étoient prodigués. Passionné pour les bijoux, il faisoit faire quantité d'ouvrages de ce genre, aussi précieux par le travail que par la matière. Les écrivains de ce temps-là, aussi frivoles que leur prince, vantent beaucoup un arbre d'or, sur lequel des oiseaux de même métal faisoient entendre un ramage artificiel, et deux lions d'or de grandeur naturelle, dont les rugissemens imitoient celui des véritables lions.

Codin. orig. p. 37.

Je passe sous silence la plus grande partie de ces recherches somptueuses, que la postérité admire lorsqu'elle n'entend plus les gémissemens des sujets qu'elles ont appauvris. Mais une dépense qu'on ne peut reprocher à Théophile, c'est celle qu'il fit pour exhausser les murs de la ville, trop faciles à escalader, et pour réparer du côté de la mer les dommages causés par les glaces, qui, s'étant rompues après un hiver rigoureux, avoient ébranlé et emporté en plusieurs endroits une partie des murs et des tours. Il fit aussi construire un grand hôpital en faveur des étrangers. L'emplacement de cet hôpital étoit auparavant un lieu de prostitution; la débauche y habitoit dans des loges séparées. Théophile détruisit ce scandale public, qui n'étoit nullement conforme à ses mœurs. Il ne mérita qu'un seul reproche en ce genre. Il se laissa surprendre par les attraits d'une des filles du palais; mais, touché de la douleur qu'en conçut l'impératrice, il rompit aussitôt ce commerce, fit excuse à Théodora, et fut dans la suite hors d'atteinte à la séduction.

An. 836.

Leo gramm. p. 450, 453, 455, 456. Cedr. p. 514 et seqq. Zon. t. 2, p. 143, 144, 146, 147, 150. Manas. p. 97, 99, 100, 101. Glycas, p. 289, 290. Joël, p. 178. Contin. Theoph. p. 54 et seqq. Simeon, p. 417 et seqq. Georg. p. 515, 519, 520, 524, 525.

Le patriarche Antoine mourut après quinze ans d'épiscopat. Pour parvenir à cette dignité, il s'étoit mis à la tête du parti iconoclaste; mais, après l'avoir obtenue, l'ardeur de son zèle s'étoit refroidie. Livré à ses plaisirs, indifférent sur tout le reste, il ne maltraitoit les orthodoxes que par ses mépris. Son successeur Jean Lécanomante, ayant enfin reçu la récompense de ses fureurs, voulut montrer qu'il en étoit digne, et la persécution se ralluma avec plus de violence que jamais. Il ne lui fut pas difficile d'embraser Théophile, naturellement ardent, et auquel il avoit dès l'enfance soufflé le poison de l'hérésie. On vit bientôt paroître un édit qui ordonnoit de briser, d'effacer, de brûler, de détruire en toute manière les images qu'on avoit rétablies en quelques églises, et qui défendoit sous les peines les plus sévères de leur rendre aucun culte, soit en public, soit en parti-

culier. A ce signal, les prisons s'ouvrirent pour se peupler d'orthodoxes; les fouets, les chevalets, les feux, tous les instrumens de supplice se préparèrent dans tout l'empire. Constantinople surtout étoit remplie d'espions, de délateurs qui, pénétrant dans l'intérieur des familles, ne cherchoient qu'à surprendre la piété des fidèles. Théoctiste, belle-mère de l'empereur, osoit seule lui reprocher sa fureur impie et l'avertir de la haine qu'il s'attiroit. Il méprisoit ses remontrances; mais la vénération publique qu'elle avoit méritée par sa vertu la mettoit à couvert des emportemens de son gendre. Il se contenta de lui enlever d'entre les mains ses filles, qu'elle élevoit dans les pratiques de l'église, et de défendre qu'on les menât chez elle. Il ménagea moins l'impératrice. Ayant appris qu'elle honoroit les images en secret, il entra furieux dans son appartement, la traita d'idolâtre, l'accabla d'injures, et se seroit porté contre elle aux derniers excès, si elle n'eût eu recours au mensonge pour l'apaiser. Tant qu'il vécut, cette princesse prit le plus grand soin de cacher son respect pour les images.

Suidas, Θεόφιλος. Genesius, p. 35, 36. Bolland. in Lazaro 23 febr. Idem, in Theodorá 11 febr. Vita Theod. Grapti apud Surium, 26 dec. Vita Joannicii apud Surium, 4 nov. Fleury, hist. ecclés. l. 47, art. 32, 43, 44, 45.

Les prisons furent bientôt remplies de fidèles de toute condition. Elles devinrent le séjour ordinaire des évêques, des prêtres, et surtout des moines. Comme c'étoient les plus zélés défenseurs de la foi de l'Eglise, c'étoient aussi ceux que Théophile poursuivoit avec le plus d'acharnement. Ils furent chassés des villes, avec défense d'y rentrer, et les monastères, réduits en solitudes, furent abandonnés aux séculiers. Ils n'étoient pas même en sûreté dans les campagnes. Poursuivis partout, ils ne trouvoient de retraite que dans les lieux inaccessibles, entre les rochers, dans les cavernes, au fond des précipices, où ils mouroient de faim et de misère. Quelques-uns quittèrent leur habit pour être méconnus; mais, privés de pieuses instructions et de bons exemples, ils passèrent des austérités du cloître au relâche-

ment, et enfin à la débauche. Il y en eut d'assez hardis pour s'adresser à l'empereur même, et pour lui faire l'apologie de la vie monastique, en lui représentant la sainteté de cette institution, née dans la ferveur des premiers siècles, féconde en vertus et en doctrine, illustrée par tant de saints, et d'autant plus parfaite, qu'elle s'impose pour loi les conseils mêmes de l'Evangile. Théophile, s'étant plusieurs fois repenti d'avoir eu l'imprudence d'entrer en dispute avec eux sur la question des images, prit ensuite le parti de les renvoyer à Jean Lécanomante. Mais celui-ci, confondu lui-même malgré les subtilités de sa dialectique, donnoit toujours en dernière réponse l'ordre de conduire au cachot. Le monastère entier des abrahamites étant venu faire au prince de sages remontrances, il les chassa de la ville, et les fit conduire au bord du Pont-Euxin, où ils furent assommés à coups de bâtons. Dans ce siècle d'ignorance, ainsi que dans les suivans, les cloîtres conservoient quelques étincelles des arts, des lettres et des sciences, presque entièrement éteintes partout ailleurs. Un moine nommé Lazare, peintre estimé en ce temps-là, fut accusé de ne s'occuper qu'à peindre des images; Théophile le fit déchirer à coups de fouets; et, pour le mettre hors d'état d'exercer son talent, il lui fit brûler le dedans des mains avec des lames de fer rouge: ce qui n'empêcha pas que Lazare, étant guéri, ne continuât de peindre, autant qu'il en avoit de liberté. Après la mort de Théophile, il entra en faveur auprès de Théodora, et ce fut par ses mains que Michel III fit porter à Rome les présens qu'il faisoit à Saint-Pierre.

Entre les moines défenseurs des images, les plus célèbres étoient deux frères, Théodore et Théophane. Ils étoient venus de Jérusalem exprès pour soutenir le dogme orthodoxe. L'empereur les fit amener devant lui, et voulut d'abord les intimider par un ton menaçant; mais, les voyant intrépides, il feignit de s'apaiser, et

leur commanda avec douceur de lui citer les preuves sur lesquelles ils fondoient le culte des images. Comme ils s'appuyoient sur des passages de l'Ecriture qui ne se trouvoient pas dans le texte que leur présentoit l'empereur, ils envoyèrent chercher le manuscrit de la bibliothèque patriarchale, et firent voir sensiblement à Théophile que le sien avoit été falsifié par les iconoclastes. L'évidence de la conviction, au lieu d'ouvrir les yeux au prince obstiné, le mit en fureur; il les fit, en sa présence, accabler de coups de bâton; on leur imprima sur le front, en caractères ineffaçables, de méchans vers, dont le sens étoit que ces scélérats, chassés de Jérusalem pour leurs crimes, s'étant réfugiés à Constantinople, en avoient été bannis pour de nouveaux forfaits. A cet ordre cruel, Théophane se tournant vers l'empereur : *Prince*, lui dit-il, *vous avez raison de vouloir que l'impression en soit durable ; vous serez un jour obligé de les lire devant le tribunal du souverain juge.* On les relégua dans la ville d'Apamée en Bithynie, où ils furent renfermés dans une prison. Théodore y mourut des traitemens barbares qu'on ne cessa de leur faire éprouver. Mais Théophane survécut à Théophile ; et la paix étant rendue à l'Eglise, ce titre calomnieux qu'il portoit sur son front devint un éloge respectable; il fut fait archevêque de Nicée.

Méthodius, enfermé pendant sept ans dans un sépulcre, en avoit déjà été délivré par un caprice singulier de Théophile. Ce prince, plein de feu et de vivacité, étoit curieux, de cette sorte de curiosité vague qui dévore tout sans rien digérer. Il lisoit des livres de toute espèce. Il lui en tomba un entre les mains rempli de questions difficiles; on ne dit pas sur quelle matière. Jean Lécanomante et le philosophe Léon, qu'il consulta, ne purent lui fournir d'éclaircissement. Un de ses chambellans, qui aimoit Méthodius, prit cette occasion de le faire connoître au prince. Il lui fit l'éloge de sa sagesse et de

l'étendue de ses connoissances. Théophile fit porter à Méthodius les questions qui l'embarrassoient, et il en reçut une solution satisfaisante. Charmé d'avoir découvert un si habile homme, il donne ordre de le tirer de son sépulcre, et de l'amener au palais; il lui assigne un logement avec une pension honorable. On rapporte que le criminel enfermé avec lui depuis tant d'années refusa de sortir en même temps de cet horrible séjour, où il avoit été converti par les discours et par les exemples de Méthodius, et que par esprit de pénitence il se condamna lui-même à y passer le reste de ses jours. Méthodius ne fut pas long-temps sans tomber dans une nouvelle disgrâce. On avertit l'empereur qu'il dogmatisoit en faveur des images, et qu'il avoit déjà inspiré ses sentimens à plusieurs officiers de la cour. Outré de colère, après l'avoir accablé de reproches, il le fit fouetter avec violence et descendre dans une cave du palais, pour y être enfermé comme dans le tombeau qui lui avoit si long-temps servi de demeure. Quelques amis l'ayant retiré pendant la nuit et transporté chez eux, l'empereur confisqua la maison. Cependant, quelque temps après, le besoin qu'il croyoit avoir des lumières de Méthodius l'adoucit à son égard. Il le fit revenir. Il prenoit même plaisir à l'entendre expliquer les passages de l'Ecriture que les iconoclastes citoient en leur faveur. Il se faisoit accompagner de Méthodius dans ses expéditions; en sorte que, sans abjurer l'hérésie, il devint beaucoup moins ardent à la soutenir et à persécuter les orthodoxes.

Cedr. p. 524, 525. *Zon. t.* 2, *p.* 147, 148. *Contin. Theoph. p.* 70, 71.

Pendant que Théophile versoit le sang de ses meilleurs sujets, une armée de quatre-vingt-dix mille Sarrasins entra sur les terres de l'empire sous la conduite d'Ibrahim. Théophile se mit à la tête de ses troupes, accompagné de Manuel et de Théophobe. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, il tint conseil; l'avis de Manuel étoit que l'empereur n'exposât pas sa personne.

mais qu'il laissât à un de ses généraux le commandement de l'armée. Théophobe, au contraire, vouloit que l'empereur animât ses troupes par sa présence; mais il pensoit qu'on devoit attaquer les Sarrasins pendant la nuit, pour leur ôter l'avantage que leur donnoit la supériorité du nombre : il offroit de commencer l'attaque avec l'infanterie perse qu'il commandoit, persuadé qu'après ce premier effort, la cavalerie grecque, fondant sur l'ennemi avec furie, acheveroit aisément la défaite. L'empereur fut de son avis pour commander lui-même; mais il rejeta la proposition d'un combat nocturne, toujours dangereux, et où le sentiment de gloire, le plus vif aiguillon de la valeur, s'endort faute de témoins. Ibrahim, soit par lâcheté, soit pour quelque raison inconnue, s'éloigna avec dix mille hommes et laissa le commandement à son lieutenant Abuchazar. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Enfin les Grecs cédèrent aux efforts des Sarrasins et prirent la fuite. Il ne resta auprès de l'empereur que sa garde et deux mille Perses commandés par Théophobe. Accompagné de ces braves soldats, il se retira sur une colline, qui fut aussitôt environnée de Sarrasins. On y combattit jusqu'à la nuit avec un acharnement égal, d'un côté pour faire le prince prisonnier, de l'autre pour le défendre. La nuit étant venue, Théophobe ordonne à ses soldats de pousser des cris de joie, de battre des mains, et de faire un grand bruit de trompettes et de tous les instrumens de guerre, pour donner à croire à l'ennemi qu'il leur arrivoit du secours. Les Sarrasins, trompés par cet artifice, se retirèrent de peur d'être enveloppés, et allèrent camper à deux lieues. L'empereur profite du moment pour se sauver, et gagne le gros de son armée, qui s'étoit ralliée à quelque distance. Il réprimande les fuyards, comble d'éloges et de récompenses Théophobe et les Perses, qui, animés par le sentiment de gloire et par la libéralité du prince, demandent comme une grâce d'être seuls

chargés de faire la guerre aux Sarrasins. Théophile, après les avoir remerciés de leur zèle, ne jugea pas à propos d'exposer ces vaillans guerriers. Il reprit le chemin de Constantinople, et les Sarrasins celui de la Syrie.

An. 837. Leo gramm. p. 453. Cedr. p. 525. Zon. t. 2, p. 148. Contin. Theoph. p. 71, 72. Simeon, p. 421. Georg. p. 516.

L'année suivante il y eut une seconde bataille près de Charsiane, en Cappadoce, où Théophile fut plus heureux. Il fit un grand carnage des Sarrasins, et revint à Constantinople avec vingt-cinq mille prisonniers. Après une si éclatante victoire, il rentra dans la ville en triomphe, et fit célébrer les jeux du Cirque, dans lesquels il voulut disputer le prix. Monté sur un char attelé de chevaux blancs et vêtu de la livrée de la faction bleue, il courut au milieu des acclamations, et ne manqua pas de remporter la victoire, toujours assurée au prince en ces sortes de combats. Il n'eut pas cependant le principal honneur de cette fête. Entre les prisonniers se trouvoit un cavalier sarrasin d'une taille avantageuse, également adroit des deux mains, et qui manioit deux lances à la fois avec une souplesse et une agilité extraordinaire. Sur le rapport du capitaine des gardes, qui le connoissoit, l'empereur voulut faire l'épreuve de son adresse. Il le fit paroître au milieu du Cirque, où le Sarrasin s'attira les applaudissemens du prince et des spectateurs, excepté de Théodore Cratère. C'étoit un eunuque qui, méprisant le service du palais, auquel son état le destinoit, avoit embrassé la profession des armes, où il s'étoit avancé par sa valeur. Il étoit alors dans le Cirque à côté de Théophile; et comme il regardoit avec un air de mépris cette parade, que l'empereur admiroit : *En ferois-tu bien autant que ce Sarrasin?* lui dit Théophile. *Prince,* répondit Cratère, *je ne me suis jamais exercé à ces jeux, qui ne sont d'aucun usage dans la guerre. Mais je répondrois bien qu'avec une seule lance je ferois perdre les arçons à ce barbare, en eût-il quatre. Fais donc,* lui dit l'empe-

reur ; *si tu ne tiens parole, je te ferai couper la tête.* Aussitôt Cratère, empoignant une lance sans fer, prend carrière, et du premier coup abat le Sarrasin. L'empereur, quoiqu'un peu honteux d'avoir paru tant admirer un manége frivole, ne put s'empêcher de louer Cratère. Il le récompensa d'une riche veste, sorte de présent qu'on voit dès-lors en usage chez les princes orientaux.

Après la défaite sanglante que les Sarrasins avoient essuyée, ils se hâtèrent d'effacer un affront auquel ils n'étoient pas accoutumés. Dès le printemps suivant ils marchèrent en Cappadoce avec une armée formidable. L'empereur, fier du brillant succès de la campagne précédente, courut à leur rencontre, et éprouva que la fortune n'a rien d'assuré. Son armée fut battue; et comme il s'exposoit lui-même avec une valeur inconsidérée, il se trouva enveloppé. Manuel, qui se retiroit avec le reste des troupes, s'étant aperçu de l'absence de l'empereur, rassemble en un instant les plus braves cavaliers, et, se mettant à leur tête, *allons*, dit-il, *dégager l'empereur, ou mourir avec lui.* Aussitôt, s'élançant avec la rapidité de la foudre, il perce jusqu'à Théophile, qui, environné d'un gros d'ennemis, portant et recevant des coups terribles, commençoit à manquer de forces, mais non pas de courage. *Suivez-moi, prince,* lui dit-il, *je vais vous ouvrir un large passage ; ne laissons pas à ces infidèles l'honneur de faire prisonnier un empereur. Ne leur laissons pas non plus celui de voir fuir un empereur devant eux,* répliqua Théophile en continuant de combattre. Manuel, qui, sans l'entendre, avoit aussitôt tourné bride, abattant à droite et à gauche les Sarrasins qui se trouvoient devant lui, s'aperçut qu'il n'étoit pas suivi de l'empereur. Il retourne sur ses pas, et, par un second effort, il rejoint Théophile, qui refuse encore de le suivre. Enfin, une troisième fois Manuel, fondant en désespéré sur les ennemis, court à l'empe-

AN. 838.
Leo gramm. p. 453.
Cedr. p. 526.
Zon. t. 2, p. 148, 149.
Contin. Theoph. p. 72, 73.
Simeon, p. 422.
Georg. p. 521.
Genes. p. 29.

reur, saisit la bride de son cheval, et lui présentant la pointe de son épée devant la poitrine: *Suivez-moi*, lui cria-t-il, *ou si vous cherchez la mort, recevez-la de cette épée, faite pour vous défendre, et n'en laissez pas la gloire à un Sarrasin.* En même temps il entraîne l'empereur couvert de sang et de poussière; et tandis que ses cavaliers arrêtent par-derrière la fougue des ennemis, il le conduit en sûreté au milieu de son armée. Elle s'étoit ralliée dans un poste avantageux, et elle reçut avec des cris de joie son prince, qu'elle croyoit mort ou prisonnier. Les Grecs, animés par le courage de Manuel et par le retour de Théophile, firent si bonne contenance, que les Sarrasins se retirèrent sans oser hasarder une seconde bataille.

Cedr. p. 526, 527. *Zon. t.* 2, *p.* 149, 150. *Contin. Theoph. p.* 73, 74, 75. *Simeon, p.* 419, 420. *Georg. p.* 517, 518. *Genes. p.* 29 *et seqq.*

Manuel, couvert de blessures, dont aucune ne se trouva dangereuse, fut d'abord chéri de Théophile. Ce prince ne le nommoit que son bienfaiteur, son sauveur. Mais une faveur si bien méritée alluma bientôt la fureur de l'envie. Celui qui avoit terrassé des milliers de Sarrasins ne put tenir contre les assauts d'une cabale de courtisans. L'empereur lui-même, accablé du poids de la reconnoissance, crut se soulager par l'ingratitude, et Manuel éprouva qu'un service de trop grand prix pour être payé produit souvent l'effet d'une offense. L'empereur se laissa persuader que celui qui l'avoit sauvé cherchoit à le perdre et aspiroit à l'empire. Manuel fut averti par un échanson du prince, qui avoit servi dans sa maison, que la résolution étoit prise de lui crever les yeux. Sur cet avis, il sort secrètement de Constantinople avec trois ou quatre domestiques, prend les chevaux de toutes les postes, auxquels il coupe les jarrets en les quittant, pour n'être pas poursuivi, et, faisant une extrême diligence, il arrive en Syrie. Bien reçu par les Sarrasins, qui connoissoient sa valeur, il se transporte à Bagdad à la cour du calife, auquel il offre ses services, s'il lui permet de conserver sa religion. Mutasem

le comble d'honneurs; l'acquisition d'un guerrier si célèbre lui paroît d'un plus grand prix que le gain de plusieurs batailles. Il lui donne bientôt sa confiance, et s'empresse d'employer sa valeur dans les expéditions les plus importantes.

Le Korasan s'étoit révolté. Manuel ne demanda pour le réduire que les prisonniers grecs qu'on retenoit dans les fers, et il répondit sur sa tête qu'aucun d'eux ne prendroit la fuite. Il tint parole. Jamais soldats ne furent plus fidèles à leur général. Devenus libres, mais attachés à leur libérateur par des liens plus forts que les chaînes dont il les avoit tirés, ils le servirent avec zèle, et n'épargnèrent pas leur vie pour lui procurer de la gloire. L'étonnement des rebelles contribua encore à leur défaite. Ils s'attendoient à combattre des Sarrasins, et voyoient avec surprise des ennemis dont l'habillement, l'armure, le langage, l'arrangement des troupes et la manière de combattre leur étoient inconnus. Ces peuples, voisins de l'Oxus, avoient à peine entendu parler des Grecs. Ils furent subjugués et réduits à l'obéissance en peu de jours. Le vainqueur employa le reste de la campagne à une autre espèce de guerre. Une prodigieuse multitude de bêtes sauvages, sortie des déserts du Maüerennahar, désoloit les contrées voisines. Manuel fit usage de ses troupes pour leur donner la chasse, et il en délivra le pays.

Tant de services rendoient Manuel cher au calife et à toute sa cour, plus équitable que celle de Constantinople. En même temps la réputation qu'il acquéroit en Perse le faisoit regretter de l'empereur. Théophile ressentoit vivement la perte d'un guerrier auquel il étoit redevable de la vie. Il résolut de le regagner, et d'enlever à ses ennemis un si puissant secours. Il chargea de cette commission délicate un moine adroit et rusé, qui, s'étant joint à une caravane de pèlerins pour le voyage de Palestine, passa de Jérusalem à Bagdad déguisé en men- An. 839.

diant. S'étant introduit dans le palais, il remit à Manuel une lettre de l'empereur, avec une croix que le prince lui envoyoit pour sûreté de sa parole. Toutes les faveurs du calife et les caresses d'une cour étrangère ne pouvoient effacer du cœur de Manuel l'amour de sa patrie. La vue d'un compatriote, et plus encore celle de ce gage précieux qu'il recevoit de son maître, lui tira des larmes. Embrasé du désir de retourner à Constantinople, il profita de la confiance du calife pour se tirer de ses mains. « Prince (lui dit-il), vous savez que j'ai des ennemis « dans l'empire; leur malice m'a servi malgré eux; ils « ont voulu me perdre, et ils m'ont élevé au comble de « la gloire en me procurant l'honneur d'approcher du « plus grand prince de la terre. Mais ils n'en méritent « pas moins toute ma haine. Ils habitent en Cappadoce; « donnez-moi quelques troupes; je vous vengerai des « insultes de la nation en me vengeant moi-même de « mes calomniateurs. » Pour mieux couvrir son projet, il supplie le calife de mettre son fils Ouatheq à la tête de cette armée; il se réserve l'honneur d'être lieutenant du jeune prince, avec lequel il s'étoit lié d'une tendre amitié. Mutasem, que les services signalés et le caractère généreux de Manuel éloignoient de tout soupçon, saisit avec joie cette occasion de porter le fer et le feu dans le cœur de l'empire. Il met Manuel à la tête d'une armée. Lorsqu'elle fut sur la frontière, Manuel envoie secrètement au gouverneur de Cappadoce l'avertir de son dessein; il le prie de poster quelques troupes dans un lieu où il doit se rendre seul, pour lui servir d'escorte jusqu'à ce qu'il soit en sûreté. Arrivé à deux ou trois lieues de cet endroit, il fait camper l'armée; et, prenant avec lui le fils du calife, il s'éloigne du camp comme pour une partie de chasse. Lorsqu'il fut près du lieu où il étoit attendu, il embrasse Ouatheq, et versant des larmes de tendresse: *Partez, mon fils*, lui dit-il, *Dieu me garde de vous trahir! retournez à votre père.*

Je ne vous quitte que pour obéir à la voix de ma patrie qui me rappelle auprès de mon souverain naturel. En entrant dans Constantinople, il se retira dans l'église de Blaquernes, comme dans un asile, pour y attendre des preuves de la bonne foi de l'empereur. Il en fut bientôt assuré. Il fut fait maître des offices et capitaine des gardes du prince. Théophile, qui n'avoit encore que des filles, ayant eu un fils cette année, voulut que Manuel en fût le parrain. Cet enfant, nommé Michel comme son aïeul, fut solennellement couronné l'année suivante dans l'église de Sainte-Sophie.

La naissance du jeune prince fit désirer à Théophile *Cedr. p. 527, 528.*
d'avoir une longue suite de descendans assis sur le trône *Contin.*
de l'empire. Ces siècles d'ignorance étoient féconds en *Theoph. p. 75, 76.*
devins, en astrologues, en magiciens; et l'empereur, *Simeon, p. 421.*
fort peu religieux, n'étoit pas moins superstitieux que *Genes. p. 53.*
le dernier de ses sujets. Il y avoit alors à Constantinople une Sarrasine prise en guerre, fameuse par ses prédictions. L'empereur la fit venir, et lui demanda quelle étoit la famille qui fourniroit une plus longue génération d'empereurs. Il lui vint dans l'esprit de nommer les Martinaces; c'étoit une race des plus illustres. Sur cette parole, Théophile, regardant cette famille comme rivale de la sienne, obligea le père et les fils de se faire moines, et changea leur maison en monastère. Dans l'opinion du peuple, il faut toujours que ces prédictions s'accomplissent de quelque manière que ce soit. On crut dans la suite que celle-ci s'étoit vérifiée dans la personne d'Eudocie, seconde femme de l'empereur Basile. Cette princesse étoit de la famille des Martinaces, et d'elle sortit une succession de quatre empereurs, qui occupèrent le trône pendant soixante-dix-sept ans. Mais une autre prophétie donna encore plus d'inquiétude à Théophile. Cette femme lui prédit qu'après sa mort le culte des images seroit rétabli, et Jean Lécanomante deposé. Jean lui-même, toujours charlatan, quoique patriarche,

alarmoit aussi l'empereur. Ces événemens étoient faciles à deviner, en supposant seulement que l'impératrice survivroit à son mari; on savoit qu'elle détestoit les iconoclastes. Théophile, pour détourner l'effet de ces tristes prédictions, fit jurer à l'impératrice et à Théoctiste son chancelier que, s'ils lui survivoient ils conserveroient Jean dans sa dignité, et qu'ils ne relèveroient pas ce culte idolâtre qu'il avoit pris soin de détruire.

Cedr. p. 528. Contin. Theoph. p 76, 77. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 42. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 2, l. 6, c. 1. De L'Isle in adnot. in tab. geog. ad Const. Porph.

Après la retraite de Manuel, l'armée sarrasine, dont il avoit eu le commandement, demeura campée en Cappadoce, en attendant de nouveaux ordres du calife. Ce prince, irrité d'avoir été joué par Manuel, envoya un nouveau général pour achever la campagne. L'empereur, de son côté, opposa aux Sarrasins les troupes qu'il avoit en Asie. Mais les deux armées, après divers mouvemens, craignant également d'en venir aux mains, se retirèrent sans combattre. Dans ce même temps, le kan des Khazars, alliés de l'empire, envoya une ambassade à Constantinople. Il vouloit engager l'empereur à se joindre à lui pour écarter les Patzinaces. Cette nation barbare, inconnue jusqu'alors, habitoit entre le Volga et le Jaïc. S'étant multipliée, elle commençoit à se montrer sur les bords du Tanaïs, et faisoit craindre une invasion semblable à celle des Khazars eux-mêmes, et de tant de peuples septentrionaux qui, des bords de la mer Caspienne, s'étoient avancés en différens temps jusque sur le Danube. Le Bosphore cimmérien, exposé à cette incursion, étoit alors possédé par les Khazars; mais l'empire y conservoit la ville de Chersone, place importante vers l'entrée de la presqu'île, et par cette raison il avoit un intérêt commun avec les Khazars. L'empereur y envoya son premier écuyer, nommé Camatère, qui connoissoit le pays; il lui donna une flotte avec quelques troupes pour aider les Khazars à fermer le passage aux Patzinaces. Camatère, arrivé à Chersone,

y laissa les vaisseaux de guerre, et fit passer ses troupes dans des bateaux plats, qui seuls pouvoient naviguer sur les Palus-Méotides et entrer dans le Tanaïs. Ayant remonté le fleuve jusqu'à quelque distance de son embouchure, il travailla, de concert avec les Khazars, à construire un fort capable de tenir en respect les barbares de ces contrées et de défendre le passage. Comme les environs ne fournissoient aucuns matériaux, on fit de la chaux avec le gravier du fleuve, et des briques avec la terre du lieu même; ce qui rendit le travail plus long; mais l'ouvrage n'en fut pas moins solide. Ce fort se nomma *Sarcel;* ce qui, en langue khazare, signifioit *maison blanche.* M. Delisle, célèbre géographe, prétend que Sarcel fut bâtie non pas sur le grand Tanaïs, qu'on nomme aujourd'hui *le Don*, mais sur le Donez, que les anciens nommoient aussi Tanaïs, et que c'est la ville de Russie nommée maintenant Biélogorod, ce qui signifie aussi *maison blanche*; mais cette opinion me paroît moins vraisemblable que celle que j'ai suivie. Il y avoit toujours une garnison de trois cents Khazars. Camatère, de retour à Chersone, fit savoir à l'empereur que, pour s'assurer de la conservation de cette place importante, il falloit y envoyer un gouverneur, et qu'il étoit dangereux de la laisser à la disposition des habitans, comme on avoit fait jusqu'alors. L'empereur approuva cet avis, et nomma Camatère lui-même, avec ordre aux Chersonites de lui obéir. Ce fut la première fois qu'ils reçurent un gouverneur; et l'on continua dans la suite de leur en envoyer de Constantinople.

Les auteurs de ce temps-là rapportent un fait peu important, à la vérité, mais qui peut trouver quelque place dans l'histoire des arts. Dans la place nommée *l'Augustéon* étoit une statue équestre de Justinien, placée sur une colonne fort haute. Le cimier du casque, qui étoit de bronze doré ainsi que la statue, fut abattu par le vent. Comme on préparoit un grand échafaudage

Leo gramm. p. 456. *Simeon*, p. 427. *Georg.* p. 525.

pour atteindre à cette hauteur, un couvreur proposa d'épargner cette peine et cette dépense, et dit qu'il n'avoit besoin que d'une corde et d'un javelot. Etant monté sur le toit de Sainte-Sophie, qui n'en étoit pas éloignée, il attacha la corde au javelot, et le faisant partir d'une machine avec roideur, il l'enfonça dans la statue. S'étant ensuite coulé le long de la corde, il replaça le cimier du casque. L'empereur récompensa de cent pièces d'or son industrie et sa hardiesse.

AN. 840.

Cedr. p. 528, 529. *Zon. t.* 2, *p.* 150, 151. *Leo gramm. p.* 453. *Contin. Theoph. p.* 77, 78. *Simeon, p.* 421, 422. *Georg. p.* 519, 522. *Genes. p.* 27, 30. *Abulfarage. Elmacin. l.* 2, *c.* 9.

Les Sarrasins, en perdant Manuel, sembloient avoir perdu leur courage; ils se tenoient renfermés dans leurs limites. Théophile, profitant de leur inaction, se met à la tête de cent mille hommes, et va fondre dans la Syrie. Il porte partout le ravage, pénètre jusqu'à l'Euphrate, prend et pille Samosate, assiége Sozopétra, autre ville de la Comagène, où étoit né le calife. Mutasem, alarmé du péril de sa patrie, se voyant pris au dépourvu sans avoir eu le temps de rassembler ses troupes, écrit à Théophile, le priant avec instance d'épargner cette ville, qui lui étoit chère. *C'est mon berceau,* lui disoit-il; *je vous abandonnerois plutôt une province entière; songez que, si je suis surpris aujourd'hui, je serai demain en état de me venger.* L'intérêt que le calife prenoit à cette ville ne fit qu'animer davantage l'empereur à la détruire. Il la prend de force, la saccage et la ruine. Les hommes sont passés au fil de l'épée; les femmes et les enfans traînés en esclavage. De là l'armée marche à Malatia, qui étoit l'ancienne Mélitine. On y fait un grand carnage: mille musulmanes sont emmenées captives. Théophile retourne à Constantinople, fier d'avoir causé au monarque sarrasin un chagrin si sensible.

Sa joie fut bientôt troublée par un événement qui pouvoit avoir des suites funestes. Il avoit laissé Théophobe à la tête des Perses pour les conduire à Sinope en Paphlagonie, où ils devoient passer le quartier d'hi-

ver. Ce corps s'étant accru successivement par les fugitifs de Perse, montoit alors à trente mille hommes. Arrivés à Sinope, mécontens de ce qu'on différoit leur paie, ils se mutinent et proclament Théophobe empereur. Ce fidèle officier rejette cet honneur criminel, il refuse constamment de se rendre complice de leur révolte; il les menace des châtimens sévères que méritent des rebelles. Rien ne peut les calmer; ils l'environnent; ils s'écrient : *C'est à vous à nous mettre à couvert ; nous n'avons point de grâce à espérer de l'empereur. Une révolte, dès qu'elle est déclarée, ne peut échapper à la punition que par le succès.* Théophobe instruit secrètement l'empereur de ce qui se passoit à Sinope; il lui jure qu'il souffrira plutôt mille morts que de lui manquer de foi. Théophile lui répond qu'il est content de sa fidélité; mais qu'il doit au plus tôt se tirer des mains des rebelles et revenir à la cour. Théophobe s'échappe et se rend auprès du prince, qui le reçoit avec toutes les marques de bienveillance. Il veut même, en sa considération, pardonner aux Perses, et les fait assurer d'une pleine et entière amnistie; mais il leur ordonne de sortir de Sinope. Déconcertés par la fuite de Théophobe, ils obéissent; on les disperse en différentes provinces, deux mille dans chacune, sous des officiers grecs qui éclairoient leurs démarches et rompoient leur concert. On les incorpora même à d'autres troupes, en sorte qu'en peu de temps ils se naturalisèrent et oublièrent jusqu'à leur origine. Malgré le bon accueil que l'empereur avoit fait à Théophobe, il lui resta au fond du cœur un aiguillon de jalousie qui se manifesta au moment de sa mort, ainsi que nous le verrons dans la suite.

La destruction de Sozopétra mit le calife en fureur; il résolut de s'en venger sur la patrie de Théophile. C'étoit Amorium, où étoit né Michel le Bègue, ville alors la plus grande, la plus peuplée et la plus riche de l'Asie mineure. Il fit venir des troupes de toutes les pro-

An. 841.
Leo gramm. p. 454. Cedr. p. 529 et seqq. Zon. t. 2, p. 151, 152.

Contin. Theoph. p. 78 et seqq. Simeon, p. 423. Georg. p. 523. Genes. p. 30 et seqq. Abulfarage. Elmacin. l. 2, c. 9. Oratio in festum restitutionis imaginum apud Combefis. Bolland. acta 42 martyr. 6 mart.

vinces de son empire, et du fond même de l'Afrique Les califes n'avoient assemblé depuis long-temps une si nombreuse armée. Pour annoncer sa résolution, il fit écrire au milieu du bouclier de chaque soldat le nom d'Amorium. L'armée, divisée en plusieurs corps, pénétra dans le pays par différens défilés, entre les montagnes, et prit en chemin plusieurs villes. Le rendez-vous général étoit à Tarse. Pour arrêter ce torrent, Théophile s'avança jusqu'à Dorylée, à trois journées d'Amorium. On lui conseilloit d'éviter une action avec les Sarrasins, beaucoup plus forts en nombre, d'évacuer Amorium et d'en transporter ailleurs les habitans. Il rejeta ce conseil, comme une lâcheté honteuse. La ville étoit bien fortifiée; il donna ordre de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense. Il y envoya de bonnes troupes sous le commandement du patrice Aëtius, auquel il joignit les plus braves officiers de son armée. Le calife, arrivé à Tarse, résolut de combattre Théophile avant que de commencer le siége. Il détacha cinquante mille hommes, entre lesquels étoient dix mille Turcs, et mit à leur tête son fils Ouatheq, avec Sudès, émir de la petite Arménie. Ouatheq alla camper à Dazymène, à l'entrée de la Phrygie.

L'empereur se mit aussi en marche avec son armée, composée en grande partie des soldats perses qu'il avoit rassemblés. A la vue du camp ennemi, il monte sur une éminence avec ses principaux officiers; il voit que les Sarrasins sont supérieurs en nombre; il tient conseil sur le parti qu'il doit prendre. Manuel et Théophobe sont d'avis d'attaquer pendant la nuit; ils sont contredits par les autres officiers et par l'empereur même, qui n'approuvoit pas les combats nocturnes. Le lendemain, dès le point du jour, les deux armées se rangent en bataille. On combattit d'abord avec une ardeur égale. Enfin les troupes de la maison de l'empereur chargèrent avec tant de vigueur, que les Sarrasins plié-

rent et tournèrent le dos. Les dix mille Turcs postés sur les ailes laissent les vainqueurs s'acharner à la poursuite du centre, et lorsqu'ils les voient engagés au milieu d'eux, ils font tomber sur eux une grêle de flèches qui abattent hommes et chevaux. Cette nation, robuste et très-adroite à tirer de l'arc, faisoit usage de flèches presque aussi fortes que des javelots; et tirant alors sur les escadrons serrés qui se pressoient à la poursuite, aucun coup ne portoit à faux. Les Grecs, accablés de ces décharges meurtrières, prennent la fuite à leur tour et abandonnent l'empereur, qui, emporté par sa valeur naturelle, s'étoit lui-même engagé au milieu des ennemis. Il ne resta autour de sa personne que les officiers de ses gardes et les Perses, qui combattoient avec courage pour le défendre. Ils auroient enfin succombé, si la nuit ne fût survenue avec une pluie qui mit les arcs des Turcs hors d'état de servir. A la faveur de la nuit ils sauvèrent l'empereur et se retirèrent dans le camp, qu'ils trouvèrent abandonné.

Théophile y courut un nouveau danger. Ces Perses, qui venoient de défendre si vaillamment l'empereur, formèrent le complot de le livrer aux Sarrasins, et d'acheter à ce prix la liberté de retourner dans leur patrie. Manuel, faisant la ronde des sentinelles au milieu de la nuit, les entendit conférer avec l'ennemi. Il court avertir l'empereur, et l'exhorte à fuir sans différer. Théophile faisoit moins de cas de sa propre vie que de celle de ses officiers et de ses soldats; *et que deviendront*, dit-il, *ces braves gens qui m'ont défendu avec tant de courage? Pensez à vous, prince*, repartit Manuel, *Dieu et leur valeur les mettront en sûreté.* En même temps il entraîne l'empereur, et le sauve pour la seconde fois. Théophile arrive à toute bride à Chiliocome, où s'étoient rendus ceux qui avoient fui de la bataille. A la vue de l'empereur, ils vont au-devant de lui; et, s'écriant qu'ils ne méritent pas de vivre, après

avoir eu la lâcheté d'abandonner leur prince, ils tirent leurs épées, et, en appuyant la pointe contre leur poitrine, ils attendent d'un coup-d'œil de l'empereur l'ordre de se percer eux-mêmes. Théophile, touché jusqu'aux larmes : *Arrêtez,* leur dit-il, *Dieu m'a sauvé, il veut aussi que je vous sauve.* Cette trahison des Perses donna aux ennemis de Théophobe une nouvelle occasion de le calomnier; ils lui imputèrent faussement d'être l'auteur secret de leur perfidie.

Le calife, après la victoire de son fils, marcha vers Amorium, et tous deux ensemble arrivèrent devant la place au commencement du mois d'août. Après s'être retranchés, ils environnèrent la ville d'un fossé profond et formèrent les attaques. Les Turcs tiroient sans cesse pour abattre ceux qui se montroient sur la muraille, et les Sarrasins faisoient jouer toutes leurs machines. La garnison, de son côté, se défendoit avec ardeur, foudroyoit ou brûloit les batteries des assiégeans. Cependant Théophile, qui avoit regagné Dorylée, essaya de sauver la ville par une négociation. Il envoya au calife des députés chargés de présens et de promesses pour l'engager à lever le siége. Le calife, que la ruine de sa patrie rendoit implacable, reçoit ces députés avec un mépris insultant; il traite l'empereur de poltron et de perfide; il les fait mettre dans les fers pour y attendre la destruction de leur ville, et presse le siége avec plus de chaleur qu'auparavant. Il partage son armée en plusieurs corps, qui, se relevant les uns les autres, devoient épuiser les forces des assiégés par la continuité des attaques. Les assiégés soutenoient avec courage toutes ces fatigues, et les Sarrasins, qui perdoient grand nombre de soldats, se seroient lassés les premiers, si une trahison ne fût venue à leur secours. Un habitant nommé Badizès, ayant eu querelle avec le commandant, avertit les Sarrasins, par une lettre attachée à une flèche, qu'ils prendroient aisément la ville s'ils plantoient l'esca-

lade à l'endroit qu'il leur indiquoit ; ce qui fut exécuté la nuit suivante. Ainsi Amorium, bien fortifiée, défendue par une garnison nombreuse et pleine de courage, ne tint que treize jours. Les Sarrasins, dans leur première fureur, firent un horrible carnage ; la plus grande partie des habitans étoient déjà massacrés, lorsque Mutasem ordonna d'épargner les autres et de les mettre aux fers. Pour consommer sa vengeance, il fit mettre le feu aux édifices, et ne laissa qu'un monceau de cendres et de ruines à la place de la ville alors la plus florissante de l'Orient. Les ambassadeurs de Théophile avoient été jusqu'alors retenus dans les fers; il les fit conduire par toute la ville pour les rendre spectateurs du carnage et de l'incendie ; et les ayant ensuite fait venir devant lui : *Allez dire à votre maître*, leur dit-il, *que je le tiens quitte de ce qu'il me devoit pour Sozopétra.*

Il reprit ensuite la route de Bagdad, traînant à sa suite trente mille prisonniers, entre lesquels étoient quarante officiers de la garnison avec le commandant Aëtius, et son lieutenant Théodore Cratère. Ils essuyoient déjà les traitemens les plus durs, et s'attendoient à des cruautés encore plus barbares. Mais, avant même que d'arriver à Bagdad, ils firent sentir à leurs vainqueurs que la captivité n'avoit pas éteint leur courage. L'armée musulmane, mourant de soif au passage d'une vallée, les prisonniers, qui ne sentoient que la perte de leur liberté, profitant du découragement des ennemis, rompent leurs fers, arrachent les armes des mains des Sarrasins qui les soutenoient à peine, en tuent un grand nombre, et se seroient échappés, si Mutasem ne les eût fait promptement envelopper. Ils furent désarmés, remis dans les fers : on en choisit six mille auxquels on trancha la tête. Mutasem reçut bientôt une nouvelle ambassade de Théophile qui lui offroit deux mille quatre cents livres d'or pour le rachat des prisonniers, entre lesquels se trouvoient plusieurs parens de

l'empereur. Le calife traita ces députés avec le mépris le plus outrageant. Ils servirent de risée à toute sa cour. Enfin, chargés d'insultes et d'opprobres, il les congédia en leur disant : « Votre maître m'offre beaucoup « moins qu'il ne m'eu a coûté pour rabattre son orgueil. « J'admire sa folie : il a prodigué cent mille livres d'or « par une vanité puérile, dans cette ridicule ambassade « qui semoit l'or comme la poussière, et il n'estime que « deux mille livres un si grand nombre de ses plus « braves sujets, et même de ses proches. » Il parloit de l'ambassade fastueuse de Jean Lécanomante : « Qu'il « sache (ajouta-t-il) qu'ils ne sortiront pas de mes « mains quand il me donneroit pour chacun d'eux ce « qu'il m'offre pour tous. » Le rapport de ces députés pénétra Théophile de la plus vive douleur : il passa plusieurs jours dans la solitude, et presque sans nourriture; sentant ses entrailles embrasées d'une excessive chaleur, il ne vouloit pour boisson que de l'eau de neige, qui lui causa une dysenterie dont il mourut quelques mois après. Mais les douleurs qu'il souffroit le tourmentoient moins encore que le regret de la perte d'Amorium. Plus occupé de sa vengeance que de sa santé, il envoya au roi de France le patrice Théodose, pour lui demander un secours de troupes. Il ne comptoit plus sur la fidélité de ses sujets, persuadé que tous les malheurs qu'il avoit essuyés dans la guerre étoient plutôt l'effet de la trahison que de la foiblesse. Il prioit aussi le roi de favoriser ses efforts en Asie par une puissante diversion en Afrique. L'ambassadeur fut bien reçu à la cour de France, et le roi paroissoit disposé à secourir Théophile; mais la mort de Théodose, et peu de temps après celle de l'empereur, firent avorter tous ces projets.

Leo gramm. p. 454, 455. Cedr. p. 532, Contin. Theoph. p. 81, 82, 83.

Mutasem avoit fait bâtir une ville nommée *Samara*, sur le Tigre, à quelques lieues au-dessus de Bagdad. Il y faisoit sa résidence ordinaire; et ce fut là qu'il fit transporter les quarante-deux officiers. Il les avoit sé-

parés des autres pour les engager à se faire mahométans, et pour les employer ensuite dans ses armées. Les deux plus considérables étoient le patrice Aëtius et ce Théodore Cratère qui avoit terrassé, dans le Cirque, le Sarrasin fanfaron dont nous avons parlé. On les enferma tous ensemble, les fers aux pieds, dans un cachot ténébreux. Là, privés de toute consolation, sans lumière, sans lit, sans autre nourriture que du pain et de l'eau, ils ne voyoient que leurs geôliers et leurs gardes. On permettoit seulement quelquefois à un d'entre eux d'aller mendier du pain dans la ville, enchaîné et escorté de soldats. On les tenta par toute sorte de voies; ils résistèrent aux menaces, aux promesses, aux séductions des docteurs musulmans. Badizès, qui s'étoit fait mahométan, fut employé pour les gagner, et rejeté avec horreur. On espéra que la longueur de leurs souffrances abattroit enfin leur courage; on les tint sept ans enfermés dans cet horrible cachot, où la main de Dieu les conserva tous au milieu des incommodités les plus capables, non seulement d'affoiblir, mais même de détruire la nature. Mutasem mourut dès le mois de janvier suivant; son fils Ouatheq ne régna pas six ans entiers : ainsi ces généreux athlètes ne furent tirés de leur prison pour subir le dernier supplice, qu'au commencement du règne de Motaouakkel, frère et successeur d'Ouatheq.

Simeon, p. 424.
Georg. p. 523.
Acta 42 mart.
Apud Bolland. 6 *mart.*
Fleury, *hist. ecclés.* l. 48, art. 25, 26.

Enfin, l'an 848, le 5 mai, veille du jour marqué pour l'exécution, Badizès vint les avertir qu'ils mourroient le lendemain, s'ils ne se rendoient au désir du calife; il s'avisa même de les exhorter à suivre son exemple : *qu'il n'étoit question que de se laisser circoncire, cérémonie par elle-même indifférente, et d'aller à la mosquée, où ils pourroient sans scrupule unir leurs prières à celles des musulmans, qui adoroient comme eux le vrai Dieu; en sorte que sous un extérieur mahométan ils conserveroient une âme chrétienne.* Ils renvoyèrent avec indignation ce misérable suborneur,

et, rendant grâces à Dieu de leur prochaine délivrance, ils passèrent la nuit à chanter des hymnes. Le matin, un magistrat musulman vint à la prison, et les fit sortir pour les conduire au bord du fleuve. Il tenta encore de pervertir Cratère, persuadé que son exemple entraîneroit les autres. Mais il sentit qu'il n'avoit rien à espérer de cette âme invincible. Les musulmans, accourus en grand nombre à ce spectacle, contemploient avec étonnement la contenance tranquille et assurée de ces guerriers, qui alloient à la mort comme à un triomphe. Sur leur front brilloit déja un rayon de la gloire céleste; la pâleur et l'effroi avoient passé sur le visage des spectateurs. Pendant que les bourreaux éthiopiens préparoient leurs épées, Cratère, que la Providence sembloit avoir donné pour chef à ses compagnons dans cette glorieuse journée, craignant que le patrice Aëtius ne s'attendrît en voyant couler le sang de ses amis, s'approche de lui. *Seigneur*, lui dit-il, *vous avez toujours marché à notre tête; votre rang et votre vertu vous appellent le premier à cueillir la palme du martyre. Non*, lui répondit Aëtius, *si j'ai droit de vous commander encore, marchez, et donnez-nous l'exemple.* Cratère, s'étant recommandé à Dieu, se présenta au coup mortel, et le reçut avec joie. Il fut suivi d'Aëtius et de toute la troupe, qui, s'avançant sur une file au-devant de la mort, chacun selon le rang qu'il occupoit dans le service militaire, fit trembler par sa constance intrépide le magistrat qui présidoit à l'exécution. Leurs corps furent jetés dans le fleuve. Cet événement, à jamais mémorable et consacré dans les fastes de l'Eglise, fut suivi d'un autre auquel on ne s'attendoit pas, et qui ne mérite pas moins d'être remarqué. Au récit d'une mort si généreuse, le calife, forcé d'admirer ces braves guerriers, sentit un vif regret de n'avoir pas épargné leur vie; et voyant devant lui le renégat Badizès: *Ce traître*, dit-il, *sans doute aussi mauvais musulman qu'il a été*

mauvais chrétien, n'est pas digne de leur survivre: Aussitôt il le fait saisir, conduire et décapiter au même lieu. Le corps est jeté dans le Tigre entre ceux des martyrs. Comment la trahison ose-t-elle encore se produire, après tant d'exemples de traîtres punis par ceux-mêmes qu'ils ont servis?

Constantinople, affligée de la perte d'Amorium et de ses plus braves officiers, se voyoit à la veille de perdre l'empereur même. Ce prince, consumé de chagrin et de maladie, dépérissoit de jour en jour. La profonde mélancolie où le plongeoit l'aspect d'une mort prochaine le rendoit plus susceptible que jamais des plus noirs soupçons. Les ennemis de Théophobe profitèrent de sa foiblesse pour lui insinuer que ce guerrier ambitieux attendoit sa mort avec impatience pour s'emparer de l'empire au préjudice de l'héritier légitime. Théophobe, averti du danger qui le menaçoit de la part d'un prince trop facile à écouter la calomnie, prit le parti de s'enfuir de la cour avec sa femme, ses enfans, et quelques amis, et de se retirer à Amestris, en Paphlagonie. Ses ennemis surent donner à cette retraite innocente l'air d'une révolte. On équipe une flotte, on la charge de troupes, on va chercher Théophobe avec un appareil formidable, comme s'il eût été un ennemi déclaré. Oryphas, commandant de cette expédition, porte au prétendu rebelle un ordre de revenir à la cour, avec promesse de la part du prince qu'il y sera en sûreté et en honneur. Il n'étoit besoin que d'une lettre pour rappeler Théophobe. Etonné de cet armement, il revient sur la parole de l'empereur. A son arrivée, au lieu du bon traitement qu'on lui a promis, il est enfermé dans la prison du palais.

Cedr. p. 532, 533. Zon. t. 2, p. 147, 152. Leo gramm. p. 456. Contin. Theoph. p. 66, 67, 84, 85, 86. Simeon, p. 428. Georg. p. 515, 526. Glycas, p. 290, 291. Joël. p. 178, 179. Oratio in festum restitutionis imaginum apud Combesis. Du Cange, fam. byz. p. 133, 134. Banduri numismata in Theophilo.

Cependant Théophile, se sentant près de sa fin, se fit porter en litière au palais de Magnaure. Le sénat et les principaux habitans s'y étoient assemblés par son ordre. Lorsqu'il fut au milieu d'eux, il se fit soulever sur son AN. 842.

lit; et, recueillant ce qui lui restoit de forces, il parla en ces termes: « Tourmenté par de cruelles douleurs, « qui m'arrachent la couronne et la vie, ce n'est pas « cette perte qui cause mes regrets. La couronne n'a eu « pour moi que des épines, et j'ai trouvé dans la vie « plus de maux que de biens. Mais je plains une épouse « chérie et un fils encore enfant, que je laisse sans dé- « fense, s'ils ne trouvent en vous la fidélité avec laquelle « vous m'avez servi. C'est un dépôt sacré que je vous « confie. J'ignore le sort que Dieu me prépare pour « l'autre vie; je le prie de me faire miséricorde. Mais « je ne le conjure pas avec moins d'instance de vous « inspirer pour ma femme et pour mon fils ces senti- « mens de tendresse que vous avez éprouvés de ma part. « C'est un retour de justice que vous demande cette « voix mourante. » Ce discours, plusieurs fois inter- rompu par la foiblesse, excita les larmes et les sanglots de tous les assistans. Dès que le prince fut retombé sur son lit, leur douleur éclata par des cris, par des vœux pour la guérison de l'empereur, par des protestations de servir fidèlement l'impératrice et son fils, de leur conserver l'empire, et de sacrifier pour eux, s'il en étoit besoin, leur propre vie. Théophile se fit rapporter au palais qu'il habitoit; et toujours persuadé des mauvais desseins de Théophobe, il l'envoya égorger pendant la nuit, se fit apporter sa tête; et comme sa vue étoit déjà presque éteinte, portant sur cette tête ses mains trem- blantes, et lui tâtant le visage: *Tu n'es donc plus Théophobe*, dit-il; *ni moi Théophile*, ajouta-t-il en soupirant. Quelques auteurs disent que Théophobe ne fut pas ramené à Constantinople, et qu'Oryphas le fit mourir secrètement pendant la nuit sur le vaisseau même. Quoi qu'il en soit, sa mort fut si secrète, que les Perses, toujours attachés à sa personne, et pleins de vé- nération pour sa vertu, crurent long-temps qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il avoit été enlevé au ciel comme le

prophète Élie. Après ce dernier acte de cruauté, Théophile entra dans un délire causé par la persécution qu'il avoit exercée. Il crioit de toutes ses forces : *Malheureux que je suis, on me déchire à coups de fouets!* Il passa toute la nuit à répéter ces cris affreux, tandis que l'impératrice, fondant en larmes, imploroit la miséricorde divine. Théoctiste, son chancelier, vrai catholique, portoit à son cou une image du Sauveur, qu'il cachoit avec soin. Théophile, ayant aperçu cette image, l'invitoit par signes à s'approcher; mais Théoctiste, qui craignoit que cette vue n'irritât l'empereur, s'éloignoit de plus en plus. Enfin, arrêté par les officiers du prince, il fut conduit tout tremblant à son lit. Les signes équivoques que faisoit l'empereur firent croire à ces officiers qu'il demandoit à lui arracher les cheveux; ils approchèrent sa tête des mains du prince, et Théoctiste ne doutoit pas qu'il ne fût au moment de perdre la vie, lorsque Théophile se saisit de l'image et l'appliqua sur ses lèvres. Il parut aussitôt que ses douleurs se calmèrent; ses cris cessèrent; et lorsqu'il étoit près de rendre les derniers soupirs, Théodora lui fit baiser une image de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Il mourut le 20 janvier 842, après douze ans et trois mois de règne. Avec lui expira l'hérésie des iconoclastes, qui, depuis cent vingt-cinq ans troubloit l'Eglise et l'état. Il avoit déclaré l'impératrice régente de l'empire pendant l'enfance de son fils.

Ainsi mourut Théophile, que l'histoire auroit moins maltraité s'il n'eût été iconoclaste, ou si des iconoclastes avoient écrit sa vie. Son zèle pour la justice feroit seul un grand prince, et sa valeur intrépide un héros. Il est vrai que sa justice alloit jusqu'à la cruauté, et que sa valeur n'étoit pas guidée par la prudence. Mais dans des siècles infortunés, où l'on peut dire qu'il y a disette de vertu, on est trop heureux de trouver dans les princes les grandes qualités de leur état, quoique altérées par

quelque alliage d'imperfection. Les historiens de ce temps-là, tous catholiques, tous zélés pour le culte des images qu'il proscrivoit avec fureur, ne lui ont pas rendu justice; ils ne voient jamais en lui que l'ennemi de l'Eglise, et son nom, dans leurs écrits, est toujours flétri par quelque titre injurieux. C'est sans doute un grand malheur pour ce prince d'avoir été hérétique, un plus grand encore d'avoir été persécuteur. Mais ce vice, qui, devant Dieu, a effacé toutes ses vertus, ne doit pas le noircir aux yeux des hommes. Ce n'est pas sur le jugement de ses historiens qu'il faut régler le nôtre; c'est sur le récit qu'ils font eux-mêmes de ses actions qu'il faut redresser leur jugement. Or, en même temps qu'ils l'accablent de reproches, ils ont la bonne foi de raconter des faits qui prouvent qu'il étoit régulier dans ses mœurs, juste, vigilant, laborieux, intrépide dans les plus grands périls. Sa facilité à se laisser séduire a causé tous les maux de son règne. Jean Lécanomante le fit persécuteur, et la calomnie le rendit ingrat envers tous ceux qui avoient mérité ses faveurs. Mais ce qui marque son équité naturelle, c'est qu'il reconnoissoit ses fautes, les avouoit, tâchoit de les réparer. Il auroit sans doute pleuré la mort de Théophobe, s'il lui avoit survécu : c'est là le plus grand de ses crimes. Mais les courtisans jaloux et calomniateurs n'en furent-ils pas encore plus coupables que le prince mourant et affoibli par ses maux? Le luxe des bâtimens, les curiosités recherchées, l'ambassade de Jean Lécanomante, aussi frivole que magnifique, ont été sans doute fort à charge à ses sujets; cependant on voit, par plusieurs traits de sa vie, qu'il aimoit son peuple et qu'il s'exposoit même pour ses soldats. Son fils fut très-catholique; je doute néanmoins si les sujets de Michel III n'auroient pas préféré de vivre sous l'hérétique Théophile.

Plus lettré que la plupart des prélats de son empire, il aimoit la poésie et la musique. Il fit des hymnes pour

l'office de l'Eglise, et en composa lui-même le chant. Il fonda des maîtres de musique pour le clergé de Sainte-Sophie, et dans les grandes solennités il se plaisoit à battre lui-même la mesure dans le chœur. Une autre petitesse, moins pardonnable sans doute, c'est qu'étant chauve, il ordonna par édit à tous ses sujets de se faire couper les cheveux, défendant, sous peine du fouet, de les laisser pendre plus bas que le cou. Il vouloit, disoit-il, rappeler la vertueuse simplicité des anciens Romains. Il y eut sous son règne un grand dérangement dans les saisons; des hivers rigoureux, des chaleurs extrêmes, des pluies continuelles, causèrent plusieurs fois la disette: les tremblemens de terre furent fréquens; et les auteurs mettent tous ces accidens sur le compte du prince, dont le ciel, disent-ils, punissoit l'impiété.

Il laissa un fils nommé Michel, qui lui succéda, et quatre filles, Thècle, Anne, Anastasie et Pulchérie. Thècle, l'aînée de tous ses enfans, fut dans la suite promise à l'empereur Louis II, fils de Lothaire; mais cette promesse fut sans effet, et Thècle passa sa vie avec ses sœurs dans un monastère. Une médaille donne à Théophile un second fils qu'elle nomme Constantin; mais ce prince est tout-à-fait inconnu à l'histoire; et cette médaille a déjà fourni aux antiquaires la matière d'une discussion qui seroit déplacée dans cet ouvrage. Seroit-ce ce fils qui, étant encore enfant, se noya dans une citerne, ainsi que je l'ai rapporté?

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

MICHEL III, DIT L'IVROGNE.

An. 842.
Cedr. p. 533.
Zon. t. 2, p. 152.
Manas. p. 101.
Contin. Theoph. p. 92.
Genes. p. 57.

JAMAIS Théophile n'avoit mieux servi l'empire qu'en choisissant Théodora pour le gouverner pendant la minorité de son fils, âgé de trois ans. Il lui avoit donné pour conseil le patrice Théoctiste, avec Manuel et Bardas; l'un oncle, l'autre frère de l'impératrice, et les avoit nommés tuteurs du jeune prince. Manuel étoit sans contredit le premier homme de l'empire, tant par sa vertu que par sa valeur; et il parut bien en cette occasion qu'il n'auroit tenu qu'à lui de se mettre à la place de son pupille. Dès que Théophile eut expiré, il fit assembler dans le Cirque les soldats et le peuple, et leur demanda, selon la coutume, le serment de fidélité. On crut qu'il le demandoit pour lui-même, et l'on s'écria de toutes parts : *Vive Manuel, longues années à Manuel!* Mais ce grand homme, plus offensé qu'honoré de ces acclamations : *Arrêtez*, dit-il; *vous avez un empereur; mon devoir et mon plus grand honneur est de défendre son enfance, et de lui conserver au prix de mon sang l'héritage de son père.* En même temps il cria le premier : *Vivent Michel et Théodora!* Après quelques momens de silence, il s'éleva quelques voix qui répétèrent les mêmes paroles. Enfin toute l'assemblée, plutôt pour obéir à Manuel que par aucun autre motif, prêta le serment ordinaire, et se sépara remplie d'admiration pour cette âme généreuse qui refusoit un honneur tant

de fois arraché par la violence et acheté par les crimes les plus noirs.

Quoique Théophile, au lit de la mort, eût fait jurer Théodora et Théoctiste qu'ils ne permettroient jamais le culte des images, ils ne se croyoient pas obligés à garder un serment téméraire. Mais la difficulté étoit d'obtenir le consentement de Manuel, qui, d'ailleurs assez indifférent sur ces questions théologiques, pensoit que, pour éviter de nouveaux troubles, il falloit laisser les choses dans l'état où les avoit mises le défunt empereur. Une maladie qui le conduisit en peu de jours aux portes de la mort fit plus sur son esprit que n'auroient pu faire les plus fortes remontrances. Les moines de Stude, en qui il avoit une confiance particulière, lui insinuèrent qu'un moyen infaillible de recouvrer la santé étoit de promettre à Dieu la réparation de l'injure faite aux saintes images. Il suivit leurs conseils, et dès qu'il eut repris ses forces, il se montra disposé à l'exécution de sa promesse. Rien n'arrêtoit plus l'impératrice que la crainte d'exciter dans l'état une commotion dangereuse au commencement d'une minorité. Elle voyoit la plus grande partie du sénat, presque tous les seigneurs de la cour, la plupart des métropolitains attachés à l'hérésie. Elle redoutoit surtout l'esprit hardi et turbulent du patriarche Jean Lécanomante, dont la fureur avoit allumé le feu de la persécution. Résolue d'écarter ce violent iconoclaste, elle convoqua chez Théoctiste les prélats, les abbés, les sénateurs orthodoxes; elle y fit appeler aussi ceux du parti hérétique, qu'elle savoit être de bonne foi dans l'erreur, et ne pécher que par ignorance. Dans cette nombreuse assemblée, qui se tenoit sans la participation du patriarche, la question des images fut débattue avec une pleine liberté; on produisit les témoignages de l'Ecriture et des pères; les objections des iconoclastes furent réfutées. L'hérésie étant confondue et réduite au silence, ses partisans se rendirent à la

Leo. p. 457. Cedr. p. 534 et seqq. Zon. t. 2, p. 153, 154, 155. Manas. p. 100, 101, 102. Joël. p. 179. Contin. Theoph. p. 92 et seqq. Simeon, p. 428 et seqq. Georg. p. 526, 527, 528. Genes. p. 37 et seqq. Oratio in festum restitutionis imaginum apud Combesis. Bolland. in Theodorá. Fleury, hist. ecclés. l. 48, art. 6.

lumière de la vérité, et tous unanimement souscrivirent un décret pour le rétablissement de l'ancien culte.

Afin d'achever ce grand ouvrage, on convint qu'il falloit éloigner le patriarche, principal auteur de tout le désordre. L'impératrice lui fit dire que les principaux personnages de l'Eglise et du sénat s'accordoient à demander le rétablissement des images; que s'il y consentoit, l'Eglise jouiroit d'une paix solide, et reprendroit son ancienne splendeur; que, s'il persistoit dans son sentiment, il eût à sortir sur-le-champ de Constantinople, et à se retirer dans sa maison de campagne, où les prélats orthodoxes iroient conférer avec lui pour l'instruire ou le convaincre. Théodora, qui connoissoit l'opiniâtreté de Jean, étoit persuadée qu'il renonceroit plutôt à l'épiscopat qu'à l'hérésie, et c'étoit à cette extrémité qu'elle vouloit le réduire. Mais pouvoit-elle prévoir l'artifice qu'il mit en œuvre à dessein de soulever le peuple? Il demanda du temps pour délibérer, et, dès que l'envoyé de l'impératrice fut parti, il s'ouvrit les veines du ventre, mais avec précaution, et laissa couler le sang; en même temps il appelle du secours, et s'écrie qu'on est venu l'assassiner par ordre de l'impératrice. Bientôt toute la ville est en alarme. L'envoyé n'étoit pas encore de retour, que l'impératrice apprend cette nouvelle par les cris séditieux qui se font entendre de toutes parts. Sur-le-champ elle envoie Bardas pour s'instruire de la cause de ce tumulte : il arrive au palais patriarchal au milieu d'une foule de peuple, et fait visiter les blessures du patriarche en présence de tout le monde. On découvre l'imposture; ses domestiques mêmes le décèlent, et montrent l'instrument dont sa malice avoit fait usage. L'indignation publique se tourne contre lui-même; on l'abandonne : l'impératrice lui envoie ordre de sortir de la ville; il est contraint d'obéir.

Délivrée de cet indigne prélat, qui déshonoroit depuis six ans la chair patriarchale, Théodora rappelle les

exilés, ouvre les prisons aux confesseurs, et fait assembler un concile. La liberté étant rétablie, le parti orthodoxe se trouva le plus nombreux. On prononça la déposition de Jean Lécanomante. Méthodius fut élu à sa place : c'étoit la juste récompense de tant de maux qu'il avoit soufferts. On déclara par un decret solennel que les images de Jésus-Christ et des saints seroient remises en honneur, que les prélats chassés de leur siége pour avoir soutenu la saine doctrine rentreroient en possession de leur dignité; que ceux, au contraire, qui demeureroient obstinés dans l'erreur, seroient dépouillés de l'épiscopat. Ainsi cette hérésie meurtrière, qui depuis près de six vingts ans n'avoit cessé que dans de courts intervalles de désoler l'Eglise et l'état, rassasiée de supplices et abreuvée de sang, fut enfin ensevelie.

Théodora prenoit une part sensible au triomphe de l'Eglise, que ses soins avoient préparé. Mais la joie se mêloit dans son cœur au sentiment d'une douleur amère. Elle avoit tendrement aimé Théophile. Voyant détruire ce qu'il avoit établi, chaque décret du concile lui sembloit être pour son mari un arrêt de condamnation. Pour effacer ces taches imprimées à sa mémoire, elle s'avisa d'un expédient tout-à-fait nouveau, et qui montroit en elle moins de lumière que d'amour conjugal : elle supplia les pères du concile d'accorder à son mari une indulgence générale de tout le mal qu'il avoit commis dans la cause des images, et d'arrêter par leurs prières les effets de la justice divine. Elle leur demandoit cette grâce au nom des saintes images, comme une récompense de son zèle à les rétablir. Une demande si peu attendue étonna les évêques; ils demeuroient dans le silence. Enfin Méthodius prenant la parole : « Princesse, « (dit-il) le désir que vous témoignez du salut de votre « époux est légitime. Une tendre piété vous l'inspire, « et la religion ne le désapprouve pas. Mais cette même

« religion nous apprend qu'il n'est pas en notre pou-
« voir de le satisfaire. Les clefs du ciel ne nous on
« été confiées que pour l'ouvrir à ceux qui, pendant leu
« vie, font effort pour y entrer. Nous pouvons, il es
« vrai, par nos prières, soulager les âmes de ceux qu
« sont sortis de ce monde avec des fautes légères et dan
« des sentimens de pénitence; mais pour ceux qui meu
« rent hors du sein de l'Eglise, ou chargés de crime
« qu'ils n'ont pas même commencé d'expier par un
« vraie douleur, ils reçoivent dans l'autre monde l'arrê
« irrévocable d'une condamnation éternelle. Nos prière
« ne peuvent diminuer leurs peines. Eh bien! répliqua
« l'impératrice, puisqu'un regret sincère est un com-
« mencement de pénitence, je ne suis pas sans espoi
« pour le salut de Théophile. J'étois à côté de son lit
« prête à recevoir ses derniers soupirs; quoique abîmé
« dans la douleur, je trouvois encore assez de force pou
« l'exhorter à reconnoître son erreur; je lui représen-
« tois les suites funestes de son trépas, les supplices d
« l'autre vie, l'exclusion des grâces et des prières d
« l'Eglise, les malédictions, l'horreur publique dont s
« mémoire seroit flétrie. Dieu toucha son cœur en
« même temps que ma voix tremblante frappoit se
« oreilles; il soupira, il implora la miséricorde divine
« il me demanda quelques images, baisa avec ferveu
« celles que je lui présentai, et expira dans les trans-
« ports de la plus vive componction. » Après avoir ains
parlé, elle se retira pour laisser aux évêques la liberté
de délibérer. Quoique plusieurs d'entre eux doutassent
de la fidélité de ce récit, cependant tous s'accordèrent
à dire que, supposé le repentir de Théophile au mo-
ment de la mort, ils le déclaroient absous de l'excom-
munication qu'il avoit encourue. Tout le clergé de
Constantinople, à la suite de l'impératrice, fit pour lui
une neuvaine dans l'église de Sainte-Sophie; et ce fut
alors une opinion commune, que l'empereur, ayant

mérité l'enfer, avoit été délivré des peines éternelles, après sa mort, par l'absolution des évêques et par les prières des fidèles.

La paix de l'Eglise étant solidement affermie, l'impératrice voulut célébrer cet heureux événement par une fête qu'elle indiqua pour le premier dimanche de carême. Les habitans des provinces voisines accoururent à cette solennité. Les moines descendirent en foule du mont Olympe, du mont Ida, du mont Athos, la plupart portant sur leurs corps les preuves honorables de leur constance dans les tourmens de la persécution. On passa la nuit en prières dans l'église de Sainte-Marie de Blaquernes, et le lendemain toute l'assemblée se rendit en procession à Sainte-Sophie. L'église étoit magnifiquement ornée; et pour solenniser le triomphe des images, l'impératrice y avoit rassemblé toutes celles qui avoient échappé aux iconoclastes. Après la célébration de l'office divin, elle donna un grand festin aux évêques et aux grands de l'état. Pendant le repas, comme elle fixoit souvent les yeux sur le célèbre confesseur Théophane, qui venoit d'être fait archevêque de Nicée, il lui en demanda la cause. *J'admire*, dit-elle, *votre patience, et je déteste la cruauté de ceux qui ont chargé votre front des caractères que j'y avois imprimés. Détestez donc l'empereur Théophile, détestez votre mari*, répliqua Théophane; *je lui ai promis de lui faire lire ces caractères, et je lui tiendrai parole, devant ce juge aussi incorruptible que sévère, aux yeux duquel la pourpre des empereurs n'a pas plus d'éclat que le sac qui couvre le pauvre.* A ces mots, Théodora pénétrée d'une vive douleur: *Est-ce donc là*, s'écria-t-elle, *l'effet de vos paroles? Ne m'avez-vous pas tous promis de vous intéresser pour le salut du malheureux Théophile? Et vous vous préparez à l'accuser devant le tribunal de Dieu!* Comme elle fondoit en larmes, Méthodius, élevant sa voix, réprimanda l'impitoyable Théophane, et consola

l'impératrice en lui protestant qu'ils tiendroient leur promesse, et que Théophane lui-même, à l'exemple du divin médiateur, seroit le premier à demander grâce pour ses perséeuteurs. Ce jour est encore célébré dans l'église grecque ; on le nomme la fête de l'orthodoxie.

Jean Lécanomante, enfermé dans un monastère, se consumoit de rage et de dépit. L'impératrice, ayant appris qu'il s'emportoit à la vue des saintes images jusqu'à leur crever les yeux, voulut d'abord lui faire le même traitement. Mais, s'étant laissé fléchir, elle se contenta de lui faire donner deux cents coups de fouet. Ce méchant homme, loin de se corriger par le châtiment, résolut de perdre Méthodius. De concert avec ses partisans, il suborna contre lui une veuve. C'étoit la mère de Métrophane, dont la sainteté fit oublier dans la suite l'infamie de celle qui lui avoit donné le jour. Il fut évêque de Smyrne, et signala son zèle en faveur d'Ignace contre Photius. Cette femme, s'étant laissé corrompre par l'argent des iconoclastes, accusa le saint prélat de lui avoir fait violence. Une accusation si grave mit en mouvement toute la ville de Constantinople. Les orthodoxes d'un côté, les iconoclastes de l'autre, s'intéressoient avec une égale ardeur dans une cause où l'hérésie devoit tirer un extrême avantage de la condamnation de son plus grand ennemi. Le tribunal fut composé de prélats et de magistrats séculiers. On fit comparoître la femme, qui exposa effrontément le prétendu crime de Méthodius. Celui-ci demeuroit dans le silence, et ses adversaires triomphoient déjà, lorsque Manuel, persuadé de son innocence, fit étaler aux yeux de l'accusatrice les instrumens de la question la plus rigoureuse, et lui déclara qu'on ne pouvoit la croire sur sa parole dans une accusation de cette importance, et que, pour preuve de la vérité, il lui falloit endurer la torture. Effrayée de cette menace, qu'on se préparoit à exécuter, elle avoua qu'elle avoit été

séduite ; elle nomma les suborneurs, et spécifia la somme d'argent qu'elle avoit reçue, ainsi que le lieu de sa maison dans lequel on la trouveroit. On la trouva en effet, et la conviction d'une si noire calomnie porta le dernier coup au parti des iconoclastes. Les calomniateurs alloient subir la peine qu'ils avoient méritée, si Méthodius n'eût pas encore donné une preuve de sa douceur en demandant grâce pour ces scélérats. La seule vengeance qu'il exigea d'eux, fut que tous les ans, dans la procession solennelle qui se feroit à Sainte-Sophie en mémoire du rétablissement des images, ils marcheroient à la tête une torche à la main, et qu'ils seroient témoins de l'anathème qu'on prononceroit contre l'hérésie : c'étoit une sorte d'amende honorable, à laquelle ils furent assujettis tant qu'ils vécurent.

La mort de Théophile parut aux Sarrasins une occasion favorable pour attaquer Constantinople. Ils mirent en mer une flotte de quatre cents voiles, commandée par Apodinar. Mais une violente tempête fit échouer ce projet. Les vaisseaux furent brisés et submergés sur la côte de Lycie, près du cap Chélidonien. Il n'en retourna que sept en Syrie. *Georg. p. 528.*

Théoctiste étoit le plus puissant des tuteurs du jeune empereur. Prudent et expérimenté dans les affaires du gouvernement, admis à tous les conseils, il tenoit le premier rang après l'impératrice. Mais, non content des talens qu'il possédoit, il vouloit briller par ceux qu'il n'avoit pas. Il crut qu'il manqueroit quelque chose à sa gloire, s'il n'y ajoutoit pas celle que donnent les armes. Il fit la guerre et fut toujours battu. Dès le commencement du nouveau règne, il se chargea d'une expédition en Abasgie, et se mit en mer avec une flotte nombreuse. Une partie de ses vaisseaux fut abîmée par une tempête. Ceux qui gagnèrent le rivage ne furent pas plus heureux; ils devinrent la proie des Sarrasins, qui égorgèrent tous les soldats. Théoctiste, échappé du *An. 843. Contin. Theoph. p. 126.*

massacre, revint à Constantinople. Ce mauvais succès lui attira les railleries publiques, mais ne le corrigea pas. Il n'en fut que plus ardent à chercher de nouvelles occasions de réparer un échec qu'il n'imputoit qu'à la fortune.

An. 844. Une seconde défaite, causée par son imprudence un an après, lui fournit encore des raisons d'apologie. Théodora entreprit d'illustrer sa régence par le recouvrement de l'île de Crète. Elle équipa une grande flotte qui fut chargée de troupes. Ce formidable appareil surprit les Sarrasins, qui, n'étant pas préparés à soutenir un si puissant effort, eurent recours à la ruse. Ils firent courir le bruit que, depuis le départ de la flotte, l'impératrice avoit ôté la couronne à son fils pour faire un nouvel empereur qu'elle avoit choisi pour époux. Ils avoient gagné par argent quelques officiers pour donner crédit à cette nouvelle. Théoctiste, assez fier et assez puissant pour disputer la couronne à tout autre qu'à son maître légitime, part aussitôt pour Constantinople, abandonnant son armée à la merci des Sarrasins, qui en firent un grand carnage.

Leo. p. 457. *Contin. Theoph. p.* 126. *Simeon, p.* 433. *Georg. p.* 528, 529.

An. 845. De si fâcheux revers n'étoient pas encore d'assez fortes leçons pour cet homme vain et présomptueux. Les Sarrasins lui en donnèrent, l'année suivante, une troisième plus terrible que les autres, et qui acheva de convaincre tout l'empire, excepté lui seul, qu'il n'étoit pas né pour la guerre. Omar, émir de Mélitine, étant entré dans l'Asie, Théodora, toujours prévenue en faveur de Théoctiste, parce qu'il lui étoit fidèlement attaché, le chargea de cette expédition. Il partit avec une armée plus nombreuse que celles qu'il avoit perdues. Mais ce ne fut que pour essuyer une plus sanglante défaite. Il fut battu près du mont Taurus, et prit la fuite, laissant sur la place quarante mille hommes de ses troupes. La plus grande partie de ceux qui restoient, redoutant son caractère dur et implacable, se donnèrent aux Sarra-

sins, embrassèrent le mahométisme, et s'enrôlèrent dans leur armée. De ce nombre étoit Théophane le Pharganite, renommé pour sa force et pour sa valeur, qui, dans la suite, ayant obtenu secrètement son pardon de l'empereur, s'échappa des mains des Sarrasins, rentra au service de l'empire, et fut fait grand-maître de la garde-robe. Le vaincu trouva encore moyen de se disculper auprès de l'impératrice; elle lui sacrifia même son propre frère, qu'elle n'aimoit pas. Théoctiste, on ne sait par quelle raison, rejeta sur lui la cause de sa défaite, et Bardas eut ordre de s'éloigner de la cour. Au contraire, le favori, malgré ses infortunes, demeura en possession de tout le crédit et de tout l'éclat qui pourroient suivre les plus brillantes victoires. Il fit bâtir un superbe palais, des bains magnifiques, et planter des jardins délicieux. Comme il se sentoit d'autant plus chargé de la haine publique qu'il étoit dans une plus haute faveur à la cour, il se fit donner un appartement dans le palais de l'empereur, le ferma d'une porte de fer, et obtint une garde pour la sûreté de sa personne, précautions sinistres qui furent toujours des pronostics plutôt que des préservatifs d'une fin funeste.

Ces défaites réitérées avoient fait perdre à l'empire beaucoup de soldats, dont un assez grand nombre étoient prisonniers chez les Sarrasins. L'impératrice proposa un échange, et le calife l'accepta. Il restoit à Constantinople des Sarrasins pris dans les guerres de Théophile. Les commissaires des deux nations se rendirent avec leurs prisonniers au bord du fleuve Lamèse, à une journée de Tarse. Ils étoient séparés par un pont. On y faisoit passer en même temps un Grec et un Sarrasin. Le calife Mutasem, zélé pour une secte de mahométans qui traitoit d'hérétiques les musulmans de différentes doctrines, avoit ordonné de ne délivrer que ceux qui déclareroient qu'ils croyoient l'Alcoran créé, et que dans l'autre vie on ne verroit pas Dieu face à face. A

chaque prisonnier que les Sarrasins recevoient, ils s'écrioient *Dieu est grand:* c'étoit le cri ordinaire de leur nation. Les Grecs, à l'arrivée d'un des leurs, chantoient *Kyrie, eleison*. On n'en délivra de chaque côté que cinq mille trois cent soixante. Après cet échange, les Sarrasins entrèrent en armes sur les terres de l'empire pendant l'hiver; mais cette incursion leur devint funeste. Plusieurs moururent de froid; d'autres furent pris; le plus grand nombre se noya au passage d'une rivière.

An. 846.

Const. Porphyr. de adm. imp. c. 50.

Il y avoit plus de soixante ans que Staurace, sous le règne de Constantin, fils d'Irène, avoit chassé de la Grèce les Esclavons. Mais, pendant que les princes iconoclastes s'occupoient à faire la guerre aux images, cette nation remuante étoit rentrée dans le pays, qu'elle ravageoit impunément. Théodora ne crut pas devoir abandonner aux barbares cette belle contrée. Elle fit lever des troupes dans la Thrace, la Macédoine et la partie de l'Illyrie qui appartenoit encore à l'empire, et mit à leur tête Théoctiste, son premier écuyer, moins élevé en honneur, mais plus habile dans la guerre que Théoctiste le tuteur. Ce général, entré en Thessalie, battit les Esclavons autant de fois qu'ils osèrent en venir aux mains, et les chassa devant lui jusqu'au fond du Péloponèse. Deux peuplades d'Esclavons, nommées Ezérites et Milinges, cantonnées dans les défilés du mont Taygète, qu'on nommoit alors *Pentadactyle*, depuis Sparte jusqu'à la mer, ne purent y être forcées, et Théoctiste se contenta de leur imposer un tribut. Les Ezérites, établis à l'orient de la montagne, consentirent à payer tous les ans trois cents pièces d'or, qui ne font guère que quatre mille livres de notre monnoie. Les Milinges, à l'occident, n'en payoient que soixante : c'étoit tout ce qu'on pouvoit tirer d'un peuple pauvre, dépourvu des ressources du commerce. Théoctiste demeura dans le pays en qualité de préteur; et ces peuples

restèrent en paix sous des gouverneurs grecs jusqu'au règne de Constantin Porphyrogénète.

L'impératrice avoit rappelé les confesseurs exilés. Pour effacer toutes les traces de la persécution, elle fit rapporter à Constantinople les corps de ceux qui étoient morts en exil. C'étoit Méthodius qui lui avoit inspiré cette pieuse pensée. La translation de Nicéphore fut célébrée avec la pompe la plus solennelle : ce saint patriarche, mort depuis dix-huit ans, avoit été inhumé dans un monastère au-delà du Bosphore. Méthodius se transporta lui-même à son tombeau. L'empereur, le sénat, une foule d'habitans, un cierge à la main, allèrent au-devant jusque sur le Bosphore. Le corps fut porté d'abord à Sainte-Sophie, et ensuite à l'église des Apôtres, où il fut enterré le 13 mars 846. Après avoir rendu cet honneur à Nicéphore, Méthodius alla rejoindre dans le ciel ce généreux athlète, dont il avoit partagé les combats. Il mourut le 14 juin, et eut pour successeur Ignace, auparavant connu sous le nom de *Nicétas*. C'étoit le troisième fils de Michel Rhangabé. Léon l'Arménien l'avoit fait eunuque pour lui ôter l'espérance de monter sur le trône de son père. Il s'étoit attaché aux célèbres confesseurs Joannice et Théophane, qui l'avoient instruit et formé à la vertu. Ayant embrassé la vie monastique, il prit le nom d'*Ignace*, et fonda lui-même plusieurs monastères. Il étoit dans sa quarante-huitième année, lorsque son éminente sainteté, plus encore que son illustre naissance, l'éleva sur le siége de Constantinople.

Leo. p. 460. Contin. Theoph. p. 120. Simeon, p. 434, 435. Georg. p. 532. Joël. p. 179. Oriens christ. t. 1, p. 244, 245. Mic. Mona. de sancto Ignatio apud Surium. Bolland. in Theodorâ. Fleury, hist. ecclés. l. 48, art. 22.

Peu de temps après l'élection d'Ignace, les Khazars firent savoir à Théodora qu'ils désiroient embrasser le christianisme, et la prièrent d'envoyer quelqu'un pour les instruire. Leur religion n'avoit été jusqu'alors qu'un mélange de judaïsme et de mahométisme. Ils promettoient en reconnoissance d'être désormais constamment attachés à l'empire, et commencèrent par renvoyer tout ce qu'ils avoient de prisonniers.

An. 847. *Bolland. in Cyrillo et Methodio 9 mart.*

Constantin, surnommé *le Philosophe*, qui prit alors le nom de *Cyrille*, fut choisi pour cette mission. Arrivé dans la Chersonèse taurique, il apprit la langue slavonne, que parloient les Khazars; il inventa l'alphabet slavon, ces peuples n'ayant point encore d'écriture alphabétique, et traduisit l'Evangile et les parties de l'Ecriture sainte qu'il crut les plus utiles à leur instruction. Ses travaux furent couronnés du succès; toute la nation étant devenue chrétienne, il y laissa des prêtres, et passa chez les Moraves, qui désiroient suivre l'exemple des Khazars. Il y demeura quatre ans et demi avec son frère Méthodius; et ces deux ministres de l'Evangile en établirent la croyance dans cette contrée. Ils vinrent à Rome sous le pontificat d'Adrien II, et furent faits évêques. Méthodius, après la mort de son frère, fut employé avec le même succès à la conversion de la Bohème.

An. 848.

Petrus Siculus. Cedr. p. 541, 542. Zon. t. 2, p. 156. Contin. Theoph. p. 103, 104. Const. Porphyr. in thémate coloniæ. De L'Isle, adnot. in tab. geo. ex Cons. Porph. Fleury, hist. ecclés. l. 48, art. 34.

Ces peuples s'étoient portés d'eux-mêmes à embrasser le christianisme; Théodora voulut contraindre les pauliciens de renoncer à leurs erreurs. Cette secte impie, animée par les rigueurs qu'on employoit pour la détruire, se multiplioit de jour en jour, et se vengeoit par des assassinats. Ils avoient massacré Thomas, évêque de de Néocésarée, et Paracondace, gouverneur de la province. Théodora résolut de les convertir ou de les exterminer. Elle envoya, dans ce dessein, Léon fils d'Argyre, Andronic fils de Ducas, et Sudalis, qui portèrent chez ce malheureux peuple les supplices et la mort. Ils en firent, dit-on, périr cent mille, dont les biens furent confisqués. Le reste, fugitif et caché dans les bois, menoit une vie sauvage. Le Pont, la Cappadoce, la petite Arménie, étoient infestés de leurs brigandages. Ils étoient sans chef, Sergius, qui les avoit commandés, ayant été tué à coups de hache dans une forêt. Un aventurier, d'une audace déterminée, vint se mettre à leur tête : c'étoit le manichéen Carbéas,

attaché au service de Théodote Mélissène, préfet d'Orient. Ayant appris que son père avoit été exécuté à mort, il s'enfuit de chez son maître, rassembla cinq mille pauliciens, et se réfugia auprès de l'émir de Mélitine, qui l'envoya au calife. Ce prince, charmé de susciter à l'empire un implacable ennemi, l'assura de sa protection, et lui donna pour habitation le mont Argée en Cappadoce. Bientôt les pauliciens, dispersés, se rendirent auprès de lui, en sorte que le terrain du mont Argée se trouvant trop étroit pour les contenir, Carbéas leur fit bâtir une nouvelle ville sur les confins du thème de Colonée, dans l'Arménie mineure. Cette ville, qu'il nomma *Téphrique* ou *Tibrique*, devint un repaire de brigands et de scélérats : c'étoit l'asile de tous les pauliciens, auxquels on donnoit la chasse dans le reste de l'empire. Les libertins, les banqueroutiers, les meurtriers, les gens poursuivis pour crime s'y réfugioient pour y jouir de l'impunité et de la liberté. Ils se joignirent avec Omar, émir de Mélitine, et Alim, émir de Tarse, pour ravager les terres de l'empire. Alim, s'étant séparé des deux autres, périt en Arménie avec toute son armée. Omar demeura uni avec Carbéas, et saccagea les provinces d'alentour. Pétronas, frère de l'impératrice, fut envoyé pour réprimer leurs incursions. Il paroît qu'au lieu de les attaquer il se tint sur la défensive, et qu'il se contenta de ne se pas laisser battre.

An. 851.

Leo. p. 458, 459, 460. *Cedr. p.* 557 *et seqq.* *Zon. t.* 2, *p.* 163, 164, 165, 173. *Manas. p.* 105, 106, 107. *Glycas, p.* 294, 297. *Joël. p.* 179.

Les conseils secrets de la Providence élevoient alors par degrés, dans la cour de Constantinople, un Macédonien nommé Basile, qu'elle avoit tiré de la poussière pour le placer un jour sur le trône. Il étoit né sous le règne de Michel Rhangabé, de parens pauvres, qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains dans une bourgade voisine d'Andrinople. Cette contrée de la Thrace faisoit alors partie du gouvernement de Macédoine. Lorsque Basile fut empereur, on lui forgea une

Const. Porphyr. p. 133, et seqq. Simeon, p. 433, 434. Georg. p. 529, et seqq. Genes. p. 51, 52, 53. Du Cange, fam. byz. p. 138. M. de Guignes, hist. des Huns, p. 510, 512.

généalogie qui faisoit descendre son père des Arsacides, et sa mère de Constantin le grand. On voulut même lui faire accroire que sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel, remontoit au grand Alexandre. Ces fables, adoptées par plusieurs historiens, accréditées surtout par son petit-fils Constantin Porphyrogénète, étoient de l'invention de Photius, qui regagna par ces mensonges flatteurs les bonnes grâces du prince, qu'il avoit mérité de perdre. Je vais rapporter les principaux événemens de la vie de Basile jusqu'au temps où il parvint à la charge de premier écuyer. Il étoit encore au berceau, lorsque Crum prit Andrinople, où se trouvoit alors sa famille, et il fut transporté en Bulgarie avec les autres habitans. Ces malheureux exilés conservèrent leur religion; ils la firent même connoître aux Bulgares, dont plusieurs l'embrassèrent dès-lors. Zocus, successeur de Crum, après Deucom, qui n'avoit régné que peu de temps, prince féroce et inhumain, irrité des progrès du christianisme, fit mourir Manuel, archevêque d'Andrinople, avec un grand nombre d'autres, parmi lesquels plusieurs parens de Basile reçurent la couronne du martyre.

Cruellement traités par Mortagon, successeur de Zocus, et depuis par Baldimer, petit-fils de Crum, les chrétiens résolurent de se tirer des mains de ces barbares. Entre ceux qu'on avoit conduits en Bulgarie se trouvoit un guerrier nommé Cordyle. Il se déroba du pays, et alla demander à l'empereur des vaisseaux pour transporter ses compatriotes à Constantinople. Théophile, alors empereur, envoya un nombre suffisant de barques, qui se tinrent à l'ancre au bord du Pont-Euxin. Cordyle l'ayant fait savoir aux Macédoniens, ils commencèrent à marcher vers la mer avec leurs familles et leurs effets. Les Bulgares les poursuivirent, et il y eut un grand combat, où les Macédoniens, animés par Cordyle et par leur désespoir, défirent entièrement les Bul-

gares. Ils approchoient du rivage où les barques les attendoient, lorsqu'ils virent accourir derrière eux un nombre innombrable de Hongrois. Ce nouveau peuple étoit un mélange de Turcs, de Khazars et d'Igours, qui, d'abord établis au nord des Palus-Méotides, chassés ensuite par les Patzinaces, vinrent se jeter dans la grande Moravie, où ils furent connus sous le nom de *Hongrois*. Ce nom venoit de celui d'*Onogours*, donné par corruption aux hordes d'Igours, qui, ayant passé le Volga, se joignirent aux Turcs originaires du même pays. Ils se nommoient aussi *Madgiares*, du nom d'une horde de Khazars qui se mêla avec eux. A leur vue, les Macédoniens se crurent perdus; ils se préparèrent cependant à combattre. Les Hongrois leur firent dire qu'ils ne s'opposeroient pas à leur embarquement, pourvu qu'ils leur abandonnassent tout leur bagage. Sur le refus de se laisser dépouiller, il fallut en venir aux mains; et deux jours de suite les Macédoniens mirent en fuite les Hongrois. Délivrés enfin de ces ennemis, ils s'embarquèrent et arrivèrent à Constantinople, où l'empereur les reçut avec joie, et les renvoya dans leur patrie.

Basile avoit alors vingt-cinq ans. Son père étant mort, il se mit au service de Zanzès, gouverneur de Macédoine; mais, ne trouvant pas dans cet état de quoi faire subsister sa mère et ses frères encore en bas âge, il résolut d'aller à Constantinople. Jamais les fortunes ne sont plus rapides que dans un état qui se forme ou qui se détruit. Basile étoit bien fait, et d'une taille avantageuse. Les grâces de son extérieur étoient accompagnées d'une force de corps extraordinaire. Il quitta sa mère et sa famille, qui fondoient en larmes, leur promettant avec confiance un état plus heureux. Son dessein étoit de s'attacher à quelque grand de l'empire, et de s'avancer à son service. Arrivé sur le soir à Constantinople, où il ne portoit que les livrées de la misère, comme

il n'y connoissoit personne, fatigué du chemin, il se reposa sur les degrés de l'église de Saint-Diomède, voisine de la porte de la ville, et s'y endormit. Tout est miracle aux yeux du vulgaire, dans les commencemens de la fortune d'un homme qui du dernier rang s'élève aux premières dignités de la terre. Les historiens de ces temps-là, soit par crédulité, soit par flatterie, sèment les prodiges sur tous les pas de Basile; on me permettra de n'en pas rapporter un seul. Le gardien de l'église y rentrant, la nuit déjà fermée, aperçoit ce jeune homme; il en a compassion, lui donne l'hospitalité; et, satisfait de ses réponses, il le met en état d'entrer au service de quelque personne considérable. Un cousin de l'empereur, nommé le petit Théophile, à cause de sa taille, fréquentoit ce monastère; il se piquoit d'avoir à sa suite les domestiques les plus grands et les mieux faits; il prend Basile à son service, et après avoir éprouvé son intelligence, sa vigueur et son zèle, il le fait son écuyer, et lui donne le nom de *Céphalas*, parce qu'il avoit la tête fort grosse.

Céphalas suivit Théophile dans le Péloponèse, où l'impératrice l'envoyoit. Il s'acquit dans cette province plus de considération que son maître; et lorsque Théophile partit pour Constantinople, après s'être acquitté de la commission dont il avoit été chargé, Basile, qu'il laissa malade à Patras, trouva les plus grands secours dans la générosité d'une veuve extrêmement riche, nommée Daniélis. Non contente de lui avoir procuré la santé, elle le combla de richesses, lui donna trente esclaves, lui forma un équipage et un train honnête, persuadé qu'un homme de ce mérite ne pouvoit manquér de parvenir. Elle ne lui demanda pour toute reconnoissance que d'adopter pour son frère un fils unique qu'elle avoit, et de contribuer à son avancement. Basile, devenu presque aussi opulent que son maître, continua de le servir avec le même zèle qu'auparavant.

Il acheta de grandes terres en Macédoine, et borna toute sa vanité à enrichir sa mère et sa famille.

Quelque temps après son retour, Antigone, fils de Bardas, et neveu de l'impératrice, fit un grand festin aux principaux seigneurs de la cour. Il y invita les députés des Bulgares, qui se trouvoient pour lors à Constantinople, où le roi des Bulgares avoit toujours des résidens en temps de paix. Ces barbares vantoient la force d'un de leurs domestiques, qui, disoient-ils, n'avoit pas encore trouvé son pareil à la lutte. Théophile, qui étoit du festin, crut se faire honneur en gageant contre eux que ce lutteur invincible ne tiendroit pas contre un de ses gens. On fait venir dans la salle Basile et le Bulgare. Basile l'eut à peine saisi, qu'il le terrassa, au grand étonnement des convives. Cet exploit valut à Basile une grande victoire dans l'esprit du peuple. On ne parloit à Constantinople que de sa force extraordinaire. L'empereur en voulut faire usage pour lui-même. Il avoit acheté un cheval parfaitement beau, mais indomptable; aucun de ses écuyers n'osoit le monter, et l'empereur, dans son impatience, commanda de lui couper les jarrets. Basile, qui se trouvoit présent à la suite de son maître, s'offrit à le monter et à le réduire. On le prit au mot, et il tint parole. L'empereur, charmé de sa vigueur et de son adresse, le demanda sur-le-champ à Théophile; il lui donna place entre ses écuyers, et bientôt, ayant fait l'épreuve de sa supériorité et de ses talens, il le mit à leur tête.

Les Sarrasins continuoient de fournir des secours aux An. 852.
pauliciens, qui ravageoient le Pont et la Cappadoce. *Abulfarage.*
Théodora, dont les troupes avoient si mal réussi en Asie, sous la conduite de Théoctiste, espéra plus de succès dans une province plus éloignée, où les Sarrasins ne s'attendoient pas à être attaqués. Une flotte de trois cents vaisseaux alla sous trois commandans aborder à la côte d'Egypte. Un des généraux, suivi de cent voiles,

força l'entrée du port de Damiette. Entre le port et la ville étoit une passe ou barre, où l'on n'avoit de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs s'y jetèrent, et trouvèrent la ville déserte. Ils la pillèrent, et y mirent le feu. Les habitans se sauvoient à Mesra, capitale du pays. Ils l'abandonnèrent encore à l'approche des Grecs, qui, les ayant poursuivis jusque-là, pillèrent aussi cette grande ville. Ils emmenèrent six cents femmes. Une infinité d'autres avoient péri dans la fuite avec leurs enfans.

An. 853. Cedr. p. 539, 540, 541. Leo. p. 460, 462. Zon. t. 2, p. 155, 156. Anast. in Nicolao. Contin. Theoph. p. 101, 102, 103. Simeon, p. 435, 439, 440. Georg. p. 532, 534. Genes. p. 41, 46. Annal. Metens. Annal. Bertin. Sigeb. chr. Regino chr. Bolland. in Theodorâ. Du Cange, fam. Bulgar. p. 310, 311. Du Pin, dis. 1 de antiq. ecclés. disc. c. 11. Fleury, hist. ecclés. l. 50, art. 49 et suiv.

La conversion des Bulgares est l'événement le plus mémorable de ce règne : voici quelle en fut l'occasion. Leur roi Bogoris, persuadé que le temps étoit venu de venger les Bulgares tandis que l'empire étoit gouverné par une femme, envoya lui déclarer la guerre. Théodora répondit avec courage que, s'il entroit sur les terres de l'empire, elle iroit au-devant de lui, et qu'elle espéroit le vaincre; mais que, si elle étoit vaincue, il auroit encore à rougir de n'avoir combattu qu'une femme. Le roi barbare, étonné d'une réponse si fière, conçut de l'estime pour cette princesse, et renouvela le traité de paix. Dans le cours de la négociation, l'impératrice offrit à Bogoris telle somme d'argent qu'il voudroit pour la rançon d'un moine nommé Théodore Cupharas, depuis long-temps prisonnier en Bulgarie, dont elle respectoit la sainteté. Bogoris convint d'en faire un échange avec sa sœur; elle avoit été prise trente-huit ans auparavant sous le règne de Léon l'Arménien, et étoit retenue dans la cour de Constantinople, sans que Mortagon ni son successeur se fussent mis en peine de la délivrer. Cette princesse, au berceau lorsqu'elle fut prise, avoit été baptisée et élevée dans la religion chrétienne, dont elle étoit très-instruite. De retour auprès de son frère, elle ne cessoit de lui en faire l'éloge et de l'exhorter à l'embrasser et à renoncer aux illusions de l'idolâtrie. Le moine Théodore avoit déjà jeté dans l'esprit de Bogoris quelques semences de christianisme. Sa sœur acheva

de l'ébranler, et le ciel sembloit agir de concert avec la princesse. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans la Bulgarie, Bogoris eut recours au Dieu de sa sœur, et ce fléau cessa presque aussitôt. Il étoit convaincu; mais la crainte de soulever ses sujets entêtés de leurs superstitions le retenoit. Il fallut l'effrayer pour le faire plier sous le joug de l'Evangile. Il faisoit peindre une galerie de son palais par le moine Méthodius, qui passoit pour le meilleur peintre de ce temps-là. Ce prince, naturellement dur et féroce, lui recommanda de faire choix d'un sujet terrible. Méthodius représenta le jugement dernier et les supplices des réprouvés, avec les circonstances les plus capables d'inspirer la frayeur. L'explication de ce tableau glaça d'effroi Bogoris lui-même; il commença à craindre Dieu plus que ses sujets. Il fit savoir à Théodora qu'il n'attendoit qu'un ministre de la religion chrétienne pour recevoir le baptême; elle lui envoya un archevêque qui le baptisa pendant la nuit, et lui donna le nom de *Michel*.

Malgré les précautions de Bogoris pour tenir la chose secrète, le bruit s'en répandit bientôt dans tout le pays. Les Bulgares se révoltent; pour conserver leurs dieux, ils veulent se défaire de leur roi. Un nombre innombrable de séditieux vient attaquer son palais. Plein de courage et fortifié par le secours du ciel, portant une croix sur sa poitrine, il sort à la tête de quarante-huit de ses domestiques, fond sur les rebelles, et porte l'effroi dans cette multitude tumultueuse. Ils prennent la fuite; et, revenus de leur épouvante, ils se rendent à la religion victorieuse. L'impératrice leur envoie Cyrille, qui devient l'apôtre des Bulgares, comme il l'avoit été des Khazars et des Moraves. Les annales françoises rapportent que Louis, roi de Germanie, voulut aussi contribuer à la conversion des Bulgares. Il étoit lié d'amitié avec Bogoris, et, sur sa demande, il lui envoya des

évêques et des prêtres. Mais ces ministres, trouvant dans le pays d'autres missionnaires déjà envoyés par le pape, ne voulurent pas entrer en concurrence avec eux, et retournèrent en Germanie. Dans la suite cette conquête spirituelle causa beaucoup de jalousie et de vives contestations entre Rome et Constantinople.

An. 854. *Leo. p.* 457, 458. *Simeon, p.* 833. *Georg. p.* 529.

Michel n'avoit encore que quinze ans ; mais il étoit prématuré pour la débauche. Emporté par un tempérament fougueux, il n'étoit retenu ni par la religion, ni par l'autorité de sa mère et de ses tuteurs, ni par la crainte de la honte publique attachée aux désordres des princes. Il devint éperdument amoureux d'Eudocie, fille d'Inger, grand-trésorier, qui étoit de l'illustre famille des Martinaces. La beauté de cette fille embrasa le jeune prince, et ses artifices séducteurs le tinrent enchaîné. Ce fut en vain que, pour le retirer de cette habitude criminelle, sa mère lui fit épouser une autre Eudocie, fille de Décapolite, auquel les historiens ne donnent aucun titre, mais qui doit cependant avoir été d'un rang supérieur à Inger. Michel accepta cette Eudocie pour femme, et garda pour maîtresse l'autre Eudocie, qu'on distingue par le surnom d'*Ingérine*.

Leo. p. 460, 461, 462. *Cedr. p.* 542, 543, 544. *Zon. t.* 2, *p.* 156, 157, 158. *Glycas, p.* 242. *Manas. p.* 103, 104. *Contin. Theoph. p.* 104 *et seqq.* *Simeon, p.* 435. *Georg. p.* 532, 533. *Genes. p.* 41, 42, 43.

Le libertinage du prince troubla la tranquillité de la cour ; elle devint orageuse, pleine d'intrigues et de noirs forfaits. Les gens de bien les plus affectionnés au souverain furent les victimes des ambitieux et des fourbes, les vrais ennemis de leur maître, qu'ils trahissoient en servant ses passions. Damien, premier chambellan du prince, et bien avant dans sa confiance, se laissa gagner par Bardas, depuis huit ans éloigné de la cour, et qui devoit bientôt le détruire lui-même. Il obtint son retour d'abord à Constantinople, ensuite au palais, où Bardas se fit, par ses libéralités, autant de créatures qu'il y avoit d'officiers. Il n'aspiroit à rien moins qu'à l'empire; et pour y parvenir il ne falloit qu'écarter d'auprès de l'empereur ceux qui avoient assez de génie pour péné-

trer ses mauvais desseins, et assez de zèle pour s'y opposer. Michel, demeuré seul, devoit être aisément renversé. Bardas profita d'abord d'une brouillerie survenue entre Théoctiste et Manuel. Il se joignit à Théoctiste pour rendre suspect au prince le plus fidèle de ses tuteurs. Manuel, faussement accusé, prévint avec sagesse les suites funestes de la calomnie; il se retira de la cour pour vivre en simple particulier dans sa maison, séquestré de toute affaire, et n'allant au palais que lorsqu'il y étoit mandé pour quelque délibération importante. Il changea dans la suite cette maison en monastère, et y mourut dans la pratique des vertus chrétiennes.

Après s'être servi de Théoctiste pour éloigner Manuel, Bardas entreprit de se défaire de Théoctiste même. Il engagea Damien dans ce complot, en lui représentant que l'empereur étoit en âge de régner par lui-même; qu'il étoit temps de le tirer de l'esclavage où le retenoit sa mère, gouvernée par ce tuteur impérieux. Damien, homme de peu d'esprit, qui n'avoit d'autre sentiment que celui d'une aveugle tendresse pour son prince, se laissa facilement persuader. Un coup d'autorité que Théodora venoit de faire indisposa le jeune prince contre elle. Son gouverneur étoit un homme sans mérite, placé par l'intrigue dans ce poste important. Il n'avoit réussi qu'à corrompre son élève par l'exemple de sa vie déréglée, et par la bassesse de ses inclinations. L'impératrice, long-temps dupe de son hypocrisie, et prévenue par des témoignages infidèles, jusqu'à lui confier l'éducation de son fils, n'avoit pu s'en défaire lorsqu'elle eut reconnu son mauvais choix. Il s'étoit attaché les plus puissans de la cour, et surtout son élève, par ses criminelles complaisances. Michel, qui sortoit de ses mains, trop content de ses services, vouloit l'élever aux premières dignités. Mais l'impératrice s'arma cette fois de fermeté pour s'y opposer. *C'étoit*, disoit-elle, *avilir le prince et l'empire que d'a-*

bandonner à des mains indignes les grands emplois, qui ne se soutiennent dans leur éclat que par le mérite de ceux qui les exercent. Bardas profita de cette résistance pour animer l'empereur contre Théoctiste. *C'étoit lui,* disoit-il, *qui faisoit agir et parler l'impératrice. A leurs yeux Michel étoit et seroit toujours un enfant; il ne manquoit à Théoctiste que le nom d'empereur, qu'il étoit sur le point de prendre; le complot étoit formé. Theoctiste alloit épouser Théodora, ou l'une de ses filles; on devoit crever les yeux à Michel, et le tenir enfermé dans un monastère, si l'on jugeoit à propos de le laisser vivre.* Il n'en falloit pas tant pour allumer la colère du jeune empereur. La mort de Théoctiste est arrêtée; Bardas en presse l'exécution. On convient de le tuer lorsqu'il viendroit à l'appartement de l'impératrice. L'empereur voulut être lui-même témoin du meurtre et donner le signal. Lorsqu'il sut que Théoctiste approchoit, il s'avance au milieu de ses gardes, suivi de Damien et de Théophane le Pharganite, et, se mettant au-devant de Théoctiste, qui tenoit entre ses mains des papiers, qu'il alloit, selon sa coutume, communiquer à Théodora : *A qui vas-tu,* lui dit-il, *rendre compte de mes affaires? C'est à moi qu'il appartient de les entendre. Lis-moi ces papiers.* Théoctiste, tout tremblant, en ayant fait la lecture, reçoit ordre de retourner chez lui. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il entend le signal de sa mort; *tuez, tuez*, crioit Michel: parole horrible et inouïe dans la bouche d'un prince. Théoctiste, qui n'étoit pas accompagné, double le pas et fuit vers le Cirque. Bardas le devance, et, le prenant par les cheveux, lui frappe le visage à coups de poing. Maniacès, commandant des gardes de nuit, étonné de voir traiter si outrageusement le grand-logothète, veut le défendre; Bardas écarte cet officier en lui disant que c'est un ordre de l'empereur; et comme le peuple accouroit en tumulte, il tire son épée, menace de tuer

le premier qui osera prendre le parti du coupable, ordonne à ses satellites de le mettre en pièces. L'empereur arrive à l'instant et réitère le même ordre. Mais aucun n'osant mettre la main sur un personnage si respectable, on le conduit en prison, sous prétexte de prendre du temps pour le juger selon les formes. Dès que l'empereur fut de retour au palais, comme on craignoit que l'impératrice ne fît élargir le prisonnier au moment qu'elle apprendroit sa détention, on envoya un assassin qui le massacra dans sa prison. Manuel, apprenant ce meurtre, et s'attendant à un pareil traitement, loin de prendre de l'effroi, alla lui-même au-devant de la mort, qu'il avoit tant de fois affrontée dans les batailles ; et ayant rencontré Bardas : *Courage !* lui dit-il, *ne remets l'épée dans le fourreau qu'après avoir sacrifié toutes tes victimes*. Cette hardiesse imposa au lâche Bardas ; il n'osa pas attaquer un homme qui méprisoit ses attaques.

Théodora détestoit son frère, dont elle connoissoit la noirceur. Manuel et Théoctiste avoient toute sa confiance. A la nouvelle de cet horrible assassinat, elle accourt tout éplorée à l'appartement de son fils ; elle l'accable des plus sanglans reproches ; et voyant Bardas paroître à ses yeux : *Monstre d'ingratitude et de perfidie*, s'écrie-t-elle, *tu méritois la mort ; je ne t'ai donc épargné que pour la perte de celui dont les conseils m'ont engagée à te laisser la vie ? Mon gouvernement étoit sans tache ; c'est toi qui l'as souillé de sang ; c'est toi qui mets le poignard aux mains de mon fils. Tremble, malheureux ; l'exemple que tu viens de donner tournera contre toi-même. Puisse le ciel te punir seul, et ne pas confondre ta tête avec celle de mon fils, que tu instruis aux assassinats !* Elle sort en le chargeant des plus terribles imprécations ; ensuite, revenue à elle-même, elle fait réflexion qu'après une si violente invective, il ne lui reste d'autre parti que la retraite. En effet, dans ce moment-là même, on prenoit dans le conseil du

prince des mesures pour la dépouiller du gouvernement. Mais cette fière princesse prévint Bardas; elle fait assember les sénateurs, et leur dit : « Avant que de « me décharger du soin des affaires, j'ai voulu vous « instruire de l'état où elles se trouvent aujourd'hui. Je « laisse dans le trésor cent quatre-vingt-dix mille livres « pesant d'or, et trois cent mille livres d'argent. Ce sont « les épargnes de mon mari et les miennes. Je ne compte « pas le mobilier, qui est immense. J'ai voulu vous en « instruire pour prévenir les discours de ceux qui pour- « roient, après ma retraite, m'imputer d'avoir laissé « l'état épuisé. » Elle fait alors entrer les receveurs du trésor, qui attestent la vérité de ses paroles, et les confirment par leurs registres. Après cette vérification, elle remercie les sénateurs des conseils dont ils l'ont aidée pendant son administration, envoie à l'empereur tout ce qui concerne le gouvernement, et sort du palais Aussitôt Michel, qui ne cherchoit plus qu'à la mortifier, lui renvoie les princesses ses filles, Thècle, Anne et Anastasie; et, pour la priver de celle qu'elle chérissoit avec prédilection, il fait enfermer Pulchérie dans un monastère.

Bardas, revêtu de la dignité de logothète à la place de Théoctiste, ne voyoit plus auprès de l'empereur que Damien qui pût lui faire ombrage. Dès qu'il n'eut plus besoin de lui pour ruiner les autres, il ne le regarda plus que comme un rival incommode, et sut apprêter la calomnie avec tant d'habileté, qu'il parvint à le rendre odieux au prince. Damien perdit sa charge, qui demeura quelque temps vacante. Un poste si important fut l'objet de toutes les intrigues. Bardas s'efforçoit d'y placer une de ses créatures; chaque courtisan sollicitoit pour celui dont il espéroit davantage. L'empereur les trompa tous; il préféra Basile, déjà grand écuyer; et Bardas, mécontent de ce choix, ne put s'empêcher de dire à ses partisans: *Nous avons écarté l*

renard, pour faire place au lion qui nous dévorera tous.

On ne fut pas long-temps à s'apercevoir que l'impératrice ne se trompoit pas sur le compte de son fils. Tant de trésors furent bientôt dissipés. Jamais la puissance souveraine n'avoit été plus horriblement avilie. Un empereur de seize ans, né avec les inclinations les plus basses, élevé par un homme qui ne lui avoit appris que le mal, devenu son maître au moment où ses passions se déchaînoient avec violence, se livra sans réserve aux excès de la dissolution la plus outrée. Aux premiers signes qu'il donna de son caractère, tous les libertins de l'empire accoururent autour de lui, et firent du palais un lieu de débauche. Les repas prolongés jusqu'à l'ivresse, les intrigues scandaleuses, les entretiens licencieux, les courses du Cirque, telles étoient les occupations les plus sérieuses de l'empereur. Ses jeux étoient des farces impies, dans lesquelles une bouffonnerie sacrilége contrefaisoit nos saintes cérémonies, et même nos plus augustes mystères. Chacun de ses courtisans portoit le titre d'un métropolitain ; il prenoit lui-même le nom d'archevêque de Colonée. Le patriarche étoit un certain Théophile, effronté blasphémateur, que l'empereur avoit nommé *Himère*, c'est-à-dire *aimable et charmant*, et que toute la ville nommoit *le porc*, à cause de sa physionomie et de ses mœurs. Cette troupe exécrable se faisoit un divertissement d'outrager Dieu même dans la personne du saint patriarche Ignace. Lorsque ce prélat, à la tête de son clergé, faisoit des processions dans la ville, ces misérables, ayant l'empereur au milieu d'eux, alloient à sa rencontre, montés sur des ânes, comme un chœur de satyres, jouant des instrumens, chantant des chansons infâmes sur le ton des psaumes, et insultant à la piété des fidèles par des gestes obscènes. Michel n'épargnoit pas même sa mère. La décence de l'histoire ne me permet pas de raconter

An. 855.
Cedr. p. 544, 545, 552, 553, 554.
Zon. t. 2, p. 157, 162, 163.
Manas. p. 102, 103.
Glycas, p. 291, 292.
Joël. p. 179.
Contin. Theoph. p. 107, 108, 122, et seqq.
Simeon, p. 476, et seqq.
Const. Porphyr. p. 151, et seqq.
Genes. p. 49.

en détail l'insolence pleine de bassesse avec laquelle il la traita un jour, l'ayant mandée au palais pour recevoir disoit-il, la bénédiction du patriarche. Il suffit de dire que ce patriarche étoit l'impudent Théophile, revêtu des habits pontificaux, et assis à côté de l'empereur. L'impératrice, qui, le prenant pour Ignace, s'étoit prosternée à ses pieds, l'ayant reconnu à la grossièreté brutale avec laquelle il l'insulta, s'enfuit en frémissant d'horreur, au milieu des éclats de rire de son fils et de ses courtisans; alors se retournant vers Michel: *Tremble*, dit-elle, *fils impie et dénaturé; Dieu t'a livré à ton sens réprouvé; il étendra un jour son bras pour te punir*.

L'occupation la moins criminelle du jeune empereur étoit les courses du Cirque. Confondu avec les cochers, et portant la livrée de la faction bleue, il disputoit d'égal à égal une indécente victoire. Il étoit si passionné pour ce divertissement, qu'il en faisoit l'affaire la plus importante de son empire. Un jour qu'il se préparoit à courir, il aperçut des flambeaux allumés sur la colline de Saint-Auxence, au-delà du Bosphore: c'étoit un signal qui annonçoit une incursion de Sarrasins. L'empereur alarmé, non pas de l'approche des ennemis, mais de la crainte que les spectateurs, distraits par ce signal menaçant, ne donnassent pas au spectacle toute l'attention dont il étoit jaloux, se mit en course; et, sitôt que les jeux furent achevés, il ordonna de supprimer à l'aveni tous ces signaux importuns. C'étoit un établisseme salutaire. Dès que les Sarrasins paroissoient en Asie la nouvelle en étoit répandue en peu de temps a moyen des flambeaux placés sur des lieux élevés, do la lumière se communiquoit de proche en proche depu le château de Lule, près de Tarse, jusqu'à Constanti nople. Sur cet avis, les habitans des campagnes se reti roient dans les places de sûreté. Michel aima mie exposer l'Asie entière à un pillage imprévu que d manquer d'applaudissemens lorsqu'il se donnoit e

spectacle. Une autre fois, comme il étoit déjà sur un char, attendant le signal pour partir de la barrière, un courrier, envoyé par le gouverneur de Bithynie, vint annoncer au premier secrétaire d'état que l'émir de Mélitine, à la tête d'une armée, avoit traversé l'Asie, et qu'il étoit à Malagines. Le ministre, ayant aussitôt conduit le courrier à l'empereur, fut terrassé par un coup-d'œil terrible. *De quoi t'avises-tu, misérable,* lui dit Michel, *de venir m'interrompre dans un moment si critique? ne vois-tu pas qu'il s'agit actuellement pour moi de prendre la droite sur ce cocher, et que c'est de là que dépend le succès de ma course?* Son impiété bizarre, et peu d'accord avec elle-même, mêloit la religion à ses jeux; il alloit recevoir le prix dans l'église de Blaquernes, où la statue de la sainte Vierge, magnifiquement parée, lui mettoit une couronne sur la tête. Non content de se déshonorer lui-même, il forçoit les premiers officiers de l'empire de prendre les livrées du Cirque et de courir avec lui. Un jour, tombé de son char, il pensa périr au milieu du Cirque. Quelquefois, traversant les rues de Constantinople à cheval avec son infâme cortége de libertins, il descendoit dans la cabane d'une pauvre femme ou d'un artisan, prenoit tout ce qui s'y trouvoit de vin et de viande, apprêtoit lui-même le repas, dressoit la table, et, prenant place avec la famille, buvoit et mangeoit avec excès; puis il s'en retournoit ivre, blâmant et plaignant beaucoup ses prédécesseurs, qu'un faste orgueilleux avoit privés, disoit-il, des plaisirs simples et populaires. Ces parties de débauche lui firent donner le surnom d'*Ivrogne,* qui le distingue entre les empereurs de son nom.

Rien n'étoit capable de le réveiller de cette honteuse léthargie. Les fléaux dont son règne fut affligé ne purent suspendre un moment le cours de ses indignes plaisirs.

Outre les dépenses énormes qu'il faisoit en chevaux, l'argent du trésor se versoit à grands flots sur les cochers du Cirque, sur des femmes perdues, sur des hommes encore plus infâmes, ministres ou compagnons de ses désordres. Il vouloit être parrain de tous les enfans des cochers ; et le moindre présent qu'il leur faisoit à cette occasion étoit de cinquante livres d'or : souvent il en donnoit quatre fois autant. Une brutalité de Théophile fut récompensée de cent livres d'or. Pour fournir à ces folles largesses, il fouilla dans le trésor des églises. Il pilla les autels, fondit les statues d'or et d'argent, et même les vases sacrés. Toutes ces richesses étant bientôt épuisées, il ne lui restoit de ressources que dans ces ouvrages d'or si renommés, précieux monumens de la magnificence de son père. Il s'en trouva du poids de vingt mille livres. Peu de temps avant sa mort, il ordonna de les convertir en espèces, et de fondre tout l'or et tout l'argent de la garde-robe impériale. Lorsqu'il mourut, il en avoit dissipé la plus grande partie ; et quelques jours de plus auroient consumé le reste.

Pour comble de malheur, sans être naturellement cruel, il le devenoit dans l'ivresse. Ses repas finissoient le plus souvent par quelque sanglante tragédie. Plein de vin, mais altéré de sang, passant tout à coup d'une joie tumultueuse aux accès d'une sombre fureur, sans aucune raison, même sans aucun prétexte, il ordonnoit de trancher la tête, de crever les yeux, de couper les pieds et les mains, de brûler vif. Le plus souvent on se dispensoit d'obéir ; autrement, nul de ses officiers n'auroit échappé à la mort. Mais malheur à ceux qui avoient des ennemis à la cour ; l'ordre étoit sur-le-champ exécuté. L'empereur, revenu de son ivresse, apprenant le lendemain ce qu'il avoit commandé la veille, savoit bon gré à ses officiers de n'avoir pas obéi, ou s'affligeoit lorsqu'on avoit suivi ses ordres. Mais ce regret ne l'em-

pêchoit pas de se mettre dès le même jour dans le même état, et de s'abandonner encore à une ivresse furieuse et sanguinaire.

Bardas étoit le plus odieux des courtisans. Il découvrit une conjuration tramée contre sa personne par le grand-écuyer. On devoit massacrer Bardas, à son retour d'une maison de campagne qu'il avoit près de Constantinople. Les conjurés eurent la tête tranchée dans le Cirque. Ce fut à cette occasion que Basile fut revêtu de la charge de grand-écuyer, et Bardas fait curopalate; le crédit de celui-ci, croissant toujours avec son zèle perfide à servir les débauches de l'empereur, on le vit bientôt après élevé au rang de César. Il signala sa nouvelle dignité par de grandes largesses, à l'exemple des anciens consuls. Il se fit promener par la ville sur un char brillant, jetant quantité d'argent au peuple.

An. 856.
Leo. p. 461, 462, 463.
Cedr. p. 545.
Zon. t. 2, *p.* 158.
Glycas, p. 292.
Contin. Theoph. p. 108, 109.
Simeon, p. 435, 436.
Georg. p. 533, 534.
Nicet. vita Ign.
Bolland. in Theodorâ.

Théodora fut soupçonnée d'avoir formé le complot contre Bardas; et ce frère inhumain lui eût volontiers ôté la vie; elle n'auroit pas trouvé de défense dans la tendresse de son fils, en qui l'abrutissement de la débauche étouffoit tous les sentimens de la nature. Mais la crainte de l'indignation publique retint Bardas; il se contenta d'enfermer sa sœur et ses nièces. Comme elle revenoit avec ses filles de l'église de Sainte-Marie de Blaquernes, où la piété les conduisoit tous les jours, son autre frère Pétronas les enleva, et les transporta au palais de Carien. L'empereur voulut en vain engager le patriarche à leur donner le voile; il répondit qu'en entrant dans le patriarchat il avoit fait serment de ne rien entreprendre contre le service ou la gloire du prince, et que cette violence déshonoreroit l'empereur. On les dépouilla de tout l'éclat qui convenoit à leur naissance; on les réduisit à l'état de simples particulières. Théodora vécut ainsi jusqu'à la première année du règne de Basile; elle est révérée comme sainte dans l'église grecque. Son fils et ses deux frères causèrent

tous ses malheurs. Elle fut plus heureuse de la part de ses filles, qui suivirent fidèlement ses exemples. De ses trois sœurs, Colomarie, Sophie et Irène, dont la vertu égaloit la beauté, Colomarie épousa le patrice Arsaber, maître de la milice; Sophie, Constantin Babuzique, qui fut revêtu de la même dignité; Irène, la plus jeune et la plus vertueuse, fut mariée à Serge, frère de Photius, dont elle eut deux fils, Etienne et Bardas, qui furent tous deux maîtres de la milice. Irène resta veuve de bonne heure, et passa le reste de ses jours dans les exercices d'une piété exemplaire, au milieu d'une cour corrompue. Son occupation fut de visiter les prisons, d'aller y secourir les malheureux, et de solliciter leur prompte délivrance, lorsqu'elle les croyoit innocens.

Cedr. p. 547, 550. *Zon.* t. 2, p. 160, 161. *Contin. Theoph.* p. 115, 119, 120. *Simeon*, p. 439. *Georg.* p. 534. *Genes.* p. 46, 47.

Bardas César n'avoit plus qu'un pas à faire pour monter au trône, où son ambition aspiroit. Aussi voyoit-il avec plaisir l'empereur se plonger de plus en plus dans la débauche; et tandis que le jeune prince passoit les jours dans le Cirque et les nuits à table, Bardas disposoit des charges et des emplois, vendoit la justice, réformoit les tribunaux, ranimoit l'étude des lois presque oubliées, et les faisoit exécuter. L'ignorance et la barbarie des empereurs précédens avoient flétri et desséché jusque dans la racine le germe des sciences et des lettres. Bardas, fort instruit lui-même, persuadé qu'elles font l'ornement d'un empire, prit soin de les faire revivre. Il employa pour cet effet le philosophe Léon, qui, depuis le règne de Théophile, étoit retombé dans sa première obscurité. Il le mit à la tête de cette noble entreprise, et tira de son école des maîtres habiles en philosophie, en géométrie, en astronomie, en grammaire. Il leur assigna des pensions pour les mettre en état d'enseigner gratuitement, et les logea dans le palais de Magnaure, qui devint une académie. Pour animer les études renaissantes, il assistoit souvent lui-même

aux leçons; il excitoit l'émulation de la jeunesse par des louanges et des récompenses. Il vint à bout en peu de temps de réveiller dans le cœur des hommes cette curiosité naturelle qui s'éteint faute d'aliment, mais que le souffle bienfaisant d'un prince peut aisément rallumer. Ces soins généreux de Bardas ne mériteroient que des éloges, si le motif en eût été pur et désintéressé. Mais il ne travailloit à l'honneur de l'empire que pour s'en rendre maître : c'étoit un palais qu'il faisoit rétablir et décorer pour s'y loger ensuite; et tandis qu'il corrigeoit les abus de l'état, il s'abandonnoit lui-même aux plus grands désordres. Il avoit deux fils, l'un, nommé Antigone, commandoit les troupes de la garde; l'autre, dont on ignore le nom, étoit général des troupes d'Occident. Il mourut jeune; mais, avant que de mourir, il eut la honte et la douleur de se voir déshonorer par son propre père. Bardas, au mépris des lois divines et humaines, s'étant séparé de sa femme sans cause légitime, entretenoit publiquement avec sa bru un commerce scandaleux.

Les remontrances réitérées du patriarche Ignace ne servirent qu'à l'irriter. Enfin, comme il eut l'audace de se présenter dans l'église, à la fête de l'Epiphanie, pour participer aux saints mystères, Ignace lui refusa la communion. Peu s'en fallut que Bardas, outré de cet affront, ne le tuât sur-le-champ : rien ne l'arrêta que l'intrépidité du patriarche, qui, présentant sa poitrine, le menaçoit de la colère de Dieu. Il sortit de l'église plein de fureur; et dès ce moment il résolut de perdre Ignace. Il n'eut pas de peine à faire entrer l'empereur dans ses sentimens de vengeance. Le refus de donner le voile à Théodora et à ses filles avoit irrité le prince; Bardas sut empoisonner ce refus. Il fit encore usage d'un événement qui faisoit alors grand bruit à Constantinople. Un inconnu, nommé Gébon, arrivé depuis peu de Dyrrachium, en habit ecclésiastique, pu-

An. 857.
Leo. p. 463.
Cedr. p. 551.
Zon. t. 2, *p.* 161, 162.
Manas. p. 104, 105.
Glycas, p. 243.
Joël, p. 179.
Contin. Theoph. p. 120, 121, 122.
Simeon, p. 438, 439, 441, 442, 443.
Georg. p. 535.
Genes. p. 47, 48, 49.
Anast. in Bened. III, *et Nicolao.* I.

Epistolæ Nicolaï papæ. Libellus missus à Theognosto ad Nicolaüm papam. Nicet. vita Ign. Bolland. in Theodorá et in Lazaro, 23 febr. Vita Nicolaï Studitæ. Michel synt. ap Surium, 23 oct. Oriens christ. t. 1, p. 245, 249, 247. Fleury, hist. ecclés. l. 50, art. 2, 3, 4.

blioit qu'il étoit fils de Théodora, né de cette princesse avant son mariage avec Théophile. Quoique cette fable fût dénuée de vraisemblance, et que cet imposteur donnât des marques de folie, il trouvoit néanmoins dans un grand peuple des esprits toujours disposés à croire sans examen tout ce qui se débite au désavantage des princes. Michel l'avoit fait enfermer et garder étroitement dans l'île d'Oxia; mais, aussi crédule que le peuple, il se persuada, sur le rapport de Bardas, qu'Ignace étoit l'auteur de cette imposture. Il résolut donc de le chasser de son siége, et de lui substituer un autre patriarche. Bardas jeta les yeux sur Photius.

Personne n'étoit plus propre à seconder ses vues. Il ne manquoit à Photius que la probité pour être le plus grand personnage de son siècle. Né dans une famille illustre, beau-frère d'Irène, sœur de l'impératrice Théodora, il avoit reçu l'éducation la plus brillante. Riche, en état de se procurer un grand nombre de livres, avide de connoissances et de gloire, son génie facile, pénétrant, laborieux, avoit embrassé toutes les sciences divines et humaines. Les deux ouvrages qui nous restent de lui donnent la plus haute idée de l'étendue de son savoir. Celui qui porte le nom de *Bibliothèque* suppose une lecture immense, et montre un jugement exquis. Le Nomocanon, qui est une concordance du droit canonique et du droit civil, prouve qu'il étoit parfaitement instruit des lois de l'Eglise et de celles de l'état. Successeur de Basile dans la charge de grand-écuyer, il remplissoit en même temps celle de premier secrétaire de l'empereur. Mais la dignité de patriarche, plus flatteuse encore pour son ambition, le fit se prêter avec empressement aux desseins de Michel et de Bardas. Ignace étoit aimé de son peuple; on se servit de Grégoire Asbestas, évêque de Syracuse, pour le rendre odieux. Ce prélat, intrigant et vendu à l'iniquité, excommunié par Méthodius et déposé par Ignace, étoit

animé par la vengeance. Il s'insinuoit dans les familles, semant la calomnie contre Ignace, et relevant Photius par des éloges pompeux. On s'efforça d'engager Ignace à quitter volontairement son église : sur son refus, Bardas le fit chasser du palais patriarchal, le 23 novembre, et reléguer dans l'île de Térébinthe. Le même jour qu'il fut exilé, Gébon fut mis à mort ; on lui coupa les bras et les jambes, on lui arracha les yeux. Bardas vouloit persuader au peuple qu'ils étoient coupables du même crime ; mais cette imposture trouva peu de crédit. En vain employa-t-on des évêques et des patrices pour engager Ignace à donner sa démission ; il demeura inébranlable. Cette violence révoltoit tous les esprits : plusieurs prélats murmuroient hautement contre l'injustice, et déclaroient qu'ils ne reconnoîtroient point pour patriarche celui qu'on prétendoit lui substituer. Bardas, pour éviter un schisme, usa d'un stratagème d'une âme corrompue qui entreprend de corrompre les autres. Il s'adressa en particulier à chacun de ces évêques, et leur proposa d'abandonner Ignace à condition de lui succéder. Pas un seul ne refusa son consentement à ce prix. *L'empereur*, ajoutoit-il, *vous tiendra parole ; mais, pour mériter son estime, et pour éviter en même temps tout soupçon, il faut, lorsqu'il vous offrira le patriarchat, faire d'abord semblant de le refuser par modestie.* Ils approuvèrent et suivirent ce conseil; mais ils en furent la dupe, comme ils le méritoient. On les prit au mot, et Photius laïque, choisi par l'empereur, passa, dans l'espace de six jours, à l'épiscopat ; il fut sacré le jour de Noël par Grégoire de Syracuse.

Photius patriarche, crut n'avoir d'autre devoir à remplir que celui de la reconnoissance : il la témoignoit à l'empereur par ses complaisances. Ignace n'étoit, à son avis, qu'un censeur intraitable, qui faisoit gloire d'une austérité farouche. Pour lui, souple courtisan, il

se plioit de bonne grâce à toutes les inclinations du prince. Il ne faisoit que rire de ses farces sacriléges; il étoit de tous ses festins, et l'on rapporte que dans un défi d'ivrognerie, Michel ayant bu cinquante verres de vin, Photius le surpassa de dix sans s'enivrer. Ce talent, et d'autres pareils lui donnoient une grande considération auprès de l'empereur. Cependant Ignace manquoit du nécessaire dans l'île de Térébinthe. Les ecclésiastiques qui lui demeuroient attachés étoient déplacés, enfermés, déchirés de coups. Bardas fit entendre à l'empereur qu'Ignace, criminel de lèse-majesté, étoit traité avec trop d'indulgence. On envoya donc informer contre lui; et quoiqu'on ne trouvât aucune apparence de preuve, on le transporta au promontoire d'Hérée, où il fut enfermé dans une étable de chèvres. On l'en tira pour le traîner dans un bourg voisin de Constantinople, où le barbare Lalacon, capitaine de la garde, après l'avoir cruellement fouetté, l'enferma nu, chargé de chaînes et déjà malade, dans un cachot glacé. Il y demeura quinze jours, presque sans nourriture. Ces cruautés exercées sur ce saint prélat pour le forcer à donner sa démission, soulevèrent tous les évêques suffragans de Constantinople; ils s'assemblèrent, ils prononcèrent anathème contre Photius, et contre eux-mêmes, s'ils avoient jamais la lâcheté de le reconnoître pour patriarche. Photius, de son côté, oppose à ces évêques un autre synode, qu'il assemble dans l'église de Blaquernes, composé de prélats vendus à la cour. Non content de déposer Ignace, il prononce la même sentence contre les évêques fidèles à leur patriarche. Ils furent enfermés plusieurs jours dans une prison infecte. Ignace y fut transféré lui-même; et comme sa présence les fortifioit, on l'envoya en exil à Mitylène. Les autres, après d'indignes traitemens, furent bannis de la capitale. On coupa la langue au garde des archives, parce qu'il s'en servoit pour confondre Bardas et Pho-

tius. Nicolas, abbé du monastère de Stude, pour n'être pas témoin de tant d'injustices, s'étoit retiré à Prénète, port de Bithynie, vis-à-vis de Nicomédie. Bardas, sachant combien cette retraite pouvoit lui nuire dans l'esprit du peuple, rempli de la plus grande vénération pour Nicolas, engagea l'empereur à passer avec lui en Bithynie: Ils allèrent à Prénète, et employèrent d'abord les plus vives sollicitations pour obtenir de Nicolas qu'il revînt à Constantinople. L'abbé ne leur répondit que par des reproches et des menaces de la vengeance divine. L'empereur, irrité, fit nommer un autre abbé de Stude, et ne cessa, tant qu'il vécut, de persécuter Nicolas. Pour ne point interrompre ce récit, je vais rendre un compte succinct des artifices et de la tyrannie de Photius jusqu'à la mort de Bardas.

C'eût été pour Photius un grand avantage d'être appuyé de l'approbation du pape. Aussi fit-il tous ses efforts pour l'attirer dans son parti. Il lui députa deux évêques, et lui manda qu'Ignace, accablé de vieillesse et d'infirmités, avoit renoncé à l'épiscopat, et s'étoit retiré dans un monastère où il étoit traité avec toute sorte de respects. Cet usurpateur hypocrite prenoit le ton de l'humilité apostolique : il gémissoit du fardeau terrible qu'on lui avoit imposé; le clergé, les métropolitains, l'empereur, ce prince si doux et si humain envers tous les autres, mais cruel envers lui seul, disoit-il, lui avoient fait violence pour le charger de l'épiscopat, malgré ses larmes et son désespoir. Il se prosternoit devant sa sainteté pour lui demander ses prières; il lui envoyoit une profession de foi entièrement catholique. L'empereur appuyoit ces mensonges d'une lettre très-respectueuse; il faisoit valoir son zèle à réparer l'injure faite aux saintes images sous les règnes précédens; il prioit le pape d'envoyer des légats pour confirmer dans un concile la condamnation des iconoclastes. Cette ambassade étoit la plus honorable; le patrice Arsaber, on-

cle de l'empereur, étoit accompagné de quatre évêques, dont deux avoient été déposés par Ignace; et, pour donner plus de force à leurs discours, ils portoient de riches présens.

Il étoit difficile d'en imposer à Nicolas, assis alors sur la chaire de saint Pierre. Ce pape, dont la fermeté fit le caractère, ne voulut rien décider sur l'affaire de Photius sans un mûr examen. Il envoya deux légats, auxquels il ne donna d'autre pouvoir que d'informer. Ils avoient ordre de se tenir séparés de la communion de Photius jusqu'à leur retour. Il écrivoit à l'empereur pour se plaindre qu'on eût déposé Ignace sans consulter le saint-siége, et qu'on eût ordonné un laïc pour remplir sa place. Il requéroit qu'Ignace fût interrogé et l'affaire discutée dans un concile en présence de ses légats, sur le rapport desquels il formeroit sa décision. Il n'oublioit pas non plus les intérêts de l'église de Rome; il demandoit la restitution des patrimoines de saint Pierre en Calabre et en Sicile, et le rétablissement de la juridiction sur l'Illyrie et les provinces voisines, transférée par les empereurs grecs aux patriarches de Constantinople. Il approuvoit la confession de foi de Photius; mais il lui déclaroit qu'il ne pouvoit consentir à son élection qu'après avoir reconnu qu'elle étoit conforme aux canons de l'Eglise.

Les légats chargés de ces lettres reçurent en chemin des présens de l'empereur et de Photius, qui cherchoient d'avance à les séduire. Arrivés à Constantinople, ils furent gardés à vue et séparés de toute communication, afin qu'ils ne pussent être instruits de la violence faite à Ignace. On les menaçoit des dernières rigueurs, s'ils ne se prêtoient aux volontés du prince. Ils se rendirent enfin, après avoir tenu huit mois contre les sollicitations, les promesses et les menaces. Cependant Photius préparoit le succès du concile qui devoit lui assurer son usurpation. On fit revenir Ignace de Mytilène; on le

transféra dans l'île de Térébinthe, où le commandant de la flotte impériale, nommé Nicétas, le traitoit inhumainement pour faire sa cour au prince et au nouveau patriarche. Le concile s'assembla dans l'église des Apôtres, et fut composé de trois cent dix-huit évêques, comme le premier concile de Nicée ; mais ce fut la seule ressemblance qui se trouvât entre ces deux conciles. Celui-ci ne fut qu'un brigandage. L'empereur y assistoit à la tête de tous les magistrats, dans l'appareil le plus formidable. Ignace y fut amené plutôt comme un criminel que comme un évêque, et dès qu'il parut il fut chargé d'injures par l'empereur. Les légats mêmes se déclarèrent contre lui. Plusieurs métropolitains osèrent élever la voix pour le défendre; mais on n'eut égard ni à leurs justes demandes, ni à l'appel qu'Ignace interjetoit au saint-siége. Bardas s'emporta jusqu'à frapper à coups d'épée l'archevêque d'Ancire, qui faisoit des remontrances à l'empereur. On prétendit qu'Ignace étoit un intrus, ordonné sans décret d'élection. Soixante et douze témoins subornés confirmoient par serment ce mensonge manifeste, qu'une possession paisible de onze ans réfutoit assez. Enfin tous les efforts des partisans de Photius pour arracher à Ignace un acte de renonciation étant inutiles, le concile prononça la sentence de déposition, et les légats y souscrivirent. On ne traita l'affaire des iconoclastes que pour la forme ; cette hérésie, presque entièrement éteinte, n'étoit qu'un prétexte dont s'étoit servi l'empereur pour engager le pape à envoyer des légats, comme s'il eût été question de la foi. On fit lecture de la lettre du pape à l'empereur, mais falsifiée par Photius ; il avoit eu soin d'en retrancher tout ce qui lui étoit contraire et favorable au saint patriarche.

Le concile s'étoit terminé à la satisfaction de Photius; mais, pour lui assurer une possession tranquille, il falloit obtenir la démission d'Ignace. Afin de l'y con-

traindre, on tenta de lasser sa patience par les traitemens les plus inhumains. Tourmenté d'une cruelle dysenterie, il fut pendant quinze jours enfermé dans le sépulcre de Constantin Copronyme, livré à trois hommes barbares qui, après l'avoir meurtri de coups, tantôt l'étendoient en croix sur le marbre, nu en chemise, par un froid rigoureux; tantôt le tenoient des nuits entières assis sur le tombeau, dont le haut étoit en arête, comme sur un chevalet, avec des poids énormes attachés à ses pieds. Il demeura sept jours entiers sans autre nourriture qu'autant qu'il en falloit pour l'empêcher de mourir, tandis que les bourreaux se faisoient un divertissement cruel d'inventer de nouveaux tourmens. Enfin, lorsque la douleur et la foiblesse lui eurent ôté l'usage de ses membres, un de ces scélérats ayant saisi une de ses mains, lui fit tracer une croix sur un papier, que Photius remplit ensuite d'un acte par lequel Ignace se reconnoissoit indigne du siége de Constantinople, qu'il avoit usurpé contre les canons et déshonoré par une conduite tyrannique. Après cette abdication prétendue, Ignace fut élargi. Le saint prélat fit usage de sa liberté pour envoyer au pape une requête dans laquelle il lui rendoit compte de la persécution qu'il avoit soufferte, et le prioit de prendre en main sa défense. Elle étoit signée de dix métropolitains, de quinze évêques, et d'un grand nombre de prêtres et de moines. L'abbé Théognoste, qui l'avoit composée, la porta lui-même à Rome en habit déguisé, et instruisit le pape de tout le détail de cette criminelle entreprise. Cependant Photius, pour achever son triomphe, engagea l'empereur à un dernier acte de violence contre Ignace: on devoit, le jour de la Pentecôte, le transporter à l'église des Apôtres, où, monté sur le jubé, on le forceroit de lire l'acte de sa déposition, et de prononcer anathème contre lui-même, après quoi on lui creveroit les yeux et on lui couperoit la main droite. Tout étoit prêt pour l'exécution de cet horrible

projet, lorsque la nuit précédente Ignace, averti que sa maison étoit environnée de soldats, se charge d'un fardeau et passe en habit d'esclave au milieu des gardes sans être reconnu. Il gagne le bord de la mer, et se sauve dans les îles de la Propontide. Là, passant souvent d'une île à l'autre, caché dans les cavernes, dans les forêts, sur les montagnes, ne vivant que d'aumônes, patriarche et fils d'empereur, il lui falloit éviter sans cesse les émissaires de Photius, qui le cherchoient pour lui ôter la vie. Enfin un tremblement de terre qui se fit sentir par diverses secousses pendant quarante jours parut être un effet terrible de la colère du ciel. On crioit de toutes parts que Dieu soulevoit la nature contre les persécuteurs d'Ignace. Michel et Bardas, effrayés eux-mêmes, jurèrent publiquement qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Sur cette assurance, il revint dans son monastère.

Les deux légats du pape, de retour à Rome, se contentèrent de lui rendre compte du résultat du concile; ils eurent soin de lui cacher toutes les violences et les intrigues auxquelles ils avoient eux-mêmes participé. Mais le pape en apprit bien davantage par les actes que Léon, secrétaire de l'empereur, lui apporta deux jours après avec une lettre de Michel et une autre de Photius. Michel demandoit au pape la confirmation des décrets du concile. La lettre de Photius étoit un discours artificieux dicté par l'hypocrisie; il déploroit son sort d'avoir été forcé d'accepter le patriarchat; il regrettoit la vie douce et tranquille d'où on l'avoit arraché pour le jeter au milieu des orages d'un ministère laborieux, où il avoit sans cesse à combattre les désordres, le schisme, l'hérésie. On lui reprochoit d'avoir passé de l'état de laïc à l'épiscopat; il s'en justifioit par l'exemple de Nectaire, de saint Ambroise, de saint Grégoire Thaumaturge, et de plusieurs autres saints prélats, et il faisoit en même temps l'apologie de Nicéphore et de

Taraise ses prédécesseurs. Quant à la juridiction d'Illyrie que le pape revendiquoit, il protestoit que, loin de s'obstiner à la retenir, il regarderoit comme une grâce d'être déchargé d'une partie de son fardeau; mais, comme il s'agissoit de territoire et de limites de province, c'étoit, disoit-il, une affaire d'état qui dépendoit du conseil de l'empereur. Il faisoit un grand éloge des légats, et tâchoit de prévenir le pape au désavantage de ceux qui alloient à Rome implorer sa protection en faveur d'Ignace. Ces lettres, et plus encore les actes du concile, firent connoître au pape la prévarication de ses légats. Il assembla son clergé, et, en présence de Léon, il déclara que ses légats avoient contrevenu à ses ordres; qu'il n'avoit point consenti à la déposition d'Ignace, ni à l'ordination de Photius, et qu'il n'y consentiroit jamais, à moins que les crimes imputés à Ignace ne fussent prouvés juridiquement. Il renvoya Léon avec cette déclaration, et lui mit entre les mains deux lettres pour Photius et pour l'empereur, dans lesquelles il réfutoit celles qu'il en avoit reçues. Il écrivit en même temps, mais par une autre voie, une lettre circulaire à toute l'église d'Orient: il y déclaroit que ses légats avoient agi contre ses ordres en souscrivant à la déposition d'Ignace et à l'élection de Photius. Il traitoit Ignace de saint, et Photius de scélérat; il vouloit que tous les évêques rendissent cette lettre publique.

Photius supprima la lettre qui lui étoit adressée, et contrefit deux autres lettres, l'une d'Ignace au pape, l'autre du pape à lui-même. Dans la première, Ignace invectivoit vivement contre l'empereur; dans l'autre, le pape s'excusoit à Photius de lui avoir d'abord été contraire; il lui mandoit qu'il avoit enfin découvert la vérité; qu'il lui renvoyoit la lettre d'Ignace sans avoir même voulu l'ouvrir; il lui promettoit une amitié constante à l'avenir. Il se fit présenter ces lettres en pleine audience, dans le palais patriarchal, par un fourbe déguisé en moine. Il

les porte aussitôt à l'empereur et à Bardas; il leur représente Ignace comme un sujet perfide, qui par ses calomnies s'efforce de rendre le prince odieux aux étrangers, crime qui seul méritoit la mort. On donne des gardes à Ignace; on met ses domestiques à la question; on interroge le porteur des lettres, qui est enfin convaincu d'avoir joué cette comédie de concert avec Photius. Bardas le fait fouetter; mais Photius le dédommage en lui procurant un emploi assorti à sa condition. Cette imposture découverte fit grand éclat, sans diminuer cependant le crédit de Photius auprès de Michel et de Bardas, qui croyoient tout permis pour perdre Ignace. Ils donnèrent peu après une nouvelle preuve de leur haine. Les Russes, dont je parlerai dans la suite, ayant fait une irruption dans l'île où étoit le monastère d'Ignace, y renversèrent un autel, que le saint prélat consacra de nouveau après leur retraite. Photius fit grand bruit de ce qu'Ignace, déposé, usurpoit encore les fonctions de l'épiscopat; et, pour réparer cette prétendue profanation, l'empereur envoya deux archevêques et un sénateur, qui firent porter l'autel au bord de la mer, l'y plongèrent quarante fois pour le purifier, et le replacèrent ensuite. Toutes les grâces étoient pour Photius; les partisans d'Ignace, au contraire, n'éprouvoient que des rigueurs. En 864, le jour de l'ascension, un tremblement de terre alarma toute la ville: pendant vingt-quatre heures la terre fit entendre dans ses entrailles d'horribles mugissemens; quantité d'édifices furent renversés; toutes les sources tarirent. Les habitans étoient en prières. Basile, archevêque de Thessalonique, crut l'occasion favorable pour faire rentrer Michel en lui-même; il lui représenta qu'il attiroit la colère de Dieu en contrefaisant par des jeux sacriléges les plus saintes cérémonies de la religion. Cette remontrance fut payée d'un châtiment cruel; l'empereur lui fit rompre les dents et déchirer le corps à coups de fouet. Il plai-

santoit lui-même sur le patriarchat de Photius : *Himère*, disoit-il, *est mon patriarche ; Photius est celui de Bardas ; Ignace, celui des chrétiens ;* et Photius étoit content de ce partage, aussi honteux pour lui que pour ce prince insensé.

Le pape recevoit tous les jours de nouvelles plaintes de la conduite que ses légats avoient tenue à Constantinople. Pour punir une prévarication qui déshonoroit l'église romaine, il convoqua un concile de plusieurs provinces. L'évêque Zacharie, un des légats, convaincu par plusieurs témoins et par sa propre confession, fut déposé et excommunié. L'autre légat, nommé Rodoalde, pour lors absent, fut dans la suite puni avec la même sévérité dans un autre concile. Le pape prononça la sentence d'interdiction contre Photius, sous peine d'anathème jusqu'à la mort, s'il s'ingéroit à faire aucune fonction épiscopale. Grégoire de Syracuse, et tous ceux que Photius avoit ordonnés, furent frappés de la même censure. Ignace fut reconnu seul patriarche légitime, les anathèmes lancés contre lui, déclarés nuls. On excommunia quiconque oseroit s'opposer à son rétablissement ou le troubler dans ses fonctions, lui et les autres évêques chassés par Photius. Comme l'empereur avoit mandé au pape que les évêques d'Occident approuvoient sa conduite, le pape leur écrivit pour les instruire de cette calomnie, à laquelle il protestoit qu'il n'ajoutoit aucune foi. La lettre de Michel étoit remplie d'injures contre le pape et l'église romaine. Nicolas lui répondit avec douceur, mais avec supériorité ; il le comparoit à Goliath, et se comparoit lui-même à David. Il répétoit ce qu'il avoit dit dans les lettres précédentes sur Photius. Il demandoit de l'empereur qu'il fît brûler publiquement un exemplaire de la lettre injurieuse qu'il lui avoit envoyée ; sinon il le menaçoit d'excommunier et les auteurs de la lettre et les secrétaires, et de la faire brûler au milieu de Rome, à la face de toutes les na-

tions qui venoient sans cesse visiter le tombeau de saint Pierre. Il exigeoit qu'Ignace et Photius se rendissent tous deux à Rome pour plaider leur cause devant lui. Les trois légats chargés de cette lettre en reçurent aussi plusieurs autres adressées aux évêques, au clergé de Constantinople, à Photius, à Bardas, à Ignace, à la femme et à la mère de l'empereur, à plusieurs membres du sénat. Le pape instruisoit les évêques et le clergé de Constantinople de ce qui s'étoit passé à Rome; il se plaignoit de la lettre outrageante de l'empereur. Il reprochoit à Photius tous ses crimes. Il exhortoit Bardas à réparer le mal qu'il avoit fait, à prendre la défense d'Ignace auprès de l'empereur, et à favoriser ses légats. Il informoit Ignace du zèle avec lequel il avoit pris et prenoit encore sa défense. Il en donnoit avis à Théodora, qu'il exhortoit à la patience. Il prioit l'impératrice Eudocie de faire usage de son crédit en faveur d'Ignace. Enfin il adressoit une lettre commune à plusieurs sénateurs de Constantinople pour les engager à s'employer pour Ignace, et à se séparer de la communion de Photius. Nous verrons dans la suite le peu d'effet que produisirent ces lettres sur l'esprit de Photius, de Bardas et de l'empereur.

Pendant les troubles de l'Eglise et de la cour de Constantinople, la guerre contre les Sarrasins duroit toujours; il se donna plusieurs combats dont les succès furent différens. Léon, général des troupes impériales, plus habile ou plus heureux que Théoctiste, remporta de grands avantages. Il prit de force une place qu'Elmacin nomme *Aïncarja*, la détruisit, et emmena tous les habitans en esclavage. Il passa l'Euphrate, porta le ravage jusqu'aux portes d'Amide, prit et pilla plusieurs châteaux au-delà du Tigre. D'un autre côté, l'émir de Mélitine, Omar, à la tête d'un camp volant, désola tout le pays jusqu'à Sinope, et fit retraite avant qu'on eût pu l'atteindre. Le jeune empereur, enivré des flat-

An. 858.
Elmacin, l. 2. *c.* 11.
Leo. p. 462.
Cedr. p. 545, 546.
Zon. t. 2, *p.* 158.
Contin. Theoph. p. 109, 110.
Simeon, p. 440.
Georg. p. 534.
Genes. p. 43, 44.

teries de ses compagnons de débauche, crut qu'il ne manquoit que sa présence pour terrasser ces opiniâtres ennemis. Accompagné de Bardas, il va mettre le siége devant Samosate, que les Sarrasins avoient reprise et réparée depuis l'expédition de Théophile. L'armée arriva le Jeudi-saint, et campa devant la ville. Les Sarrasins enfermés dans la place, affectant une extrême terreur, laissèrent faire, sans opposition, tous les préparatifs du siége. Mais le jour de Pâques, tandis que l'armée grecque, dans une pleine sécurité, ne s'occupoit que de la solennité de la fête, et que, sans avoir pris aucune précaution, elle assistoit au saint sacrifice, les assiégés ouvrent les portes, sortent en poussant de grands cris, courent avec furie au camp des Grecs. Tout fuit, ou tombe sans résistance sous le fer des Sarrasins. Michel, fuyant le premier, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Les bagages, les tentes, les riches équipages de l'empereur, sont la proie des ennemis. Les pauliciens, joints aux musulmans, étoient les plus acharnés au carnage. Carbéas, leur chef, signala son courage et sa fureur. Il tua de sa main grand nombre de Grecs, et n'épargna que ceux dont il espéroit une grosse rançon. Cent officiers des plus distingués, entre lesquels étoit le général Léon, furent ses prisonniers, et se rachetèrent ensuite. Mais il ne voulut jamais relâcher Léon, quelque somme qu'on lui offrît, et il le laissa mourir dans les fers.

An. 860. Deux ans après, Omar rentra dans la Cappadoce avec trente mille hommes : l'empereur en assembla quarante-cinq mille, la plupart Thraces et Macédoniens : c'étoient les meilleures troupes de l'empire. Mais sa plus grande ressource fut dans la personne de Manuel. Ce guerrier, qui avoit conservé le titre de commandant des troupes de la garde, vivoit depuis plusieurs années dans une retraite douce et tranquille, spectateur éloigné des orages d'une cour toujours agitée par les plus noires intrigues. Michel l'obligea de le suivre dans cette expédition,

Cedr. p. 546, Zon. t. 2, p. 158. Genes. p. 44, 45.

quoiqu'il fût fort avancé en âge. Les deux armées se rencontrèrent près d'Amasie, sur les bords de l'Iris, et en vinrent aussitôt aux mains. Le jeune empereur, qui vouloit commander sans avoir aucune connoissance de la guerre, se vit bientôt enfoncé de toutes parts. Aussi prompt à fuir qu'à livrer bataille, il fut suivi d'une grande partie de ses troupes. La chaleur étoit excessive, et les chevaux, ainsi que les hommes, se trouvant excédés de fatigue au bout de deux lieues, on gagna le haut d'une montagne escarpée et de difficile accès, comme un poste de sûreté. Un moment après, ils se virent enveloppés de l'armée ennemie, qui, montant à eux avec cette vivacité que donne la victoire, les auroit bientôt atteints, si Manuel, à la tête des troupes de la garde, n'eût repoussé leurs assauts continuels. Il falloit songer à la retraite ou périr. Manuel, dont c'étoit la destinée de sauver ses maîtres (il avoit deux fois sauvé Théophile), fait changer d'habits à l'empereur pour empêcher qu'il ne soit reconnu; et, s'étant mis à la tête de cinq cents hommes d'élite, il fait porter devant lui l'étendard de la croix, perce les bataillons des Sarrasins, et se trouve en un moment à la queue de leur armée. S'apercevant alors qu'il n'est pas suivi de l'empereur, que la crainte avoit arrêté, il retourne avec la même vitesse, et regagne le poste où se tenoit l'empereur. Comme il ne peut déterminer à un effort si hasardeux ce prince, qui n'étoit brave que loin du danger, Manuel, toujours à la tête de ce corps invincible qu'il avoit choisi, tombe sans cesse en tant d'endroits sur les assaillans, les écrase et les foudroie avec tant de vigueur, qu'Omar, épouvanté de cette tempête, manquant d'ailleurs d'eau et de fourrage, prit le parti de se retirer à quelque distance; et, tandis que les Sarrasins, harassés et couverts de blessures, se reposent des travaux d'une si rude journée, les Grecs, non moins fatigués, mais animés par la nécessité de fuir ou de périr, gagnent la

plaine, et se trouvent au point du jour hors d'atteinte à la poursuite des vainqueurs.

An. 862. Cedr. p. 546, 547. Zon. t. 2, p. 158, 159. Leo. p. 462. Contin. Theoph. p. 111 et seqq. Simeon, p. 440. Georg. p. 534, 535. Genes. p. 45, 46. Elmacin. l. 2, c. 11.

Omar étoit pour l'empire un voisin très-incommode. Vaillant, infatigable, secondé des pauliciens, implacables ennemis, il faisoit un désert de la Cappadoce, du Pont, de la Cilicie. Tandis que les Grecs travailloient à réparer leurs pertes, il continuoit de désoler l'Asie mineure, d'où il emmena soixante-dix mille prisonniers. Deux autres généraux sarrasins attaquèrent en même temps cette malheureuse contrée : l'un avec une flotte de vingt vaisseaux vint emporter Antioche de Cilicie ; l'autre, ayant franchi les défilés du mont Amanus, prit une place qu'Elmacin nomme *Arsia*, d'où il enleva cinq mille hommes et dix mille têtes de bétail. L'année suivante 862, Omar se remit en campagne, suivi de quarante mille hommes ; il pénétra dans le Pont jusqu'au port d'Amise, qu'il prit et pilla. Trouvant cette contrée sans défense, il y fit un riche butin, enlevant hommes et troupeaux. On dit que cet émir, aussi fougueux, aussi extravagant que Xerxès, arrivé au bord de la mer qui s'opposoit à ses pillages, la fit battre de verges. Ces nouvelles excitoient les murmures de la ville de Constantinople. On gémissoit de voir qu'un barbare insultât impunément l'empire, sans que ni l'empereur ni le César, endormis dans la crapule, s'éveillassent au bruit de tant de ravages. Mais Michel, abruti par ses excès, ne cherchoit de gloire que dans les exploits de la débauche ; et Bardas n'osoit s'éloigner de la personne du prince, qui ne pouvoit vivre long-temps, et dont il méditoit dès-lors d'abréger la vie pour prendre sa place. En attendant, il ne vouloit confier qu'à sa famille le commandement des armées. Il jeta les yeux sur son frère Pétronas, qui résidoit pour lors à Ephèse en qualité de gouverneur d'Ionie et de Lydie ; il lui envoya ordre de rassembler au plus tôt toutes les troupes des provinces voisines, et de marcher contre les Sarrasins.

Il fit partir les compagnies de la garde avec les troupes de Thrace et de Macédoine, pour aller le joindre à Ephèse.

Pétronas n'étoit pas guerrier; mais il ne manquoit pas de prudence. Il prit pour conseil Nazar, gouverneur de Galatie, plus habile que lui dans les opérations de la guerre, et lui fit part du commandement. Ce fut sans doute par son avis qu'il préféra une bonne armée à une armée nombreuse, et qu'il ne se fit suivre que de soldats choisis et bien disciplinés. Encouragé par les discours d'un saint personnage, que le peuple regardoit comme un prophète, il partit, et trouva Omar campé près d'Amasie, dans un vallon environné de roches escarpées : le choix de ce campement prouve que ce fameux Sarrasin étoit plus redoutable par sa bravoure impétueuse que par sa science militaire. On ne pouvoit sortir de ce vallon que par trois gorges, que ferma Pétronas, ayant divisé son armée en trois corps. Omar ne s'aperçut de sa faute que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Toutefois il ne perdit pas courage; et relevant celui de ses soldats par le souvenir de leurs exploits, et par le mépris qu'ils devoient faire d'un ennemi tant de fois vaincu, il leur ordonna de se préparer à combattre le lendemain, et de rendre luisantes leurs lances et leurs épées pour les teindre du sang des Grecs. Dès le point du jour il leur fait prendre les armes, et marche à leur tête pour forcer un des passages. La difficulté du lieu, la vive résistance qu'il y rencontra, rendirent ses efforts inutiles. Il retourne en arrière pour attaquer le passage opposé; il le trouve encore impénétrable. Enfin, réunissant toutes ses forces, il les porte sur le poste où Pétronas, qu'il méprisoit, commandoit en personne; mais c'étoit aussi l'endroit le mieux défendu par l'élite de l'armée. Après plusieurs charges réitérées, toujours animées par la fureur, et repoussées avec la même violence, Omar, écumant de rage, s'élance sur le

fer des ennemis, et tombe percé de coups. En même temps les Grecs se jettent dans l'enceinte, et les Sarrasins, enveloppés, sont taillés en pièces, sans qu'il en échappe un seul. Le fils d'Omar avoit déjà passé l'Halys pour ravager le pays, lorsqu'il apprit la défaite et la mort de son père; il fut pris avec tout son détachement comme il fuyoit vers Mélitine. Pétronas porta la tête d'Omar à Constantinople, et triompha dans le Cirque. Il mourut peu de temps après.

An. 863.
Leo. p. 463.
Simeon, p. 440, 441.
Georg. p. 535.
Spon. misc. p. 332.

Théophile avoit foulé ses peuples par le luxe de ses bâtimens; Michel les épuisa par ses folles libéralités et par ses débauches. C'étoient les seuls objets de ses énormes dépenses. Passionné pour les courses du Cirque, il fit construire pour ses chevaux, qu'il estimoit plus qu'aucun de ses sujets, une écurie aussi magnifique qu'un palais. Les murs étoient incrustés de marbre et de porphyre. Des sources pures y promenoient leurs eaux, et se reposoient de distance en distance dans des bassins qui servoient d'abreuvoirs. Rien ne le flattoit plus agréablement que la beauté de cette superbe écurie. Un jour qu'il la faisoit voir à un citoyen de Constantinople, homme simple et peu courtisan, comme il se vantoit que cet édifice rendroit son nom immortel : *Seigneur*, lui dit le citoyen, *Justinien a bâti Sainte-Sophie, il l'a enrichie de tous les ornemens d'une pieuse magnificence; cependant on ne parle plus de lui, et vous espérez qu'un dépôt de fumier fera vivre à jamais votre mémoire !* Blessé au vif de cette répartie, il fit chasser le philosophe à coups de fouet par les valets de l'écurie. Deux inscriptions qui se lisent encore sur les murs d'Andrinople et de Sélymbrie nous apprennent cependant qu'il en répara l'enceinte détruite par les Bulgares. Quoique impie jusqu'au sacrilége, il fit bâtir quelques églises; il enrichit celle de Sainte-Sophie d'ornemens très-précieux, entre autres d'un chandelier d'or du poids de soixante livres.

Michel, jaloux de la victoire de Pétronas, qu'il n'aimoit point, voulut marcher lui-même contre les Sarrasins. Il laissa Oryphas pour gouverner Constantinople. Il étoit encore en marche, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'irruption d'un peuple féroce inconnu jusqu'alors. Oryphas lui mandoit que les Russes, sortis des glaces de la Scythie, traversoient le Pont-Euxin sur deux cents barques. Ils étoient déjà vers les embouchures du Danube; et, bientôt entrés dans le Bosphore, ils parurent à la vue de Constantinople. La cruauté de ces barbares jetoit toute la ville dans de mortelles alarmes. Sans cesse ils faisoient des descentes, et massacroient impitoyablement ce qu'ils rencontroient. Aucune des îles voisines ne fut à l'abri de leurs ravages; ils égorgeoient les habitans, enlevoient l'or et l'argent des églises, pilloient les monastères. Ils saccagèrent celui dans lequel étoit retiré le patriarche Ignace, et coupèrent la tête à vingt-deux moines. Sur l'avis d'Oryphas, l'empereur revint aussitôt, et passa le canal avec beaucoup de danger; il se livra aux mouvemens de cette piété passagère qui commence et finit avec le péril. Accompagné de Photius et de tout le peuple, il se rendit en procession à l'église de Blaquernes pour implorer le secours de la mère de Dieu, protectrice de la ville. On porta la robe de la sainte Vierge au bord de la mer; on l'y plongea comme pour rendre cet élément favorable. Si l'on en croit les auteurs contemporains, cette dévotion fut suivie d'un prompt effet. La mer, auparavant calme et tranquille, s'agita tout à coup; les flots, soulevés avec violence, brisèrent et fracassèrent les barques des Russes; il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui, s'étant sauvés à terre, effrayés de ce désastre imprévu, dont ils apprirent la cause avec étonnement, vinrent se faire baptiser à Constantinople, et s'en retournèrent dans leur pays avec un évêque pour instruire leurs compatriotes. Dans le même temps une flotte de ving-sept

Av. 864.
Leo. p. 551, 552.
Zon. t. 2, *p.* 162.
Contin. Theoph. p. 121, 122.
Simeon, p. 445.
Georg. p. 535, 536.
Nicet. in Ign.

vaisseaux crétois ravageoit les Cyclades, et pénétra jusqu'à l'île de Proconèse dans la Propontide, faisant le dégât sur toutes les côtes.

An. 865. Leo. p. 464, 467. Zon. t. 2, p. 165, 166. Simeon, p. 446, 449. Georg. p. 536, 541. Glycas, p. 197.

Depuis l'extinction de l'hérésie des iconoclastes, la mémoire de Constantin Copronyme étoit devenue aussi odieuse qu'elle avoit été révérée : mais on ne put voir sans horreur la barbarie qu'exerça Michel sur le cadavre de ce malheureux prince, et sur celui de Jean Lécanomante, le patriarche de Théophile. Les ayant fait tirer de leurs tombeaux, où l'on dit que le corps de Copronyme fut trouvé sain et entier, il les fit apporter dans le Cirque. Là, exposés aux yeux de tout le peuple assemblé pour les jeux, ils furent battus de verges, et ensuite jetés au feu. Après cet affreux spectacle, on scia le tombeau de Constantin, qui étoit du plus beau marbre vert, et l'on en forma le balustre d'une église que l'empereur faisoit bâtir.

Rien ne prouve mieux la dépravation d'un siècle que le renversement général des idées sur le vice et sur la vertu. Que penser d'une nation, lorsqu'on voit les historiens, qui sont d'ordinaire l'écho du public, s'accorder à combler d'éloges des hommes sans honneur, qui ne s'élèvent à une haute fortune que par le succès de leurs crimes? Tel fut ce Basile, que les écrivains de ce temps-là nous représentent comme un héros de sagesse, dont ils louent la piété, qu'ils feroient même passer pour un saint, s'ils n'avoient la bonne foi de raconter les bassesses et les forfaits qui lui ouvrirent le chemin du trône. Nous verrons que pour y parvenir il n'épargna ni les parjures ni les meurtres. Son crédit croissoit de jour en jour. A la vérité, s'il eût eu le cœur du prince entre ses mains, il auroit, ce semble, mieux aimé le porter au bien que de le plonger dans le crime : mais son ambition lui fit trahir le parti de la vertu; et, crainte de hasarder sa fortune, il eut la coupable complaisance de se prêter aux désordres de son maître. Michel s'ennuyoit

du commerce qu'il entretenoit depuis long-temps avec Ingérine : Basile, peu délicat sur l'article de l'honneur, consentit à l'épouser, et livra en échange sa sœur Thècle, aussi ambitieuse et plus dissolue que son frère. Pour consommer ce trafic scandaleux, il lui fallut répudier sa femme Marie, dont il avoit un fils nommé Constantin. Elle fut renvoyée en Macédoine, chez ses parens, avec de grandes richesses, pour la consoler de ce divorce. Le mariage de Basile et d'Ingérine s'étant fait à la fin de décembre 865, elle accoucha, le premier septembre suivant, d'un fils qui fut nommé *Léon*, et que bien des gens crurent être le fils de Michel.

A force d'infamie, Basile vint enfin à bout de franchir l'intervalle qui le séparoit de Bardas. Egaux en crédit, ils ne s'occupèrent plus l'un et l'autre que des moyens de se supplanter. Bardas étoit soutenu par sa qualité d'oncle de l'empereur, par l'attachement des officiers et des domestiques de la cour, qu'il avoit placés pour la plupart, et par sa hardiesse à commettre des crimes. Basile avoit en sa faveur les liens de la débauche, plus forts que ceux de la nature dans un prince corrompu, le crédit de sa sœur auprès de son nouvel amant, et celui qu'une ancienne habitude conservoit à Ingérine. On ne cessoit de représenter à l'empereur que son oncle abusoit de son nom pour commettre des injustices, et Bardas ne donnoit que trop d'occasions de l'en accuser. Ces remontrances furent si souvent répétées, que Michel, se réveillant enfin, réforma plusieurs ordonnances de Bardas, qui reçut avec un déplaisir sensible ce coup mortel porté à son autorité. Basile eut encore l'adresse de détacher de Bardas le patrice Symbace son gendre, homme ambitieux et violent, intendant des postes de l'empire. *Comptez*, lui disoît Basile, *sur tout ce que j'ai de crédit. Je ne cesse de vous recommander à l'empereur : il vous aime ; il veut vous approcher le plus près de sa personne, et vous créer César : votre beau-*

An. 866.
Leo. p. 464, 465, 466.
Cedr. p. 555, 556.
Zon. t. 2, *p.* 165.
Manas. p. 105.
Glycas, p. 295.
Contin. Theoph. p. 127, 128.
Const. Porphyr. p. 147, 148.
Simeon, p. 446, 447, 448.
Georg. p. 537, 538, 539.
Genes. p. 49, 50, 51.

père est le seul obstacle. Ces paroles, appuyées de sermens, allumèrent dans le cœur de Symbace un violent désir d'écarter Bardas; et comme sa charge lui donnoit un libre accès auprès de l'empereur, il lui insinua que Bardas attentoit à sa vie, et que le zèle pour son prince l'obligeoit à révéler les pernicieux desseins de son beau-père. Il lui fit ensuite le détail d'une conjuration supposée. Cette calomnie, confirmée par le témoignage de Basile, fut aussitôt crue que débitée. L'empereur ne songea plus qu'à prévenir Bardas. Basile, faisant réflexion qu'on risqueroit trop si l'on osoit l'attaquer à Constantinople, où il avoit grand nombre de partisans, engagea le prince à passer en Asie avec son armée, sous prétexte d'aller reconquérir l'île de Crète. Bardas, ne pouvant se dispenser de l'accompagner, il seroit facile de s'en défaire dans le voyage. Cependant le philosophe Léon, créature de Bardas, ayant eu quelque soupçon de ce complot, l'exhortoit à ne pas quitter le palais; *que c'étoit se mettre à la merci de ses ennemis, et que, s'il sortoit de Constantinople, il n'y reviendroit jamais.* Bardas, touché de ces avis, sembloit résolu de les suivre: ce ne fut que par un parjure exécrable qu'on parvint à calmer ses alarmes. Le jour de l'Annonciation, Bardas assistant à la messe, Photius le prit par la main après la lecture de l'évangile, et le conduisit à la galerie des catéchumènes, où se rendirent en même temps Michel et Basile. Là le patriarche, en présence de la croix, tenant en main les redoutables mystères, trempa une plume dans le sang de Jésus-Christ, et fit signer à l'empereur et à Basile qu'ils n'avoient aucun mauvais dessein contre Bardas, et qu'il pouvoit en sûreté partir avec eux. Toutefois une protestation si sacrée ne rassura pas entièrement Bardas. La veille du départ, après avoir été à l'église de Notre-Dame des Voyageurs, implorer la protection de la sainte Vierge (car ces malheureux siècles allioient la noirceur des crimes avec les pratiques de dé-

votion), il invita ses amis à souper ; et, comme s'il eût prévu qu'il ne les reverroit plus, il leur distribua des présens, en les priant de se souvenir de lui.

L'armée partit le jour de Pâques, qui tomboit, cette année, au 7 avril. Tandis que la flotte faisoit route vers l'île de Crète en côtoyant le rivage, l'armée de terre, après quatorze jours de marche, vint camper au bord de la mer. Depuis qu'on s'étoit éloigné de Constantinople, Basile ne cessoit de presser secrètement l'empereur d'exécuter sa résolution. Mais ce prince timide, considérant le grand pouvoir du César, dont le fils Antigone commandoit les troupes de la garde, n'osoit risquer un coup si hardi. Enfin les conjurés trouvèrent une occasion de persuader à l'empereur qu'il étoit perdu lui-même, s'il ne se hâtoit de prévenir une rébellion près d'éclater. La tente de l'empereur étoit dans la plaine ; Bardas, soit par vanité, soit par défiance, soit sans dessein, avoit placé la sienne sur une hauteur voisine. On fit entendre à l'empereur que le César avoit choisi ce poste supérieur pour tomber sur lui avec les troupes qui lui étoient dévouées, et Michel, effrayé, commanda de lui ôter la vie lorsqu'il viendroit le lendemain matin lui demander l'ordre, selon la coutume. Ce secret, communiqué à toute la faction de Basile, transpira dans le moment. Bardas fut averti à l'entrée de la nuit que la résolution étoit prise de le massacrer le lendemain ; mais, par un effet de cet aveuglement qui précipite les hommes à leur perte, lorsqu'elle est arrêtée dans les conseils du maître souverain, il méprisa cet avis. Cependant il passa la nuit dans des transes continuelles, et dès avant le jour il consulta ses amis sur le parti qu'il devoit prendre. Philothée, son premier écuyer et le plus zélé de ses partisans, lui conseilla de faire bonne contenance et d'aller dès le matin avec sa garde se présenter au prince dans l'équipage le plus magnifique. *Soyez sûr*, lui dit-il, *que votre intrépidité, jointe à*

l'éclat de votre rang auguste, glacera de crainte vos lâches ennemis. Bardas suivit ce mauvais conseil. A l'entrée de la tente de l'empereur, il fut reçut avec respect par Basile, qui, en qualité de premier chambellan, le prit par la main et le conduisit au prince. Tout étoit prêt pour l'exécution. Les conjurés, à la porte de la tente, attendoient le signal que vint leur donner Symbace : c'étoit le signe de la croix. Ils entrèrent sur-le-champ ; mais la vue des gardes du César, qui étoit venu bien accompagné, les tenoit en alarmes, et leurs bras sembloient engourdis de crainte. Bardas alloit échapper, lorsque Michel, ayant fait approcher Basile, lui dit à l'oreille : *Veux-tu donc que je périsse? Choisis de la mort de Bardas ou de la mienne.* Basile tire aussitôt son épée en criant : *A moi, braves gens! sauvez l'empereur.* A ce cri, Bardas se jette aux pieds du prince pour demander grâce; Basile lui porte le premier coup, tous les conjurés fondent sur lui, et le mettent en pièces.

Les gardes de Bardas, entendant les cris de leur maître, se jetoient en foule dans la tente pour le défendre, et l'empereur couroit le plus grand péril, si Constantin, grand prevôt de l'armée, ne les eût enveloppés sur-le-champ avec sa troupe, qu'il tenoit toute prête; il les harangua avec véhémence, les menaçant de la punition la plus sévère, s'ils faisoient aucun mouvement, et leur promettant récompense, s'ils se tenoient dans le devoir. Il les renvoya donc à leur quartier, les escortant au travers de l'armée, qui apprit avec effroi cette terrible catastrophe. La vue des membres du malheureux prince, que les conjurés portoient au bout de leurs piques, redoubla la terreur. Michel, qui ne s'étoit pas proposé d'autres exploits, s'embarqua dès le même jour, et partit pour Constantinople. C'étoit le 21 avril; l'armée le suivit à petites journées. Comme il abordoit au port d'Acritas, près de Chalcé-

doine, tout le Bosphore et tout le rivage étant couvert d'une multitude infinie de peuple qui étoit venu à sa rencontre, il aperçut sur le haut d'un rocher un moine qui lui crioit de toutes ses forces : *Triomphez, prince ; vous avez versé le sang de votre oncle, de votre second père. Malheur à vous ! malheur à vous ! ce sang retombera sur votre tête.* Michel et Basile donnèrent ordre à un soldat d'aller couper la tête à ce moine insolent ; mais le peuple, étant accouru, l'arracha des mains de l'exécuteur en criant *que c'étoit un insensé, possédé du démon qui le faisoit parler malgré lui.*

Anast. in Nicolao. Nicet. in Ign. Fleury, hist. ecclés. l. 50, art. 42, 49, et suiv.

Bardas n'avoit cessé de persécuter Ignace. Avant son départ de Constantinople, troublé sans doute par ses remords, il avoit vu en songe ce saint prélat l'accuser devant le tribunal de Dieu, et demander justice. Irrité de cette vision, il avoit donné ordre de le resserrer plus étroitement et de le traiter avec plus de rigueur. Après la mort de Bardas, Photius, assez pénétrant pour voir que Basile n'avoit fait périr le César que pour prendre sa place, et qu'il n'épargneroit pas l'empereur même, prit conseil des conjonctures pour régler sa conduite. Il avoit fait sa cour à Bardas, auquel il devoit sa fortune ; dès qu'il fut mort, il se déchaîna contre lui ; et comme il ignoroit encore quel seroit le succès du combat que l'ambition de Basile alloit livrer à l'empereur, il s'efforça de les ménager tous deux. Mais pendant que la cour, occupée d'intrigues et de cabales, perdoit entièrement de vue les affaires de la religion, il exerçoit impunément sa tyrannie sur ceux qui, demeurant fidèles à leur légitime patriarche, s'étoient séparés de sa communion. Les magistrats, qu'il gagnoit par ses libéralités et par son adresse, servoient sa vengeance. Pour grossir son parti, il se fit établir par l'empereur dépositaire et distributeur de tous les legs pieux : moyen sûr d'acheter par ses largesses grand nombre de partisans sans qu'il lui en coûtât rien. De

plus, comme il étoit très-savant, et qu'il rassembloit dans son palais une foule de disciples et de gens d'esprit des premières familles, qui venoient prendre ses leçons, il n'en admettoit aucun qui n'eût protesté par écrit que, sur les affaires de l'Eglise, il lui demeureroit inviolablement attaché.

Le pape, de son côté, n'oublioit rien pour décréditer Photius. Bogoris, roi des Bulgares, ayant envoyé à Rome des ambassadeurs pour consulter le pape sur plusieurs articles concernant la religion, et pour lui demander des évêques et des prêtres, le pape répondit à ses questions par une grande lettre qui fait un des plus beaux monumens de l'histoire ecclésiastique. Cette occasion lui parut favorable pour faire passer à Constantinople les lettres qu'il adressoit à l'empereur, à Photius, aux évêques et à tous les autres dont nous avons déjà parlé. La route de Bulgarie étoit plus sûre que celle de la mer, dont les Grecs étoient les maîtres. Il fit donc accompagner les deux évêques qu'il envoyoit aux Bulgares de trois légats, qui, étant arrivés en Bulgarie, prirent le chemin de Constantinople; mais ils furent arrêtés sur la frontière par le commandant, qui, les traitant avec insulte, les obligea de retourner sur leurs pas. L'empereur lui-même dit aux résidens des Bulgares que, sans la considération qu'il avoit pour leur roi, qui protégeoit ces émissaires du pape, il les auroit mis hors d'état de revoir jamais l'Italie.

Photius, plus ardent encore que l'empereur, ayant appris que les légats en Bulgarie le faisoient passer pour un usurpateur, résolut de pousser à bout le pape Nicolas, et de se venger de l'excommunication, en le déposant lui-même. Pour cet effet, il mit en œuvre une impudente fourberie dont on n'a jamais vu d'autre exemple. Comme il étoit parfaitement instruit des canons et de la discipline de l'Eglise, il supposa un concile œcuménique, dont il fabriqua les actes avec tant de soin, que

jamais une pareille assemblée ne paroissoit avoir été plus régulière. On y voyoit des accusateurs qui demandoient justice, des témoins qui déposoient contre le pape Nicolas. Photius prenoit d'abord le parti du pape; il ne vouloit pas qu'on le condamnât en son absence; les pères du concile décidoient au contraire, et Photius, se rendant enfin à leur autorité, prononçoit, selon l'avis unanime, la déposition de Nicolas. Il déclaroit excommunié quiconque communiqueroit avec lui. Il trouva vingt-un évêques assez corrompus pour souscrire ces actes, et il y ajouta lui-même près de mille souscriptions. On y voyoit les noms de l'empereur, de Basile, des légats, des trois patriarches d'Orient, des abbés, du clergé, de tous les sénateurs. Photius avoit fait signer l'empereur pendant qu'il étoit ivre; les autres seings étoient supposés. Pour engager Louis, empereur d'Occident, à chasser Nicolas du saint-siége, et, pour mettre dans ses intérêts Ingelberge, femme de ce prince, il porta l'audace jusqu'à supposer des acclamations dans lesquelles le concile donnoit à Louis le titre d'empereur que les Grecs lui refusoient, et à sa femme celui d'Auguste et de nouvelle Pulchérie. Il envoya ce roman si bien contrefait à Louis et à Ingelberge, par deux évêques, avec des présens et des lettres remplies de flatteries. Il composa ensuite une lettre circulaire, qu'il répandit dans tout l'Orient. Il y représentoit comme autant d'erreurs capitales les usages de l'église latine, qui ne s'accordoient pas avec les pratiques de l'église grecque; il accusoit surtout les Latins d'une impiété horrible pour avoir inséré dans le symbole le mot *filioque*; dire que le Saint-Esprit procède du fils ainsi que du père, c'étoit, selon lui, admettre deux principes dans la trinité, c'étoit se rendre indigne du nom de chrétien; et ce reproche, inventé par Photius, fait encore aujourd'hui un des prétextes du schisme des Grecs. Cependant cette addition, assez ancienne dans l'église latine, n'étoit devenue une

hérésie aux yeux de Photius que depuis qu'il avoit été condamné par le pape; la profession de foi qu'il avoit envoyée à Rome avec sa lettre synodique huit ans auparavant, étoit conforme dans tous les points à la croyance de l'église romaine. Il envoya au roi des Bulgares une lettre pareille avec la souscription, sans doute supposée, de Michel et de Basile. Les deux empereurs (car Basile étoit alors associé à l'empire) demandoient à ce prince d'obliger les légats du pape d'abjurer ces erreurs et de reconnoître Photius pour patriarche œcuménique.

Leo. p. 466. Cedr. p. 556. Zon. t. 2, p. 166. Manas. p. 107. Glycas, p. 293. Contin. Theoph. p. 128, 129. Const. Porphyr. p. 148. Simeon, p. 418, 458. Georg. p. 539.

Toutes ces faussetés de Photius n'étoient aperçues ni de Michel, toujours enseveli dans la débauche, ni de Basile, uniquement occupé des projets de son ambition. Bardas avoit été chargé du poids de toutes les affaires, qui depuis sa mort retomboit sur l'empereur, incapable de le soutenir; il le reconnoissoit lui-même sans en avoir de honte. Jamais ce prince n'avoit connu d'autre usage de la puissance souveraine qu'une oisiveté licencieuse, ni d'autre privilége que l'impunité. D'ailleurs il se voyoit sans enfans; et quoiqu'il n'eût encore que vingt-sept ans, sa jeunesse flétrie dans sa fleur ne lui laissoit aucune espérance de postérité. Il jeta donc les yeux sur Basile pour l'associer à l'empire. L'histoire nous a conservé le détail de cette inauguration. Le soir de la veille de la Pentecôte, l'empereur envoya secrètement ordre à Photius de faire les dispositions nécessaires pour couronner Basile le lendemain. Dès le matin, le peuple, assemblé dans la chapelle du palais, vit avec surprise placer deux siéges sur l'estrade destinée à l'empereur. Bientôt après, l'empereur sortit de son appartement dans le plus pompeux appareil. Basile marchoit derrière lui, revêtu de son manteau de cérémonie, et portant l'épée du prince en qualité de premier chambellan. Arrivé à la porte de la chapelle, l'empereur, sans déposer sa couronne, comme c'étoit

la coutume, s'avança jusqu'à l'entrée du sanctuaire, et monta sur son trône. Basile s'assit sur le plus haut degré de l'estrade; au-dessous de lui le grand logothète Léon, tenant en main un cahier; sur le plus bas degré, les officiers de la chambre de l'empereur. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, le logothète, se levant, lut à haute voix ces paroles : *Le César Bardas avoit attenté à ma vie, et son dessein criminel auroit réussi sans la vigilance de Basile et de Symbace. Il a porté la peine que méritoit sa perfidie. Connoissant la fidélité de Basile, le zèle dont il a été animé pour la conservation de mes jours, et la tendre affection qu'il me porte, je lui confie le soin de mon empire; je partage avec lui mon autorité, et je veux que tous mes sujets le reconnoissent pour empereur.* Basile fondoit en larmes. L'empereur prit sa couronne, et la mit entre les mains de Photius, qui la porta sur l'autel, et prononça sur Basile une formule de prières. Ensuite les officiers de la chambre ôtèrent à Basile le manteau de chambellan, et le revêtirent des ornemens impériaux. Basile se prosterna aux pieds de l'empereur; et Photius ayant repris la couronne sur l'autel, la posa sur la tête de Basile. En ce moment toute l'assemblée s'écria : *Longues années à Michel et à Basile !* et l'on célébra le saint sacrifice.

L'ambition fit tous les crimes de Basile. Dans une cour où la vertu est en honneur, on s'efforce de paroître vertueux pour avancer sa fortune; le malheur des conjonctures avoit exigé de Basile un effet tout contraire; pour s'élever, il lui avoit fallu se prêter à des désordres dont il étoit éloigné par caractère. Dès qu'il n'eut plus rien à désirer, il rentra dans son naturel; sage, bienfaisant, sobre, modéré dans toute sa conduite, il gagna bientôt tous les cœurs, et l'empire reconnut que le seul bon usage que Michel eût fait de sa puissance, étoit de la partager. Mais, Symbace, qui n'avoit contribué à la

Leo. p. 467. Cedr. p. 566. 567, 569. Zon. t. 2, p. 167. Const. Porphyr. p. 149, 150, 163, 164. Simeon, p. 449. Georg. p. 139, 140.

chute de Bardas que dans l'espérance de monter à sa place, vit avec dépit qu'il avoit été joué par Basile. Dévoré de jalousie, il se ligue avec Georges Pégane, gouverneur d'Hellespont, qui lui fournit des troupes. Ils se mettent en campagne, et publient un manifeste rempli de protestations d'un attachement inviolable à Michel, leur légitime empereur, et d'invectives contre Basile, fourbe, artificieux, qui, né dans la poussière, nourri dans la mendicité, après avoir traîné sa jeunesse dans les plus vils emplois, avoit, par ses basses flatteries, réussi à séduire le prince, et s'étoit enfin assis à côté de lui pour le précipiter lui-même. A les entendre, loin d'être rebelles, ils étoient les sujets les plus zélés et les plus fidèles; c'étoit pour l'honneur et le salut du prince qu'ils prenoient les armes; et, sous ce prétexte, ordinaire aux révoltés, ils ravagent le pays, pillent les villes et les campagnes, brûlent les maisons, et couvrent les bords de la Propontide et du Bosphore de sang et de carnage. Ils courent toute la côte, et mettent le feu aux vaisseaux destinés pour Constantinople. Basile fait marcher des troupes dont il donne le commandement à Nicéphore, homme sage et prudent, qui, pour ne pas opiniâtrer les esprits et faire de cette rébellion naissante une guerre civile, ne se pressa point de combattre. Il fit courir dans l'armée rebelle des billets d'amnistie pour ceux qui se détacheroient des chefs de la révolte, avec promesse de récompense à quiconque les livreroit. Cet expédient lui réussit. L'hiver étant venu, les séditieux se séparèrent; et les deux chefs, réduits à se cacher, furent bientôt trahis par leurs propres partisans. Pégane fut pris le premier, et conduit à Constantinople. Après qu'on lui eut crevé les yeux et coupé le nez, on le fit demeurer pendant trois jours, assis sur une pierre, près de la colonne milliaire, dans la grande place, tenant à la main une tasse, où les passans jetoient quelque aumône. Trente jours après, Symbace fut surpris dans

une hôtellerie. On le conduisit à l'empereur, qui, pour se divertir aux dépens de ces malheureux, voulut que Pégane allât au-devant de lui, marchant à reculons, et lui portant sous les narines la fumée de l'encens qu'il tenoit dans un tesson de terre. On traita Symbace comme on avoit traité Pégane; et, de plus, on lui coupa la main droite. Ensuite on les renvoya dans leurs maisons avec défense d'en jamais sortir, sous peine de la vie. Si l'on en croit Constantin Porphyrogénète, petit-fils de Basile, ce prince, après la mort de Michel, non-seulement leur pardonna, mais s'efforça même de les consoler en les comblant de bienfaits, et les faisant souvent manger à table.

An. 867. Leo. p. 467, 468, 469. Cedr. p. 556, 557, 567. Zon. t. 2, p. 166, 167. Manas. p. 105, 107. Glycas. p. 291 et seqq. Joël. p. 179. Contin. Theoph. p. 128 et seqq. Const. Porphyr. p. 151, 154, 155, 156, 158. Simeon, p. 448, 450, et seqq. Georg. p. 526, 542, 543. Nicet. in Ign. Genes. p. 54. Du Cange, fam. byz. p. 138.

Depuis que Basile partageoit avec Michel la dignité impériale, les désordres de ce prince lui étoient devenus plus insupportables : il en croyoit aussi partager la honte, et ne cessoit de l'exhorter à changer de vie. Ces fréquentes remontrances le rendirent odieux. Michel écouta plus volontiers ses compagnons de débauche, qui lui conseilloient de se défaire de ce censeur incommode. L'un d'entre eux s'offrit à l'exécution, et, ayant accompagné Basile à la chasse, il lui lança un trait comme pour frapper la bête; mais il manqua son coup. A l'instant, le cheval de l'assassin s'étant effarouché, emporta son maître au travers de la forêt, dans les rochers, dans les précipices. Ce malheureux, près de mourir, avoua son crime, exhortant ses camarades à respecter les jours de Basile, dont Dieu se déclaroit le protecteur.

Michel persista dans le dessein de le faire périr. Après une course de chars, où, selon la coutume, il avoit remporté la victoire, il donna un grand souper aux seigneurs qui avoient couru avec lui; l'impératrice et Basile y assistoient. Au milieu de la joie du festin, un rameur de la trirème impériale, nommé Basilicin, favori du prince à cause de sa bonne mine et de ses talens

en fait de débauche, prit la liberté de se mêler dans la conversation, et de faire un pompeux éloge de l'admirable dextérité de l'empereur. Michel, dont le vin avoit déjà troublé la raison, enivré encore par des flatteries dont il étoit idolâtre, fit apporter de sa garde-robe les habits impériaux, et en revêtit Basilicin, en lui donnant le titre d'empereur. Le matelot, interdit, ayant honte d'accepter ces ornemens, jetoit les yeux sur Basile; mais l'empereur se mit en colère, et Basile lui fit signe d'obéir. Michel alors se tournant vers Basile : *Vois-tu*, dit-il, *que la pourpre lui sied mieux qu'à toi? Je t'ai fait empereur; ne suis-je pas le maître d'en faire un autre?* Il impose silence à l'impératrice, qui, ne pouvant retenir ses larmes, tâchoit de lui faire entendre qu'une pareille extravagance anéantissoit la majesté impériale. Pour lui, il s'applaudissoit tellement de ce caprice insensé, que, dès le lendemain matin, il conduisit au sénat Basilicin revêtu de toutes les marques de sa nouvelle dignité; il le présenta aux sénateurs, leur déclarant qu'il l'avoit associé à sa puissance, et les prenant eux-mêmes à témoin qu'il avoit fait un meilleur choix que dans la personne de Basile. Tous les sénateurs, étonnés de cette incroyable folie, demeurèrent dans le silence, se regardant les uns les autres, sans oser lever les yeux sur l'empereur, qu'ils jugeoient entièrement dépourvu de raison.

Cependant Basile, recevant de toutes parts avis que sa perte étoit résolue, se détermina enfin à prévenir l'empereur. Théodora, mère de Michel, enfermée dans un monastère, avoit conservé un appartement voisin de celui de son fils, dans le palais de Saint-Mamas, hors de la ville, où elle avoit la liberté d'aller quelquefois prendre l'air avec ses filles. Elle voulut y donner à souper à son fils et à toute sa cour; elle invita Basile et Ingérine. Basilicin même ne fut pas oublié. Ce fut cette occasion que choisit Basile pour se défaire de ses enne-

mis ; et il est remarquable que, des conjurations rapportées dans l'histoire, un grand nombre s'est exécuté dans la sécurité de la table soit par le poison, soit par le fer. Basile communiqua son dessein à plusieurs seigneurs disposés à tout entreprendre pour se délivrer d'un prince extravagant qui déshonoroit l'empire. C'étoit le 24 septembre. On se mit à table à l'entrée de la nuit, et, avant neuf heures du soir, Michel étoit ivre. Basile s'en étant aperçu, se leva de table, et laissant sa femme Ingérine amuser de ses plaisanteries son ancien amant, il eut soin d'embarrasser la serrure de l'appartement de l'empereur, afin qu'on ne pût le fermer. Il revint aussitôt, et un moment après, l'empereur, plongé dans le sommeil, se fit conduire à son lit par Basile, qui le quitta après lui avoir baisé la main. Basilicin, dans le même état que Michel, se jeta sur un autre lit; tous deux s'endormirent aussitôt. Un moment après, le chambellan Ignace, se tenant debout à l'entrée de la chambre qu'il ne put fermer, vit arriver Basile avec une troupe armée. Tandis qu'il s'opposoit à leur passage, et qu'on le poussoit avec violence jusqu'au lit du prince, l'empereur s'éveilla au bruit du tumulte; et comme il levoit les deux mains en jetant de grands cris, un des conjurés, nommé Jean Chaldée, les lui trancha de deux coups de sabre, et l'acheva de plusieurs coups. D'autres massacroient Basilicin. Pendant ce temps-là Marien, frère de Basile, bien accompagné, défendoit l'entrée contre les domestiques de l'empereur. Après cette exécution, Basile, avec sa troupe, courut au grand palais, dont il força les portes. Il y fit venir Ingérine en magnifique équipage, et renvoya l'impératrice Eudocie chez ses parens. Il donna ordre à Paul, son chambellan, de pourvoir à la sépulture de Michel. Paul s'étant transporté au lieu de l'assassinat, trouva ce malheureux prince couché par terre, les entrailles hors du corps; autour de lui sa mère et ses sœurs fondoient en larmes, et jetoient des cris la-

mentables. L'ayant enveloppé dans la housse de son cheval, il le fit jeter dans une barque, et porter à Chrysopolis, où il fut enterré sans pompe dans un monastère. Michel avoit régné vingt-cinq ans et huit mois ; il mourut dans sa vingt-neuvième année.

Les historiens observent que les assassins de Michel firent une fin tragique ; ce qu'ils ne manquent pas d'attribuer à la vengeance divine. Mais la prospérité du règne de Basile, auteur du meurtre, prouve que la justice de Dieu ne punit pas toujours en cette vie les plus grands criminels. Jacobize, qui avoit tué Basilicin, étant à la chasse avec l'empereur, laissa tomber son épée, et tandis qu'il descendoit de cheval pour la ramasser, son pied s'étant embarrassé dans l'étrier, le cheval prit l'épouvante, emporta son maître au travers des vallons et des précipices, et le mit en pièces. Jean Chaldée étoit à la tête d'une armée ; accusé d'avoir tramé un complot contre l'empereur, il fut mis en croix. Assyléon, cousin de Basile, avoit été relégué dans une de ses maisons de campagne au voisinage de Constantinople, en punition des cruautés barbares qu'il exerçoit sur ses domestiques : une nuit ils l'assassinèrent et furent brûlés vifs après qu'on leur eut coupé les mains et les pieds. Le Perse Apélates et Constantin Toxaras, qui avoient eu part au meurtre de Michel, périrent aussi d'une mort funeste ; l'un fut rongé des vers ; l'autre fut massacré dans le pays de Cybire, où il commandoit. Enfin Marien, frère de Basile, s'étant rompu le pied en tombant de cheval, mourut de sa blessure. La nièce de Basile, qui fut mariée à Participace, doge de Venise, devoit être fille de ce Marien, ou de quelqu'une de ses sœurs.

LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

BASILE, SURNOMMÉ LE MACÉDONIEN.

Dès que Basile se fut mis en possession du palais, il se fit conduire en pompe à Sainte-Sophie pour y recevoir la couronne des mains du patriarche. Il étoit accompagné de sa femme Eudocie Ingérine, et de ses deux fils Constantin et Léon. Arrivé au pied de l'autel, se prosternant devant l'image de Jésus-Christ, il élève sa voix et s'écrie : *Seigneur, vous me donnez la couronne; je la mets à vos pieds, et je me consacre tout entier à votre service.* Ces paroles excitent dans l'assemblée une sorte d'enthousiasme; le clergé, les sénateurs, les officiers du palais applaudissent par des acclamations réitérées; le peuple surtout et les soldats versent des larmes de joie; ils se félicitent d'avoir un empereur qui, ayant passé par tous les degrés de l'infortune, avoit appris à compatir aux malheurs des hommes. Ils ne furent pas trompés dans leur espérance. Pour parvenir à la couronne, Basile avoit joint au mérite personnel les ressources de l'intrigue et l'audace des forfaits; dès qu'il ne lui en coûta plus rien pour être vertueux, il ne conserva que ses bonnes qualités. Son règne ferma pour quelque temps les plaies que tant de mauvais princes avoient faites à l'empire; ce fut un de ces remèdes puissans qui raniment la vieillesse et la soutiennent sur le penchant de la caducité.

An. 867. *Cedr. p.* 567, 568, 569. *Zon. t.* 2, p. 167. *Leo. p.* 470. *Manas. p.* 107, 108. *Glycas, p.* 294, 295. *Contin. Theoph. p.* 108. *Const. Porphyr. p.* 151, 157, *et seqq.* *Simeon. p.* 436, 453, 454. *Georg. p.* 543, 544. *Genes. p.* 61.

Il donna ses premiers soins au rétablissement des finances. Les largesses qu'il avoit faites selon l'usage,

dans la cérémonie de son couronnement, avoient é
tirées de ses propres fonds. Dès qu'il fut couronné, il fi
ouvrir le trésor impérial en présence des principaux d
sénat et des officiers du premier ordre. Il ne s'y trou
que trois cents livres pesant d'or, et quelques sacs d'a
gent. Il se fit apporter les registres de l'emploi; et, apr
avoir examiné les divers articles des énormes profusio
de son prédécesseur, il délibéra sur le parti qu'il de
voit prendre pour réparer tant de pertes. Le conse
étoit unanimement d'avis de faire rapporter toutes c
sommes par ceux qui les avoient reçues. L'empereur
usant d'indulgence, même pour des gens qui n'en mé
ritoient pas, n'exigea que la moitié de la restitution
et cette moitié, diminuée encore par les fraudes et l
subterfuges, ne produisit au trésor que trente mill
livres pesant d'or; somme bien modique pour fourni
aux besoins d'un grand empire; mais qui, jointe a
retranchement de toute dépense superflue, se trouv
suffisante pour soutenir les frais de plusieurs guerres
non-seulement sans surcharger les sujets, mais mêm
en diminuant les impôts. Il sembla, disent les histo
riens, que Dieu voulût récompenser Basile de ses libé
ralités et de ses aumônes par la découverte de plusieur
trésors enfouis dans la terre, que l'on vit sans mur
mure adjugés au fisc, devenu le trésor de l'état.

Tout étoit corrompu; les charges étoient puremen
vénales. On n'avoit besoin ni de probité, ni de science
ni de mœurs, pour décider du sort des autres homme
Basile employa toute son attention à choisir des juge
éclairés et vertueux, supérieurs à l'argent, à la faveur
à la crainte, uniquement favorables au bon droit et
l'innocence. Pour bannir absolument l'intérêt de tou
les tribunaux, il fit publier dans tout l'empire des édit
qui défendoient aux juges de rien recevoir des parties
sous quelque prétexte que ce fût; et, se chargeant lui
même de récompenser leurs travaux, il leur assigna de

)moraires suffisans pour vivre sans luxe, et proportion-
's à leur dignité, mais à condition qu'ils rempliroient
actement leurs fonctions. Il fit plus, et c'est ce qu'il
imita d'aucun prince, et ce qu'aucun prince n'a ja-
ais imité de lui, il avoit observé qu'un homme riche,
iais injuste, prend souvent avantage de son opulence
)ur susciter des chicanes à un homme sans fortune,
ui, ruiné par les délais et par les frais des procédures
vant que d'avoir obtenu justice, est forcé d'abandonner
)n droit. Pour tenir la balance égale entre le pauvre et
: riche, il se mit du côté du pauvre, et assigna des
)nds pour faire subsister les plaideurs indigens jusqu'à
ı décision de leur procès. C'est surtout dans les cam-
agnes, dans les provinces, et loin des yeux du prince,
ue la tyrannie des hommes puissans écrase leurs infé-
ieurs. Basile, ennemi de l'oppression, vouloit être in-
ormé de toutes les vexations; et si la magistrature étoit
rop foible pour les arrêter, il l'appuyoit de toute la force
le l'autorité souveraine. La grande salle nommée *Chalcé*,
ui servoit de vestibule au palais, et dans laquelle se
endoit la justice, menaçoit ruine; il la répara et l'em-
ellit. Il établit encore deux autres tribunaux, l'un
lans le palais Magnaure, l'autre dans le Cirque. Il as-
istoit lui-même aux jugemens, lorsque les autres af-
aires lui en laissoient le loisir : sa présence procuroit
ın double avantage; elle contenoit les juges dans les
bornes d'une exacte justice, et leur concilioit le respect
les peuples. Mais il n'y avoit aucun tribunal qu'il fré-
quentât plus assidument que la chambre du trésor;
c'étoit là que se décidoient les affaires qui concernoient
le recouvrement des impôts, source féconde d'injustices.
Plus sévère à l'égard des financiers qui exigeoient ce qui
n'étoit pas dû, qu'à l'égard des sujets qui ne payoient
pas ce qu'il devoient, il aimoit mieux souffrir la perte
de ses droits que de prêter son nom à des injustices
criantes. Les rôles des receveurs étoient écrits en notes

inintelligibles au peuple, ce qui donnoit lieu à des exactions arbitraires; il ordonna qu'ils seroient écrits en lettres communes et sans abréviations, afin que chacun pût vérifier à quelle somme il étoit taxé. Les dépenses des bureaux avoient été jusqu'alors sur le compte des peuples; c'étoit un accroissement à la contribution. Basile le retrancha, et prit sur son compte les frais des registres des commis. Il entreprit encore un plus grand ouvrage; ce fut la réforme des lois. Le corps du droit civil étoit un amas confus de lois surannées et abolies par l'usage, mêlées avec celles qui étoient en vigueur; il s'agissoit de supprimer les premières, d'éclaircir et d'abréger les autres, et de les réduire dans un ordre méthodique et facile à retenir. Basile commença par faire traduire en grec celles qui n'étoient qu'en latin; mais son projet ne fut exécuté en entier que par son fils Léon. C'est ce qu'on appelle *le recueil des basiliques*. J'en parlerai plus en détail sous le règne de Léon.

La vigilance de l'empereur, qui, non content de couper toutes les branches de l'injustice, en arrachoit jusqu'à la racine, fit circuler dans toutes les veines de l'état la paix, la sûreté, l'abondance. L'empire sembloit renaître sous un ciel pur et serein; la violence et la fraude enchaînées laissoient respirer la foiblesse et l'innocence. Chacun labouroit sa terre et tailloit sa vigne, sans craindre que des mains avides vinssent lui enlever le fruit de ses travaux. La fortune des pères étoit assurée aux enfans, dont le nombre n'étoit plus un fléau pour les familles. Au bout de quelque temps les murmures et les plaintes, devenues depuis long-temps le langage commun de l'empire, cessèrent si absolument, qu'un jour l'empereur s'étant transporté selon sa coutume à la chambre du trésor, il ne s'y trouva point de requête contre les exacteurs. Etonné de ce silence, il se persuada qu'on écartoit les personnes lésées, et que la finance, toujours aussi entreprenante et aussi adroite

qu'avide, empêchoit les plaintes de parvenir jusqu'à lui. Dans cette pensée, il envoya de toutes parts des hommes de confiance pour s'informer par eux-mêmes de l'état de ses sujets. Après d'exactes perquisitions, on lui rapporta qu'en effet personne n'avoit à se plaindre. Cette nouvelle presque incroyable lui tira des larmes de joie; il remercia Dieu d'un changement qui n'avoit pu être opéré que par sa main toute-puissante. Quel prince seroit comparable à Basile, s'il étoit jamais permis d'acheter par un parricide le pouvoir de sauver les états?

Le soin des affaires civiles ne lui faisoit pas perdre de vue celles de l'Eglise. Dès les premiers jours de son règne il assembla dans son palais les évêques qui se trouvoient à Constantinople et qui n'étoient pas créatures de Photius. Après avoir pris leur avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec cet usurpateur, il le chassa du siége et l'enferma dans un monastère. Ce fut en cette occasion que l'on surprit les faux actes du prétendu concile supposé par Photius, dont j'ai parlé sous le règne précédent. L'exemplaire en fut porté au sénat et exposé aux yeux du peuple, qui fut frappé d'horreur à la vue d'une si étrange imposture. Ces actes furent représentés à Photius dans le huitième concile, et condamnés au feu. Aussitôt après la déposition du faux patriarche, Elie, commandant de la flotte, fut envoyé avec le vaisseau impérial pour ramener le patriarche légitime. Ignace rentra solennellement dans son église le dimanche 23 novembre, le même jour auquel il avoit été chassé de la ville dix ans auparavant. Tous les prélats, tous les abbés et les moines qui avoient partagé sa disgrâce furent rappelés. Dès qu'il fut rétabli, il frappa d'interdiction Photius et tous ceux qu'il avoit ordonnés, ou qui avoient communiqué avec lui. Pour réparer tant de scandales, il obtint du prince la convocation d'un concile général. Basile députa au pape Nicolas son écuyer Euthymius pour le prier d'y envoyer ses légats;

Nicet. in Ign. Cedr. p. 569. Leo. p. 470. Const. Porphyr. p. 163. Simeon, p. 454. Georg. p. 544. Anast. in Nicolao. Bolland. in Theodorâ. Fleury, hist. ecclés. l. 51, art. 2, 4, 6, 8. Oriens christ. t. 1, p. 247, 248.

il écrivit en même temps aux trois patriarches d'Orie et à tous les évêques de l'empire pour les appeler a concile. Mais le pape Nicolas étoit mort le 13 novembr et le député de l'empereur trouva sur le saint-siég Adrien II. Si l'on en croyoit quelques auteurs, la dis grâce de Photius n'auroit été qu'un effet de vengean de la part de l'empereur. Ce prince, disent-ils, s'étai présenté un jour de fête à la sainte table, Photius l refusa la communion, le traitant d'homicide et de meu trier de son prince. Mais, outre qu'un trait si remarqu ble n'auroit pas échappé aux plus graves historiens, ne s'accorde nullement avec le caractère souple et fla teur de Photius, qui ne sacrifioit qu'à sa fortune. I plus, sa déposition fut une des premières actions (Basile; plusieurs même la placent au lendemain de sc couronnement; ce qui me paroît trop précipité. Basi avoit des sûretés à prendre pour s'affermir lui-mên avant que de s'occuper du rétablissement d'Ignace.

An. 868.

Cedr. p. 586, 587. Zon. t. 2, p. 173. Leo. p. 471, 472. Const. Porphyr. p. 194 et seqq. Simeon, p. 456. Georg. p. 545.

Après avoir mis ordre aux affaires de l'état, il jeta l yeux sur ceux qui l'avoient servi dans son indigence. I gardien de l'église de Saint-Diomède fut élevé à la d gnité d'économe de Sainte-Sophie et de syncelle du pa triarche. Il avoit trois frères, gens de mérite; l'un fi fait commandant de la garde de nuit; un autre, préf de la chapelle du prince; le troisième, grand-trésori de l'empire. Le fils de Daniélis, que Basile avoit adop pour frère, fut revêtu de la charge de grand-écuyer. D niélis elle-même vint à Constantinople pour rendre s hommages au prince dont elle avoit commencé la fo tune. Jamais princesse étrangère n'avoit paru dans u si brillant équipage; jamais le plus puissant prince n' voit fait à l'empereur de si riches présens. Basile la r çut avec tous les honneurs qu'il auroit rendus à sa prop mère. Il l'honora même de ce titre auguste. Elle p sédoit dans le Péloponèse une vaste étendue de terre elle en fit une donation à l'empereur. Après av

journé à Constantinople autant qu'elle voulut, comblée d'honneurs, elle retourna dans sa patrie, et laissa encore à son départ une marque de sa magnificence. L'empereur faisoit bâtir une église dédiée au Sauveur, dont le pavé étoit de la plus belle mosaïque; elle donna de superbes tapis pour le couvrir tout entier. Tous les ans elle envoyoit à l'empereur des présens de grand prix. Quoique fort avancée en âge, elle lui survécut, et vint une seconde fois à Constantinople rendre visite à l'empereur Léon, fils et successeur de Basile. Sa libéralité inépuisable se signala encore en faveur de ce prince; elle l'institua même son héritier à la place de son fils, qu'elle venoit de perdre, et pria l'empereur d'envoyer un de ses officiers pour faire l'inventaire de ses biens. L'officier, qui la suivit de près, la trouva morte; il exécuta fidèlement toutes les dispositions marquées dans le testament. Outre la grande étendue des domaines, dans lesquels on comptoit quatre-vingts métairies, le mobilier étoit immense, tant en or et en argent monnoyé, qu'en meubles et en vases précieux, en bestiaux, en chevaux, en esclaves. L'empereur en affranchit trois mille, qu'il envoya en Italie sur les terres dévastées par les courses des Sarrasins. Quoique l'empereur fût légataire universel, elle avoit laissé à un petit-fils qui lui restoit une fortune égale à celle des plus riches particuliers. L'histoire ne dit pas par quels moyens Daniélis étoit parvenue à cette opulence; elle n'en auroit pas même parlé, sans sa générosité à la répandre. On ne sait pas le nom de son mari, et en effet, s'il n'étoit distingué que par sa fortune, il ne mérite pas d'être connu.

Michel avoit laissé les frontières exposées aux Sarrasins du côté de l'occident, aux pauliciens du côté d'orient, et Basile se préparoit à les défendre. Mais il falloit mettre sur pied de nouvelles armées. Faute de paie et de subsistance, presque tout avoit déserté; il ne res- *Cedr. p. 569, 570. Const. Porp. p. 164, 165.*

toit que de nouvelles milices sans habits, sans armes, sans courage. Basile rappela au drapeau les anciens soldats, qu'il attira par ses largesses; il incorpora dans les vieilles cohortes les nouvelles levées, qu'il fit dresser aux exercices. L'exemple des vieux soldats, les travaux assidus, l'exactitude de la discipline, les récompenses et les châtimens distribués avec justice, eurent bientôt formé de bonnes troupes, et lui rendirent les forces suffisantes pour rétablir l'honneur de l'empire.

Cedr. p. 569, 576, 577. *Zon. t.* 2, *p.* 167, 169, 170. *Const. Porp. p.* 169, 178, 179, 180. *Idem, de adm. imp. c.* 29, 30. *Leo. Tact. c.* 18.

Les Croates, les Serves, et toutes ces nations esclavonnes qui habitoient la côte de la Dalmatie avoient secoué le joug de l'empire, et ne reconnoissoient pour maîtres que leurs propres seigneurs. La plupart même avoient abjuré le christianisme. Les Sarrasins de Carthage profitèrent de ces mouvemens; ils vinrent avec une flotte de trente-six voiles débarquer en Dalmatie, sous la conduite de trois chefs hardis et expérimentés. Après s'être rendus maîtres de plusieurs villes, ils allèrent mettre le siége devant Raguse, capitale du pays, et la tinrent long-temps assiégée. Les habitans se défendirent avec grand courage; mais, se voyant enfin réduits à l'extrémité, ils envoyèrent demander du secours à Michel, qui vivoit encore. Que devoient-ils attendre d'un prince toujours plongé dans l'ivresse, et qui auroit abandonné une province plutôt qu'une partie de débauche? Par bonheur pour eux Michel étoit mort avant que leurs députés arrivassent à Constantinople, et Basile, qui ressentoit vivement tous les maux de l'empire, se hâta de les secourir. Il équipa une flotte de cent vaisseaux, la chargea de troupes, et mit à la tête de cette expédition le patrice Oryphas, grand-amiral, dont l'expérience égaloit la valeur. Les Sarrasins ne l'attendirent pas; dès qu'ils apprirent qu'il étoit en mer, ils levèrent le siége, qui duroit depuis quinze mois, et gagnèrent les côtes de l'Italie.

Cette activité de Basile fit sentir aux Esclavons qui

l'empire avoit un maître capable de les contraindre à l'obéissance. Comme ils entendoient en même temps louer sa douceur et sa justice, ils lui députèrent pour lui offrir leurs hommages, et pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets. Basile leur pardonna leur révolte, fit partir avec leurs députés des officiers pour rétablir le bon ordre, avec des prêtres pour les instruire et les ramener au sein de l'Eglise. Dès qu'on sut à la cour que ces peuples rentroient dans la soumission, toutes les cabales se mirent en mouvement, toutes les intrigues s'animèrent pour faire nommer tel ou tel gouverneur: c'étoit l'usage du règne précédent. Michel avoit vendu toutes les places importantes, ou les avoit laissé vendre par ses favoris. Basile repoussa toutes ces mains avides qui offroient de grandes sommes pour les regagner avec usure par le pillage de la province; et, de peur que ces nations n'eussent à se repentir de leur retour à l'obéissance, il leur permit de choisir elles-mêmes leurs préfets et leurs magistrats. Il taxa seulement les redevances que chaque ville paieroit à l'empire. Cette forme d'administration, qui approchoit du gouvernement paternel, rendit ces peuples plus heureux et plus tranquilles qu'ils ne l'avoient été dans une tumultueuse liberté; et la nation esclavonne, la plus étendue de toutes les nations de l'Europe, et qui, s'étant établie dans ce qu'on nomme aujourd'hui *l'Esclavonie*, s'étoit répandue dans la Bohème, la Moravie, la Silésie, la Pologne, et dans une partie de la Russie, devint auxiliaire de l'empire, dont elle avoit ravagé les frontières. Basile, pour assurer sa puissance et prévenir les projets qu'on pourroit former sur sa succession, nomma empereur Constantin son fils aîné, qu'il avoit eu de Marie, sa première femme.

La plus importante affaire dont Basile fut alors occupé, étoit de donner une forme régulière à la déposition de Photius. Ce prélat, armé de toutes les forces que peut fournir le génie animé par l'ambition, par la ja-

lousie et par le dépit, remuoit tout l'empire du fond de sa retraite. Pendant les dix années qu'il avoit gouverné l'église de Constantinople, il avoit rempli le plus grand nombre des siéges de l'Orient. Trois cents évêques, la plupart ses créatures, soutenoient avec chaleur ses intérêts, et refusoient de reconnoître Ignace. Aussitôt après l'expulsion de Photius, Basile en avoit écrit au pape ; il le consultoit sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard de ceux qui avoient été ordonnés par le faux patriarche, ou qui communiquoient avec lui. Adrien, dans sa réponse, félicitoit Basile de la justice qu'il avoit rendue à Ignace, et déclaroit qu'il soutiendroit ce prélat avec le même zèle que Nicolas son prédécesseur. Il écrivoit aussi à Ignace, et lui témoignoit sa surprise de ce qu'il ne l'avoit pas informé de son rétablissement ; il lui promettoit l'appui du saint-siége. Ignace remercia le pape, et le consulta comme avoit fait l'empereur sur la manière dont devoient être traités les partisans de Photius. Il le prioit d'envoyer ses légats à ce sujet pour assister au concile général. Adrien, instruit de tout ce qui s'étoit passé, tint un synode dans lequel Photius fut frappé d'anathème : les actes du conciliabule qu'il avoit tenu à Constantinople furent foulés aux pieds et brûlés ; on ajouta cependant que, s'il se soumettoit à les condamner lui-même, on ne lui refuseroit pas la communion laïque, et que ses adhérens, s'ils reconnoissoient leur faute, seroient traités avec indulgence. On prononça la sentence d'excommunication et de déposition contre tous ceux qui, après avoir eu connoissance de ce décret, retiendroient des exemplaires du conciliabule. Quant à Basile, quoique son nom parût dans la souscription de ces actes, ainsi que celui d'Ignace même, on déclara qu'il y avoit été faussement inséré, et qu'on le reconnoissoit pour empereur très-catholique.

AN. 869. *Adriani II epistolæ.*

Les actes de ce synode furent portés à Constantinople par trois légats qui devoient assister au concile général

convoqué par Basile. Ils étoient chargés de deux lettres du pape, l'une à l'empereur, l'autre au patriarche. Il mandoit qu'il falloit examiner dans le concile la cause des clercs qui avoient communiqué avec Photius, déposer de tout ordre ceux que ce faux patriarche avoit ordonnés, recevoir les autres qui souscriroient à la formule que leur présenteroient les légats, brûler les exemplaires du conciliabule, et faire souscrire à tous les évêques les décrets du synode de Rome. L'empereur, averti que les légats étoient en chemin, envoya au-devant d'eux un de ses écuyers jusqu'à Thessalonique; ils furent traités avec de grands honneurs dans tout le voyage; leur entrée à Constantinople le 25 septembre fut accompagnée de la pompe la plus solennelle; et ces légats, dans toute leur conduite, soutinrent avec dignité la primauté du saint-siége.

Nicet. in Ign. Guillelmus in Adriano II. Lucius in Niceta. Fleury, hist. ecclés. l. 51, art. 5, 26 et suiv. Oriens christ. p. 248.

L'ouverture du concile se fit le cinquième d'octobre 869, dans l'église de Sainte-Sophie. Les légats du pape y tenoient la première place. Après eux siégeoient le patriarche Ignace et les légats des trois autres patriarches d'Orient. Les Sarrasins, gagnés par les présens plutôt que par les prières de l'empereur, leur avoient accordé la liberté d'aller à Constantinople, sous prétexte de travailler au rachat des prisonniers qui se trouvoient entre les mains des Grecs. Onze des principaux officiers de la cour assistèrent à toutes les sessions pour y maintenir le bon ordre. Il y eut dix sessions, et la dernière ne fut tenue que le 28 et dernier jour de février de l'année suivante. L'empereur n'assista pas aux premières; mais on lut d'abord une lettre par laquelle il exhortoit les évêques à la douceur et à la concorde. On obligea les légats du pape de faire exhibition de leurs pouvoirs; ce qu'ils firent avec quelque répugnance, prétendant que jamais, dans aucun concile, on n'avoit usé de cette formalité à l'égard des légats de l'église romaine. Ils apportoient de Rome un formulaire de réunion, qui fut accepté de

tout le concile. Cette pièce contenoit d'abord une reconnoissance implicite de la primauté de l'église de Rome; ensuite l'anathème contre toutes les hérésies, contre Photius en particulier, et contre tous ceux qui demeureroient attachés à sa communion; une acceptation des conciles tenus à Rome par les deux papes Nicolas et Adrien en faveur d'Ignace, et la condamnation des conciles tenus par Photius pendant son usurpation. On reçut à la pénitence, on admit même au concile les évêques consacrés par Méthodius et par Ignace, mais que la violence ou la crainte avoit jetés dans le parti de Photius, et qui demandoient humblement pardon de leur foiblesse. On fit la même grâce aux prêtres et aux autres clercs. Photius fut cité à comparoître; mais il fallut l'amener malgré lui. Cet homme, aussi artificieux qu'intrépide, affectant tous les dehors de l'innocence, s'efforça de rendre odieuse cette sainte assemblée en se comportant devant elle comme le Sauveur avoit fait devant les tribunaux au temps de sa passion. A la plupart des questions qu'on lui fit, il garda un profond silence; lorsqu'il fut forcé de parler, il emprunta dans ses réponses les paroles mêmes de Jésus-Christ. On le renvoya avec indignation. L'empereur assista en personne aux sixième, septième et huitième sessions. Sa présence ramena plusieurs prélats schismatiques; mais les autres résistèrent en face à l'empereur, qui, fort instruit lui-même de l'histoire et des lois de l'Eglise, entreprit de les confondre. Euthymius, évêque de Césarée, en Cappadoce, Zacharie de Chalcédoine, Eulampius d'Apamée, se signalèrent entre les autres par leur audace. Ce fut en vain que le prince fit prononcer par son secrétaire Constantin un discours qu'il avoit lui-même composé, et qui ne respiroit que douceur et charité; ils demeurèrent sourds à ses remontrances paternelles. Photius et ses adhérens comparurent devant lui; mais, toujours opiniâtres, ils furent anathématisés. L'imposture du faux

concile supposé par Photius fut mise au grand jour par des dépositions authentiques. Il restoit encore à Constantinople quelques iconoclastes, dont le chef étoit un certain Théodore Crithin. L'empereur les fit amener au concile ; ils abjurèrent leur erreur, à l'exception de Théodore, qui fut aussi frappé d'anathème.

Après une interruption de trois mois, la neuvième session se tint le 12 février 870. On y fit comparoître les témoins qui avoient déposé contre Ignace dans le conciliabule de Photius. Ils avouèrent qu'on leur avoit arraché un faux témoignage par violence et par menaces ; ils demandèrent pardon de leur crime, et anathématisèrent Photius. On leur imposa une pénitence. Il en fut de même des faux légats que Photius avoit envoyés à Rome pour y porter les actes de son conciliabule. La dernière session fut la plus nombreuse. L'empereur y assista avec ses fils Constantin et Léon, vingt patrices et trois ambassadeurs de l'empereur Louis. Il les avoit envoyés pour demander du secours à Basile contre les Sarrasins qui ravageoient l'Italie, et pour traiter d'un mariage entre le fils de Basile et la fille de Louis. On y voyoit aussi des députés de Bogoris, roi des Bulgares. Il s'y trouva cent deux évêques. On confirma les décrets des papes Nicolas et Adrien pour Ignace et contre Photius ; on déclara que Photius n'avoit jamais été évêque ; que ses ordinations, ses consécrations étoient nulles. On le chargea d'anathèmes ainsi que ses adhérens. Entre les canons qui furent prononcés en présence de l'empereur, il y en a deux qui font connoître que cette présence ne gênoit nullement la liberté du concile : on défendit, sous peine de déposition, d'avoir égard à l'autorité et au commandement du prince pour l'ordination des évêques ; on taxa d'ignorance le sentiment de ceux qui prétendoient que la présence du prince étoit nécessaire pour la validité d'un concile. On condamna avec horreur cette impiété sacrilége qui s'étoit fait un

An. 870.

jeu de contrefaire les cérémonies de la religion; on soumit à la pénitence publique ceux qui avoient concouru à ces profanations, et les évêques mêmes qui les avoient tolérées, ce qui tomboit sur Photius. La définition du concile contenoit la profession de foi, l'anathème contre les hérétiques, nommément contre les monothélites et les iconoclastes, et la condamnation de Photius. On lut ensuite un discours de l'empereur qui, après avoir remercié les évêques, déclaroit que, si quelqu'un avoit à se plaindre de quelque décision du concile, il eût à produire actuellement ses raisons, parce qu'après la séparation de l'assemblée, personne ne seroit dispensé d'obéir, sous peine d'encourir son indignation. Il exhorta les évêques à instruire par eux-mêmes leur troupeau, du moins dans les jours particulièrement consacrés au Seigneur, et à maintenir l'union dans l'Eglise; les laïcs, à respecter leurs pasteurs, quand même ils n'auroient d'autre mérite que celui de leur enseigner la vérité, et à s'en rapporter à eux pour la décision des questions théologiques, sans s'embarrasser des disputes qui ne sont pas de leur ressort. Pour la souscription des actes, l'empereur auroit voulu souscrire le dernier, comme se reconnoissant inférieur à tous les évêques en matière de foi; du moins il ne souscrivit qu'à la suite des légats; après lui ses deux fils, ensuite tous les évêques. Ils n'étoient qu'au nombre de cent deux, parce que Photius avoit déposé la plupart de ceux qui avoient été ordonnés par ses prédécesseurs, et qu'aucun de ceux qu'il avoit ordonnés n'étoit reconnu par le concile. Un auteur contemporain rapporte que les souscriptions furent écrites avec une plume trempée dans le sang de Jésus-Christ, usage terrible du plus redoutable mystère, dont nous avons déjà vu dans ces deux siècles des exemples sans doute abusifs. Les légats du pape s'aperçurent que, dans une lettre d'Adrien insérée aux actes, on avoit retranché les éloges que le pape donnoit à l'empereur Louis;

ils s'en plaignirent, et les Grecs répondirent que dans un concile on ne devoit louer que Dieu seul. Cependant les actes étoient remplis de louanges de Basile; ce qui fait sentir que dans ce scrupule il entroit beaucoup de jalousie nationale. Un autre sujet de contestation, dans lequel les Grecs sembloient être mieux fondés, c'est que les légats insérèrent dans leur souscription cette clause insolite, *jusqu'à la révision du pape* : ce qui signifioit qu'ils n'approuvoient le concile qu'autant que le pape voudroit lui-même l'approuver. Malgré la réclamation des Grecs, ils persistèrent, et il fallut y consentir. On composa deux lettres circulaires, l'une adressée à tous les fidèles, l'autre au pape Adrien et aux trois patriarches d'Orient : on exhortoit le pape à confirmer le concile et à le faire recevoir par toutes les églises d'Occident. Basile envoya aussi une lettre circulaire en son nom et en celui de ses deux fils à tous les évêques, pour leur faire part de la conclusion du concile. La condamnation de Photius ne l'humilia pas. Il fit le personnage d'un juste opprimé; mais au travers de sa feinte patience échappoient sans cesse des traits satiriques contre Ignace et contre les autres prélats. Il épargnoit toutefois la personne du prince, qu'il se promettoit bien de séduire. On voit par l'histoire de ce concile que la jalousie et la défiance de l'église de Constantinople croissoit à proportion des démarches que faisoit l'église de Rome pour faire valoir ses prétentions.

Cette semence de discorde prit de nouvelles forces dans l'affaire des Bulgares. Les députés de Bogoris, après avoir assisté au concile, demandèrent une conférence particulière pour régler l'état de leur église. C'étoit Cyrille, envoyé par l'impératrice Théodora, qui avoit converti le roi des Bulgares. Ce prince, après sa conversion, avoit envoyé, comme je l'ai déjà dit, son fils et plusieurs seigneurs avec des présens au pape Nicolas, pour le consulter sur plusieurs questions, et pour lui de-

mander des évêques et des prêtres. Paul, évêque de Populonie, et Formose, évêque de Porto, s'étant rendus en Bulgarie par ordre du pape, avoient prêché l'Evangile avec tant de succès, que Bogoris fit sortir de ses états tous les autres missionnaires, et ne voulut conserver que les Romains. Il pria de nouveau le pape de lui envoyer un archevêque. Nicolas étant mort dans ce temps-là, et son successeur Adrien ne se pressant pas de satisfaire le roi bulgare, ce prince, ennuyé de ces délais, eut recours à Constantinople pour savoir à quel siége patriarchal l'église des Bulgares devoit être soumise. Ce fut le sujet de la conférence qui suivit le concile. L'empereur y assista avec les légats du pape, ceux des trois patriarches, et Ignace, qui, malgré l'obligation récente qu'il avoit à l'église romaine, ne crut pas devoir abandonner les droits de son siége. Les ambassadeurs des Bulgares proposèrent la question qu'ils étoient chargés d'éclaircir. Ce qui faisoit la difficulté, c'est qu'avant l'invasion des Bulgares le pays avoit fait partie de l'empire grec, et que cependant ce pays, alors chrétien, avoit été soumis à la juridiction de l'église de Rome, qui le gouvernoit par son vicaire l'archevêque de Thessalonique. Les Grecs prétendoient que l'Eglise devoit suivre le sort de l'empire, et que les Romains, en se détachant des empereurs pour se donner aux rois françois, n'avoient pu entraîner avec eux la Bulgarie; que ce pays, rentrant dans le sein de l'Eglise, et n'étant qu'un démembrement de l'empire de Constantinople, devoit aussi s'attacher au siége de Constantinople. Les légats nioient le principe avancé par les Grecs, que le gouvernement de l'Eglise dût suivre le partage du gouvernement temporel; ils soutenoient qu'il suffisoit que la Bulgarie, avant que de devenir païenne, eût dépendu immédiatement du pape, pour en dépendre encore lorsqu'elle redevenoit chrétienne : que l'église romaine avoit même acquis un nouveau droit sur ce pays par la sou-

mission volontaire du roi des Bulgares, et par la possession que le pape Nicolas en avoit prise en y envoyant les évêques et des prêtres que la nation avoit reçus, et qu'elle gardoit encore avec respect : qu'ainsi la question étoit décidée, et qu'il ne s'agissoit plus d'examiner à quelle église devoit appartenir la Bulgarie, mais si on l'arracheroit à l'église romaine, à laquelle elle appartenoit de droit et de fait. Malgré la force de ces raisons, les Grecs décidèrent en leur propre faveur. La sentence qui fut mise entre les mains des ambassadeurs portoit que les légats d'Orient, comme arbitres entre les légats du pape et le patriarche Ignace, avoient jugé que la Bulgarie devoit être soumise à la juridiction du siége de Constantinople. La hauteur avec laquelle les légats du pape avoient soutenu dans le concile la prééminence du siége de Rome, avoit déjà indisposé Basile; leur réclamation contre ce jugement, et le mépris qu'ils témoignèrent de la décision des Grecs, prétendant que le pape seul avoit droit de juger toute l'Eglise, le choqua encore davantage. Il dissimula cependant, les traita avec honneur, et les fit accompagner par un de ses écuyers jusqu'à Dyrrachium. Mais il pourvut si mal à leur sûreté pour le reste du voyage, que, s'étant embarqués sur le golfe Adriatique, ils furent pris, dépouillés et retenus par des pirates esclavons. Basile s'intéressa ensuite, ainsi que le pape, pour leur liberté, et ils retournèrent à Rome vers la fin de cette année. Le pape, mécontent de ce qui avoit été décidé au sujet des Bulgares, fit des reproches à l'empereur du peu de soin qu'il avoit pris de ses légats; il menaça Ignace de le punir canoniquement, s'il osoit disposer de la Bulgarie, et prononça d'avance excommunication contre ceux qui, sur la mission du patriarche de Constantinople, s'ingéreroient à faire dans ce pays aucune fonction sacerdotale. Mais ces menaces n'empêchèrent pas les Bulgares de se confor-

ils ruinèrent les églises et les monastères, et détruisirent plusieurs villes considérables. L'empereur Louis, mal servi par les princes italiens, échoue encore dans une seconde entreprise formée pour reprendre Bari; il est battu, et le secours de son frère Lothaire, roi de Lorraine, ne lui procure que des succès peu importans. Enfin, en 868, après avoir pris sur les Sarrasins Matéra, Vénuse et Canuse, il recommence avec toutes ses forces le siége de Bari. Pour l'attaquer du côté de la mer, il a recours à Basile; il fait avec lui un traité d'alliance par lequel il promet sa fille Hermengarde en mariage au jeune Constantin. Les historiens grecs font honneur à Basile de la prise de Bari; ils disent que ce prince, ne jugeant pas la flotte d'Oryphas assez forte pour réussir dans cette expédition, obtint des troupes de Louis pour faire le siége par terre tandis qu'Oryphas attaqueroit la place du côté de la mer; que l'amiral grec joignit à ses vaisseaux ceux de Raguse et de toute la côte de Dalmatie; et qu'avec ces secours les Grecs reprirent la ville, se rendirent maîtres de tout le pays d'alentour, chassèrent les Sarrasins, et rapportèrent leurs dépouilles à Constantinople; qu'ils laissèrent à Louis les prisonniers sarrasins avec leur soudan, dont ces historiens racontent beaucoup de fables.

Les écrivains occidentaux, que je crois mieux instruits de ces événemens, attribuent à l'empereur Louis la gloire de cette conquête. La flotte grecque, disent-ils, composée de deux cents voiles, après avoir tenu la ville assiégée pendant quelque temps, se retira dans le port de Corinthe, et laissa Louis devant Bari. Le prince françois remporta plusieurs avantages sur différens partis de Sarrasins qui venoient au secours de la ville. Enfin, après un siége de quatre ans, il entra dans Bari par assaut, le 13 février 871, et passa tout au fil de l'épée. Comme toutes ces places avoient appartenu aux empereurs grecs, il n'étoit pas possible que Basile ne conçût

quelque jalousie contre le prince françois, qui n'en faisoit pas la conquête pour les rendre à leurs anciens maîtres. D'ailleurs Louis paroissoit avoir des desseins sur Naples et sur Amalfi, villes encore sujettes de l'empire grec; il entroit dans leurs querelles; il protégeoit tantôt les uns, tantôt les autres, selon leurs besoins, et plus encore selon ses vues ambitieuses. Ainsi, au lieu de féliciter Louis de ses succès, Basile lui fit des plaintes de ce qu'il prenoit le titre d'empereur des Romains, prétendant qu'il devoit se contenter de celui d'empereur des François. Il ajoutoit qu'il étoit redevable aux Grecs de la prise de Bari ; que c'étoient leurs efforts qui avoient réduit cette ville à l'extrémité, tandis que les François, renfermés dans leur camp, ne s'occupoient que de leurs plaisirs; et qu'ainsi le véritable empereur romain avoit sur cette ville un double titre, celui de l'ancienne possession et celui de la nouvelle conquête. Louis répondit fièrement que le titre d'empereur des Romains lui appartenoit légitimement; que ses pères le tenoient de Dieu et des Romains mêmes; il se plaignoit à son tour de la mauvaise foi des Grecs, les Napolitains, leurs sujets, donnant asile et fournissant même secrètement des secours aux infidèles: *Quelle part*, disoit-il, *les Grecs peuvent-ils prétendre à la prise de Bari? Après avoir fait une vaine parade de courage dans un ou deux assauts, n'ont ils pas abandonné le siége, dont ils ont laissé tous les travaux et les dangers aux François? Leur commandant Oryphas, au lieu d'écarter les vaisseaux sarrasins qui venoient secourir la ville assiégée, n'a employé sa flotte qu'à ravager les côtes de l'Esclavonie françoise.* Il menaçoit l'empereur grec d'user de représailles, s'il ne dédommageoit ses sujets des torts qu'ils avoient reçus. Il l'invitoit à envoyer une flotte capable de fermer aux Sarrasins l'entrée du golfe Adriatique, tandis qu'il travailleroit lui-même à les chasser de la Calabre pour aller ensuite délivrer la Sicile du

joug de ces barbares. Si l'on en croit les écrivains d'occident, Basile craignoit le caractère entreprenant de ce prince et de la nation françoise; il aimoit mieux avoir pour voisins les Sarrasins que les François. Aussi entra-t-il dans les complots qu'Adalgise, duc de Bénévent, formoit contre Louis, dont la hauteur et la dureté lui étoient devenues insupportables. Plusieurs villes de la Campanie, du Samnium et de la Lucanie se révoltèrent et reçurent des troupes grecques. Louis fut lui-même arrêté dans Bénévent. Mais, étant sorti de prison au bout de quarante jours, il reprit toutes ces places, dissipa les complots secrets des Grecs, et ne leur laissa que la honte d'avoir traversé par de sourdes manœuvres la délivrance de l'Italie.

Cedr. p. 589, 590. *Zon. t.* 2, *p.* 173, 174. *Glycas. p.* 298. *Const. Porp. p.* 211, 212.

Les progrès du christianisme en Russie, et la destruction totale des pauliciens, consolèrent Basile du peu de succès de ses intrigues en Occident. Les courses des Russes, sous le règne précédent, leur avoient déjà fait connoître la religion chrétienne. Basile profita de cette ouverture pour conclure avec eux un traité de paix; et, après avoir adouci par des présens leur férocité naturelle, il leur fit accepter un archevêque, ordonné par Ignace. Les instructions de ce prélat, que Dieu voulut bien rendre fécondes par sa grâce, firent dans ce pays beaucoup de chrétiens, qui reconnurent pour leur mère l'église grecque. Mais le prince et le gros de la nation demeurèrent encore long-temps attachés à l'idolâtrie.

Petrus Siculus. Cedr. p. 570, *et seqq. Zon. t.* 2, *p.* 167, 168. *Leo. p.* 471, 472. *Const. Porp. p.* 165, *et seqq. Simeon, p.* 455, 456. *Georg. p.* 544, 546.

Les pauliciens établis dans Téphrique, et ligués avec les Sarrasins de Malatia, ne cessoient de ravager l'Asie mineure. Ils poussèrent leurs courses, d'un côté jusqu'à Nicée et Nicomédie; de l'autre, jusqu'à Ephèse, où ils pillèrent et profanèrent l'église de Saint-Jean l'évangéliste. Carbéas étant mort, ils avoient à leur tête son fils Chrysochir, aussi prudent que brave, mais fier et mortel ennemi de l'empire. Basile, naturellement pacifique, lui envoya Pierre de Sicile pour traiter du rachat des prisonniers, et pour l'engager,

s'il étoit possible, à vivre en paix et à épargner le sang des chrétiens. Il lui offroit beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes, dont les pauliciens avoient besoin pour s'habiller, ignorant tout art de manufactures. Pierre demeura neuf mois à Téphrique; il réussit à racheter les prisonniers; mais il trouva un obstacle invincible à la paix dans la haine opiniâtre et dans la fierté indomptable de Chrysochir, qui répondit insolemment à l'empereur que, s'il vouloit la paix, il eût à renoncer à l'empire d'Orient, et à se contenter de ce qu'il possédoit au-delà du Bosphore; qu'autrement il sauroit bien l'y forcer par les armes. En même temps, pour appuyer ces bravades par des effets, il marcha vers Ancyre, dont il ravagea le territoire, ainsi que celui de Comane, dans le Pont, et s'en retourna avec un butin immense et grand nombre de prisonniers. *Genes. p. 55, 57 et seqq.*

Piqué vivement d'une insulte si marquée, l'empereur leva une armée, et voulut la commander en personne. Il disoit souvent qu'un prince se doit à ses peuples, et que, pour assurer leur tranquillité, il doit renoncer à la sienne. Des sentimens si généreux le rendoient digne des plus grands succès. Néanmoins les commencemens de cette campagne ne furent pas heureux. Soit défaut d'expérience, soit qu'il se laissât emporter par une trop bouillante valeur, il fut battu plusieurs fois, et même il auroit été pris dans un combat, sans le secours d'un soldat arménien qui le sauva des mains des ennemis. Ces échecs réitérés n'abattirent pas son courage; il s'instruisit par ses propres défaites; et, devenu supérieur à lui-même, il lutta constamment contre la fortune. et vint à bout de la surmonter. Chrysochir, vaincu à son tour, se retira dans Téphrique, et laissa les Grecs maîtres de la campagne, sur laquelle Basile se vengea du pillage de l'Asie. Après avoir désolé tous les environs, il tenta de prendre la ville d'assaut; mais, la trouvant aussi forte par ses

remparts que par le nombre de ses défenseurs, et bien pourvue de vivres, d'ailleurs ne pouvant faire subsister son armée dans un pays qu'il avoit ruiné, il l'abandonna, et se contenta de détruire les châteaux d'alentour. Ayant ainsi rétabli son honneur et réparé ses pertes, il revint à Constantinople chargé de dépouilles, et traînant après lui un nombre infini de prisonniers. Son premier soin, à son retour, fut de récompenser le soldat auquel il devoit l'honneur et la vie. Ce brave homme étoit demeuré inconnu sans se vanter de son service, et sans se présenter à l'empereur. Basile le fit chercher : on eut de la peine à le démêler entre une foule d'autres, qui tous accouroient avec avidité à la récompense, comme libérateurs du prince. Enfin, reconnu par l'empereur, il avoua modestement que c'étoit lui qui avoit eu le bonheur de tirer son prince du péril où l'avoit précipité un excès de courage. Il se nommoit Théophylacte. Comme Basile vouloit le combler de biens et d'honneurs : « Seigneur (lui dit le soldat), je « suis né pauvre, et je remercie la Providence; elle « m'a procuré un honneur plus précieux que toutes les « richesses. Les dignités ne me flattent pas; je ne suis « pas né pour elles. Ma vie est à votre majesté; en « l'exposant pour vous, je ne faisois que vous rendre « un bien qui vous appartient. Mais si vous êtes assez « généreux pour vouloir payer un sacrifice que je vous « devois, je ne vous demande qu'un peu de terre pour « faire subsister ma famille. » Basile, étonné d'un désintéressement si rare, lui donna une des terres du domaine impérial; et ce Théophylacte fut père de Romain Lecapène, qui parvint dans la suite à l'empire.

An. 872. Dans le voisinage de Téphrique étoient plusieurs places peuplées de Sarrasins, dépendantes du gouvernement de Malatia, mais alliées des pauliciens. Intimidés par les ravages que Basile venoit de faire, ces peuples

envoyèrent demander la paix et l'alliance de l'empereur. La ville de Taras fut la première à se détacher des états du calife. Un prince arménien, nommé Curticius, maître du château de Locane, et d'un assez grand territoire, d'où il faisoit fréquemment des courses sur les terres de l'empire, se soumit avec tout son peuple. La réputation de justice et de clémence que Basile s'étoit acquise depuis le commencement de son règne venoit de recevoir un nouveau lustre de son éclatante valeur. L'année suivante, il se chargea encore des fonctions de général, et, pour ôter aux pauliciens le secours des Sarrasins, qui faisoient leur principale force, il marcha vers Malatia. Cette ville avoit été ruinée par Théophile, aussi-bien que Samosate et Sozopétra. Mais, comme l'empire n'avoit plus assez de forces pour conserver les conquêtes trop éloignées du centre, les Sarrasins avoient relevé toutes ces places. Basile détacha une partie de ses troupes pour aller attaquer Sozopétra sous la conduite d'un de ses parens, nommé Christophe, guerrier expérimenté. Cette ville étoit située dans une gorge entre le mont Amanus et une branche du mont Taurus. Christophe la surprit par sa diligence; il y entra d'assaut, passa les habitans au fil de l'épée, fit un riche butin, et délivra grand nombre de prisonniers grecs, qu'on y gardoit comme dans une prison assurée. De là, pillant et brûlant tout le pays, il courut à Samosate, qui ne lui fit pas plus de résistance; et, chargé de dépouilles, suivi d'une foule de Grecs délivrés et de Sarrasins captifs, il alla rejoindre l'empereur.

Ce prince, arrivé au bord de l'Euphrate, crut qu'il lui seroit glorieux de passer ce fleuve et de montrer les armes romaines dans un pays où elles avoient tant de fois triomphé, mais où elles étoient depuis long-temps inconnues. Quoiqu'on fût au milieu de l'été, l'Euphrate étoit alors grossi par une crue d'eau considérable,

et l'inondation en rendoit le passage très-difficile. Basile se fit un point d'honneur de forcer cet obstacle ; et, sans attendre que le fleuve fût rentré dans son lit, il y jeta un pont de bâteaux. Il avoit un moyen sûr de rendre ses soldats infatigables; c'étoit de partager leurs fatigues. On voyoit l'empereur, la hache à la main, couper les arbres; on le voyoit scier des planches, porter sur ses épaules des fardeaux que les plus robustes auroient refusés. Cet exemple du prince rendit facile un ouvrage qui sembloit d'abord impossible. Il passa l'Euphrate, emporta d'assaut le château de Rhapsaque, prit et pilla plusieurs places le long du fleuve, dépeupla tout le pays entre l'Euphrate et l'Arsanias; et, après avoir renouvelé dans la Sophène et dans les contrées septentrionales de la Mésopotamie la terreur du nom romain, il repassa du côté de Malatia.

Les Sarrasins avoient rassemblé toutes leurs forces dans cette ville. A l'approche de l'empereur, ils sortirent en ordre de bataille en poussant de grands cris. Basile, à la tête de ses escadrons, fond sur eux le sabre à la main, et, payant de sa personne avec une hardiesse intrépide, il se jette au plus fort de la mêlée, et fait des prodiges de valeur. A la vue des périls auxquels il s'expose, ses soldats n'en connoissent plus pour eux-mêmes; ils enfoncent, ils renversent, ils foulent aux pieds tout ce qui se présente devant eux. Les Sarrasins fuient et se précipitent dans la ville : on les poursuit l'épée dans les reins; ceux qui ne rendent pas les armes sont massacrés; tout l'espace depuis le champ de bataille jusqu'aux portes de Malatia est jonché de morts. L'empereur fait aussitôt avancer les machines et se prépare à donner l'assaut. Mais lorsque l'ardeur du combat fut un peu refroidie, apprenant des transfuges que la ville, entourée d'épaisses murailles, défendue par une garnison très-nombreuse, abondamment pourvue de toutes les munitions de guerre et de bouche, étoit en état de résister

long-temps, il prit le parti de se retirer, et marcha du côté de Téphrique. Comme la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siége difficile, il se contenta de faire le dégât, et, après avoir libéralement récompensé tous ceux qui s'étoient signalés dans cette campagne, il revint à Constantinople, où il rentra en triomphe. Tout le peuple le reçut avec des acclamations de joie, et le conduisit à Sainte-Sophie. Après avoir rendu grâces à Dieu de ses succès, il reçut du patriarche Ignace, au pied de l'autel, une couronne de victoire, et rentra dans son palais, où il ne se délassa des fatigues de la guerre qu'en travaillant aux affaires du gouvernement.

Il étoit facile à Chrysochir de réparer ses pertes : tous les pauliciens étoient soldats ; il eut bientôt formé une armée plus nombreuse que celles des années précédentes ; et, s'étant mis le premier en campagne, il marcha en Cappadoce, portant partout le ravage. L'empereur se préparoit à partir encore à la tête de ses troupes : on lui représenta que Chrysochir n'étoit pas un ennemi digne de lui ; qu'il ne convenoit pas à la majesté impériale de courir sans cesse à la poursuite d'un brigand qui n'avoit de force que dans son audace. Il se contenta donc d'implorer le secours de Dieu par des prières, et donna le commandement de son armée à Christophe, qu'il avoit fait capitaine de sa garde. Basile étoit un grand homme pour son siècle ; mais c'étoit un siècle d'abâtardissement et d'ignorance, et il est difficile que les âmes les plus élevées ne se ressentent pas de la foiblesse qui les environne. Il demanda publiquement à Dieu, par l'intercession de saint Michel et du prophète Elie, de ne pas le retirer du monde qu'il n'eût vu périr Chrysochir, et qu'il ne lui eût enfoncé trois flèches dans la tête ; prière barbare et plus digne des Troyennes de l'Iliade que d'un prince chrétien. Christophe trouva Chrysochir campé près d'Agranes en Cappadoce ; il campa lui-même près de la ville de Sibore ; et comme son ar-

An. 873.

mée étoit beaucoup moins forte, il évita d'en venir aux mains, content de resserrer l'ennemi et de l'empêcher de faire des courses. L'été se passa en chicanes et en escarmouches où l'avantage se partageoit sans aucune action décisive. A l'approche de l'hiver, Chrysochir, voyant qu'il ne pouvoit engager une bataille, et que ses forces se consumoient inutilement, reprit le chemin de Téphrique avec un grand butin. Le général grec le fit suivre de loin par deux cohortes, l'une de Cappadociens, l'autre d'Arméniens, avec ordre d'éclairer sa marche : s'ils voyoient l'ennemi se détourner de sa route pour rentrer sur les terres de l'empire, ils devoient aussitôt en donner avis; mais s'il continuoit de faire retraite, ils avoient ordre de revenir au camp lorsqu'il auroit passé la frontière.

Dans cette marche, l'armée paulicienne étant arrivée le soir au bord d'une profonde ravine, campa au pied d'une montagne couverte de bois. Les deux cohortes, qui les suivoient sans être aperçues, gagnèrent par l'autre côté le sommet de la montagne; et, voyant au-dessous d'elles l'ennemi qui reposoit sans défiance, elles brûloient d'impatience de l'attaquer, se promettant, malgré leur petit nombre, une victoire assurée. Il y avoit depuis long-temps une jalousie de valeur entre les Cappadociens et les Arméniens. La proximité des ennemis l'ayant encore allumée plus vivement en cette occasion : *Qu'est-il besoin de paroles*, s'écria un soldat arménien, *lorsqu'il nous est si aisé de décider par des effets cette querelle d'honneur? Tombons sur l'ennemi qui s'offre à l'épreuve de notre courage. Il jugera lui-même de quel côté doit être le prix*. Les officiers, voyant ce qu'ils pouvoient attendre de cette ardeur secondée de l'avantage du poste, crurent devoir hasarder l'attaque. Ils choisissent dans les deux cohortes six cents hommes, qu'ils font couler à la faveur de la nuit dans le bois le long de la montagne jusqu'à deux ou trois portées de trait du

camp ennemi; ils laissent sur le sommet le reste des deux cohortes, et leur ordonnent de pousser de grands cris dès qu'ils en recevront le signal, et de sonner de tous les instrumens de guerre. Un peu avant le lever du soleil, dans le temps que le sommeil est plus profond et plus tranquille, les soldats de l'embuscade, criant de toutes leurs forces, *Victoire à la croix*, fondent sur le camp; en même temps leurs camarades font entendre du haut de la montagne un bruit terrible que redoublent les échos d'alentour. Les pauliciens, se réveillant avec effroi, ne savent ni se mettre en ordre ni se défendre : accablés de traits, percés de lances avant que d'avoir reconnu à qui ils ont affaire, jugeant au bruit qu'ils entendent que toute l'armée vient fondre sur leurs têtes, ils ne songent qu'à fuir sans regarder derrière eux. On les poursuit l'espace de dix lieues, et tout ce chemin est couvert de leurs morts et de leurs blessés.

Chrysochir, après avoir fait d'inutiles efforts pour les retenir, obligé de fuir lui-même, se vit poursuivi par un cavalier nommé Pulade, qu'il avoit autrefois tenu prisonnier. C'étoit de tous les ennemis celui dont il devoit espérer plus de grâce; il l'avoit traité avec humanité et l'avoit renvoyé sans rançon. Etonné de l'apercevoir derrière lui la javeline à la main et la fureur dans les yeux : *Ingrat Pulade*, lui dit - il, *que t'ai-je fait pour te voir ainsi acharné à m'arracher la vie ? As-tu donc oublié avec quelle bonté j'ai ménagé la tienne ? Non*, répond le barbare, *et je t'apporte le prix de tes bons traitemens*. Comme ces paroles étoient prononcées d'un ton qui annonçoit la mort, Chrysochir, saisi de frayeur, et continuant de fuir, fut emporté au bord de la ravine, que son cheval n'osoit franchir. Dans ce moment Pulade l'atteint de sa javeline et le renverse. Diaconize, son écuyer, le seul qui ne l'eût pas abandonné, saute à terre, et, le voyant près d'expirer, il lui soulève la tête, et la tient appuyée sur ses genoux en pleurant. Il res-

piroit encore lorsque d'autres cavaliers arrivent, lui coupent la tête, et enchaînent Diaconize avec les autres prisonniers. On envoie cette tête à l'empereur, qui, se persuadant que Dieu avoit agréé sa prière, la fait suspendre à un arbre, et la perce de trois coups de flèche. Cependant Christophe, averti du succès inattendu de son détachement, va le joindre en diligence. On marche à Téphrique, dont les habitans, glacés d'effroi, ne firent aucune résistance. Un tremblement de terre qui se fit sentir au même moment sembloit leur annoncer que le ciel agissoit de concert avec l'ennemi. Sans attendre le siége, ils abandonnent la ville : les uns viennent se jeter entre les bras de Christophe, les autres vont chercher un asile chez les Sarrasins. On trouva la place déserte; elle fut détruite. Ce repaire de brigands et de scélérats ne fut plus qu'un monceau de ruines; et la puissance des pauliciens, qui depuis vingt-cinq ans faisoit trembler l'Asie jusqu'au Bosphore, s'éteignit comme la foudre après un embrasement de courte durée. Leur secte ne périt pas avec eux. Zélés pour la propagation de l'erreur, ils avoient envoyé leurs missionnaires jusqu'en Bulgarie, d'où le manichéisme avec toutes ses horreurs se répandit dans l'Europe. Quoique Chrysochir eût été détesté de tout l'empire, l'ingrat Pulade, meurtrier de son bienfaiteur, le fut encore davantage. Au contraire la fidélité de Diaconize fut récompensée de l'estime publique; l'empereur lui rendit la liberté, et Léon, successeur de Basile, lui donna des emplois honorables dans ses armées.

An. 874. Cedr. p. 589. Zon. t. 2, p. 173. Leo. p. 471. Const. Porp. p. 210. Simeon, p. 455, 456. Georg. p. 545, 546.

La joie que ces succès donnoient à l'empereur étoit contre-balancée par les chagrins amers que lui causoient les déréglemens de sa sœur et de sa femme. Il ne devoit pas attendre de leur part une conduite plus régulière : il avoit lui-même favorisé le commerce scandaleux de Thécla sa sœur avec son prédécesseur Michel, et sa femme Eudocie avoit été long-temps concubine de ce

prince. Cependant il s'étoit flatté que le changement d'état opéreroit dans ces princesses la même réforme qu'il avoit opérée en lui. Il se trompa, et s'aperçut bientôt que sa sœur, en perdant Michel, n'avoit pas perdu l'habitude de la débauche. Un de ses officiers, homme corrompu et sans autres principes que ceux de la cour, s'entretenant un jour avec lui, parla, comme d'une chose indifférente, du commerce de Thécla avec un seigneur nommé Néatocomite. Basile, honteux de voir que la dépravation des mœurs fût devenue tellement à la mode qu'elle ne causât plus de scandale, se fit amener Néatocomite, et, après l'avoir fait fustiger, il lui fit prendre l'habit de moine. Il confisqua les biens de sa sœur, et l'enferma dans un monastère. Ayant découvert une semblable intrigue entre l'impératrice et Nicétas, son maître-d'hôtel, il ne s'en prit qu'à lui-même du déshonneur qu'il recevoit de sa femme; et quoique cette injure lui fût personnelle, il ne punit pas Nicétas plus sévèrement que Néatocomite. Cet officier s'étant sincèrement converti, fut, sous le règne de Léon, honoré de la dignité d'économe de Sainte-Sophie, et bâtit un monastère, où il passa le reste de sa vie dans les austérités de la pénitence.

Zélé pour le salut de ses sujets, Basile s'attacha surtout à la conversion des Juifs. Il établit des controverses, et leur présenta l'appât des récompenses. Il leur promit des pensions, des honneurs, l'exemption de tout impôt. Un grand nombre d'entre eux reçut le baptême; mais ce fut plutôt par intérêt que par conviction. Après sa mort la plupart retournèrent à leur premier égarement.

Pour orner une nouvelle église qu'il faisoit bâtir, il fit fondre quantité de vases d'airain de son palais. On y transporta par son ordre beaucoup de marbres, de colonnes, de mosaïques, de statues. Entre celles-ci étoit une statue de bronze représentant un évêque,

dont le bâton pastoral étoit entouré d'un serpent. Un jour que l'empereur venoit visiter les ouvrages, s'étant avisé de mettre le doigt dans la gueule du serpent de bronze, il fut mordu par un véritable serpent qui s'y étoit niché. On eut beaucoup de peine à le guérir de cette blessure. C'étoit dès lors la coutume d'enfouir dans les fondemens des grands édifices quelque mémorial du prince qui les faisoit bâtir. On posa dans ceux de cette église une statue de Salomon, sur laquelle étoit gravé le nom de Basile.

An. 875.

Cedr. p. 573, 574, 575. Zon. t. 2, p. 168, 169. Glycas, p. 295, 296. Leo. p. 473. Const. Porp. p. 172, et seqq. Symp. p. 456. Georg. p. 546. Genes. p. 55. Leo. tact. c. 9, 18.

Les Sarrasins de Tarse possédoient le château de Lule, place très-forte, d'où ils ne cessoient de faire des courses dans les provinces d'alentour. Basile le fit attaquer, et le reprit moitié de force, moitié par intelligence. Une autre forteresse, nommée *Mélus*, se rendit, et le même corps de troupes prit et détruisit la ville de Castabale, dont les pauliciens étoient demeurés les maîtres après la ruine de Téphrique. Ces succès donnoient de la joie à Basile, mais il se reprochoit de ne les avoir pas achetés de ses propres travaux. Il marcha donc en Cappadoce avec son fils Constantin, qu'il vouloit accoutumer aux fatigues, et instruire dans les opérations de la guerre. Arrivé à Césarée, après avoir passé quelques jours à exercer ses soldats, il fit prendre les devans à des troupes légères, et les suivit de près avec le reste de l'armée. Tout fuyoit devant lui ; les Sarrasins étoient forcés dans toutes les places, ou les abandonnoient à son approche. L'émir d'Anazarbe, Apabdèle, la terreur de tous les pays voisins, n'attendit pas l'empereur, et s'enfuit à Malatia. Sémas, autre Sarrasin, cantonné dans les gorges du mont Taurus, désoloit par des courses continuelles les frontières de l'empire ; il vint se rendre à Basile.

Le lecteur a pu s'apercevoir que les Sarrasins, en étendant leur puissance, avoient changé de caractère. On ne retrouve plus chez eux cette fougueuse valeur

enflammée par le fanatisme, qui ne connoissoit point d'obstacle, et qui couroit à la mort comme à la victoire. Depuis un siècle, on les voit aussi souvent vaincus que vainqueurs. Maîtres du plus grand empire qui fût alors sur la terre, soutenus de toutes les forces de l'Orient, ils font moins de progrès avec des armées nombreuses et opulentes qu'ils n'en faisoient avec une poignée de soldats pauvres et presque nus, sous les premiers successeurs de Mahomet. Les richesses avoient porté chez eux leur poison destructeur; de cette trempe forte et vigoureuse, qui rendoit leur âme aussi ferme que l'acier de leurs épées, il ne leur restoit que la fierté. Tandis que les délices de Bagdad amollissoient leurs califes, ils s'affoiblissoient eux-mêmes par l'usage des plaisirs, et, toujours turbulens, ils conservoient l'avidité des conquêtes en perdant les moyens de conquérir. Léon, fils de Basile, a dépeint, dans son ouvrage de tactique, la manière dont les Sarrasins faisoient la guerre de son temps. Cette nation, méprisant les travaux de l'agriculture, n'avoit de ressource que dans les armes; elle ne vivoit que de pillage; c'étoit la nécessité qui les conduisoit à la guerre : aussi leurs armées étoient-elles grossies d'une foule de misérables, qui n'étoient attirés que par l'intérêt de la subsistance. Lorsqu'il s'agissoit d'une course ou d'une guerre, on ne levoit point de soldats; porter les armes n'étoit pas une profession particulière; on publioit le jour du départ; les riches accouroient par amour pour la patrie, les pauvres par l'espérance du butin. Ainsi l'armée n'étoit composée que de volontaires. Les femmes, et ceux que leur foiblesse retenoit chez eux, fournissoient les armes, et participoient ainsi à l'expédition. La plus grande partie de leurs troupes consistoit en cavalerie; leurs fantassins même étoient à cheval dans les marches, où, s'ils n'alloient pas loin, ils montoient en croupe derrière les cavaliers. L'armée étoit précédée d'une troupe d'E-

thiopiens à pied et presque nus, qui n'avoient pour armes que l'arc et les flèches. Les cavaliers étoient armés de toutes pièces; leurs baudriers, leurs épées, la bride de leurs chevaux garnis d'argent. Ils faisoient grand cas de leurs chevaux, qu'ils épargnoient aux dépens de leur propre vie; aussi ne s'en servoient-ils pas pour porter les bagages; leurs bêtes de charge étoient les chameaux, les ânes, les mulets. Ils craignoient surtout les combats nocturnes; et s'ils n'arrivoient pas le soir à quelque place forte où ils pussent passer la nuit, ils se retranchoient avec soin pour se mettre hors d'insulte. Leur ordre de bataille et de marche étoit toujours un carré long; d'ailleurs ils avoient emprunté des Romains les évolutions, ainsi que les armes. Ils plaçoient souvent leurs chameaux au centre de l'armée. Les drapeaux qu'ils élevoient sur les bêtes de somme faisoient paroître les escadrons plus nombreux. Dans les combats, le bruit des tambours et des cymbales, auquel leurs chevaux étoient accoutumés, achevoit de mettre en désordre ceux de l'ennemi, déjà effarouchés par la vue des chameaux. Ils attendoient l'ennemi de pied ferme, sans précipitation, sans impatience: hardis lorsqu'ils espéroient la victoire, timides dans le désespoir, plus fermes dans la résistance qu'ardens à l'attaque, ils ne s'animoient que lorsqu'ils voyoient l'ennemi se ralentir. Les rangs serrés, boucliers contre boucliers, ils essuyoient les premières décharges, et ne s'ébranloient que quand l'ennemi avoit épuisé ses armes de jet. Ils ne rompoient leur ordonnance ni lorsqu'ils poursuivoient, ni lorsqu'ils étoient poursuivis; mais si elle venoit une fois à se rompre, ils étoient incapables de se rallier ni de se remettre en ordre. Persuadés que tout malheur vient de Dieu, ils ne s'opiniâtroient pas à combattre l'adversité, et s'abandonnoient aveuglément à la mauvaise fortune. Accoutumés à des climats brûlans, ils résistoient aux plus grandes chaleurs; mais ils ne

supportoient pas le froid, et les pluies faisoient sur leurs corps le même effet que sur leurs arcs, dont elles relâchoient les cordes; aussi choisissoient-ils l'été pour faire la guerre; dans les autres saisons, ils ne faisoient que des courses, et c'est surtout en hiver que les Grecs les ont vaincus, en les surprenant dans des embuscades, dans des défilés dont on leur fermoit l'issue par des abatis d'arbres, dans les gorges du mont Taurus, du haut duquel on les accabloit de flèches ou de grosses pierres qu'on rouloit sur eux, lorsque, chargeés de butin, ils traversoient ces montagnes pour repasser en Syrie. Quoiqu'ils eussent alors dégénéré de leur première valeur, Léon leur rend ce témoignage, que, de tous les ennemis de l'empire, c'étoient ceux qui entendoient le mieux la guerre.

L'activité de Basile leur enleva cette année une partie de leurs conquêtes de Cilicie. Ayant passé le Sarus, il marcha vers Cucuse, près de laquelle les Sarrasins étoient cantonnés dans d'épaisses forêts. L'empereur les chassa de ce poste en détruisant ces bois par le fer et par le feu. Arrivé à Callipolis et à Padasie, au pied du mont Taurus, et, voyant ses soldats rebutés de la difficulté des chemins, il descendit de cheval, et, marchant à leur tête au travers des rochers, des ravines et des terrains les plus impraticables, il leur rendit le courage. Son exemple sembloit leur donner des ailes. Il poussa jusqu'à Germanicie les différens corps de Sarrasins qu'il trouva sur son passage, et les obligea de se renfermer dans la ville. Pour y arriver, il falloit passer une rivière assez large, nommée *Paradisus*; elle étoit guéable, mais le fond en étoit glissant et plein de vase. Basile la fit passer pendant la nuit, et y étant entré le premier, il s'arrêta au milieu, faisant éclairer le gué par un grand nombre de flambeaux. Il couroit lui-même à ceux qu'il voyoit chanceler, leur donnoit la main, relevoit ceux qui tomboient, et il en sauva plusieurs qui se seroient noyés sans son secours. Après avoir ruiné

tous les environs de Germanicie, trouvant la place trop forte et trop bien pourvue, il repassa l'Amanus, et vint assiéger Adanes sur le Sarus. Les habitans, résolus de soutenir le siége, laissèrent l'empereur brûler et détruire tout le pays d'alentour, d'où ils avoient retiré les hommes, les grains et les troupeaux. Basile prit Géron, petite ville du voisinage, et il en abandonna le pillage à ses soldats. Les ayant animés par cette récompense, il espéroit s'emparer bientôt d'Adanes, et fit avancer ses machines. Mais la gloire en étoit réservée à son petit-fils Constantin Porphyrogénète. La vigoureuse résistance des assiégés, et plus encore les froids de l'arrière-saison, qui incommodoient ses soldats campés sur un terrain humide et exposé aux vents glacés de l'Arménie, le firent songer à la retraite.

Comme son armée, chargée de butin, traînoit après elle une grande multitude de prisonniers, qui embarrassoient la marche dans des chemins rudes et montueux, il prit un parti si cruel, que, si l'on veut excuser ce prince sur la nécessité de la guerre, il faut convenir que la guerre est un état de barbarie qui peut changer en bêtes féroces les naturels les plus humains. Il fit égorger tous les prisonniers. Prévoyant que les ennemis se posteroient aux détours et aux défilés des montagnes, il les fit prévenir par des troupes légères, qui, se plaçant en embuscade, se saisirent de ceux qui venoient pour les surprendre. Le Sarrasin Abdélomel, émir de ce pays, qui s'attendoit à le harceler dans ces passages, voyant que les sages précautions de l'empereur le mettoient hors d'insulte, lui députa pour demander la paix et pour lui offrir le domaine de la contrée dont il étoit maître. L'empereur accepta ses offres, et tira de lui de bons services contre les autres Sarrasins. Après avoir traversé le mont Argée, il reçut à Césarée d'heureuses nouvelles de son autre armée, qui lui envoyoit quantité de dépouilles et grand nombre

de prisonniers curdes. Cette nation barbare, qui habite aujourd'hui au-delà du Tigre, se répandoit alors en-deçà de l'Euphrate jusque dans les montagnes de Cilicie. La plupart étoient manichéens et alliés des pauliciens. Basile les fit encore massacrer. Il s'arrêta quelques jours à Midée en Phrygie, où, après avoir distribué des récompenses à ceux qui s'étoient distingués dans le cours de cette campagne, il sépara ses troupes, et les envoya en quartier d'hiver. Il revint ensuite à Constantinople, où il fut reçu avec la même pompe et les mêmes honneurs que trois ans auparavant.

Depuis que les Sarrasins étoient maîtres de Tarse, An. 876. l'Asie mineure ne pouvoit jouir du repos. La perte du château de Lule et de tant d'autres places, la désertion de deux émirs, le ravage de toute la contrée, les mirent en fureur. Dès les premiers jours du printemps, joints à ceux de Malatia, dont ils n'étoient séparés que par le mont Taurus, ils se mettent en campagne, et portent le fer et le feu jusqu'en Bithynie. André, gouverneur de l'Hellespont, ayant rassemblé les troupes de sa province, tombe sur eux en divers endroits, les taille en pièces partout où il les rencontre, et les poursuit jusqu'à Tarse. Ce guerrier, long-temps inconnu, parce qu'il n'avoit d'autre recommandation que son mérite, étoit Scythe de naissance. Basile l'avoit enfin distingué; et, pour récompense de ses services, il lui avoit conféré le titre de patrice, avec le commandement des troupes de sa garde et le gouvernement de l'Hellespont. André n'étoit point loin de Tarse lorsqu'il reçut de l'émir de cette ville une lettre conçue en ces termes : *Je pars pour vous aller joindre, et pour voir quels secours vous pourrez tirer de Marie et de son fils contre une armée protégée par le bras de Dieu et de son prophète.* Cette bravade impie fit frémir d'horreur le général grec, aussi pieux que vaillant : tenant la lettre à la main et levant les yeux au ciel, il s'écrie : *Fils éternel de Dieu, et vous*

mère d'un Dieu fait homme, vous entendez les blasphêmes de ce nouveau Sennachérib ; défendez votre peuple, et faites connoître aux nations ce que peuvent contre vous les plus nombreuses armées. Il encourage ses troupes, et, plein de confiance en la protection du ciel, il approche de Tarse, et rencontre les Sarrasins réunis près du fleuve Podande. Le nombre supérieur des ennemis n'effraie point ses soldats ; ils tombent sur eux avec tant d'ardeur, qu'en un moment cette grande armée est dissipée : l'émir est tué, le reste taillé en pièces ; l'arrière-garde, seule plus proche de la ville, eut le temps de s'y sauver. André perdit peu de soldats. Après leur avoir donné la sépulture, il fit mettre en un monceau les cadavres des ennemis, dont les ossemens accumulés furent long-temps pour les Sarrasins de Tarse un triste monument de leur défaite. Le vainqueur, qui n'attribuoit ce succès qu'à Dieu seul, aussi modeste après la victoire qu'avant la bataille, ne se crut pas assez fort pour attaquer la ville de Tarse ; et, dans la crainte de déshonorer les armes de l'empereur par une entreprise téméraire, il reprit le chemin de sa province avec un grand butin.

An. 877. Cedr. p. 576. Zon. t. 2, p. 169. Leo. p. 474. Const. Porp. p. 177, 178. Georg. p. 548.

Un homme élevé par son mérite ne pouvoit manquer d'envieux. On fit entendre à l'empereur qu'André trahissoit l'empire ; qu'il n'avoit tenu qu'à lui de prendre Tarse, s'il eût voulu profiter de l'ardeur de ses troupes et de l'effroi des ennemis. Quelque éclairé que fût Basile, il n'étoit pas à l'abri des surprises. Il se laissa tromper par les fanfaronnades d'un courtisan nommé *Stypiote*, qui, soutenu par une puissante cabale, se vantoit de le rendre en peu de jours maître de Tarse, et de chasser les Sarrasins de toute l'Asie mineure. Ebloui de ces brillantes promesses, l'empereur le mit à la tête de ses troupes. Mais Stypiote justifia bientôt la sage circonspection d'André. Enflé de toute la présomption que donne l'ignorance, il s'approche de Tarse et campe dans une plaine

ouverte, sans prendre aucune des précautions qui sont d'usage dans la guerre. Les barbares, profitant de son imprudence, tombent pendant la nuit sur son camp par plusieurs endroits, en faisant un grand bruit de cymbales et de trompettes. Les Grecs, se réveillant avec effroi, sans armes, à demi-nus, ne songent qu'à se sauver; ils se pressent, ils s'écrasent les uns les autres. Les Sarrasins n'ont que la peine de les massacrer. Stypiote est le premier à fuir; et abandonnant son armée à la merci des ennemis, il ne rapporte à ses partisans que la honte de l'avoir vanté, et à l'empereur celle de les avoir écoutés.

Epistolæ Ioannis VIII. Erchempert. art. 38. Giann. hist. nap. l. 7, c. 1. De vitâ ant. Benevent. t. 2, p. 222.

Les intrigues des Grecs avec Adalgise, duc de Bénévent, avoient empêché l'empereur Louis de chasser les Sarrasins de l'Italie. Dès que ce prince eut quitté le pays, les Sarrasins sortirent de Tarente et ravagèrent le territoire de Bari. Une autre troupe, venue d'Afrique et de Sicile, étendit ses courses jusqu'à Rome; et le pape Jean VIII fut obligé de traiter avec ces infidèles, et de leur payer par an vingt-cinq mille marcs d'argent. Comme il ne recevoit aucun secours des princes françois, il eut recours aux Grecs. Grégoire, envoyé par Basile avec une flotte pour conserver ce qui restoit à l'empire en Italie, faisoit sa résidence à Otrante. Le pape le pria d'envoyer dix vaisseaux pour défendre les terres de saint Pierre. On voit, par une lettre du pape à Basile, que l'empereur avoit satisfait à cette demande. Cependant Grégoire employoit ses forces au recouvrement de la Calabre. Les habitans de Bari, se voyant abandonnés des François et des Bénéventins, se donnèrent à lui, et cette ville, alors considérable, revint ainsi à l'empire grec. Il y avoit dans Bari une faction attachée aux François. Grégoire avoit promis avec serment de ne faire aucun mal à ceux qui en étoient les chefs; il ne tint pas sa parole; il fit emprisonner les premiers de la ville, dont il envoya quelques-uns à Constantinople. Le trouble régnoit dans cette malheureuse contrée: amis,

ennemis, tout étoit confondu ; on étoit forcé d'attaque ceux qu'on auroit voulu défendre. Les habitans de Naples, d'Amalfi, de Salerne, qui dépendoient de l'empire grec, n'étant pas en état de résister aux Sarrasins furent contraints de joindre leurs armes à ces barbare pour ravager le territoire de Rome. Jean marcha contre Naples avec des troupes ; et ce fut la première fois qu'on vit un pape à la tête d'une armée. Il détacha de la ligue le prince de Salerne, qui attaqua les troupes de Naples et fit prisonniers vingt-deux Napolitains, auxquels le pape fit trancher la tête. Athanase, évêque de Naples, frère du duc Sergius, voulant gagner les bonnes grâces du pape, se saisit de son frère. Après lui avoir crevé les yeux, il le mit entre les mains du pape, et se fit duc, sans cesser d'être évêque. Mais bientôt ce prélat, sans foi comme sans religion, se ligua lui-même avec les Sarrasins, et devint le fléau de toutes ces provinces, ainsi que de la ville de Rome, dont il pilla le territoire, de concert avec les infidèles. Le pape, trop foible pour le combattre, eut recours aux armes naturelles du saint-siége ; il excommunia Athanase et les Napolitains ; et ce fut encore la première fois que les papes lancèrent l'anathème contre les peuples pour punir les crimes de leurs princes. On voit par ces événemens que les ducs de cette contrée, quoique sujets de l'empire grec, se comportoient en souverains ; qu'ils n'attendoient ni nomination, ni même l'agrément de l'empereur pour prendre le titre de ducs ; qu'ils ne consultoient que leur volonté pour faire la paix et la guerre ; et que, selon leur caprice ou leurs intérêts, ils ne faisoient pas difficulté de contracter des alliances avec les ennemis de l'empire. Leur éloignement et la foiblesse des empereurs grecs les mettoient à couvert du châtiment. La principauté de Bénévent étoit, dans ce même temps, le théâtre de plusieurs révolutions funestes. Gaïder usa du secours des Sarrasins pour s'en rendre maître. Il tua son oncle

Adalgise, chassa les premiers de la ville, et fut chassé lui-même trois ans après. On le livra aux François, qui le mirent en prison. Il s'échappa et s'enfuit à Bari, occupée alors par les Grecs, qui l'envoyèrent à Constantinople. Basile le traita honorablement, le combla de biens, et lui donna la ville d'Oria en Calabre, d'où il ne cessa d'inquiéter les Bénéventins. Radelchis, fils d'Adalgise, qui avoit chassé Gaïder, ne conserva la principauté que quatre ans. Les Bénéventins l'en dépouillèrent pour en revêtir son frère Aïon, dont nous parlerons sous le règne suivant.

Jamais pape n'avoit fait un aussi fréquent usage de l'excommunication que Jean VIII. Toujours armé de ce foudre, il le faisoit gronder sans cesse, soit pour les affaires spirituelles, soit même pour les intérêts temporels de l'église romaine, et à force de le lancer, il en émoussa la pointe. La sainteté d'Ignace n'empêcha pas qu'il n'en fût souvent menacé. Ce pape n'avoit point d'égard à la décision de la conférence qui avoit suivi le huitième concile, par laquelle la juridiction sur l'église de Bulgarie avoit été attribuée au patriarche de Constantinople. Comme le parti de Photius, toujours très-puissant, excitoit de grands troubles, l'empereur pria le pape d'envoyer des légats pour rétablir la paix. Paul, évêque d'Ancône, et Eugène, évêque d'Ostie, partirent de Rome avec des lettres dans lesquelles le pape se plaignoit beaucoup d'Ignace et le menaçoit d'excommunication, s'il ne retiroit les évêques et les clercs qu'il avoit envoyés en Bulgarie, et que le pape déclaroit excommuniés. Il demandoit du secours à Basile contre Lambert, duc de Spolette, qui s'étoit emparé de Rome. Mais Basile, occupé d'autres affaires, n'entra point dans cette querelle; ce qui obligea le pape d'aller en France implorer la protection de Louis le Bègue et des autres princes françois. Je vais rassembler ici les suites de cette contestation entre le siége de Rome et celui de Constanti-

Epist. Joan. VIII. Cedr. p. 589. Const. Porp. p. 210. Anna. Met. ad ann. 868. Sigeb. ad ann. 865. Du Cange, fam. bulg. p. 311. Fleury, hist. ecclés. l. 52, art. 48; l. 53, art. 6.

nople au sujet des Bulgares. Le pape, ne recevant aucune satisfaction ni de Basile, ni de Photius, qui venoit de succéder à Ignace, comme je le dirai bientôt, écrivit à Bogoris, roi des Bulgares, pour l'engager à se soumettre immédiatement au siége de Rome. Afin de le détourner de l'obédience des Grecs, il les représentoit comme sujets à se livrer tous les jours à de nouvelles erreurs : il le rappeloit au sein de l'église romaine, la mère de tous les fidèles; et dans l'ardeur de son zèle il protestoit qu'il chérissoit les Bulgares jusqu'à se sacrifier lui-même pour leur salut. Il semble que ses légats avoient choqué les Bulgares en quelque chose, puisqu'il promettoit de corriger leur faute. Il sollicitoit les seigneurs bulgares de s'employer auprès de leur roi, et leur vouloit persuader que leur liaison avec les Grecs étoit pernicieuse à leur âme. Les Dalmates ayant aussi pris le parti de s'attacher à l'église de Constantinople, il les exhorta par une lettre à revenir à l'église de Rome, et à lui envoyer l'archevêque qu'ils auroient élu canoniquement, pour recevoir de lui le *pallium ;* il leur promettoit toute sorte de biens en cette vie comme en l'autre, s'ils lui obéissoient; autrement, il les déclaroit excommuniés. Après le rétablissement de Photius sur le siége de Constantinople, on voit par les lettres du pape qu'une des conditions qu'il exigè avec le plus d'ardeur pour y donner son consentement, c'est que Photius renonce à toute juridiction sur la Bulgarie; il veut que les évêques et les autres ecclésiastiques ordonnés par le patriarche de Constantinople sortent du pays; il menace Photius de l'excommunication, s'il leur donne le *pallium*, s'il y fait quelque ordination, s'il communique avec eux avant qu'ils obéissent. Il paroît qu'en cette occasion l'empereur, étonné du grand bruit que faisoit le saint-père, usa de quelque condescendance. Dans une lettre datée du 13 août 880, le pape remercie Basile d'avoir rendu justice à l'église romaine au sujet de la Bulgarie. Ce-

pendant il paroît aussi que les Bulgares demeurèrent attachés à l'église de Constantinople; car, dans une lettre postérieure, Jean reproche encore à Bogoris d'avoir abandonné Rome, il l'exhorte à revenir au bercail, et le menace encore d'excommunication.

Ce prince, que le pape traitoit avec si peu de ménagement, étoit cependant un modèle de sainteté. Il menoit depuis son baptême la vie la plus austère. Revêtu, pendant le jour, de ses ornemens royaux, il se couvroit d'un sac pendant la nuit; et, se rendant secrètement à l'église, il passoit des heures en priéres, prosterné sur un cilice. Long-temps avant sa mort, il remit sa couronne à son fils aîné, et se retira dans un monastère, ne s'occupant que d'aumônes et de prières. Mais, apprenant que son fils se livroit à la débauche, qu'il accabloit d'impôts ses sujets, et qu'il vouloit même les rappeler à l'idolâtrie, il quitta l'habit religieux, reprit le casque et la cuirasse avec les marques de la royauté, rassembla ceux de ses sujets qui craignoient Dieu, et se mit à la poursuite de son fils, qui avoit pris la fuite. Il le prit, lui fit crever les yeux, et le condamna à une prison perpétuelle. Ensuite, dans une assemblée générale de la nation, il déclara roi son second fils, le menaçant de le traiter comme son frère, s'il tenoit la même conduite. Alors ce héros chrétien, comblé des vœux, honoré des regrets de tous ses sujets, se renferma dans le monastère, où il acheva saintement ses jours en 896.

Constantinople vit alors une révolution qui fait connoître à quel point les princes, d'ailleurs les plus sages, sont capables de se laisser séduire par des courtisans attentifs à étudier leurs foiblesses. Ignace mourut, et, trois jours après, Photius fut mis en sa place par le même empereur, qui, convaincu de ses fourberies, l'avoit honteusement fait descendre du siége patriarchal dix ans auparavant. La retraite du monastère n'avoit pas éteint l'ambition de Photius. Cette passion, qui vit dans le

Epist. Joan. VIII. Nicet. in Ign. Cedr. p. 573. Zon. t. 2, p. 168. Leo. p. 472. Manas. p. 108. Glycas, p. 297, 298. Joël. p. 179.

Const. Porp. p. 171. Simeon, p. 456, 457. Georg. p. 546. Fleury, hist. ecclés. l. 53, art. 1, et suiv. Oriens christ. t. 1, p. 248, 249.

cloître, et qui se nourrit même de jeûnes et d'abstinences, lui tenoit les yeux ouverts sur la conduite d'Ignace. Comme ce saint prélat ne donnoit point de prise à sa malignité, il prit le parti d'une soumission apparente, et tâcha d'engager Ignace à le reconnoître pour évêque; mais il ne put l'obtenir. Il se tourna donc du côté de la cour, et gagna par ses souplesses les ministres et les seigneurs. Le chambellan Nicétas vantoit sa vertu, et le bibliothécaire Théophane son grand savoir. Il connoissoit le foible du prince. Basile, qui avoit l'âme assez vigoureuse pour avoir pris un grand essor, ne l'avoit pas assez ferme ni assez philosophe pour regarder sans honte et sans trouble la bassesse d'où il s'étoit élevé. Il ne rougissoit pas de sa première pauvreté; il s'en faisoit même honneur ; mais il auroit bien souhaité trouver à sa famille une origine illustre. Photius le sentit, et ce fut alors qu'il composa cette généalogie qui faisoit de la famille de Basile un rejeton des Arsacides. L'empereur, sans doute le seul de l'empire qui fût la dupe de cette grossière imposture, lui sut gré d'une si flatteuse découverte; il oublia tous les crimes de Photius, lui donna un asile dans le palais de Magnaure, l'admit dans ses conseils, lui confia l'éducation de ses fils, et lui laissa reprendre les fonctions épiscopales en dépit des canons, et d'Ignace, qu'on n'écoutoit plus.

An. 878.

Ce prélat, qui est honoré comme saint dans toute l'Eglise, mourut le 23 octobre 877, et le 26 du même mois Photius remonta sur le siége de Constantinople. Il mit en œuvre et la séduction et la terreur pour surmonter tous les obstacles : calomnies, dépositions, tourmens, la mort même, rien ne fut épargné pour ramener à lui les évêques opposans. Léon Catocèle, son beau-frère, qu'il avoit fait par son crédit capitaine de la garde impériale, homme cruel, le servoit dans ses fureurs. Au contraire les présens, les promotions, les translations avantageuses d'un évêché à un autre attiroient à lui les

âmes intéressées. Son dessein étoit de casser tout ce qu'avoit fait Ignace, de rétablir ceux qu'il avoit déposés, de déposer ceux qu'il avoit ordonnés; et si l'empereur n'eût mis un frein à son audace, il alloit changer la face de toute l'église d'Orient. Il étoit secondé dans ses intrigues par un moine aussi fourbe que hardi et déterminé, nommé Théodore Santabaren. C'étoit un scélérat qui avoit mérité la mort dès sa première jeunesse, et que le César Bardas avoit sauvé du supplice et renfermé dans le monastère de Stude. Hypocrite accompli, il en étoit devenu abbé par la faveur de Photius, dont il étoit si zélé partisan, qu'il avoit obligé les moines de déserter le monastère. Après la déposition de son patriarche, il fut chassé lui-même : mais Photius, rentré en grâce, le remit en place, et le vanta à l'empereur comme un saint, un prodige de savoir, un thaumaturge, et même un prophète. Basile, trompé par ces éloges, le fit venir à la cour et l'honora de sa confiance. Dès le vivant d'Ignace, Photius l'avoit ordonné métropolitain de Patras; mais, comme cette ville avoit un évêque légitime, cette prétendue ordination n'étoit qu'un sujet de raillerie; on appeloit Santabaren l'évêque d'*Aphantopolis*, c'est-à-dire de *la ville invisible*. Photius, nouveau patriarche, l'envoya au pape Jean en qualité de son apocrisiaire, pour lui demander sa communion. Il prenoit dans sa lettre le ton de la plus profonde humilité, gémissant de la violence qu'on lui avoit faite pour le rétablir sur le siége de Constantinople. Cette lettre étoit signée de plusieurs métropolitains, dont il avoit surpris les signatures. Basile appuya cette démarche par une ambassade. Les deux légats que le pape avoit envoyés pour l'affaire de Bulgarie, et qui n'étoient arrivés à Constantinople qu'après la mort d'Ignace, d'abord opposés à Photius, mais gagnés ensuite par ses présens et intimidés par les menaces de l'empereur, se livrèrent sans réserve au

patriarche. Ils contribuèrent même à séduire plusieurs évêques, en leur faisant entendre que le pape les avoit envoyés pour déposer Ignace et rétablir Photius.

An. 879. Le pape, pressé alors par les Sarrasins, n'avoit rien plus à cœur que d'obtenir quelque secours de Basile. Il ne se rendit donc pas difficile aux instances qui lui étoient faites en faveur de Photius; et, malgré les exemples de Nicolas et d'Adrien ses prédécesseurs, il le reconnut pour patriarche légitime, leva les censures fulminées contre lui et contre ses adhérens, et déclara excommuniés tous ceux qui, après trois monitions, refuseroient de communiquer avec lui. Mais il accordoit cette faveur comme une grâce et une indulgence; et il exigeoit qu'à l'avenir on n'élût plus de laïque pour remplir la place de patriarche, que Photius ne disputât point au siége de Rome la juridiction sur la Bulgarie, et qu'il demandât pardon dans un concile. A ces conditions il déclaroit nulle la sentence portée contre Photius dans les deux conciles tenus à Rome et à Constantinople sous le pape Adrien. Pierre, prêtre-cardinal, fut chargé des lettres pour Basile et pour Photius; il eut ordre d'assister avec les deux autres légats au concile qui seroit tenu pour la réunion.

L'arrivée du nouveau légat combla les vœux du patriarche, qui se promettoit bien d'éluder par son adresse les conditions exigées par le pontife romain. En effet, le concile, composé de trois cent quatre-vingt-trois évêques, se gouverna entièrement au gré de Photius. Les légats ne lui donnèrent que des éloges. Ils firent lire la lettre du pape, que Photius avoit traduite en grec, et dont il avoit eu soin de retrancher l'ordre de demander pardon devant le concile, et l'absolution que le pape lui donnoit, et qui supposoit qu'il avoit été excommunié. A la place de ces articles, trop humilians pour son orgueil, il avoit inséré des louanges de sa personne; et les légats, apparemment corrompus, entendirent cette lecture sans

réclamation. Tout fut approuvé, excepté la défense de nommer des laïques au patriarchat, et la demande du pape sur la Bulgarie. Pour le premier point, on le combattit par des raisons et des exemples ; pour le second, on en renvoya la décision à l'empereur, dont les droits étoient indépendans du pape et du concile. Photius fit à son gré l'histoire de sa première élection, de sa déposition injuste, de la persécution qu'il avoit essuyée, de sa modération à refuser son rétablissement tant qu'Ignace avoit vécu, de sa prétendue réconciliation avec lui, enfin de la répugnance qu'il avoit témoignée à remonter sur le siége de Constantinople, vacant par la mort de ce prélat ; et toute l'assemblée applaudit à cette suite de mensonges. Métrophane, évêque de Smyrne, qui refusoit de se trouver au concile, fut séparé de la communion ecclésiastique. On déclara aussi excommuniés tous ceux qui ne se réunissoient pas à Photius. L'empereur assista à la sixième session, dans laquelle on adopta la profession de foi de Nicée, avec anathème contre ceux qui oseroient y rien ajouter ou en rien soustraire ; ce qui tomboit sur les églises d'Occident, où l'on admettoit l'addition *filioque*. L'empereur souscrivit les actes avec ses trois fils Léon, Alexandre et Etienne, car Constantin l'aîné étoit déjà mort. Le concile, commencé au mois de novembre 879, tint la septième et dernière session le 13 mars 880 ; et, dans les acclamations qui le terminèrent, Photius fut nommé avant le pape. Les actes sont suivis d'une lettre du pape à Photius : il y rejette l'addition *filioque* ; proteste qu'elle n'a pas été reçue par l'église de Rome, et condamne en termes très-durs les premiers qui l'ont introduite ; mais il veut cependant qu'on use de ménagement avec les églises qui l'ont admise, et qu'on tâche de les ramener par la douceur. C'est ce concile que les Grecs schismatiques honorent du nom de huitième concile général, ne reconnoissant point pour canonique celui qui avoit

condamné Photius en 869. Il y a lieu de soupçonner que les actes, qui sont demeurés dans l'obscurité jusqu'au commencement de ce siècle, ont été altérés par Photius, le plus hardi comme le plus habile faussaire qui fût jamais.

Je vais joindre ici ce qui reste à dire de Photius jusqu'à la fin du règne de Basile. Le pape écrivit à Basile pour le louer de son zèle, et à Photius pour le féliciter. Mais en même temps il se plaignit avec douceur que le patriarche se fût dispensé de la condition qui lui étoit imposée de demander pardon en présence du concile. Se défiant apparemment de ses légats, il ajoutoit que, s'ils avoient en quelque point contrevenu à ses ordres, il n'y donnoit point son consentement. L'évêque Marin, porteur de ces lettres, et qui succéda bientôt après au pape Jean, n'ayant pas voulu consentir à l'abrogation du huitième concile œcuménique, encourut l'indignation de Basile, animé par Photius, et fut un mois en prison. Selon quelques auteurs, les légats furent désavoués à leur retour et soumis à la censure. C'est un point que je laisse à discuter aux historiens de l'Eglise. Jean étant mort en 882, Marin et Adrien III, qui lui succédèrent, ne tinrent le saint-siége, l'un que quatorze, l'autre que seize mois. L'un et l'autre ne regardant pas leur prédécesseur comme infaillible condamnèrent Photius. Basile, irrité, écrivit au pape Adrien une lettre injurieuse, qui ne fut rendue qu'à son successeur Etienne V. Le nouveau pape y répondit avec vigueur, mais sans perdre le respect dû à la puissance temporelle dont il traçoit les bornes, si étroites et si faciles à confondre, qui la séparent de la juridiction spirituelle. Il condamnoit de nouveau Photius, et le menaçoit d'anathème. Toujours exposé aux courses des Sarrasins, il demandoit du secours. Mais cette lettre d'Etienne ne parvint à Constantinople qu'après la mort de Basile. Photius, satisfait des services de Santabaren

dans sa négociation auprès du pape Jean, qu'il avoit trompé, chassa l'évêque d'Euchaïtes en Cappadoce, pour y placer cet imposteur. Il le déclara prototrône, c'est-à-dire premier évêque entre les suffragans de Constantinople, et le mit en possession de plusieurs siéges épiscopaux, d'où il chassa les titulaires.

Quelque temps avant le concile, Basile avoit perdu son fils aîné Constantin. Ce jeune prince donnoit de grandes espérances. C'étoit celui qui ressembloit le plus à son père par ses belles qualités, et qui en étoit le plus chéri. Il l'avoit accompagné dans ses expéditions. Hermengarde, fille de l'empereur Louis, lui avoit été promise; mais ce projet de mariage n'eut point d'exécution : cette princesse épousa le comte Boson, qui devint roi de Provence. La mort d'un fils si cher affligea sensiblement l'empereur. Photius, toujours flatteur, mit le jeune prince au nombre des saints, comme si le ciel lui eût donné parole de se prêter à ses complaisances. Son ami Santabaren, homme à miracles, en fit un pour sa part, qui fut joué avec beaucoup d'adresse. Il promit à l'empereur de lui faire voir son fils. Pendant que Basile étoit à la chasse, il vit sortir de l'épaisseur du bois un cavalier vêtu d'une étoffe d'or, qui vint à toute bride l'embrasser, et disparut. Il avoit tous les traits du prince défunt. La tendresse est crédule; l'empereur ne douta pas que ce ne fût son fils; il en eut une extrême joie; et, plein d'admiration pour Santabaren, qui avoit tant de crédit dans l'autre monde, il en fit son confident le plus intime. C'étoit son oracle dans toutes ses entreprises. Persuadé de la sainteté de son fils, il fit bâtir au lieu même de l'apparition un monastère sous le nom de Saint-Constantin.

Nicet. in Ign. Cedr. p. 590. Zon. t. 2, p. 174. Glycas, p. 296. Const. Porp. p. 212. Simeon, p. 457. Georg. p. 547. Annal. Bertin. Aimoin. l. 5, c. 22. Du Cange, fam. byz. p. 140.

Mais la passion dominante de Basile, celle qui couvre toutes ses fautes et qui mérite qu'on lui pardonne toutes ses foiblesses, c'est l'amour qu'il avoit pour ses sujets. Jamais il n'écouta les avis qui pouvoient troubler le repos de ses peuples; jamais il ne consentit à prendre sur les

Cedr. p. 588, 590, 591. Const. Porp. p. 207, 212, 213, 214.

besoins des familles de quoi remplir ceux de son trésor. Un jour qu'il paroissoit embarrassé à trouver de quoi fournir à des dépenses nécessaires, le trésorier-général lui conseilla de faire une nouvelle imposition de tailles; il y avoit, disoit-il, quantité de gens qui ne payoient pas à proportion de leurs biens; en augmentant la contribution des riches, sans diminuer celle des autres, qui n'étoient pas foulés au-delà de leurs forces, il verroit croître ses revenus sans injustices. Il feignit d'approuver cet avis, et ordonna au trésorier de choisir des personnes capables d'une opération aussi difficile que celle d'évaluer au juste les fortunes de ses sujets, et de fixer avec une équité irréprochable la quotité de leur contribution. Il demandoit en eux la probité la plus désintéressée, la connoissance la plus étendue, l'activité la plus infatigable. *Quand vous aurez trouvé*, lui dit-il, *des hommes de ce caractère, vous me les ferez connoître.* Le trésorier accoutumé à manier la matière délicate des finances un peu plus brusquement que le prince, lui eut bientôt fourni une liste de commissaires. Basile, ayant lu leurs noms, lui fit des reproches d'un choix si peu judicieux; et comme le trésorier lui répondoit qu'il n'en connoissoit pas de plus capables : « Cette affaire est si importante (lui repartit l'empereur) que, s'il étoit possible « je voudrois m'en charger moi-même. C'est au père de « famille de régler la fortune de ses enfans. Mais comme « ce travail ne peut se concilier avec tant de devoirs « indispensables, je suis contraint de le confier à d'autres mains. Je ne connois dans tout l'empire que deux « hommes qui puissent me remplacer pour cet objet. « C'est l'assurance que me donnent leur âge, leur expérience, leur exacte intégrité, qui ne s'est jamais démentie dans le cours d'une longue vie et d'un grand « nombre d'emplois. Allez les trouver de ma part, et « instruisez-les de mes intentions. » L'histoire ne nomme pas ces deux hommes, qui mériteroient mieux d'être

connus que la plupart des souverains. Flattés du choix de l'empereur, mais trop judicieux pour se charger d'un emploi au-dessus de leurs forces, ils remercièrent le prince de la confiance dont il les honoroit; et en même temps ils le supplièrent de ne pas accabler leur vieillesse d'un fardeau qu'elle n'étoit plus en état de soutenir. Basile reçut leur excuse, et ne voulut plus entendre parler de cette réforme, aimant mieux, disoit-il, perdre une partie de ce qui lui étoit dû que de s'en rapporter à des âmes intéressées, qui, sous prétexte de remédier à des injustices, en commettroient de plus grandes. Pendant tout le temps de son règne il n'ajouta rien aux impôts, et la douceur de la perception valoit presque une exemption entière. Au lieu de faire mourir de faim ses sujets, il diminua la dépense de sa table. Les frais devoient s'en prendre sur le produit des terres annexées à deux palais qu'il fit bâtir; il ne permit pas d'y appliquer aucune autre somme, et il en fit une loi perpétuelle pour ses successeurs.

Sa vigilance à réprimer l'avidité de ses officiers le rendoit cher à ses peuples. Mais ces hommes injustes qu'il contenoit regardoient comme un vol fait à leur avarice tout ce qu'il les empêchoit de ravir. Ils conjurèrent contre sa vie. A leur tête étoit le capitaine des Icanates, nommé Curcuas, homme très-riche, mais très-mécontent de n'avoir pas la liberté de le devenir davantage. Un misérable reclus, qui se donnoit pour prophète, lui promettoit l'empire. Il engagea dans ce complot jusqu'à soixante-six, tant sénateurs qu'officiers de l'armée et du palais. L'empereur, averti de cette trame criminelle par un des conjurés qui n'avoit pu vaincre ses remords, les fit arrêter, et les jugea lui-même au milieu du Cirque, en présence du peuple assemblé. Sa clémence naturelle leur épargna le supplice auquel l'indignation publique les condamnoit. Il se contenta de faire crever les yeux à Curcuas, et fouetter les autres. Le jour de l'Annoncia-

Cedr. p. 573. Zon. t. 2, p. 168. Leo. p. 474. Const. Porp. p. 172. Simeon, p. 460, 461. Georg. p. 548.

tion, qu'ils avoient *marqué pour* l'exécution de l forfait, il assista lui-*même* à une procession solenne où ils marchoient nus et chargés de chaînes. Lorsq furent arrivés à la grande place, avant que d'entrer d l'église de Sainte-Sophie, il fit lire leur sentence laquelle ils étoient bannis à perpétuité, avec confis tion de leurs biens.

An. 880. Cependant les Sarrasins de Syrie, voyant Basile cupé de conciles et d'affaires civiles, crurent l'oc sion favorable pour étendre leurs conquêtes dans l'A mineure. Ils rassemblèrent tout ce qu'ils avoient vaisseaux en Egypte et en Phénicie ; mais avant de se mettre en mer, ils envoyèrent un espion à Co stantinople pour s'instruire de l'état des forces de l'e pire. Basile, que les soins de l'intérieur n'empêchoi pas d'avoir l'œil sur ce qui se passoit au-dehors, i formé de leurs premiers mouvemens, avoit de son c équipé une grande flotte; et, pour prévenir les désordr que les soldats et les matelots pouvoient causer, s'ils deme roient dans l'inaction, il les occupoit aux ouvrages q restoient à faire pour achever cette magnifique égli dont j'ai parlé, et dont Photius fit la dédicace le premi de mai de cette année 880. Tout étoit prêt pour le dépa à cette nouvelle, les Sarrasins se tinrent dans leurs po Le calife Motamed se contenta de faire partir Abda avec quatre mille cavaliers pour piller la Cilicie e Cappadoce. Pendant que ce général faisoit le ravage, garnisons des deux provinces, s'étant réunies, march contre lui et l'enveloppent. Les musulmans, surpris d un terrain creux, entre des rochers inaccessibles, voy toutes les issues fermées, se déterminèrent à périr pl que de se rendre. Ils mettent pied à terre, et [illegible] les jarrets de leurs chevaux, pour en ôter l'usage ennemis. Cependant, cinq cents d'entre eux, plus ha que les autres, forment un peloton, et le sabre main s'ouvrent un passage au travers de l'armée grec

Cedr. p. 584, 585.
Zon. t. 2, p. 72.
Leo. p. 472.
Const. Porp. p. 189, 190.
Simeon, p. 446.
Georg. p. 556.
Abulfarage.

e reste fut taillé en pièces. Le général fut pris et conuit à l'empereur.

Les Sarrasins étoient depuis cinquante ans maîtres de Sicile. Mais Syracuse avoit été reprise par les Grecs, eut-être dans l'expédition d'Alexis Musèle. Ce qu'il y de certain, c'est qu'elle appartenoit aux Grecs sous le ègne de Basile. Les mouvemens des Sarrasins de Syrie iquèrent d'émulation ceux de Carthage. Ils vinrent avec n grand nombre de vaisseaux assiéger Syracuse. Dès ue l'empereur en eut reçu la nouvelle, il fit partir drien, grand amiral de l'empire, avec la flotte qui voit été préparée contre les Sarrasins de Syrie. Les vents tant contraires, Adrien eut beaucoup de peine à gagner s côtes du Péloponèse; et son indolence naturelle, que mauvais temps sembloit excuser, le tint pendant près e deux mois dans le port de Monembasie; c'étoit l'ancienne Epidaure, surnommée *Limera*, en Laconie. Cependant les Sarrasins pressoient vivement le siége e Syracuse pour s'en emparer avant l'arrivée du seours. Cette ville étoit mal pourvue de vivres, et, sans courage de Jean Patrice, qui en étoit gouverneur, lle n'eût pu faire une longue résistance. Ce guerrier ntrépide fit plusieurs sorties très-meurtrières; il attqua même plusieurs fois la flotte des Sarrasins, et leur rûla quelques vaisseaux. Les Sarrasins, de leur côté, rent usage de toutes les machines inventées pour la estruction des villes. La famine se fit bientôt sentir aux ssiégés avec toutes ses horreurs. Deux onces de pain aloient une pièce d'or, treize à quatorze francs de notre onnoie. Les Sarrasins étant maîtres des deux ports, a pêche ne pouvoit plus suppléer à la disette. Après voir consumé tout ce que la rage de la faim peut changer n nourriture, après avoir broyé les os des animaux, dont ils pétrissoient une sorte de pain qui donnoit la mort, on vit des mères dévorer leurs propres enfans. La peste, les plus affreuses maladies, et enfin une mort

Cedr. p. 585, 586. *Zon. t.* 2, *p.* 172. *Leo. p.* 472. *Const. Porp. p.* 190, 191, 192. *Simeon, p.* 456. *Georg. p.* 545. *Genes. p.* 55, 56. *Du Cange, not. in Zon. p.* 87, *et seqq.*

tion, qu'ils avoient marqué pour l'exécution de leur forfait, il assista lui-même à une procession solennelle, où ils marchoient nus et chargés de chaînes. Lorsqu'ils furent arrivés à la grande place, avant que d'entrer dans l'église de Sainte-Sophie, il fit lire leur sentence par laquelle ils étoient bannis à perpétuité, avec confiscation de leurs biens.

An. 880. Cedr. p. 584, 585. Zon. t. 2, p. 72. Leo. p. 472. Const. Porp. p. 189, 190. Simeon, p. 446. Georg. p. 556. Abulfarage.

Cependant les Sarrasins de Syrie, voyant Basile occupé de conciles et d'affaires civiles, crurent l'occasion favorable pour étendre leurs conquêtes dans l'Asie mineure. Ils rassemblèrent tout ce qu'ils avoient de vaisseaux en Egypte et en Phénicie ; mais avant que de se mettre en mer, ils envoyèrent un espion à Constantinople pour s'instruire de l'état des forces de l'empire. Basile, que les soins de l'intérieur n'empêchoient pas d'avoir l'œil sur ce qui se passoit au-dehors, informé de leurs premiers mouvemens, avoit de son côté équipé une grande flotte; et, pour prévenir les désordres que les soldats et les matelots pouvoient causer, s'ils demeuroient dans l'inaction, il les occupoit aux ouvrages qui restoient à faire pour achever cette magnifique église dont j'ai parlé, et dont Photius fit la dédicace le premier de mai de cette année 880. Tout étoit prêt pour le départ: à cette nouvelle, les Sarrasins se tinrent dans leurs ports. Le calife Motamed se contenta de faire partir Abdalla avec quatre mille cavaliers pour piller la Cilicie et la Cappadoce. Pendant que ce général faisoit le ravage, les garnisons des deux provinces, s'étant réunies, marchent contre lui et l'enveloppent. Les musulmans, surpris dans un terrain creux, entre des rochers inaccessibles, voyant toutes les issues fermées, se déterminèrent à périr plutôt que de se rendre. Ils mettent pied à terre, et coupent les jarrets de leurs chevaux, pour en ôter l'usage aux ennemis. Cependant, cinq cents d'entre eux, plus hardis que les autres, forment un peloton, et le sabre à la main s'ouvrent un passage au travers de l'armée grecque.

le reste fut taillé en pièces. Le général fut pris et conduit à l'empereur.

Les Sarrasins étoient depuis cinquante ans maîtres de la Sicile. Mais Syracuse avoit été reprise par les Grecs, peut-être dans l'expédition d'Alexis Musèle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle appartenoit aux Grecs sous le règne de Basile. Les mouvemens des Sarrasins de Syrie piquèrent d'émulation ceux de Carthage. Ils vinrent avec un grand nombre de vaisseaux assiéger Syracuse. Dès que l'empereur en eut reçu la nouvelle, il fit partir Adrien, grand amiral de l'empire, avec la flotte qui avoit été préparée contre les Sarrasins de Syrie. Les vents étant contraires, Adrien eut beaucoup de peine à gagner les côtes du Péloponèse; et son indolence naturelle, que le mauvais temps sembloit excuser, le tint pendant près de deux mois dans le port de Monembasie; c'étoit l'ancienne Epidaure, surnommée *Limera*, en Laconie. Cependant les Sarrasins pressoient vivement le siége de Syracuse pour s'en emparer avant l'arrivée du secours. Cette ville étoit mal pourvue de vivres, et, sans le courage de Jean Patrice, qui en étoit gouverneur, elle n'eût pu faire une longue résistance. Ce guerrier intrépide fit plusieurs sorties très-meurtrières; il attaqua même plusieurs fois la flotte des Sarrasins, et leur brûla quelques vaisseaux. Les Sarrasins, de leur côté, firent usage de toutes les machines inventées pour la destruction des villes. La famine se fit bientôt sentir aux assiégés avec toutes ses horreurs. Deux onces de pain valoient une pièce d'or, treize à quatorze francs de notre monnoie. Les Sarrasins étant maîtres des deux ports, la pêche ne pouvoit plus suppléer à la disette. Après avoir consumé tout ce que la rage de la faim peut changer en nourriture, après avoir broyé les os des animaux, dont ils pétrissoient une sorte de pain qui donnoit la mort, on vit des mères dévorer leurs propres enfans. La peste, les plus affreuses maladies, et enfin une mort

Cedr. p. 585, 586. *Zon. t.* 2, *p.* 172. *Leo. p.* 472. *Const. Porp. p.* 190, 191, 192. *Simeon, p.* 456. *Georg. p.* 545. *Genes. p.* 55, 56. *Du Cange, not. in Zon. p.* 87, *et seqq.*

cruelle, emportoient tous les jours une partie de ces malheureux habitans. Les catapultes abattirent une tour et un large pan de muraille. Mais les assiégés, presque sans force, en trouvèrent assez dans leur courage pour défendre la brèche pendant vingt jours et autant de nuits contre des assauts continuels. Il n'y avoit point d'habitant qui n'eût perdu quelqu'un de ses membres; et c'étoit un spectacle déplorable de voir ces cadavres presque sans vie traîner sur la brèche les restes de leurs corps pour servir de muraille à leur patrie. Enfin, le 12 mai la ville fut forcée, et ceux qui avoient survécu à tant de maux éprouvèrent toute la rage des Sarrasins. Jean Patrice eut la tête tranchée, et, aussi intrépide au milieu du supplice qu'il l'avoit été dans les combats, il se fit admirer des ennemis mêmes. Soixante-dix des principaux de Syracuse furent attroupés ensemble et tués à coups de pierres et de bâtons. Nicolas de Tarse, vaillant guerrier qui, pendant le siége, avoit insulté Mahomet, fut écorché vif; les Sarrasins, furieux, lui mangèrent le cœur. Ils détruisirent les fortifications et brûlèrent la ville.

Adrien se préparoit enfin à sortir du port de Monembasie, lorsqu'il apprit que les Sarrasins étoient dans Syracuse. Il a presque toujours fallu du miracle pour illustrer les grands événemens. Cette nouvelle n'eut besoin que d'une nuit pour traverser cent cinquante lieues de mer. Adrien, disent les auteurs de ce temps-là, en fut informé dès le lendemain par un berger, et ce berger l'avoit appris dans une assemblée de démons qui s'en réjouissoient dans la forêt d'Hélos, à quelques lieues de Monembasie. Le général voulut s'en assurer par lui-même, et, s'étant transporté sur le lieu, il en entendit le rapport de ses propres oreilles. Malgré un si grave témoignage, il n'en demeura persuadé que dix jours après, sur le récit de quelques soldats échappés du carnage. Cette fable, débitée par tous les historiens contem-

porains, ne prouve que la sotte crédulité de ce siècle d'ignorance. Adrien, aussi prompt à retourner à Constantinople qu'il avoit été lent à s'en éloigner, apprit en arrivant que l'empereur étoit dans une grande colère, et qu'il attribuoit à sa négligence un événement si funeste. Saisi de crainte, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Basile, sans égard aux priviléges du lieu, ni aux instances du patriarche, le fit tirer de cet asile. Mais, écoutant enfin sa clémence naturelle, il se contenta de dépouiller Adrien de toutes ses charges, et de le condamner au bannissement.

La prise d'une ville si renommée excita l'émulation de toutes les dynasties de Sarrasins. C'étoit à qui prendroit la cognée pour abattre quelqu'une des principales branches de l'empire. Esnan, émir de Tarse, partit avec trente gros navires, et alla mettre le siége devant Chalcis sur l'Euripe. Les plus gros vaisseaux de ce temps-là ne contenoient que deux cent soixante hommes. Œniate, gouverneur de Grèce, rassembla, par ordre de l'empereur, toutes les troupes de la province, et mit la place en état de défense. La résistance fut aussi vive que l'attaque. Les barbares faisoient pleuvoir sur les murailles une grêle perpétuelle de flèches et de pierres. Les habitans, mêlés avec les soldats, dont ils ne se distinguoient que par une audace plus déterminée, accabloient les assiégeans et repoussoient tous leurs assauts. Ils osoient même sortir du port, et, à la faveur du vent, ils brûlèrent une grande partie de la flotte sarrasine par le moyen du feu grégeois. Les ennemis perdoient courage, lorsque l'émir, persuadé que l'argent et la volupté sont les deux plus puissans ressorts pour remuer les âmes communes, fit placer à la tête du camp un bouclier rempli d'or, et crier par un héraut : *Ceci est la récompense de celui qui montera le premier sur le mur; il aura, de plus, cent jeunes captives à son choix.* Les assiégés, qui, du haut de leurs murailles, voient briller

An. 881.
Cedr. p. 580, 581.
Zon. t. 2, *p.* 171.
Const. Porp. p. 184.

cet or, en devinèrent l'usage, et, s'encourageant mutuellement, ils ouvrent leurs portes et fondent comme un torrent sur les barbares. Ils enfoncent, renversent, massacrent tout ce qui résiste; l'émir est tué, les autres fuient vers leurs navires, qu'ils ne regagnent qu'après un grand carnage. Ils lèvent l'ancre aussitôt, et ne reportent à Tarse que de la honte et des blessures.

An. 882. Cedr. p. 581, 582. Zon. t. 2, p. 171. Const. Porp. p. 185, 186.

Les Sarrasins de Crète firent d'abord plus de mal; mais l'issue de leur expédition ne fut pas plus heureuse. Saël, leur émir, fit partir un capitaine vaillant et expérimenté, nommé Phot, avec vingt-sept vaisseaux et un plus grand nombre de brigantins et de galères à cinquante rames. Cette flotte ravagea toutes les îles de l'Archipel, traversa l'Hellespont, et pénétra jusqu'à l'île de Proconèse dans la Propontide. Elle menaçoit Constantinople. Nicétas, amiral de l'empire, alla au-devant avec toute la flotte impériale, et les atteignit sur la côte de la Propontide, vis-à-vis de Candie. Il leur livra aussitôt bataille. La défaite des Sarrasins fut complète; le feu grégeois leur brûla vingt vaisseaux, dont tout l'équipage périt par le feu, par le fer ou dans les eaux. Le reste prit la fuite et regagna l'île de Crète.

An. 883.

Ce mauvais succès ne découragea pas les vaincus. Phot se remit en mer avec une nouvelle flotte; mais au lieu de s'approcher de Constantinople, il se tint sur les côtes du Péloponèse, pillant et ravageant le continent et les îles. Nicétas alla de nouveau le chercher, et aborda en peu de jours au port de Cenchrée. Il apprit que la flotte crétoise étoit de l'autre côté du Péloponèse, et qu'elle désoloit la côte de Méthone, de Patras et de Corinthe. Il lui auroit fallu plusieurs jours pour doubler le cap de Malée et atteindre la flotte ennemie, qui auroit eu le temps de le prévenir et de se retirer dans ses ports. Il prit sur-le-champ un parti plus hardi, mais plus court; ce fut de faire transporter ses vaisseaux d'une mer à l'autre au travers de l'isthme, large de près de deux lieues

ce qui n'étoit pas sans exemple. Cette entreprise, poussée avec autant d'ardeur que d'industrie, fut achevée dans l'espace d'une nuit; et le lendemain matin, les vaisseaux crétois, répandus sur le golfe de Corinthe, virent avec étonnement la flotte grecque courir sur eux à pleines voiles. Saisis d'effroi et vaincus d'avance, il n'ont pas même assez de force pour prendre la fuite. Dispersés çà et là, sans faire de résistance, ils sont les uns brûlés, les autres coulés à fond. Quelques soldats et matelots gagnent les rivages; mais ils sont bientôt enveloppés; et, plus malheureux que leurs camarades qui avoient péri dans les feux ou dans les eaux, ils ne sont épargnés que pour subir une mort plus cruelle. L'impitoyable Nicétas, plus féroce que les Sarrasins, se faisoit un jeu des plus affreux supplices. Il exerçoit principalement sa barbarie sur les chrétiens renégats : aux uns il faisoit détacher des lanières de leur peau depuis la tête jusqu'aux talons; il en faisoit entièrement écorcher d'autres, disant, par une horrible plaisanterie, qu'il ne leur enlevoit que leur baptême, auquel ils avoient renoncé; et ce tigre, indigne lui-même du nom de chrétien, en faisoit élever d'autres fort haut avec des poulies, pour les précipiter ensuite dans des chaudières de poix bouillante, sorte de baptême, disoit-il en riant, seul convenable à ces apostats : c'étoit le moyen de rendre sa victoire détestable à ceux-mêmes qui l'avoient aidé à vaincre.

Il paroît que Basile n'approuva pas ces cruautés. Malgré les succès de Nicétas, il ne l'employa plus, et dès l'année suivante on voit Nasar commander la flotte de l'empire. Les Sarrasins d'Afrique avoient mis en mer soixante grands vaisseaux, et cette flotte formidable, après avoir ravagé les îles qui se trouvoient sur son passage, vint attaquer celles de Zante et de Céphalonie. Nasar, avec un bon nombre de vaisseaux de toute grandeur, fit diligence pour les aller combattre, et, secondé d'un vent favorable, il se rendit en peu de jours au port de

An. 884.
Cedr. p. 582, 583, 584.
Zon. t. 2, *p.* 172.
Epist. Joan. papæ.
Leo. p. 463.
Const. Porp. p. 185, *et seqq.*
Georg. p. 546, 547.
Genes. p. 56, 57.

Méthone, aujourd'hui Monon en Morée. Un contretemps fâcheux l'empêcha de les attaquer sur-le-champ. Un grand nombre de ses rameurs avoit déserté dans le voyage ; et, s'étant cachés dans les îles où l'on abordoit, ils étoient retournés à Constantinople, en sorte que la flotte restoit dégarnie. Il en informa l'empereur. Basile les fit chercher et enfermer dans les prisons, où ils n'attendoient que le châtiment de leur lâcheté criminelle ; mais ce bon prince, avare du sang de ses sujets, voulut épargner leur vie sans perdre le fruit d'un exemple nécessaire. Le préfet de Constantinople, seul confident du secret de sa clémence, choisit dans les prisons trente malfaiteurs condamnés à mort, qu'il fit tellement défigurer, qu'ils étoient méconnoissables : on les conduisit à l'Hippodrome, comme déserteurs de la flotte, avec défense d'approcher d'eux ni de leur parler, sous peine de la vie ; et, après les avoir flagellés, on les embarqua pour les conduire à Méthone, où ils furent pendus à la vue de toute l'armée sans être reconnus de personne. Cette juste punition contint le reste de la flotte. Tous, soldats et matelots, apprirent à craindre leurs commandans plus que les ennemis, et ils demandèrent à combattre.

Cependant les Sarrasins, voyant l'inaction de la flotte impériale, se persuadoient que c'étoit par lâcheté qu'elle n'osoit sortir du port ; ils n'étoient donc nullement sur leurs gardes, et ne songeoient qu'à piller les îles voisines. Jean, gouverneur du Péloponèse, avoit déjà remplacé les déserteurs, surtout par des Mardaïques, issus de ceux qu'on avoit transportés hors de leur pays cent ans auparavant. Nasar profite de la sécurité des Sarrasins, il va de nuit attaquer leurs vaisseaux dispersés, les coule à fond, ou les brûle les uns après les autres. Il en enlève une partie qu'il amène à Méthone, et dont il fait offrande à l'église de cette ville. Il abandonne à ses soldats et les prisonniers et la charge des vaisseaux. Il in-

forme l'empereur de ce qu'il a fait, et lui demande en même temps ce qu'il doit faire. L'empereur le loue de sa bonne conduite, et lui ordonne d'aller attaquer les Sarrasins en Sicile et en Italie.

Un si glorieux succès redoubloit le courage de ses troupes. Il débarque à Panorme, ravage les campagnes, force et pille les villes soumises aux Sarrasins, enlève grand nombre de navires chargés de riches marchandises. Il passe de là en Italie, où l'empereur avoit une armée de terre commandée par Procope, grand-maître de la garde-robe impériale. Ce général, accompagné de Léon, surnommé *Apostype*, qui commandoit un corps de Thraces et de Macédoniens, avoit déjà remporté sur les Sarrasins plusieurs avantages. Nasar, s'étant approché de la Calabre pour le seconder dans ses opérations, rencontra au cap des Colonnes, près de Crotone, une nouvelle flotte de Sarrasins qui arrivoit d'Afrique. Il l'attaqua, et la détruisit. Ayant ensuite fait une descente sur la côte, il joignit ses troupes à celles de Procope, chassa les Sarrasins de presque toutes les places de la Calabre et de l'Apulie, où il mit garnison. Il se rembarqua ensuite couvert de gloire, et sa flotte, chargée de dépouilles et de prisonniers, fut reçue à Constantinople avec les acclamations que méritoit une campagne si brillante.

Procope, qui étoit resté en Italie avec les troupes de terre, eut d'abord d'heureux succès. Les Sarrasins fuyoient de toutes parts, et l'Italie, depuis long-temps la proie de ces infidèles, se flattoit d'en être bientôt délivrée. La perfidie de Léon, jaloux de la gloire de Procope, ruina ces espérances. Les Sarrasins ayant fait un dernier effort, présentèrent la bataille, et Procope ne la refusa pas. Il partagea son armée en deux corps; il se mit à la tête de l'aile gauche, composée des Esclavons auxiliaires, et des autres troupes levées en Occident: Léon commandoit les Thraces et les Macédoniens, qui

formoient l'aile droite. Lorsqu'on en fut venu aux mains, Léon chargea les escadrons ennemis avec tant de furie, que la victoire ne balança pas de son côté. Procope avoit avec lui la plus foible partie de l'armée, qu'il espéroit encourager par sa présence et par son exemple: mais, malgré sa valeur, il fallut céder aux Sarrasins. Léon, déjà vainqueur de ceux qu'il avoit en tête, le laissa battre sans lui donner aucun secours; en sorte que ce brave capitaine, entraîné par les fuyards, tomba de cheval et fut tué dans la déroute. Les deux armées s'étant ainsi séparées, Léon, pour couvrir sa trahison par quelque opération brillante, recueille ce qui restoit de troupes de Procope, et les ayant jointes aux siennes, il attaque Tarente, la prend d'assaut, l'abandonne au pillage, et met tous les habitans dans les fers. Glorieux d'une si importante conquête, il retourne à Constantinople, rapportant à l'empereur de riches dépouilles. Basile ne se laissa pas éblouir; sur le soupçon qu'il conçut de la conduite de Léon, il lui ôta le commandement, et lui donna ordre de se retirer à Cotyée sa patrie.

Ce traître fut trahi lui-même par deux de ses confidens, qui révélèrent à l'empereur tout le secret de sa perfidie, et l'instruisirent encore de plusieurs autres crimes de ce méchant homme. Il avoit deux fils aussi méchans que lui; ayant appris le mauvais service rendu à leur père, ils assassinèrent un des deux dénonciateurs, et le coupèrent en morceaux. Ils s'enfuirent ensuite à Cotyée, où, s'étant joints à leur père, ils prirent ensemble le chemin de la Syrie, à dessein de se jeter entre les bras des Sarrasins. Ils étoient déjà en Cappadoce lorsqu'ils furent atteints par ceux que l'empereur avoit dépêchés à leur poursuite. Ils se défendirent en désespérés; les deux fils furent tués; le père, pris et chargé de chaînes, fut conduit à l'empereur, qui lui fit faire son procès. Basile ne lui fit grâce que de la vie; on lui creva un œil, on lui coupa la main droite, et il fut relégué à

Mésembrie, où il passa une assez longue vieillesse dans l'opprobre et dans la misère, qu'il n'avoit que trop méritée.

Les succès de Léon en Italie n'avoient pas réparé le dommage que la défaite de Procope avoit causé à l'empire. Les Sarrasins reprenoient l'avantage, et rentroient dans les places qu'ils avoient perdues. L'empereur y envoya Etienne Maxence, Cappadocien, avec les troupes de Thrace, de Macédoine et de Cappadoce. C'étoient les meilleurs soldats de l'empire; mais ils étoient conduits par le plus mauvais général. Etienne, sans activité, sans aucun sentiment d'honneur, endormi dans la débauche, ne connoissoit d'affaires sérieuses que celles de ses plaisirs. Il ne fit d'autre exploit que d'assiéger Amantia en Calabre, et d'en lever le siége preque aussitôt. Dès que Basile en fut instruit, il se hâta de corriger ce mauvais choix, et lui donna pour successeur un guerrier d'un caractère tout contraire, laborieux, habile, vigilant, et qui n'avoit de passion que la gloire de son maître et la sienne. C'étoit Nicéphore Phocas, aïeul de celui qui fut depuis empereur. Nicéphore conduisit en Italie de nouvelles troupes tirées des provinces d'Orient; entre autres un corps de pauliciens, qui, après la ruine de leur état, s'étoient attachés au service de l'empire, et qui, en abjurant leurs erreurs, n'avoient rien perdu de leur ancienne bravoure. Ils étoient commandés par ce Diaconize recommandable par sa fidélité à l'égard d'un maître malheureux. Avec ces forces jointes à l'armée que laissoit Etienne, Nicéphore défit partout les Sarrasins; il prit Amantia, Tropéa et Sainte-Sévérine, enrichit ses soldats, et rendit à l'empire toute la Calabre, que les Sarrasins abandonnèrent pour se retirer en Sicile. La conduite de Nicéphore dans cette expédition est proposée pour modèle par l'empereur Léon dans son traité de tactique; car je pense que c'est ce pays qu'il désigne par le nom de *Lombardie*. Nicé-

An. 885.
Cedr.p. 586, 650.
Zon. t. 2, *p.* 172.
Const. Porp. p. 192, 193.

phore ne sut pas seulement vaincre ces peuples ; il sut, et c'est encore une victoire plus utile, et même plus glorieuse, les attacher à l'empire en les traitant avec équité, avec douceur, en les exemptant d'impôts, ou ne leur laissant aucune marque de servitude, et en leur faisant regretter de n'avoir pas toujours appartenu à leurs nouveaux maîtres. En quittant l'Italie, il y laissa une marque sensible de sa bonté pour les vaincus. Ses soldats avoient fait prisonniers un grand nombre d'Italiens, et ils les traînoient avec eux pour en faire des esclaves. Nicéphore, sans faire semblant de s'en apercevoir, conduisit l'armée à Brindes, où elle devoit se rembarquer ; et dès que la flotte fut appareillée et prête à faire voile, il y fit monter les soldats l'un après l'autre. Les prisonniers, chargés de fers, demeuroient rangés sur le rivage ; ils s'attendoient à remplir les derniers vaisseaux. Dès que tous ses soldats furent embarqués, Nicéphore fit lever les ancres, laissant à l'Italie ses enfans, qui ne versoient plus que des larmes de joie et de tendresse pour leur généreux libérateur. L'enthousiasme de leur reconnoissance se porta jusqu'à une sorte d'idolâtrie. Ils firent bâtir une église à laquelle ils donnèrent le nom de *Nicéphore*. Telle fut la dernière expédition du règne de Basile.

Cedr. p. 591, 592. *Zon. t.* 2, *p.* 174, 175. *Leo. p.* 473, 474. *Manas. p.* 108, 109. *Glycas, p.* 296. *Const. Porp. p.* 214, 215, 216. *Symp. p.* 459, 460. *Georg. p.* 547, 548.

Léon, devenu héritier présomptif de l'empire, et déjà revêtu du titre d'empereur, avoit épousé en 880, Théophano, fille de Constantin Martinace. Parvenu à sa dix-neuvième année, il étoit chéri de tout l'empire, et n'avoit d'ennemi que Santabaren, dont il avoit démêlé les impostures. Il ne pouvoit souffrir que son père fût la dupe d'un fourbe, et ne cachoit pas assez la haine et le mépris qu'il lui gardoit dans le cœur. Ce scélérat le pénétra, et sentit bien quel risque il couroit s'il attendoit la mort de Basile. Il résolut donc de perdre Léon du vivant de son père. Dans ce dessein, il s'attacha pendant quelque temps à lui faire la cour ; et, plus adroit que le jeune prince, à

force d'assiduités, de complaisances et de démonstrations de zèle, il vint à bout de dissiper les soupçons et de gagner la confiance de Léon, qui joignoit à un esprit assez foible toute l'imprudence de la jeunesse. Lorsqu'il se vit écouté, il donna au prince un conseil qui devoit le conduire à sa perte. C'étoit la coutume que dans les chasses de l'empereur nul de ceux qui l'accompagnoient ne portât aucune arme, excepté les officiers de la vénerie ; ses courtisans, ses enfans même n'étoient que simples spectateurs. Santabaren se voyant un jour seul avec Léon : « Ne tremblez-vous pas (lui dit-il) toutes les fois que l'empereur part pour la chasse? Les forêts ont été complices de grand nombre d'assassinats. Combien de scélérats sont plus à craindre que les bêtes les plus féroces! Souvenez-vous de Curcuas. Et si votre père étoit attaqué, à qui appartiendroit-il de le défendre? Mettez-vous en état de combattre les attentats; ne le suivez jamais dans ce divertissement dangereux sans avoir une arme cachée, toute prête à le secourir. » Léon, charmé du vif intérêt que Santabaren prenoit à la conservation de son père, promit de suivre son avis. En effet, à la première partie de chasse, il se munit d'un poignard, qu'il cacha dans une de ses bottes. Dès qu'on fut dans la forêt, Santabaren court à l'empereur avec un air d'alarme : *Prince*, lui dit-il à l'oreille, *sauvez votre vie; votre fils est armé, il s'ennuie de ne pas régner.* Basile fait aussitôt arrêter Léon : on le dépouille ; on trouve le poignard, et sur-le-champ on retourne au palais. Basile, outré de colère, sans vouloir entendre son fils, lui fait ôter les ornemens impériaux, et l'enferme dans une étroite prison. Il vouloit à l'heure même lui faire crever les yeux, et Santabaren l'y excitoit. Mais plusieurs sénateurs, s'étant jetés à ses pieds, obtinrent qu'il différât le châtiment jusqu'à ce qu'il fût assuré du crime. On mit à la question tous les officiers, tous les confidens du prince ; Nicétas, son confident le plus in-

time, fut déchiré à coups de verges ; on ne tira de leur bouche que des témoignages de son attachement à son père. André, capitaine des gardes, fameux par les succès qu'il avoit eus à la guerre, mais odieux à Santabaren à cause de sa probité incorruptible, fut enveloppé dans la disgrâce et privé de ses charges, comme complice du prince, auquel il étoit tendrement attaché.

Léon, désespéré de voir son amour pour son père devenu un crime atroce, s'abandonnoit à la plus vive douleur. Il ne cessoit d'écrire à son père des lettres justificatives, que Basile refusoit de lire. Tout le palais étoit arrosé de larmes. La mère, les sœurs, les deux frères, tous les officiers du prince, persuadés de son innocence, ne faisoient entendre que des gémissemens. Basile seul, toujours obsédé par Santabaren, étoit insensible. Un jour qu'il donnoit un grand souper à tous les seigneurs de sa cour, dans le temps que la bonne chère et la douce familiarité de l'empereur faisoient oublier l'infortune de Léon, un perroquet enfermé dans une cage attachée au mur de la salle se mit à crier : *Hélas, hélas, seigneur Léon*. C'étoient des paroles qu'il entendoit depuis trois mois retentir sans cesse à ses oreilles. Ce cri glaça les convives ; devenus immobiles, la tête baissée, ils n'ouvroient la bouche que pour faire place à leurs soupirs : l'empereur lui-même les regardoit en silence, lorsqu'un d'entre eux élevant sa voix entrecoupée de sanglots : « Seigneur (dit-il), cet animal nous « condamne. Nous est-il permis de nous livrer à la joie « tandis que votre fils, que l'héritier de votre couronne « gémit dans les horreurs d'un cachot ? S'il est coupa« ble, il n'est aucun de nous qui ne soit armé pour le « punir : mais, s'il est innocent, nous sommes tous cou« pables. Ecoutez-le, jugez-le ; qu'il cesse enfin de vivre « criminel, ou de mourir tous les jours victime d'une « noire calomnie. » Ces paroles pénétrèrent le cœur de l'empereur, et réveillèrent en lui la tendresse paternelle.

l fit venir son fils, il écouta ses défenses; et ayant enfin reconnu la perfidie de Santabaren, il embrassa Léon, et lui rendit tous ses honneurs. André fut rétabli dans ses dignités. Le juste courroux de Basile auroit éclaté sur le traître, s'il ne se fût dérobé au châtiment. Photius eut l'adresse d'en imposer encore à l'empereur en faveur de ce scélérat. Santabaren se retira dans son diocèse d'Euchaïtes. On dit que le lendemain de la délivrance de Léon, jour de la fête du patriarche Elie, pour lequel l'empereur avoit une dévotion particulière, comme Basile marchoit en procession, tout le peuple qui le suivoit s'écriant, *gloire à Dieu qui nous a rendu notre jeune prince*, il se retourna et dit à haute voix : *Enfans, vous poussez des cris de joie pour remercier Dieu de vous avoir rendu Léon; demandez-lui plutôt que son règne ne vous fasse pas un jour pousser des cris de douleur.* Quoique Basile aimât son fils, il croyoit voir en lui des inclinations qui ne promettoient pas un règne heureux.

L'empereur ne survécut pas long-temps à la réconciliation avec son fils. Au mois de février suivant, comme il étoit à la chasse, un cerf très-grand et très-fort, s'élançant sur lui, l'enleva par la ceinture de dessus son cheval. Il alloit périr, si un de ses veneurs n'eût coupé la ceinture d'un coup de sabre. Cet accident lui avoit tellement troublé l'esprit, qu'il fit sur-le-champ trancher la tête à celui qui venoit de lui sauver la vie, pour avoir, disoit-il, tiré l'épée sur son prince. Une secousse si violente lui dérangea les entrailles; il fut saisi d'une fièvre ardente, qui le conduisit au tombeau en peu de jours. On dit qu'étant près de mourir, agité par les remords du crime par lequel il s'étoit élevé à l'empire, il s'imagina voir l'empereur Michel couvert de sang qui lui disoit d'une voix terrible, en lui montrant ses blessures : *Que t'ai-je fait, Basile, pour me massacrer si cruellement?* Il mourut le premier de mars 886,

An. 886.

Cedr. p. 592.
Leo. p. 174.
Glycas, p. 297, 298.
Joël. p. 179.
Const. Porp. p. 216.
Simeon, p. 461.
Georg. p. 548, 549.
Genes. p. 61.
Greg. in vita Basilii. jun., p. 344.

après avoir régné quatorze mois avec Michel, et seul dix-huit ans, cinq mois et sept jours. Il fit approcher de son lit son fils Léon et Stylien gouverneur de ses enfans, et il expira en leur disant : *Défiez-vous de Photius et de sa créature Santabaren ; ils m'ont entraîné dans le précipice par leurs impostures.*

Cedr. p. 587, 588, 589, 661. Zon. t. 2, p. 172, 173, 206. Glycas, p. 276. Const. Porp. p. 193, et seqq. Genes. p. 61. Basilii adhortatio ad Leonem filium.

Ce fut un malheur pour ce prince d'être né dans ces temps d'atrocité et de barbarie. Ses grandes qualités, propres à faire un héros, furent altérées par la rouille de son siècle. On peut cependant conjecturer que, s'il eût eu des successeurs semblables à lui, l'empire eût réparé ses pertes. Il n'eut que la gloire d'en avoir retardé la chute. Aussi laborieux que vigilant, il fut toujours à la tête du gouvernement ou de ses armées. Il aimoit la vérité, et, n'espérant guère la trouver dans la bouche de ses courtisans, il la cherchoit dans l'histoire. Il prenoit conseil des exemples qu'elle lui présentoit. A ses yeux la haute vertu tenoit lieu de la plus éminente dignité; il l'admettoit dans sa familiarité; il oublioit même la majesté impériale pour aller visiter ceux qui portoient ce noble caractère. Plein de tendresse pour ses sujets, il apportoit la plus grande précaution à ne leur donner que des gouverneurs et des magistrats qui fussent les défenseurs de ceux dont il étoit le père. Un jour de Pâques, comme il assistoit à l'office dans l'église des Saints-Apôtres, il remarqua que les principaux habitans, au lieu de porter des habits de fête portoient dans leur extérieur et dans leur contenance les marques d'une profonde tristesse. Il en fut étonné; et comme il leur en demandoit la cause : *Hélas! seigneur*, lui répondit un d'entre eux, *la joie et les riches vêtemens conviennent à votre majesté et à votre cour; il n'est point pour vous de calamité : mais ces ornemens ne sont pas faits pour des misérables qui sont à la veille de périr. Vous ignorez apparemment que le prix du blé est augmenté du double, et que votre peuple*

meurt de faim. Ces paroles percèrent le cœur du prince; il les consola en versant des larmes, et leur promit un prompt secours. Dès qu'il fut de retour au palais, il manda ses ministres, et leur fit les plus vifs reproches de ne l'avoir pas averti de la cherté des vivres. Aussitôt il fit ouvrir tous ses greniers, et vendre son blé douze fois au-dessous du prix ordinaire. La moisson suivante fut plus abondante que jamais, comme si la Providence eût voulu récompenser sa générosité paternelle. Libéral sans prodigalité, il étoit persuadé que le prince, dans ses profusions, verse le sang de ses peuples. C'étoit une de ses maximes; et il la recommandoit à son fils, que les trésors acquis par des exactions se dissipent promptement, et qu'ils entraînent même avec eux les richesses légitimes; *c'est*, disoit-il, *une paille que le feu consume en un moment, et d'où il se communique à l'édifice*. Ennemi du luxe, il ne donnoit à la splendeur du trône que ce qu'il n'en pouvoit retrancher sans l'avilir; il croyoit que la majesté souveraine tire bien plus d'éclat du caractère du prince que du faste qui l'environne, comme un excellent tableau est bien plus admirable par la perfection de l'art que par la richesse de la bordure. Son économie lui ménagea des fonds pour exécuter de grands ouvrages. Il bâtit ou répara plus de cent églises, hôpitaux, monastères, citernes publiques, tant dans Constantinople qu'aux environs. On peut dire que cette ville, dont les plus beaux édifices commençoient à déperir, prit pendant les dix-huit années de son règne une face nouvelle. Il mettoit le grand Constantin au nombre des saints, et fit consacrer sous son nom un oratoire dans son palais. Pour expier le meurtre de son prédécesseur, qu'il se reprocha toute sa vie, et qu'il pleuroit encore à l'article de la mort, il fit dédier un grand nombre d'églises sous l'invocation de saint Michel. Il en fit aussi con-

struire plusieurs sous le nom du prophète Elie; et Zonaras donne une raison ridicule de cette dévotion: il espéroit, dit-il, que ce prophète l'enleveroit un jour au ciel comme il y avoit été enlevé lui-même. Il ne seroit pas incroyable qu'un prince très-sage d'ailleurs eût été frappé d'une imagination même extravagante. Il voulut perpétuer la mémoire de son premier état dans un salon magnifique, qu'il fit ajouter à son palais; il y avoit fait peindre sur la voûte ses combats et ses victoires; mais en même temps, comme pour remède à la vanité, ou peut-être par un effet de vanité plus raffinée, il s'étoit fait représenter avec sa femme et ses enfans, qui, levant les mains au ciel, remercioient Dieu d'avoir retiré leur père de la pauvreté, comme David, pour le placer sur le trône. Cette action de grâces étoit écrite en lettres d'or, d'un très-gros caractère. Basile, élevé dans la misère et la servitude, n'avoit d'abord aucune connoissance des lettres, et, ce qui est l'effet ordinaire de l'ignorance, il les méprisoit. Plus éclairé dans la suite, il en reconnut l'utilité; et il y fit instruire avec soin non-seulement ses fils, mais même ses filles. Il s'exerçoit lui-même à écrire; et nous avons de lui un petit ouvrage intitulé : *Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et son collègue*. Il consiste en soixante-six articles fort courts, mais fort substantiels, dont chacun commence par une des lettres du titre. Il faut attribuer à son siècle le mauvais goût des acrostiches. D'ailleurs cet ouvrage, égal à celui d'Epictète par la pureté du style, mais autant supérieur par la solidité et par l'élévation des pensées que la morale chrétienne est au-dessus de celle de Platon, mériteroit d'être le manuel des princes. Je n'ai pu placer dans les annales de ce règne le recouvrement de l'île de Cypre, dont aucun historien ne fait mention. Constantin Porphyrogénète est le seul auteur qui rapporte que, sous

l'empire de Basile, cette île fameuse fut reprise sur les Sarrasins par le général Alexis, Arménien célèbre, dit-il, par sa valeur; et que ce guerrier la gouverna pendant sept ans, après lesquels elle retomba sous la domination des Sarrasins, qui en étoient maîtres de son temps.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

LÉON VI, DIT LE SAGE, OU LE PHILOSOPHE.

AN. 886. Inscr. Crut. MCLX. 2. médailles. Du Cange, fam. byz. p. 140, 141.

LÉON et son frère Alexandre avoient été dès leur enfance associés au titre d'empereur. La mort de leur père les mit en possession de l'empire. Mais Alexandre ne prit de la puissance souveraine que la liberté de se livrer impunément à tous les plaisirs, et l'honneur muet et stérile de voir son nom à côté de celui de son frère à la tête des lois, sur les inscriptions publiques et sur les monnoies. Léon régna seul, et la flatterie, toujours prête à prodiguer des éloges aux princes sur les plus légères apparences de vertu, l'honora des titres de *sage* et de *philosophe*, qu'il ne mérita guère que par un goût médiocre pour l'étude des lettres, et d'une philosophie grossière, mais admirée de ce siècle ignorant.

Cedr. p. 593, 594, 595. Leo. p. 475. Zon. t. 2, p. 175, 176. Incert. continuat. p. 217, 218, 219. Simeon, p. 461, 462. Georg. p. 549. Glycas, p. 298. Joel. p. 179.

Dès qu'il se vit sur le trône, il n'eut rien de plus pressé que de se venger de la perfidie de Santabaren. Mais, pour y réussir plus facilement, il falloit lui enlever l'appui de Photius, son protecteur déclaré, capable de le mettre à couvert, s'il se soutenoit lui-même. L'empereur étoit d'autant plus irrité contre le patriarche, qu'il entendoit dire que ces deux fourbes avoient de concert travaillé à le perdre pour mettre sur le trône un parent de Photius. Le général André avoit partagé la disgrâce du prince; il s'offrit à servir son

ressentiment. Jean Hagiopolite, intendant des postes de l'empire, se joignit à lui, et ils allèrent ensemble à la grande église. Là, en présence du peuple, qui étoit accouru en foule, ils montèrent dans la tribune, firent la lecture d'un écrit contenant tous les crimes de Photius, le déclarèrent déchu d'une dignité qu'il n'avoit jamais légitimement possédée, et le firent conduire dans un monastère de Constantinople. En même temps ils assemblèrent les évêques et le clergé, et firent nommer à sa place Etienne, frère de l'empereur.

Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 53, art. 51, 52; l. 54, art. 13, 14, 16. Oriens christ. t. 1, p. 249.

Photius étant écarté, on alla chercher Santabaren, qui, depuis sa retraite de la cour, se tenoit dans son diocèse d'Euchaïtes. Il fut amené à Constantinople et renfermé dans une prison, sans aucune communication avec Photius. Cinq patrices, dont André étoit le président, nommés pour juger l'un et l'autre, firent amener devant eux Photius; ils le placèrent par honneur au milieu d'eux. Alors André lui adressant la parole : *Connoissez-vous*, lui dit-il, *le moine Théodore? J'en connois plusieurs de ce nom*, répondit Photius; *duquel voulez-vous parler? C'est*, dit André, *de celui qui a le surnom de* Santabaren. *Oui*, dit Photius, *je connois l'archevêque d'Euchaïtes.* En ce moment on amène Santabaren. *Où sont*, lui dit André, *les trésors du défunt empereur? Ils sont*, répondit-il, *entre les mains de ceux auxquels il les a confiés. C'est à son successeur à les chercher, il en est le maître.* Il paroît qu'on soupçonnoit Santabaren d'avoir détourné une partie des trésors du prince, ou qu'on vouloit l'en rendre suspect. *Mais*, continua André, *quel est celui que vous vouliez faire empereur, lorsque vous conseillâtes à Basile de crever les yeux à son fils, qui règne aujourd'hui? Etoit-ce un de vos parens ou un parent du patriarche?* Santabaren, protestant avec serment qu'il n'avoit nulle connoissance du crime qu'on lui imputoit : *Pourquoi donc, fourbe insigne*, lui dit un des juges, *as-tu toi-*

même révélé ce complot à l'empereur, lui promettant d'en convaincre le patriarche? A ces mots, Santabaren se jetant aux genoux de Photius, et les serrant entre ses bras : *Seigneur*, lui dit-il, *je vous conjure, au nom de Dieu, de me dépouiller du sacré caractère dont vous m'avez honoré, afin qu'on me punisse, si l'on veut me trouver coupable. Je ne le suis point; il est faux que j'aie rien déclaré à l'empereur.* Le patriarche le relevant: *Par le salut de mon âme*, lui dit-il, *seigneur Théodore, je ne vous ôterai point votre dignité. Vous vivrez et mourrez archevêque.* André protestoit que Santabaren lui avoit fait la même confidence; et comme l'accusé se tenoit ferme sur la négative, les juges, désespérant de le convaincre, allèrent faire leur rapport à l'empereur. Ce prince, plein de dépit de ne pouvoir rendre Photius aussi coupable qu'il le désiroit, fit fouetter Santabaren, et le relégua d'abord à Athènes On lui creva les yeux dans cette ville, et peu de temps après il fut transporté en Orient, aux extrémités de l'empire. Quelque punition qu'eussent méritée ces deux méchans prélats, une procédure si informe ne fit pas honneur à Léon. L'irrégularité du jugement tourne toujours à la décharge de ceux qui sont condamnés. La passion du prince justifia Santabaren aux yeux du peuple; on le plaignit, et il paroît même que Léon se repentit de sa rigueur. Quelques années après, il le rappela et lui assigna sa subsistance sur les revenus d'une église de Constantinople. Santabaren ne mourut que sous le règne de Constantin. Photius vécut encore cinq ans dans le monastère où il étoit enfermé. Il avoit été anathématisé par neuf papes depuis Léon IV jusqu'à Formose. Telle fut la fin de ce schisme, qui duroit depuis trente ans.

Etienne, successeur de Photius, avoit reçu ses instructions, qui valoient mieux que ses exemples, et il en avoit profité. Ce jeune prince, consacré à Dieu dès son

nfance, étoit un modèle de vertu. Il fut syncelle de Photius, et, dans son élection, il n'y eut de répréhensible que son âge. Il n'avoit que seize ans, et l'on remarque que l'église grecque avoit toujours été moins exacte à l'observation des canons sur cet article. Comme il avoit été fait diacre par Photius, et que le huitième concile déclaroit nulles toutes les ordinations de ce prétendu patriarche, l'empereur engagea les évêques et les abbés qui étoient à Constantinople à se joindre à lui pour demander au pape Etienne dispense et absolution en faveur de ceux que Photius avoit ordonnés. Ils ne reçurent réponse que du pape Formose, successeur d'Etienne, qui n'accorda aux ecclésiastiques ordonnés par Photius que la communion laïque. Cependant Etienne demeura patriarche. Comme le siége d'Héraclée étoit alors vacant, il fut sacré par l'archevêque de Césarée, qui avoit le titre de prototrône de Constantinople. Il ne vécut que six ans et demi dans le patriarchat, dont il remplit les fonctions avec autant de sagesse que de dignité. Il mourut en réputation de sainteté l'an 893.

Basile, au lit de la mort, avoit témoigné un regret amer de l'assassinat de son prédécesseur. Léon fit ce qui étoit en lui pour réparer l'horreur de ce forfait par les honneurs de la sépulture. Il envoya chercher à Chrysopolis le corps de Michel. On le mit dans un cercueil de cyprès, que l'on couvrit de tous les ornemens impériaux; il fut transporté avec la pompe la plus solennelle à l'église des Saints-Apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de marbre. Alexandre et Etienne, frères de l'empereur, menoient le deuil. Tout le sénat et le clergé suivoient en chantant les prières de l'église.

Cedr. p. 593. Leo. p. 475. Zon. t. 2, p. 476. Incert. continuat. p. 218. Simeon, p. 461. Georg. p. 549.

Depuis la défaite d'Abdalla, en 880, l'histoire ne parle d'aucune incursion des Sarrasins dans l'Asie mineure. Mais cette année on les voit, sous la conduite d'Apolpher, un de leurs émirs, recommencer leurs ravages. Ils s'emparèrent par trahison de la ville d'Hypèse

Cedr. p. 594. Incert. continuat. p. 218. Simeon, p. 461. Georg. p. 549.

Leo. Tact. c. 17, art. 82, 83.

dans la Charsiane, qui faisoit partie de la Cappadoce, et réduisirent tous les habitans en esclavage. Nicéphore Phocas, qui s'étoit déjà distingué par sa conduite et par sa valeur contre les Sarrasins d'Italie, marcha contre ceux d'Asie. Plus foible que les ennemis, mais prudent et instruit de la situation des lieux, il évitoit leur rencontre; et tandis qu'ils désoloient la Cappadoce, il leur rendoit la pareille en Cilicie, ravageant tout jusqu'aux portes de Tarse. Il y eut cette année un grand incendie à Constantinople; l'église de Saint-Thomas fut brûlée, l'empereur la fit ensuite rebâtir avec magnificence.

An. 887.

Cedr. p. 595. Leo. p. 476, 477. Glycas, p. 298. Incert. continuat. p. 217, 220. Simeon, p. 462. Georg. p. 551. Erchemp. hist. Lang. art. 54, 66, 67, 77, 80, 81. Incert. auct. hist. lang. apud Murat. t. 2, p. 279. Pagi ad Baron. De vitâ antiq. Benev. t. 2, p. 225, 227, 228. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 594, 606.

La retraite de Nicéphore avoit rendu le cœur aux Sarrasins en Italie. Le détroit de Messine étoit couvert de leurs vaisseaux, et la Calabre étoit redevenue le théâtre de leurs ravages. Les princes du pays, qui auroient dû se réunir pour exterminer ces barbares, étoient divisés par leurs jalousies mutuelles; et, plus ennemis les uns des autres que des Sarrasins, ils se servoient d'eux pour s'entre-détruire. Les Grecs, maîtres alors de Bari et de presque toute l'Apulie, entroient dans toutes ces querelles : emportés par l'intérêt du moment, ils secouroient tantôt les uns, tantôt les autres. On les voit unis avec Athanase, évêque et duc de Naples, contre Guy, duc de Spolette, contre Aïon, prince de Bénévent; on les voit aussi ligués avec Guaimar, prince de Salerne, contre Athanase; quelquefois même joints dans les mêmes armées avec les Sarrasins auxiliaires. Le prince de Salerne, trop foible pour résister au turbulent Athanase et aux Sarrasins, fit le voyage de Constantinople pour y solliciter du secours. Il prêta foi et hommage à l'empereur, qui, l'ayant décoré du titre de patrice, ne tarda pas à le renvoyer avec quelque argent et beaucoup de promesses. Mais, pendant qu'il recevoit à Constantinople des honneurs distingués, les Grecs d'Italie, joints aux habitans de Naples et de Capoue, que conduisoit Athanase, ravageoient son pays et prenoient ses

places, tant étoit grande la confusion qui régnoit dans ces contrées. Théophylacte avoit succédé à Grégoire dans le gouvernement de l'Apulie. Etant sorti de Bari pendant l'hiver pour aller attaquer les Sarrasins, maîtres de Téano, il échoua dans son entreprise. Mais, pour se dédommager de ce mauvais succès, il s'empara sur sa route de plusieurs places qui appartenoient au duc de Bénévent, alors ami des Grecs. Ces invasions causèrent une rupture ouverte.

Aïon, duc de Bénévent, résolut de se venger. Il fit révolter les habitans de Bari, qui, ayant égorgé Théophylacte et la garnison, lui envoyèrent les clefs de leur ville. A cette nouvelle, Léon craignant de perdre dès le commencement de son règne tout ce qui lui restoit en Italie, fit partir le patrice Constantin avec une flotte chargée de soldats et de munitions. Arrivé en peu de jours sur les côtes d'Apulie, Constantin assiége Bari. Aïon, à la tête de toutes ses troupes et d'un grand corps de Sarrasins, vole au secours de la place: on livre bataille; Constantin, entièrement défait, se sauve à peine, et tout paroît désespéré. Toutefois, ayant rallié les fuyards et reçu un renfort de trois mille cavaliers, il retourne sur les Bénéventins, qui ne songeoient qu'à jouir de leur victoire, et les taille en pièces à son tour. Aïon, qui venoit de faire lever le siége de Bari, est assiégé lui-même dans cette ville. Il s'y défendit pendant plus d'un an. Enfin, abandonné par Atenulfe, comte de Capoue, son allié, qui traita séparément avec Constantin, après avoir vainement imploré le secours des François, du duc de Spolette, des Sarrasins même, il fut réduit à capituler; et tout ce qu'il put obtenir, fut la liberté de s'en retourner à Bénévent, avec ce qui lui restoit de ses troupes. An. 888.

La joie de ce succès fut bientôt troublée. La flotte grecque, après avoir repris Bari, avoit formé une entreprise sur la Sicile. Au mois d'octobre, elle s'étoit

rendue dans le port de Rhége, lorsqu'une flotte de Sarrasins vint lui fermer le passage entre Rhége et Messine. Les Grecs s'avancèrent; mais leurs vaisseaux furent tous ou pris ou coulés à fond. Ce malheur causa tant d'alarme, que tous les Grecs habitans des villes voisines de la côte les abandonnèrent et s'enfuirent dans l'intérieur du pays avec leurs femmes et leurs enfans. Un auteur contemporain attribue ce désastre à la vengeance divine armée contre les crimes des Grecs. Plus barbares, dit-il, que les Sarrasins, n'ayant de chrétien que le nom, d'humain même que la figure, ils se rendoient odieux par leurs brigandages. Ils achetoient des Sarrasins les prisonniers chrétiens pour en faire leurs propres esclaves, ou pour les aller vendre en Afrique. Les Sarrasins d'Asie descendirent dans l'île de Samos, et firent prisonniers Constantin Paspalas, qui en étoit gouverneur. On rapporte qu'il y eut cette année de violens orages, et que sept personnes furent tuées d'un même coup de tonnerre à Constantinople, dans la place de Constantin.

Cedr. p. 593, 595. *Leo. p.* 475, 477. *Zon. t.* 2, *p.* 176. *Codin. orig. p.* 63. *Incert. continuat. p.* 218, 220. *Simeon, p.* 462. *Georg. p.* 549, 551.

Ce qui affligea sans doute davantage les gens d'honneur, jaloux de la réputation de leur maître, parce qu'ils lui sont plus véritablement attachés que la plupart de ses courtisans, c'est que Léon ne tarda pas à découvrir aux yeux de tout l'empire son penchant à la débauche. Aussitôt après la mort de son père, il manifesta sa passion pour Zoé, la plus belle, mais la plus méchante femme de la cour. Mariée d'abord au patrice Théodore Guniazize, elle s'en étoit défaite par le poison, afin de ne laisser aucun obstacle à l'inclination que l'empereur témoignoit pour elle. Dès qu'il fut empereur, il la prit publiquement pour concubine; et Théophano, sa légitime épouse, princesse sage et vertueuse, supporta ce honteux commerce avec patience, sans donner jamais le plus léger soupçon de jalousie. Stylien, père de Zoé, qui s'étoit prêté en homme de cour à la passion du

prince, fut amplement récompensé de sa complaisance. Il n'étoit d'abord qu'huissier du palais, ce que les Grecs d'alors nommoient *zaoutzas*. C'étoit un office qui avoit depuis peu passé de la cour des Turcs dans celle de Constantinople, et c'est le même qui est encore désigné chez cette nation par le nom *chiaous*. Car il est à remarquer que, dans la décadence de l'empire, on voyoit souvent naître des titres inusités; comme si les foibles princes qui régnoient alors avoient prétendu réparer leurs pertes réelles par des noms frivoles d'offices nouveaux. Stylien fut élevé à la dignité de maître du palais, qui le mettoit déjà au-dessus des patrices. Ensuite il fut nommé grand trésorier; et cette place ne paroissant pas encore assez éminente, Léon inventa pour Stylien un titre monstrueusement pompeux, celui de *basiléopator*, c'est-à-dire père de l'empereur. Ce qui étoit plus ridicule encore, et qui caractérise une stupide bizarrerie, c'est que ce Stylien, qui savoit si bien mettre à profit les crimes de sa fille, croyoit être dévot; il s'occupoit de fondations pieuses; il fit bâtir à Constantinople un monastère auquel il donna son nom.

Stylien, favori de l'empereur, avoit lui-même des favoris, qui avoient aussi leurs créatures. Dans cette longue suite de protégés qui tiennent les uns aux autres, le dernier anneau entraîne souvent toute la chaîne, ébranle le trône, et met en péril tout un empire. Un esclave nommé Mousic gouvernoit Stylien comme Stylien gouvernoit Léon; cet esclave protégeoit deux marchands grecs, qui avoient soin de l'intéresser dans leurs monopoles. Ils obtinrent par le moyen de Mousic un privilége exclusif pour le commerce avec les Bulgares; et ce commerce, établi depuis long-temps à Constantinople, fut, pour leur plus grande commodité, transféré à Thessalonique. Loin des yeux du prince, appuyés de toute l'autorité du ministre, ils firent ce qu'ils voulurent, et traitèrent si mal les marchands bulgares, que le roi

An. 889.
Cedr. p. 596.
Leo. p. 477.
Zon. t. 2, *p.* 176.
Incert. continuat. p. 220.
Georg. p. 551, 552.
Du Cange, fam. byz. p. 311.

Siméon s'en plaignit à l'empereur. Le crédit de Stylien rendant ses plaintes inutiles, il résolut de se faire raison par les armes. C'étoit un prince vaillant, qui avoit reçu les leçons de l'adversité. Son père Baldimir l'ayant laissé en bas âge, et Bogoris s'étant emparé de la couronne, le jeune Siméon, réfugié à Constantinople, s'étoit instruit dans les lettres grecques, et s'y étoit rendu très-habile, trouvant dans l'étude la plus douce consolation de ses infortunes. Pour y vaquer plus librement, il se retira dans un monastère. Après la mort de Bogoris et de ses deux successeurs, dont le règne fut court, il profita des conjonctures, qui se trouvèrent favorables. Les vœux de la nation l'appeloient au trône; il quitta l'habit de moine pour prendre la pourpre, et rentra en possession du domaine de ses pères. Indigné du mépris que l'empereur sembloit faire des Bulgares, qui depuis soixante-quatorze ans n'avoient rien entrepris contre l'empire, il se mit en campagne à la tête d'une belle armée. Léon, de son côté, fait marcher ses troupes sous la conduite de Procope, surnommé *Crinitès;* il lui donne pour lieutenant-général l'Arménien Curtice, renommé pour sa valeur. Grand nombre de seigneurs et d'officiers de la cour veulent être de cette expédition. La bataille se livre en Macédoine; les Grecs sont taillés en pièces; Procope et Curtice y perdent la vie: Siméon fait couper le nez aux prisonniers et les renvoie à Constantinople.

Cedr. p. 596, Leo. tact. c. 18, art. 46, et seqq. Constant. Porph. de adm. imp. c. 40, 41, 43. Liutp. hist. l. 1, c. 5; l. 2, c. 1. Regino chr. Ann. Met. Pagi ad Baron.

A la vue de ces misérables, Léon, vivement piqué d'un si cruel affront, fait partir le patrice Nicétas Sclérus, avec ordre d'aller au-delà du Danube solliciter les Hongrois, nouvellement arrivés en ce pays, à passer le fleuve et à se jeter dans la Bulgarie. C'étoit sans doute une conduite imprudente; et l'exemple de tant d'autres barbares qui avoient fait payer chèrement à l'empire les secours qu'ils lui avoient prêtés quelquefois devoit avertir Léon de ce qu'il avoit à craindre d'une alliance si formidable. Cette nation est encore aujour-

'hui assez célèbre pour mériter qu'on en recherche 'origine. Mais il est difficile d'en suivre la trace; et les uteurs qui en ont parlé ne s'accordent pas. Je suivrai opinion qui me paroît la plus vraisemblable. Le nom e *Hongrois*, que nous leur donnerons pour nous conormer à l'usage, n'étoit qu'une dénomination générale, ui marquoit leur descendance des Huns. Ce sont les nêmes que l'on trouve désignés dans l'histoire des siècles récédens par le nom d'*Hunnogures*. Ils sont souvent ppelés *Turcs* par les auteurs grecs, nom que les Orienaux donnoient à tous les peuples nomades. Leur nom ropre étoit celui de *Magiars* ; c'est ainsi qu'ils se nomnoient eux-mêmes. Venus autrefois avec les autres Huns les extrémités de l'Orient, ils s'établirent vers les sources lu Jaïck, soit qu'ils fussent demeurés en ce pays-là, orsque leurs compatriotes passèrent le Volga, soit qu'ils fussent retournés après la mort d'Attila, dans cette orrible confusion qui détacha et détruisit toutes les parties de son vaste empire. Chassés ensuite par les Patzinaces leur voisins, les uns reculèrent vers l'orient, ou pénétrèrent dans les contrées méridionales vers le Derben et la Circassie; les autres s'avançant vers l'occident, s'arrêtèrent quelque temps vers les sources du Tanaïs; mais, toujours poursuivis par les Patzinaces, ils passèrent le Borysthène, traversèrent la Moldavie, où ls s'établirent ensuite, et entrèrent dans le pays d'Erdel. C'étoit, selon une conjecture très-vraisemblable, ce que ious nommons la Transylvanie. Elle faisoit partie de a grande Moravie, qui comprenoit alors toute la Hongrie d'aujourd'hui, à laquelle les Hongrois donnèrent eur nom après l'avoir conquise. Selon Liutprand, ce fut Arnoul, roi de Germanie, qui appela les Hongrois à son secours contre Zuentibold, vassal révolté. Ces diverses émigrations ont fait donner à cette horde de Huns les noms de *Turcs*, d'*Abares*, de *Pannoniens*, parce qu'ils

M. de Guignes, hist. des Huns, t. 2, p. 510 et suiv.
M. Danville, mém. acad. t. 30, p. 244 et suiv.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 636 et suiv.

ont occupé sur le Danube le même pays qu'avoient possédé les Abares.

Lorsqu'ils arrivèrent en ce pays, ils étoient au nombre de deux cent seize mille hommes, divisés en cent huit tribus, chacune de deux mille hommes, sans compter les femmes et les enfans. Au rapport des historiens, nulle nation ne fut jamais plus féroce. Sans foi, sans religion, parfaitement semblables aux Huns leurs ancêtres, ils n'avoient d'autres demeures que leurs chariots, errant sans cesse, et ne vivant que de leur chasse, de leur pêche, ou de miel, de chair crue, et du lait de leurs troupeaux. Ils n'étoient vêtus que de peaux de bêtes, à demi-nus, quoique sous un climat rigoureux. Robustes, infatigables, inhumains, ils égorgeoient les prisonniers, buvoient leur sang et leur mangeoient le cœur, qu'ils regardoient comme un remède à plusieurs maladies. La tête toujours rasée, pour ne point donner prise à leurs ennemis, ils passoient leur vie à cheval. Ils étoient fiers, séditieux, remuans, impétueux, mais sombres et taciturnes, plus prompts à frapper qu'à parler. Les femmes, aussi féroces que leurs maris, tailladoient elles-mêmes le visage de leurs enfans dès qu'ils naissoient, avant que de les allaiter, pour les accoutumer à supporter les blessures. On ne leur apprenoit qu'à manier les chevaux et à tirer de l'arc; ils y devenoient fort adroits, et se servoient rarement de l'épée.

Ils ne campoient point dans des retranchemens, mais jusqu'au jour du combat, ils étoient séparés par tribu et par familles. Ils distribuoient autour d'eux des postes avancés, fort près les uns des autres, de crainte de surprise. Dans les batailles, ils ne se divisoient pas en trois corps comme les Grecs; ils ne formoient qu'une seule masse, séparée par de petits intervalles, avec une réserve. Ils donnoient beaucoup de profondeur à leurs files, et plaçoient derrière eux les chevaux qu'ils avoient

le reste; car ils en nourrissoient un très-grand nombre. Ils les attachoient les uns aux autres pour leur servir de barrière. Ils aimoient à combattre de loin, et savoient employer toutes les ruses de la guerre, embuscades, fuites simulées, retours imprévus. Opiniâtres dans la poursuite, ils ne se contentoient pas du butin, ils s'acharnoient à détruire jusqu'au dernier de leurs ennemis. Ils craignoient l'infanterie et ne savoient pas combattre à pied. Pleins d'estime pour leur nation, et de mépris pour toutes les autres, ils ne pardonnoient jamais aux déserteurs, et leur cruauté naturelle les rendoit même impitoyables pour les fautes les plus légères. C'est ainsi qu'on nous dépeint cette nation, qui fit alors trembler l'empire, qui s'empara de la grande Moravie et d'une partie de la Pannonie, et qui fut pendant un siècle le plus terrible fléau de l'Italie septentrionale.

Ce peuple, qui ne connoissoit encore ni l'or ni l'argent, ébloui des présens que lui apportoit Nicétas, et non moins avide de sang et de carnage, promit d'attaquer les Bulgares, et donna des otages de sa parole. L'empereur, assuré de cette diversion, prépare un grand armement de terre et de mer; il donne au patrice Eustathe le commandement de la flotte, et celui des troupes de terre à Nicéphore Phocas, qu'il avoit fait général de ses armées après la mort d'André. Cependant, voulant amuser le roi bulgare par une fausse négociation, tandis que ses troupes marchoient vers la Bulgarie, il fait prendre les devans à son questeur Constantinace pour proposer un accommodement à Siméon. Ce prince, étonné qu'on vînt lui parler de paix dans le temps même qu'on portoit la guerre dans ses états, et soupçonnant quelque artifice, fait arrêter et mettre en prison le questeur : il se met lui-même en campagne. A peine est-il en marche, qu'il apprend que les Hongrois ont passé le Danube et qu'ils ravagent son pays. Il retourne sur eux aussitôt. Ils

AN. 890.
Cedr. p. 596, 597.
Leo. p. 447.
Zon. t. 2, *p.* 176, 171, 178.
Constant. Porphyr. de adm. imp. c. 51.
Incert. continuat. p. 220, 221.
Simeon, p. 462.
Georg. p. 552, 553.

avoient déjà repassé le fleuve avec leur butin. Mais dès qu'ils apprennent l'approche de Siméon, brûlant d'ardeur de le combattre, ils reviennent vers le Danube pour le traverser de nouveau. Siméon, rangé en bataille, les attendoit sur l'autre rive. Eustathe, ayant remonté le fleuve, les prit sur ses vaisseaux. Mais l'abordage devenoit presque impraticable par la précaution qu'avoit prise Siméon de fermer avec de fortes chaînes de fer l'unique endroit où ils pouvoient descendre. La hardiesse d'un seul homme les tira de cet embarras. Michel Barcalas, premier pilote de la flotte, se jette dans une barque, suivi seulement de deux matelots; et, malgré une grêle de traits qui pleuvoient sur lui de dessus la rive, il va couper la chaîne à grands coups de hache, et ouvre le passage. Les Hongrois sautent aussitôt sur le bord, tombent sur les Bulgares avec fureur et les taillent en pièces. Siméon, échappé du carnage, s'enfuit à Dristra; c'est ainsi qu'on nommoit dès-lors l'ancienne Dorostole. Les Hongrois vainqueurs envoient demander à l'empereur de l'argent au lieu des prisonniers bulgares qu'ils offrent de lui remettre. Léon y consent, et les achète. Siméon, quoique abattu par cette défaite, ne perd pas courage; mais, afin d'avoir le temps de réparer sa perte, il fait à son tour des propositions de paix, et travaille en diligence à réparer ses forces. L'empereur donne dans le piége; il envoie pour traiter avec lui Léon Chérosphacte, et rappelle imprudemment son armée et sa flotte. Lorsque le député grec arriva, Siméon étoit déjà en état de prendre sa revanche. Il fait mettre aux fers le député sans vouloir même l'entendre, passe le Danube, et va chercher les Hongrois dans leur pays. Ceux-ci ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille irruption. Ils sont battus; leur pays est mis à feu et à sang; et le roi bulgare, glorieux de sa victoire, mande fièrement à l'empereur qu'il n'a de paix à espérer qu'après lui avoir rendu ses sujets prisonniers. L'empereur, qui avoit dés-

armé, intimidé par la défaite des Hongrois, accepte cette honteuse condition. Il remet les prisonniers entre les mains d'un seigneur bulgare qui ramenoit Chérosphacte à Constantinople. Léon ne gagna dans cette expédition que l'affront d'avoir payé aux Hongrois la rançon des Bulgares, et de les avoir rendus à Siméon sans rançon.

Nicéphore Phocas jouissoit de toute la faveur du prince. Stylien, qui avoit augmenté la fortune de ce courtisan, crut pouvoir disposer de son honneur. Voulant jeter un voile sur le concubinage de sa fille, et donner aux enfans qui en pourroient naître un père apparent, il fit à Nicéphore la proposition d'épouser Zoé. Léon sans doute entroit sourdement dans cette sombre intrigue, et Nicéphore ne devoit être mari de Zoé que de nom. Mais, incapable de se prêter à ces infâmes complaisances, il s'y refusa sans balancer; et Stylien, irrité, s'en vengea par la calomnie. Il lui fit ôter tous ses emplois. Cependant les incursions des Sarrasins obligèrent bientôt le prince d'avoir recours à ce guerrier expérimenté. Nicéphore fut fait gouverneur de Lydie, et eut ordre de marcher vers la Syrie. Il ravagea tout le pays des Sarrasins; et, se voyant environné d'une armée plus forte que la sienne, il fit allumer dans son camp grand nombre de feux, et décampa pendant la nuit, emportant tout son butin, sans en donner aucun soupçon aux ennemis. Ce général servit encore de barrière à l'empire, du côté de la Syrie, pendant quelques années. Il battit plusieurs fois les Sarrasins. C'est à lui que Léon, dans son ouvrage de tactique, attribue l'invention d'une sorte de chausse-trape propre à mettre un camp en sûreté contre une troupe de cavalerie, lorsqu'on n'a pas le temps de se retrancher, ou qu'un terrain trop pierreux ne permet pas de creuser un fossé. Il mourut avant Léon, emportant avec lui l'estime des honnêtes gens de la cour, et les regrets des peuples. Il laissa trois fils, Bardas et Léon, dont

An. 891.
Leo. Tact. c. 1, art. 25, 26.
Cedr. p. 597.
Incert. contin. p. 221.
Du Cange, fam. bulg. p. 149.

il sera parlé dans la suite, et Michel qui avoit embra l'état monastique.

Anon. Salernit.
Lup. Prot. et ibi Peregrin.
Incert. auct. hist. Langob. apud Murat. t. 2, p. 279, 280.
Giann. hist. nap. t. 2, l. 7, c. 34; l. 8, c. 3.
Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 198, et seqq.
De vitâ antiq. Benev.

L'Italie n'étoit pas encore perdue pour l'empire. Aïo prince de Bénévent, étant mort, et ne laissant po successeur qu'un enfant de sept ans, Symbatice, géné des troupes grecques en Apulie, vint le 13 juillet met le siége devant cette ville; et, malgré la résistance d assiégés, qui ne furent pas secourus, il les força de rendre, et y entra le 18 octobre. La prise de la capit le rendit maître de toute la principauté. Il la gouver pendant deux ans. La plus grande partie de l'Italie m ridionale étant ainsi revenue sous la domination d Grecs, Léon soumit les églises de l'Apulie et de la C labre au patriarche de Constantinople. Les états voisi tels que les duchés de Gaëte, de Salerne, et celui d' masi, nouvellement démembré du duché de Naple reconnoissoient encore la souveraineté de l'empere grec; mais ses succès ne furent pas de longue duré George, successeur de Symbatice, plus entreprenan encore, mais moins habile ou moins heureux, échou devant Capoue et devant Salerne, dont il vouloit s'em parer; et, au lieu d'acquérir à l'empire le domain absolu sur ces villes, il fit perdre même le domaine ho noraire qu'elles avoient jusqu'alors conservé à l'empe reur. Son mauvais gouvernement, qui fut de près d deux ans, produisit encore un plus grand mal; i aliéna le cœur des peuples. Les Grecs traitoient les Bé néventins en esclaves, pilloient leurs biens, abu soient de leurs femmes et de leurs filles. Demander jus tice, c'étoit s'exposer à de nouveaux outrages. Le brui se répandit même qu'ils avoient dessein de mettre la chaîne tous les habitans de la ville et de les trans porter ailleurs. Des traitemens si atroces soulevèrent tou le pays. Les Bénéventins communiquèrent secrètemen à Guaimar, prince de Salerne, le désir qu'ils avoien de secouer le joug des Grecs, et Guaimar invita Guy

uc de Spolette, à se joindre à lui pour délivrer Bénévent. Théodore, qui venoit de succéder à George, sans re moins cruel, étoit encore plus dissolu. Se voyant assiégé, il exhorta les habitans à se bien défendre. En effet, s prirent les armes et sortirent de la ville avec les Grecs our attaquer les assiégeans. Mais, suivant un accord secret u'ils avoient fait avec les deux princes, à peine en furents venus aux mains qu'ils prirent la fuite, et entraînèrent près eux dans la ville les soldats de Guy et de Guaimar. Théodore fut pris, et racheta sa liberté par une rançon : cinq mille sous d'or, qui font près de quatre-vingt ille livres de notre monnoie. Guy resta maître de Bénévent, et les habitans l'élurent pour leur prince. Ainsi les Grecs, que leur orgueil, joint à la corruption de leurs mœurs, rendoit insupportables à toute la terre, ne purent onserver que quatre ans une si importante conquête. An 892.

Le roi bulgare ne cherchoit qu'un prétexte pour recommencer la guerre. Il prétendit que l'empereur avoit etenu une partie des prisonniers; et, rompant toute égociation, il mit sur pied une nombreuse armée. Léon, déterminé à faire un grand effort pour réduire ce rince intraitable, joignit ses troupes d'Asie à celles Europe; il mit à leur tête Léon Catacale, qui avoit uccédé à Nicéphore, et Théodose, grand-maître de la arde-robe, dont il estimoit la prudence et le courage. Les deux armées se rencontrent sur la frontière, et se hoquent avec fureur. Le combat fut opiniâtre et le carnage horrible. Presque toute l'armée grecque y périt avec Théodose, qui fut pleuré de l'empereur. Anguinès, Arménien d'une taille gigantesque, et renommé pour sa force et sa valeur, fut tué à la tête des gardes qu'il commandoit. Son valet, nommé Mélias, homme intrépide et d'un génie au-dessus de sa condition, s'étant retiré dans l'Arménie mineure, releva la ville de Lycande, alors déserte et ruinée, il en fit une forteresse, d'où il couroit sans cesse sur les Sarrasins. Elle fut

Cedr. p. 597. Leo. p. 478. Zon. t. 2, p. 177. Const. Porp. de tem. Incert. contin. p. 222. Simeon, p. 462. Georg. p. 553. Abulfed. p. 220. Abulfarage.

bientôt peuplée d'Arméniens. Le territoire, auparavant inculte et sauvage, fut cultivé et devint riche en troupeaux. L'empereur en fit une province qui fut nommée *le thème de Lycande*. Elle s'étendoit en longueur entre le mont Amanus et l'Euphrate, dans l'ancienne Comagène. Léon, pour fortifier son armée, avoit donné des armes aux musulmans qu'il tenoit prisonniers; ils montrèrent tant de bravoure au milieu même de cette sanglante défaite, qu'à leur retour ce prince ingrat et timide, au lieu de les récompenser, les désarma par crainte, et les dispersa dans les provinces. Cette triste nouvelle fut suivie de deux autres. Les Chersonites avoient assassiné Siméon leur gouverneur, et le Sarrasin Thagagi étant sorti de Tarse, ravageoit la Cappadoce, et s'étoit emparé de plusieurs places, entre lesquelles étoit une importante forteresse, nommée le Château de Coron. Léon, hors d'état de combattre ses ennemis, demanda et obtint, sans doute à force d'argent, une suspension d'armes et un échange de prisonniers. Il rendit deux mille cinquante-quatre Sarrasins, et reçut un pareil nombre de ses sujets.

Cedr. p. 597, 598. *Leo. p.* 478, 479. *Zon. t.* 2, *p.* 177. *Incert. contin. p.* 222. *Simeon, p.* 462. *Georg. p.* 553, 554.

Léon pouvoit bien éviter les dangers de la guerre; mais le dérèglement de sa vie et les intrigues de sa cour faisoient de son palais un champ de bataille. Stylien, abusant de son pouvoir, lui donnoit de la jalousie; la défiance mutuelle commençoit à diviser le prince et le ministre, et il y a grande apparence que Stylien eut quelque part à une conjuration qui se tramoit alors contre Léon. L'empereur étoit allé passer quelques jours dans un lieu enchanté à la pointe du golfe. Stylien étoit du voyage, et sa fille en faisoit le principal amusement. Mais on laissoit à Constantinople l'impératrice passer une partie des jours et des nuits en prières dans l'église de Blaquernes. Plusieurs officiers du palais, dont la plupart étoient parens ou alliés de Stylien, et avec eux son fils même, formèrent le complot d'assassiner l'empereur pendant la nuit. Zoé, couchée avec le prince,

entendant du bruit dans une cour voisine, se lève aussitôt, et, regardant par une fenêtre, elle aperçoit des mouvemens qui lui donnent des alarmes. Elle éveille l'empereur, qui, sautant à demi-nu dans une barque, regagne promptement Constantinople, et rentre au point du jour dans son palais. Soit que Zoé n'eût reconnu personne dans l'obscurité, soit qu'elle ne voulût pas déceler son frère, on s'en tint au simple soupçon, sans faire aucune recherche. L'empereur se contenta de casser le commandant de sa garde de nuit, et de donner son office à Parde, fils de Nicolas, capitaine des gardes étrangères. Nicolas étoit gendre de Stylien, ayant épousé la sœur de Zoé; mais, jaloux du crédit de son beau-père, il épioit toutes ses démarches, et en rendoit compte à l'empereur, dont il étoit devenu le confident intime. Stylien, pour le moins aussi fier que le prince, rompit tout commerce avec lui; et cette brouillerie dura quelques jours; mais Léon Théodotace, maître du palais, entreprit, en vue de ses propres intérêts, de les réconcilier, et y réussit.

Sur la fin de cette année mourut l'impératrice Théophano. Elle n'avoit eu de Léon qu'une fille, qui étoit morte en naissant. Cette princesse, pieuse au milieu d'une cour dissolue, humble au faîte de la grandeur, ne s'occupa que de prières et d'aumônes. Les Grecs la mirent au nombre des saintes, et ils font encore sa fête le 16 décembre. Ils lui attribuèrent des miracles après sa mort. Elle en avoit fait un perpétuel pendant les douze années de son mariage; ce fut de souffrir sans jalousie et sans impatience les infidélités de son mari et les mépris de Zoé. Aussi Léon, qui l'avoit si peu ménagée pendant sa vie, respecta-t-il sa mémoire; et, quoique toujours esclave de nouvelles passions, il fit bâtir sous son nom une magnifique église, où son corps fut déposé. Ces pieux hommages étoient plus faciles à rendre, et sans

Cédr. p. 598, 599. Leo. p. 479, 481. Zon. t. 2, p. 177, 178. Glycas, p. 299. Joël. p. 179. Incert. contin. p. 222. Simeon, p. 463. Georg. p. 554, 556. Du Cange, fam. byz. p. 141.

doute moins agréables à cette sainte princesse, que d
se corriger lui-même.

AN. 893. Peu de jours après la mort de Théophano, Léo
épousa Zoé. Ce mariage avec une femme qui avoit em
poisonné son premier mari fut un nouveau scandale
Il paroît que l'empereur n'osa même s'adresser au pa
triarche, son frère, pour en recevoir la bénédiction
nuptiale. Il employa un clerc du palais nommé Sinape
que le synode patriarchal eut le courage d'interdire
pour s'être prêté à ce ministère. Zoé, devenue Auguste
ne jouit pas long-temps du rang qu'elle avoit acheté par
tant de crimes. Elle mourut au bout de vingt mois, et,
tandis qu'on faisoit les préparatifs de ses funérailles, il
y eut quelqu'un assez hardi pour graver ces mots au-
dedans du cercueil : *Malheureuse fille de Babylone*. Un
auteur, qui écrivoit cinquante ans après, rapporte un
fait qui ne seroit pas exempt d'impiété ni de folie : Léon;
dit-il, fit construire une église sous le nom de *Sainte-
Zoé*, qu'on croit avoir répandu son sang pour la foi dans
la persécution de Dioclétien, et il y transféra le corps
de la nouvelle Zoé. Etoit-ce pour abuser de l'équivoque
et faire partager à sa concubine les hommages que l'E-
glise rendoit à une sainte martyre?

Cedr. p. 495. Leo. p. 477. Zon. t. 2, p. 176. Joël. p. 179. Greg. vita Basil. jun. Incert. contin. p. 220. Simeon, p. 462. Georg. p. 651. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 16. Oriens christ. t. 1, p. 250.

Le patriarche Etienne finit aussi ses jours cette année,
mais avec moins de remords. Un auteur contemporain
rapporte que ce prélat vertueux, voulant calmer les a
deurs importunes de la jeunesse, se refroidit tellemen
l'estomac par des remèdes, qu'il en mourut. Il eut po
successeur Antoine Cauléas, de famille noble et ab
d'un monastère. Antoine ne siégea que deux ans. Il fu
ainsi que son prédécesseur, mis au nombre des saint
Le schisme de Photius étoit entièremement éteint; c
pendant l'empereur voulut cimenter la réconciliation
l'église grecque avec l'église romaine par un concile a
quel Antoine présida, et dont les actes sont perdus.

Quoique Etienne ne témoignât nulle complaisance pour les désordres de l'empereur, son frère, Léon lui adressa ses nouvelles lois concernant les matières ecclésiastiques. Ce prince acheva le grand recueil des basiliques, entrepris et commencé par son père. Depuis Justinien jusqu'à Phocas, le Droit de Justinien avoit été en vigueur à Constantinople, et la justice se rendoit en langue latine. Depuis Phocas, elle se rendit en langue grecque ; mais les lois de Justinien étoient encore en usage. Elles avoient été traduites en grec du temps même de cet empereur, ou peu de temps après lui. On y joignit les constitutions des princes postérieurs. La jurisprudence romaine s'affoiblit de plus en plus jusqu'à Basile. Ce prince, jaloux peut-être de la gloire de Justinien, voulut être l'auteur d'un nouveau corps de droit. Il fit compiler un abrégé des sources principales de la jurisprudence. Cet ouvrage, nommé par les Grecs *Prochéiron*, c'est-à-dire *Manuel*, étoit divisé en quarante titres. Léon le retoucha et le rédigea en une meilleure forme. Il publia de plus cent treize novelles, et des épitomes ou abrégés d'un assez bon style. Mais l'œuvre à laquelle il donna le plus de soin, fut la compilation des basiliques, divisée en soixante livres. Il s'aida dans ce travail des conseils de ce même Symbatice, qui prit Bénévent. Les livres de Justinien lui fournirent le fond et la méthode ; il y ajouta les constitutions des empereurs suivans, retranchant ce qui étoit superflu, contradictoire, ou abrogé par l'usage. Ces basiliques furent nommées *Premières*, parce qu'il en parut d'autres ensuite. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, les revit et les corrigea; cette seconde édition prit le nom de *Basiliques postérieures*. Ces soixante livres furent appelés *Basiliques*, soit parce que Basile en fut le premier auteur, soit plutôt encore parce qu'ils renfermoient les lois des empereurs, nommés en grec *Basiléis*. On oublia le recueil de Justinien. Basile, Léon, Constantin,

Arth. Duck. de jure civ. rom. l. 1, c. 5.
Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 16.
Giann. hist. nap. l. 7, c. 2.

traitèrent l'ouvrage de ce prince comme il avoit traité les écrits des anciens jurisconsultes, dont il avoit composé les Pandectes. Le nouveau corps de droit fut la loi des tribunaux jusqu'à la fin de l'empire; et, tandis que dans l'Occident la jurisprudence étoit ensevelie dans les ténèbres de la barbarie, elle se conservoit en Orient avec les débris de l'ancienne littérature; en sorte que personne ne pouvoit acquérir le titre de savant qu'il n'eût étudié à Constantinople.

An. 894. *Leo. p.* 479. *Incert. contin. p.* 223. *Georg. p.* 554.

Stylien ne survécut pas long-temps à sa fille. Son crédit n'ayant pas d'autre appui, tomba par la mort de Zoé. L'empereur écouta les murmures qu'excitoit la corruption de son ministre. On l'accusoit de vendre la justice, les emplois, la faveur du prince, et de ne donner accès auprès de lui qu'à ceux qui l'achetoient de Mousic et d'un certain Staurace, ses valets, plus avides encore que leur maître. Léon voulut s'assurer par lui-même de la vérité de ces plaintes. Il se transporte chez Stylien, et rencontre dans le vestibule Staurace chargé de quantité de mémoires et de requêtes qu'il alloit présenter. Il s'en saisit, et y voit des preuves de l'indigne trafic qu'on faisoit de ses grâces. Il fait aussitôt traîner Staurace hors de la maison, et ordonne de l'enfermer dans un monastère. Il entre plus avant, et trouve Mousic dans le même état que Staurace; il lui fait le même traitement, et retourne au palais sans daigner voir Stylien, qui sentit vivement cette disgrâce, et mourut de chagrin quelques jours après.

An. 895. *Cedr. p.* 598, 599. *Leo. p.* 479, 480. *Zon. t.* 2, *p.* 177. *Incert. contin. p.* 223, 224. *Simeon, p.* 463.

Tant que Stylien avoit vécu, Nicolas, qui servoit auprès de lui d'espion à l'empereur, avoit été en crédit. Mais, après la mort du beau-père, la perfidie du gendre étant devenue inutile à l'empereur, il avoit beaucoup perdu de sa faveur. Basile, un de ses fils, aussi ambitieux qu'imprudent et étourdi, se mit en tête de se faire empereur. Il étoit lié d'intrigue avec un homme hardi et capable de tout entreprendre, nommé Samonas: c'étoit

un Sarrasin qui, ayant abandonné son pays et sa loi, s'étoit avancé par sa souplesse à la cour de Constantinople. Basile, après lui avoir fait promettre le secret, lui confia son dessein. *Le prince*, lui dit-il, *ne pouvant se passer de femme, ne tardera pas à remplacer Zoé. Toujours esclave de ses amours, il nous ôtera nos emplois pour en gratifier les créatures de la nouvelle maîtresse, qu'il fera sans doute impératrice, et nous serons anéantis.* Après cette ouverture, il lui développe tout le plan de la conjuration, l'exhortant à y prendre part, s'il veut s'élever aux plus hautes dignités. Samonas promet tout, et, pour avancer sa fortune par une voie plus sûre et plus courte, il va aussitôt trouver l'empereur. *Prince*, lui dit-il, *je suis dépositaire d'un secret qu'il m'importe autant de cacher qu'à vous de le connoître. Je périrai si je parle; mais vous mourrez si je me tais. Le choix n'est pas difficile à un sujet fidèle.* En même temps il lui découvre tout le complot. Comme l'empereur sembloit se défier de la vérité de son rapport : *Votre majesté peut s'en assurer*, lui dit Samonas; *donnez-moi deux hommes de confiance, je les placerai dans un lieu d'où, sans être aperçus, ils entendront tout de la bouche même de Basile.* Léon lui donna Christophe, grand-maître de la garde-robe, et Calocyr, chambellan. Samonas les cache dans un coin de la chambre. Basile s'y rend bientôt; et Samonas, par ses questions, lui fait déduire le détail de l'entreprise. Les espions, de retour au palais, communiquent à l'empereur toute la conversation qu'ils avoient mise par écrit. Léon fit aussitôt arrêter les conjurés; mais, naturellement porté à la douceur, il se contente de confisquer leurs biens, et de renfermer dans des monastères ou d'exiler Nicolas, ses enfans et toute la famille de Stylien. Sa clémence épargna même la vie à l'auteur du complot : Basile fut fouetté; on lui brûla publiquement la barbe et les cheveux; et, après

Georg. p. 554, 555, 556.

avoir été promené ignominieusement par toute la ville, il fut relégué en Grèce, où il mourut misérablement.

Greg. vita Basilii. jun. Samonas fut magnifiquement récompensé. L'empereur le prit pour chambellan, le nomma patrice, et le combla de richesses. La vie déréglée de ce nouveau favori et son air efféminé jetèrent un soupçon fâcheux sur l'empereur. Toute la cour plioit devant lui. Il ne se trouva qu'un homme que son arrogance ne put intimider: c'étoit un pauvre anachorète nommé Basile. Des officiers qui traversoient les défilés du mont Taurus, l'ayant rencontré couvert de haillons et dans un extérieur sauvage, le prirent pour un espion des Sarrasins; ils l'amenèrent à Constantinople, attaché à la queue de leurs chevaux, et le présentèrent à l'empereur qui le mit entre les mains de Samonas pour l'interroger. Samonas, assis sur un tribunal, environné de gardes et de tout le faste de sa dignité, le fit venir en sa présence. On ne put engager Basile à fléchir le genou devant son juge, comme c'étoit la coutume, et Samonas lui demandant d'un ton impérieux qui il étoit, quel étoit son pays et son nom, Basile, sans perdre contenance: *Et toi,* lui dit-il, *qui es-tu? dans quel pays es-tu né?* Il savoit que Samonas étoit Sarrasin de naissance. *Tu parles à un patrice*, reprit Samonas, *et à un chambellan de l'empereur. Eh bien!* dit Basile, *celui qui te répond est, ainsi que toi, un des habitans de la terre.* Comme Samonas le traitoit de scélérat, et que Basile répliquoit que ce nom ne pouvoit convenir qu'à ceux qui font des actions criminelles, Samonas, craignant qu'il n'en dît davantage, le fit promptement chasser de sa présence, et alla rapporter à l'empereur que c'étoit un malheureux vagabond qui ne méritoit que la misère à laquelle il s'étoit condamné lui-même.

An. 896. *Cedr. p.* 599. Antoine Cauléas, étant mort après deux ans d'épiscopat, eut pour successeur Nicolas le Mystique, c'est-

à-dire assesseur secret du conseil de l'empereur. C'étoit un homme de mœurs irréprochables, mais d'une sévérité inflexible qui lui attira des persécutions et des disgrâces pour avoir voulu assujettir les passions du prince aux règles dans l'église grecque, comme nous le verrons dans la suite.

Leo. p. 480, 481. Zon. t. 2, p. 177, 178. Joël. p. 179. Incert. contin. p. 224. Simeon, p. 463. Georg. p. 556.

C'étoit la coutume que l'empereur, en certains jours de l'année, fît un festin solennel auquel étoient admis les seigneurs et les principaux officiers de la cour; et, tandis qu'il traitoit les hommes, sa femme, sa fille ou sa sœur, mais toujours une personne revêtue du titre d'Auguste, faisoit les honneurs de la table des femmes. Le foible prince, esclave de l'étiquette, n'eut point d'autre raison pour couronner Anne, fille de Zoé, qui ne pouvoit avoir au plus que trois ans; mais, incapable de supporter un long veuvage, accoutumé à être gouverné par des femmes, il se donna bientôt à lui-même et à l'empire une souveraine. Il épousa une jeune Phrygienne, parfaitement belle, et la fit aussitôt couronner, en lui donnant le nom d'*Eudocie*. Il la perdit encore avant l'année révolue. Elle mourut en accouchant de son premier enfant, qui ne survécut pas à sa mère.

Pagi ad Baron. Oriens christ. t. 1, p. 250.

Les cinq années suivantes ne fournissent aucun événement. Il paroît que Léon, enchaîné par une nouvelle passion, ne s'occupa que de ses amours, s'abandonnant à cette molle indolence qu'inspire la volupté. Il se laissa prendre aux charmes d'une seconde Zoé, surnommée *Carbonopsine*, petite nièce du saint abbé Théophane le chronologique, qui étoit mort dans la persécution de Léon l'Arménien. Si l'on en veut croire les auteurs grecs, trop prévenus en faveur de ce prince, ce nouvel engagement ne fut qu'un effet du désir d'avoir un fils; ce que ses trois femmes ne lui avoient pas donné. Il étoit, disent-ils, très-savant dans tous les mystères de la divination. L'astrologie, qu'il regardoit comme un art in-

An. 902. Cedr. p. 600. Leo. p. 482. Zon. t. 2, p. 177, 178. Glycas, p. 299. Const. Porphyr. de adm. imp. c. 22. Liutprand, hist. l. 3, c. 7. Incert. contin. p. 225. Simeon, p. 474. Georg. p. 557.

Du Cange, fam. byz. p. 141. Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 40.

faillible, lui promettoit un héritier de sa couronne. Ce fut donc pour remplir sa destinée qu'il jeta les yeux sur Zoé. Il entretint commerce avec elle; mais il attendit pour l'épouser qu'elle eût donné des preuves de sa fécondité. Le succès ne répondit pas sitôt à son impatience, et le scandale précéda de plusieurs années l'union légitime.

Cedr. p. 599, 600. Leo. p. 481, 482. Manas. p. 109. Zon. t. 2, p. 178. Glycas, p. 298. Incert. contin. p. 275. Simeon, p. 464. Georg. p. 556, 557.

Avant que de s'être donné un successeur, il courut grand risque de périr. L'an 902, entre Pâques et la Pentecôte, comme il entroit dans l'église de Saint-Moce, à la suite d'une procession, un homme, sautant en bas du jubé, lui déchargea sur la tête un coup de bâton si violent, que, sans un chandelier à branches qui reçut le fort du coup, c'en étoit fait de sa vie. Le sang, qui sortoit abondamment de sa blessure, effraya tellement ceux qui l'accompagnoient, qu'ils s'enfuirent, s'écrasant les uns les autres. Alexandre, frère de l'empereur, n'assistoit pas à cette cérémonie, sous prétexte d'une indisposition, ce qui donna occasion de le soupçonner. On cherchoit Samonas, favori du prince, et on s'étonnoit qu'il ne s'empressât pas à le secourir. Mais, tandis que Léon étoit en dévotion, sa maîtresse, par son ordre, avoit pris ce moment pour s'établir dans le palais, et Samonas, confident des plaisirs de son maître, donnoit ses soins à loger cette nouvelle hôtesse. L'assassin fut pris; et, après avoir souffert pendant plusieurs jours les plus rigoureuses tortures sans déclarer aucun complice, il fut conduit au Cirque et brûlé vif, après qu'on lui eut coupé les pieds et les mains. L'horreur d'un pareil attentat fit abolir cette procession annuelle.

An. 903. Cedr. p. 599. Leo. p. 480, 481. Leo. tact. c. 18. Joann. Camen. de ex-

L'inaction de Léon mettoit en mouvement tous les barbares voisins de l'empire. Les Bulgares recommençoient leurs courses; les Sarrasins attaquoient toutes les places où les attiroit le désir du pillage. Pendant que Léon occupoit ses soldats à bâtir des églises, les Sarrasins d'Afrique firent une descente en Sicile, et

prirent Taormine, où ils firent un grand carnage. On attribua la perte d'une ville si forte à la trahison du gouverneur nommé *Caramale;* et de retour à Constantinople, il fut condamné à mort. A la sollicitation du patriarche Nicolas, on lui fit grâce de la vie; il fut fouetté, dépouillé de ses biens et enfermé dans un monastère. Les barbares étant ensuite passés en Italie, ils se rendirent maîtres de Rhége, et assiégèrent Cosence. La mort de leur roi Ibrahim, qui fut tué d'un coup de foudre, leur fit lever le siége. Les Sarrasins de Cilicie firent encore de plus grands ravages. Comme ils n'étoient pas cultivateurs, ils n'avoient de ressource pour vivre que dans leurs épées. Ils portoient également la guerre sur terre et sur mer. Lorsqu'ils ne faisoient pas de courses par terre, ils montoient leurs navires et venoient infester toutes les côtes jusqu'en Grèce et en Macédoine. Conduits par un renégat nommé *Damien*, célèbre par sa valeur, ils prirent Séleucie sur la mer de Cilicie, s'emparèrent de l'île de Lemnos, et vinrent attaquer Démétriade en Thessalie. C'étoit une ville ancienne, bâtie par Démétrius Poliorcète, riche, peuplée, et dont le port étoit très-fréquenté. Ils la prirent, passèrent tout au fil de l'épée; et comme si le ciel eût agi de concert avec les Sarrasins pour affliger ce pays, vers ce même temps, Bérée en Macédoine fut renversée par un tremblement de terre, qui fit périr presque tous les habitans.

cidio. Thessal. art. 14. *Zon. t.* 2, *p.* 178. *Incert. contin. p.* 225. *Simeon, p.* 463. *Georg. p.* 556, 557. *Elmacin.*

Les Sarrasins méditoient une entreprise beaucoup plus importante sur Thessalonique. Cette ville étoit alors la première de l'empire après Constantinople. Située au fond du golfe qui portoit son nom, la beauté et la commodité de son port y attiroient les richesses de l'Asie, de la Grèce et des îles de l'Archipel. Le fleuve Axius, le plus grand de la Macédoine, et dont l'embouchure étoit voisine, y apportoit toutes les marchandises de ce vaste pays. Elle jouissoit de tous les avantages d'un

An. 904.

Joann. Camen. de excidio. Thessal. *Cedr. p.* 600, 601. *Leo. p.* 482. *Incert. contin. p.* 225, 226, 227. *Simeon, p.* 464, 465, 466.

Georg. p. 557, 558. Pagi ad Baron.

territoire fertile et d'un commerce florissant. Cette opulence fut un attrait pour les Sarrasins. Ils équipèrent une flotte de cinquante-quatre gros navires, dont ils donnèrent le commandement au plus fameux de leurs pirates. C'étoit un renégat nommé *Léon*, né dans la ville d'Attalée, en Pamphylie, qui, s'étant fait mahométan, étoit venu s'établir à Tripoli de Syrie, d'où il fut surnommé *le Tripolite;* et sous ce nom il s'étoit rendu la terreur de toutes les côtes de la Méditerranée et de l'Archipel. Il haïssoit mortellement les chrétiens, qu'il avoit trahis, et leur faisoit tous les maux dont il étoit capable. Pour cacher son dessein sur Thessalonique, il fit mine d'en vouloir à la capitale de l'empire, et vogua sur l'Hellespont. Sur la nouvelle qu'en reçut l'empereur, il fit partir sa flotte, commandée par Eustathe Argyre, qui, étant allé au-devant des Sarrasins jusque dans l'Archipel, et se voyant très-inférieur en force, prit le parti de se retirer et de reprendre la route de Constantinople. Le Tripolite le poursuivit jusqu'à Parium, à l'entrée de la Propontide. L'empereur, se persuadant qu'Eustathe n'avoit manqué que de courage, envoya, pour commander à sa place, Himère, son premier secrétaire, qui avoit quelque expérience dans la marine. Le Sarrasin, faisant semblant de fuir devant lui, repassa l'Hellespont, tourna ensuite sur la droite entre Imbros et Samothrace, et gagna l'île de Thase, où il se mit en bataille. A la vue d'un front redoutable de plus de cinquante vaisseaux du haut bord garnis de toutes les machines en usage dans les combats de mer, et montés d'une jeunesse nombreuse et pleine d'ardeur, Himère n'osa risquer une action; il regagna l'Hellespont, et fit connoître à l'empereur qu'il n'étoit pas en état de tenir la mer contre des forces si supérieures. Le Tripolite, qui ne cherchoit qu'à donner le change, au lieu de le poursuivre, rabattit sur la droite, et, côtoyant le mont Athos, prit la route de Thessalonique.

Avant même le retour d'Himère, l'empereur avoit
pris de quelques déserteurs sarrasins, qui avoient ga-
é le rivage, le dessein des musulmans. Il avoit aussi
dépêché à Thessalonique un de ses écuyers nommé
tronas, pour avertir les habitans de se préparer à la
fense. Cet avis jeta l'alarme dans la ville. Tranquille
fond de son golfe, endormie dans le luxe et dans les
aisirs que nourrit l'abondance, elle n'étoit point ré-
illée par le bruit des orages qui grondoient au loin
r les frontières de l'empire. A la nouvelle d'une atta-
e prochaine, les habitans sans armes, sans aucun
ige de la guerre, trouvoient à peine assez de courage
or songer à leur sûreté. Du côté du continent une si-
ation avantageuse, une épaisse muraille qu'on disoit
oir été bâtie du temps de Xercès, de fortes tours peu
ignées les unes des autres, mettoient la ville en état
soutenir un siége. Mais elle étoit ouverte du côté de
mer. Son port, vaste et commode pour le commerce,
it aussi accessible aux flottes ennemies qu'aux vais-
ux marchands; et la muraille qui bordoit la mer, étant
lemi ruinée, s'élevoit à peine au-dessus de la poupe
grands vaisseaux. Pétronas avoit ordre de rester dans
ville jusqu'à l'arrivée d'un commandant que l'empe-
ur devoit incessamment envoyer, et d'aider les habi-
s à faire les préparatifs nécessaires. C'étoit un homme
elligent et de beaucoup d'expérience. Il commença
fermer le port d'une chaîne, et il en rendit l'entrée
praticable par des navires coulés au fond. Les habi-
s vouloient exhausser leurs murailles du côté de la
r; il vit que le temps étoit trop court pour achever
z tôt cet ouvrage dans une si grande étendue. Il ima-
a un moyen d'en défendre l'approche. Il y avoit aux
irons de la ville un nombre infini de tombeaux d'une
le pierre; il les fit jeter dans la mer et en forma une
ue qui devoit s'élever jusqu'à fleur d'eau tout le long
a muraille, à la distance d'une portée de trait. Cette

entreprise utile et bien entendue fut interrompue à l'arrivée du commandant Léon, qui, se croyant beaucoup plus sage que Pétronas, fit abandonner la digue et élever la muraille. Ce nouveau travail, qui fatiguoit toute la ville, étoit à peine commencé, qu'on vint dire que l'ennemi approchoit avec une flotte chargée de Syriens, d'Arabes, d'Ethiopiens, d'Africains plus féroces que les lions et les tigres de leurs déserts. Les habitans des îles de l'Archipel, que les Sarrasins ravageoient sur leur passage, échappés au fer de ces barbares, arrivoient à tous momens dans des barques pour chercher asile à Thessalonique, tandis que les Thessaloniciens, saisis d'effroi abandonnoient leurs maisons et se dispersoient dans les campagnes, traînant leurs femmes et leurs enfans, et cherchant une retraite au fond des forêts, sur les montagnes, dans le creux des rochers.

On vit alors arriver un second commandant nommé Nicétas. Il venoit par ordre de l'empereur pour seconder Léon son ami; mais il fut obligé de prendre sa place. Léon, courant à sa rencontre pour le recevoir, tomba de cheval et se rompit la cuisse. Nicétas, chargé seul de tout le détail de la défense, fit avancer des tours de bois le long du mur, qu'on n'avoit pas eu le temps de relever. C'étoit une foible ressource. Il envoya demander du secours aux gouverneurs des provinces voisines; mais en cette occasion l'empereur fut puni du mauvais choix qu'il faisoit de ses officiers. Ces âmes vénales, qui ne briguoient les gouvernemens que pour s'enrichir, occupés à piller leurs provinces, où ils faisoient eux-mêmes ce qu'auroient fait les Sarrrsins, s'embarrassèrent peu du péril de leurs voisins et du déshonneur de l'empire. Ils n'envoyèrent aucun secours, ou ce ne fut qu'une poignée de misérables sans cœur et sans armes, à charge aux assiégés. Abandonnés de toutes parts, les Thessaloniciens, devenus religieux par la crainte, couroient en foule à l'église du saint martyr Démétrius, patron de

leur ville, et la faisoient jour et nuit retentir de leurs gémissemens et de leurs prières.

Enfin, le dimanche 29 juillet, au point du jour, la flotte, cinglant à pleines voiles, se montra dans la rade, et, poussée par un vent favorable, elle vint jeter l'ancre à peu de distance des murailles, avec des cris d'allégresse. Tandis que les habitans regardoient avec effroi ce nombreux essaim de barbares, qui leur paroissoient autant de bêtes féroces, et cette forêt de mâts et de cordages qui sembloient être une ville flottante, les Sarrasins n'étoient pas moins étonnés, considérant la vaste étendue de cette ville, à laquelle ne ressembloit aucune de celles qu'ils avoient vues, et le peuple immense qui bordoit le haut des murs. Car, malgré la fuite d'une partie des habitans, il en restoit encore un très-grand nombre, et la présence du péril qu'ils avoient tant redouté leur avoit rendu le courage. Résolus de périr avec leur patrie, ils s'animoient mutuellement, et, marchant à la mort d'un air intrépide, armés de ce qu'ils avoient pu trouver, ils suivoient Nicétas, qui les distribuoit dans les différens postes. Pendant que les Sarrasins se préparoient à l'attaque, le Tripolite, dans un de ses vaisseaux, visitoit la muraille pour en observer les endroits les plus foibles et les plus accessibles. Il choisit le lieu où elle n'étoit pas encore exhaussée ni bordée de la digue, il donna le signal. Les Sarrasins s'avancent à force de rames, poussant des hurlemens affreux, et faisant un grand bruit de timbales et de tous leurs instrumens de guerre. Les habitans y répondent avec tant de force, invoquant à leur secours la croix du Sauveur, que les barbares, prêts à décocher leurs flèches, frappés des cris d'une si prodigieuse multitude, frissonnent d'effroi, et demeurent quelques momens les bras suspendus sur leurs arcs. Enfin on voit partir en même temps des vaisseaux et des murs une grêle de traits plus meurtrière de la part des assiégés : grand nombre d'Esclavons mêlés avec eux,

très-adroits à manier l'arc et la fronde, manquoient rarement leur coup. Alors une troupe de Sarrasins, brûlant d'impatience et voulant signaler leur audace, sautent dans la mer, et, se couvrant la tête de leurs boucliers, poussant devant eux des échelles, ils gagnent à la nage le pied des murs au travers des traits qui pleuvoient sur eux. Ils plantent l'escalade, et montent avec intrépidité. Un torrent de pierres les précipite dans la mer, où ils demeurent ensevelis. Ce mauvais succès arrête la fougue des autres qui se disposoient à les suivre. Ils font reculer leurs vaisseaux pour être moins à portée des arcs et des frondes : mais les catapultes et les balistes dont le mur est armé, leur envoient à cette distance les blessures et la mort. Nicétas se trouvoit partout encourageant les habitans. Léon lui-même se faisoit porter en litière pour visiter les postes, et animer par sa constance celle du peuple. Les barbares*, repoussés par mer, abordent au rivage oriental, et attaquent la ville du côté de la terre. La muraille étant plus haute et plus forte en cet endroit, ils trouvent encore plus de résistance. Après de violens combats, renouvelés à plusieurs reprises, et qui ne finirent qu'avec le jour, ils se rembarquent pour se délasser des fatigues d'une si rude journée. Mais les assiégés n'osent prendre aucun repos: ils passent la nuit chacun dans leur poste, de crainte de surprise.

Au point du jour les Sarrasins redescendent à terre; ils se répandent par pelotons autour de l'enceinte, et dirigent leurs plus grands efforts vers les portes. Ils font pleuvoir sur le mur les flèches et les pierres, dont les plus grosses portoient des balistes qui bordoient le front de l'attaque. A la faveur de cette nuée meurtrière, ils montent aux échelles; ils étoient près d'atteindre le haut du mur, lorsque les plus vigoureux et les plus déterminés des habitans, bravant la mort qui voloit autour d'eux, se penchent de tout le corps, saisissent le haut

des échelles, et ; redoublant leurs efforts, les renversent avec tous les Sarrasins dont elles étoient chargées, qui tombent les uns sur les autres percés de leurs propres traits, brisés et fracassés par la chute, par les échelles, par les pierres énormes dont on les accabloit en même temps. Ce désastre effraya le reste des Sarrasins : écumant de rage, ils reculent à la portée de leurs machines, s'élançant par pelotons, pour faire usage de leurs arcs et de leurs frondes. Leur fureur étoit si opiniâtre, que, malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, ils passèrent tout le jour sous les armes, sans songer même à prendre de nourriture. Tous leurs efforts n'ayant eu jusqu'alors aucun succès, ils s'avisent d'un nouveau moyen pour s'ouvrir l'entrée de la ville ; ce fut d'en brûler les portes. Elles étoient revêtues de fer, et à l'épreuve des plus fortes machines par leur épaisseur. Ils chargent de bois sec, enduit de poix et de soufre, deux chariots qu'ils traînent aux deux plus grandes portes ; et, après y avoir mis le feu, ils s'éloignent à quelque distance, tirant sans cesse sur les murs. La flamme des chariots fit enfin tomber les portes réduites en charbons ; mais les habitans avoient eu le temps de fermer l'ouverture par-dedans avec de grosses pierres, qui formoient un nouveau mur. Instruits par cette expérience, ils placèrent sur les murailles, au-dessus des autres portes, de grands vases remplis d'eau, pour éteindre l'incendie en cas d'une pareille tentative. Le reste du jour se passa en décharges continuelles.

Pendant la nuit les barbares mirent en œuvre une invention nouvelle, qui les élevoit au-dessus du mur du côté de la mer, et leur donnoit le moyen de sauter dans la ville. Ils joignirent leurs vaisseaux deux à deux, les attachant ensemble avec des chaînes et de gros câbles, et, établissant au-dessus un plancher de mâts et de poutres, ils y élevèrent des tours de bois, qu'ils remplirent des soldats les plus robustes et les plus hardis, avec ordre

de lancer dans la ville des javelots, des pierres, des feux préparés, et de sauter ensuite sur la muraille. Comme ils travailloient à la lueur des flambeaux, la plupart des habitans, témoins de ce formidable appareil, désespérant d'y résister, abandonnèrent la muraille, et, se disant le dernier adieu, embrassant pour la dernière fois leurs enfans et leurs femmes, ils erroient çà et là dans un morne silence, attendant l'ennemi et la mort. Quelques-uns, plus courageux, amassoient sur le mur de la poix, de la résine et d'autres matières inflammables pour mettre le feu aux tours et aux vaisseaux. Dès que le jour parut, on vit avancer ces énormes bâtimens, qui, joignant bientôt la muraille dans l'endroit où la mer étoit le plus profonde, mirent les assiégeans au niveau des assiégés, en sorte qu'on se battit quelque temps comme de plain-pied avec le plus grand acharnement. Les feux, les pierres, les coups de main, les cris affreux et la rage des deux partis rassembloient toutes les horreurs d'une bataille furieuse. Mais le nombre des ennemis qui abordoient successivement grossissant toujours, et celui des habitans diminuant par le carnage, il fallut céder : les Sarrasins se répandirent comme un torrent sur la muraille, et tuant, précipitant les défenseurs, sautèrent dans la ville. Qu'on se représente tous les désastres d'une place prise d'assaut par un ennemi barbare, que la résistance a rendu plus féroce. Thessalonique les éprouva. Le Sarrasin, aussi dissolu que cruel, n'épargna ni l'âge ni le sexe. Les vierges consacrées à Dieu furent la victime de la brutalité avant que de l'être de la rage. La plupart des habitans, enchaînés par la terreur, se laissèrent égorger sans faire aucun mouvement; d'autres, ouvrant les portes, et ne pouvant sortir tant ils se pressoient les uns les autres, trouvoient devant eux des Sarrasins qui tranchoient à grands coups de cimeterre cette foule serrée, comme si elle n'eût fait qu'un seul corps. Quelques-uns en petit nombre se sau-

rent en sautant du haut des murs. Trois cents habitans s'étoient retirés dans l'église d'un monastère : un fficier sarrasin étant arrivé en ce lieu avec sa troupe, t, ayant forcé les portes, saute sur l'autel, où il s'assit s jambes croisées à la manière des Orientaux, et de là, omme de dessus un tribunal, il prononce la sentence e mort contre tous ces misérables, et les fait égorger ses yeux. Cependant on laissa la vie à ceux qui furent n état de la racheter, en livrant les trésors qu'ils avaient achés durant le siége. De ce nombre furent le gouverneur Léon et son collègue Nicétas. Mais les barbares ne faisoient cas que de l'or, de l'argent, des pierreries, t de la soie, toute autre matière n'étoit pas acceptée; ls la jettoient dans la mer, et massacroient ceux qui n'avoient rien autre chose à donner, à moins que ce ne fussent de jeunes garçons ou de jeunes filles, qu'ils destinoient à des horreurs pires que la mort.

Entre les prisonniers étoit un chambellan de l'empereur nommé *Rhodophyle*. Il avoit été envoyé pour porter cent livres d'or aux troupes d'Italie. Etant tombé malade dans la navigation, il s'étoit arrêté à Thessalonique, et s'y trouvoit lorsque les Sarrasins vinrent l'attaquer. A la première nouvelle de leur approche, il avoit pris la précaution d'envoyer secrètement cette somme à Siméon, qui commandoit dans une province voisine, qu'on nommoit alors le thème de Strymon, à cause du fleuve qui la traversoit. Le Tripolite ayant appris que Rodophyle avoit apporté un trésor, le fit venir devant lui, et lui demanda ce que cet or étoit devenu. Rhodophyle avoua qu'il l'avoit fait transporter ailleurs, en sorte qu'il n'en étoit plus le maître; mais il promettoit de donner en dédommagement beaucoup de richesses, si l'on vouloit lui laisser la vie. Sur ces paroles, Léon, étincelant de colère : *Scélérat*, lui dit-il, *cet or m'appartenoit. Tu mourras pour apprendre à tes pareils à ne pas voler leurs maîtres.*

En même temps il le fait assommer devant lui à coups de bâton. Il ordonne ensuite à ses gens de se préparer au départ ; il fait distribuer les prisonniers dans les vaisseaux, avec ordre de séparer ceux qui étoient parens. Ce n'étoit que gémissemens et que larmes : enchaînés par les pieds, on les entassoit pêle-mêle dans les navires, et à peine leur laissoit-on la place de leurs corps. On ne peut peindre avec d'assez vives couleurs ce que dans le transport ils souffrirent de la faim, de la soif, de l'infection et de la cruauté des barbares. Il suffit de dire que tous ces maux rassemblés en firent périr un grand nombre. Les navires sarrasins ne suffisant pas pour contenir le butin de cette ville opulente, le Tripolite y employa encore tous les vaisseaux qui se trouvoient dans le port, et fit retirer à force de machines ceux qu'on y avoit enfoncés pour en boucher l'entrée. Il déclara ensuite qu'il alloit conduire les prisonniers à Tarse, et que, si l'empereur consentoit à renvoyer un même nombre de Sarrasins, il accepteroit l'échange ; sinon qu'il useroit à leur égard du droit que lui donnoit la victoire, et qu'il les feroit tous égorger. Alors Siméon, le dépositaire de l'argent de Rhodophyle, qui étoit venu à Thessalonique pour racheter ceux qu'il pourroit, s'étant hardime[...] présenté à lui : *Seigneur*, lui dit-il, *je me charge d[...] cette négociation auprès de l'empereur. Je sais qu[...] aime ses sujets, et qu'il ne balancera pas de vo[...] rendre autant de Sarrasins, tels que vous les voudr[...] choisir. Je les amènerai moi-même à Tarse, et [...] vous en donne ma parole. Permettez-nous seulemen[...] d'enterrer les morts, dont les cadavres couvrent tou[...] les rues de la ville, et de leur rendre les derniers d[...]voirs à la manière des chrétiens.* Le pirate l'accord[...] et exigea de Siméon qu'il s'obligeât par écrit et p[...] serment. Tout étant prêt pour le départ, il don[...] ordre de mettre le feu à la ville ; mais Siméon la sau[...] Il alla trouver le Tripolite. *Je sais*, lui dit-il, *en*[...]

les mains de qui sont les cent livres d'or que Rhodophyle devoit porter en Italie. Je promets de vous les faire tenir ici, si vous voulez épargner les bâtimens de Thessalonique. N'espérez pas me les arracher par des supplices. Il n'est pas en votre pouvoir de vous en saisir. Si vous me faites mourir, vous ne les trouverez pas dans les cendres de cette cité malheureuse. Léon jura qu'il laisseroit la ville sur pied à cette condition, et Siméon tint parole, ainsi que le barbare. L'empereur sut si bon gré à Siméon du double service qu'il avoit rendu, qu'à son retour à Constantinople, il lui conféra la charge de premier secrétaire.

Enfin, le dixième jour après la prise de la ville, les Sarrasins levèrent l'ancre au son de leurs cymbales, mêlé aux cris et aux lamentations des prisonniers, désolés de se voir arrachés du sein de leur patrie. Après une assez longue navigation, ils arrivèrent en Crète, où, ayant fait le dénombrement des prisonniers, ils en trouvèrent vingt-deux mille. Pendant douze jours qu'ils restèrent en ce lieu, ils en vendirent une partie aux Crétois, qui devoient y faire un grand profit; la coutume de ce peuple, dans les échanges avec les Grecs, étant d'exiger homme pour homme, et par-dessus encore la rançon du prisonnier qu'ils rendoient. Les Sarrasins, battus de la tempête entre l'île de Crète et celle de Cypre, furent sur le point de jeter grand nombre de chrétiens dans la mer, pour faire place à l'équipage d'un de leurs vaisseaux près de périr; et ils l'auroient fait, si le bâtiment qui portoit les chrétiens n'eût été emporté loin d'eux par les vents et par les vagues. Ils arrivèrent en cinq jours à Paphos en Cypre, et de là, en deux fois vingt-quatre heures, à Tripoli de Syrie. On y débarqua tout le butin, que les magasins de la ville pouvoient à peine contenir; et, peu de jours après, on fit rembarquer les chrétiens pour les conduire à Tarse, où ils devoient être rachetés par l'empereur, ou massacrés. Bientôt, Siméon

vint, selon sa promesse, les délivrer, par un échange, des maux incroyables que leur avoit fait souffrir le cruel Tripolite. L'empereur, mortellement affligé du désastre d'une ville si florissante, ne tarda pas à la réparer. Sa situation, son commerce, les exemptions qu'il accorda, lui rendirent bientôt son ancien lustre; et l'espace de peu d'années fit disparoître les traces d'un si horrible saccagement.

Constant. de adm. imp. c. 50. Cedr. p. 603, 604. Incert. contin. p. 127, 130, 131. Du Cange, fam. byz. p. 154.

Pour ne pas interrompre le récit de l'expédition des Sarrasins, je ne me suis pas arrêté à faire connoître les deux généraux que l'empereur envoya d'abord pour les combattre. Il sera parlé d'Himère dans la suite. Mais, comme les écrivains de ce temps-là ne mettent aucun ordre dans ce qu'ils racontent d'Eustathe, je vais le rassembler en ce lieu. Il étoit petit-fils de ce Léon Argyre que Michel III avoit inutilement employé pour réduire les pauliciens de Téphrique, et il fut l'aïeul de l'empereur romain Argyre, ce qui le rend plus digne d'attention. Il paroît que cette famille étoit originaire de la Charsiane, contrée de la Cappadoce, où Léon, le premier dont l'histoire fasse mention, fonda un célèbre monastère. Quant au surnom d'*Argyre*, les écrivains débitent de si frivoles conjectures, qu'il est plus sûr de dire qu'on en ignore la raison. Eustathe s'étoit avancé à la cour de l'empereur par ses talens et par le crédit d'Himère, patrice et surintendant des postes de l'empire, d'abord son ami intime, et qui devint dans la suite son ennemi. Il fut envoyé à Cybire en Pamphylie, pour arrêter les courses des Sarrasins de Tarse, et il se fit beaucoup de réputation par les avantages qu'il remporta sur terre et sur mer. Il est remarquable qu'on lui donna pour lieutenant Andronic Ducas, dont le père avoit été joint à Léon son aïeul, dans l'expédition contre les pauliciens. Mais il avoit un ennemi plus incommode que les Sarrasins. C'étoit Staurace Platys, chef des mardaïtes d'Attalée, et receveur des impôts de ces provinces,

homme injuste et avide, d'autant plus hardi dans ses exactions, qu'il se sentoit appuyé à la cour par Himère son protecteur. Cependant Himère l'abandonna en faveur de son ami, et Staurace fut rappelé. L'histoire fait entendre qu'Eustathe n'avoit pas autant de probité que de valeur, et que, pour détruire ce concussionnaire, il mit en œuvre jusqu'à la calomnie. Peut-être que, dans une cour corrompue, la vérité n'auroit pas suffi seule pour mettre en disgrâce un méchant homme. Les succès d'Eustathe contre les Sarrasins sur la mer de Pamphylie déterminèrent l'empereur à le faire venir à Constantinople pour lui donner le commandement de la flotte impériale. Mais, après qu'il se fût retiré de devant le Tripolite, Léon lui ayant substitué Himère, les deux amis devinrent rivaux et ennemis mortels. Leur jalousie, nourrie de médisances et de fâcheux rapports, s'accrut à un point, qu'ils résolurent l'un et l'autre de se détruire. Le crédit d'Himère l'emporta, et Eustathe fut banni de la cour, dépouillé de toutes ses charges et relégué sur ses terres en Charsiane. Sa disgrâce causa les regrets et les murmures des armées de terre et de mer, dont il avoit l'estime. Mais ce courtisan, gâté par l'air de la cour, et incapable de sentir l'avantage d'en être éloigné, se porta à un tel désespoir, qu'il s'empoisonna en chemin. Il fut enterré dans le monastère qu'avoit fondé son aïeul.

Samonas étoit le moteur secret de toutes les intrigues de la cour. Esprit remuant et dangereux, il se prêtoit avec complaisance à tous les caprices du prince, et abusoit de sa faveur pour détruire ces âmes roides et généreuses qui ne savent pas ramper aux pieds d'un favori. Hypocrite achevé, quoique toujours Sarrasin dans le cœur, il affectoit un grand zèle pour la religion; il faisoit des crimes et bâtissoit des monastères; c'étoit alors la dévotion à la mode. Comblé de bienfaits, enrichi des dépouilles de ceux qu'il avoit ruinés, il fut

Cedr. p. 601. Leo. p. 482, 483. Zon. t. 2, p. 179. Incert. contin. p. 227, 228.

tenté de retourner dans sa patrie, et d'y transporter le fruit de ses impostures. Peut-être y fut-il déterminé par quelque dégoût dont on ignore la cause. Il feignoit d'aller visiter un monastère qu'il faisoit bâtir à Damatrys, sur le chemin de Nicomédie; et, emportant toutes ses richesses, il prit la route de Mélitine, coupant les jarrets à tous les chevaux des postes par où il passoit. Léon, averti de sa fuite, envoie courir après lui. On l'atteint, on l'arrête au passage de l'Halys, et, malgré ses prières, malgré l'argent qu'il offre, quoiqu'il proteste que la dévotion seule le conduit en Cappadoce à une station célèbre, on le garde en prison jusqu'à l'arrivée de Constantin Ducas, qui le ramène à Constantinople. Il méritoit la peine des déserteurs. L'empereur le fait enfermer dans un palais. Mais, comme il l'aimoit et qu'il vouloit le sauver, en conservant une apparence de justice, il ordonne à Constantin de le décharger par son témoignage, lorsqu'il seroit juridiquement interrogé et de dire qu'en effet Samonas n'avoit dessein que d'alle accomplir un vœu en Cappadoce. Constantin le promi Le lendemain Léon fait comparoître Samonas devan le sénat, et, après avoir fait jurer Constantin par nom de Dieu et par le salut du prince qu'il alloit di la vérité, il lui demande quel étoit le dessein de Sam nas. Constantin, préparé à un mensonge, ne l'étoit p à un parjure : effrayé du serment qu'il venoit de fair il répond, selon la vérité, que Samonas s'enfuyoit Mélitine. Le prince, déconcerté, chasse Constantin de présence, et fait à regret renfermer Samonas, bien r solu de rapprocher au plus tôt de sa personne un cou tisan qui le flattoit dans ses désordres.

An. 905. Au bout de quatre mois la naissance d'un fils lui
Cedr. p. 601, 602. fournit le prétexte. C'étoit l'occasion d'accorder
Leo. p. 483, 484. grâces. Zoé, qui depuis quatre ans vivoit avec lui com
Manas. p. 109, 110. sa femme, accoucha d'un enfant qui fut nommé C stantin, et auquel on donna dans la suite le surnom

Porphyrogénète. Il fut baptisé dans Sainte-Sophie le jour des Rois par le patriarche Nicolas, assisté de tous les prélats qui se trouvoient à Constantinople, et eut pour parrain son oncle Alexandre avec les premiers du sénat et le patrice Samonas, à qui l'empereur fut bien aise de procurer cet honneur, pour l'assurer qu'il n'avoit rien perdu de son crédit. Tous les historiens rapportent que, dans le temps de la naissance de Constantin, parut une comète très-lumineuse, dont les rayons se dirigeoient vers l'orient, et qui se fit voir pendant quarante nuits. Ce n'étoit pas assurément un pronostic de la gloire que cet enfant devoit un jour acquérir.

Zon. t. 2, p. 178, 179. Glycas, p. 299. Incert. contin. p. 228, 229. Simeon, p. 466, 467. Georg. p. 559. Balsam. ad epist. Basil. ad Amphil. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 40, 41. Oriens chris. t. 1, p. 250 251.

Trois jours après le baptême du jeune prince, Léon épousa Zoé, et la nomma Auguste; ce qui causa de grands troubles dans l'église de Constantinople. Quoique l'église grecque fût si indulgente à l'égard des mariages, qu'elle permettoit aux prêtres de vivre avec les femmes qu'ils avoient épousées avant leur ordination, comme il avoit été décidé par le concile *in trullo*, cependant elle fut toujours très-sévère par rapport aux mariages réitérés. On voit, par la lettre canonique de saint Basile à Amphilochius, que les secondes noces excluoient de l'église pendant un an les troisièmes pendant trois et quatre ans. La trigamie même ne s'appeloit plus un mariage, mais une polygamie, une fornication mitigée. A la vérité on ne rompoit pas ces mariages, mais on les punissoit. Léon lui-même avoit publié une constitution par laquelle il condamnoit les troisièmes noces, et déclaroit ceux qui les contractoient exempts de peine quant à la loi civile, mais soumis aux censures et à la pénitence canonique. Pour les quatrièmes, elles étoient absolument défendues. Nicolas, dans sa lettre au pape, avance que jusqu'alors aucun particulier, ni même aucune personne élevée en dignité n'avoit osé contracter un pareil mariage. Les prélats d'Orient n'avoient consenti à célébrer le bap-

tême du fils de Zoé avec la pompe impériale qu'en faisant promettre avec serment à l'empereur qu'il se sépareroit de Zoé. Cependant trois jours après il déclara au patriarche qu'il vouloit consacrer son union avec elle par l'autorité de l'Eglise. Nicolas, prosterné à ses pieds, le supplioit de se respecter lui-même, lui représentant *que la majesté impériale, élevée aux yeux de tous les peuples, ne peut cacher les taches de ses vices; que les princes ont au-dessus d'eux un maître plus puissant qui les châtie; qu'ils ne sont pas exempts des lois pour n'en point avoir, mais pour être eux-mêmes leur loi; qu'ils sont soumis au tribunal de leur conscience.* Il le conjuroit de se séparer de cette femme, du moins jusqu'à l'arrivée des légats de Rome et des autres siéges patriarchaux, avec lesquels on délibéreroit sur le parti qu'on devoit prendre. Mais un coup-d'œil de Zoé avoit plus de force sur le cœur du prince que les remontrances de tous les patriarches ensemble. Ce prince, impétueux dans ses désirs, voulut absolument être marié; et, au refus de Nicolas, il se fit donner solennellement la bénédiction nuptiale par un clerc du palais nommé Thomas, et mit sur la tête de Zoé la couronne d'impératrice.

Nicolas étoit d'un caractère dur et opiniâtre, incapable d'aucun ménagement. Ni le respect de la personne de l'empereur, ni l'intérêt de l'empire qui demandoit qu'on ne laissât aucune tache sur la naissance du successeur, ne purent rien gagner sur son esprit. Aussi inflexible après la cérémonie, qu'il l'avoit été auparavant, il excommunia le clerc qui avoit prêté son ministère, et interdit à l'empereur l'entrée de l'église. Le prince y venoit cependant, mais par une porte dérobée. D'abord tous les évêques se joignirent au patriarche; bientôt l'empereur, à force de présens, en détacha une grande partie, qui prétendirent que cette exclusion ne devoit durer que peu de temps, et qu'il falloit se

rendre aux vives instances de l'empereur. Le prélat, presque abandonné, ne perdit rien de sa fermeté. Léon eut recours au pape Sergius, ainsi qu'aux trois patriarches de l'Orient; ils envoyèrent des légats à Constantinople. Nicolas, persuadé qu'ils ne venoient que pour confirmer la validité de ce mariage, s'abstint de les voir en public, et proposa d'avoir avec eux une conférence particulière dans le palais; ce que l'empereur refusa. L'année entière se passa en sollicitations pressantes de la part de l'empereur et des légats. Ils ne purent rien obtenir.

Enfin Samonas, dévoué sans réserve au service de Zoé, par le crédit de laquelle il gouvernoit l'empereur même, ayant en vain employé toute son adresse pour fléchir le prélat, conseilla au prince de se défaire de ce censeur intraitable. L'empereur faisoit tous les ans au premier de février un festin à toute sa cour. Il y invita Nicolas; et tous les courtisans, de concert avec le prince, s'étant réunis pour le presser de lever l'interdiction et d'approuver le mariage, comme il persistoit à refuser, on l'enleva de la table même, et on le transporta au-delà du Bosphore, où il fut laissé sur le rivage, sans domestiques, sans aucun secours, au milieu d'une nuit obscure, dans un froid très-rigoureux. Il lui fallut gagner à pied, au travers des neiges, le bourg de Galacrènes, où il avoit bâti un monastère. Cette retraite devint pour lui une prison; il y fut gardé étroitement. On ne traita pas avec plus de douceur les évêques qui lui étoient demeurés attachés. Les prélats courtisans s'étant ensuite assemblés, les légats à leur tête, autorisèrent par dispense le mariage de l'empereur, prononcèrent la déposition de Nicolas, et mirent à sa place Euthymius. C'étoit un moine du mont Olympe, syncelle du patriarche, et fort estimé pour sa vertu. Il n'accepta cette place que pour prévenir les tristes effets de la colère du prince, qui menaçoit de faire une loi pour permettre

An. 906.

d'avoir à la fois trois ou quatre femmes; et les historiens ajoutent qu'il trouvoit des gens habiles tout prêts à justifier cette loi anti-chrétienne, ce qui n'est jamais impossible à un monarque.

Cedr. p. 602. *Leo.* p. 484. *Incert. contin.* p. 229. *Simeon*, p. 467. *Georg.* p. 559.

Au mois de juin suivant il s'éleva un si furieux orage, qu'on n'en avoit jamais vu de semblable. Pendant trois jours un vent de sud-ouest souffla sans cesse avec tant de violence, qu'il déracina presque tous les arbres, enleva les moissons et les fruits, détruisit les maisons et les églises. Constantinople fut remplie de ruines, et resta plusieurs jours déserte, les habitans s'étant enfuis dans les campagnes. Une pluie abondante abattit enfin ce vent impétueux.

Cedr. p. 602, 603. *Leo.* p. 484, 485. *Incert. contin.* p. 229, 230. *Symp.* p. 467. *Georg.* p. 560, 561.

Samonas, malfaisant par nature, aigri encore par le poison de la vengeance, usoit de tous ses artifices pour perdre ceux qu'il haïssoit, et le prince n'étoit, sans le savoir, que le ministre de ses ressentimens. Il en vouloit surtout à Andronic Ducas, dont le fils Constantin l'avoit ramené à Constantinople. Andronic étoit estimé du prince pour sa valeur et ses talens militaires. Les Sarrasins ayant mis une flotte en mer, Léon choisit Himère pour commander celle de l'empire, et lui donna pour adjoint ce brave guerrier. Ce fut pour Samonas une occasion de le conduire à sa perte. Il suborna un de ces faux amis que l'intérêt change en dangereux ennemis, pour avertir Andronic qu'il se donnât bien de garde de partir avec Himère; que l'honneur qu'on sembloit lui faire étoit un piége de Samonas, et que le général avoit ordre de lui crever les yeux dès qu'il seroit éloigné de Constantinople. Andronic étoit disposé à tout croire de la méchanceté de Samonas; il refusa d'accompagner Himère, qui, étant parti seul, remporta une grande victoire sur les Sarrasins. Andronic, désespéré de n'avoir pas partagé la gloire, troublé d'ailleurs par les craintes que lui inspiroit un si puissant ennemi, s'enfuit de la cour; et, suivi de son fils et de quelques amis

l se retira dans un château nommé Cabala, près d'I-
one, en Lycaonie. Samonas, toujours ardent à suivre
a proie, persuade à l'empereur que cette retraite est
ne révolte; que, par trop de patience, il a laissé échap-
er un traître qu'il devoit prevenir; il l'excite à ne pas
erdre de temps pour écraser ce rebelle avant qu'il
it pu se rendre redoutable. Léon, alarmé par ce dis- AN. 907.
ours, fait partir un grand corps de troupes, et met à
eur tête Grégoras Ibérize, commandant de la garde,
llié d'Andronic, dont le fils avoit épousé la fille de
régoras. Mais les intérêts politiques divisent les fa-
nilles, et sont capables de rompre les liens les plus
troits. Andronic, hors d'état de tenir contre de si
randes forces, sortit de Cabala, et s'enfuit chez les
arrasins, où il trouva auprès du calife un asile hono-
able. L'empereur étoit aussi bon que Samonas étoit
néchant; il savoit d'ailleurs qu'un prince se fait hon-
eur de revenir sur ses pas quand la passion ou la ma-
ice d'autrui l'a conduit trop loin, et que cette sorte
'inconstance qui le ramène à la raison et à la justice est
n conseil de la vertu. Il ne fut pas long-temps sans se
epentir d'avoir perdu un si habile capitaine, et de
'avoir donné à ses ennemis : il résolut de le rappeler.
'our cet effet, il lui écrivit de sa propre main, l'assu-
ant qu'il lui pardonnoit le passé, qu'il lui rendoit ses
onnes grâces, et qu'à son retour il le combleroit encore
le nouveaux bienfaits. Cette lettre fut enfermée dans une
handelle de cire, et confiée à un prisonnier sarrasin,
ui, sur la promesse d'une grande récompense, se
hargea de la porter à Andronic. Samonas, qui n'avoit
u empêcher l'empereur de faire cette lettre, s'en
ervit pour perdre celui que Léon vouloit sauver. Il
lla trouver le messager au moment du départ. *Savez-
ous*, lui dit-il, *ce que contient la lettre dont vous êtes
e porteur? c'est la perte des musulmans. Si vous aimez
ncore votre patrie et votre religion, dont mon cœur ne*

se détachera jamais, mettez la lettre entre les mains du visir. Votre fidélité sera mieux payée que votre perfidie ne le seroit de l'empereur. Le Sarrasin suivit ce conseil, et le visir ayant mis la lettre sous les yeux du calife, Andronic fut arrêté avec son fils et tous ceux qui l'avoient suivi. Plusieurs d'entre eux succombèrent aux traitemens cruels qu'on leur fit souffrir, et rachetèrent leur liberté en se faisant mahométans. Selon quelques auteurs, Andronic eut la même foiblesse; selon d'autres, il mourut de misère dans la prison.

An. 908. Son fils Constantin fut plus heureux. De l'avis de son père, qui vivoit encore, mais qui étoit plus étroitement gardé, il concerta avec les autres prisonniers les moyens de s'enfuir; et, s'étant coulés le long d'une corde après avoir rompu leurs fers, ils trouvèrent des chevaux sur lesquels ils prirent la fuite. Poursuivis par une troupe de cavaliers, tantôt se retournant pour les combattre, tantôt leur jetant l'argent qu'ils avoient sur eux pour retarder leur poursuite, ils gagnèrent enfin la frontière, avec perte de quelques-uns des leurs. L'empereur fut ravi de joie de les revoir; il les combla de présens, les fit manger avec lui dans la plus belle salle du palais, et, après le repas, prenant par la main Constantin, dont il connoissoit le caractère hardi et entreprenant, il le conduisit devant une image de Jésus-Christ: *Ami,* lui dit-il, *comptez sur ma bienveillance; personne ne pourra plus vous nuire auprès de moi; mais jurez-moi devant cette image que vous me demeurerez fidèle, et à mon fils après moi. Vous portez le même nom que lui, mais songez que, si jamais l'ambition vous égaroit jusqu'à le troubler dans la possession de son héritage, votre perte seroit infaillible, et qu'on rapporteroit votre tête sanglante dans ce palais où je vous reçois aujourd'hui avec tant d'honneur.* L'événement donna dans la suite à ces paroles de Léon la force d'une prophétie. Il mit Constantin à la tête d'une des compagnies de ses gardes, et l'envoya

commander en Asie, où il se signala par les avantages qu'il remporta sur les Sarrasins.

Il y avoit déjà plusieurs années que vingt Sarrasins d'Espagne, emportés par la tempête dans une petite barque, avoient échoué sur la côte de Provence entre Nice et Fréjus, près d'un village nommé Frainet. Ils en avoient égorgé les habitans, et s'étoient fait un rempart d'une haie d'épines sur une montagne voisine. Ils furent assez hardis pour commencer dès-lors à piller les environs, firent venir d'Espagne et d'Afrique un plus grand nombre de leurs camarades, et peu à peu se rendirent formidables à tous les habitans d'alentour. Ce qui augmenta leur insolence, c'est que les peuples de la Provence, se faisant alors la guerre les uns aux autres, les appeloient à leur secours; et ces infidèles les détruisirent tous également. Ils infestoient les passages des Alpes, osoient même ravager la France et l'Italie, et poussoient leurs courses d'un côté jusque dans le Dauphiné, de l'autre jusqu'aux portes de Turin. Tout ce pays fut pendant un siècle exposé aux ravages de ces brigands. Mais une autre colonie de Sarrasins, établie depuis vingt ans sur les bords et à l'embouchure du Garillan, inquiétoit bien davantage l'Italie. Ces barbares, voisins de Gaëte, de Capoue, de Naples, de Bénévent, de Salerne, désoloient par leurs courses tout ce beau pays, et poussoient leurs ravages jusqu'aux environs de Rome. Ils recevoient sans cesse par la mer de nouveaux renforts. Athénulf, prince de Bénévent et de Capoue, eut recours à Léon. Il lui députa Landulf, son fils aîné et son collègue. Léon reçut bien le jeune prince, se flattant d'avoir trouvé l'occasion de relever l'ancienne souveraineté de l'empire sur Bénévent. Il lui promit toute assistance, et fit équiper une flotte. Landulf, apprenant la mort de son père, retourna en Italie avec le titre de patrice, et, peu de temps après, Léon fit partir le patrice Nicolas, surnommé *Picigli*, avec une bonne armée, lui ordonnant

An. 909.

Leo. Sost. l. 1, *c.* 59.
Liutprand. hist. l. 2, *c.* 14.
Murat. annal. ital. t. 5, *p.* 258, 268, 269.

de faire tous ses efforts pour déloger les Sarrasins. Ce patrice, brave et prudent, commença par détacher d'eux Grégoire, duc de Naples, et Jean, duc de Gaëte, leur conférant le patriciat de la part de l'empereur. Ensuite, se joignant aux princes de Capoue et de Salerne il se fortifia encore de toutes les troupes d'Apulie et de Calabre, et alla camper au-dessus des Sarrasins, sur la gauche du Garillan. Le pape Jean x, qui croyoit faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des infidèles vint lui-même à la tête d'une armée avec le marquis Albéric, duc de Spolette, se poster de l'autre côté; en sorte que les Sarrasins, enveloppés, furent au bout de trois mois réduits à l'extrémité. Mourant de faim, et ne pouvant échapper, ils suivent le conseil que leur donnoient secrètement le duc Grégoire et le duc Jean qui entretenoient toujours intelligence avec eux; ils mettent le feu à leurs baraques, et, se faisant jour le sabre à la main au travers de l'armée chrétienne, ils se dispersent sur les montagnes et dans les forêts voisines. On les poursuit sans relâche; on les détruit les uns après les autres, et bien peu échappèrent au fer ennemi. C'est ainsi que les Sarrasins furent chassés du Garillan; c'étoit leur place d'armes, le dépôt de leur butin et de leurs prisonniers. Tous les étrangers que leur dévotion conduisoit à Rome, tomboient entre leurs mains, et leur payoient une grosse rançon. Quoique l'Italie eût beaucoup à souffrir des Hongrois et des Sarrasins du Frainet elle souffroit encore davantage de ces vautours qui lui déchiroient les entrailles. Cette guerre, commencée vers la fin du règne de Léon, ne fut terminée que cinq ans après sa mort, en 916. Une expédition si bien soutenue pendant sept ans fit honneur aux armes des Grecs, et montra qu'il ne falloit qu'un brave et habile général pour réveiller dans le cœur de la nation son ancien courage.

Constant. L'honneur de l'empire ne se soutenoit pas du côté d

l'orient. La frontière se dépeuploit, et quelques accroissemens arrivés sous le règne de Léon du côté de l'Euphrate, furent de peu de conséquence. Trois frères qui possédoient des terres au-delà de ce fleuve, au-dessous de Mélitine, se donnèrent à l'empereur, qui, pour illustrer cette acquisition, fit de ce petit canton une province sous le nom imposant de *thème de la Mésopotamie*. La grande Arménie étoit partagée entre plusieurs petits princes qui tâchoient de se maintenir entre la puissance des Grecs et celle des Sarrasins, en servant sourdement ceux dont ils paroissoient ouvertement ennemis. Tels étoient Cricorice, prince de Taro, pays situé entre l'Euphrate et le mont Taurus, à l'occident du lac de Van; Adranasar, en Ibérie, qui portoit le titre de curopalate, et Symbatice, qui paroît avoir été le plus puissant de ces petits souverains : aussi prenoit-il le titre pompeux de *prince des princes*. Ses états s'étendoient du midi au septentrion, depuis la ville de Kars jusqu'au lac de Van, qui y étoit renfermé; et cette contrée étoit dès-lors appelée Baasparacan. Les empereurs recevoient quelques présens de ces princes, et leur payoient des pensions; ils faisoient avec eux des échanges de territoire, s'intéressoient dans leurs démêlés et dans leurs jalousies mutuelles, les attiroient de temps en temps auprès d'eux, leur procuroient des mariages avec des filles d'un rang distingué dans l'empire, leur donnoient même à Constantinople des établissemens utiles; et, avec toutes ces complaisances, ils n'en tiroient pas grand secours. Ce fut pour l'intérêt de ces seigneurs que Léon entreprit une expédition dans la Phasiane, contrée située vers la source de l'Araxe, qui porte quelquefois dans l'antiquité le nom de *Phase*, ainsi que le fleuve de la Colchide. Les Sarrasins s'étoient emparés de ce pays. Léon y envoya les troupes des provinces voisines, commandées par Lalacon, qui y fit de grands ravages. Catacale, qui lui succéda, prit Théodosiopolis, place très-forte, aujour-

Porphyr. de them. l. 1. Idem, de adm. imp. c. 43, 45.

d'hui Hassan - Cala, près d'Arz Roum, saccagea la Phasiane, et affoiblit en ces contrées la puissance des Sarrasins.

Ceux de Tarse et de Mélitine envoyèrent dans ce même temps à Constantinople pour traiter de l'échange des prisonniers. Entre ces envoyés étoit le père de Samonas. L'empereur, en considération de son favori, les traita splendidement dans le palais de Magnaure; il s'empressa d'étaler à leurs yeux toutes les richesses de l'empire, et les fit entrer dans l'église de Sainte - Sophie, qu'il avoit fait parer de ses plus beaux ornemens. On trouva fort mauvais, on regarda même comme une profanation qu'il eût mis les vases sacrés sous les yeux de ces musulmans. Le père de Samonas, ébloui de tant de magnificence, charmé du grand pouvoir, des honneurs et de l'opulence de son fils, vouloit se faire chrétien et demeurer à Constantinople pour partager cette brillante prospérité. Samonas, aussi mauvais chrétien que doit l'être un adorateur de la fortune, l'en détourna, lui conseillant de rester dans sa religion et dans son pays, où il lui promettoit d'aller le rejoindre dès qu'il pourroit commodément y transporter tous ses biens.

An. 910. Cedr. p. 605, 606. Leo. p. 475, 485, 486. Zon. t. 2, p. 180, 181. Glycas, p. 299, 300. Joël. p. 180. Incert. contin. p. 231, 232. Simeon, p. 468, 469, 470. Georg. p. 561, 562.

Il n'eut pas le temps d'exécuter ce mauvais dessein. Sa méchanceté lui fit perdre ce qu'elle lui avoit procuré. Le jour de la Pentecôte de l'an 910, Léon fit couronner solennellement son fils Constantin par les mains du patriarche Euthymius. Dans le festin qui suivit cette auguste cérémonie, Zoé fut si charmée de l'intelligence et de la bonne mine du maître-d'hôtel de Samonas, qu'elle le demanda pour l'employer à son service, et le courtisan se fit un mérite de le céder aussitôt. Ce domestique se nommoit Constantin. Il s'insinua si bien en peu de temps dans la confiance de l'empereur et de l'impératrice, que Samonas en devint jaloux; il résolut de le perdre. La calomnie ne lui coûtoit rien; il avertit l'empereur que l'impératrice s'étoit prise d'amour pour

Constantin, et qu'elle entretenoit avec lui un secret commerce. Léon, qui avoit de bonnes raisons de douter de la vertu de sa femme, voulant cependant éviter l'éclat, se contenta de faire tondre Constantin et de l'enfermer dans un monastère éloigné. Peu de jours après, sa colère étant calmée, l'inclination qu'il avoit pour ce serviteur agréable reprit le dessus; il le fit rapprocher de Constantinople, et transférer dans le monastère que Samonas avoit lui-même fondé près de Damatrys. C'étoit un séjour délicieux, où l'empereur alloit souvent se reposer. Il y vit Constantin, et sur-le-champ Samonas eut ordre de lui rendre l'habit séculier et de l'amener aussitôt pour servir à table. Après le repas, l'empereur lui ordonna de le suivre à Constantinople, et le reprit à son service. Samonas, désespéré du retour de son rival, tourna toute sa colère contre Léon; de concert avec d'autres mécontens, il compose un libelle satirique où le prince étoit horriblement déchiré, et le jette sur le passage de l'empereur. Ce fut la première chose que Léon rencontra en entrant dans la sacristie de Sainte-Sophie. Il en fut vivement piqué, et fit les informations les plus exactes pour en découvrir l'auteur. Les devins ne furent pas oubliés; mais toutes ces recherches auroient été inutiles, si un des complices n'eût révélé le secret à l'empereur. Léon, qui ne fut jamais sanguinaire, ne punit Samonas que par la confiscation de ses biens et par une prison perpétuelle, digne récompense de ses criminelles complaisances et de ses intrigues pernicieuses. Il revêtit Constantin de toutes ses charges, et, pour l'égaler en tout à Samonas, il voulut qu'il eût aussi l'honneur de fonder un monastère, dont le patriarche Euthymius fit la dédicace : pour honorer la cérémonie, l'empereur y assista avec toute la cour.

Ce monastère fut bâti dans un lieu nommé les *Nosies*. Voici ce qui détermina Constantin à choisir cet

emplacement. Il avoit un père plein de probité et de religion, qui cultivoit en cet endroit un petit jardin sans autre ornement qu'une belle source d'eau pure, recueillie dans un bassin, où les passans s'arrêtoient volontiers pour se rafraîchir. Un soldat vint s'y reposer, et, tandis que son cheval s'abreuvoit, il s'amusa à compter l'argent qu'il rapportoit à Constantinople; c'étoient trois livres d'or. En remontant à cheval, il oublia sa bourse, qu'il laissa au bord de la fontaine. Le vieillard la trouva; et non moins affligé de cette perte que le cavalier même, il la mit à part, priant Dieu de lui ramener le maître. Trois ans après, le soldat repassa par les Nosies. Après s'être désaltéré et avoir abreuvé son cheval, il s'assit près de la fontaine, et la regardant en soupirant: *Hélas!* dit-il, *c'est sur tes bords que j'ai perdu toute ma fortune, tout le fruit de mes travaux*. Le maître du jardin l'entendit, et lui demanda le sujet de sa douleur. Le soldat lui raconta son aventure, sans oublier la forme de la bourse, le nombre et la valeur des pièces qu'elle contenoit. Sur des indices si bien circonstanciés, le vieillard court à sa cabane, et lui remettant sa bourse: *Tenez*, lui dit-il, *je ne l'ai pas ouverte*. Le soldat, après avoir compté l'argent, charmé de sa bonne foi, le pressoit de prendre ce qu'il jugeroit à propos, et ne put l'engager à rien accepter. Il s'en alla louant Dieu, et comblant de bénédictions cet homme digne des premiers âges du monde. Ce fut cette cabane que Constantin changea en un superbe monastère.

An. 911. Les Sarrasins avoient sur le cœur l'affront qu'ils avoient reçu d'Himère, par la défaite de leur flotte. Résolus de prendre leur revanche, ils mirent en mer trois cents vaisseaux, dont ils donnèrent le commandement à ces deux renégats dont nous avons déjà parlé, Damien, émir de Tyr, et Léon de Tripoli. Himère all-

au-devant d'eux et les rencontra près de Samos, où commandoit alors Romain Lecapène, qui fut depuis empereur. Il se livra un sanglant combat, dans lequel Himère fut vaincu, sa flotte coulée à fond ou dispersée. Il courut lui-même les plus grands risques, et vivement poursuivi, il gagna enfin le port de Mytilène.

Léon étoit depuis assez long-temps tourmenté d'une dysenterie, mal funeste à un grand nombre d'empereurs, et qui fut sans doute dans la plupart l'effet de l'intempérance. C'étoit l'usage qu'au commencement du carême les empereurs fissent une exhortation chrétienne au sénat et à leur cour assemblée. Ces princes, quoique déréglés dans leur conduite, étoient grands prédicateurs. Cette année 911, Léon, atténué par sa maladie, n'eut de force que pour dire ces paroles : « Vous voyez l'état « d'anéantissement auquel je me trouve réduit. Je ne « puis me flatter de vivre encore long-temps avec vous, « et peut-être ne verrai-je pas le jour de la résur- « rection du Seigneur. Voici le dernier service que je « vous demande ; souvenez-vous d'un prince qui vous « a gouvernés avec douceur, et témoignez-en votre « reconnoissance à mon fils et à ma femme. » Ce triste discours fut suivi des gémissemens de toute l'assemblée ; ils protestèrent, d'une voix unanime qu'ils serviroient fidèlement, au péril même de leur propre vie, l'impératrice et son fils ; et, après avoir salué le prince, ils se retirèrent fondant en larmes. Avant que de mourir, il eut encore le chagrin d'être témoin d'un grand incendie, qui consuma les archives de la grande église. Sa vie languissante se prolongea plus qu'il n'avoit espéré ; et, le 11 de mai, se voyant près de mourir, il fit venir son frère Alexandre, et le désigna pour son successeur avec son fils encore enfant, lui recommandant avec instance ce jeune prince, et le conjurant de le faire son héritier. On dit même qu'en expirant, il prédit à son

Cedr. p. 606, 607.
Leo. p. 487.
Zon. t. 2, p. 181, 182.
Glycas, p. 298.
Joël. p. 179, 180.
Manas. p. 110.
Leo. tact. c. 18.
Constant. de adm. imp. c. 26.
Codin. orig. p. 63.
Incert. contin. p. 217, 232.
Simeon, p. 461, 470.
Georg. p. 549, 562.
Liutprand. hist. l. 3, c. 6, 7.
Du Cange, fam. byz. p. 141, 142.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 47.

frère qu'il n'avoit plus que treize mois à vivre. Les Grecs de ce temps-là paroissoient fort prévenus en faveur du talent prophétique de Léon; à les entendre il avoit prédit presque tous les événemens de son règne, et même ceux des temps postérieurs; et c'est peut-être principalement pour cette raison qu'ils lui ont donné le nom de *sage* et de *philosophe*, qu'on peut d'ailleurs lui refuser avec justice. On nous a conservé, je ne sais pourquoi, seize oracles de sa façon, qui ne sont qu'un babil inintelligible, et qu'on a prétendu expliquer après les événemens; mais l'explication n'est pas moins ridicule que le texte. Il a cependant laissé un ouvrage estimable, c'est sa Tactique, dans laquelle il donne de bons préceptes sur l'art militaire, tel qu'il étoit de son temps. M. de Maizeroy, officier distingué par son mérite, en a donné une traduction françoise, qu'il a enrichie de remarques savantes et judicieuses. Ce traité nous apprend plusieurs usages qu'on ne trouveroit pas ailleurs. On y voit que tous les jours, soir et matin, on faisoit dans le camp une prière commune, où toute l'armée chantoit le Trisagion; et que, la veille d'une bataille, un prêtre faisoit sur toutes les troupes une aspersion d'eau bénite. On y voit aussi que l'usage des flèches empoisonnées étoit ordinaire en ce temps-là, et Léon ne le blâme pas; c'est une preuve de la bassesse de cœur devenue alors générale. On cite encore de ce prince plusieurs autres ouvrages militaires qui se conservent en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de Florence, avec un grand nombre de discours sur les dogmes de la religion et sur la morale, entre lesquels est une lettre d'un style épiscopal, adressée à tous ses sujets pour les exhorter à vivre chrétiennement. On y reconnoît partout un prince très-orthodoxe, au zèle duquel il ne manquoit que son propre exemple. Entre plusieurs monastères il en fit bâtir un sous le

nom de Saint-Lazare, dans lequel on ne recevoit pour moines que des eunuques. Il avoit eu de Zoé Carbopsine une fille qui fut nommée Eudocie, et dont on ne connoît que la naissance. Il avoit régné vingt-cinq ans deux mois et onze jours, et mourut dans sa quarante-sixième année.

LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGÉNÈTE, SECOND DE CE SURNOM. ROMAIN LECAPÈNE.

AN. 911.

Cedr. p. 607, 608, 611.
Leo. p. 487, 488.
Manas. p. 110.
Zon. t. 2, p. 182, 183.
Joel. p. 180.
Greg. vita Basilii. jun.
Incert. contin. p. 233, 234.
Simeon, p. 471, 472.
Georg. p. 563, 564, 567.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Du Cange, fam. byz. p. 141.
Oriens christ. t. 1, p. 251, 252.

PENDANT le règne de Léon, son frère Alexandre n'avoit eu que le nom d'empereur. Après sa mort, il en eut seul tout le pouvoir, son neveu Constantin, qui partageoit ce titre avec lui, n'étant âgé que de six ans. Il étoit dans sa quarante-deuxième année; mais sa vie, passée tout entière dans la débauche, ne lui avoit laissé acquérir nulle expérience. Libertin, ivrogne, ignorant, ne connoissant d'occupation sérieuse que la chasse, il avoit, autant que son neveu, besoin de gouverneur. Il en prit de conformes à son caractère: c'étoient les compagnons et les ministres de ses plaisirs. Il mit à la tête du clergé du palais un clerc de mœurs dépravées, nommé Jean Lazare, qui mourut peu de temps après lui, en jouant à la paume dans l'Hebdome. Il prodigua les trésors de l'état à deux scélérats, Gabriélopule et Basilize, et les fit patrices. Il fut même tenté de nommer Basilize son successeur, et de rendre son neveu incapable de régner en le faisant eunuque. Les serviteurs fidèles du jeune prince ne le détournèrent de cet infâme dessein qu'en lui faisant espérer que cet enfant ne vivroit pas. Son conseil n'étoit composé que de charlatans et d'astrologues. Ils lui persuadèrent qu'une vieille figure de sanglier, qui se voyoit dans un coin du Cirque, étoit son

talisman ; que sa fortune y étoit attachée, et que la vertu secrète de cet animal mystérieux l'avoit défendu contre les mauvais desseins de son frère Léon. Capable de tout croire, il adopta cette idée extravagante, fit réparer la figure à demi-mutilée, et voulut l'honorer d'une dédicace solennelle. Il la fit placer au milieu du Cirque, qu'il orna des plus riches tapisseries, des lampes et des chandeliers de Sainte-Sophie; et, au milieu de ce magnifique appareil, il fit célébrer des jeux équestres. Cette profanation des ornemens d'une église ajouta le scandale au ridicule de cette cérémonie.

Dès les premiers jours de son règne il chassa Zoé du palais. Himère ne fut pas plus tôt de retour avec les débris de sa flotte, qu'il le relégua dans un monastère, le menaçant de le traiter en ennemi, pour le punir, disoit-il, des mauvais services qu'il lui avoit rendus auprès de son frère Léon. Himère, effrayé de ces menaces, tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau. Le seul événement mémorable de ce méprisable règne, seroit le rétablissement du patriarche Nicolas, si Euthymius n'eût pas été traité en même temps de la manière la plus indigne. Léon, dans sa dernière maladie, avoit rappelé Nicolas : c'étoit même entre ses mains qu'il avoit reconnu ses désordres ; il s'étoit, en mourant, recommandé à ses prières; il lui avoit rendu le gouvernement de son église. Euthymius, qui n'avoit accepté qu'à regret le patriarchat, étoit disposé à le quitter avec joie. Mais Alexandre ne savoit rien faire avec modération et avec douceur. Il assembla le clergé et le sénat dans le palais de Magnaure, et, ayant fait asseoir Nicolas auprès de lui, il fit amener Euthymius. Dès qu'il parut, des clercs insolens, excités sans doute par le prince, l'accablèrent d'outrages; et, lui sautant au visage, le frappant indignement, lui arrachant la barbe, ils le chassèrent de l'assemblée, le traitant d'usurpateur, d'adultère infâme, qui avoit enlevé une épouse à son époux légi-

time. Euthymius, supportant patiemment ces insultes, fut relégué dans un monastère, où il mourut peu après. C'est un grand crime à Nicolas que de ne s'être pas opposé à ces indignités.

An. 912. Siméon, roi des Bulgares, vivoit en paix depuis dix ans. Dès qu'il sut qu'Alexandre succédoit à son frère, il lui envoya demander si c'étoit son intention d'entretenir la bonne intelligence, lui offrant son amitié. Alexandre, aussi fier qu'incapable de soutenir par des effets ce ton de hauteur, reçut les ambassadeurs avec arrogance et mépris, ne répondant que par des menaces. Le roi bulgare, irrité, se préparoit à la guerre lorsqu'il apprit la mort d'Alexandre. Le 6 juin, ce prince, s'étant levé de table, ivre à son ordinaire, après avoir pris quelque sommeil, s'en alla jouer à la paume, et, saisi tout à coup d'une extrême douleur d'entrailles, il se fit rapporter au palais, où il expira le lendemain, rendant le sang par le nez et par l'urètre. Il avoit régné un an et vingt-sept jours. Les auteurs ne disent pas qu'il ait jamais été marié. Il nomma en mourant sept tuteurs à son neveu, la plupart indignes de cet important ministère : c'étoit le patriarche Nicolas, Etienne et Jean Eladas, l'un maître du palais, l'autre des offices; Jean Lazare dont j'ai parlé, un certain Euthymius, différent du patriarche déposé; Basilize et Gabriélopule. On rapporte que, sous le règne de ce prince, parut à l'occident, pendant quinze jours, une de ces comètes qu'on nomme *Xiphias*, parce qu'elles ont la forme d'une épée.

Cedr. p. 609, 610, 611. *Leo.* p. 488, 489, 490. *Greg. vita Basilii. jun.* *Manas.* p. 111. *Zon.* t. 2, p. 183, 184. *Incert. contin.* p. 235, et sq.

La nouvelle des préparatifs extraordinaires que faisoit le roi des Bulgares, jetoit l'alarme dans Constantinople, et le mauvais choix des tuteurs du jeune prince redoubloit les craintes et excitoit les murmures. *Quelle ressource contre un ennemi puissant et déjà tant de fois vainqueur, dans des hommes sans expérience, peu d'accord ensemble, et qui, dès les premiers jours de leur gouvernement, donnoient à chaque instant des*

preuves de leur incapacité? qu'on devoit chercher ailleurs le salut de l'état et en remettre les forces entre des mains qui sussent en faire usage; que, depuis trois ans, Constantin Ducas, employé en Asie contre les Sarrasins, et exercé aux combats, soutenoit par son courage l'honneur de l'empire; qu'étant seul en état de conserver au jeune prince les droits de sa naissance, il méritoit de les partager; qu'il falloit le faire venir, l'associer à la souveraineté, et l'opposer aux Bulgares. Le patriarche Nicolas tenoit, par sa dignité, le premier rang entre les tuteurs: instruit des dispositions du peuple, il avertit ses collègues du danger où ils étoient; il leur conseilla de prévenir l'orage, et d'offrir eux-mêmes à Ducas les rênes du gouvernement avant qu'il eût assez de forces pour s'en saisir et les retenir malgré eux; *qu'ils trouveroient plus facilement les moyens de lui ôter ce qu'ils lui auroient donné eux-mêmes.* Cet avis fut approuvé. On écrit à Ducas, on l'invite à venir soutenir la couronne en la partageant avec le jeune empereur. Quelque ambitieux que fût Ducas, il respectoit les lois, il aimoit son prince et ses compatriotes, et avoit horreur d'une guerre civile. D'ailleurs, plus cette invitation étoit extraordinaire, plus il s'en défioit comme d'un piége. Il répondit qu'il ne se sentoit pas capable de porter un si grand fardeau, et que de plus il n'étoit pas d'humeur d'abuser de la jeunesse de son maître pour le dépouiller d'une portion de ses droits. Les tuteurs sentirent que le soupçon avoit plus de part à ce refus que le devoir et la modestie. Ils le pressèrent de nouveau, et, pour lui prouver leur sincérité, ils lui envoyèrent leur serment, et, selon la coutume d'alors, la croix que chacun d'eux portoit au cou: c'étoit le gage le plus inviolable de la foi donnée. Sur cette assurance, Ducas prend la route de Constantinople avec un détachement de cavalerie.

Simeon, p. 472, 473, 474.
Georg. p. 565, 566.
Du Cange, fam. byz. p. 142.

Il arrive pendant la nuit, et entre par une porte déro-

bée qu'on lui tenoit ouverte au pied du rempart. Il passe le reste de la nuit dans la maison de Grégoras, son beau-père. Plusieurs seigneurs viennent lui offrir leurs services. Il s'étonne de ne voir paroître aucun des tuteurs, et commence à se douter de leur perfidie; mais, ne perdant pas courage, il se détermine à les forcer de tenir leur parole. Avant le jour, le bruit de son arrivée s'étant répandu dans la ville, une foule de peuple et grand nombre de sénateurs accourent à la maison de Grégoras. On salue Ducas empereur, on le conduit au Cirque à la lueur des flambeaux. Les portes du Cirque étoient fermées, et l'écuyer de Ducas étant descendu de cheval pour les enfoncer, est renversé par terre d'un coup de lance par un des gardes de l'intérieur. Affligé de cette mort comme d'un mauvais augure de son entreprise, Ducas abandonne le Cirque et marche au palais, où les tuteurs s'étoient renfermés. Il devoit bloquer le palais et tenir le passage des vivres assez long-temps fermé pour forcer les tuteurs à lui ouvrir les portes. Son impatience le perdit; mais sa bonté naturelle, et l'horreur qu'il avoit du carnage, lui firent ménager le sang de ses concitoyens; il fit jurer à ceux qui le suivoient qu'ils ne feroient usage de leurs armes que pour se défendre. Aussitôt il fait abattre à coups de hache la porte de Chalcé, et pénètre dans la première cour. Une seconde muraille environnoit ce vaste édifice. Cependant Jean Eladas, un des tuteurs, avoit rassemblé tout qu'il pouvoit de soldats et de matelots, car le palais donnoit sur le port; et, les ayant armés de tout ce qui pouvoit servir d'armes offensives, il fit avec eux une vigoureuse sortie.

Le combat fut sanglant; plusieurs seigneurs y périrent du côté de Ducas, et entre les autres, son fils Grégoras. Le mur étoit bordé de soldats qui ne cessoient de tirer des flèches. Dans les mouvemens que Ducas se donnoit pour encourager les combattans, son cheval s'abattit, et dans ce moment une flèche vint lui percer

les flancs. A peine eut-il le temps de s'écrier, *malheureux! que suis-je venu chercher ici?* qu'aussitôt, tous ses gens ayant pris la fuite, un soldat ennemi lui coupa la tête et l'emporta dans le palais. C'étoit ce que Léon lui avoit prédit. En même temps toutes les troupes sortent du palais, tombent sur les fuyards et les taillent en pièces. On fait fermer toutes les portes de la ville, afin qu'aucun d'eux n'échappe. On poursuit, on massacre par toutes les rues. On eût dit que la ville étoit prise d'assaut. Il y périt plus de trois mille hommes. Grégoras, beau-père de Ducas, et le patrice Léon Chérosphacte, se réfugièrent dans Sainte-Sophie; on les en tira par force; mais les tuteurs se contentèrent de les raser et de les renfermer dans le monastère de Stude. On fit le même traitement au patrice Eladique, après l'avoir promené par toute la ville, en le frappant de nerfs de bœuf. On creva les yeux à d'autres patrices. Quelques-uns eurent la tête tranchée au milieu du Cirque. Celle de Ducas fut portée au bout d'une pique dans toutes les rues. On chercha en vain Nicétas et Constantin, surnommé l'*Africain;* ils eurent le bonheur de se sauver. On borda de potences le rivage de la mer dans une grande étendue près de Chrysopolis; on y pendit le patrice Egidas, renommé pour sa valeur, et avec lui un grand nombre de sénateurs et d'officiers distingués. On fit jeter les cadavres dans la mer, sans avoir égard aux larmes et aux prières des familles qui demandoient la permission de rendre les derniers devoirs à leurs parens. Les tuteurs n'étoient pas encore rassasiés de sang et de supplices, et ils auroient poussé plus loin la cruauté, si l'un d'entre eux ne leur eût représenté qu'il n'étoit pas trop sûr pour eux d'abuser, aux dépens de tant de familles, d'un pouvoir passager, qui ne devoit durer qu'autant que l'enfance du prince, et qu'ils pourroient bien un jour se repentir de tant d'exécutions. Cette remontrance ne partoit pas du patriarche. C'étoit à lui plutôt qu'à tout au-

tre d'arrêter tant de bras meurtriers, et d'inspirer à ses collègues des sentimens de douceur et de clémence. Mais sa dureté naturelle alla dans cette occasion jusqu'à la férocité, et il ne se distingua que par une rigueur plus impitoyable. On fit raser la femme de Ducas, ce qui étoit alors une punition honteuse; on la relégua sur ses terres en Paphlagonie, et on rendit eunuque Etienne son fils.

Cedr. p. 611. Leo. p. 490. Zon. t. 2, p. 184. Incert. contin. p. 238. Simeon, p. 474, 475. Georg. p. 566, 567. Pagi ad Baron.

Le sang couloit encore dans Constantinople lorsque Siméon se montra aux portes à la tête d'une grande armée. A la faveur de tant de troubles il espéroit se rendre maître de la ville sans beaucoup de peine. Mais à la vue de ses fortes murailles, de la multitude de soldats dont elles étoient bordées, et du nombre prodigieux de machines de toute espèce disposées en batterie, il perdit toute espérance, et, s'étant retiré à l'Hebdome, il envoya un de ses officiers demander un accommodement. Cette proposition fut favorablement écoutée; et les tuteurs, s'étant rendus au palais de Blaquernes, y reçurent les deux fils de Siméon, qui soupèrent avec le jeune empereur. Le lendemain Nicolas alla trouver Siméon dans son camp; et ce prince pieux, quoique guerrier, s'étant incliné devant lui, reçut sur sa tête l'étole du patriarche, qui prononça des prières. Cependant on ne put convenir des conditions de paix; et Siméon, sans avoir rien conclu, reprit le chemin de Bulgarie, avec des présens considérables pour lui et pour ses deux fils.

Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 270, 271.

Quoique Venise fût entièrement libre, elle entretenoit toujours avec l'empire grec une respectueuse correspondance. Le nouveau doge faisoit part à l'empereur de son élection, et l'empereur ne manquoit pas de décorer le doge même, ou son fils, du titre de quelque charge de la cour, qui flattoit ces princes, mais qui retraçoit néanmoins l'ancienne dépendance. Pierre, fils de Participace III, élu doge cette année, revenoit de Constantinople, fort content des présens qu'il avoit reçus et du

titre de protospataire, lorsqu'il fut arrêtée sur la frontière de Croatie par Michel, duc d'Esclavonie, qui le dépouilla, et le mit entre les mains du roi des Bulgares. L'empereur grec ne pouvoit lui être d'aucun secours auprès de Siméon, et ce ne fut qu'à force d'argent que Participace put retirer son fils.

Le jeune empereur ne pouvoit se consoler de l'éloignement de sa mère, qu'Alexandre avoit fait sortir du palais. Il la redemandoit sans cesse; on ne put l'apaiser qu'en la faisant revenir. Mais à son tour elle se rendit maîtresse des affaires, et fit bientôt repentir les favoris d'Alexandre de la disgrâce qu'ils lui avoient attirée. Elle changea entièrement la face de la cour. Le patriarche eut ordre de ne se mêler que du gouvernement de son église. Des autres tuteurs elle ne conserva que Jean Eladas, qui lui conseilloit d'écarter ses collègues. Mais il ne jouit pas long-temps de sa faveur, il mourut de maladie peu de jours après. Zoé donna la charge de grand-chambellan à un de ses fidèles serviteurs nommé Constantin; elle honora des premières charges du palais un autre Constantin et son frère Anastase, tous deux surnommés Gongyle. Dominique fut commandant de la garde étrangère; c'étoit lui qui avoit fait éloigner le patriarche; il eut bientôt le même sort. Il avoit été nommé patrice, et étoit déjà en chemin pour aller à l'église recevoir la bénédiction du patriarche, selon la coutume de ceux qu'on élevoit à cette dignité; il eut ordre de retourner chez lui : le grand-chambellan l'accusoit auprès de l'impératrice de prendre des mesures pour faire couronner son frère. Sa place fut donnée à Jean Garidas. L'eunuque Damien eut le commandement des gardes de nuit.

An. 914.
Cedr. p. 611, 612.
Leo. p. 490.
Zon. t. 2, *p.* 184, 185.
Incert. continue. p. 238, 239.
Simeon, p. 475.
Georg. p. 567.

Depuis que Siméon s'étoit éloigné de Constantinople, il se préparoit à de nouvelles entreprises. Voyant l'empire gouverné par une femme, il se crut plus assuré du succès. Après avoir ravagé une grande partie de la

Cedr. p. 612.
Leo. p. 491, 492.
Zon. t. 2, *p.* 185.
Incert. con-

tin. p. 123. Simeon, p. 475. Georg. p. 568.

Thrace, il se présenta devant Andrinople au mois de septembre. La ville, située au confluent de trois rivières et bien fortifiée, l'auroit long-temps arrêté, s'il n'eût employé un moyen plus fort et plus prompt que toutes les machines de guerre. Il corrompit par argent l'Arménien Pancratucas qui commandoit la garnison. Zoé fit usage du même expédient pour retirer cette place des mains de Siméon même; il la rendit pour une plus grande somme d'argent.

Const. Porphyr. de adm. imp. c. 1, et seqq. 13, 37, 38. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 2, p. 519. M. Danville, mém. acad. t. 30, p. 249.

Léon s'étoit servi des Hongrois contre les Bulgares. Zoé eut recours à un peuple barbare plus puissant et vainqueur des Hongrois mêmes. C'étoient les Patzinaces, dont j'ai parlé dans les livres précédens, et que j'ai conduits des bords du Jaïk à ceux du Tanaïs. La forteresse de Sarcel, bâtie pour défendre le passage du fleuve, ne les arrêta pas long-temps. Poussant toujours les Hongrois devant eux, ils s'emparèrent d'une vaste contrée tant au-delà qu'en deçà du Borysthène. Ils étoient divisés en treize tribus qui occupoient huit provinces, quatre à l'orient, quatre à l'occident de ce grand fleuve. Du côté de l'orient ils confinoient aux Khazars, aux Russes, aux Chersonites, et à tous les peuples qui bordoient le Pont-Euxin sur la côte septentrionale. Du côté de l'occident, ils s'étendoient depuis les Porouïs ou Sauts du Borysthène jusqu'au voisinage des Hongrois: ce qui comprend aujourd'hui la Drik-Polie, la nouvelle Servie, la Podolie, et la Bessarabie, jusqu'aux embouchures du Danube. Cette nation, aussi féroce que nombreuse, quoiqu'elle eût été obligée de céder aux Uzès, joints aux Khazars, qui lui avoient fait abandonner ses premières demeures, faisoit trembler tous les barbares de son voisinage, et nulle autre peuplade scythique n'étoit en état de lui résister. Les Hongrois, qu'ils avoient souvent défaits, se reconnoissoient tellement inférieurs, qu'ils refusèrent du secours aux Grecs toutes les fois qu'ils leur en demandèrent contre les Pat-

zinaces. Les Bulgares ne pouvoient nuire à l'empire qu'ils ne fussent en paix avec eux. Les Russes ménageoient leur amitié, parce que la Russie n'ayant alors ni chevaux ni moutons, ils en tiroient des Patzinaces, et qu'ils ne pouvoient se mettre en campagne pour aller attaquer l'empire, sans laisser leur pays exposé aux incursions de ces redoutables voisins. De plus, obligés de suivre le cours du Borysthène, il falloit porter leurs bateaux sur leurs épaules lorsqu'ils arrivoient aux Porouïs, ce qui les mettoit alors à la merci des Patzinaces. L'empire n'avoit donc rien à craindre ni des Hongrois, ni des Russes, ni des Bulgares, lorsqu'il étoit assuré de cette nation; mais elle vendoit chèrement son secours. Avides et insatiables de présens, il falloit en faire pour leurs femmes, pour leurs parens, pour leurs chevaux. Aussi hardis à demander que les Grecs étoient timides à refuser, on éludoit leurs demandes par de faux prétextes. Dans les avis que Constantin Porphyrogénète donne à son fils Romain, une des choses qu'il lui recommande le plus, c'est que, si les Hongrois ou les Patzinaces envoient demander quelques-uns des habits imriaux ou quelque couronne en récompense de leurs services, Romain leur réponde qu'il n'est pas permis à l'empereur, sous peine de malédiction, de leur abandonner aucun de ces ornemens qui ont été apportés du ciel par un ange au grand Constantin; il en dit autant du feu grégeois. Si quelqu'un de leurs princes demande en mariage la fille de l'empereur, ou lui offre la sienne, Constantin veut aussi qu'on lui réponde, que ces alliances ont été prohibées par le grand Constantin, sous peine d'anathème; mensonges puérils, qui montrent autant la foiblesse du prince qui les emploie, que la stupidité des barbares capables d'en être la dupe. Rien ne prouve mieux la bizarrerie des coutumes des diverses nations que la loi établie chez les Patzinaces pour la succession à la couronne. Elle étoit héréditaire; mais au lieu de

passer aux fils ou aux frères, elle passoit aux cousins, afin, disoient-ils, que l'autorité, sans sortir de la même famille, pût se communiquer à toutes les branches. Tels étoient les Patzinaces, dont l'impératrice voulut se faire un rempart contre les Bulgares. Ce fut un conseil de Jean Bogas, qui promit d'engager cette nation à défendre l'empire; il ne demandoit pour récompense d'un service si important que l'honneur de patrice. Zoé reçut cette proposition avec joie; elle lui mit entre les mains des sommes considérables pour acheter l'alliance de ce peuple avide. Il réussit dans sa négociation, fit un traité avec eux, et en reçut des otages qu'il conduisit à Constantinople. Les Patzinaces s'engageoient à passer le Danube, et à tomber sur les Bulgares au premier mouvement qu'ils feroient contre l'empire. L'Arménien Asot, fils du prince Baasparacan, vint, de la part de son père, faire les mêmes offres contre les Sarrasins. Zoé lui fit un accueil honorable, et le renvoya chargé de présens.

An. 915. *Cedr. p.* 612. *Leo. p.* 491. *Incert. contin. p.* 220. *Simeon, p.* 475. *Georg. p.* 558. *Abulféda.*

Il paroît que ce prince n'attendit pas long-temps à donner des preuves de son attachement à l'empire. Je crois du moins pouvoir lui attribuer ce que rapporte Abulféda, que l'année suivante les Grecs firent des courses sur les frontières de la Mésopotamie. L'auteur arabe aura confondu les Grecs avec leurs alliés; mais Damien, émir de Tyr, qui avoit déjà fait tant de mal à l'empire, se préparoit à lui enlever les îles de l'Archipel. Dès que la mer fut navigable, on le vit à la tête d'une grande flotte sur les côtes de l'ancienne Carie. Il attaqua Strobèle sur le bord du golfe Céramique; et cette ville auroit bientôt succombé à ses efforts, s'il ne fût mort de maladie. Ce contre-temps déconcerta tous les projets des Sarrasins, qui se retirèrent en Syrie. Le reste de cette année ne présente qu'un événement, qui peut apprendre aux officiers des princes à ne pas trop compter sur la patience des peuples, qu'ils ne craignent

pas d'irriter par leurs vexations. Chasès, gouverneur de l'Achaïe, plongé dans la débauche, soutenoit un luxe énorme aux dépens de la province, qu'il traitoit en pays de conquête. Un jour qu'il assistoit à l'office dans une église d'Athènes, le peuple de cette ville, quoique naturellement doux et patient, ayant formé contre lui un complot secret, l'assomma de pierres au pied même de l'autel; vengeance atroce et criminelle par elle-même et dans ses circonstances, mais bien méritée par celui qui en fut la victime.

Les Sarrasins établis en Sicile ne donnoient pas moins d'inquiétude que ceux de Syrie. Tandis que ceux-ci attaquoient le cœur de l'empire, les autres travailloient à en détacher les extrémités, et à s'emparer de ce qui restoit aux Grecs en Italie. Ben-Khorab, révolté contre le calife d'Afrique, s'étoit rendu maître de l'île. Résolu d'illustrer son usurpation par la conquête de la Calabre, il se mit à la tête d'une flotte : mais elle fut battue de la tempête et entièrement détruite dans le détroit de Messine. Peu de temps après, Ben-Khorab fut pris par les troupes que le calife envoya contre lui ; on le transporta en Afrique, où il eut la tête tranchée. Mais l'ennemi le plus incommode et le plus dangereux, parce qu'il étoit le plus voisin de la capitale, étoit le roi bulgare. Pour pouvoir réunir contre lui toutes les forces de l'empire, Zoé résolut de se débarrasser des autres guerres en faisant la paix avec les Sarrasins. Eustathe, gouverneur de Calabre, fit avec les Sarrasins de Sicile un traité par lequel l'empire s'engageoit à payer tous les ans au calife d'Afrique un tribut de vingt-deux mille pièces d'or, c'est-à-dire près de cent mille écus de notre monnoie. Il falloit s'assurer du calife de Bagdad. Zoé envoya deux ambassadeurs, Rodin et Toxaras, pour traiter avec lui. La relation que les auteurs arabes nous ont laissée de leur réception donne une grande idée de la magnificence de cette cour. Toute l'armée, composée de cent soixante

An. 916. *Cedr. p.* 612, 650. *Leo. p.* 491. *Zon. t.* 2, *p.* 185. *Incert. continuat. p.* 240. *Simeon, p.* 476. *Georg. p.* 568. *Abulfeda. Abulfarage. Murat. annal. d'Ital. t.* 5, *p.* 277. *Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 2, *p.* 663.

mille hommes, tant cavaliers que fantassins, étoit sous les armes. On rencontroit ensuite la maison du calife rangée en haie et superbement vêtue : on y voyoit sept mille eunuques, quatre mille blancs, trois mille noirs, sept cents portiers. Sur le Tigre flottoit un nombre infini de barques richement équipées. Le palais étoit orné de trente-huit mille pièces de tapisserie où brilloient l'or et la soie, et de quarante mille tapis. De distance en distance, de grands lions, jusqu'au nombre de cent, symboles du prince et de ses ministres, donnoient à toute cette pompe, par leurs rugissemens, un air effrayant et sauvage. Au milieu d'une salle immense, un grand arbre, partie d'or, partie d'argent, se divisoit en dix-huit grosses branches, sans compter les petites, couvertes de feuilles, et chargées d'oiseaux de l'un et de l'autre métal ; les branches s'agitoient par des ressorts, les oiseaux rendoient un ramage. Les deux ambassadeurs furent introduits par le visir, qui leur servit d'interprète. On convint de la paix et de l'échange des prisonniers. Il s'en trouva entre les mains des Grecs un nombre si supérieur, qu'après avoir rendu homme pour homme, il en coûta encore au calife cent vingt mille pièces d'or, qui valoient environ quinze cent mille livres de notre monnoie.

An. 917. L'impératrice, n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Orient, fit passer en Europe toutes les troupes d'Asie. On n'avoit vu depuis long-temps une si belle armée, et l'on ne doutoit pas que cette année ne fût la dernière pour le royaume de Bulgarie. Pour encourager tant de soldats, Zoé leur fit d'avance distribuer la paie de toute la campagne, et y ajouta de nouvelles libéralités. Elle mit à leur tête Léon Phocas, fils de ce vaillant Nicéphore qui s'étoit signalé sous les deux règnes précédens. Comme le nouveau général, déjà connu par sa valeur, n'avoit pas encore l'expérience du commandement, on lui donna pour conseil Constantin l'Africain, qui, ayant échappé cinq ans

Cedr. p. 612, 613, 614. *Zon. t.* 2, *p.* 185, 186. *Incert. contin. p.* 240, 241. *Simeon, p.* 476, 477. *Georg. p.* 568, 569, 570.

auparavant à la punition des autres complices de Ducas, avoit reparu après la disgrâce des tuteurs, et s'étoit concilié la faveur de Zoé. Tous les officiers distingués par leur rang et par leur mérite voulurent avoir part à la gloire de cette campagne. Entre les autres moins connus dans l'histoire, on remarque Bardas Phocas, frère du général; Romain et Léon, fils d'Eustathe Argyre; et Nicolas, fils de Ducas, qui n'avoit pas été enveloppé dans le malheur de son père. Ce brave Mélias, autrefois esclave d'Angurinès, devenu gouverneur d'une province qu'il avoit formée, vint avec une troupe d'Arméniens de sa dépendance. Avant le départ, on assembla l'armée dans une plaine aux portes de Constantinople, et l'archi-prêtre du palais, portant en ses mains le bois de la vraie croix, fit mettre à genoux tous les soldats, et leur fit jurer qu'ils vaincroient ou qu'ils mourroient ensemble, sans se séparer par la fuite.

Après ce serment téméraire, on marcha en Bulgarie. Le sixième jour d'août, on rencontra les Bulgares près d'un château nommé Acheloüs, sur les bords du Danube; on les charge sur-le-champ, et l'armée grecque, très-supérieure en forces, les mit en déroute dès le premier choc. Dans l'ardeur de la poursuite, le général, mourant de soif, descendit de cheval près d'une fontaine; et, tandis qu'il se désaltéroit, son cheval ayant rompu son licol, s'enfuit au travers des troupes grecques. On le reconnut, on crut Léon mort; la consternation se répand par toute l'armée; on cesse la poursuite, quelques escadrons tournent bride pour faire retraite. Siméon, qui se retiroit en bon ordre, apercevant du haut d'une éminence ce qui se passoit dans l'armée ennemie, profite du moment; il retourne sur les Grecs, et, les trouvant abattus de tristesse et à demi-vaincus, il les met aisément en fuite. Les Grecs, auparavant vainqueurs, ne songent pas même à se défendre. Saisis d'une épouvante soudaine, ils se précipitent, ils se renversent

hommes et chevaux; on en fait un horrible carnage. Le général Léon gagna Mésembrie. Constantin l'Africain périt dans cette funeste journée avec grand nombre des meilleurs officiers. Quelques auteurs donnent une autre cause à ce triste événement: ils disent que Léon Phocas, poursuivant les ennemis, apprit que Romain Lecapène, commandant de la flotte qui étoit entrée dans le Danube, au lieu de le seconder, comme il en avoit ordre, se retiroit, et faisoit voile vers Constantinople, à dessein de se faire empereur; qu'étant lui-même possédé de la même ambition, il quitta aussitôt son armée, et courut à toute bride vers le Danube pour s'assurer de la vérité de ce rapport, et que ses soldats, s'imaginant qu'il fuyoit, se débandèrent et prirent la fuite, ce qui donna la victoire à Siméon. Tous conviennent que depuis long-temps l'empire n'avoit essuyé une si sanglante défaite.

On devoit d'autant moins s'y attendre, qu'outre la supériorité des forces, les Patzinaces étoient prêts à se joindre à l'armée grecque, ainsi qu'ils en étoient convenus. Jean Bogas les avoit amenés au bord du Danube, et Romain Lecapène, grand-amiral, étoit entré dans le fleuve avec sa flotte pour leur procurer le passage. Mais une contestation survenue entre Bogas et Romain rompit ces mesures. Les Patzinaces, lassés d'attendre la fin de cette querelle, abandonnèrent avec mépris des gens qui s'entendoient si mal, et reprirent le chemin de leur pays. Bogas, de retour à Constantinople, accusa Romain devant le sénat d'avoir été la principale cause de la défaite en refusant de passer les Patzinaces, et en laissant l'armée exposée à la fureur des ennemis sans donner retraite aux fuyards. Romain fut jugé coupable de trahison, et condamné à l'aveuglement; ce qui auroit été exécuté, sans la protection puissante de l'impératrice, qui ne vouloit pas perdre un courtisan de très-bonne mine, qu'elle honoroit de ses faveurs.

Siméon, fier de sa victoire, marcha droit à Con-

stantinople. Léon Phocas s'y étoit rendu avec les débris de son armée. Résolu de périr, ou d'effacer par sa valeur la honte de sa défaite, il sort de la ville à la tête de ce qu'il peut rassembler de soldats, accompagné de Nicolas, fils de Ducas, qui s'étoit signalé dans la malheureuse bataille contre les Bulgares. A quelque distance de Constantinople, ils rencontrent un grand corps d'ennemis qui s'étoient avancés pour piller les campagnes : ils le chargent et le mettent en fuite. L'avant-garde, qui accouroit pour le soutenir, fut repoussée avec vigueur; enfin toute l'armée réunie ne put résister à leur fougue impétueuse, et les Grecs, combattant en désespérés, alloient rendre la pareille aux Bulgares, lorsque Siméon, pour ne pas perdre entièrement l'honneur de sa victoire, fit sonner la retraite; et, marchant en bon ordre, toujours sur la défensive, s'éloigna de Constantinople. Nicolas fut tué dans cette rencontre en donnant des marques d'une héroïque valeur.

Une couronne mal assurée sur la tête d'un jeune prince qui n'avoit rien de grand dans le caractère, mal appuyée par une mère plus occupée de ses plaisirs secrets que des affaires publiques, sembloit devoir être le prix du plus hardi usurpateur. Un Macédonien, nommé Basile, essaya de l'enlever par l'imposture : il prétendit être Constantin Ducas, auquel, disoit-il, on s'imaginoit faussement avoir ôté la vie. Il se fit même un parti; mais il fut bientôt pris et brûlé vif. Entre les principaux seigneurs, qui tous se croyoient dignes de l'empire, les deux plus puissans étoient Léon Phocas et Romain Lecapène. L'empereur Léon, en mourant, avoit nommé l'un général de ses armées, l'autre grand-amiral. Leur ambition fit taire celle des autres, qui, n'osant entrer en concurrence avec eux, demeurèrent spectateurs du combat. Léon Phocas est déjà connu. Romain Lecapène étoit fils de ce soldat arménien nommé Théophylacte, qui dans une bataille avoit sauvé la vie à l'em-

An. 919.
Cedr. p. 614, *et seqq.*
Leo. p. 492, *et seqq.*
Manas. p. 111, 112, 113.
Zon. t. 2, *p.* 186, 187, 188.
Glycas, p. 300.
Joël, p. 180.
Incert. contin. p. 241, *et seqq.*
Simeon, p. 477, *et seqq.*
Georg. p. 570, *et seqq.*
Liutprand, hist. l. 3, *c.* 6, 8.
Sigeb. chr.
Du Cange, fam. byz. p. 161.

Pagi ad Baron ; Giann. hist. nap. l. 7, c 4. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 285.

pereur Basile. D'abord simple soldat de marine, il s'étoit avancé par ses services ; et, dans une guerre contre les Sarrasins, il s'étoit fait une grande réputation de force et de courage en tuant un lion près de dévorer un de ses gens. La valeur et la hardiesse étoient égales dans ces deux rivaux ; mais Romain savoit joindre la ruse et la souplesse. Léon, au contraire, comme s'il eût été sûr du succès, ne se donnoit pas même la peine de cacher ses desseins ambitieux. Il comptoit sur sa noblesse, sur son crédit, sur le grand pouvoir du chambellan Constantin, dont il avoit épousé la sœur. Constantin étoit le chef des eunuques, ministres assidus des voluptés de l'impératrice, et, par ce mérite, arbitres de la cour. Mais Lecapène avoit encore en ce point un grand avantage; il disposoit de l'impératrice même, dont il s'étoit fait aimer. Habile dans l'art de dissimuler, il affectoit pour le prince un attachement sans réserve ; en sorte que Théodore, gouverneur du jeune empereur, craignant pour son élève les effets de l'audace de Léon, lui conseilla de se jeter entre les bras de Romain, comme du plus zélé de ses serviteurs. Théodore écrivit donc à Romain que sa fidélité exigeoit de lui qu'il protégeât la jeunesse du prince contre les traîtres qui en vouloient à sa couronne, et peut-être à sa vie ; mais Romain, appréhendant que ce ne fût un piége, répondit avec une fausse modestie qu'il étoit prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de son maître ; mais qu'il se reconnoissoit infiniment au-dessous de la qualité de son protecteur ; qu'il se tenoit assez honoré d'obéir à ses ordres et à ceux de sa mère. Plusieurs lettres de Théodore ne purent tirer de lui d'autre réponse. Enfin l'empereur lui-même lui ayant écrit de sa main, il promit de s'opposer de toutes ses forces au chambellan Constantin, et à ceux dont il favorisoit les pratiques criminelles.

Cette intrigue ne put demeurer secrète. Bientôt on

ne parloit à Constantinople que de la rivalité de Léon et de Romain ; et comme s'il se fût agi du combat de deux fameux athlètes, chacun se déclaroit pour l'un ou pour l'autre. Le chambellan, présomptueux, se persuadoit que son parti ne pouvoit succomber. Il résolut d'éloigner Romain ; et comme celui-ci refusoit de mettre à la voile que ses troupes et ses équipages ne fussent payés, Constantin se transporta au bord de la mer pour distribuer la paie. Romain vint au-devant de lui dans une chaloupe ; et, l'abordant avec les démonstrations du plus profond respect, il l'entretint long-temps de son dévouement, du désir ardent qu'il avoit de mériter ses bonnes grâces, de l'état de la flotte, et des projets qu'il formoit pour l'honneur de l'empire. Il avoit eu soin de fournir sa chaloupe des plus vigoureux matelots ; et, dans le moment que Constantin, satisfait de ses humbles protestations de respect et d'obéissance, lui donnoit ordre de lever l'ancre sur-le-champ, Romain ayant dit à ses gens, *saisissez-vous de cet homme*, la chose fut aussitôt exécutée, sans que personne de la suite du chambellan osât le défendre. Le superbe ministre se trouva en un instant transporté sur la flotte et prisonnier de l'amiral. La nouvelle de cet enlèvement fit grand bruit à Constantinople ; on le regardoit comme le signal d'une guerre civile. Zoé, qui n'avoit pas été prévenue, envoya le patriarche et les principaux sénateurs demander à Romain la raison d'une action si hardie : ils furent reçus à coups de pierres ; on ne les laissa pas même approcher.

Le lendemain, au point du jour, Zoé, ayant fait venir son fils et toute sa maison, leur demande la cause de ces mouvemens. Tous les autres gardant le silence, Théodore prend la parole : *Princesse*, dit-il, *accusez-en Léon, Phocas, et Constantin même ; l'un a mis le désordre dans les troupes, l'autre dans le palais.* En même temps l'empereur déclare qu'il veut gouverner

par lui-même, et il fait revenir auprès de lui le patriarche Nicolas et le tuteur Etienne. L'impératrice les avoit bannis de la cour; ils s'en vengent dès le jour suivant, en lui faisant signifier qu'elle ait à sortir du palais. Désespérée d'un affront si outrageant, Zoé court à l'appartement de son fils; elle se jette à son cou et ranime sa tendresse; il verse lui-même des larmes, et commande qu'on lui laisse sa mère. Craignant tout de Léon Phocas, il lui ôte sa charge de capitaine de la garde, et la donne à Jean Garidas. Léon obtient cependant que celle de commandant de la garde étrangère soit donnée à son fils Siméon et à Théodore son beau-frère; et, après avoir juré à l'empereur une fidélité inviolable, il se retire dans sa maison. A peine est-il sorti du palais, qu'on en bannit et son fils et son beau-frère. Effrayé de ce nouveau coup de foudre, il croit n'avoir d'autre ressource que de se liguer avec Romain même pour se défendre contre ses autres ennemis. Il monte à cheval, et se rend à la flotte. Il expose à Romain les affronts qu'il vient de recevoir, et lui veut persuader qu'il doit s'attendre aux mêmes traitemens de la part des ministres d'un jeune prince, âmes basses, et jalouses de tout mérite qui les efface. Il lui propose de s'unir ensemble pour résister à leurs attaques. Romain, plus rusé que lui, feint d'embrasser ce parti avec joie; ils cimentent leur nouvelle alliance par des sermens réciproques, qui ne coûtent rien à des âmes corrompues. Ils conviennent même de marier ensemble leurs enfans, et se promettent le secret. Léon se retire sur ses terres en Cappadoce.

Romain, qui ne tenoit compte des sermens qu'il venoit de faire à Léon, envoie au palais pour se justifier; et, toujours prêt à jurer pour appuyer un mensonge, il proteste par ce qu'il y a de plus sacré qu'il n'a rien fait pour sa propre élévation; que son unique vue a été de mettre l'empereur à couvert des attentats de Léon. Comme le patriarche, qui gouvernoit alors le prince,

plein d'une juste défiance, n'admettoit point ses excuses, son ami Théodore lui mande qu'il est temps de lever le masque ; il lui conseille de se présenter à la tête de la flotte dans le port voisin du palais. Romain, étonné lui-même de la hardiesse de l'entreprise, après avoir long-temps balancé, pressé enfin par les vives sollicitations de ses amis, entre dans le port de Bucoléon le 25 mars, avec toute sa flotte armée en guerre. A la vue d'un appareil si formidable, Etienne quitte le palais, et le patrice Nicétas, ami de Romain, en fait sortir le patriarche. On permet à Romain d'y entrer ; mais on ne le reçoit qu'après lui avoir fait jurer sur la vraie croix que jamais il ne formera aucun dessein au désavantage du prince. Le jeune empereur le conduit à la chapelle du palais ; et, après qu'ils se sont engagés l'un à l'autre par des sermens mutuels, Romain est revêtu de la charge de commandant de la garde étrangère. De peur que la jalousie ne fasse prendre les armes à Léon Phocas, on force le chambellan Constantin, son ami, de lui écrire qu'il ait patience, qu'on lui prépare un sort encore plus honorable ; que, s'il demeure fidèle au prince, il ne sera pas long-temps sans se voir au-dessus de tous ses rivaux. Léon, trompé par ces belles promesses, en attend tranquillement les effets.

Cependant Romain, profitant habilement de ses avantages, fait tous les jours quelques pas vers le trône. Il rend le jeune prince amoureux de sa fille Hélène, qui joignoit beaucoup d'esprit aux grâces de la beauté, et le mariage se fait la seconde fête de Pâques. Romain reçoit en même temps le titre de *père de l'empereur,* dignité supérieure à toutes les autres, imaginée sous le règne précédent en faveur de Stylien. Sa charge de commandant de la garde étrangère passe à son fils Christophe. La nouvelle de tant d'honneurs prodigués à Romain et à sa famille alla bientôt réveiller la jalousie de Léon Phocas. Le chambellan Constantin va le trouver

en Cappadoce avec trois autres des principaux seigneurs de la cour ; ils aigrissent encore son ressentiment. Par leur conseil, Léon assemble une armée nombreuse; toutes les troupes d'Asie dont il étoit général se rendent sous ses enseignes, et marchent à sa suite vers Constantinople. Il ne prenoit les armes, disoit-il, que pour tirer l'empereur des mains de ceux qui le tenoient en esclavage.

Pour dissiper cet orage, Romain n'eut besoin que du nom de l'empereur. Il composa des lettres par lesquelles le prince ordonnoit à tous ceux qui suivoient Phocas de l'abandonner, promettant des récompenses à ceux qui feroient le devoir de fidèles sujets, comme il menaçoit de châtiment les complices de la révolte. Il scella ces lettres du sceau de l'empereur, et les mit entre les mains d'un clerc nommé *Michel*, et d'une femme nommée *Anne*, que la cour employoit volontiers dans toutes les intrigues, parce que, pour la servir, elle n'épargnoit pas même son honneur. Plus adroite que Michel, et plus exercée à ce manége, elle s'acquitta de sa commission avec succès. Mais Michel fut découvert, et Phocas lui fit couper le nez et les oreilles. Ces lettres ne furent pas sans effet; elles détachèrent de Phocas plusieurs des principaux officiers; ce qui ne l'empêcha pas de continuer sa marche. Il arriva vis-à-vis de Constantinople, et borda de soldats tout le rivage du Bosphore, depuis Chrysopolis jusqu'à Chalcédoine. Il espéroit réduire ses ennemis, par la seule terreur de ses armes, à lui proposer des conditions avantageuses. Mais, malgré l'épouvante qui s'étoit répandue dans la ville, le secrétaire Siméon fut assez hardi pour traverser le détroit dans une chaloupe, portant à l'armée de Phocas une déclaration écrite de la main de l'empereur, et conçue en ces termes : « Ayant reconnu par expérience « la vigilance et la fidélité de Romain, je l'ai choisi « pour le gardien et le défenseur de ma personne après « Dieu ; et., convaincu de son affection paternelle, je dé-

clare qu'il me tient lieu de père. Quant à Léon, qui n'a cessé de troubler notre règne par de sourdes intrigues, et qui nous fait aujourd'hui une guerre ouverte, je le déclare déchu de toutes ses dignités, coupable de haute trahison, et digne par ses attentats de toute ma colère. Vous donc qu'il a séduits par ses mensonges, reconnoissez la vérité, séparez-vous d'un rebelle odieux, et rentrez sous l'obéissance de votre légitime empereur. » A l'arrivée de Siméon, toute l'armée, que éon ne put retenir, s'assemble autour de lui. La lecure des lettres-patentes fait une forte impression sur les oupes. Trompées par les discours de leur général, elles voient cru jusqu'alors qu'elles servoient l'empereur, et ne Phocas agissoit d'intelligence avec lui pour le délirer de la tyrannie de Romain. Dès qu'elles furent ésabusées, elles se débandèrent ; et Léon, abandonné, ivi seulement de ses plus fidèles serviteurs, après s'être n vain présenté devant plusieurs forteresses qui lui fermèrent leurs portes, fut pris par un détachement envoyé pour le poursuivre. Ceux qui le ramenoient à onstantinople lui crevèrent les yeux en chemin, sans uie par un ordre secret de Romain, qui les désavoua, fectant même d'en paroître affligé : tel fut le succès s projets ambitieux de Léon Phocas.

Tant que la victoire avoit paru incertaine entre les ux rivaux, ils avoient également partagé la haine puique. Dès que la querelle fut décidée au désavantage Léon, la compassion lui fit un mérite d'avoir succombé, et le succès de Romain le fit paroître criminel, ême à plusieurs de ses partisans. Trois des premiers ficiers du palais gagnèrent des assassins pour le tuer à chasse. Le complot fut découvert ; on creva les yeux x coupables, leurs biens furent confisqués ; et, après avoir battus de verges, on les promena sur des mules ns la grande place pour les donner en spectacle au uple. Romain, par une basse vengeance, fit conduire

au milieu d'eux l'infortuné Léon Phocas. Le commerce secret établi depuis long-temps entre Zoé et Romain n'étoit pas l'effet de l'amour; la débauche d'un côté, l'ambition de l'autre, étoient les seuls liens qui les unissoient. Dès que Romain sentit qu'il pouvoit voler de ses propres ailes, il négligea Zoé. La princesse, piquée au vif de se voir méprisée par un homme qui lui devoit sa fortune, résolut de s'en venger par le poison. Elle fut trahie, et Romain la fit raser et renfermer dans un cloître. Il n'étoit personne à qui Romain eût de plus grandes obligations qu'à Théodore, gouverneur du prince; c'étoit Théodore qui avoit mis en mouvement son ambition, qui lui avoit ouvert l'entrée du port et les portes du palais; qui l'avoit, pour ainsi dire, pris entre ses bras pour le placer à côté du prince. Mais Théodore commençoit à s'apercevoir que Romain ne se contentoit pas d'un rôle subalterne, et il étoit trop attaché à son élève pour consentir à l'usurpation. Les mesures qu'il prit pour l'empêcher le rendirent suspect; on oublia tous ses services; et un jour qu'il étoit à table avec son fils Siméon chez le connétable Théophylacte, Jean Curcuas, alors commandant du guet, suivi d'une troupe d'archers, les enleva tous les trois, et les transporta sur leurs terres, au-delà de l'Hellespont, avec défense d'en sortir.

Romain agissoit déjà en souverain; il ne lui en manquoit que le titre. Constantin, âgé seulement de quinze ans, prince sans expérience, qu'une longue vie ne lui donna même jamais, tendit la main à cet ambitieux pour l'aider à monter sur le trône. Il le nomma César le 24 septembre, et, le 17 décembre de cette même année 919, il lui permit de prendre le diadème, dont le patriarche Nicolas le couronna solennellement. Romain devenu empereur, prit sur lui tous les soins comme toute l'autorité du gouvernement, et laissa son collègue, d'un caractère doux et paisible, passer obscurément sa

jours dans des études qui honorent un particulier, mais qui ne doivent occuper que le loisir d'un prince, auquel il n'en reste guère quand il est digne de régner. Pendant ces grands mouvemens dont la cour de Constantinople étoit agitée tout étoit tranquille au-dehors ; du moins l'histoire de cette année ne fait mention d'aucune guerre, sinon de quelques combats de peu d'importance entre les Grecs, toujours maîtres de l'Apulie, et les princes de Bénévent et de Capoue, tantôt amis, tantôt ennemis, qui remportèrent alors quelque avantage.

Le nouvel empereur, pour assurer sa puissance, se hâta d'en répandre l'éclat sur sa famille. Le 6 janvier de l'année suivante il donna le titre d'Auguste à sa femme Théodora ; et le jour de la Pentecôte il fit couronner son fils aîné Christophe. Constantin lui-même présidoit à cette cérémonie, qui lui causoit un mortel déplaisir ; mais la crainte l'obligeoit de le dissimuler. Agathe, fille de Romain, épousa Léon Argyre. C'étoit, au rapport des historiens, le plus accompli de tous les seigneurs de la cour. La valeur, la prudence, la simplicité antique, une libéralité inépuisable envers les malheureux, se trouvoient réunies dans sa personne à l'extérieur le plus avantageux.

An. 920. Cedr. p. 619. Leo. p. 496. Zon. t. 2, p. 180. Incert. contin. p. 246. Simeon, p. 481. Georg. p. 574. Sigeb. chr.

Depuis la déposition du patriarche Euthymius, l'église de Constantinople étoit divisée, une partie des ecclésiastiques s'étant séparée de ceux qui avoient approuvé les quatrièmes noces de Léon. Nicolas, voulant réunir les esprits, s'adressa au pape, et Jean x envoya des légats qui rétablirent la concorde. La discipline au sujet des mariages fut réglée par un édit de l'empereur Constantin, dont on faisoit tous les ans une lecture publique dans le jubé de Sainte-Sophie. Cet édit portoit qu'à commencer de la présente année 920, les quatrièmes noces ne seroient plus permises, sous peine d'exclusion de l'entrée de l'église tant qu'elles subsisteroient. Les troisièmes noces ne se permettoient même qu'avec cer-

Cedr. p. 519. Leo. p. 497. Constant. 13 novel. Incert. contin. p. 246. Simeon, p. 481. Georg. p. 574. Baronius. Pagi ad Baron. Balsamon ad epist. Basilii ad Amphiloc. Fleury, hist. ecclés. l. 54, art. 55.

taines restrictions. Balsamon, qui vivoit à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, observe que, malgré cette constitution, l'église grecque, jusqu'à son temps, ne permettoit pas les troisièmes noces. Dans un synode composé des prélats qui se trouvoient à Constantinople, et dans lequel les autres ecclésiastiques furent admis, on décida que le quatrième mariage de Léon, qui avoit excité tant de dissensions et de scandale, n'avoit été toléré que par ménagement pour la personne du prince, afin de ne pas aigrir un esprit qui se seroit porté à des excès encore plus condamnables. C'étoit justifier la conduite d'Euthymius : aussi sa mémoire fut-elle rétablie en honneur. Son corps fut transféré en grande pompe à Constantinople. Mais son nom, que Nicolas avoit rayé des Diptyques, n'y fut remis que long-temps après par le patriarche Polyeucte. On parle sur cette année d'une incursion de Sarrasins qui obligea de transporter à Naples le corps de saint Séverin, déposé auparavant dans un lieu nommé le Château de Lucullus, entre Naples et Pouzzoles.

An. 921. Cedr. p. 619, 620. Leo. p. 491. Joël, p. 180. Vita Basil. jun. Incert. contin. p. 246, 247, 248. Incert. contin. p. 446, 447, 448. Georg. p. 574, 575, 576. Sigeb. chr. Zon. t. 2, p. 183.

L'ascendant que Romain prenoit sur le jeune prince révoltoit les anciens serviteurs de la famille impériale. Ils gémissoient de voir leur maître naturel réduit à une sorte d'esclavage. Ce mécontentement fit éclore grand nombre de complots contre Romain, et, dès la seconde année de son règne, il se vit environné de conjurations qu'il eut le bonheur d'étouffer dans leur naissance. Etienne, maître du palais, Théophane, réparateur des murs, Paul, intendant de l'hôpital des orphelins, ligués ensemble pour le détrôner, furent découverts ; ils en furent quittes pour être revêtus de l'habit de moine, et relégués dans l'île d'Antigonie : c'étoit une île du Bosphore. A peine Romain étoit sorti de ce danger, qu'il tomba dans un autre. Comme il faisoit la revue de la maison impériale avec Constantin, un domestique du patrice Arsène vint l'avertir que son maître, de concert

avec Paul, capitaine des manglabites (c'étoit un corps de la garde, armé de massues), étoit prêt à se saisir de sa personne. Sur cet avis, il retourna au palais à toute bride avec Constantin. Les deux coupables furent fouettés, aveuglés, et exilés, avec confiscation de leurs biens. Le mauvais succès de ce complot n'intimida pas le trésorier Anastase. Il engagea dans son dessein les secrétaires Théoclète et Démétrius, le chambellan Théodoret, Nicolas Cubaze, et Théodote, pilote de la galère du prince. Surpris et convaincus, ils furent fustigés dans les carrefours de la ville, rasés et envoyés en exil. On épargna au chambellan l'ignominie publique; il fut fouetté dans le palais. Tant de conjurations en faveur de Constantin auroient pu engager l'usurpateur à en couper la racine en faisant périr ce prince ; ce qui lui eût été facile. Mais Romain, plus ambitieux que méchant, se contenta de le rendre méprisable en prenant le pas au-dessus de lui dans toutes les cérémonies et dans les inscriptions des actes publics. Quelque temps après, il donna la même prérogative à son fils Christophe, qu'il avoit nommé Auguste ; en sorte que Constantin, seul empereur légitime, n'étoit plus que le troisième dans la maison impériale, et rien dans l'empire. C'étoit une contravention formelle au serment que Romain avoit fait de ne rien attenter contre l'honneur de ce prince ; mais quel ambitieux tint jamais compte de ses sermens ?

A ne considérer que le genre de peines dont on châtioit alors les plus grands crimes, on seroit tenté de croire que les Grecs de ce temps-là étoient plus humains que n'avoient été les Romains mêmes. Rarement on condamnoit au dernier supplice ; les forfaits les plus criminels n'étoient ordinairement punis que de l'exil, de la confiscation des biens, de la perte des yeux. On faisoit moines des gens qui méritoient la mort. Mais ce n'étoit pas un effet de l'adoucissement des mœurs. Dans les états qui dégénèrent, toutes les idées s'affoiblissent, les

vertus perdent leur énergie, et les crimes leur atrocité: il reste toujours assez de vigueur pour en commettre, mais trop peu pour les punir. Un Athénien, nommé Rhentace, parent du patrice Nicétas, perdu de débauche et accablé de dettes, s'ennuya de voir son père vivre trop long-temps; il résolut de s'en défaire. Le vieillard, averti, prend la fuite, et fait voile vers Constantinople pour se mettre à l'abri du trône. Il est pris par des pirates et emmené en Crète. Le fils, devenu maître des biens paternels, les vend et passe à Constantinople, où s'étant réfugié dans l'enceinte de Sainte-Sophie, parce que son dessein parricide avoit éclaté, il continue de se livrer au plaisir. Romain, informé de l'abus que ce scélérat faisoit de cet asile, ordonne de l'en tirer et de lui faire son procès. Rhentace, instruit de cet ordre, prend le parti de se sauver chez les Bulgares, et, pour y être mieux reçu, il contrefait des lettres de Romain à Siméon. On l'arrête, on le trouve saisi de ces lettres, et, pour ce double crime, on se contente de lui crever les yeux et de le dépouiller de tous ses biens.

Cedr. p. 620, 621. Leo. p. 497, 498. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 247, 248, 249. Symp. p. 481, 482. Georg. p. 575, 576. Liutp. in legat. Lup. Protosp. et ibi Peregrin.

Siméon s'ennuyoit du repos. Il prit le chemin de Constantinople avec quelques troupes légères. Pothus Argyre eut ordre de marcher à sa rencontre; il s'avança jusqu'à Thermopolis, d'où il envoya Michel, un de ses officiers, avec un détachement pour reconnoître l'ennemi. Michel, surpris dans une embuscade et enveloppé de toutes parts, se défendit courageusement. Abattant sous ses coups tout ce qu'il trouvoit devant lui, il s'ouvrit un passage, et regagna le gros de l'armée; mais il mourut bientôt après d'une blessure dont sa valeur n'avoit pu le garantir. Siméon, qui ne songeoit d'abord qu'à faire une course dans le pays ennemi, retourna sur ses pas pour assembler son armée, dont il donna le commandement à deux habiles capitaines. Après sa retraite, les Grecs, croyant la campagne terminée,

s'étoient aussi retirés à Constantinople. Mais Romain, apprenant que les Bulgares revenoient avec de plus grandes forces, joignit aux troupes qu'il avoit d'abord employées toutes celles de la maison impériale, et les fit partir sous le commandement de trois généraux, Jean surnommé *le Recteur*, Léon et Pothus. Léon étoit son gendre, dont j'ai déjà parlé; Pothus étoit frère de Léon. Pour soutenir cette armée, Alexis Mosèle, grand-amiral, borda de vaisseaux le golfe de Céras. Les Grecs, ayant ordre de ne pas s'éloigner de Constantinople, campèrent dans une plaine basse auprès du golfe; et lorsqu'ils croyoient les Bulgares encore fort éloignés, ils les virent paroître sur les éminences et fondre tout à coup sur eux avec de grands cris. Le général Jean est le premier à prendre la fuite; le patrice Photin, le voyant poursuivi, s'efforce avec sa troupe d'arrêter les ennemis; il lui donne le temps de gagner une chaloupe; mais il lui en coûte la vie ainsi qu'à sa troupe, qui est taillée en pièces. L'amiral, qui étoit descendu à terre pour combattre, voulant remonter dans un vaisseau, tombe chargé du poids de ses armes, et est englouti dans les eaux. Léon et Pothus se sauvent dans un château voisin. Le reste de l'armée, fuyant vers le rivage pour gagner la flotte, est massacré, pris ou noyé. Les Bulgares, vainqueurs, mettent le feu au palais des Fontaines; c'étoit une superbe maison de plaisance, où les empereurs alloient souvent prendre le frais. Ils pillent, brûlent, détruisent tout sur les bords du golfe, jusqu'aux portes de la ville, et se retirent chargés de butin. Dans le même temps l'empire recevoit un autre échec en Italie. Landulf, prince de Bénévent et de Capoue, ayant pris les armes, attaqua les Grecs près d'Ascoli et les défit. Ursiléus, qui les commandoit, fut tué dans le combat, et presque toute l'Apulie se rendit au vainqueur. Un autre événement fit perdre la Calabre. Jean Muzalon, gouverneur de cette province, s'étoit rendu odieux aux peuples par sa dureté

insupportable. Ils se soulevèrent, le tuèrent, et se donnèrent à Landulf. Pour recouvrer cette partie de l'Italie, Romain résolut de mettre une flotte en mer; mais auparavant il tenta la voie de la négociation. Il en chargea le patrice Côme, ami de Landulf. Côme, moitié par adresse et par insinuation, moitié par menaces, en faisant entendre au prince qu'il alloit s'attirer sur les bras toutes les forces de l'empire, l'engagea enfin à conclure un traité. Non-seulement Landulf abandonna la Calabre, il travailla même, de concert avec Côme, à ramener les Apuliens et les Calabrois à l'obéissance, et la paix fut rétablie en Italie.

An. 922.

Cedr. p. 621. Leo. p. 498. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 249. Simeon. p. 482. Georg. p. 576, 577. Const. Porp. l. 2. them. 6.

Le 20 février de l'année suivante 922, mourut Théodora, femme de Romain. Ce prince, voulant honorer sa mémoire par un monument singulier, changea en monastère le palais où elle avoit fini ses jours. Pour remplir la place d'impératrice, il fit couronner Sophie, femme de son fils Christophe, déjà empereur. Elle étoit fille du patrice Nicétas, maître du palais, qui avoit aidé Romain à parvenir à l'empire.

Les rois d'Ibérie étoient alliés de l'empire, et ces princes, moins fiers que leurs ancêtres, s'en étoient rendus les vassaux en acceptant le titre de curopalates, devenu chez eux héréditaire. Celui qui régnoit alors vint à Constantinople, et Romain s'empressa de le recevoir avec honneur et d'étaler à ses yeux toute la pompe impériale. On avoit superbement décoré la grande place, par où on le fit passer à son arrivée. De là on le conduisit à Sainte-Sophie, dont l'intérieur étoit orné de riches tapisseries, des plus belles peintures, et de tout ce que le trésor de cette église opulente pouvoit fournir d'or et de pierreries. Le prince barbare, ébloui de cette magnificence, qui relevoit encore la beauté et la majestueuse grandeur de cet admirable édifice, s'écria que c'étoit là véritablement la maison de l'Être suprême: et, comparant ce luxe brillant avec la pauvreté de son

pays, il remporta une merveilleuse idée de la puissance de l'empire, dont il ne connut pas la foiblesse.

An. 923.
Cedr. p. 621, 651.
Leo. p. 498, 499.
Incert. contin. p. 249, 250.
Simeon, p. 482.
Georg. p. 577, 578.
Du Cange, const. christ. l. 4, *c.* 12.

Après un an d'inaction, les Bulgares revinrent au voisinage de Constantinople. L'opulence de cette grande ville avoit bientôt réparé les dommages causés par les incursions des ennemis; et c'étoit pour eux un nouvel attrait. Ils avancèrent jusqu'au palais de l'impératrice Théodora, femme de Théophile, situé hors de la ville; et n'y trouvant aucune défense, ils le pillèrent et y mirent le feu. Les habitans étoient consternés. Romain, voulant ranimer les courages, invita les officiers de guerre à un splendide festin. L'insolence des Bulgares fit le sujet de l'entretien des convives, et l'empereur n'oublioit rien de ce qui pouvoit échauffer les cœurs. Ses discours pathétiques, aidés de l'ardeur que le vin inspire, ayant exalté les esprits, tous devinrent autant de héros, tous promettoient à l'envi de se sacrifier pour l'honneur de l'empire. Sactice, commandant de la garde de nuit, se signala entre tous par ses bravades; et dès le lendemain, au point du jour, encore embrasé de cette chaleur téméraire, suivi seulement de la compagnie qu'il commandoit, il vole au camp ennemi: il le trouve presque abandonné. Les Bulgares étoient déjà dispersés dans les campagnes pour butiner. Il massacre ceux qui étoient restés à la garde du camp : mais quelques-uns échappés du carnage, ayant averti leurs camarades, Sactice se voit bientôt enveloppé d'une armée nombreuse, qui fond sur lui de toutes parts. Il combat longtemps avec une valeur désespérée; obligé de céder au nombre, il bat en retraite. Son cheval s'étant embourbé au passage d'un ruisseau, il reçoit une blessure mortelle. Dégagé enfin par ses efforts et par le secours de ses gens, qui, toujours poursuivis, s'arrêtoient de temps en temps pour faire face aux ennemis, il arrive au faubourg de Blaquernes; et, ayant perdu ses forces avec son sang, il se fait porter dans l'église du Saint-Sépulcre, où il

expire la nuit suivante, au grand regret de l'empereur et des soldats, qui donnoient à une fougue insensée l'admiration due à une sage valeur. Les Bulgares, après leurs ravages, reprirent le chemin de leur pays. Siméon, mécontent de tirer si peu de fruit de tant d'expéditions, résolut de faire un dernier effort pour se rendre maître de l'empire. Il conclut un traité de ligue avec le calife d'Afrique. Les conditions étoient que le roi bulgare viendroit par la Thrace avec toutes ses forces attaquer Constantinople; que les Sarrasins l'assiégeroient par mer; qu'après la prise les deux nations partageroient le pillage, et que Siméon demeureroit en possession de la ville. Les députés du calife accompagnèrent ceux du roi pour obtenir de lui la ratification du traité. Ils furent arrêtés en Calabre et envoyés à Constantinople. Romain, qui sentoit combien cette ligue étoit dangereuse pour l'empire, profita de cette occasion pour la rompre et pour détacher le calife des intérêts de Siméon. Il fit mettre en prison les députés bulgares, traita au contraire les Sarrasins avec honneur, les chargea de présens pour eux-mêmes et pour leur prince, leur recommandant de lui dire *que c'étoit ainsi que les Romains se vengeoient des ennemis qu'ils estimoient.* Il s'excusoit en même temps sur les troubles d'Italie de n'avoir pas encore payé le tribut annuel des vingt-deux mille pièces d'or, et promettoit une prompte satisfaction. Les députés, de retour en Afrique, inspirent au calife tant d'amitié pour Romain, et par les éloges qu'ils firent de sa générosité, et par les présens qu'ils lui mirent entre les mains, que ce prince non-seulement renonça à l'alliance des Bulgares, mais remit même à l'empereur la moitié du tribut qu'il étoit en droit d'en exiger.

On déterra vers ce temps-là, dans le monastère de Saint-Mamas, hors de la ville, trois urnes de bronze remplies de cendre, l'une plus grande, et ornée de bas-

reliefs; les deux autres plus petites et tout unies. On se persuada que ces cendres étoient celles de Maurice et de ses enfans, quoique cette opinion ne s'accordât guère avec ce que les historiens rapportent des suites de la mort de ce prince. Romain les fit apporter dans la ville par le patrice Pétronas, et déposer dans le monastère de Myrelée, qu'il avoit fait bâtir.

Curcuas, chargé de la défense de l'empire du côté de l'Euphrate et de la Syrie, réprimoit depuis quatre ans toutes les entreprises des Sarrasins. Mais, en 924, il s'éleva des troubles sur la frontière de l'Arménie et du Pont. Le patrice Bardas Boïas commandoit en cette contrée. Voulant apparemment se faire une principauté sans courir lui-même aucun risque, il excita deux seigneurs puissans, Adrien et Tazate, à prendre les armes. Ils levèrent l'étendard de la révolte en s'emparant d'une place forte nommée *Païpert*. Curcuas, qui se trouvoit alors à Césarée de Cappadoce, accourut au bruit de ces mouvemens; il livra bataille aux rebelles, les défit, prit Adrien avec les principaux officiers, auxquels il fit crever les yeux. Il renvoya les simples soldats sans leur faire aucun mal. Quant à Tazate, s'étant réfugié d'abord dans une forteresse, il se rendit ensuite à Constantinople sur la parole qu'on lui donna de l'impunité, et fut reçu entre les gardes de l'empereur, nommés *les manglabites*. Peu de temps après, comme on eut découvert qu'il songeoit à s'enfuir pour exciter de nouveaux troubles, on le punit d'aveuglement. Boïlas, auteur de cette rébellion, auroit mérité un châtiment encore plus rigoureux. Mais Romain, dont il étoit ami, quoique informé de sa perfidie, se contenta de le faire moine. Dans ce même temps, les Sarrasins d'Italie prirent Oria entre Brinde et Tarente, tuèrent toutes les femmes, et allèrent vendre les hommes en Afrique. Ils s'emparèrent aussi, dans ce même pays, de la roche de Sainte-Agathe.

An. 924.
Cedr. p. 622.
Leo. p. 499.
Incert. contin. p. 228, 250.
Simeon, p. 482, 483.
Georg. p. 578.
Lup. protosp. chron.
Chron. barenses.
Murat. annal. ital. t. 5, *p.* 301.

An. 925. Cedr. p. 622. Leo. p. 499. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 250, 251. Simeon, p. 483. Georg. p. 573.

Le patrice Léon commandoit dans Andrinople. C'étoit un guerrier aussi remuant que Siméon même. Il ne cessoit de faire des courses dans le pays des Bulgares, et ne leur donnoit point de repos. Siméon résolut de se délivrer d'un voisin si incommode. Il vint assiéger Andrinople, et mit tout en œuvre pour la prendre de force. L'infatigable Léon repoussoit tous ses assauts, réparoit les brèches, et, par de fréquentes sorties, animant sa garnison par son exemple, il démontoit les machines des assiégeans, les tailloit en pièces, et ne rentroit jamais dans la place sans être couvert du sang des Bulgares. La trahison seule put faire succomber cet indomptable guerrier. Les habitans, pressés par la famine, livrèrent à Siméon la ville et le gouverneur. Le roi se vengea lâchement sur lui des maux que le droit de la guerre lui avoit permis de faire aux Bulgares. Il ne le mit à mort qu'après lui avoir fait endurer les supplices les plus cruels. Content d'avoir satisfait sa colère, il se retira, laissant une garnison dans la ville. Mais l'armée grecque, qui n'avoit pu être assez tôt préparée pour faire lever le siége, étant arrivée quelques jours après la retraite de Siméon, la garnison prit la fuite et laissa la place au pouvoir de ses anciens maîtres.

Leo. p. 502. Zon. t. 2, p. 188. Incert. contin. p. 254. Simeon, p. 586. Georg. p. 581. Oriens christ. t. 1, p. 252. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 55, art. 12.

Nicolas, qui remplissoit le siége de Constantinople depuis quatorze ans qu'il avoit été rétabli, mourut le 15 mai de cette année 925. Quoiqu'il ait paru trop occupé des affaires séculières pour être irréprochable dans un siècle plein de noires intrigues, et qu'il soit difficile de justifier un assez grand nombre de ses actions, cependant les Grecs, apparemment jaloux de l'honneur de leur capitale, l'ont inséré dans leur calendrier au nombre des saints. Au mois d'août suivant, on lui donna pour successeur Etienne, déjà archevêque d'Amassée, qui étoit eunuque.

An. 926. Cedr. p. 622.

L'année suivante, les Grecs se vengèrent des cruautés que Léon le Tripolite avoit exercées vingt-deux ans au-

paravant sur Thessalonique. Ce pirate, à la tête d'une nombreuse flotte, après avoir désolé sur son passage les îles de l'Archipel, étoit à l'ancre dans le port de Lemnos. Le patrice Jean Radin alla l'attaquer, le défit, prit, brûla ou coula à fond tous ses vaisseaux. Il n'en échappa qu'un seul : c'étoit celui de Léon, qui se sauva plein de désespoir et couvert de honte.

Leo. p. 497. *Zon. t.* 2, *p.* 188. *Incert. contin. p.* 251. *Simeon, p.* 487. *Georg. p.* 578.

Au mois de septembre, Siméon mit toutes ses troupes en campagne et marcha vers Constantinople, ravageant la Macédoine et la Thrace, sans laisser même sur pied aucun arbre. S'étant avancé jusqu'à la porte de Blaquernes, il demanda une conférence pour traiter d'accommodement. Romain lui envoya le patriarche Etienne, le patrice Michel Stypiote, et Jean, devenu ministre d'état, à la place d'un autre du même nom, et surnommé *le Recteur*, qui, se voyant calomnié auprès du prince, avoit renoncé aux affaires pour se renfermer dans un monastère qu'il avoit fondé. Siméon, après s'être entretenu avec eux, les renvoya, demandant à conférer avec l'empereur même, dont il connoissoit, disoit-il, l'équité et la prudence. Romain fut flatté de cette marque d'estime. Il désiroit ardemment la paix, et étoit vivement affligé de voir répandre tant de sang. Il fit aplanir le rivage à la pointe du golfe, pour y donner à sa galère un accès facile et commode. On forma ensuite une enceinte entourée d'une forte palissade, où devoient se rendre les deux princes. Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, Siméon donnoit une nouvelle preuve de son éloignement de la paix en brûlant une célèbre église de la sainte Vierge, et ravageant tout le territoire voisin. L'empereur, au contraire, s'occupoit de dévotion; prosterné dans l'église de Notre-Dame de Blaquernes, il arrosoit la terre de ses larmes, priant Dieu d'amollir le cœur de Siméon et de lui inspirer des pensées de paix. On gardoit dans cette église un manteau qu'on disoit avoir appartenu à la sainte Vierge; il s'en revêtit par-

Cedr. p. 622, 623, 624. *Leo. p.* 499, 500, 501. *Zon. t.* 2, *p.* 188, 189. *Glycas, p.* 300. *Incert. contin. p.* 251, 252, 253. *Simeon, p.* 483, 484, 485. *Georg. p.* 578, *et seqq.*

dessus ses habits impériaux, comme d'une cuirasse impénétrable, et, suivi d'une partie de sa garde bien armée, il monta dans son navire pour se rendre au lieu de la conférence. C'étoit le 9 novembre. Siméon y vint de son côté au milieu d'une troupe nombreuse de Bulgares, dont les armes brilloient d'or et d'argent. Ils célébroient les louanges de leur roi par des chansons et des acclamations, affectant de lui donner en langue grecque tous les titres dont on avoit coutume de décorer les empereurs. Les murs de Constantinople étoient bordés d'une foule de peuple qui considéroit avidement ce brillant spectacle. L'empereur, s'avançant d'un air intrépide à la vue de tant d'ennemis, entra le premier dans l'enceinte, où il attendit Siméon. Après les otages donnés de part et d'autre, Siméon, ayant fait visiter le lieu de crainte de quelque surprise, descendit de cheval et s'approcha de l'empereur. Les deux princes s'étant salués et embrassés, l'empereur parla en ces termes : « Prince, j'entends dire que vous êtes vraiment chrétien, attaché d'esprit et de cœur à notre sainte religion : je vois cependant « que vos actions ne s'accordent guère avec votre croyance. « Un vrai chrétien cherche la paix ; il chérit les autres « hommes comme ses frères. Notre dieu est un dieu de « paix ; il n'appartient qu'aux infidèles, comme aux « animaux féroces, de se repaître de carnage. Si donc « vous voulez mériter le titre qui nous est commun et « dont vous vous faites honneur, mettez fin à tant de funestes guerres ; purifiez vos mains sanglantes pour ne les « plus tremper dans le sang de mes sujets ; épargnez celui des vôtres, et faisons une paix durable. Vous êtes « homme, et vous attendez comme nous une autre vie ; « peut-être notre corps ne sera-t-il demain qu'une vile « poussière, mais qui se ranimera un jour pour subir le « sort qu'aura mérité notre âme immortelle. Une fièvre « peut nous faire tomber le sceptre des mains. Placez-« vous devant le tribunal du souverain juge : couvert

« du sang de tant de peuples, de quel œil l'envisagerez-« vous? Comment vous justifierez-vous d'avoir ôté la « vie à tant de ses créatures? Si c'est l'amour des trésors « qui vous rend inhumain, retenez votre bras, je satis-« ferai vos désirs. Je ne croirai jamais payer trop cher « une paix qui sauvera les peuples, qui conservera les « enfans aux pères, aux femmes leurs époux, à vous-« même vos sujets, la tranquilité de la vie et le calme de « la conscience. » Siméon, touché de ces paroles, consentit à la paix. Il n'étoit plus question que d'en dresser les articles. Cette négociation fut remise à la prudence des plénipotentiaires qui seroient nommés par les deux princes. Ils s'embrassèrent avec tendresse, et, dans leurs adieux mutuels, l'empereur combla Siméon de magnifiques présens. Le roi bulgare, de retour dans son camp, assembla son conseil, et fit l'éloge de la sagesse et de la modération de l'empereur. Peu de jours après, il reprit la route de ses états.

Constantin Porphyrogénète, seul empereur légitime, voyoit déjà au-dessus de lui Romain et son fils aîné Christophe. Son caractère doux et timide souffroit avec patience cet indigne abaissement. Quelques auteurs disent même que le mépris de Romain alloit jusqu'à lui refuser le traitement nécessaire, et que ce prince, habile dans les arts, et surtout dans la peinture, étoit quelquefois réduit à vendre les amusemens de son loisir pour subvenir à ses besoins. L'ambition de Romain ne se trouva pas encore satisfaite. Il donna dans la suite la qualité d'Auguste à ses deux autres fils Etienne et Constantin, et il leur associa encore Romain, fils aîné de Christophe. Tous ces nouveaux Augustes prirent le pas sur Porphyrogénète. Romain avoit un quatrième fils nommé Théophylacte. Comme il le destinoit à remplir le siége de Constantinople, il l'avoit fait tonsurer dès l'enfance par le patriarche Nicolas, qui peu après lui donna le soudiaconat, et le fit son syncelle.

Cedr. p. 624. Leo. p. 501. Zon. t. 2, p. 189. Manas. p. 113. Vita Basil. jun. Incert. contin. p. 254, 255. Simeon, p. 485. Georg. p. 581. Sigeb. chron. Du Cange, fam. byz. p. 146.

Elmacin.

Les auteurs arabes parlent d'une entreprise que Romain fit vers ce temps-là sur l'Egypte, et dont la certitude n'est appuyée que sur leur témoignage : les historiers grecs n'en font aucune mention. Elmacin raconte que les gardes des embouchures du Nil prirent une frégate légère, où se trouva un homme magnifiquement vêtu. On l'interrogea; il avoua qu'il étoit espion, et que l'empereur devoit envoyer en Egypte mille barques armées en guerre. Sur ce rapport, l'émir d'Egypte se hâta de se mettre en défense. Il garnit de vaisseaux toute la côte entre Alexandrie et Damiette; il fit dresser des tours mobiles sur des roues de fer. Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, la tempête jeta sur les côtes un vaisseau grec, d'où sortirent deux hommes qui déclarèrent qu'un an auparavant l'empereur avoit envoyé en Egypte un de ses parens pour reconnoître l'état du pays. On ne douta pas que ce ne fût celui qu'on avoit trouvé dans la frégate. Le bruit courut que la flotte grecque, étant en mer, avoit été attaquée d'une violente tempête; que trois cents barques avoient péri avec tout leur équipage, et que les autres étoient retournées à Constantinople. Les musulmans continuoient leurs préparatifs; mais, un vent impétueux ayant tout détruit, ils reçurent de la Syrie d'assez puissans secours pour ôter aux Grecs toute espérance de faire aucun progrès en Egypte.

Constant. Porphyr. de adm. imp. c. 23. Du Cange, fam. dalm. p. 271, 272.

Ce fut aussi dans ce temps-là que Zacharie, prince des Serves, protégé par l'empereur, fit la guerre aux Bulgares. Voici quelle en fut l'occasion. Sous le règne de Léon, Pierre, roi de Servie, allié de Siméon, fut soupçonné d'entretenir des intelligences secrètes avec les Grecs. Le roi bulgare envoya une armée dans ses états. Pierre fut pris et conduit en Bulgarie, où il mourut en prison. Paul lui ayant succédé par la faveur de Siméon, Romain lui suscita un rival. C'étoit Zacharie, qui avoit sur la couronne des droits légitimes, étant issu de la branche aînée des rois de Servie. Ce prince, chassé

son pays, avoit trouvé asile auprès de Romain, qui
i fournit des troupes pour se rétablir. Mais Paul le
éfit, et l'envoya prisonnier en Bulgarie. Trois ans après,
s intérêts changèrent. La guerre s'étant élevée entre
aul et Siméon, Zacharie, soutenu par les Bulgares
ussi-bien que par les Grecs, monta sur le trône, et dans
guerre qui survint ensuite entre Romain et Siméon,
se déclara pour l'empereur, attaqua les Bulgares, les
éfit, et fit porter à Romain la tête de leurs généraux.
iméon, irrité, lève une grande armée, et marche contre
acharie, qui, effrayé d'un si puissant armement, aban-
onne ses états et s'enfuit en Croatie. Les Bulgares font
lire à sa place Zeesthlave, réfugié chez eux, jeune prince
e la race royale; mais ce n'étoit qu'une feinte de leur
art; leur dessein étoit de s'emparer du pays. En effet,
yant conduit Zeesthlave sur la frontière, où se rendi-
ent en même temps les seigneurs serves pour recevoir
eur roi, ils se saisirent et du roi et des seigneurs, les
hargèrent de chaînes et les emmenèrent en Bulgarie.
ls entrèrent ensuite dans le pays, qu'ils saccagèrent et
lépeuplèrent entièrement, transportant chez eux tous
es habitans, de quelque condition qu'ils fussent. Ils pas-
èrent de là en Croatie, pour y porter la même désola-
ion; mais ils furent eux-mêmes taillés en pièces. Sept
ans après, Zeesthlave, s'étant échappé des mains des Bul-
gares, revint en Servie, où il ne trouva dans tout le
pays que cinquante misérables, devenus presque sau-
vages, et ne vivant que de leur chasse. Il eut recours à
l'empereur grec, dont il promit de se rendre vassal,
comme l'avoient été les premiers rois de Servie. Romain
lui accorda du secours; il lui renvoya tous les Serves qui
s'étoient réfugiés en grand nombre dans l'empire. Ceux
qui s'étoient dispersés dans les contrées voisines revin-
rent aussi de toutes parts, et bientôt la Servie recouvra
son ancienne population. Elle se maintint à l'ombre de
l'empire, auquel elle demeura soumise tant que Romain

régna. Mais ensuite les Serves, ennuyés de cette dépendance, se mirent en pleine liberté.

Constant. Porphyr. de adm. imp. c. 50.

Les Esclavons cantonnés dans le Péloponèse, payoient à l'empire depuis quatre-vingts ans le tribut léger qui leur avoit été imposé sous le règne de Michel III. Ils tentèrent de secouer le joug, et refusèrent de reconnoître le gouverneur, de fournir des troupes, et de payer aucune redevance. Crinites Arotras, envoyé depuis peu dans ce pays, eut ordre d'employer la force pour les dompter, ou de les exterminer. Il les attaqua, brûla leurs campagnes, et les poursuivit sans relâche dans leurs retraites, où ils se défendirent pendant huit mois. Enfin, réduits à l'extrémité, ils se soumirent et demandèrent grâce. On leur pardonna leur révolte; mais on augmenta les impôts dont ils étoient chargés. Ce peuple misérable, hors d'état de payer ce qu'on exigeoit, implora la clémence de l'empereur, qui voulut bien remettre ce qui avoit été imposé de nouveau.

Ceux qu'on nomme aujourd'hui Maïnotes, et qui habitent ce même pays, ne descendent point de ces Esclavons qui étoient distingués en Milinges et Ezérites, comme je l'ai dit ailleurs. Selon Constantin Porphyrogenète, les Maïnotes sont un reste des anciens Grecs, qui ne se sont jamais mêlés avec les nouvelles peuplades. Opiniâtrément attachés à l'idolâtrie, ils s'étoient cantonnés avec leurs idoles dans les défilés du mont Taygète, et n'ont reçu le baptême que sous le règne de Basile le Macédonien. Leur pays est sans eau, inaccessible, fertile seulement en oliviers. Ils tirent leur nom de la ville de Maïna, et c'est la plus ancienne mention que je trouve de cette ville sous ce nom. Elle se nommoit auparavant Messa, entre le mont Taygète et le golfe Messéniaque, aujourd'hui le golfe de Coron, vers la pointe du cap de Ténare. Soumis à l'empire, ils recevoient du commandant de la province un gouverneur particulier, et payoient un tribut annuel de quatre cents pièces

l'or. Ce peuple, autrefois séparé de ses voisins, l'est encore aujourd'hui. Environné de la puissance ottomane, mais défendu par l'âpreté de ses montagnes et par la férocité de son caractère, il forme une république indépendante.

Romain se croyoit affermi sur le trône depuis qu'il y avoit placé sa famille. Environné de trois empereurs, il sembloit être hors d'atteinte. Cependant peu de jours après, dans le même mois d'octobre, il courut risque d'être renversé par une conjuration. Jean, ministre d'état, avoit épousé la fille du patrice Côme, intendant des postes de l'empire. Côme, désirant ardemment de voir sa fille impératrice, aiguillonna l'ambition de son gendre. Constantin, grand-maître d'hôtel, entra dans ce complot; mais leurs démarches, quelque secrètes qu'elles fussent, donnèrent du soupçon à des courtisans jaloux peut-être de n'avoir pas été admis dans cette intrigue. Ils accusèrent le ministre, qui eut ordre de sortir du palais, mais avec permission d'y entrer et d'approcher du prince pour lui faire part de ses conseils dans les affaires du gouvernement. Romain étoit attaché à ce ministre complaisant et flatteur; il ne pouvoit se persuader qu'il fût coupable. Mais enfin, pressé par les accusateurs, qui n'oublièrent rien pour constater le crime, il fit de sérieuses recherches, et reconnut que le fait n'étoit que trop véritable. Il ordonna d'arrêter Jean, et de lui faire son procès. Jean prévint l'exécution de cet ordre en se sauvant dans un monastère, où il prit l'habit de moine. C'étoit, suivant l'usage de ce temps-là, une sauvegarde inviolable. Constantin se mit à couvert par le même moyen. Le châtiment ne tomba que sur Côme, qui fut traité avec plus de douceur qu'il ne méritoit. Il fut dépouillé de sa charge et battu de verges. Il arriva dans le même temps en Lydie un furieux tremblement de terre, qui fit ouvrir un large

Cedr. p. 624, 625.
Leo gr. p. 502.
Incert. contin. p. 254.
Simeon, p. 486.
Georg. p. 581, 582.

abîme, où furent engloutis des églises et des villag entiers avec leurs habitans.

An. 927.

Cedr. p. 625. Leo. p. 502. Zon. t. 2, p. 189. Glycas, p. 300, 301. Incert. contin. p. 255. Symp. p. 486, 487. Georg. p. 582. Liutp. hist. l. 3, c. 9. Idem, in legat. Pagi ad Baron.

La défaite de Siméon en Croatie lui causa un mor tel chagrin, qui le conduisit au tombeau le 27 mai d l'année suivante 927. Il eut pour successeur Pierre, u de ses fils. Le caractère guerrier de Siméon avoit procur beaucoup de gloire aux Bulgares; mais leurs succès le avoient coûté des fleuves de sang, et l'on peut dire qu la Bulgarie étoit ruinée à force de victoires. La mort d Siméon mit en mouvement les Croates, les Hongroi et tous les barbares du voisinage. Tous se préparoient écraser un jeune prince qui, outre la foiblesse de so âge et l'épuisement de ses forces, voyoit encore ses état désolés par la famine et ravagés par des nuées de sau terelles qui dévoroient l'espérance des moissons. D tant d'ennemis prêts à fondre sur la Bulgarie, le Grecs étoient les plus redoutés. La mort du défunt ro avoit rompu la négociation entamée pour la paix, e l'on savoit que Romain se disposoit à se venger sur l fils des maux que le père avoit faits à l'empire.

Le conseil des Bulgares fut d'avis de se montrer pr à faire la guerre pour trouver les Grecs plus dispos à faire la paix. Pierre fit marcher une armée en Macé doine, et envoya en même temps à Constantinople des seigneurs, avec un moine arménien nommé Calocyr adroit négociateur. Le roi bulgare déclaroit à l'em pereur *qu'il étoit en état de soutenir la guerre; ma qu'il ne tiendroit qu'à Romain que les deux nation vécussent en paix; que, pour la rendre même plus as surée, il étoit disposé à s'unir à l'empire par un ma riage, si l'on ne dédaignoit pas son alliance.* L'empe reur, qui avoit alors besoin de toutes ses forces cont les Sarrasins. écouta cette proposition. Il envoya su le-champ à Mésembrie le moine Théodose Abucès, e Constantin, clerc du palais, pour entrer en négoci

tions. Comme de part et d'autre on désiroit sincèrement la paix, elle ne fut pas long-temps à se conclure. Les envoyés grecs furent accompagnés à leur retour de neuf seigneurs bulgares. Les articles arrêtés dans la conférence furent acceptés de l'empereur, et les députés, cherchant dans la famille impériale une alliance pour leur roi, fixèrent leur choix sur Marie, fille de Christophe et petite-fille de Romain. La beauté de cette princesse leur répondoit du consentement de leur prince; ils le prièrent de se rendre en personne à Constantinople. L'empereur envoya au-devant de lui Nicétas son parent, maître du palais, pour l'amener avec honneur à la cour. Il alla lui-même le recevoir à la porte de Blaquernes, et l'embrassa tendrement à son arrivée. Après un moment d'entretien, on présenta la princesse à son futur époux. Théophane, grand-maître de la garde-robe, dressa les articles, et le traité de paix fut signé en même temps que le contrat de mariage, le 8 octobre. Le patriarche Etienne donna aux deux époux la bénédiction nuptiale dans l'église de Sainte-Marie de la Fontaine. On les conduisit ensuite dans la ville, où les noces furent célébrées avec magnificence. Trois jours après, la princesse, partant avec son mari, fut conduite par son père, sa mère et toute la cour jusqu'à l'Hebdome; les adieux furent de part et d'autre touchans et pleins de tendresse. Marie prit le nom d'*Irène*. Plusieurs auteurs rapportent que ce fut à l'occasion de ce mariage que Christophe et ses fils prirent le pas sur Constantin. Les Bulgares, disent-ils, le demandèrent ainsi pour faire honneur à leur reine; et Romain, peut-être auteur secret de cette demande, ne se fit pas long-temps prier pour l'accorder.

La révolte de Boïlas avoit été un signal de guerre pour les Sarrasins de Malatia. Ils recommencèrent leurs ravages sur les frontières de l'empire. Mais ils trouvèrent dans Curcuas, qui commandoit en Orient, un

Cedr. p. 626, 627. *Leo. p.* 504. *Incert. contin. p.* 257, 258.

Simeon, *p.* 487. *Georg. p.* 584, 585. *Elmacin. Abulfeda. Pagi ad Baron.*

ennemi invincible. Ce général, vaillant, habile, infatigable, les battit en toute occasion. Toujours les armes à la main, il portoit le fer et le feu jusqu'aux bords de l'Euphrate, ruinoit les campagnes, détruisoit les villages et les villes, massacroit ou faisoit esclaves hommes, femmes, enfans. Après avoir fait un désert de toute la contrée, il mit le siége devant Malatia, la capitale du pays, et la plus forte place des Sarrasins. Ses attaques, poussées avec vigueur, réduisirent bientôt les assiégés à l'extrémité. Ils demandèrent à capituler. L'émir Apochaps, et Aposalath, le plus distingué des habitans, vinrent se jeter à ses pieds. Ils allèrent par son ordre à Constantinople implorer la clémence de l'empereur; ils en obtinrent un traité de paix, par lequel ils s'obligeoient à se détacher du calife, et à servir l'empire contre les Sarrasins mêmes. Ils tinrent fidèlement parole: ils secondèrent Curcuas dans toutes ses entreprises, et c'étoit pour les Grecs un spectacle aussi étonnant que flatteur de voir deux Sarrasins entrer dans Constantinople à la tête d'une troupe de leurs compatriotes, qu'ils amenoient prisonniers, comme on se sert de certains animaux apprivoisés pour prendre et dompter ceux de leur espèce. Mais, les deux Sarrasins étant morts en 934, Malatia secoua le joug des Grecs, et se rendit à ses anciens maîtres. Curcuas, aidé de Mélias, ce préfet de Lycande dont j'ai parlé, assiégea de nouveau la ville, la prit de force et la rasa. Il ne traita pas avec moins de rigueur les autres places de cette contrée. Toute la petite Arménie fut réduite en province. Ce pays, fertile et abondant, joint à la préfecture de Lycande, fut pour le trésor de l'empereur une nouvelle source de richesses, et l'Euphrate, qui depuis long-temps ne voyoit que des musulmans sur ses bords, recommença de couler sous les lois de l'empire dans une partie considérable de son cours.

Cedr. p. 651.

Ce n'étoit pas sans peine que les Grecs conservoient

r qu'ils possédoient encore en Italie. Attaqués par les princes lombards, ils avoient sans cesse les armes à la main pour se maintenir en Apulie, où ils étoient maîtres de Bari, capitale du pays. Hugues, qui, de marquis de Provence, étoit devenu roi d'Italie, cherchoit à s'appuyer de l'alliance des puissances voisines. Il députa vers l'empereur grec le père de Liutprand, ce célèbre évèque de Crémone, qui y fut lui-même envoyé dans la suite. Entre d'autres présens plus considérables, l'ambassadeur amenoit deux beaux chiens de chasse, qui, effarouchés de l'habillement bizarre du prince grec, le prirent pour un animal sauvage, et, aboyant, grinçant des dents, ils alloient sauter sur lui et le mettre en pièçes, s'ils n'eussent été retenus par grand nombre de personnes. Malgré cet incident ridicule, Romain fit un accueil honorable à l'envoyé; il lui sut gré surtout de lui avoir mis entre les mains plusieurs prisonniers; c'étoient des chefs d'Esclavons qui pilloient le territoire de Thessalonique. Ils avoient attaqué l'ambassadeur sur son passage, et avoient été vaincus et pris eux-mêmes par son escorte.

Liutprand. hist. l. 3, c. 5.
Pagi ad Baron.
Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 422.

Le patriarche Etienne, après trois ans de pontificat, mourut le 18 juillet 928. Théophylacte, destiné depuis son enfance à cette dignité, n'étant encore âgé que de onze ou douze ans, Romain son père, fort peu instruit des lois ecclésiastiques, et aussi peu scrupuleux sur leur observation, n'osa cependant user de sa puissance en faveur d'un enfant si éloigné de l'âge canonique. Il semble néanmoins qu'il fut tenté de le faire, et qu'il balança long-temps. Ce fut apparemment la raison qui retarda l'élection du successeur. Enfin le moine Tryphon, personnage d'une vertu reconnue, fut ordonné patriarche le 14 décembre. Tous les historiens grecs s'accordent à dire que Tryphon ne fut nommé que par *interim*, jusqu'à ce que le jeune prince fût plus avancé en âge; ce qui supposeroit dans ce prélat confidentiaire

An. 928.
Cedr. p. 627, 628, 629.
Leo. p. 504.
Zon. t. 2, p. 190.
Glycas, p. 301.
Incert. contin. p. 258, 261.
Simeon, p. 487, 488, 489.
Georg. p. 585, 587.
Oriens christ. t. 1, p. 252, 253.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 55, art. 12.

et dans les Grecs qui l'ont mis au nombre des saints un grand mépris ou une grande ignorance des lois de l'Église. Je croirois plutôt que Tryphon entra de bonne foi dans le patriarchat; mais que le dessein de l'empereur et des prélats vendus à la cour qui le nommèrent étoit, sans qu'il le sût, de le destituer dès qu'ils pourroient mettre en place Théophylacte, et cette conjecture s'accorde avec l'événement. Tryphon gouvernoit depuis trois ans l'église de Constantinople, lorsque l'empereur, craignant apparemment de ne pouvoir aisément le faire sortir de place, s'il l'y laissoit plus long-temps, eut recours à une ruse également indigne du prince qui l'employa, et des prélats qui s'y prêtèrent. Théophane, métropolitain de Césarée, surnommé *le Porc* à cause de ses mœurs, affectant de prendre un vif intérêt à l'honneur de Tryphon, l'avertit *qu'on cherchoit tous les moyens de le destituer; mais que, la sainteté de sa vie le mettant hors d'atteinte, l'empereur, faute d'autre prétexte, prétendoit qu'il étoit ignorant jusqu'à ne savoir pas écrire; qu'il lui étoit facile de confondre une pareille imputation en signant seulement son nom:* ce que Tryphon fit sans difficulté au bas d'un papier que Théophane lui présenta. Cette signature ayant été portée à l'empereur, il fit écrire au-dessus un acte de démission volontaire, par lequel Tryphon renonçoit à l'épiscopat, dont il se reconnoissoit indigne. Cet acte, si facile à démentir, servit de fondement à un synode composé d'évêques de cour pour prononcer la déposition de Tryphon, qui retourna dans son monastère, où il mourut peu après. Cependant on n'osa encore nommer Théophylacte, et le siége de Constantinople demeura vacant jusqu'au mois de février 933.

Constant. Porphyr. de adm. imp. c. 45. Abulfeda.

Quoique les rois d'Ibérie fussent alliés et comme vassaux de l'empire, ils disputoient néanmoins aux Grecs la possession des pays limitrophes. Sous le règne de Léon, Catacale s'étoit rendu maître de Théodosiopolis

et de la Phasiane, d'où il avoit presque entièrement chassé les Sarrasins. Après le départ de ce général, le roi d'Ibérie s'étoit emparé de toutes ses places, et prétendoit s'y maintenir. Pour éviter une guerre avec ce prince, on convint que l'Araxe feroit la borne des deux états, et on abandonna aux Ibériens tout le pays situé au septentrion de ce fleuve. Les Sarrasins possédoient encore une partie du Baasparacan, aux environs du lac de Van, dans l'ancienne Arménie. Curcuas y conduisit une grande armée, mit le siége devant Aklat, situé à la pointe occidentale du lac, et força les habitans à demander la paix. Il ne l'accorda qu'à condition qu'ils planteroient la croix au milieu de leur mosquée, à quoi ils consentirent. Il alla ensuite attaquer Bidlis, qui n'en étoit pas trop éloignée; il y eut le même succès, et en exigea la même condition.

L'alliance contractée entre la famille impériale et Pierre, roi des Bulgares, n'avoit pas étouffé les défiances mutuelles; et trois ans après le mariage de Marie, Romain fit assez connoître ses mauvaises intentions par la protection qu'il s'empressa d'accorder à un rebelle. Jean, frère de Pierre, conspira contre ce prince avec plusieurs seigneurs. Le complot ne put demeurer caché. Jean fut fouetté, renfermé dans un cloître et revêtu de l'habit de moine. Les autres conjurés moururent dans les supplices. Romain, pour s'appuyer contre Pierre du crédit d'un prince remuant qui avoit encore beaucoup de partisans, envoya un moine à la cour de Bulgarie, sous prétexte de racheter quelques prisonniers, mais avec des ordres secrets d'enlever Jean et de l'amener à Constantinople. Le moine eut l'adresse de réussir. Jean fut reçu avec honneur; on lui fit quitter l'habit monastique, qu'il portoit à regret; on lui assigna de grands revenus en terres; l'empereur le maria avantageusement; et Christophe ne refusa pas de faire les honneurs de la noce, quoique l'époux fût l'ennemi

An. 930.
Cedr. p. 627, 628.
Leo. p. 505.
Incert. contin. p. 260.
Simeon, p. 488, 489.
Georg. p. 586.

de son gendre, les intérêts politiques ayant de tout temps fait taire la voix de la nature. Il n'en auroit pas tant fallu pour faire venir Siméon aux portes de Constantinople; mais son fils, d'un caractère doux et pacifique, ne témoigna aucun ressentiment. Peu de temps après, Michel, autre frère de Pierre, préférant la pourpre à l'habit de moine que son père Siméon lui avoit fait prendre, se révolta contre son frère, s'empara d'une forteresse, et attira sous ses étendards un parti nombreux. Mais il n'eut pas le temps d'en faire usage, étant mort au milieu de ses premiers mouvemens. Les Bulgares qui s'étoient attachés à lui formèrent une assez grande armée; et n'osant demeurer dans le pays, ils se jetèrent sur les terres de l'empire. Ils traversèrent la Macédoine et pénétrèrent en Epire, où ils s'emparèrent de Nicopolis, aujourd'hui Prévèse la vieille. Ils s'y maintinrent long-temps contre les forces des gouverneurs de la Grèce; mais enfin ils furent réduits à se soumettre.

An. 931.

Cedr. p. 627, 628, 636. *Leo. p.* 504, 505, 510. *Zon. t.* 2, *p.* 190. *Joël, p.* 180. *Vita Basil. jun. c.* 23. *Incert. contin. p.* 258, *et seqq. Simeon, p.* 487, 489. *Georg. p.* 585, 587, 588. *Du Cange, fam. byz. p.* 184.

Nicétas, maître du palais, avoit rendu les plus importans services à Romain pour l'élever à l'empire, et il en étoit récompensé. Sa fille Sophie avoit épousé Christophe, fils aîné de Romain, et déjà revêtu de la qualité d'empereur; elle avoit elle-même le titre d'Auguste. Mais cet ambitieux s'ennuya de ne voir son gendre et sa fille qu'au second rang, et pour les faire régner, il résolut de détrôner le père. Le secret fut trahi par un des complices, comme il arrive presque toujours. Nicétas fut rasé, banni et enfermé dans un monastère. On ne dit pas que Christophe eût aucune part à ce complot, ni même qu'il en eût connoissance; et la douleur extrême que témoigna Romain peu de temps après, lorsque la mort lui enleva ce fils, semble justifier pleinement Christophe, à moins que ces larmes ne fussent, comme il n'est pas rare à la cour, des larmes de théâtre. Sophie perdit avec son mari toute la considération

qu'elle avoit eue, et fut même obligée de sortir du palais. Christophe avoit eu deux fils et une fille : Romain, qui avoit aussi reçu le titre d'Auguste, et qui mourut avant lui, et Michel, qui, sans être honoré du même titre, avoit le privilége de porter la robe impériale et la chaussure de pourpre. Il fut mis au nombre des clercs après la disgrâce de ses oncles. Sa fille Marie, nommée aussi Irène, avoit épousé Pierre, roi des Bulgares, et pour empêcher la rupture entre les deux princes, elle faisoit de fréquens voyages à Constantinople. Après la mort de son père Christophe, elle vint rendre visite à Romain, son grand-père, et lui amena ses trois enfans. Elle fut reçue avec tendresse et s'en retourna chargée de présens.

Romain se consola de la mort de son fils par l'éclat d'une brillante cérémonie. Il étoit si contraire à la discipline de l'Eglise de charger du ministère épiscopal un jeune homme de seize ans, que l'empereur, pour autoriser une nouveauté si révoltante, voulut, malgré la jalousie ordinaire de l'église de Constantinople, s'appuyer du suffrage du pape. Albéric, alors maître de Rome, obligea le pape Jean XI, son frère, qu'il tenoit en prison, de satisfaire l'empereur. Jean envoya donc à Constantinople des légats, qui, non-seulement apportèrent l'approbation du pape, mais qui placèrent eux-mêmes le jeune prélat dans la chaire patriarchale, le 2 février 933. Son père, qui lui confioit le gouvernement d'un grand diocèse, ne jugea pas cependant à propos de l'abandonner lui-même à sa propre conduite ; et c'étoit une chose bien étrange de voir un patriarche de Constantinople sous la direction d'un gouverneur. On eut à se repentir de ne l'avoir pas laissé en cet état toute sa vie. Tant qu'il fut guidé par une main étrangère, il ne s'écarta pas de la modestie convenable à sa dignité. Mais, dès qu'il fut maître de ses démarches, il ne justifia que trop la sagesse des lois canoniques, qui ont fixé l'âge auquel il

An. 933.
Cedr. p. 638, 639.
Leo. p. 506.
Zon. t. 2, *p.* 194.
Joël. p. 180.
Glycas, p. 302.
Incert. contin, p. 261, 267.
Simeon, p. 489 495.
Georg. p. 587, 588.
Liutp. legat.
Du Cange, fam. byz. p. 147.
Fleury, hist. ecclés. l. 55, *art.* 51.
Oriens christ. t. 1, *p.* 253, 254.

est permis de monter aux divers degrés de la hiérarchie. Il ne connut plus de règle, et se livra sans pudeur à toutes ses passions. Il méprisoit les fonctions de son ministère. Maître des dispenses, il crut pouvoir se dispenser lui-même des lois de l'Evangile et de toute décence. L'histoire avertit qu'elle rougiroit de raconter ce qu'il ne rougissoit pas de faire. Il fournissoit aux dépenses de ses débauches par le trafic des évêchés et des autres places ecclésiastiques, qu'il vendoit au plus offrant. Il porta jusque dans le sanctuaire le goût de la dissipation et du plaisir; et pour égayer la sérieuse dignité des cérémonies de l'Eglise, il introduisit dans les offices publics les plus solennels des danses, des divertissemens, des clameurs insensées, des chansons profanes, et même déshonnêtes, qui, mêlées au chant des hymnes, allioient le culte du diable avec celui de la majesté divine. Un auteur qui vivoit cent cinquante ans après observe que cet usage monstrueux n'étoit pas encore aboli de son temps. On peut croire que c'est de là qu'il s'est répandu jusqu'en Occident, où une ignorance licencieuse a maintenu dans quelques diocèses, pendant des siècles entiers, un abus aussi scandaleux que ridicule, malgré toutes les censures ecclésiastiques. Les chevaux étoient la passion dominante de Théophylacte : on lui en comptoit plus de deux mille. Ses écuries emportoient tous ses soins; c'étoit pour lui la portion la plus chérie de son diocèse. Insensible aux misères des pauvres, il nourrissoit ses chevaux à grands frais des fruits les plus exquis, et n'épargnoit pour eux ni les liqueurs les plus recherchées ni les parfums les plus précieux. On rapporte qu'un jour de Jeudi saint, tandis qu'on célébroit la messe, on vint lui annoncer que sa plus belle jument, qu'on lui nomma, venoit de mettre bas. L'impatience que lui causa une nouvelle si intéressante lui fit achever le saint sacrifice avec une indécente précipitation ; il jette aussitôt ses habits pontificaux, court à son écurie

pour voir le poulain ; et ce ne fut qu'après l'avoir contemplé à son aise, qu'il revint à Sainte-Sophie achever l'office. Nous verrons dans la suite que cette frénésie lui causa la mort.

L'empereur, son père, tout vicieux qu'il étoit, eût été un meilleur évêque. Dévoré d'ambition et passionné pour les femmes, du moins rougissoit-il de ses vices. Il aimoit l'argent, mais la compassion pour les misérables étoit plus forte en lui que l'avarice. Au jour de Noël 932 commença un hiver si rigoureux, que la terre fut couverte de neige et de glace pendant quatre mois entiers. La peste, la famine, deux fléaux qui se succèdent presque toujours quand ils ne vont pas ensemble, firent encore un ravage affreux ; et, afin de compléter le nombre des maux que le ciel envoie dans sa colère, un incendie consuma une partie de Constantinople, et une pierre énorme, détachée de la voûte d'un des marchés de la ville, écrasa soixante personnes. Tant de calamités accumulées remplirent la ville de misérables, et firent connoître la charité de l'empereur. Les hôpitaux étant remplis, il fit fermer les portiques de cloisons pour y loger les malades. De distance en distance, en dehors, on posa des boîtes fermées, mais percées d'une ouverture pour recevoir les aumônes, et c'est le premier exemple que je trouve des troncs, qui ne furent connus en France et placés dans nos églises que trois cents ans après, sous le pontificat d'Innocent III. Il tiroit de son trésor les charités les plus abondantes : il lui en coûtoit tous les mois cinquante mille écus de notre monnoie pour secourir tant les malades que les autres pauvres de sa capitale. Il faisoit tous les jours manger à sa table trois pauvres, auxquels il distribuoit encore une aumône ; le mercredi et le vendredi c'étoient trois moines. On faisoit une lecture édifiante pendant le repas. Après ce temps d'infortune, dont ses libéralités adoucirent la rigueur, il ne cessa le reste de sa vie d'employer une

Cedr. p. 627, 628, 629.
Leo. p. 504, 505, 506.
Zon. t. 2, p. 190.
Glycas, p. 301.
Incert. contin. p. 258, et seqq.
Simeon, p. 488, 489.
Georg. p. 585, et seqq.

partie de ses trésors au soulagement des malheureux, à la décoration des églises, et à l'entretien des monastères. Il respectoit les moines dont il connoissoit la vertu, et, loin de s'offenser de leur liberté à le reprendre de ses désordres, il écoutoit leurs remontrances avec douceur, avouoit ses fautes et versoit des larmes, mais sans se corriger. Le moine Basile lui ayant un jour reproché en face qu'il se déshonoroit lui-même, et qu'il attiroit sur lui et sur ses états la colère de Dieu en corrompant les filles de ses sujets, il reçut cette correction avec une humble confusion, et voulut même la payer d'une somme d'or que le saint refusa. La misère des temps avoit ruiné quantité de familles, et la somme de l'argent emprunté par des débiteurs insolvables dans la ville de Constantinople montoit à trois millions de nos livres. Il s'en chargea, et après avoir satisfait les créanciers, il fit brûler au milieu d'une place toutes les obligations. Il paya de plus le loyer dû pour les habitations. Il fit rebâtir ou réparer plusieurs villes de Thrace et de Macédoine ruinées par les barbares. Constantinople vit par ses ordres élever plusieurs palais, planter des jardins délicieux; mais elle lui sut encore plus de gré d'ouvrir des asiles à la misère, à la vieillesse et aux maladies. Compatissant aux malheurs des exilés, il ne les perdoit pas de vue; il étoit attentif à s'informer de leur état, à les secourir dans leur indigence, aussi empressé à les rappeler qu'eux-mêmes à revoir leur patrie; et lorsqu'il fut détrôné, il n'y avoit personne en exil. Quoique ce prince eût usurpé l'empire, et qu'il fût libéral d'un bien qui ne lui appartenoit pas légitimement, il a cependant le mérite de n'avoir pas dévoré seul tout le fruit de cet illustre brigandage; et l'on doit au moins lui savoir autant de gré qu'à ces voleurs publics qui restituent en aumônes une partie de ce qu'ils ont enlevé par des rapines et des injustices.

1. 934-940. Depuis que les Hongrois s'étoient établis sur les bords

du Danube, ils avoient tourné leurs armes contre la Germanie et l'Italie. Ils avoient même porté le ravage jusque dans les provinces méridionales de la France. L'année 934, au mois d'avril, ils se jetèrent en Thrace pour la première fois, et, saccageant tout sur leur passage, ils s'avancèrent jusqu'aux environs de Constantinople. Pour se délivrer de ces nouveaux ennemis, l'empereur ne crut pas devoir employer la force des armes; il jugeoit bien que, vainqueur ou vaincu, il les attireroit de nouveau, soit pour venger leur honte, soit pour profiter de leur succès. Il crut donc qu'il étoit plus sage de traiter avec eux, et leur envoya Théophane, grand-maître de la garde-robe. Théophane se fit beaucoup d'honneur par sa dextérité dans cette négociation. Il sut leur inspirer des sentimens de paix. L'empereur, de son côté, n'épargna pas l'argent pour adoucir ces cœurs féroces, et pour tirer de leurs mains ses sujets prisonniers.

Cedr. p. 629. Leo. p. 506. Incert. continuat. p. 262. Simeon, p. 488, 490. Georg. p. 588.

Romain espéroit perpétuer sa race sur le trône, qui lui avoit coûté tant de travaux et d'artifices. Depuis la mort de Christophe, Etienne étoit l'aîné de ses fils. Il lui fit épouser Anne, fille du patrice Gamalas, à laquelle il donna en même temps le titre d'Auguste. Constantin, son second fils, fut marié le 14 janvier à Hélène, fille du patrice Adrien ; mais, dès le 2 février suivant, elle fit place par sa mort à une nouvelle épouse : ce fut Théophano, sortie d'une de ces familles dont l'origine se perd dans l'antiquité.

Cedr. p. 629. Leo. p. 506. Incert. continuat. p. 262. Simeon, p. 490. Georg. p. 588. Du Cange, fam. byz. p. 147.

Les six années suivantes ne fournissent que des guerres peu importantes contre les princes d'Italie. Les ducs de Naples reconnoissoient encore la souveraineté des empereurs; mais les autres princes d'Italie, plus remuans et plus ambitieux que puissans, se déchiroient mutuellement par des jalousies, des querelles, des invasions et des chicanes sanglantes. Tantôt amis, ils s'unissoient ensemble pour déposséder les Grecs de ce qui leur restoit

Liutprand. hist. l. 4. c. 4. Lup. chron. et ibi Peregrin. Giann. hist. nap. t. 2, l. 7, c. 4. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 647.

Elmacin. Abulfeda.

dans l'Apulie et dans la Calabre ; tantôt ennemis, ils employoient le secours des Grecs contre leurs voisins. Landulf, prince de Bénévent, attaqué par les Grecs, eut recours à Thibaut, duc de Spolette, qui, étant venu le joindre avec de grandes forces, battit les troupes de l'empire. Hors d'état de tenir la campagne, elles se cantonnèrent dans des châteaux, où Thibaut alla les forcer. Il fit grand nombre de prisonniers, qu'il renvoyoit après les avoir faits eunuques ; c'étoit, leur disoit-il, par une raillerie cruelle, pour avancer leur fortune, les hommes de cette espèce étant en grand honneur à la cour de Constantinople. Après une paix de peu de durée, la guerre recommença entre les Italiens et les Grecs. On combattit avec différens succès. Il y eut une rude rencontre près de Matéra, dans la Basilicate, où les Grecs furent vaincus et poursuivis jusqu'au bord de la mer. Leur général Imogalapte se noya en voulant gagner une barque près du rivage. Les Sarrasins d'Orient ne donnoient nulle inquiétude : le brave Curcuas servoit de barrière à l'empire. Ce fut en ce temps-là que les califes de Bagdad perdirent toute autorité, et furent réduits à n'être plus que des fantômes de souverains, auxquels on ne laissa que l'honneur stérile d'être regardés comme chefs de la religion. Al-Rhadi, fils de Moctader, qui mourut en 940, fut le dernier calife qui régna avec splendeur. Ses successeurs, dépouillés de tout pouvoir sur leurs provinces, où grand nombre d'usurpateurs se rendirent souverains, tombèrent dans le mépris ; et, pendant trois cents ans que leur nom subsista encore, ces puissans maîtres de l'Orient ne furent plus que de vils esclaves. Mais la dynastie des califes fatimites, qui s'étoit établie en Afrique depuis trente ans, étendoit de plus en plus sa puissance. Quoique les Sarrasins fussent depuis long-temps maîtres de la Sicile, les habitans ne leur obéissoient que par contrainte ; ils se regardoient toujours comme sujets de l'empire. Ceux d'Agrigente se

révoltèrent contre Salem leur gouverneur, dont la cruauté leur étoit insupportable. Le calife Aboul-Casem fit partir une flotte pour faire le siége d'Agrigente, et les habitans implorèrent l'assistance de Romain, qui, malgré le traité fait avec le calife, leur envoya des troupes. Avec ce secours, ils tinrent pendant quatre ans, et battirent plusieurs fois les Sarrasins, qui furent même obligés de lever le siége. Mais les infidèles étant revenus avec des forces supérieures, il fallut céder. Une partie des Agrigentins s'enfuit de la ville; le reste se rendit sous la condition d'avoir la vie sauve. Le commandant de la flotte fit embarquer les chefs de la révolte comme pour les transporter en Afrique. Mais il avoit donné un ordre secret de percer le vaisseau en pleine mer; ce qui fut exécuté, et tous les chrétiens furent submergés. Depuis vingt ans de mariage, Constantin Porphyrogénète, qui n'étoit empereur que de nom, n'avoit point encore d'enfans. En 939 sa femme Hélène mit au monde un fils qui fut nommé *Romain*, comme son aïeul maternel, et qui régna dans la suite.

Depuis la première irruption des Russes, quatre-vingts ans auparavant, sous le règne de Michel III, il s'étoit établi un commerce entre la Russie et Constantinople. Le prince des Russes résidoit à Novogorod. Au commencement du printemps, leurs barques se rendoient par diverses rivières dans le Borysthène, et descendoient à Kiovie. C'étoient des canots d'une seule pièce. Rassemblés au mois de juin, ils partoient ensemble, et suivoient le cours du fleuve jusqu'aux Porouïs. Ils traînoient alors leurs canots le long du bord, ou les portoient sur leurs épaules. Se rembarquant ensuite et entrant avec le fleuve dans le Pont-Euxin, ils descendoient aux embouchures du Danube. Là, vendant en Bulgarie une partie de leurs marchandises, ils portoient le reste à Constantinople. Au mois de novembre ils retournoient à Kiovie, d'où ils se dispersoient dans leur

An. 941.
Cedr. p. 629, 630, 636.
Leo. p. 506, 507.
Zon. t. 2, *p.* 190, 191, 194.
Constant. Porphyr. de adm. imp. c. 9.
Incert. contin. p. 262, 263, 264.
Simeon, p. 490, 491.
Georg. p. 588, 589.
Liutpr. hist. l. 5, *c.* 6, 9.
Sigeb. chron.
Elmacin.
Pagi ad Baron.

pays pour revenir au mois d'avril. Ils ne craignoient dans leur voyage que les Patzinaces, leurs éternels ennemis, qui les côtoyoient, et avec lesquels il falloit souvent combattre. Ennuyés enfin d'un profit médiocre qui leur coûtoit tant de peines, ils résolurent d'emporter en une fois le gain de plusieurs années et d'épuiser la source de tant de richesses. Au printemps de l'an 941 le Pont-Euxin se couvrit de dix mille canots, et cette flotte, sous les ordres d'Inger, prince des Russes, se montra le 11 juin à l'entrée du Bosphore. N'osant encore s'engager dans le détroit, ils débarquèrent d'un côté en Thrace, de l'autre en Bithynie, et portèrent de toutes parts l'horrible férocité d'une nation barbare altérée de sang et avide de pillage. Non content de mettre le feu aux métairies, aux villages, aux églises, ils se faisoient un jeu des supplices les plus inhumains. Ils mettoient les habitans en croix, perçoient les autres de javelots et les laissoient cloués à la terre; d'autres, liés à des poteaux, servoient de but à leurs flèches. Leur cruauté distinguoit les prêtres et les clercs; après leur avoir attaché les mains derrière le dos, ils se divertissoient à leur enfoncer des clous dans le crâne. L'absence de la flotte de l'empire leur donnoit le temps d'exercer ces fureurs. Tous les vaisseaux étant employés à garder les côtes d'Asie ou les îles de l'Archipel contre les entreprises des Sarrasins, il ne restoit dans les ports de Constantinople que quinze brigantins, qu'on y avoit laissés à cause du mauvais état où ils se trouvoient. Romain les fit radouber en diligence; et après un jeûne de plusieurs jours, il y fit monter ses meilleurs officiers de marine avec ce qu'ils pouvoient contenir de soldats. Il en donna le commandement au patrice Théophane, avec ordre d'aller attaquer les Russes. Ils étoient remontés dans leurs canots, et s'étoient rassemblés près du phare, à l'entrée du Pont-Euxin. Inger, voyant les Grecs venir en si petit nombre, les méprise, et ordonne à ses

ens de les envelopper et de les prendre sans les tuer. La mer devient calme en ce moment, ce qui étoit très-favorable pour lancer le feu grégeois. Théophane se jette au milieu de la flotte russe; il rompt en cent endroit l'ordonnance de ces foibles canots, les disperse, les coule à fond : ses vaisseaux vomissent des feux de toutes parts. Les Russes, effrayés, sautent dans la mer pour éviter les flammes; ils périssent par les feux ou dans les eaux. D'autres sont pris ou assommés à coups de rames. Comme leurs canots tiroient peu d'eau, quelques-uns, à la suite d'Inger, abordèrent au rivage, où les vaisseaux grecs ne pouvoient les poursuivre. On conduisit à Constantinople grand nombre de prisonniers, auxquels Romain fit sur-le-champ trancher la tête. Ceux qui s'étoient échappés, étant descendus sur la côte de Bithynie pour se pourvoir des choses nécessaires dont ils manquoient, furent rencontrés par un grand corps de cavalerie et d'infanterie que commandoit Bardas Phocas: il tomba sur eux et les tailla en pièces. Jean Curcuâs, qui étoit accouru avec toutes les troupes d'Asie au premier bruit de l'arrivée des Russes, survint en ce moment, et acheva la défaite. Ceux qui purent se sauver regagnèrent leurs canots, et voguèrent vers les côtes de la Thrace, où ils espéroient trouver une retraite. Mais Théophane, qui n'avoit cessé de les faire observer, leur coupe le chemin; il fallut combattre une seconde fois, et le reste de leur flotte fut presque entièrement détruit. Il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui gagnèrent à force de rames les côtes voisines du mont Hémus, et qui profitèrent de la nuit pour remonter vers l'embouchure du Borysthène, d'où ils retournèrent dans leur pays, trois mois après leur départ. Inger étant mort, Elga, sa femme, vint en 945 à Constantinople demander le baptême; elle prit le nom d'*Hélène*, et reçut de grands honneurs. Elle fut la première de la famille des princes de Russie qui

embrassa la religion chrétienne. Mais elle ne put y engager son fils Vinceslas, que les historiens grecs nomment *Sphendosthlabus*. Celui-ci, plus guerrier encore que son père, fut ennemi de l'empire, comme je le dirai dans la suite.

Cedr. p. 631. *Leo. p.* 507. *Zon. t.* 2, *p.* 191. *Incert. contin. p.* 264, 265, 266. *Georg. p.* 590.

Jean Curcuas, qui s'étoit signalé dans cette occasion, étoit alors le héros de l'empire. Romain, qui connoissoit son mérite, en avoit fait usage: aussitôt qu'il étoit monté sur le trône, il l'avoit mis à la tête des armées d'Orient; et ce brave guerrier, non content de conserver les provinces qui restoient à l'empire, recouvroit celles qu'il avoit perdues. Un homme de ce caractère mérite mieux que les empereurs mêmes d'être connu de la postérité. Aussi un historien nommé Manuel avoit-il écrit sa vie en huit livres. La perte de cette ouvrage ne nous laisse que le peu de lumières qu'on peut tirer des histoires générales, qui renvoient le lecteur à cet écrit de Manuel pour le détail des exploits de Curcuas. Voici ce qu'on sait de ce grand homme. Il étoit né dans la petite Arménie, fils de ce Curcuas capitaine des Icanates, qui conspira contre Basile en 879. Il fut élevé par son parent Christophe, archevêque de Gangres, qui prit soin de l'instruire dans la religion et de cultiver par l'étude des lettres son heureux naturel. Toujours fidèle à Romain, nous l'avons vu réprimer la rébellion de Boïlas, prendre deux fois et ruiner Malatia. Les Sarrasins, empiétant toujours sur l'empire, en avoient reculé les bornes jusqu'au fleuve Halys; il l'étendit jusqu'au-delà de l'Euphrate, rendit tributaire une grande partie de la Mésopotamie, poussa ses conquêtes jusqu'aux bords du Tigre, prit aux Sarrasins plus de mille places, et envoya plusieurs fois à Constantinople des peuplades entières de musulmans prisonniers. Hardi à s'exposer au danger des batailles, prudent au milieu du danger, il joignoit à l'exemple d'une valeur héroïque cette éloquence militaire étincelante de courage, si capable

d'embraser le cœur des soldats. Les Grecs le nommoient le nouveau Bélisaire; ils le mettoient même au-dessus; et depuis que ces contrées avoient commencé à connoître les aigles romaines, elles ne trouvoient que Trajan qui pût lui être comparé. Son fils Romain apprit sous lui l'art de la guerre, et s'y distingua sous le règne de Nicéphore Phocas. Mais le guerrier le plus semblable à Curcuas, fut son frère Théophile, qui partagea ses dangers et sa renommée. Patrice et duc de Chaldie, loin de s'abandonner à la mollesse et à la débauche, comme tous les gouverneurs de provinces de ce temps-là, toujours à cheval, toujours la cuirasse sur le corps, il ne s'occupa qu'à seconder son frère dans ses glorieux travaux: sans cesse aux prises avec les Sarrasins, il ravageoit leurs campagnes, ruinoit leurs villes, ne leur donnoit point de repos. Il réduisit la forte place de Théodosiopolis et tous les châteaux d'alentour. Il se signala par ses exploits en Mésopotamie. On le nommoit le Salomon de l'Orient par allusion à ce brave lieutenant de Bélisaire. Il fut l'aïeul de Jean Zimiscès qui régna dans la suite. L'envie ajouta le dernier trait au tableau de Curcuas. Tandis qu'il exposoit sa vie sur la frontière pour rétablir l'honneur et la puissance de l'empire, des courtisans oisifs travailloient sourdement à le perdre. On l'accusa en son absence d'aspirer à la couronne, de n'entretenir une armée qu'à dessein de l'employer contre ses maîtres, et de s'être mis en possession de plusieurs grandes terres, les unes enlevées aux sujets du prince, les autres conquises sur les ennemis. Romain écouta ces calomnies; mais, pour éclaircir la vérité, il envoya sur les lieux des commissaires. Ces magistrats, s'étant trouvés par bonheur des hommes incorruptibles, certifièrent l'innocence de Curcuas. L'empereur, pour le dédommager de cette injuste persécution, conçut le dessein de l'honorer de son alliance. Il voulut marier Euphrosyne, fille de Curcuas, à Romain, fils de

Constantin, son second fils. La bienveillance du prince réveilla la fureur de l'envie : on souleva contre Curcuas toute la famille impériale. Il lui fallut céder à l'orage, renoncer à tous ses emplois, et abandonner le service de la patrie. Telle fut la récompense de tant de sang répandu pour elle et de vingt-deux ans de continuelles fatigues. On mit à sa place Panthérius, dont le seul mérite étoit d'être parent de l'empereur.

An. 942.

Joël. p. 180. Zon. t. 2, p. 192. Leo. p. 508. Incert. contin. p. 268. Simeon, p. 491. Georg. p. 590, 591. Elmacin. Abulfarage. Abulfeda.

Avant que Curcuas fût rappelé, il couronna ses exploits par une campagne très-funeste aux Sarrasins. Il mit à feu et à sang tout le Diarbeck, prit Arzan, Dara, Rusalaïn, dont tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Arrivé aux portes d'Edesse, il menaça de la traiter avec la même rigueur, si on ne lui mettoit entre les mains ce voile fameux que l'on gardoit dans cette ville, et sur lequel on croyoit voir la face de Jésus-Christ, imprimée, disoit-on, par lui-même, et envoyée au roi Abgare. Curcuas offroit de rendre à ce prix tous les prisonniers. Le calife Al-Mottaki consulta les gens de loi, qui se trouvèrent partagés de sentimens; les uns disant qu'il leur seroit honteux d'accorder par crainte aux chrétiens ce qu'ils ne leur demandoient que pour insulter à leur foiblesse; les autres que ce seroit racheter à bon marché tant de musulmans. Ce dernier avis prévalut. Le voile fut porté à Constantinople. Le patriarche, suivi du clergé et d'une foule de peuple, alla au-devant jusqu'au bord du Sagaris en Bithynie. Cette relique célèbre entra dans la ville le 15 août, et fut d'abord portée à l'église de Blaquernes, où l'empereur la reçut avec grande vénération. Le lendemain toute la famille impériale se joignit au clergé et au sénat pour l'accompagner à Sainte-Sophie, où elle reçut les hommages de toute la ville. Elle fut de là transportée dans le palais.

Liutp. hist. l. 5, c. 4, 7. Sigeb. chron.

Les Sarrasins du Frainet insultoient la Provence et l'Italie par des ravages continuels. Hugues, roi d'Italie,

voulant déloger ces brigands, et manquant de marine, s'adressa aux empereurs de Constantinople; il les pria de lui envoyer une flotte avec le feu grégeois pour brûler les vaisseaux sarrasins, et leur couper les secours d'Espagne tandis qu'il iroit par terre les forcer dans leur retraite. Ce projet fut exécuté; et c'en étoit fait de cette colonie insupportable à tous les pays voisins, si Hugues, par une mauvaise politique, ne les eût sauvés lui-même. Craignant que Béranger, marquis d'Yvrée, son ennemi, qui s'étoit retiré en Allemagne, ne revînt l'attaquer en Italie, il résolut de se servir de ces barbares pour lui fermer les passages. Il traita donc avec eux, et leur permit de s'établir sur les montagnes qui séparent l'Allemagne de l'Italie. Ils revinrent peu à peu à leur première demeure, et continuèrent leur brigandage jusqu'en 972, qu'ils furent entièrement exterminés par Guillaume, comte de Provence.

Pagi ad Baron. Murat. annal. ital. t. 5, p. 349, 350. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 701, 702.

Il y avoit neuf ans que Théophane avoit préservé la Thrace de la fureur des Hongrois; il en avoit été récompensé par la charge de grand-chambellan. Il fut encore employé en 943 à une même négociation, et il eut le même succès. Les Hongrois, étant venus, au mois d'avril, se jeter sur les terres de l'empire, furent arrêtés dans leur course, donnèrent des otages, et firent une trève de cinq ans.

An. 943.

Cedr. p. 631. Leo. p. 507. Incert. contin. p. 267. Simeon, p. 491. Georg. p. 590.

Dans le temps que Hugues avoit emprunté de Romain le secours d'une flotte contre les Sarrasins, l'empereur avoit demandé à ce prince une de ses filles. Il avoit dessein de la marier à Romain, fils de Constantin Porphyrogénète, et de sa fille Hélène, quoiqu'il n'eût encore que cinq ans. Hugues, à qui la débauche avoit donné beaucoup d'enfans, n'ayant pas de fille légitime, lui offrit une de ses bâtardes nommée Berthe, parfaitement belle, qu'il avoit eue de Bésola, sa concubine. Constantin, quoique empereur, ne disposoit pas de ses propres enfans. Romain, aussi peu délicat que Hugues sur cet

An. 944.

Cedr. p. 631, 633. Leo. p. 507. Constant. de adm. imp. c. 26. Incert. contin. p. 262. Simeon, p. 491. Georg. p. 590. Liutprand. hist. l. 5, c. 5. Du Cange,

Jam. byz. p. 143.

article, accepta la proposition sans balancer. Pascal, écuyer de l'empereur, et duc de Lombardie, fut député pour recevoir Berthe des mains de son père; et Sigefroi, évêque de Parme, la conduisit à Constantinople avec un train magnifique et de riches présens. La cérémonie du mariage fut faite au mois de septembre 944. Le nom de Berthe fut changé en celui d'Eudocie, qu'avoient porté la tante et la bisaïeule paternelle de son mari. Elle ne vécut que cinq ans depuis son mariage, et mourut avant qu'il pût être consommé.

Cedr. p. 632, 633, 634. Leo. p. 508, 509. Manas. p. 214. Zon. t. 2, p. 192. Glycas, p. 302. Incert. contin. p. 269, 270. Simeon, p. 492, 493, 494. Georg. p. 501, 502. Joël. p. 180. Liutp. hist. l. 5, c. 9.

Romain Lecapène, parvenu à un âge assez avancé, commençoit, quoiqu'un peu tard, à se reconnoître. L'ivresse de l'ambition, les accès violens du libertinage n'avoient point étouffé dans son cœur les sentimens de religion. Il avoit eu autant de remords que de foiblesse. Ce qui contribua le plus à le ramener des égaremens de sa vie, ce fut le respect qu'il avoit toujours conservé pour les personnes consacrées à Dieu. Entre les moines vertueux auxquels il donnoit un libre accès, il chérissoit Sergius, neveu du patriarche Photius, mais qui joignoit au savoir de son oncle des vertus que son oncle n'avoit pas. Romain fit bâtir pour lui un monastère, où Sergius rassembla huit cents moines sous sa discipline, et l'empereur fournissoit à leurs besoins. Ce saint abbé travailla efficacement à la conversion du prince; mais il ne put corriger la foible complaisance qui l'aveugloit à l'égard de ses fils. Il lui représentoit sans cesse, mais inutilement, qu'il devoit craindre d'être puni lui-même, comme autrefois le patriarche Hélie, des désordres qu'il n'avoit pas le courage d'arrêter dans sa famille.

Cette menace n'eut que trop d'effet. Constantin Porphyrogénète, s'ennuyant enfin de n'être assis qu'au dernier rang sur un trône qui lui appartenoit tout entier par le droit de la naissance, forma le dessein d'en faire descendre l'usurpateur, et crut n'y pouvoir réussir qu'en

excitant contre le père l'ambition de ses fils. Etienne et Constantin, fils de Romain, étoient également déréglés dans leurs mœurs; mais le second avoit plus de retenue et de respect pour son père; l'autre, plus vain, plus emporté, parut plus facile à séduire. Porphyrogénète mit en œuvre pour ce manége un certain Basile, qu'on surnommoit *l'Oiseau*, attaché depuis l'enfance à son service. C'étoit un homme souple, adroit, fécond en ruses, et propre à prendre toutes sortes de formes, en un mot, un de ces fourbes subalternes que les princes savent employer aux bassesses et aux mensonges dont ils croient avoir besoin, quand ils ne jugent pas à propos de les faire eux-mêmes. Basile sut bientôt s'insinuer dans la plus intime familiarité d'Etienne; et quand il se vit maître de son esprit, après lui avoir demandé pardon de sa liberté, qui n'étoit qu'un effet de son zèle, il lui représenta *qu'étant déjà empereur, dans toute la force de son âge, avec une prudence supérieure et toute l'expérience que donne aux autres la vieillesse, on étoit étonné qu'il laissât le destin de l'empire si long-temps suspendu à un fil usé et prêt à rompre : qu'on disoit de toute part qu'il devoit se produire, se mettre au-devant d'un vieillard qui laissoit tout languir avec lui, et prendre en main les rênes de l'état : qu'on lui connoissoit d'assez grandes qualités pour régir la terre entière : qu'il étoit redevable à la patrie de cette vigueur de corps et d'esprit que le ciel lui avoit donnée pour la gouverner : que dès qu'il se montreroit à la tête des affaires, on verroit rajeunir l'empire, les Bulgares et les Sarrasins trembler dans leurs limites, et toutes les provinces refleurir sous son heureuse influence : qu'il pouvoit être assuré d'être secondé dans ce noble projet par Constantin son beau-frère, qui ne souhaitoit rien tant que de se voir affranchi de la dureté bizarre d'un beau-père intraitable.*

Il n'étoit pas difficile d'étouffer dans un cœur cor-

rompu les sentimens de la nature. Etienne, animé par Basile, va tenter la fidélité de son frère Constantin; il le trouve si contraire à son dessein, qu'il n'ose même lui en faire confidence; il se charge seul de l'exécution, d'autant plus facile que Romain, alors malade, étoit incapable d'aucune résistance. Le palais de Constantinople étoit par lui-même une place forte, toujours défendue par une garde nombreuse. Il étoit ouvert à tout le monde depuis l'aurore jusqu'à la troisième heure du jour. Alors on faisoit sortir tous ceux qui n'étoient pas nécessaires au service, et la porte demeuroit fermée jusqu'à la neuvième heure. Basile avoit fait entrer dans le complot plusieurs officiers considérables: les plus distingués étoient Manuel Curtice, et Marien Argyre, fils de ce Léon Argyre qui avoit épousé Agathe, fille de Romain Lecapène; il étoit, par conséquent, petit-fils de l'empereur même qu'on alloit détrôner. Mais, comme il portoit à regret l'habit de moine, il embrassa volontiers cette occasion de s'en dépouiller. L'histoire nomme encore Cladon, Philippe, et le général Diogène, qui furent secondés de leurs amis. Le jour qu'Etienne avoit pris pour exécuter son dessein, il choisit l'heure où tout le monde étoit sorti à l'ordinaire. Il entre avec ses conjurés dans l'appartement de son père, le saisit dans son lit, le menace d'un plus mauvais traitement, s'il jette le moindre cri, l'enveloppe d'un voile, et le transporte sans bruit hors du palais, et de là dans l'île de Proté, à l'entrée de la Propontide. On l'enferme dans un monastère, où sur-le-champ on lui coupe les cheveux et on lui fait prendre l'habit de moine. Constantin, frère d'Etienne, qui n'avoit pas voulu prendre de part à l'attentat, voyant le succès, voulut en profiter. Il se joint à son frère. Le bruit de cet enlèvement se répand bientôt dans la ville; on disoit même que Porphyrogénète avoit été assassiné. Le peuple accourt au palais; on demande à grands cris à voir Porphyrogénète. Il se montre aux

fenêtres, et la sédition cesse. Les deux fils de Romain, désespérés de voir que le peuple n'a des yeux que pour ce rival, se tiennent renfermés. Cette révolution arriva le 20 décembre 944. Romain avoit régné vingt-cinq ans et quatre jours. Sergius l'accompagna dans cet exil, et se joignit à Polyeucte, abbé du monastère, pour consoler ce père infortuné. Il profita de leurs avis salutaires, et, délivré de la séduction du pouvoir souverain, il trouva dans la retraite le repos et le vrai bonheur qu'il avoit en vain cherchés sur le trône. Porphyrogénète eut trop tard connoissance du testament de Romain, par lequel ce prince rétablissoit l'ordre qu'il avoit troublé lui-même : il donnoit le premier rang, dans l'empire, à Constantin Porphyrogénète ; il ne nommoit ses deux fils qu'au second rang, et les déclaroit déchus de tous leurs droits, s'ils formoient aucun attentat contre le premier empereur. Liutprand prétend que Porphyrogénète n'eut aucune part à la déposition de Romain, et que tout se passa à son insu. J'ai mieux aimé suivre les historiens grecs, qui doivent avoir été mieux instruits.

Outre les enfans de Romain Lecapène que nous avons déjà fait connoître, il eut une fille qui épousa Romain Saronite, maître du palais. Celui-ci devenu veuf, voulant se soustraire aux orages de la cour, distribua ses biens à ses enfans, et embrassa la vie monastique sous le règne de Romain le jeune. C'est ce que rapportent les historiens de l'empire. Cependant un auteur contemporain dit qu'il mourut de maladie, lorsqu'il songeoit à se faire empereur. Romain avoit encore eu d'une esclave bulgare un bâtard nommé *Basile*, qui joua dans la suite un grand rôle, et dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler.

Cedr. p. 643, Vita Basil. jun. Du Cange, fam. byz. p. 148.

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

CONSTANTIN VII,
DIT PORPHYROGÉNÈTE, SECOND DE CE SURNOM.
ROMAIN II, DIT LE JEUNE.

AN. 944. Cedr. p. 631. Zon. t. 2, p. 193. Leo. p. 507, 509. Incert. contin. p. 267, 268, 271. Simeon, p. 491, 494. Georg. p. 591, 592, 593.

Le hasard sert quelquefois la superstition populaire, qui aime à trouver dans les accidens naturels des pronostics des événemsns politiques. Après l'expulsion de Romain, on remarqua que, peu de jours auparavant, des balcons élevés dans le Cirque, étant abattus par un vent violent, avoient brisé par leur chute les degrés et les balustres qui environnoient le lieu où s'asseyoit l'empereur. Tout changea dans le gouvernement. Porphyrogénète, ou plutôt ses agens, et principalement Basile l'Oiseau, avoient eu l'adresse de jeter sur les deux fils de Lecapène tout l'odieux de la révolution ; ils eurent encore celle d'en faire recueillir tout le fruit à Porphyrogénète. Ce fut lui qui se trouva le maître du palais, quoique ses deux beaux-frères partageassent avec lui le titre d'empereur. Il commença par chasser toutes les créatures de Romain pour établir ses courtisans dans les premières dignités. Bardas Phocas fut fait grand domestique, et, en cette qualité, commandant-général des troupes de terre. Il étoit frère de ce Léon Phocas qui avoit été rival de Romain, dans le dessein d'usurper l'empire. Bardas s'étoit distingué par sa valeur dans toutes les guerres. Son fils Nicéphore, qui fut dans la suite empereur, fut fait préfet d'Orient ; son second fils

Léon, gouverneur de Cappadoce; le troisième, qui portoit le nom de Constantin, préfet de Séleucie; Constantin Gongyle fut nommé amiral; Basile l'Oiseau, capitaine de la garde étrangère; Marien Argyre, débarrassé de l'habit monastique, fut revêtu de la charge de connétable; Manuel Curtice eut le commandement de la garde de nuit. C'étoit, pour les trois derniers, la récompense d'avoir arraché la couronne à Romain. Mais nous les verrons dans la suite subir un sort plus funeste que celui de ce prince.

An. 945.

Cedr. p. 634, 635, 644, 646. *Leo. p.* 509, 510. *Zon. t.* 2, *p.* 192, 195, 198. *Manas. p.* 114. *Joël. p.* 180. *Georg. p.* 593, 594. *Simeon, p.* 494, 495. *Incert. continuat. p.* 271, *et seqq.* *Liutpr. hist. l.* 3, *c.* 9; *l.* 5, *c.* 11. *Du Cange, fam. byz. p.* 147.

Il étoit difficile que les fils de Romain, qui n'avoient pu vivre sous le commandement de leur père, vécussent long-temps en société avec un beau-frère qui les éclipsoit par l'avantage de sa naissance et par l'affection des peuples. Etienne, le plus ambitieux des deux, vouloit même rester seul maître de l'empire. D'un autre côté, Hélène, leur sœur et femme de Porphyrogénète, princesse altière, aimoit mieux régner seule avec un mari qu'elle gouvernoit que de partager la puissance avec des frères qui n'étoient pas d'humeur à lui obéir; et il y a grande apparence qu'elle fut le premier mobile de la nouvelle révolution. On inspira des soupçons à Porphyrogénète contre ses collègues, et il n'eut pas de peine à croire qu'il ne devoit nullement compter sur la foi de deux perfides, pour qui les droits mêmes de la nature n'avoient rien de sacré. Ainsi, sur le premier avis qu'on lui donna d'une conjuration formée contre sa personne, les ayant invités à souper, il les fit prendre à sa table et transporter dans une île voisine. On leur donna aussitôt la tonsure cléricale, pour leur ôter l'espérance de remonter sur le trône, en les consacrant au service de l'Eglise. Ils n'avoient régné que trente-neuf jours, depuis le 20 décembre 944, jusqu'au 27 janvier de l'année suivante.

Ils obtinrent la permission d'aller voir leur père dans l'île de Proté. Dès qu'ils l'aperçurent sous l'habit de

moine, ils ne purent retenir leurs larmes. Le vieillard les embrassa en disant ces paroles d'Isaïe : *J'ai mis des enfans au monde, je les ai élevés en honneur, et ils m'ont méprisé.* Après quelques momens d'entretien, on les obligea de se séparer. Etienne fut conduit dans l'île de Proconèse, ensuite à Rhodes, et enfin à Mytilène. Il soutint son malheur avec courage, et véçut encore dix-neuf ans. Ce ne fut pas sans donner de l'inquiétude à la cour. Dans la troisième année de son exil, Porphyrogénète découvrit un complot formé pour l'enlever et le ramener à Constantinople. Les principaux conjurés furent punis. Etienne, qui peut-être même n'étoit pas instruit de leur dessein, ne reçut aucun mauvais traitement. Mais, peu de temps après la mort de Romain II, fils de Porphyrogénète, Etienne devint suspect à Théophano, veuve de Romain, et à Joseph Bringas, qui disposoit de tout dans l'empire. Le Samedi saint, comme il sortoit de la sainte table, il tomba mort subitement, sans aucune cause apparente de maladie. On ne douta pas que Théophano, exercée à l'usage des poisons, dont elle avoit fait périr son beau-père et son mari, ne l'eût fait empoisonner. Son frère Constantin fut d'abord relégué à Ténédos, ensuite en Samothrace. Plus impétueux qu'Etienne, quoiqu'il eût auparavant paru plus modéré, après avoir plusieurs fois tenté de s'enfuir, il crut enfin s'échapper en tuant l'écuyer Nicétas, chargé de le garder. Mais les autres gardes vengèrent la mort de leur capitaine en le massacrant lui-même. C'étoit la seconde année de son exil. Il fut enterré avec honneur dans le monastère que son père avoit fait bâtir, et dans lequel Hélène, sa première femme, avoit reçu la sépulture. Il laissoit un fils nommé Romain, qui vivoit encore sous le règne de Zimiscès.

Liutprand, auteur contemporain, mais un peu romanesque, raconte d'une manière plus agréable l'entrevue de Romain et de ses deux fils. Il dit que Romain,

apprenant leur arrivée, rendit grâces à Dieu, et qu'étant allé au devant d'eux, il les reçut à bras ouverts, les traitant de confrères par raillerie, et leur offrant de partager avec lui son eau fraîche et ses légumes, comme il avoit autrefois partagé l'empire avec eux. Tous les auteurs conviennent que ce prince détrôné vécut gai et tranquille. Il répétoit souvent aux moines ses confrères qu'il régnoit plus véritablement, en servant humblement les serviteurs de Dieu, qu'il n'avoit régné en commandant avec hauteur à des sujets aussi méchans que lui. Comme il étoit fort ignorant, sa dévotion ne pouvoit manquer d'être superstitieuse. Frappé d'un songe effrayant la nuit même de la mort de son fils Constantin, qu'il avoit vu précipiter en enfer, il envoya des exprès jusqu'à Jérusalem et à Rome pour demander des prières, et dépêcha des courriers à tous les monastères du voisinage pour inviter les moines à se rendre auprès de lui. Il en vint trois cents. A la messe du Jeudi saint, lorsque l'officiant en étoit à l'élévation, Romain se dépouilla de sa tunique, et se tenant debout en chemise au milieu de l'église, il lut à haute voix un écrit qu'il tenoit à la main; c'étoit sa confession générale. A tous les articles, qui devoient être nombreux, les moines versant des larmes, s'écrioient : *Seigneur, ayez pitié de lui.* Cette lecture achevée, Romain alla demander à tous les moines, l'un après l'autre, l'absolution de ses péchés, en s'inclinant profondément devant eux. Après l'avoir reçue, il communia; et s'étant retiré avec les moines pour prendre le repas ordinaire, tandis que les autres se mettoient à table, il se faisoit fouetter les jambes par un petit garçon qui avoit ordre de crier : *Mets-toi à table, méchant vieillard.* Il ne s'assit qu'après les autres, en pleurant et en gémissant. Non content de cette confession publique, il en envoya des copies, scellées de son sceau, aux caloyers qui ne s'étoient pas trouvés présens, avec de riches aumônes, les con-

jurant de prier Dieu pour le salut de son âme. L'anonyme contemporain qui rapporte cette pieuse scène y ajoute des miracles, sans doute possibles à Dieu, mais qui, pour mériter d'être placés dans l'histoire, auroient besoin d'une autorité plus grande que la sienne.

Malgré cette ferveur de pénitence, il y a cependant grande apparence que ce n'étoit qu'un accès passager. Du moins voit-on que l'ambition vivoit encore sous la cendre monastique, et elle se ralluma par les sollicitations de son fils, le patriarche Théophylacte, du chambellan Théophane, et de deux grands-officiers du palais, George et Thomas. Ils conçurent le dessein de le remettre sur le trône, et n'eurent pas de peine à l'y faire consentir. Mais, tandis qu'ils attendoient le moment favorable, ils furent découverts et punis de flagellation et d'exil. Il paroît cependant que Théophylacte fut épargné, et que l'empereur lui pardonna une entreprise formée en faveur de son père. Romain, peu sensible à ce mauvais succès, ne perdit rien de sa gaîté ordinaire, et mourut paisiblement dans son île, le 15 juin 948. Son corps fut rapporté à Constantinople, et enterré dans le monastère dont il étoit le fondateur.

Zon. t. 2, p. 193. Joël. p. 180. Du Cange, fam. byz. p. 147.

Ce prince, auquel l'élévation de sa famille avoit coûté tant de travaux, et même des crimes et des perfidies, en vit périr une partie de son vivant; le reste s'éteignit bientôt après lui, sans laisser de trace. Romain, fils de Christophe, étoit mort avant son père. Michel, son autre fils, qui avoit reçu le privilége de porter la robe impériale, en fut dépouillé, et réduit au rang des clercs. Leur mère Sophie, déjà chassée du palais, fut enfermée dans un cloître. On fit eunuque Romain, fils d'Etienne, aussi-bien que Basile, bâtard de Lecapène. Ce fut ce Basile qui vécut le plus long-temps, et qui se distingua davantage. Il survécut à Romain surnommé *Mosèle*, fils de Constantin Lecapène; ce Romain accompagna Zimiscès dans son expédition de

ussie. Le patriarche Théophylacte, le plus jeune des ls de Romain Lecapène, continua encore pendant huit is à déshonorer la mémoire de son père et à profaner siége de Constantinople par ses dérèglemens.

L'histoire n'a pas oublié d'observer que tous ceux qui voient prêté leurs mains à la violence exercée contre omain eurent une fin tragique. Nous verrons sous le ègne du fils de Porphyrogénète, Basile l'Oiseau, prinipal auteur d'une conjuration, mourir misérablement ans l'île de Proconèse. Marien fut écrasé sous une lanche qu'une femme lui jeta du haut d'une fenêtre. e général Diogène fut tué par deux nègres qui étoient u service d'un de ses ennemis. Curtice fit naufrage en llant en Crète, et fut englouti dans les eaux. Cladon, Philippe, et plusieurs autres, eurent le nez et les oreilles oupés pour s'être engagés dans une révolte.

Incert. continuat. p. 272, 273.

Constantin, âgé de quarante ans, régnoit depuis rente-quatre ans, si l'on fait commencer son règne à a mort de son père. Mais on peut dire que, jusqu'à l'expulsion de Romain, ce prince avoit été perpétuellement en tutelle, et qu'il n'avoit porté que le nom d'empereur. D'abord son oncle Alexandre, ensuite sa mère Zoé, et une foule de tuteurs, presque tous aussi méprisables qu'elle, avoient abusé de son enfance pour déchirer et piller l'empire. Il n'avoit encore que quinze ans lorsque Romain Lecapène s'empara du trône. Ce collègue, hautain et jaloux, le tint comme captif, sans lui donner aucune part aux affaires; en sorte que, devenu seul empereur, il se trouva sans expérience dans l'âge où tous les talens ont leur énergie, et toutes les vertus leur maturité. Son inutilité s'étoit tournée du côté de l'étude. La géométrie, l'astronomie, la musique, remplirent les momens qui devoient être consacrés à s'instruire de l'art de régner. Dans un temps où le goût des lettres étoit presque entièrement éteint, il embrassa tout le système de la littérature. Après avoir rassemblé une bibliothèque

Cedr. p. 635, 636. Zon. t. 2, p. 193. Glycas, p. 302. Incert. contin. p. 277, et seqq.

nombreuse, qu'il rendit publique, il travailla lui-même et fit travailler sous ses yeux à extraire de cette multitude d'ouvrages ce qu'il y avoit de plus utile. C'est à ses soins et à ses ordres qu'on est redevable des livres d'agriculture intitulés *géoponiques*, des traités de la médecine vétérinaire nommés *hippiatriques*. Mais l'ouvrage le plus considérable qui ait paru sous son nom, est le grand recueil où il avoit rassemblé sous cinquante-trois titres tout ce qu'il avoit trouvé de plus mémorable dans les anciens sur les différentes matières. On auroit pu nommer ce recueil les *pandectes historiques*. Il n'étoit extrait que des auteurs grecs, car les écrits des Latins n'eurent jamais de cours parmi les Grecs, qui n'estimoient que leur langue et leurs productions. Il ne nous reste de ce recueil que deux articles ; le vingt-septième, qui traite des ambassades, et le cinquantième, des vertus et des vices. Le reste a subi le même sort que les originaux, qu'il a fait perdre, et c'est en général le mauvais service que ces abrégés rendent à la littérature ; l'ignorance paresseuse trouve dans ces ouvrages de quoi satisfaire une vanité superficielle, qui aime à s'instruire à peu de frais pour discourir de tout sans rien savoir. Il n'est pas certain que Constantin soit lui-même l'auteur de tous ces écrits ; mais ceux qui lui appartiennent comme sortis de sa plume, et qui sont parvenus jusqu'à nous, sont les deux livres qui contiennent la description géographique des provinces de l'empire tel qu'il étoit alors ; ces provinces se nommoient *thêmes*, et le traité de l'administration de l'empire, qui, entre beaucoup de réflexions sensées, se ressent cependant de la superstition et de l'ignorance de son siècle : l'origine, le génie, les forces des nations voisines y sont développés avec assez d'étendue, quoique avec confusion, et l'on y trouve des traits qu'on chercheroit vainement ailleurs. On a encore de lui une vie de son aïeul l'empereur Basile, une histoire peu critique de la fameuse image d'Edesse, un fragment de

tactique, dont le manuscrit complet se trouve dans la bibliothèque du roi, aussi-bien qu'un discours sur la translation du corps de saint Jean Chrysostôme. Zonaras lui attribue des ouvrages de poésie, dont il paroît, par son style, que la perte n'est pas beaucoup à regretter.

Son premier soin, lorsqu'il se vit maître de l'empire, fut de relever les sciences et les arts. Il choisit les plus habiles maîtres de philosophie, de rhétorique, de géométrie et d'astronomie, et il donna l'inspection de ces études aux premiers personnages de l'empire. Persuadé que l'habileté des maîtres, lorsqu'elle n'est pas secondée par l'ardeur des disciples, ne produit pas plus de fruit qu'une bonne semence jetée dans une terre froide et ingrate, son attention descendoit jusqu'aux moyens d'inspirer l'émulation aux élèves. Il encourageoit par des louanges et des récompenses ceux qui se signaloient par leurs succès; il les faisoit même quelquefois manger à sa table. Leurs études achevées, il leur conféroit des places honorables, il les admettoit au sénat; il choisissoit entre eux ses secrétaires, il en élevoit quelques-uns à l'épiscopat. Ces faveurs, distribuées à propos, échauffèrent les esprits, et firent en peu de temps refleurir les sciences, dont la racine sembloit être desséchée par la barbarie. Il admiroit les écrits de saint Jean Chrysostôme, il en faisoit son étude; mais son génie, ou celui de son siècle, lui refusa le talent d'atteindre à ce grand modèle.

Il possédoit les arts plus qu'il ne convenoit à un souverain. Devenu, sans maître, le plus habile peintre de son temps, il n'étoit pas moins connoisseur en architecture, en sculpture, dans la fonte et la fabrique des métaux, dans tous les ouvrages que le luxe met en honneur. Outre plusieurs palais qu'il fit bâtir avec magnificence, il épuisa l'art de la décoration dans ceux qu'il trouva bâtis. Plusieurs églises brillèrent d'une nouvelle splendeur. Jamais il n'entra dans Sainte-So-

phie sans y déposer quelque précieux ornement. Il s'entendoit parfaitement à la construction des vaisseaux jusqu'à dessiner la coupe, la forme, la proportion de leurs diverses parties. Il aimoit la musique, et s'y étoit rendu si intelligent, qu'il composoit lui-même les chants de l'église. Les fêtes solennelles prirent sous son règne plus d'eclat et de célébrité. Il y rassembloit les plus habiles musiciens; il présidoit aux chœurs, et y joignoit sa voix. C'étoit, en un mot, un caractère subalterne admirable pour l'exécution, incapable d'élévation. Il eût été un grand artiste, il fut un très-médiocre empereur; il péchoit même dans les actions louables par la petitesse des détails.

Il est cependant une partie du gouvernement où le détail fait le grand objet du souverain. Rien n'est petit dans ce qui concerne la justice. Les regards du prince doivent descendre jusqu'au dernier de ses sujets; et ce fut le plus grand mérite de Constantin. Il apprit que depuis long-temps les hommes puissans dans les provinces abusoient de leur pouvoir pour envahir les biens de ceux qui n'étoient pas en état de leur résister. Tantôt ils s'en emparoient à force ouverte; tantôt ils se les approprioient par des chicanes; quelquefois ils contraignoient les possesseurs à vendre à vil prix. Indigné de ces usurpations, il fit faire par édit la révision de tous les titres de possession postérieurs à la mort de son père, et ordonna que toutes les acquisitions qui se trouveroient tachées de quelque injustice, fussent annulées, et que les anciens propriétaires rentrassent dans leurs biens sans être obligés à aucun remboursement. Tous ses sujets trouvoient auprès de lui un accès facile; il écoutoit leurs plaintes, recevoit leurs requêtes, et ne manquoit pas d'y faire droit, lorsque l'impératrice n'y mettoit pas d'obstacle. Il prenoit souvent place dans les tribunaux, éclairoit la conduite des juges, réprimoit l'avidité des praticiens, qui savent ruiner le bon droit ou

éterniser les affaires par des procédures superflues. Les plaideurs injustes, redoutant la sentence de l'empereur, aimoient mieux la prévenir en renonçant à leurs prétentions.

Les libéralités de Romain s'étoient bornées à l'enceinte de Constantinople: ce prince n'étoit sensible qu'à la misère qui frappoit ses yeux; Constantin étendit sa générosité à tout l'empire. Les Sarrasins de Tarse tenoient dans les fers grand nombre de prisonniers. L'empereur ayant fait trève avec eux, leur envoya le brave Curcuas, qu'il avoit rappelé à la cour. Le rachat se fit sur les bords du fleuve Lamus en Cilicie, avec une égale bonne foi de part et d'autre. Les provinces étoient misérables. Outre les impôts dont elles étoient surchargées, Romain, qui les négligeoit, les avoit laissées en proie à l'avidité insatiable des officiers de guerre et de justice. Constantin entendit leurs cris, et résolut de les délivrer d'oppression. Il y envoya les plus sages et les plus désintéressés d'entre les patrices, qui s'acquittèrent de cette commission salutaire autant que les protections de cour purent le permettre. L'empereur visitoit quelquefois les prisons en personne; il s'instruisoit des causes de détention, et faisoit sortir sur-le-champ ceux qu'il jugeoit innocens. Un incendie ayant détruit un grand nombre de maisons à Constantinople, il les fit rebâtir à ses dépens et au profit des propriétaires. Il soulagea par d'abondantes aumônes tous ceux que cet accident avoit affligés. Quoiqu'il ne prodiguât pas ses finances, il se piquoit de magnificence dans les festins d'étiquette qu'il donnoit à sa cour, et ne renvoyoit les convives qu'après leur avoir fait des présens dignes de sa générosité.

L'instruction de son fils Romain fit la principale occupation de ses dernières années. Ce fut pour lui qu'il composa le traité de l'administration de l'empire, dont j'ai parlé, et qui contient des avis politiques. Une réflexion que fait naître la lecture de ces instructions pa-

ternelles, c'est qu'elles tournent presque toujours à l'honneur des pères et à la censure des enfans. Ces fils de souverains auxquels les pères ont laissé de si beaux préceptes en ont très-peu profité. Romain le jeune ne suivit pas mieux les maximes de Constantin Porphyrogénète que Léon dit *le Sage* n'avoit suivi celles de Basile le Macédonien. D'où il me semble qu'on peut conclure que ces princes auroient mieux fait de former eux-mêmes leurs enfans par une pratique habituelle d'actions nobles et vertueuses que de leur en donner des leçons par écrit. Constantin, réglé dans ses mœurs, aima sans partage sa femme Hélène; il eût été plus grand prince, s'il lui eût laissé prendre moins d'empire, et qu'il eût osé faire malgré elle le bien qu'elle ne traversoit que trop souvent. Il chérissoit ses trois filles Zoé, Théodora et Agathe. Mais les tendres soins d'Agathe et sa capacité dans la conduite des affaires lui inspiroient pour elle une prédilection marquée. Il partageoit avec elle le détail du gouvernement : c'étoit par son ministère qu'il faisoit passer ses ordres au sénat et aux magistrats.

Avec beaucoup de bonnes qualités, Constantin ne sera jamais mis au rang des grands princes. Plus occupé de ses études que de ses affaires, plus versé dans la connoissance des livres que dans celle des hommes, il donna souvent les magistratures, les gouvernemens, le commandement des armées à des hommes de néant, quelquefois même déjà déshonorés. Sa femme et son chambellan Basile vendoient toutes les places, qui ne sont jamais achetées que par ceux qui en sont indignes. Quoique foible et sans vigueur, il étoit dur, violent dans la colère, inexorable aux moindres fautes, qu'il punissoit sévèrement, tandis qu'on arrachoit de lui l'impunité des plus grands crimes. Il aimoit le vin et la bonne chère. Ce mélange de vices, en petit nombre à la vérité, mais capitaux et pernicieux dans un prince, fut un levain qui altéra tout ce qu'il avoit de louable.

Les grâces et les dignités se distribuoient au gré d'Hélène, et c'est pour cette raison que, dans l'espace de quatorze ans que Constantin régna seul, on voit de fréquens changemens dans la magistrature. Basile le Bâtard eut d'abord tout le crédit. La place de grand-chambellan lui donnoit un libre accès auprès de l'impératrice. Il étoit discret, parloit bien, et s'acquittoit avec dextérité et avec grâce de toutes ses fonctions. Son adresse le soutint quelque temps. Le prince le combla de faveur, le fit patrice et chef du sénat; mais il fut supplanté par un courtisan encore plus habile : c'étoit Joseph, surnommé *Bringas*, qui sous une apparence de vertu cachoit une ambition démesurée. Joseph, se conformant à tous les goûts de son maître, ne respiroit que piété, charité, amour de l'étude. D'abord trésorier du prince, il parvint ensuite à la charge de grand-amiral. Enfin l'empereur se reposa sur lui du soin de toutes les affaires, et lui communiqua tout son pouvoir. Son adroite politique le maintint dans cette élévation, et il sut conserver sous le règne du fils l'autorité qu'il s'étoit acquise sous celui du père. La préfecture de Constantinople étoit une place importante. Celui qui la possédoit étoit non-seulement chargé de toute la police de cette capitale de l'empire, mais encore de toutes les affaires civiles et criminelles; il étoit le chef de la justice. Théophile, revêtu de cette charge, ne manquoit pas de lumières, mais de probité et de désintéressement. Un accident acheva de le faire connoître. La terre s'ouvrit sous plusieurs maisons de la ville, et tous les meubles contenus dans ces édifices furent précipités dans cette espèce d'abîme. Constantin, affligé de voir la fortune de tant de personnes ensevelie en un instant, donna ordre à Théophile de faire déterrer ces effets et de les rendre aux propriétaires. Ce magistrat chargea de l'exécution deux subalternes qui ne connoissoient d'intérêt au-dessus de celui de leur maître que le leur propre. Ils travaillèrent

Incert. continuat. p. 275, 276, 277, 278. Simeon, p. 495. Manas. 115.

avec activité à retirer toutes les richesses englouties, et mirent entre les mains de Théophile tout ce qu'ils ne purent s'approprier à son insu. Ce fut pour Théophile une mine d'or. Il s'empara de tout, à l'exception d'une très-petite partie qu'il restitua aux possesseurs légitimes pour couvrir le vol du reste. Une friponnerie de cette espèce méritoit un châtiment exemplaire. Ce n'étoit pas la première dont Théophile se fût rendu coupable. Sa vie tout entière n'étoit qu'un tissu de fraudes et de noirceurs. Avare, insatiable, hardi ravisseur, mais insinuant, flatteur, complaisant pour le prince, et surtout pour l'impératrice, il faisoit rejeter les plaintes de ses injustices, comme le cri de la calomnie. Hypocrite consommé, il affectoit une droiture sans égale, un zèle ardent pour l'équité. Tout lui réussissoit, et le peuple, qui le connoissoit mieux que le prince, s'étoit imaginé qu'un succès si peu mérité étoit le fruit d'un pacte avec le diable. L'aveuglement de l'empereur, fut tel, que, ne pouvant le laisser dans une place où il s'étoit rendu l'horreur du public, il lui conféra une dignité supérieure, et l'approcha de sa personne en le faisant son questeur. Il lui donna pour successeur Constantin, un de ses premiers écuyers. L'empereur ne fut pas trompé cette fois. Constantin méritoit la préfecture par ses connoissances, par son intégrité et par la décence de ses mœurs. Il ne la garda pas long-temps. On voit dans cette place, avant la fin de ce règne, Théodore Bélonas, auquel les historiens donnent les mêmes éloges qu'à son prédécesseur.

Cedr. p. 631. *Leo. p.* 508. *Zon. t.* 2, *p.* 192. *Incert. contin. p.* 268. *Simeon, p.* 492. *Georg. p.* 591.

Sous le règne de Romain, on avoit apporté d'Arménie à Constantinople deux enfans mâles, bien formés de tous leurs membres, qui tenoient ensemble par le bas-ventre. Après qu'ils eurent été pendant un assez long temps un objet de curiosité, on fut obligé de les remporter par ordre de Romain, qui s'effrayoit de cet accident naturel comme d'un présage funeste. Ils revinrent

au commencement du règne de Constantin ; et l'un des deux étant mort, les chirurgiens entreprirent de conserver l'autre en le séparant du cadavre. Toute leur adresse fut inutile ; le second mourut trois jours après l'opération.

An. 948.

Cedr. p. 635. Joël. p. 180. Elmacin. Abulfeda. Abulfarage. Du Cange, fam. byz. p. 143. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 705.

Le jour de Pâques de l'année 948 l'empereur donna la couronne impériale à son fils Romain, âgé de neuf ans. Le patriarche Théophylacte, auquel l'expulsion de son père ne paroît pas avoir causé plus de douleur que de changement dans la fortune et dans les mœurs, fit la cérémonie. L'histoire parle de plusieurs expéditions faites en ce temps-là, mais elle n'en donne aucun détail. Une troupe de Hongrois vint par mer ravager les côtes de l'Apulie, et pénétra jusqu'à Otrante. En Orient, les Sarrasins, étant entrés sur les terres de l'empire, furent arrêtés par une armée qui les battit, les poursuivit bien avant en Syrie, prit Marath, qu'elle abandonna après l'avoir pillée, attaqua, mais sans succès, Alep et Tarse. Je ne sais si cette expédition est la même que celle dans laquelle Léon Phocas s'avança jusque sur l'Euphrate, où il assiégea Sura. Mais il fut contraint de lever le siége avec perte d'un grand nombre de soldats, qui restèrent prisonniers entre les mains des Sarrasins.

Lambert. Schafnab. M. Cardonne, hist. d'Afrique et d'Espagne, t. 1, p. 324, 332, 333.

Constantin aimoit à recevoir et à envoyer des ambassadeurs. Othon, empereur d'Allemagne, en reçut de sa part qui arrivèrent la veille de la Toussaint de l'an 948. Ils apportoient des présens considérables. Mais on ne dit rien du sujet pour lequel ils étoient envoyés. Les empereurs grecs entretenoient correspondance avec les califes ommiades établis en Espagne, parce qu'ils étoient ennemis des califes de Bagdad. Léon, père de Constantin, avoit envoyé au calife Abdoulah une perle fameuse par sa beauté et par sa grosseur. Constantin, apprenant que le calife Abdoulrahman faisoit construire un superbe palais dans sa nouvelle ville de Zahra, qu'il avoit fait bâtir à une lieue de Cordoue, lui envoya

cent quarante colonnes du plus beau marbre. Elles avoient été taillées à Constantinople, et la plupart des figures d'or qu'on voyoit en grand nombre dans ce riche palais étoient l'ouvrage des plus habiles artistes grecs. L'ambassadeur qui accompagnoit ce présent fut reçu à Cordoue avec magnificence.

Liutp. hist. l. 6, c. 1, et seqq. Pagi ad Baron.

Les cérémonies introduites par la vanité grecque dans la cour de Constantinople avoient quelque chose de plus étrange et de plus bizarre que tout ce qui se pratiquoit chez les nations que les Grecs traitoient de barbares. On en peut juger par l'ambassade de Liutprand, qui en a fait lui-même le récit. Romain, fils de Constantin, avoit épousé Berthe, sœur de Lothaire, roi d'Italie. Bérenger, marquis d'Ivrée, s'étant rendu maître du gouvernement, disposoit de tout en Lombardie, et ne laissoit à Lothaire que le nom de roi, qu'il se préparoit à lui ravir. L'empereur, touché du sort de ce prince, écrivit à Bérenger pour lui recommander la personne du jeune roi : il l'assuroit de son amitié, et lui faisoit entendre qu'il recevroit avec plaisir des ambassadeurs de sa part. Bérenger, craignant de s'attirer de nouveaux ennemis, fit choix de son secrétaire Liutprand pour l'envoyer à Constantinople. Liutprand, parti de Pavie le premier d'août, rencontra à Venise un chambellan de l'empereur, qui conduisoit à la cour des ambassadeurs d'Espagne et de Saxe. Etant arrivé le 17 octobre, il fut reçu dans le palais de Magnaure. Devant le trône de l'empereur étoit un arbre de cuivre doré ; divers oiseaux de même métal, perchés sur les branches, rendoient chacun le ramage propre de son espèce. Le trône étoit fort large ; deux lions dorés en formoient les deux bras. Liutprand fut porté à l'audience sur les épaules de deux eunuques. A son approche, les lions se mirent à rugir, et les oiseaux à faire leur ramage. Le trône se haussoit et se baissoit par ressorts. Liutprand se prosterna aux pieds de l'empereur, qui étoit d'abord fort

peu élevé de terre. Comme il demeura quelque temps en cette posture, selon l'ordre du maître des cérémonies, lorsqu'il releva la tête, ne voyant plus rien devant lui, il aperçut le prince revêtu d'autres habits, et guindé avec le trône jusqu'aux lambris de la salle. L'empereur ne dit mot ; la distance auroit ajouté le ridicule de la conversation à celui du mécanisme. Mais le chancelier, qu'on nommoit alors questeur, interrogea Liutprand sur la santé de Bérenger. Après la réponse, le chancelier fit signe à Liutprand de se retirer : il fut conduit à l'auberge qu'on lui avoit préparée.

Les autres ambassadeurs avoient fait à l'empereur les présens de leurs maîtres. Bérenger, fort avare, n'avoit donné à Liutprand qu'une lettre ; encore étoit-elle pleine de mensonges. Le beau-père de Liutprand étoit fort riche, et l'aimoit tendrement. Bérenger lui avoit proposé d'envoyer son beau-fils à Constantinople pour y apprendre les lettres grecques : *Il ne lui manque*, disoit-il, *que cette connoissance pour être un savant du premier ordre ; et, afin qu'il soit mieux reçu, je le revêtirai du caractère d'ambassadeur.* Le beau-père, flatté de procurer à Liutprand un titre si honorable, lui avoit fait un bel équipage, et lui avoit mis entre les mains une grande somme d'argent, avec des présens pour l'empereur. Liutprand, honteux de n'avoir rien à donner de la part de son maître, présenta au nom de Bérenger ce qu'il devoit offrir en son propre nom. C'étoient neuf belles cuirasses, sept boucliers, deux coupes de vermeil, des épées, des lances, des javelots, des esclaves, dont quatre étoient entièrement mutilés, sortes d'eunuques de grand prix, dont les marchands de Verdun faisoient alors grand commerce en Espagne. Trois jours après, l'empereur le manda, s'entretint avec lui, le fit manger à sa table, lui fit des présens, ainsi qu'à sa suite. Liutprand assista au repas du jour de Noël. Il se donnoit dans une grande et magnifique salle ; on y dressoit dix-

neuf lits, et la salle en portoit le nom. Les convives mangeoient couchés, selon l'usage antique. On n'y servoit qu'en vaisselle d'or. Au dessert, on apportoit le fruit dans trois grands vases d'or très-pesans, et portés sur des brancards. On passoit dans les anses de ces vases des anneaux d'or, attachés au bout de trois cordes dorées qui tomboient de la voûte. Une machine placée sur le toit amenoit ces vases sur la table et les y déposoit. On ajoutoit à cet appareil des jeux et des tours de bateleurs pour le divertissement des convives.

An. 949. La veille du dimanche des Rameaux l'empereur distribuoit des présens aux officiers de sa cour. Liutprand, qui étoit encore à Constantinople, fut témoin de cette cérémonie, qu'il décrit en ces termes. On dressoit une table de quinze pieds de long sur six de large ; on la couvroit de pièces d'argent dans des boîtes étiquetées de la somme qu'elles contenoient. L'empereur se plaçoit au bout de la table. Un officier appeloit l'un après l'autre ceux qui devoient recevoir. Le premier appelé fut le grand-maître du palais. On lui mit, non pas dans les mains, mais sur l'épaule, sa boîte avec quatre de ces manteaux qui couvroient tout le corps, et que les gens de guerre portoient en temps de pluie. Ensuite vinrent le grand-domestique, qui commandoit les troupes de terre, et le grand-amiral. Ils reçurent le même présent, parce que leur dignité étoit égale à celle du grand-maître. Après eux entrèrent vingt-quatre maîtres, qui eurent chacun vingt-quatre livres d'or et deux manteaux. Ils furent suivis des patrices, auxquels on donna douze livres d'or et seulement un manteau. Enfin, parut à la file un grand nombre d'écuyers et d'autres officiers, qui marchoient selon leurs grades et recevoient un présent proportionné. L'utilité de cette cérémonie mérite qu'on lui pardonne ce qu'elle avoit de ridicule. Elle fut abolie du temps de Constantin Monomaque.

p. 637. Berthe, mariée depuis six ans avec Romain, étant

morte en 949, ce jeune prince, devenu éperdûment amoureux d'une fille de cabaretier qui étoit d'une beauté éblouissante, résolut de l'épouser. Quoiqu'il ne fût encore que dans sa onzième année, ses passions étoient déjà dans toute leur force ; et son père, qui n'avoit pas moins de foiblesse, eut celle de se rendre aux prières et aux larmes d'un enfant qu'il craignoit de perdre. On crut déguiser l'origine de cette épouse en lui donnant le nom de *Théophano*, au lieu de celui d'*Anastasie* qu'elle portoit auparavant. Ce changement de nom et de fortune ne put corriger la bassesse de cœur qu'elle tenoit de sa naissance. Elle sut elle-même punir son mari de son mauvais choix, et, après l'avoir déshonoré, elle se défit de lui, comme nous le verrons dans la suite. Malgré le témoignage unanime des autres historiens, un anonyme, dont l'ouvrage est parvenu jusqu'à nous, donne à cette fille la plus illustre origine. Mais il écrivoit dans le temps qu'elle bouleversoit l'empire.

Zon. t. 2, p. 194. Manas. p. 114. Glycas, p. 302. Incert. contin. p. 285, 286.

Pendant que la cour de Constantinople ne s'occupoit que de divertissemens, la guerre étoit allumée du côté de la Syrie. Chabdan, que les Arabes nomment Saifoddaulah, émir d'Alep et d'Emèse, ravagea pendant deux mois les provinces voisines, et fit grand nombre de prisonniers. Il alla chercher les troupes de l'empire jusqu'en Cappadoce. Il y eut une grande bataille, où furent tués trente mille Grecs, et deux mille faits prisonniers ; mais, peu de jours après, le général grec eut sa revanche. S'étant emparé des gorges du mont Amanus, qu'on nommoit encore le détroit de Cicéron, il tomba sur les Sarrasins au passage, leur enleva leur butin, et les tailla en pièces. Peu échappèrent. Les vainqueurs entrèrent en Syrie, massacrèrent cinq mille hommes, et en emmenèrent trois mille. Le reste des habitans avoit pris la fuite. Les Grecs eurent encore quelques succès en Italie. Ils assiégèrent et prirent Ascoli en Apulie.

An. 950. Elmacin. Abulfeda. Abulfarage. Lup. protos.

Les Hongrois, partagés en plusieurs hordes sous dif-

Cedr. p. 636.

Zon. t. 2, p. 194. férens princes, mais qui se réunissoient pour ne composer qu'un seul corps de nation, ne cessoient d'inquiéter par leurs courses la Germanie, la France, l'Italie et les provinces de l'empire. Un de leurs princes, nommé Bulogud, vint à Constantinople demander le baptême. Il reçut de l'empereur la dignité de patrice, et s'en retourna avec de riches présens. A son exemple, un autre prince hongrois nommé Gylas vint aussi se faire chrétien, et fut traité avec les mêmes honneurs. Il emmena dans son pays un saint moine appelé Hiérothée, auquel Théophylacte conféra l'épiscopat. Hiérothée convertit grand nombre de Hongrois. Mais des deux princes, Gylas seul demeura fidèle à la religion qu'il avoit embrassée. Il s'abstint de faire des courses sur les terres de l'empire; il protégeoit même les chrétiens, qu'il rachetoit des autres princes, pour leur donner la liberté. La conversion de Bulogud fut de peu de durée. Il apostasia et continua ses courses et ses cruautés. Il fut enfin pris et pendu en Germanie.

An. 952. Cedr. p. 637. Glycas, p. 302. Abulféda. Deux ans après l'expédition de l'émir d'Alep, celui de Tarse, s'étant mis en campagne, vint piller une bourgade de la frontière. Le curé du lieu, nommé Thémel, disoit alors la messe. Au bruit des cris qu'il entend, à l'arrivée des Sarrasins, il descend brusquement de l'autel, sans quitter ses habits pontificaux, s'arme du marteau qui servoit de cloche dans plusieurs églises d'Orient, va fondre sur les ennemis étonnés de cette apparition, blesse, fracasse, assomme tout ce qu'il rencontre, et met les autres en fuite. Après ce coup de main, que son évêque trouva peu canonique, se voyant interdit sans pouvoir obtenir de grâce, il va se jeter entre les Sarrasins; et, devenu apostat, tourne son courage contre les chrétiens, désole la Cappadoce, remplit de carnage les provinces voisines, et pénètre bien avant dans l'Asie mineure, laissant partout des marques sanglantes de sa rage barbare.

Bardas Phocas s'étoit fait de la réputation dans la guerre, tant qu'il n'avoit eu qu'un commandement subalterne. Dès qu'il fut commandant en chef, il perdit toute sa gloire. Il parut peu capable de diriger les opérations d'une armée; son avarice le rendit odieux. A la première occasion qu'il fut attaqué par Chabdan, ses soldats l'abandonnèrent, et il n'auroit pu éviter d'être pris, si sa garde particulière ne l'eût sauvé en perçant les escadrons sarrasins dont il étoit enveloppé. Il reçut au front une large et profonde blessure, dont il porta la cicatrice le reste de sa vie. An. 953. *Cedr. p.* 637.

On attribua ce mauvais succès à sa vieillesse, qui avoit glacé son ancienne valeur, et qui le mettoit hors d'état de supporter les travaux. Constantin, voulant lui donner un successeur, sans causer de chagrin à un homme dont il avoit éprouvé la fidélité et le zèle, fit passer la charge de grand domestique sur la tête de son fils Nicéphore. Léon, son second fils, gouverneur de Cappadoce, partagea avec son frère le commandement des armées; et Constantin, le troisième, préfet de Séleucie, fut fait lieutenant-général de ses deux frères. Ces trois guerriers surpassoient leur père en capacité et en valeur; et, loin de lui ressembler en avarice, ils s'étoient attaché le cœur des soldats par leur générosité et leur douceur, qui ne dégénéroit pas en foiblesse. Léon fut le premier à donner des preuves de ses talens militaires. Chabdan avoit mis sur pied deux armées. Il marchoit en personne à la tête de l'une, et s'avançoit sur la frontière. Il avoit donné le commandement de l'autre à son parent Apolasar, renommé entre les Sarrasins pour son courage. Léon marcha contre Apolasar; il le défit, et l'envoya prisonnier à Constantinople. L'empereur, qui n'avoit pas encore de nouvelle de l'autre armée, se pressa trop de triompher. Il entra dans la ville sur un char, dans lequel Apolasar étoit couché sous les pieds du prince. Léon fut magnifiquement récompensé de cette brillante victoire. An. 954. *Cedr. p.* 637, 638. *Incert. contin. p.* 286, 287, 288. *Simeon, p.* 495, 496. *Abulféda. Abulfarage.*

Le début de Nicéphore ne fut pas si heureux. Il avoit assemblé une grande armée, composée de Grecs, de Russes et de Bulgares, et s'étoit chargé de combattre Chabdan. La bataille fut sanglante, et la victoire long-temps disputée. Enfin elle demeura aux musulmans. Constantin Phocas, qui servoit sous son frère, fut pris et conduit dans Alep. Chabdan, ayant fait tous ses efforts pour l'engager à se faire mahométan, et, le trouvant inébranlable, le fit mourir par le poison. Cette triste nouvelle causa au père tant de douleur et de colère, qu'il obtint du prince la permission de faire massacrer tous les parens de Chabdan, qui se trouvoient à Constantinople entre les prisonniers. L'empereur ne fut pas long-temps sans se repentir de sa cruelle condescendance. Ayant envoyé, après la fin de la campagne, un de ses officiers nommé Paul Monomaque, pour faire à Chabdan des propositions de paix, l'émir chassa le député de sa présence, en protestant qu'il n'entendroit à aucun accommodement que tous ses parens ne fussent vengés.

AN. 956. Le patriarche Théophylacte scandalisoit depuis plus de vingt ans l'église de Constantinople. Dans une cavalcade, ce qui faisoit son occupation ordinaire, s'étant froissé rudement contre une muraille, il fut pris d'une violente hémorrhagie. Après deux ans de maladie, pendant lesquels il continua son commerce simoniaque, il mourut hydropique en 956, le 27 février. Pour réparer le mal qu'avoit fait ce mauvais prélat, l'empereur nomma patriarche Polyeucte, né à Constantinople. Ses parens, par un esprit de dévotion fort mal entendu, mais assez ordinaire en ce temps-là, le destinant à la vie monastique, l'avoient fait eunuque dès l'enfance. La vocation qu'ils lui avoient donnée se trouva par bonheur être la sienne. Il fut l'exemple des monastères, et devint aussi éclairé dans la science du salut qu'il étoit vertueux et détaché de tout intérêt. L'évêque d'Héraclée, qui devoit sacrer le patriarche, étant alors dans la

isgrâce de l'empereur, Polyeucte fut ordonné par le iétropolitain de Césarée, auquel cette fonction apparnoit, au défaut de celui d'Héraclée. Cette circonstance ommença d'indisposer contre le nouveau prélat plueurs évêques, qui regardèrent son ordination comme régulière. Polyeucte augmenta ce mécontentement en isérant dans les Diptyques le nom du patriarche Euiymius, qui avoit admis à la communion l'empereur éon, excommunié par Nicolas après ses quatrièmes ioces. Il se forma un schisme, mais qui fut de courte urée, par complaisance pour l'empereur, et qui rendit ces rélats également ridicules par la cause de leur séparaion et par la légèreté de leur réconciliation. Polyeucte, ioins courtisan qu'évêque, perdit bientôt lui-même les onnes grâces de l'empereur par la liberté qu'il prit de lui iire des remontrances sur les malversations de ses proches, ui pilloient l'Eglise et l'empire. Théodore, évêque e Cyzique, homme puissant en intrigues, souleva une artie du clergé, et l'empereur, séduit par ces cabales, herchoit l'occasion de déposer Polyeucte, lorsque la nort fit échouer ce mauvais dessein. Dans ce temps, on eçut à Constantinople, avec grande solennité, une reique qu'on disoit être une main de saint Jean-Baptiste. Jn diacre, nommé Job, l'avoit subtilement enlevée de 'église d'Antioche. La superstition commençoit alors à utoriser ces pieux larcins, et les églises, par une fausse évotion, se déroboient mutuellement les objets respecables de leur culte.

Constantin, vers la fin de son règne, remporta plu- *Incert. contin. p.* 282. ieurs avantages sur les Sarrasins, tant en Orient qu'en talie et en Sicile. Basile, né à Hexamile, qui étoit l'anienne Cardie, à l'entrée de la Chersonèse de Thrace, 'étoit élevé de bonne heure par son mérite à la dignité le patrice. L'empereur lui avoit donné la préfecture de Cibyre, place importante à cause du voisinage de Tarse, lont les musulmans étoient maîtres. Il avoit sous son

commandement une petite flotte pour la défense des côtes, sans cesse infestées par les pirateries des Sarrasins. Il apprit que les ennemis avoient mis en mer dans le port de Tarse un grand nombre de navires bien équipés, qui venoient porter le ravage sur les côtes de Pamphylie et de Lycie. Il rassemble aussitôt le peu qu'il avoit de vaisseaux, vogue au-devant des Sarrasins, les attaque, et, après un choc violent, voyant sa petite flotte près de succomber sous le nombre, il se jette au milieu des ennemis, s'attache à l'amiral sarrasin, l'embrase du feu grégeois, et, vomissant la flamme de toutes les parties de son bord, qui sembloit être une fournaise ardente, secondé du reste de sa flotte, il prend, ou brûle, ou coule à fond toute la flotte ennemie. Les musulmans les plus distingués furent épargnés et conduits à Constantinople, où l'empereur se donna encore les honneurs du triomphe, traînant à la suite de son char les prisonniers chargés de chaînes.

An. 957.

Incert. contin. p. 283. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 389, 391. Abrégé de l'hist. d'Ital. p. 706, 715. Cedr. p. 652, 653.

Le traité de paix conclu par Zoé avec le calife d'Afrique en 916, et confirmé par Romain en 923, subsistoit en son entier, malgré quelques infractions de part et d'autre. La guerre recommença cette année, et voici quelle en fut l'occasion. Les Sarrasins de Cyrène, revoltés contre le calife d'Afrique, lui faisoient une guerre opiniâtre, et, ravageant tout le pays, ils réduisoient leurs ennemis à une extrême disette. Paschal Crénitas, gouverneur de Calabre, homme fort avare, saisit cette conjoncture pour s'enrichir. Il força les Calabrois à lui vendre à très-bas prix tout le blé de la province, et le revendit fort cher aux Sarrasins. L'empereur, averti de ce cruel monopole, rappela Crénitas, le dépouilla de sa fortune, si injustement acquise, et ce misérable ne retira d'autre fruit de ses vexations que la honte et l'indigence. Pendant la durée de cette guerre civile entre les Sarrasins, les Grecs cessèrent de payer le tribut, et ne se firent aucun scrupule de recevoir chez eux les dé-

rteurs. Les Sarrasins n'osèrent s'en plaindre, pour ne as se priver des secours de vivres qu'ils recevoient d'Ialie. Mais, la guerre étant finie, ils redemandèrent le ribut et les transfuges; et, sur le refus des Grecs, ils inrent infester la Calabre. L'empereur envoya le parice Malacène avec des troupes de terre; Macrojean ommandoit la flotte qui devoit agir de concert. Ces leux généraux, arrivés en Italie, y firent plus de ravages que les ennemis. Abhorrés des habitans, qui les rahissoient en toute rencontre, ils furent taillés en pièces dans la première bataille, et n'échappèrent euxmêmes qu'avec peine. L'empereur, consterné de cette défaite, envoya le secrétaire Jean Pilate pour faire aux Sarrasins des propositions de paix. Il n'en put obtenir qu'une trève de quelques mois, et, dès qu'elle fut expirée, Ammar, général sarrasin, passa d'Afrique en Sicile. Au printemps suivant il descendit en Calabre. Pendant qu'il la ravageoit, Basile, devenu célèbre par sa victoire, fut envoyé en Sicile pour s'opposer de ce côtélà aux entreprises des Sarrasins. A son arrivée, il prend Taormine, et, s'étant avancé dans le pays, il va chercher Assan, que le calife d'Afrique avoit revêtu du domaine de la Sicile en fief souverain. Il le trouve rangé en bataille dans la vallée de Mazare. Le combat se livra aussitôt, et Assan fut entièrement défait. Après cette victoire, Basile se rembarque et vogue au-devant d'une flotte qui partoit des côtes d'Afrique pour venir au secours de la Sicile. Il la rencontre en pleine mer; et, profitant d'un vent favorable, il fond dessus avec la rapidité d'un oiseau de proie, brise et coule à fond la plupart des vaisseaux.

Marien Argyre, qui commandoit en Italie, travailloit An. 958. à réduire plusieurs villes d'Apulie et de Calabre, qui, ayant secoué le joug de l'empire, s'appuyoient de l'alliance des Sarrasins. Les Napolitains mêmes, jusqu'alors fidèles, quoique presque indépendans, s'étoient déclarés

ennemis des Grecs, dont ils ravageoient les terres e attaquoient les places. Márien mit le siége devant Naple par terre et par mer; il ruina et brûla tous les environs du côté de la terre, et ferma par mer toute entrée aux secours et aux convois. Les habitans, réduits à la famine, furent obligés de demander grâce. On leur permit d'envoyer à l'empereur pour implorer sa clémence. L'exemple de leur soumission fit rentrer dans le devoir les autres villes révoltées, et Marien se félicitoit de cet heureux succès, lorsqu'un revers fâcheux vint flétrir toute sa gloire. Assan, joint à son frère Ammar, qui amenoit d'Afrique une nouvelle flotte, surprit près d'Otrante celle de Marien, qui prit honteusement la fuite. La flotte victorieuse, retournant au mois de septembre en Sicile, périt presque tout entière dans une tempête. Cette vicissitude de bons et de mauvais succès fatigua également les deux nations. La paix fut renouvelée, et subsista jusqu'au règne de Nicéphore.

Cedr. p. 640. Zon. t. 2, p. 195. Incert. continuat. p. 287, 288. Elmacin.

Chabdan étoit alors l'ennemi le plus redoutable. Presque toujours vainqueur, son nom seul jetoit la terreur dans l'armée grecque, et elle étoit à demi-vaincue avant que d'être attaquée. Nicéphore avoit éprouvé les effets de cette impression funeste, et il attribuoit sa défaite beaucoup plus à la lâcheté de ses soldats qu'à leur foiblesse. Il résolut de réparer son honneur, et se persuada que, pour mettre ses troupes en état de vaincre, il s'agissoit moins de les multiplier que de les former à la discipline. Rien n'étoit plus commun que les désertions; les soldats se débandoient sans cesse sur les terres de l'empire pour piller dans le pays ennemi, pour fuir; et, dans un jour d'affaire, l'armée se trouvoit réduite à la moindre partie. Il réforma ce désordre, plus encore en se faisant aimer qu'en se faisant craindre. La récompense marchoit de pair avec le châtiment; et la sévérité étoit si raisonnable, que ceux-mêmes qui l'éprouvoient n'osoient s'en plaindre. En peu de temps il fit tomber

la terreur, et inspira le courage. Chabdan, émir d'Alep, Caramon, émir de Tarse, 'Izeth, émir de Tripoli, furent battus en plusieurs rencontres ; ils virent prendre et brûler quelques-unes de leurs places. Quantité de Sarrasins furent faits prisonniers.

Tandis que Nicéphore faisoit la guerre en Syrie, son frère Léon pénétroit jusqu'à l'Euphrate et attaquoit Samosate. Le chambellan Basile étoit venu joindre cette armée ; et c'en est assez à un historien flatteur et vendu à la cour pour attribuer à cet eunuque accrédité tous les succès de Léon, dont il ne cite pas même le nom. La ville étoit riche, bien fortifiée, très-peuplée. Toutes les forces des Sarrasins se réunirent pour la défendre, et Chabdan y accourut pour les commander. Il fut battu, la ville fut prise, et les fugitifs répandirent en Mésopotamie et jusqu'au-delà du Tigre la terreur de leur défaite. Ce fut dans cette expédition que Jean Zimiscès, depuis empereur, donna les premières preuves de son courage et de ses talens militaires. Il étoit de la même famille que ce brave Curcuas dont j'ai raconté les exploits. Ce fut lui qui fut chargé de la poursuite des fuyards ; il en prit un grand nombre, et rentra dans Constantinople suivi de dix-sept cents cavaliers sarrasins, bien montés et bien armés, qu'il amenoit prisonniers.

Ces avantages furent balancés par un grand échec que l'empire reçut dans l'île de Crète. Les Sarrasins crétois faisoient de fréquentes incursions sur les côtes de la Grèce et de l'Asie. L'empereur équipa une grande flotte et y fit embarquer assez de troupes pour une armée de terre ; il vouloit reconquérir cette île importante. L'intrigue rendit cet armement inutile par le choix du général : c'étoit le Paphlagonien Constantin Gongyle, homme de cour, nourri à l'ombre, perdu de mollesse, et peu instruit des opérations militaires. Il aborda en Crète, et ce fut tout ce qu'il fit de la commission dont

Cedr. p. 640, 641. Zon. t. 2, p. 195. Leo. Diac.

il s'étoit fait charger. Campé sur le rivage, il ne prit soin ni de se retrancher, ni d'envoyer à la découverte pour n'être pas surpris ; aussi le fut-il bientôt. Les insulaires vinrent l'attaquer pendant la nuit : ils ne trouvèrent point de résistance, tout fut taillé en pièces ou mis en fuite. Le général lui-même auroit péri, sans la bravoure de ses gardes qui le transportèrent dans un vaisseau. Il revint à Constantinople couvert de honte ; mais comme il étoit en faveur, il ne manqua pas d'apologistes.

Cedr. p. 641. Zon. t. 2, p. 195, 196. Manas. p. 114. Incert. continuat. p. 283, 284. Simeon, p. 496.

Le mauvais succès de cette entreprise des Grecs sur l'île de Crète ne rassura pas les autres Sarrasins, battus sur mer et sur terre par Nicéphore et Léon Phocas en Orient, par Basile l'Hexamilite en Occident. Le calife d'Afrique écrivit à l'empereur pour demander son alliance ; celui de Bagdad lui envoya des ambassadeurs pour le même sujet. L'empereur accepta leurs propositions. Tout étoit en paix dans l'empire, lorsque Constantin, au milieu de sa famille, courut un plus grand risque de sa vie que s'il l'eût exposée à la tête de ses armées ; Théophano, qui de la plus vile poussière se voyoit élevée si près du trône, brûloit d'impatience d'y monter. Maîtresse de l'esprit de son mari, elle lui inspira sa fureur ; et ce fils, que son père avoit pris soin de former par tant d'instructions, conçut l'affreux dessein de s'en défaire. Constantin, légèrement indisposé, devoit prendre médecine. On gagna à force d'argent le maître-d'hôtel Nicétas ; on lui donna un poison que ce malheureux mêla avec la liqueur médicinale. Par un bonheur extraordinaire, l'empereur, tenant en main la coupe empoisonnée, fit un pas, et en répandit la plus grande partie. Ce qu'il en but n'eut pas assez de force pour lui ôter la vie, mais le fit tomber dans une langueur dont il ne put guérir. Dans le même temps que Romain vouloit faire périr son père, il lui naquit un fils qu'il nomma Basile.

L'année suivante, une armée de Hongrois traversa la Thrace; et, traînant après elle une foule de prisonniers, elle parut le jour de Pâques, qui tomboit le 3 avril, à la vue de Constantinople. Pothus Argyre, commandant de la garde, ayant rassemblé tout ce qu'il y avoit de troupes dans la ville et aux environs, attaqua leur camp pendant la nuit, les tailla en pièces, reprit tout le butin et les prisonniers. Ceux qui échappèrent du carnage retournèrent dans leur pays, couverts de honte et de blessures.

An. 959.
Incert. continuat. p. 288, 289.
Simeon, p. 496.

La mauvaise santé de l'empereur lui fit naître l'envie d'aller passer quelque temps au mont Olympe en Bithynie. Ses médecins lui conseilloient ce voyage, et la dévotion y eut aussi quelque part. Cette montagne étoit célèbre par un fameux monastère et par un grand nombre de cellules d'anachorètes renommés pour leur sainteté. On soupçonna encore un motif secret, qui n'étoit rien moins que religieux, mais que la passion croit concilier avec la religion; c'étoit de voir, comme en passant, Théodore de Cyzique, et de prendre avec lui des mesures pour chasser du siége de Constantinople le saint patriarche Polyeucte, qui lui étoit devenu très-odieux. Il passa, sur la galère impériale, au port de Prénète, près de Nicomédie, d'où il se rendit à Nicée, et de là au mont Olympe. On dit que l'abbé du monastère, qui n'étoit rien moins que courtisan, lui mit sous les yeux un diplome de son père Léon, qui déclaroit qu'étant venu en ce lieu pour obtenir un fils par les prières des saints religieux, l'abbé Pierre lui avoit prédit que ses vœux seroient exaucés, et que le fils qui devoit naître viendroit lui-même au mont Olympe sur la fin de sa vie. On ajoute que Constantin ayant reconnu l'écriture de son père, loin d'être alarmé de cette prédiction, répondit avec courage qu'il en sentoit la vérité. Après avoir visité par des sentiers rudes et difficiles les cellules des anachorètes dispersées dans les retraites les plus es-

Cedr. p. 641, 642.
Zon. t. 2, *p.* 196.
Leo. p. 488.
Glycas, p. 505.
Joël. p. 181.
Incert. continuat. p. 233, 289, *et seqq.*
Symp. p. 472, 496.
Georg. p. 565.
Pagi ad Baron.

carpées de la montagne, il descendit à Pruse, où il se baigna dans des sources d'eaux chaudes qui passoient pour fort salutaires. Mais elles ne purent le guérir d'une douleur d'intestins et d'une fièvre ardente qui le consumoient. Sentant sa fin approcher, il retourna une seconde fois au monastère, mangea avec les moines, se recommanda à leurs prières, et regagna son vaisseau. Son mal, qu'il avoit caché avec soin, ne pouvant plus se déguiser, il se vit dans ce retour environné des larmes et des sanglots de ses domestiques qui le pleuroient déjà comme mort. Il ne lui restoit qu'un souffle de vie lorsqu'il rentra dans Constantinople. Il eut cependant assez de force pour recommander à son fils le soin de l'empire, et à Joseph Bringas, son principal ministre, celui de la personne de son fils. Il expira le 15 novembre 959, au milieu des pleurs de sa famille, et ceux-mêmes qui lui donnoient la mort se distinguèrent sans doute par des démonstrations de douleur : car on soupçonna son fils d'avoir achevé par une seconde dose de poison le crime que la première avoit commencé. La mort de ce prince, tout médiocre qu'il étoit, fut amèrement pleurée de ses sujets, le peuple, par une sorte de sympathie, aimant à s'attendrir en faveur d'un prince foible, quand sa foiblesse ne lui est point onéreuse. Le récit des historiens nous apprend quelques particularités des cérémonies funèbres alors en usage à l'égard des empereurs. Le corps fut d'abord exposé, la face découverte, dans la salle qu'on nommoit *des dix-neuf lits*, où se faisoit le festin de la fête de Noël. Après y avoir chanté des psaumes, on le transporta dans le vestibule du palais, nommé *Chalcé*. Là, le patriarche, suivi du clergé, les grands officiers de l'empire, les patrices et tout le sénat, vinrent lui faire la révérence, et lui donnèrent le baiser. Ce qui étant achevé, le maître des cérémonies cria à haute voix : *Sortez, empereur, le roi des rois, le seigneur des seigneurs vous appelle.* Il prononça par trois fois ces

paroles, qui furent à chaque fois suivies des cris lamentables de tous les assistans. On leva ensuite le corps, qui fut porté en grande pompe à l'église des Saints-Apôtres, où le chambellan Basile, l'ayant de ses propres mains enveloppé d'un suaire, le déposa dans le tombeau de son père Léon. Il étoit âgé de cinquante-cinq ans; il en avoit régné quarante-huit; treize mois avec son oncle Alexandre, sept ans sous la tutelle de sa mère Zoé, vingt-cinq ans comme en esclavage sous le règne de Romain, et quinze ans seul, mais toujours gouverné par sa femme et par ses ministres. Il auroit conservé quelque estime par ses écrits, s'il n'eût pas été fait pour gouverner les hommes plutôt que pour les instruire. Il avoit paru une comète à sa naissance; il s'en montra une à sa mort, et le rapport de ces deux phénomènes donna grand sujet de discourir. On rapporte encore que peu de temps avant sa mort, on entendit pendant plusieurs nuits le bruit d'une grêle de pierres qui tomboient sur l'appartement où il étoit couché; qu'il fit faire sentinelle autour du palais pour découvrir les auteurs de cette insulte; que cette grêle continua aux yeux des surveillans, mais qu'ils ne virent personne: ce qui fit croire qu'elle partoit d'ailleurs que de la main des hommes. On peut ici sans témérité nier l'effet ou la cause.

Celui des ouvrages de ce prince qui convenoit le mieux à un souverain étoit, outre ses Novelles, le recueil des basiliques. Il travailla de nouveau sur ce grand corps de lois qu'avoient données son grand-père et son père. Il le corrigea, y fit des changemens considérables, et ordonna que sa collection fût substituée aux premières basiliques, et qu'elle fût seule autorisée en Orient. C'est ce qu'on appelle les basiliques postérieures. En effet, elles ont toujours été considérées comme la base de la jurisprudence grecque, tant que cet empire a subsisté. On en fit ensuite un abrégé sommaire, sous le nom de *Synopse*, que quelques auteurs attribuent à son fils Romain.

Giann. hist. nap. l. 7, c. 2.

An. 960. Cedr. p. 642, 644, 645. Zon. t. 2, p. 196. Manas. p. 115. Glycas, p. 303, 304. Incert. contin. p. 293, et seqq. Simeon, p. 496, 497.

Ce prince, surnommé *le jeune*, pour le distinguer de Romain Lecapène, étoit âgé de vingt-un ans. Le plus grand avantage de son règne, fruit détestable d'un parricide, fut d'être de courte durée. Il commença par augmenter les pensions des chambellans et des autres officiers de son père, comme pour récompenser leurs services; mais ce ne fut que pour les en exclure; il les fit bientôt sortir du palais, et mit à leur place les compagnons de ses débauches. Mais il conserva dans le ministère Joseph Bringas, déjà grand-amiral, qu'il fit grand-chambellan; il lui abandonna le soin de tout l'empire. Il lui donna pour second un moine eunuque, nommé Jean Chérina; c'étoit un scélérat, autrefois clerc du palais, que Constantin avoit chassé pour ses crimes, et contraint à se faire moine, selon l'usage absurde établi depuis long-temps. Dès que Romain se vit le maître, il le tira du cloître, et le fit chambellan. Le patriarche voulut en vain s'y opposer; l'empereur prétendit que Jean n'étoit lié par aucun vœu, et que son changement d'habit n'étoit qu'un déguisement forcé. Ce moine apostat, soutenu de Bringas, triompha du patriarche. Honoré de la dignité de patrice et de commandant de la garde étrangère, il fut un des principaux agens du ministère jusqu'à la mort de Romain. Il reprit alors l'habit monastique sans changer de mœurs. La place importante de préfet de Constantinople fut mieux remplie que celle de la cour; et il faut croire que l'empereur et ses ministres furent trompés, lorsqu'ils firent un si bon choix. Il tomba sur Sisinius, qui avoit été écuyer et trésorier du prince. Cette charge fit connoître sa vertu et ses talens. Aussi éclairé que juste et incorruptible, il eut soin de se donner pour assesseurs des magistrats semblables à lui; et, dans une cour si corrompue, il se fit tellement respecter, que, sans brigue et sans cabale, après avoir été fait patrice, il fut élevé à la dignité de grand-trésorier de l'empire, sans rien perdre de sa réputation.

On lui substitua dans la place de préfet Théodore Daphnopate, dont on ne sait que le nom.

L'empereur, s'étant déchargé de toutes les affaires sur Bringas, n'en eut point d'autres que ses plaisirs. Il passoit sa vie avec des femmes perdues et avec des hommes encore plus méprisables. Des comédiens, des bouffons faisoient sa compagnie ordinaire. Sa plus sérieuse occupation étoit la chasse. Rarement dans son palais, il vivoit dans ses maisons de campagne, ou dans les forêts au milieu de ses chiens, toujours à la poursuite des bêtes. Voici le détail d'une de ses journées, selon le récit d'un panégyriste. Le matin il présida aux jeux du Cirque; il dîna ensuite avec le sénat, distribua des présens aux convives, joua à la paume avec les plus habiles joueurs, et gagna plusieurs parties, passa le Bosphore, tua à la chasse quatre grands sangliers, et les rapporta le soir à son palais. L'historien ne peut s'empêcher d'admirer une activité si infatigable, et le royal usage que ce prince savoit faire de tous ses momens. Cet auteur prête son imbécillité à tout l'empire; il prétend que tout étoit en admiration, et principalement, dit-il, la ville de Constantinople, que l'empereur avoit grand soin de maintenir dans l'abondance.

Sa femme Théophano ne voyoit pas de bon œil la mère et les sœurs de son mari. La comparaison de ces princesses avec elle tournoit trop à son désavantage. Elle résolut de les éloigner. L'empereur, qui lui accordoit tout, pourvu qu'elle lui passât ses débauches, envoya ordre à sa mère et à ses sœurs de se retirer dans un monastère. A cette nouvelle inattendue, Hélène, fière et impérieuse, court à son fils, et l'accable de reproches; ses plaintes amères, ses menaces, ses imprécations contre un fils dénaturé l'intimidèrent tellement, qu'il lui permit de demeurer dans la palais; mais il fut inflexible à l'égard de ses sœurs. Elles étoient cinq: Zoé, Théodora, Agathe, Théophano et Anne. Elles se

séparèrent de leur mère, le désespoir dans le cœur, avec des larmes et des gémissemens mutuels, et furent enfermées dans le même monastère où Sophie, veuve de Christophe, aussi affligée qu'elles, vivoit à regret depuis trente ans. L'abbé du monastère de Stude leur donna l'habit monastique. Mais à peine fut-il sorti, qu'elles le jetèrent sans jamais vouloir le reprendre. Elles secouèrent le joug de la règle, et l'empereur fut obligé de plier à leur volonté. Il leur assigna le même entretien qu'elles avoient eu dans le palais. Hélène, inconsolable de la retraite de ses filles, ne survécut pas long-temps; elle mourut le 20 septembre de l'année suivante. Son fils sut gré sans doute à la nature d'avoir épargné un crime à sa femme; et il s'empressa de lui faire de magnifiques funérailles.

Murat. annal. ital. t. 5, p. 346.

Romain, dans les premiers jours de son règne, écrivit au roi des Bulgares et à tous les princes d'Occident pour leur annoncer son avénement au trône et leur demander leur amitié. Il en reçut des lettres obligeantes. Bérenger, roi d'Italie, fut le seul qui ne fit point de réponse. Depuis la mort de Lotaire II il avoit rompu tout commerce avec les Grecs, qu'il savoit être mieux disposés en faveur de l'empereur Othon, son ennemi. Comme les messages d'Italie et d'Allemagne arrivoient en Grèce par la voie de Venise, il obtint du doge, Pierre Candian, une défense à tous les navigateurs vénitiens de porter aucune lettre d'Allemagne et d'Italie aux Grecs ni à leur empereur. Le jour de Pâques, Romain fit couronner son fils Basile, qui n'avoit encore que deux ans.

Cedr. p. 642, 643. Zon. t. 2, p. 196, 197. Manas. p. 115. Glycas, p. 304. Incert. con-

L'empereur grec ne contribua rien de lui-même à la gloire de son règne; mais deux grands généraux qu'il trouva à la tête des armées le rendirent célèbre par leurs exploits. C'étoient Nicéphore Phocas et Léon son frère. Le prince n'eut que le mérite de ne les avoir pas écartés. Les Sarrasins, maîtres de Crète depuis cent trente-cinq

ans, infestoient de leurs pirateries la Méditerranée et l'Archipel. Etablis dans une île si grande, si peuplée, si fertile, ils y avoient formé un puissant état, et l'entreprise de Constantin Gongyle pour la recouvrer n'avoit produit à l'empire que de la honte. Il est vrai qu'elle tomboit tout entière sur l'incapacité du général, et Nicéphore se crut en état de la réparer. Il en fit la proposition dans le conseil du prince; elle fut combattue par plusieurs courtisans, qui, rappelant le peu de succès des tentatives précédentes, exagéroient les dangers de la mer, les forces et les ressources des ennemis, appuyés de toute la puissance des Sarrasins d'Afrique et d'Espagne. Quelques-uns même employoient la superstition et le mensonge pour donner de l'inquiétude au prince; ils lui parloient de je ne sais quelle prédiction, suivant laquelle le conquérant de Crète se rendroit maître de l'empire. L'autorité de Bringas, alors favorable à Nicéphore, l'emporta sur ces contradictions que dictoit la jalousie, et l'expédition fut résolue.

tin. p. 296 et seqq. Simeon, p. 497, 498. Leo. diac. Pagi ad Baron.

Les préparatifs se firent avec une extrême diligence. On rassembla des troupes d'Asie, de Thrace et de Macédoine; on y joignit des corps de Russes et d'Esclavons, qui étoient à la solde de l'empire; on mit en mer une grande flotte, accompagnée de quantité de brûlots et de barques chargées de vivres, de machines et de toutes sortes d'armes. Nicéphore leva l'ancre au mois de juillet, et fit route vers le port de Pygèles, au-dessous d'Ephèse: c'étoit le rendez-vous de la flotte. Lorsqu'elle y fut rassemblée, il envoya sur la côte de Crète des barques légères pour enlever quelques gens du pays qui l'instruiroient de l'état où l'île se trouvoit alors. Il apprit par ce moyen qu'on venoit de recevoir en Crète la nouvelle de son embarquement, et que tout y étoit en alarme et en désordre. Il part aussitôt; et, faisant force de voiles et de rames au travers des Sporades, il aborde à la vue des ennemis, rangés en bataille à quelque distance du

rivage. Ils n'osent l'attaquer au débarquement. Il partage son armée en trois corps, et s'avance en bon ordre, faisant porter devant lui l'étendard de la croix. Il charge les Sarrasins, qui prennent la fuite presque sans résistance. On en fait un grand carnage. Il marche aussitôt à Candie, capitale de l'île. Tout fuyoit devant lui; les campagnes étoient couvertes d'hommes, de femmes, d'enfans, qui, chassant devant eux leurs troupeaux et emportant ce qu'ils avoient de plus précieux, se sauvoient dans la ville, ou gagnoient les forêts et les montagnes. Quelques-uns même, et c'étoient les descendans des anciens chrétiens, venoient se jeter entre les bras de Nicéphore. Arrivé à la vue de Candie, il distribue ses troupes en différens postes pour bloquer la ville, et envoie des détachemens à la poursuite de ceux qui s'étoient sauvés dans les montagnes. On découvre leurs retraites, et on les amène au camp avec leurs bestiaux et leurs effets. L'armée grecque étoit campée dans un délicieux paysage, et les tentes, environnées d'arbres et couronnées de leurs fruits, sembloient être des pavillons dressés pour le plaisir. Mais le général maintenoit la discipline, que les charmes de ce lieu auroient pu corrompre. Il procuroit à ses soldats la joie et l'abondance, sans négliger le soin de la sûreté. Avant que de quitter ses vaisseaux, il avoit pris la précaution de les mettre hors d'insulte, et les avoit distribués sur la côte pour arrêter les convois. Son dessein étoit d'affamer la ville, et, durant ce séjour, il ne cessoit de détacher des troupes pour aller de proche en proche attaquer les villes et les châteaux; en sorte que, pendant le siége de la capitale, on fit la conquête de l'île presque entière.

L'émir Curupe, enfermé dans la ville, désespérant de forcer un camp si bien gardé et si bien défendu, eut recours à des ressources étrangères. Il dépêcha en Afrique et en Espagne pour demander un prompt secours. Les deux califes, avant que de risquer leurs troupes, en-

voyèrent à Candie des exprès pour reconnoître l'état du siége. Ces envoyés, ayant fait diligence, abordèrent de nuit au pied des murs, battus des eaux de la mer, et étant montés sur la muraille à l'aide d'une corde qu'on leur jeta, ils se convainquirent par leurs propres yeux qu'il n'y avoit aucune espérance de faire lever le siége. En vain Curupe et les habitans, les embrassant à leur départ, et se jetant à leurs pieds, les conjuroient avec larmes de ne les pas abandonner. Ils rapportèrent à leurs maîtres que tous leurs efforts seroient en pure perte; que la flotte grecque, très-nombreuse et très-avantageusement postée, rendoit l'accès impraticable du côté de la mer; que l'armée de terre étoit invincible, et par le nombre et par le courage des troupes, et plus encore par la vigilance et l'habileté du général qui, plein de confiance dans l'assistance divine, ne négligeoit cependant aucune des précautions humaines. Sur ce rapport, les califes abandonnèrent les Crétois à leur mauvaise fortune.

La ville paroissoit imprenable. Elle étoit d'un côté défendue par la mer, de l'autre par un roc inaccessible, sur lequel elle étoit bâtie. Les murailles, construites de terre pétrie avec du poil de chèvre et des soies de porcs, étoient très-hautes, assez larges pour deux chariots de front, et bordées de deux fossés profonds. Nicéphore environna la ville d'une forte palissade qui s'étendoit d'un rivage à l'autre pour fermer tout passage aux habitans, et demeurer lui-même maître de combattre quand il le jugeroit à propos. L'hiver étant survenu, il passoit le temps à exercer ses troupes, et à préparer les machines nécessaires dans une attaque. Les assiégés, qui avoient été surpris, sans avoir le temps de faire des provisions, sentoient déjà la famine; mais les assiégeans n'en étoient pas exempts. Tout ce qu'ils avoient apporté de vivres étoit consommé : on ne peut comprendre qu'un territoire si vaste et si abondant, dont ils

An. 961.

étoient maîtres, se trouvât épuisé. Cependant les grains, le bétail, les fourrages, mal ménagés sans doute, commençoient à leur manquer. Les soldats, glacés de froid sous leurs habits trempés par des pluies continuelles, dont leurs tentes presque détruites ne pouvoient les mettre à couvert, murmuroient et demandoient à retourner dans leurs foyers. Les officiers même perdoient courage, et Nicéphore ne les contenoit qu'avec peine en les traitant avec une bonté paternelle, et en partageant leurs travaux. « Montrerons-nous donc (leur disoit-il) moins de courage que nos ennemis? Ils souffrent de plus grands maux sans aucune espérance. « Pour nous, nous attendons des vivres que l'empereur « ne peut différer de nous envoyer. Je l'ai averti de notre « disette. Des chrétiens, que le ciel et la terre protégent, se laisseront-ils vaincre en patience par des « Sarrasins, qui ne peuvent attendre de secours ni de « Dieu ni des hommes? » Ces paroles, et d'autres encore que lui suggéroit son éloquence militaire, ranimèrent les plus braves de l'armée; ils s'écrièrent : *Nous sommes prêts à tout souffrir et à mourir avec vous!* Mais la famine auroit peut-être bientôt étouffé ces sentimens généreux, s'il ne fût arrivé de Constantinople un grand convoi de vivres, quoique le blé et l'orge, par l'effet d'un funeste monopole, y fussent montés cette année à un prix excessif. Bringas fit en cette occasion le devoir d'un ministre juste et désintéressé. Il envoya dans tout l'empire des commissaires fidèles et incorruptibles pour arrêter les pratiques meurtrières des monopoleurs, confisquer au profit du public les grains qu'ils exportoient et les vaisseaux d'exportation, et ouvrir les greniers de ces avares impitoyables qui avoient fait des magasins pour affamer les peuples, et leur vendre bien cher le soutien de leur vie. En peu de temps l'abondance revint; et cette opération d'humanité valut à ce ministre l'oubli de ses autres injustices.

Il y avoit plus de dix mois que Candie étoit bloquée. Enfin Nicéphore apprit des déserteurs qui passoient en grand nombre dans son camp, que la plupart des habitans étoient morts de faim; que les autres, réduits aux abois, n'auroient pas la force de soutenir une attaque; mais qu'ils étoient cependant résolus de mourir plutôt que de se rendre. Sur ces avis, il crut qu'il étoit temps de donner l'assaut. Le 7 mai, dès le point du jour, il fait prendre les armes à ses troupes. On comble les fossés, on met les machines en batterie, on fait tomber dans la ville une pluie de feu; les balistes lancent des pierres et des javelots. On sape les murs; ils s'éboulent en plusieurs endroits. Les Crétois, pâles et décharnés, plus semblables à des fantômes qu'à des hommes vivans, se traînent sur la brèche; la plupart tombent en combattant, les autres sont repoussés et fuient dans les rues. Les Grecs les poursuivent, les massacrent. Quelques-uns, jetant leurs armes, se précipitent du haut des murs. Nicéphore ordonne de faire quartier à ceux qui mettroient les armes bas, et il a bien de la peine à se faire obéir du soldat acharné au carnage. Il réserve au prince les plus précieuses dépouilles, et abandonne le reste aux troupes. La ville étoit remplie de richesses acquises par la piraterie. Après le pillage, Nicéphore fait raser les murs. Il bâtit une forteresse sur une hauteur voisine et de difficile accès. Il y met garnison, et la nomme *Téménos*. Il laisse ses brûlots dans le port, au pied de la forteresse, pour la défendre d'insulte du côté de la mer. La plupart des autres villes avoient été prises, pendant le siége de Candie, par différens détachemens. Le général ne sortit de l'île qu'après avoir soumis celles qui restoient à prendre. Il retourna ensuite à Constantinople avec un riche butin et grand nombre de prisonniers. Il triompha dans le Cirque, au milieu des acclamations du peuple, qui admiroit l'or, l'argent, les étoffes précieuses, les tapis de

pourpre, les pierreries, les armes enrichies d'or, et la multitude des captifs, tous revêtus de robes blanches. On remarquoit entre les autres Curupe et son fils Anémas, dont la valeur féroce et opiniâtre étinceloit encore sur leur visage, et sembloit ennoblir leurs chaînes. Curupe passa le reste de sa vie à Constantinople, et par estime de sa valeur, l'empereur lui assigna une pension considérable; il lui donna des terres à cultiver, et l'auroit même honoré de la dignité de sénateur, s'il eût voulu recevoir le baptême. Depuis près d'un siècle et demi que les musulmans étoient établis en Crète, les insulaires avoient embrassé la religion de leurs maîtres. Nicon, moine d'Arménie, que l'Eglise a mis au nombre des saints, les ramena au christianisme, et cette île célèbre demeura au pouvoir des chrétiens jusqu'au siècle passé, dans lequel les Turcs s'en emparèrent après y avoir répandu des fleuves de leur sang.

Cedr. p. 643. Zon. t. 2, p. 197. Glycas, p. 304. Incert. contin. p. 299, 300. Leo. diac. Pagi ad Baron.

Pendant que Nicéphore assiégeoit Candie, Léon, son frère, faisoit la guerre en Asie, où il avoit été envoyé pour arrêter les courses des Sarrasins. Chabdan, suivi d'une grande armée, avoit traversé la Cappadoce, et approchoit des frontières de Galatie. Léon, qui n'avoit à sa suite qu'un petit nombre de troupes légères, prenant toujours des postes avantageux, se contentoit de côtoyer les ennemis et de les harceler dans leur marche, de les attendre dans les défilés, où il surprenoit toujours quelque corps séparé. Enfin, ayant trouvé une occasion favorable près d'Andarasse en Galatie, il tombe sur eux, les taille en pièces, fait quantité de prisonniers. Chabdan, ayant eu son cheval tué sous lui, alloit être pris, si son écuyer, qui étoit un chrétien renégat, ne l'eût sauvé aux dépens de sa vie, en lui donnant sa propre monture. On vit long-temps dans ces campagnes un monument de la grandeur de cette défaite; elles étoient couvertes de monceaux d'ossemens. Léon paya la valeur de ses soldats en leur abandonnant la plus grande par-

ie du butin. Il mit en liberté les prisonniers chrétiens qu'il trouva dans le camp des barbares, leur donnant à chacun de quoi faire le voyage de leur pays. Il conduisit à Constantinople les Sarrasins captifs, qui se trouvèrent en assez grand nombre pour fournir d'esclaves la ville et les campagnes d'alentour. Léon reçut, comme son frère, les honneurs du triomphe.

Il naquit cette année à l'empereur un second fils qu'il nomma *Constantin*, et qu'il fit couronner peu de temps après. On découvrit, au mois de mars, une conjuration dont l'auteur étoit ce même Basile l'Oiseau qui avoit si bien servi le père de l'empereur. Cet homme intrigant et hardi, ne se trouvant pas assez bien payé de ses services, séduisit plusieurs patrices mécontens, et convint avec eux d'assassiner Romain, le jour des jeux du Cirque, au sortir de son palais. On devoit en même temps proclamer Basile empereur. Un Sarrasin, nommé Joannice, qu'on avoit fait entrer dans ce complot, alla le révéler à Bringas, qui fit aussitôt arrêter les coupables. Convaincus de leur crime, ils furent punis de divers supplices; mais l'empereur, naturellement porté à la clémence, ne permit pas de leur ôter la vie; il se contenta de les conduire comme en triomphe derrière son char le jour de la célébration des jeux, et de les reléguer dans des monastères éloignés, encore leur permit-il, quelque temps après, de revenir à Constantinople. Pour Basile, il devint fou au moment qu'il fut découvert. On le transporta dans l'île de Proconèse, où il mourut peu après. Dans ces jeux on vit un de ces prodiges de force et d'adresse qui ont paru plusieurs fois depuis, et qui ne sont pas rares en Perse, au rapport des voyageurs. Un domestique de Romain Mosèle, nommé Philorée, debout sur un cheval très-vite à la course, fit plusieurs fois le tour du Cirque, courant à bride abattue, sans selle ni housse que son habit dont il avoit couvert le cheval, tenant à

Cedr. p. 642, 643, 644. *Zon. t.* 2, p. 197. *Glycas, p.* 304. *Incert. contin. p.* 296, 299. *Simeon, p.* 497, 498.

la main une épée nue qu'il agitoit en tous sens ; et, dans des mouvemens si violens et si rapides, on ne le vit ni fléchir, ni chanceler. Depuis le règne de Romain Lecapène, il s'étoit répandu sur les bœufs une maladie contagieuse qui régnoit dans toute l'étendue de l'empire. Elle fit cette année de grands ravages. On n'y trouvoit point de remède ; elle continua encore quelque temps, mais avec moins de fureur. Le peuple, à son ordinaire, donnoit à ce fléau une origine ridicule. Lecapène, faisant jeter les fondemens d'un palais, on avoit trouvé en terre une tête de bœuf de marbre, et l'on en avoit fait de la chaux. C'étoit là, disoit-on, le commencement et la cause de cette maladie.

An. 962. Cedr. p. 645. Zon. t. 2, p. 197. Simeon, p. 498. Leo. diac. Pagi ad Baron. Elmacin. l. 3, c. 4. Abulfeda.

La perte de l'île de Crète n'abattit point le courage de Chabdan. Il alla de nouveau ravager la frontière. A cette nouvelle, Nicéphore se dispose à marcher contre cet indomptable ennemi ; et, si l'on en croit les auteurs arabes, l'empire fit un effort extraordinaire. Elmacin dit que Nicéphore avoit deux cent mille hommes, dont trente mille étoient cuirassés ; car, depuis la décadence de la milice romaine, l'usage des cuirasses étoit devenu plus rare ; et la mollesse, toujours prête à fuir le danger, mais sans prudence pour le prévoir, se déchargeoit peu à peu du poids des armes défensives. Selon le même auteur, l'armée étoit suivie de quarante mille mulets chargés de chausse-trapes, que Nicéphore avoit coutume de semer autour de son camp. Tout ce récit est sans doute exagéré pour sauver l'honneur des musulmans, qui succombèrent alors, et qu'Elmacin ménageoit quoiqu'il fût chrétien. Nicéphore marcha vers la Syrie. Les Sarrasins fuyoient de toutes parts, et se renfermoient dans leurs forteresses. Chabdan, trop foible pour tenir tête à de si grandes forces, se battoit en retraite ; il se conduisoit avec Nicéphore comme Léon s'étoit conduit avec lui-même l'année précédente, et il attendoit la même occasion, que le général grec ne lui donna pas.

Rien ne résistoit à Nicéphore; il emportoit d'emblée les places moins fortes, et les autres en peu de jours. Il en prit et en ruina dans cette campagne plus de soixante. Il s'avança jusqu'à l'Euphrate, s'empara en chemin de Doluc, autrefois nommée Doliché, et surprit Membig; c'étoit l'ancienne Hiérapolis. Les deux villes dont la prise fit plus d'honneur à ses armes furent Anazarbe et Alep. Anazarbe se rendit à composition, et il n'en coûta la vie qu'à un petit nombre de Sarrasins. Mais, pour arriver devant Alep, il fallut passer sur le ventre à Chabdan et à son armée. C'étoit la résidence de ce vaillant émir. Il s'y étoit retiré avec toutes ses forces, et ne s'attendoit pas d'y être attaqué. Surpris par la diligence du général grec, il fait prendre les armes à tous les habitans, qu'il joint à ses soldats; et, partageant son armée en deux corps, il envoie l'un, sous la conduite de Nagjai son lieutenant, au-devant de l'ennemi, pour l'arrêter au passage des montagnes, et demeure avec le reste campé à quelque distance de la ville. Les Grecs évitent la rencontre de Nagjai, et tombent sur Chabdan, dont l'armée est taillée en pièces et mise en fuite. Nicéphore avoit pris de si justes mesures, qu'il coupa aux fuyards le chemin de la ville, et Chabdan fut obligé de chercher retraite ailleurs. Nicéphore, maître de la campagne, s'empare du palais, qui étoit hors d'Alep. Il y trouve trois cents outres remplis d'argent, quatorze mille mulets, un amas prodigieux d'armes. Il attaque aussitôt Alep. Repoussé par les assiégés, il se retire sur une montagne voisine. Cependant la discorde se met entre les habitans et la garnison, qui avoit fait quelque pillage. La sédition s'allume; on en vient aux mains. Les soldats qui gardoient la muraille quittent leurs postes pour courir au secours de leurs camarades. Les Grecs s'en étant aperçus, reviennent, enfoncent les portes, passent tout au fil de l'épée, enlèvent plus de dix mille enfans des deux sexes, font un butin immense, et, n'ayant pas

assez de bêtes de charge pour tout emporter, ils brûlent le reste. Alep ayant été prise en trois jours, Nicéphore assiége la citadelle, très-forte et bien défendue. Le huitième jour du siége, apprenant qu'Alis, émir de Damas, s'étant joint à Nagjai, venoit au secours à la tête d'une grande armée, il lève le siége, emmenant avec lui grand nombre de chrétiens délivrés d'esclavage. Il traverse le territoire d'Alep sans faire aucun mal, ordonnant aux habitans des villages d'ensemencer et de cultiver leurs terres, qu'il viendroit, disoit-il, moissonner l'année suivante. Pendant ce même temps, les Hongrois s'étoient jetés dans la Thrace. Ils furent défaits par Marien Argyre, préfet d'Occident, qui leur fit vider le pays.

An. 963.

Cedr. p. 645. *Zon. t.* 2, *p.* 197. *Manas. p.* 115. *Glycas, p.* 305. *Joël. p.* 181. *Simeon, p.* 496. *Du Cange, fam. byz. p.* 144. *Pagi ad Baron.*

Pendant que Nicéphore étoit en chemin pour retourner à Constantinople, un faux bruit qui se répandit de la mort de l'empereur lui fit suspendre sa marche. Il avoit tout à craindre de Bringas, devenu son ennemi depuis la conquête de l'île de Crète. Cet eunuque gouvernoit la cour; et la légèreté de l'impératrice, qui ne prenoit à cœur que ses plaisirs, ne rassuroit pas Nicéphore, quoiqu'il eût sujet de penser qu'il n'en étoit pas haï. Il prit donc le parti de rester en Asie; et, pour ne donner aucun soupçon, il congédia son armée. Il apprit bientôt que l'empereur vivoit; mais, craignant toujours de tomber entre les mains de Bringas, plus puissant que l'empereur, il passa l'hiver sur ses terres, en Asie. Romain, épuisé de débauche, languissoit depuis plusieurs mois, et l'on croit que sa criminelle épouse, à laquelle il avoit sacrifié son honneur et celui de l'empire en la prenant pour femme, accéléra sa mort par le même poison qu'elle lui avoit mis entre les mains pour faire périr son père. Il mourut le 15 mars, à l'âge de vingt-quatre ans, après trois ans et quatre mois de règne. Ce prince étoit très-bien fait; il avoit de l'esprit, du courage, de la douceur et de l'humanité. C'eût été un prince

estimable, si, dès sa première jeunesse, des officiers corrompus, et ensuite des ministres perfides, n'eussent pris à tâche d'étouffer toutes ses bonnes qualités et de le rendre incapable, pour être eux-mêmes maîtres des affaires. Ils le plongèrent dans la débauche, et lui firent contracter un mariage honteux, qui l'éleva au trône par un parricide pour l'en précipiter bientôt par un crime pareil. Il laissoit deux fils, Basile et Constantin, déjà revêtus l'un et l'autre du titre d'empereur. En mourant, il les nomma tous deux pour ses successeurs, et défendit d'ôter à Nicéphore le commandement des armées. Il avoit deux filles; l'une, nommée Théophano comme sa mère, fut mariée à l'empereur Othon II; l'autre, appelée Anne, ne vint au monde que deux jours avant la mort de son père. Elle épousa dans la suite Volodimir, prince de Russie, qu'elle convertit au christianisme, mais sans pouvoir adoucir la férocité de ses mœurs.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

BASILE II. CONSTANTIN VIII. NICÉPHORE II, DIT PHOCAS. JEAN ZIMISCÈS.

An. 963. *Cedr. p. 645, et seqq. Zon. t. 2, p. 197, et seqq. Manas. p. 115, 116, 117. Glycas, p. 305. Joël. p. 181. Leo. diac. Du Cange, fam. byz. p. 150. Fleury, hist. ecclés. l. 56, art. 8.*

Basile et Constantin, l'un âgé de cinq ans, l'autre de deux, furent reconnus pour successeurs de leur père sous la tutelle de Théophano. Jamais l'empire n'avoit été soutenu sur des appuis si fragiles. Deux enfans, presque encore au berceau, gouvernés par une mère voluptueuse et d'un caractère aussi bas que sa naissance, étoient faciles à renverser. Heureusement pour cette foible famille, ceux que leur ambition porta sur le trône pendant la minorité de ces princes furent assez hardis pour usurper le pouvoir suprême, mais trop peu pour vouloir le posséder seuls. Ils se contentèrent d'en envahir la réalité, et en partagèrent le titre, sans l'arracher aux légitimes possesseurs. L'île de Crète reconquise, la prise d'Alep, le saccagement d'une partie de la Syrie, couvroient de gloire Nicéphore Phocas. Le grand pouvoir de Bringas, son ennemi, l'avoit déterminé à se tenir éloigné de la cour depuis son retour de Syrie. A la nouvelle de la mort de l'empereur, il crut le ministre devenu moins puissant, et ses craintes firent place aux conseils de son ambition. Il étoit aimé de l'impératrice ; cette princesse lui en avoit donné des preuves, dont, à vrai dire, elle n'étoit pas avare. Il se persuadoit que le crédit de Bringas ne prévaudroit pas sur l'autorité de la régente. En effet, malgré les oppo-

sitions du ministre, Théophano manda Nicéphore à Constantinople. Il s'y rendit aussitôt, et son entrée fut brillante par les acclamations du peuple et par l'empressement des sénateurs à le féliciter. Il triompha dans le Cirque, et fit porter devant son char les dépouilles d'Alep et de la Syrie.

L'impératrice et toute la cour trembloient cependant encore devant Bringas, appuyé d'un grand nombre de créatures. Il ne fut pas long-temps à soupçonner la liaison intime de Nicéphore avec la princesse, et il en appréhenda les suites. Pour les prévenir, il résolut de faire crever les yeux à Nicéphore et de l'envoyer en exil. Le général en fut averti, et, pour conjurer cet orage, il usa d'un stratagème dont son hypocrisie pouvoit favoriser le succès : car, libertin en secret, il affectoit l'extérieur d'une dévotion angélique, et dans son triomphe il avoit eu grand soin de faire porter en pompe une vieille pièce d'étoffe, qu'il disoit être un morceau de l'habit de saint Jean-Baptiste, trouvé dans le saccagement d'Alep. Il se couvrit d'un cilice sous ses habits, et, accompagné d'un seul de ses gardes, il alla trouver Bringas. Après un salut froidement rendu, il le tire en particulier, et se découvrant la poitrine : « Il « y a long-temps (lui dit-il) que, dégoûté des plaisirs « et des grandeurs de ce monde, je songe à consacrer à « Dieu dans un monastère le reste de mes jours. C'est « un dessein que j'aurois déjà exécuté, si mon zèle pour « nos deux derniers empereurs ne m'eût retenu à leur « service. Leur mort a rompu ma chaîne. Votre pru- « dence saura bien me remplacer avec avantage. Je me « tiendrai bien récompensé de mes travaux si vous me « conservez votre amitié. Ce que vous voyez confirme « la sincérité de mes paroles. C'est une épreuve de « noviciat que je me suis imposée depuis long-temps, « et je me sens capable d'en supporter de plus rudes. » A cette vue, Bringas demeure saisi d'étonnement; toute

sa ruse l'abandonne, il condamne ses soupçons, et tombe aux pieds de Nicéphore; il lui demande pardon de l'avoir trop peu connu, et lui proteste qu'il n'ajoutera plus de foi à la calomnie, qui ne respecte pas les plus saints personnages.

Nicéphore, ayant ainsi gagné du temps, feint de faire les préparatifs de sa retraite. Il communique au patriarche les mauvais desseins de Bringas. Polyeucte aimoit Nicéphore. Sa vertu, son mépris des richesses et de la faveur, sa vieillesse même, le rendoient intrépide. Echauffé par le discours de Nicéphore, il le mène avec lui au palais, et ayant convoqué le sénat, auquel Bringas se rendit lui-même: « Il n'est pas juste (dit-il aux sénateurs « assemblés) que ceux qui ont exposé leur vie pour le « service de l'empire ne reçoivent que des affronts au « lieu des honneurs qu'ils méritent. Il y a quelqu'un « parmi vous qui n'entend que trop bien ce que je veux « dire. Si vous approuvez mon zèle, voici l'occasion de « montrer le vôtre. De concert avec tout le peuple nous « avons reconnu nos jeunes princes pour empereurs; « c'est l'héritage de leurs ancêtres. Mais pour leur conserver l'empire attaqué par les nations barbares qui « l'environnent, il nous faut un général aussi capable « que fidèle. Et en qui trouverez-vous ces qualités dans « un degré plus éminent que dans celui que je pré- « sente à vos yeux? Les victoires de Nicéphore font « preuve de sa science militaire et de sa valeur. Vous « l'admirez vous-mêmes. Faites-lui jurer qu'il n'entre- « prendra rien contre nos princes ni contre le sénat, et « confiez-lui les armes d'Asie. C'est un emploi dont l'a « revêtu notre défunt empereur, et qu'il lui a confirmé « par son testament. » Le sénat applaudit à cette proposition avec tant d'ardeur, que Bringas lui-même, confus et déconcerté, n'osa la contredire. On fit jurer Nicéphore, et le sénat fit serment à son tour que, jusqu'à la majorité des princes, Nicéphore seroit le

maître de la nomination, de la promotion, de la destitution des principaux officiers, et que le sénat ne décideroit rien sur les affaires de la guerre que de concert avec lui. On le déclara général des troupes d'Asie avec une autorité souveraine. Peu de jours après il alla en Cappadoce; il y assembla ses troupes et prit soin de les exercer aux évolutions militaires. Son dessein étoit d'aller attaquer Chabdan et les Sarrasins de Tarse.

Cependant Bringas étoit dévoré de mortelles inquiétudes. Il se repentoit de n'avoir pas fait périr Nicéphore tandis qu'il le tenoit sous sa main. Il savoit que ce général entretenoit avec l'impératrice un commerce de lettres fort assidu; et il n'ignoroit pas jusqu'à quel point la passion pouvoit emporter cette princesse. Il résolut donc de le perdre. Dans l'armée de Nicéphore étoient deux officiers de grand mérite et très-accrédités parmi les soldats. C'étoient Jean Zimiscès, le plus brave capitaine de l'empire, et son cousin Romain Curcuas, en qui la valeur étoit héréditaire. Bringas entreprit de les tenter par de magnifiques promesses. S'ils réussissoient à se défaire de Nicéphore, l'un devoit être général des troupes d'Orient, l'autre de celles d'Occident. Ces deux officiers, ayant reçu les lettres de Bringas, vont les montrer à Nicéphore, auquel ils étoient sincèrement attachés. Ils l'exhortent à s'affranchir une bonne fois de la persécution de ce méchant eunuque; ils le pressent d'accepter le titre d'empereur, et lui répondent de la bonne volonté des troupes. Comme Nicéphore, usant de sa dissimulation ordinaire, paroissoit se refuser à leur empressement, ils vont jusqu'à le menacer de le tuer, s'il s'obstine à résister. Nicéphore se rend enfin, et le second de juillet, toute l'armée d'Orient, excitée par ces deux officiers, le proclame empereur.

La nouvelle de ce soulèvement porte le trouble dans Constantinople. Bringas, que son insolence rendoit

odieux au peuple, ne trouve aucune ressource. Nicéphore, suivi de son armée qui faisoit tout retentir de vœux et d'acclamations, arrive le neuvième d'août à Chrysopolis. La première idée de Bringas fut de faire nommer par le sénat un autre empereur pour l'opposer à Nicéphore. Mais il ne sait sur qui jeter les yeux, et le sénat ne lui paroît pas disposé à entrer dans ses vues. Au premier bruit de cette révolution, Bardas, père du nouvel empereur, se trouvant alors à Constantinople, s'étoit réfugié dans l'asile de Sainte-Sophie. Léon, frère de Nicéphore, quoique gardé à vue, s'étoit échappé, et étoit allé joindre son frère. Bringas ne savoit quel parti prendre. Sa dureté naturelle le rendoit incapable de gagner le peuple par des caresses, et dans une conjoncture si critique, au lieu d'employer la douceur, voyant un grand nombre d'habitans courir à Sainte-Sophie, il ne voulut mettre en œuvre que la terreur. *Sujets rebelles*, s'écrioit il, *vous vous plaignez de la cherté des vivres : pour punir votre audace, je les ferai monter si haut, que vous pourrez porter en blé, dans un pan de votre robe, le prix d'une pièce d'or.* Des menaces si atroces révoltèrent le peuple, et donnèrent occasion à Basile le Bâtard, chambellan du jeune Constantin, et mortel ennemi de Bringas, de faire éclater sa haine. Le soir du même jour, il assemble ses amis, ses parens, ses domestiques, et se met à leur tête. Cette troupe armée court par toute la ville, fait main basse sur tous ceux qu'on soupçonne d'être attachés à Bringas, abat et rase leurs maisons. Dans ce massacre général, furent enveloppés quantité de citoyens tranquilles qui ne prenoient aucun parti. Des scélérats profitèrent de la conjoncture pour venger leurs inimitiés particulières. Le nom de Nicéphore se faisoit entendre de toutes parts; on célébroit ses vertus, ses victoires. Bringas, qu'on cherchoit, échappa cependant à la fureur. Il se réfugia tout tremblant dans l'église de Sainte-Sophie, au mo-

ment que Bardas en sortoit avec assurance. Basile s'empare des vaisseaux qui se trouvoient dans le port; et, monté sur la galère impériale que suivoit toute la flotte, il passe à Chrysopolis, amène Nicéphore à l'Hebdome, et de là, suivi d'une foule de peuple, au milieu des acclamations, au son des trompettes et des cymbales, il le conduit dans la ville par la Porte dorée. Nicéphore se rend à Sainte-Sophie, où le patriarche Polyeucte lui met sur la tête la couronne impériale. C'étoit le dimanche seizième d'août, cinq mois après la mort de Romain. Nicéphore étoit âgé de cinquante-un an.

Toujours dissimulé, il continuoit de cacher son intrigue avec Théophano. Pour donner le change à ceux qui en avoient quelque soupçon, il la fit sortir du palais, sans doute de concert avec elle, et transporter dans une maison éloignée, sur le bord du golfe. Il donna la charge de curopalate à son frère Léon, et le commandement des troupes d'Orient à Zimiscès. Bringas n'attendoit que la mort; Nicéphore se contenta de le reléguer en Paphlagonie, et peu de temps après il le fit enfermer dans un cloître, où ce puissant ministre, dévoré de chagrin, de honte et de remords, mourut après avoir langui deux ans. Bardas, père de l'empereur, reçut le titre de César. Enfin Nicéphore, se voyant affermi sur le trône, jeta le masque, et ne songea plus qu'à se satisfaire. Il épousa Théophano. La cérémonie se fit dans la chapelle du palais; et comme l'empereur vouloit ensuite entrer avec le patriarche dans le sanctuaire où étoit le trône impérial, Polyeucte l'arrêta: *Prince*, lui dit-il, *vous ne pouvez passer au-delà; il vous faut même, pendant une année entière, vous abstenir de l'entrée de l'Eglise; c'est la peine canonique des secondes noces.* Cette opposition irrita l'empereur, et tant qu'il vécut, il ne le pardonna pas au patriarche. Mais une autre contradiction vint encore bientôt troubler la joie de son mariage.

Stylien, grand aumônier du palais, rappela un événement qui paroissoit oublié. Nicéphore avoit tenu sur les fonts de baptême un des fils de Théophano. C'étoit un empêchement dirimant qui, selon la discipline de l'église grecque, ne pouvoit être levé par aucune dispense. Polyeucte, informé de cette affinité spirituelle, va représenter à l'empereur que son mariage est nul, et qu'il faut ou se séparer de Théophano, ou demeurer exclus de l'Eglise. Nicéphore, alarmé d'une déclaration si révoltante, fait assembler les évêques qui se trouvoient à Constantinople et les principaux sénateurs. On décida, contre toute vérité, que cet empêchement étoit une invention de Copronyme, et qu'on ne devoit aucun égard aux constitutions d'un prince hérétique. Les prélats signèrent une formule d'absolution. Mais comme Polyeucte ne se rendoit pas à cette décision de courtisans, on entreprit de démentir le fait. Bardas protesta que son fils n'avoit jamais tenu d'enfant de Théophano. Stylien, auteur lui-même de cette difficulté, voulut bien nier avec serment en présence des évêques et des sénateurs, qu'il eût jamais rien vu ni rien dit de pareil. On ne tenoit point de registres de baptêmes; et Polyeucte, quoique bien persuadé du parjure de Stylien, n'osa résister à cette apparence de preuve. Il cessa d'inquiéter Nicéphore sur la validité de son mariage, et, perdant courage sur le reste, il n'exigea pas même la pénitence imposée aux secondes noces. Ce fut dans le festin nuptial que Nicéphore rompit le vœu qu'il avoit fait de s'abstenir de viande le reste de sa vie. Il avoit pris cette résolution dans la douleur que lui avoit causée la mort d'un fils. Ce jeune homme, s'exerçant à cheval avec un de ses parens, en reçut par mégarde un coup de lance dont il mourut. On dit que ce fut par le conseil des moines, ses directeurs, que Nicéphore, devenu empereur, renonça à cette abstinence. Ils jugèrent qu'il ne

ourroit soutenir à la cour une si grande austérité, et e dispensèrent. C'étoit le moyen le plus sûr de le mettre u-dessus de la tentation.

Les victoires remportées par Nicéphore, quand il n'é- oit que général, faisoient espérer des succès encore plus grands depuis qu'il étoit maître et des généraux et des armées. Les Sarrasins tenoient l'empire enveloppé de outes parts, excepté du côté du septentrion. Maîtres le l'Egypte, de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile, ils disputoient à l'empire le peu de terrain qui lui res- oit dans la partie méridionale de l'Italie. Etablis en Syrie et en Cilicie, ils le resserroient du côté de l'o- rient, et travailloient sans cesse à lui enlever ce qu'il possédoit encore en Asie. Nicéphore, indigné de se voir assujetti à un tribut honteux, porta d'abord ses vues sur la Sicile. Il y envoya une grande flotte sous le commandement du patrice Nicétas, renommé pour sa probité et son courage. Les troupes de débarquement, consistant la plupart en cavalerie, étoient commandées par Manuel, fils naturel de Léon Phocas, oncle de l'empereur. C'étoit un jeune homme plus soldat que capitaine, téméraire jusqu'à l'emportement, et tout-à-fait incapable de conseil. On aborda le 5 novembre, et l'on prit d'emblée Syracuse, Himère, Taormine et Léonce. Les Sarrasins, désespérant de pouvoir résister à de si grandes forces, abandonnent les villes et se retirent dans les forêts et les montagnes. Manuel, au lieu de jeter garnison dans les places, et de se rendre maître de la campagne pour ôter toute subsistance aux Sarrasins et les réduire par famine, va les chercher dans leurs retraites. Ses troupes, surprises dans des embuscades, sont taillées en pièces. Il est pris lui-même : on lui tranche la tête, qu'on attache ensuite à un gibet. Les vainqueurs courent au rivage, où la flotte étoit à l'ancre. Ils s'emparent de plusieurs vaisseaux. Nicétas est fait prisonnier, et, parce qu'il étoit eunuque, on lui laisse la vie par

Cedr. p. 653, 654. Zon. t. 2, p. 200. Leo. diac. Liupr. legat. Abulfeda. Du Cange, fam. byz. p. 149. Pagi ad Baron.

mépris, et on l'envoie au calife pour être vendu comme esclave. Cette défaite coûta vingt mille hommes à l'empire. Les Sarrasins, profitant de leur victoire, passent en Italie, prennent et brûlent la ville de Cosence.

Zimiscès fut plus heureux en Cilicie, où Nicéphore l'avoit envoyé. Il rencontra l'armée des Sarrasins près d'Adanes. C'étoit l'élite de leurs troupes, il leur livra bataille et les mit en fuite. Dans la déroute, cinq mille cavaliers sarrasins ayant quitté leurs chevaux, gagnent le haut d'une colline escarpée, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. Cette hauteur étant inaccessible à des cavaliers, Zimiscès mit pied à terre à la tête de son infanterie, et monta hardiment aux ennemis. Ils l'attendirent de pied ferme : pas un d'eux ne tourna le dos; ils périrent tous en combattant; et leur sang, dont la terre fut trempée, fit donner à ce lieu le nom de *colline de sang*. Cette victoire éleva Zimiscès au-dessus de tous les généraux de l'empire.

An. 964. Cedr. p. 654. Zon. t. 2, p. 200.

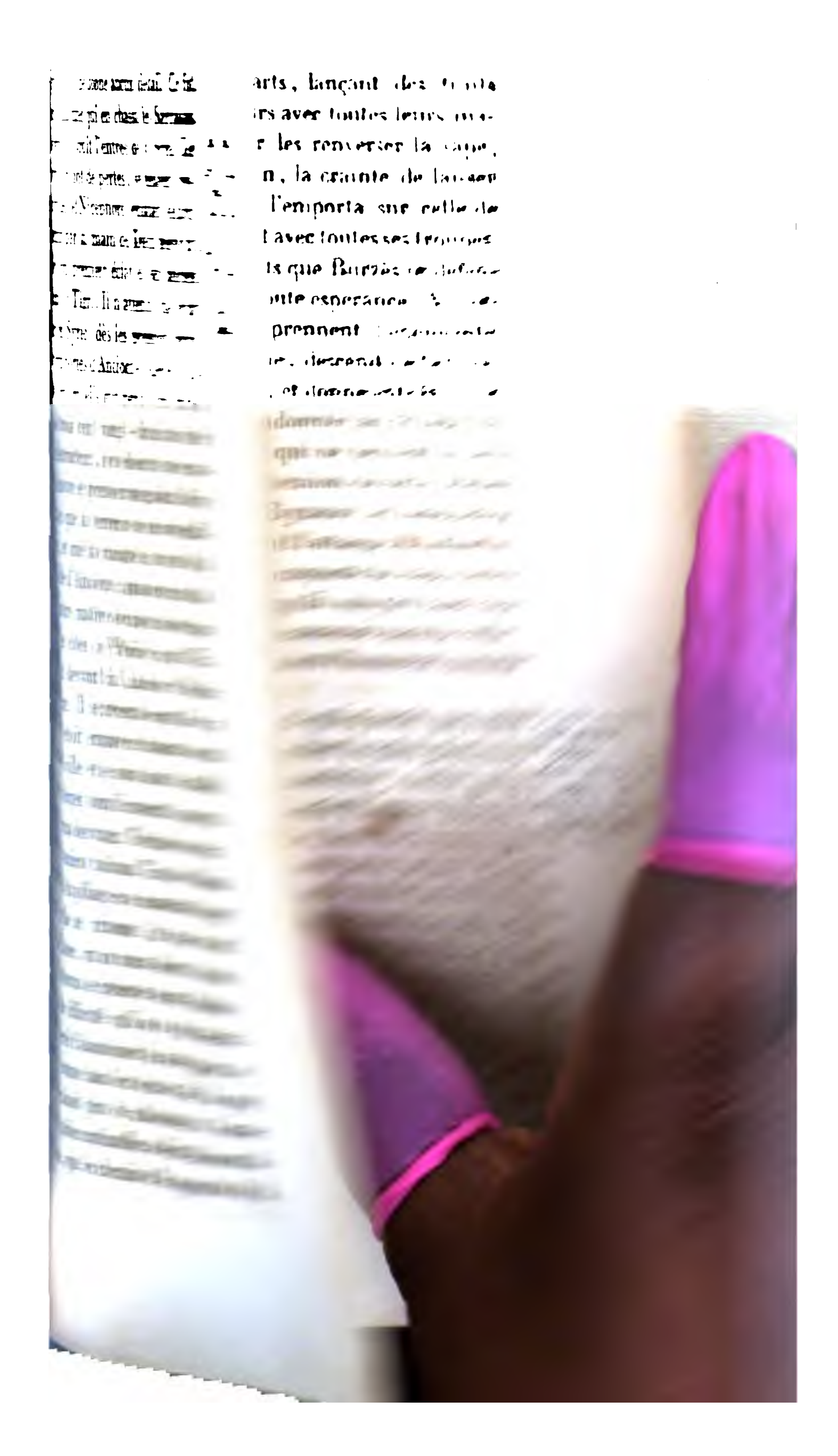
Les premiers soins du gouvernement, et peut-être encore la passion de Nicéphore pour sa nouvelle épouse, le retenoient depuis près d'un an dans son palais. La gloire que venoit d'acquérir Zimiscès réveilla son humeur guerrière. Pour ne pas perdre sur le trône la réputation qui l'y avoit élevé, il assembla une grande armée, à laquelle il joignit des troupes venues d'Arménie et d'Ibérie. Il partit au mois de juillet, et marcha en Cilicie, accompagné de sa femme et des deux jeunes empereurs. Arrivé sur la frontière, il les mit en sûreté dans un château bien fortifié, et s'avança dans la province, où il prit Adanes, Anazarbe et grand nombre de forteresses. On s'étonnera sans doute de voir dans cette histoire la même ville prise plusieurs fois par la même nation dans un intervalle de peu d'années, sans voir comment elle avoit repassé au pouvoir de ceux qui l'avoient perdue. Nicéphore lui-même avoit déjà pris Anazarbe deux ans auparavant. Mais, dans ces guerres

avec les Sarrasins, les garnisons des frontières faisoient sans cesse des courses, et, dès que les armées étoient retirées, souvent les conquêtes de la campagne précédente se perdoient pendant l'hiver. C'étoient des entreprises continuelles dont l'histoire ne rend aucun compte. Nicéphore passa le mont Amanus et entra dans la contrée de la Syrie qui a quelquefois été comprise dans la Cilicie. Il ravagea tout le contour du golfe d'Issus, et pénétra jusqu'à Rhosus, dont il s'empara. Les approches de l'hiver l'empêchèrent d'entreprendre le siége de Tarse et de Mopsueste. Il retourna en Cappadoce, où il donna des quartiers à ses troupes.

Au retour du printemps il alla rejoindre son armée; qu'il divisa en deux corps. Il envoya l'un faire le siége de Tarse sous les ordres de son frère Léon, et marcha lui-même à Mopsueste, nommée dès lors Massisa. Elmacin rapporte que, dès les premiers jours, avant que Léon fût devant Tarse, les Sarrasins de cette dernière ville vinrent au secours de Mopsueste; qu'il y eut un sanglant combat, dans lequel les Sarrasins perdirent cinq mille hommes et en tuèrent un grand nombre aux Grecs. La marche de Léon les obligea de retourner à la défense de leur patrie. Mopsueste étoit peuplée de vingt mille habitans, mais mal pourvue de vivres. Cet inconvénient, joint à la vigueur des attaques, rendit en peu de temps l'empereur maître de la partie de la ville en-deçà du fleuve Pyrame qui la traverse. Les Sarrasins, après avoir mis le feu à ce qu'ils abandonnoient; se retirèrent dans l'autre partie. Ils y furent bientôt forcés; tous furent passés au fil de l'épée ou faits prisonniers. Léon trouvoit à Tarse une plus forte résistance. Il avoit envoyé au fourrage un grand corps de troupes sous la conduite d'un de ses meilleurs capitaines; les assiégés, sortant de nuit, tombèrent sur les fourrageurs, et en tuèrent un grand nombre avec le capitaine. Pour réduire cette place importante, qui rendoit les Sarrasins

An. 965.
Cedr. p. 654, 655.
Zon. t. 2, *p.* 201.
Leo. diac.
Abulfeda.
Elmacin.

maîtres de tout le pays, Nicéphore alla joindre son frère. A son arrivée les Sarrasins sortirent comme pour combattre et se rangèrent en bataille. Nicéphore accepta cette sorte de défi. Il se mit à l'aile droite à la tête de sa cavalerie; Zimiscès commandoit l'aile gauche. On n'attendoit que le signal, lorsque les Sarrasins, soit qu'ils fussent épouvantés de la contenance des Grecs, soit pour quelque autre raison inconnue, rentrèrent dans la ville sans tirer l'épée. L'empereur, jugeant la place imprenable par la force, résout de l'affamer. C'étoit le défaut des Sarrasins de manquer de prévoyance: toutes leurs places, d'ailleurs bien fortifiées, étoient mal pourvues de munitions. Tarse fut bientôt réduite aux abois, et les Sarrasins demandèrent à capituler. Ils ne purent obtenir que la vie sauve, avec la permission d'emporter chacun leur charge de leurs effets; l'empereur s'engagea à les faire conduire jusqu'aux portes d'Antioche. Il abandonna aux soldats le reste du butin. Trois jours après la capitulation, une grande flotte venant d'Egypte, chargée de blé et d'autres provisions pour le secours de la ville, parut à la vue du rivage. Les vaisseaux grecs qui bordoient la plage lui donnèrent la chasse; ils en coulèrent à fond une partie; le reste périt dans une tempête. Nicéphore détruisit les mosquées, et repeupla la ville de nouveaux habitans. Les Sarrasins qui voulurent embrasser le christianisme eurent la liberté de demeurer dans leurs maisons. On mit le feu aux autres places dont on s'étoit emparé en Cilicie, et l'empereur rentra au mois d'octobre à Constantinople, apportant avec lui les portes de Tarse et de Mopsueste, qu'il fit suspendre, l'une aux murs de la citadelle, l'autre à la Porte dorée. Il rapporta et plaça dans l'église de Sainte-Sophie les croix qui avoient servi d'enseignes dans l'armée de Stypiote quatre-vingt-dix ans auparavant, et que les Sarrasins avoient prises dans la défaite de ce mauvais général. Cédrène rapporte à cette année le recouvrement



arts, lançant des
rs avec toutes leurs
r les renverser la
n, la crainte de
l'emporta sur celle de
l avec toutes ses
ls que
nte esperance
prennent

ville étoient devenus impraticables. Nicéphore se vit donc obligé de faire retraite. Mais, en passant le mont Maurus, il y bâtit un fort, et y posta le patrice Burzès avec un corps de troupes, pour masquer toutes les issues d'Antioche et empêcher les Sarrasins de ravitailler la ville. Il distribuà son armée sur la frontière de Cilicie, sous le commandement de l'eunuque Pierre Phocas, son neveu, fils de Léon le curopalate, avec ordre de se tenir dans ses quartiers sans rien entreprendre sur Antioche jusqu'à son retour au printemps prochain. Ce prince, avide de gloire, vouloit se réserver celle de réduire cette cité fameuse. De retour à Constantinople, il traita avec le calife d'Afrique, et lui fit présent de l'épée de Mahomet, qu'il avoit prise dans une ville de Phénicie. En reconnoissance le calife lui renvoya tous les prisonniers grecs, et entre autres le patrice Nicétas, qui avoit été pris en Sicile.

Après le départ de l'empereur, Burzès, ne cessant d'inquiéter par ses courses les habitans d'Antioche, brûloit d'envie de s'en emparer malgré la défense du prince. Sa vigilance et son activité infatigable interceptoient tous les convois. Il s'approchoit souvent des murs pour exhorter les Sarrasins à se rendre; mais il n'en recevoit que des insultes. Il trouva moyen de gagner par argent un Sarrasin, qui lui donna la mesure exacte de la hauteur d'une des tours. Sur cette instruction, il fait faire des échelles, et, profitant d'une nuit obscure et d'une neige épaisse, il escalade la tour à la tête de trois cents hommes, massacre la garde, et s'empare de même de la tour voisine. Il mande aussitôt son succès à Pierre, et le prie d'accourir promptement avec ses troupes; que la prise de la ville est infaillible. Pierre balançoit entre la défense de l'empereur et l'invitation de Burzès. Celui-ci dépêchoit courriers sur courriers pour lui dire que, s'il n'étoit au plus tôt secouru, il alloit succomber sous les efforts d'une multitude d'ennemis. En effet, les ha-

bitans accouroient de toutes parts, lançant des traits enflammés, battant les deux tours avec toutes leurs machines, mettant en œuvre pour les renverser la sape, le feu, les coups de bélier. Enfin, la crainte de laisser périr tant de braves guerriers l'emporta sur celle de déplaire à l'empereur. Pierre vint avec toutes ses troupes. Il y avoit trois jours et trois nuits que Burzès se défendoit, et il avoit presque perdu toute espérance. A l'arrivée de Pierre, les habitans prennent l'épouvante. Burzès, trouvant quelque relâche, descend de la tour, abat une porte à coups de haches, et donne entrée à l'armée de Pierre. La ville est abandonnée au pillage. On fait main basse sur les Sarrasins qui ne peuvent se sauver, et les Grecs rentrent en possession de cette célèbre cité, autrefois très-supérieure à Byzance, et long-temps rivale de Constantinople. Pendant l'attaque d'Antioche, le commandant des Sarrasins, transporté de rage contre le saint patriarche Christophe, qu'il croyoit bien aise de changer de maître, l'ayant rencontré dans la ville, le tua d'un coup de lance. Les Grecs l'honorent comme martyr.

Une conquête si importante, et qui n'avoit pas coûté une goutte de sang, sembloit mériter les plus glorieuses récompenses. L'empereur, au contraire, irrité qu'on n'eût pas suivi ses ordres, fait revenir Pierre et Burzès; il leur reproche leur désobéissance, leur ôte le commandement, et leur donne leur maison pour prison. Cette punition, qui auroit paru trop douce dans l'austérité de l'ancienne discipline romaine, révolta tous les esprits. On en murmura comme de l'effet d'une basse jalousie et d'un orgueil tyrannique. Nicéphore, malgré ses exploits, se rendoit de plus en plus odieux à ses sujets. Généreux lorsqu'il n'étoit que subalterne, mais devenu avare depuis qu'il étoit empereur, on ne pardonnoit pas à ses victoires la misère publique. Plus propre à commander une armée qu'à gouverner un empire, il per-

Cedr. p. 658, *et seqq.* *Zon. l.* 2, *p.* 201, *et seqq.* *Glycas, p.* 506, 507.

mettoit tout aux gens de guerre, qui, abusant de cette licence, vivoient à discrétion aux dépens de leurs compatriotes. Les plaintes qu'on lui portoit de leurs pilleries n'étoient pas écoutées. Il se divertissoit même de leur insolence, et les citoyens qui avoient montré le plus de zèle pour lui mettre la couronne sur la tête n'étoient pas plus épargnés. A ces mécontentemens se joignoient la surcharge des impôts de toute espèce et le retranchement des pensions, sous prétexte des besoins de la guerre. Il s'emparoit des rentes constituées au profit des églises et des monastères par la piété de ses prédécesseurs. Il fit une loi qui défendoit de léguer des immeubles aux églises, apportant pour raison que ces biens, destinés au soulagement des pauvres, ne servoient qu'à entretenir le luxe des évêques, tandis que ceux qui versoient leur sang pour le salut de l'état manquoient du nécessaire. Il se rendit maître de la nomination des évêques ; ce qui causa pour lors un grand scandale, et ne fut approuvé que des prélats de cour. Ceux qui refusèrent de souscrire à ces nouveaux réglemens furent exilés. Son but étoit de mettre en sa main tous les revenus ecclésiastiques. A la mort d'un évêque, il envoyoit à sa place un économe, auquel il assignoit une pension, se réservant tout le reste des revenus de l'évêché. Ne connoissant de vertu que le mérite militaire, il lui vint en pensée, comme autrefois à Phocas, de faire mettre au nombre des martyrs ceux qui mouroient à la guerre. Plusieurs prélats, soutenus du patriarche, s'y opposèrent avec force, lui mettant sous les yeux le canon de saint Basile, qui, loin de canoniser les armées, conseille à ceux qui, même en guerre, auront tué un ennemi, de s'abstenir pendant trois ans de la participation aux saints mystères. Pour achever de ruiner ses sujets, il fit battre de la monnoie dans laquelle il n'entroit qu'un quart de fin or. Il se faisoit payer les impositions en pièces de bon aloi, et ne payoit lui-

même qu'en fausse monnoie. Depuis le commencement de l'empire, la monnoie frappée au coin des empereurs ne cessoit d'avoir cours sous les princes suivans, sans diminution de valeur, pourvu qu'elle n'eût rien perdu de son poids. Il décria toutes les monnoies de ses prédécesseurs pour donner cours à la sienne ; ce qui fit hausser les marchandises à un prix excessif. Des accidens fâcheux, auxquels il n'eut aucune part, contribuèrent encore à augmenter la haine qu'il avoit d'ailleurs méritée. Un jour de Pâques il s'éleva une querelle sanglante entre les soldats de la flotte et la garde arménienne. Il y eut de part et d'autre un grand carnage. Le patrice Sisinius, préfet de Constantinople, qui voulut apaiser le tumulte, courut risque de la vie. Le bruit se répandit que l'empereur s'en prenoit à toute la ville, et qu'il avoit dessein de la punir tout entière. Quelques jours après il donna des jeux dans le Cirque, et, pour divertir le peuple, il voulut lui faire voir l'image d'un combat de cavalerie. Dès que les cavaliers, partagés en deux corps, eurent tiré l'épée, les spectateurs, qui n'étoient pas prévenus, s'imaginant que c'étoit le moment de la vengeance, et qu'on alloit fondre sur eux, prennent l'épouvante, se sauvent en confusion ; hommes, femmes, enfans, tous se pressent, tous s'écrasent les uns les autres dans les passages étroits ; il en tomba un grand nombre qui furent foulés aux pieds ; et il en auroit péri davantage, si la contenance pacifique et les cris de l'empereur, qui tâchoit de calmer cette alarme, n'en eussent retenu une partie. Cependant les parens de ceux qui avoient perdu la vie en cette rencontre ne purent être désabusés ; ils continuèrent d'imputer à l'empereur la perte de leurs proches ; et, le jour de l'Assomption, comme il accompagnoit une procession solennelle, ils l'accablèrent d'injures, l'appelant un cruel homicide, un monstre altéré du sang de ses sujets. Ils le suivirent ainsi à coups de pierres jusqu'à la place de Constantin, et c'en étoit fait

de sa vie, si les principaux citoyens, s'attroupant autour de lui, n'eussent écarté cette multitude insolente, et ne l'eussent reconduit à son palais. Une insulte si audacieuse lui fit sentir à quel excès se pouvoit porter la haine de ses sujets. On lui avoit prédit qu'il seroit assassiné dans son palais : pour se préparer une retraite plus assurée en cas de révolte, il fit abattre tous les édifices voisins, entre lesquels il y en avoit de magnifiques, qui faisoient un des plus grands ornemens de Constantinople. Il fit construire à leur place une citadelle, dont la vue seule annonçoit la tyrannie. C'étoit une place de défense qui commandoit toute la ville : elle fut abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour s'y maintenir. Tandis qu'on y travailloit, on entendit pendant une nuit, du côté de la mer, une voix qui crioit : *Nicéphore, Nicéphore, tu t'environnes de hautes murailles ; fais-les monter jusqu'au ciel ; ta destinée s'y renferme ; tu ne l'éviteras pas.* On fit en vain les plus exactes recherches de l'auteur de ces paroles. L'événement fut conforme à la prédiction, toute hasardée qu'elle étoit. Trois ans après, Nicéphore fut assassiné le jour même que, l'édifice étant achevé, on lui en remit les clefs entre les mains. Son frère Léon, devenu aussi avide que lui, ternissoit toute sa gloire passée par les plus honteux monopoles. Tous deux se rendoient maîtres de tout le blé de l'empire, et le faisoient vendre par leurs commis à un prix excessif. Tout étoit rempli de placards injurieux, et le désespoir des malheureux fit souvent essuyer au prince de sanglantes railleries. Un jour qu'il faisoit la revue de ses troupes, un vieillard à cheveux blancs se présenta pour s'enrôler. L'empereur lui demandant de quoi il s'avisoit à son âge : *Prince*, répondit-il, *il faut que je sois bien plus fort qu'autrefois. Dans ma jeunesse il me falloit deux ânes pour porter une charge de blé que j'achetois une pièce d'or : mais, depuis votre heureux règne, je porte aisément*

sur mes épaules ce qui me coûte le double. L'empereur eut du moins le mérite de ne pas sévir contre ce mauvais plaisant ; il fit semblant d'en rire, et lui tourna le dos. .

Il se préparoit à retourner en Orient, à dessein de pousser ses conquêtes en Mésopotamie. Mais, ayant appris qu'Othon, roi d'Allemagne, et depuis peu revêtu du titre d'empereur, songeoit à étendre son domaine aux dépens des Grecs, il fit marcher des troupes vers l'Occident. Un député d'Othon les rencontra en Macédoine, et les ayant engagées, non sans peine, à suspendre leur marche, il continua sa route en diligence vers Constantinople. Il étoit chargé de protester à Nicéphore que son maître n'avoit nul dessein d'attaquer les Grecs, et qu'il vouloit vivre avec eux en bonne intelligence. Pour s'en assurer davantage, Nicéphore fit partir à son tour des députés. Ils furent honorablement reçus à Ravenne. Othon les combla de caresses, et n'oublia rien pour leur persuader qu'il ne désiroit rien tant que d'entretenir une concorde inaltérable entre les deux états. Il souhaitoit même, disoit-il, cimenter cette union par une étroite alliance entre les deux familles impériales. Mais ce n'étoient que de belles paroles. Othon, déjà maître d'une grande partie de l'Italie, songeoit sérieusement à dépouiller les Grecs de ce qu'ils y possédoient encore. Nicéphore, de son côté, prétendoit que l'Italie lui appartenoit tout entière ; il voyoit avec indignation que les papes se fussent arrogé le droit de faire des empereurs ; ce titre, donné d'abord par le pape Léon III à Charlemagne et à ses successeurs, attaché depuis peu par le pape Jean XII à Othon et aux souverains d'Allemagne, lui sembloit être une usurpation. Mais il ne se sentoit pas assez de forces pour entreprendre de reconquérir l'Italie. Depuis l'invasion des Lombards, une expérience de quatre cents ans lui faisoit connoître qu'il étoit plus facile aux Grecs de regagner cent lieues de

An. 967.
Cedr. p. 646, 660.
Zon. t. 2, p. 198, 205, 206.
Leo. diac.
Liutpr. legat.
Lup. protos.
Du Cange, fam. byz. p. 313, 314.
Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 425.

pays, du côté de l'Orient, qu'un pouce de terre en Occident. Leurs généraux étoient sans cesse aux prises, tantôt avec les princes lombards, tantôt avec les Sarrasins, souvent avec les uns et les autres unis ensemble. C'étoit une guerre de chicane. La moindre bicoque prise, perdue, reprise, perdue encore, coûtoit plus de soldats qu'elle ne contenoit d'habitans. L'année précédente, le gouverneur de Pouille et de Calabre ayant fait construire grand nombre de barques dans le port de Bari, où il résidoit, les Sarrasins de Rossano étoient venus les brûler à ses yeux. A peine Nicéphore eut-il rappelé ses troupes, qu'il lui survint de plus près un autre sujet d'inquiétude. Il fut averti que les Hongrois menaçoient d'une irruption. Il alla donc au mois de de juin visiter les villes de Thrace pour les mettre en état de défense. Les Bulgares pouvoient servir de barrière contre les incursions des peuples du nord. Il écrivit au roi des Bulgares pour le prier d'empêcher les Hongrois de passer le Danube. Quelque temps auparavant, Pierre, exposé au même danger, avoit eu recours à l'empereur, qui, tout occupé pour lors des guerres d'Orient, ne lui avoit donné aucun secours. Il usa donc de représailles, et répondit à Nicéphore, que, se voyant abandonné, il avoit été contraint de faire la paix avec les Hongrois ; qu'il n'avoit aucune raison de la rompre et de faire pour l'empire ce que l'empereur avoit refusé de faire pour lui. Une réponse si fière irrita Nicéphore. Mais, toutes ses vues étant tournées vers l'Orient, et ne jugeant pas à propos d'entreprendre une nouvelle guerre, il prit le parti de susciter à Pierre d'autres ennemis. Venceslas, que les Grecs nomment *Sphendosthlabe*, et les Russes *Swiatoslaw*, régnoit alors en Russie. C'étoit un prince guerrier jusqu'à la férocité. L'empereur lui envoya le patrice Calocyr, fils du préteur de Chersone, pour l'engager, à force d'argent, à se jeter en Bulgarie. Calocyr n'eut pas de peine à lui faire prendre les armes.

Pendant les deux années suivantes, les Russes ne cessèrent de ravager la Bulgarie ; ils ruinèrent quantité de villes et de châteaux, et enlevèrent un butin immense. La nuit du 2 septembre de cette année, un violent tremblement de terre détruisit plusieurs villes dans l'Honoriade et la Paphlagonie.

An 968.

Liutpr. legat. Idem, hist. l. 6, c. 6. Cedr. p. 661, 662. Du Cange, fam. byz. p. 143. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 8, c. 16. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 423. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 830, et suiv.

Les députations réciproques n'avoient point établi la confiance entre Othon et Nicéphore. Le prince saxon, le plus grand politique ainsi que le plus grand guerrier de son siècle, élevé à l'empire par les mêmes voies que Charlemagne, dont il possédoit les éminentes qualités, employoit les intrigues avec autant de succès que les armes pour étendre sa puissance. Jean XII, dont il avoit reçu la couronne impériale, s'étant révolté contre lui, avoit entrepris d'attirer en Italie toutes les forces de l'empire d'Orient. On arrêta dans Capoue l'évêque Léon, et le cardinal Jean, qu'il envoyoit à Constantinople. Les débauches scandaleuses de ce pape, jointes à sa révolte, l'ayant fait déposer dans un concile, et son successeur, Léon VIII, n'ayant siégé que deux ans dans des troubles continuels, Jean XIII, placé sur le saint-siége par la faveur d'Othon, éprouva bientôt l'inconstance des Romains. Enfermé d'abord dans le château Saint-Ange, et ensuite chassé de Rome, il ne fut rétabli que par les armes d'Othon, qui, étant venu à Rome pour châtier les séditieux, fit pendre les uns, crever les yeux ou trancher la tête aux autres ; il en exila un grand nombre, et réduisit à l'obéissance ce peuple rebelle, par une sévérité qui fut taxée de cruauté. Cependant Bérenger II, roi d'Italie, ennemi, et enfin prisonnier d'Othon, étant mort, son fils Adalbert, qui portoit aussi le titre de roi, s'étoit retiré avec son frère Conrad auprès de Nicéphore. Il se vantoit d'avoir laissé en Italie un puissant parti tout prêt à se joindre aux troupes que l'empereur grec y feroit passer. Nicéphore, indigné que les princes de Bénévent et de Capoue, qu'il

regardoit toujours comme vassaux de l'empire grec, eussent fait hommage à Othon, prêtoit l'oreille à ces bravades. Ce fut dans ces conjonctures qu'Othon envoya une célèbre ambassade à Constantinople. Il espéroit gagner par un mariage la Pouille et la Calabre, qu'il ne pouvoit emporter par les armes sans répandre beaucoup de sang. Théophano, fille de Romain le jeune, et de même nom que sa mère, épouse de Nicéphore, devoit, à ce qu'il espéroit, apporter ces provinces à son fils. Tels étoient les projets de l'empereur d'Allemagne. Pour les exécuter il choisit Liutprand, évêque de Crémone, prélat éloquent, qui se chargea de cette négociation épineuse, et qui nous en a laissé le détail. Mais il s'en faut bien que sa relation, altérée par la haine nationale et par le ressentiment personnel d'une réception peu favorable, ne mérite une entière croyance. Ce n'est pas sur le portrait satirique qu'il fait de Nicéphore, mais sur les actions de ce prince, qu'on doit juger de son caractère.

Liutprand arriva le 4 juin à la cour de Constantinople dans de fâcheuses conjonctures, et il s'en aperçut aussitôt. On le logea dans un hospice qu'il dépeint comme une prison. Les gardes qu'on lui avoit donnés comme par honneur étoient autant de geôliers qui en interdisoient l'entrée et la sortie. Les pourvoyeurs de la cour, chargés de son entretien, s'en acquittoient fort mal, et ne songeoient qu'à gagner sur sa dépense. Peu de jours après son arrivée, il eut une vive contestation avec Léon, frère de l'empereur, qui vouloit qu'Othon ne prît que le titre de roi. Le 7 du mois, jour de la Pentecôte, il en eut une encore plus sérieuse avec l'empereur. Nicéphore reprochoit à Othon l'usurpation de l'Italie, et surtout de la ville de Rome : *De quel droit*, disoit-il, *Othon a-t-il envahi les états dont Béranger et Adalbert étoient légitimes possesseurs sous la protection de l'empire? De quel droit ravit-il à l'empire*

ses anciens vassaux, tels que les princes de Bénévent et de Capoue? Il traitoit Liutprand d'espion, et son maître de tyran, qui avoit désolé Rome par une cruauté barbare. Liutprand, peu sensible aux injures qui lui étoient personnelles, ne songeoit qu'à justifier son maître : « Prince (disoit-il), si le nom d'usurpateur convient « à Othon, il faut le donner aux plus grands princes. « C'est par une élection libre que l'Italie et les Romains « l'ont couronné pour les délivrer de la tyrannie de « Bérenger, d'Adalbert et des courtisannes qui, sous le « nom d'un pape dissolu, régnoient dans Rome et y « faisoient régner avec elles la plus scandaleuse dé- « bauche. Les empereurs grecs se sont-ils mis en devoir « de remédier à ces maux? C'est ce qu'a fait Othon; « il a chassé de Rome les impies; il a rétabli les succes- « seurs des Apôtres; et, s'il a été forcé d'user de sévérité, « il n'a fait que suivre les lois de Théodose, de Valen- « tinien et de Justinien contre des ravisseurs, des as- « sassins et des rebelles. Si Adalbert prétend disputer à « Othon ses droits sur l'Italie, j'offre le duel de la part « de tous les chevaliers qui m'accompagnent. Et sur « quel titre, qui ne soit pas suranné et anéanti, les em- « pereurs grecs peuvent-ils appuyer leurs prétentions « sur ce pays? Les Lombards en ont fait la conquête; « l'empereur Louis l'a retiré des mains des Sarrasins; « les princes de Bénévent et de Capoue en possèdent « une grande partie par le droit des armes. Il ne reste aux « Grecs que quelques places dans la Pouille et dans la « Calabre; possessions plus onéreuses qu'utiles, et dont « il seroit de leur intérêt de se défaire. C'est pour ter- « miner toutes ces querelles que mon maître vous pro- « pose le mariage de son fils avec la princesse Théo- « phano; alliance aussi honorable qu'avantageuse aux « deux nations. J'attends de votre bouche les conditions « auxquelles nous pourrons l'obtenir. » L'empereur, peu accoutumé à la franchise germanique, se voyant serré

de si près, se tira d'embarras en remettant la réponse à une autre audience, sous prétexte qu'il étoit temps d'aller à l'église pour solenniser la fête.

Si l'on en croit Liutprand, la marche solennelle de l'empereur n'étoit qu'une pompe ridicule qui étaloit la misère de l'empire. Du palais à Sainte-Sophie, les rues étoient bordées à droite et à gauche d'un rang de marchands et d'artisans armés de fragmens de boucliers et de javelots rouillés ou rompus. Le peuple marchoit pieds nus pour honorer le prince. Les seigneurs qui l'accompagnoient n'étoient vêtus que de manteaux usés : c'étoit leurs habits de cérémonie. Point d'or, point d'argent ni de pierreries que sur le seul Nicéphore, dont la parure formoit un assortiment bizarre avec sa mauvaise mine. Pendant la marche, on chantoit ses louanges ; on le nommoit en musique *l'étoile du matin, le soleil levant, le fléau des Sarrasins. Nations, adorez-le ; pliez le cou sous sa puissance ; longues années au prince de tous les princes, longues années à son auguste père le César Bardas.* Bardas avoit cependant plus de cent ans, dit Liutprand, et il en paroissoit bien cent cinquante. Il est très-vraisemblable que la haine de Liutprand a étrangement chargé les autres circonstances de cette description, mais qu'il rend les acclamations avec assez d'exactitude. Du moins s'accordent-elles avec la vanité grecque ; et d'ailleurs les nations qui sentent leur décadence sans vouloir en convenir cherchent à couvrir leurs pertes réelles par l'hyperbole des titres, et le dernier monarque d'un grand empire fut toujours le plus chargé d'éloges fastueux.

Basile et Constantin, empereurs par le droit de leur naissance, mais qui ne portoient qu'un titre inutile, suivoient Nicéphore, et se prosternèrent devant lui lorsqu'il fut arrivé à Sainte-Sophie. Après l'office, il y eut, selon la coutume, un grand festin, où Liutprand fut invité : on ne le fit asseoir qu'à la quinzième place.

Pendant le repas, Nicéphore l'interrogea sur l'état de la milice d'Othon, qu'il tourna en ridicule, traitant les Italiens de Lombards avec un air de mépris. Liutprand répondit hardiment par un parallèle des Lombards et des Grecs, dans lequel les Grecs n'avoient pas l'avantage. Nicéphore, irrité, le fit sortir et conduire à son hospice. L'ambassadeur y souffrit toutes sortes d'incommodités. Ennuyé de ces mauvais traitemens, il demanda une dernière audience et son congé. Léon le fit venir, et l'entretien roula sur le mariage de la princesse. Mais ils étoient bien éloignés de s'accorder. Liutprand demandoit pour dot de Théophano la Pouille et la Calabre : le prince grec, au contraire, vouloit faire acheter une si haute alliance par la restitution de Rome, de Ravenne, et de tout ce que l'empire avoit possédé en Italie. Il ajoutoit que, quand même Othon se contenteroit de l'amitié des empereurs grecs, sans prétendre à leur alliance, il ne pourroit l'obtenir qu'en remettant Rome en liberté, l'intention de Nicéphore étant de rendre aux papes tous leurs droits sur la ville de Rome, pourvu que l'empereur grec en conservât la souveraineté. Comme Liutprand défendoit les droits d'Othon sur Rome, et ceux de l'église romaine sur les églises de Grèce, de Macédoine et d'Illyrie, il fut renvoyé avec risée.

On le manda de nouveau le jour de la fête des saints Apôtres, et l'office fut encore suivi d'un repas auquel Nicéphore retint l'ambassadeur. Liutprand, voyant qu'on plaçoit au-dessus de lui les députés des Bulgares, arrivés depuis peu à Constantinople, sortit de la salle pour ne pas déshonorer son maître. On court après lui, on lui représente qu'on ne peut lui donner d'autre place, parce que dans le temps du mariage de la princesse Marie avec Pierre, roi des Bulgares, il avoit été stipulé que les ambassadeurs de cette nation auroient le pas sur tous les autres. Comme il ne se rendoit pas à ces raisons,

on lui signifia qu'il n'y avoit plus de logement pour lui dans l'hospice, mais qu'il logeroit dans une auberge, où il seroit servi avec les domestiques de l'empereur. Les Bulgares étant partis, Nicéphore fit venir Liutprand à sa table. Le patriarche s'y trouva avec plusieurs évêques. On lui proposa des questions de théologie, sur lesquelles il répondit avec beaucoup de liberté, faisant voir que presque toutes les hérésies étoient nées en Orient, et avoient été condamnées en Occident. On lui donna encore plusieurs audiences, dans lesquelles Nicéphore ne cessoit de demander qu'Othon renonçât au titre d'empereur, et qu'il lui mît entre les mains Benevent et Capoue, dont il traitoit les princes d'esclaves rebelles. Pendant tout ce temps-là Liutprand étoit gardé dans son auberge, sans avoir la liberté de parler à personne. Enfin Nicéphore fit mettre en mer une flotte de vingt-huit voiles. Adalbert, qui étoit retourné en Italie, mandoit qu'il avoit huit mille hommes bien armés, et qu'avec l'assistance des Grecs, il étoit sûr de battre Othon. Comme il demandoit aussi un secours d'argent, Nicéphore, que cette demande mettoit en mauvaise humeur, donna ordre au commandant de la flotte de mettre cet argent entre les mains de ce prince, supposé qu'il eût le nombre de soldats qu'il marquoit; autrement, qu'il eût à se saisir de sa personne et à le renvoyer prisonnier à Constantinople. La flotte sortit du port le 19 juillet, et se tint à la rade. On ne dit pas ce qu'elle devint, si elle passa en Italie, ou si un contre-ordre la retint à Constantinople. On voit seulement qu'Othon, instruit des dispositions de l'empereur, entra dans la Pouille avec son armée, et vint mettre le siège devant Bari, sans attendre le retour de son ambassadeur. Ce qui mettoit Liutprand en grand danger, si les Grecs, malgré leur animosité, n'eussent respecté le droit des gens, et si Liutprand n'eût par ses lettres obtenu de l'empereur qu'il se désistât de cette entreprise. Nicé-

ioré, en partant pour l'Orient, lui promit de le faire onduire jusqu'au port d'Ancône avec sa suite, composée e vingt-cinq personnes.

L'empereur n'avoit pas perdu de vue le dessein qu'il voit formé de rendre à l'empire tout ce que les Sarrasins lui avoient enlevé en-deçà du Tigre. Il se mit en marche le 22 juillet. Il s'arrêta à six lieues de Constantinople, où il fit venir Liutprand pour lui demander ncore qu'Othon abandonnât absolument les princes de Bénévent et de Capoue, qu'il alloit faire attaquer par es troupes, comme des sujets rebelles. Liutprand répondit que, ces princes étant vassaux de son maître, Othon ne pouvoit se dispenser de les défendre, s'ils étoient attaqués, et que, l'empereur s'exposoit à perdre ce qui lui estoit au-delà de la mer. Nicéphore le retint à dîner; t pendant le repas, Léon et un autre seigneur de la cour n'épargnèrent pas les injures contre Othon, contre es Latins, contre la nation teutonique. Mais ensuite ls en firent faire secrètement des excuses à Liutprand, comme n'ayant parlé si indécemment que par ordre de l'empereur. L'armée de Nicéphore étoit de quatre-vingt mille hommes. Liutprand, qui ne trouve rien à son gré dans l'empire grec, parle de ces troupes avec beaucoup le mépris. C'étoient, dit-il, des misérables, si l'on en excepte quelques corps auxiliaires venus de Venise et l'Amalfi. Il paroît cependant que Nicéphore n'eut pas à se plaindre. La conquête de la Syrie avoit causé aux Sarrasins une douleur mêlée de rage : soupçonnant l'évêque de Jérusalem d'intelligence avec les Grecs, ils l'avoient brûlé vif. Ils avoient détruit par les flammes l'église du Saint-Sépulcre. Lorsqu'ils apprirent que Nicéphore avoit passé l'Euphrate, ils se renfermèrent dans leurs places fortes, sans oser paroître en campagne. L'empereur pénétra jusqu'à Nisibe, qu'il attaqua sans succès. Il ne fut pas plus heureux à l'attaque d'Amide. Ce fut là que deux frères, princes de Taro, vinrent se

donner à lui, et le reconnurent pour leur souverain. Il leur donna en récompense la dignité de patrices, et des terres d'un grand revenu. Il s'avança jusqu'à Malazkerda, en Arménie, qu'il ruina : c'étoit l'ancien *Mauro-Castrum*. A son retour il brûla Edesse, et repassa l'Euphrate, après avoir ravagé la Mésopotamie, où il laissa quelques troupes. Tout le fruit de cette expédition se réduisit à donner une grande idée de sa puissance, et à faire trembler le calife jusque dans Bagdad.

Après le départ de Nicéphore, Liutprand ne fut pas mieux traité. Il reçut le 27 juillet la permission de partir; mais l'eunuque Christophe, qui gouvernoit en l'absence de l'empereur, le retint sous divers prétextes. Dans cet intervalle, il eut beaucoup à souffrir. Le jour de l'Assomption arrivèrent deux légats du pape pour appuyer la demande d'Othon, et engager Nicéphore à s'allier avec ce prince. Le titre d'*universel*, que le pape prenoit dans la suscription de ses lettres, et celui d'*empereur Auguste des Romains* qu'il donnoit à Othon, mirent les Grecs dans une grande colère. Les légats furent mis en prison, et l'on envoya leur dépêche à Nicéphore en Mésopotamie. Au retour du courrier, Christophe mande Liutprand au palais; il se répand en invectives contre le pape; il prétend que Nicéphore est seul empereur des Romains; que Constantin, en quittant Rome, n'y a laissé que des esclaves, des misérables et des bâtards, et qu'il a transporté dans sa nouvelle ville tout ce qu'il y avoit de Romains. Liutprand excuse le pape. *Il a pensé*, dit-il, *que vous aviez renoncé au nom de Romains, comme vous en avez quitté l'habit et le langage.* Liutprand avoit acheté pour Othon des étoffes de pourpre; on les lui ôta, par la raison que de pareils ornemens ne convenoient pas à des barbares tels que les Occidentaux. On le chargea de deux lettres, l'une pour Othon, de la part de l'empereur; elle étoit écrite en caractères d'or : l'autre pour le pape, en caractères d'ar-

gent, de la part de Léon, frère de Nicéphore; le pape n'étoit pas digne d'en recevoir de l'empereur. Cette dernière contenoit beaucoup de menaces, si l'évêque de Rome ne rentroit dans son devoir. On ne voulut fournir à Liutprand et à sa suite que des chevaux de monture; on n'en donna point pour ses bagages. Enfin l'ambassadeur partit le 2 octobre, après avoir tracé sur les murailles de sa chambre d'assez mauvais vers de sa façon pour se venger des Grecs. Nicéphore, ennemi de l'église latine, fit donner, par le patriarche Polyeucte, le titre d'archevêque à l'évêque d'Otrante, avec le pouvoir de consacrer les évêques de Pouille et de Calabre, dont l'ordination avoit jusqu'alors appartenu au pape. Il défendit de faire l'office en langue latine. Ainsi se termina cette ambassade, qui ne servit qu'à dévoiler plus manifestement que jamais l'orgueil insensé des Grecs et leur animosité contre les Latins.

Constantinople fut affligée cette année de divers fléaux. *Liutpr. legat.* *Leo. diac.* Au mois de mai des vents brûlans et pestilentiels corrompirent et desséchèrent tous les fruits de la terre, d'où s'ensuivit une grande disette. L'empereur profita de la misère de ses sujets pour accroître ses trésors. Il envoya de Mésopotamie du blé acheté à bas prix, qu'il fit vendre le double du prix ordinaire. Loin de rougir de cette sordide et cruelle avarice, il en tiroit vanité, comme d'un admirable secret de politique. Un jour du mois de juin, il tomba pendant trois heures, sur le soir, une pluie si prodigieuse, que les rues de Constantinople devinrent autant de torrens qui entraînèrent à la mer tous les animaux. Elle fut suivie d'une autre sorte de pluie mêlée de cendres, dont la chaleur étoit sensible. C'étoit sans doute l'éruption de quelque volcan que les vents avoient portée sur cette ville. Le 22 décembre il y eut une éclipse totale de soleil.

Othon s'étoit flatté de réussir dans la demande qu'il AN. 969. faisoit pour son fils, et, dans cette vue, il l'avoit fait cou- *Sig. chron.*

Gian. hist. nap. l. 8, c. 1.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 838, 840, 842.
Abrégé de l'hist. d'Al. t. 2, p. 103.

ronner empereur. Nicéphore entretenoit ce prince dans son espérance, et au même temps qu'il traitoit si mal son ambassadeur à Constantinople, il lui en envoyoit un pour l'assurer qu'il consentoit au mariage, et que Théophano se rendroit incessamment en Calabre. C'étoit un raffinement de haine pour rendre plus sanglant l'affront qu'il faisoit à Othon par son refus. Othon, trompé par ces promesses, fait partir ses principaux seigneurs, avec une magnifique escorte, pour recevoir la princesse. A peine sont-ils arrivés en Calabre, qu'enveloppés dans une embuscade, les uns sont massacrés, les autres pris et conduits à Constantinople. Othon, justement irrité d'une si horrible perfidie, envoie en Calabre deux généraux, Gonthier et Sigefroi, avec une armée. Les princes de Bénévent et de Capoue secondent la vengeance d'Othon. Ils mettent tout à feu et à sang. Les Grecs, quoique appuyés du secours des Sarrasins, sont taillés en pièces. On en fait prisonniers un grand nombre, que les Allemands renvoient à Constantinople, après leur avoir coupé le nez. Ces événemens se passèrent peu après le retour de Liutprand. Dès les premiers jours de l'année suivante, Pandulf, surnommé *Tête de fer*, prince de Bénévent et de Capoue, marche à l'attaque de Bovino. Les Grecs renfermés dans la ville font une vigoureuse sortie. Pandulf est pris et conduit à Constantinople. Les vainqueurs profitent de leur succès, entrent dans l'état de Bénévent, prennent Avellino, ravagent tout le pays, et vont camper devant Capoue. Après quarante jours de siége, Eugène, leur général, effrayé du bruit qui se répandoit qu'Othon étoit en chemin avec une grande armée, décampe en diligence et regagne la Pouille. Othon, ne trouvant plus les Grecs devant Capoue, va faire le siége de Naples; mais, n'espérant pas y réussir, il retourne sur Avellino, qu'il reprend et qu'il rend aux Bénéventins. Il s'avance ensuite dans la Pouille, et rencontre près

l'Ascoli une armée grecque, commandée par le patrice Abdila. Eugène avoit révolté contre lui toute la province; et ses propres soldats, lassés de ses cruautés, s'étoient saisis de sa personne, et l'avoient fait conduire à Constantinople chargé de fers. Il y eut une bataille sanglante et opiniâtre où les Grecs furent vaincus. Othon ravage le pays jusqu'aux portes de Naples, prend Bovino, et retourne à Ravenne avec un grand butin.

Dans ce même temps il se formoit un autre orage contre l'empire du côté de la Bulgarie. Calocyr, chargé par Nicéphore d'exciter les Russes à tomber sur les Bulgares, n'avoit que trop bien réussi. Depuis deux ans la Bulgarie étoit en proie à ce peuple barbare, et Calocyr, fier du succès de sa commission, et s'attribuant tout l'honneur de la guerre, portoit son ambition jusqu'au trône impérial. Il se figuroit qu'il pourroit y parvenir avec le secours des Russes. Il s'ouvrit de ce dessein à Venceslas, et lui persuada de s'établir en Bulgarie, lui promettant que, s'il l'aidoit à se rendre maître de Constantinople, il lui ouvriroit le trésor de l'empire et le rendroit le plus riche monarque de la terre. Venceslas, aussi avide d'argent que de sang et de carnage, se prépare à la conquête de la Bulgarie. Cependant Nicéphore, informé des pernicieux projets de Calocyr, prend le parti de se réconcilier avec les Bulgares. Il envoie demander à Pierre ses deux filles pour les deux jeunes empereurs, fils de Romain, afin d'établir entre les deux peuples chrétiens une alliance solide et durable. Pierre accepte cette proposition avec joie : on met les princesses sur un chariot, selon la coutume des Bulgares; leur père les embrasse avec larmes : *Je vous confie*, dit-il aux envoyés, *ce que j'ai de plus cher; dites à votre maître qu'étant désormais uni avec nous par cette alliance sacrée, il lui seroit honteux de nous laisser à la merci d'un peuple idolâtre et féroce : qu'il se joigne à nous pour nous délivrer du joug des Russes;*

Leo. diac. *Du Cange, fam. byz. p.* 314.

rien ne résistera à ses armes, toujours victorieuses. Venceslas marchoit alors en Bulgarie à la tête de soixante mille hommes avec Calocyr, qu'il avoit adopté pour son frère. Il passe le Danube. Les Bulgares viennent à sa rencontre au nombre de trente mille hommes, et sont battus au bord du fleuve. Ils se renferment dans Dristra. Le roi bulgare, désespéré de sa défaite, est pris du mal caduc et meurt peu de jours après. A cette nouvelle, Nicéphore renvoie en Bulgarie les deux fils de Pierre, Borisès et Romain, qu'il avoit jusqu'alors retenus à Constantinople. La Bulgarie, envahie par les Russes, étoit encore déchirée par une guerre civile. Quatre frères, profitant du désordre de ce malheureux pays, avoient formé un parti pour s'emparer de la couronne : leur ambition forcenée vouloit régner sur des débris et sur des ruines. Cependant les légitimes possesseurs, devenus les plus forts, se mirent en devoir de repousser les Russes. Ils furent battus, faits prisonniers, et mis aux fers dans Parastlava, capitale de la Bulgarie, dont les Russes s'étoient emparés.

Cedr. p. 662, 663. *Zon. t.* 2, *p.* 207, 208. *Manas. p.* 118, 119. *Glycas, p.* 308. *Joël. p.* 181. *Leo. diac. Du Cange, fam. byz. p.* 150.

L'empereur, affligé du désastre de ses nouveaux alliés, se disposoit à marcher en Bulgarie, lorsqu'il fut arrêté par un incident extraordinaire. Un inconnu, sous l'habit d'ermite, vint lui présenter une lettre par laquelle il étoit averti qu'il mourroit au mois de décembre. Le porteur de la lettre s'éclipsa aussitôt, sans qu'il fût possible de le découvrir. Frappé de cet avis, il tomba dans une profonde mélancolie ; il renonça à toute la pompe impériale, et ne voulut plus coucher que sur la terre en habit de moine. Quoique ce prince fût d'un tempérament assez froid et peu enclin à l'amour, il avoit aimé Théophano avec passion. Mais depuis quelque temps, soit par dégoût, soit par un effet de son indifférence naturelle, il s'étoit éloigné du commerce de la princesse. Cette femme ardente et voluptueuse avoit formé une intrigue secrète avec Zimiscès, aussi bien

ait que vaillant; et comme elle avoit toujours conservé on empire sur l'esprit de son mari, elle s'en servit pour appeler son amant, tombé en disgrâce. Zimiscès, le plus brave guerrier de l'empire, avoit donné de la jalousie à Léon, frère de l'empereur, qui vint à bout, à force de calomnies, de lui faire ôter le commandement des troupes. Il ne se crut pas dédommagé par la charge d'intendant-général des postes, et le mécontentement qu'il témoigna de cet emploi peu assorti à son humeur guerrière le fit exiler dans ses terres. Il n'y séjourna pas long-temps. Théophano, ennuyée de son absence, obtint pour lui la permission de venir à Chalcédoine, mais avec défense de rentrer dans Constantinople. Le trajet du Bosphore n'étoit pas un obstacle à la passion de l'impératrice. Zimiscès le passoit pendant la nuit, et s'introduisoit chez elle par des voies secrètes qu'elle lui avoit ménagées. Enfin, lasse de cette contrainte, elle le pressa de se faire lui-même empereur, et s'offrit à le servir de tout son pouvoir. Zimiscès étoit mécontent et ambitieux : chéri des troupes, parmi lesquelles il avoit passé sa vie, il avoit des amis aussi déterminés que dévoués à son service : il fit passer chez l'impératrice les plus hardis d'entre eux, qu'elle cacha dans une chambre obscure. Le soir du 10 décembre un clerc du palais vint mettre entre les mains de l'empereur un écrit qui portoit que l'empereur devoit être assassiné la nuit prochaine, et que, s'il faisoit fouiller l'appartement de l'impératrice, on y trouveroit les assassins. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite; celui-ci, soit par trahison, soit par une funeste négligence, visita tout, excepté la chambre qui recéloit les conjurés.

La nuit suivante Zimiscès aborde au port de Bucoléon, au pied de la muraille du palais. Il amenoit avec lui Burzès, celui qui avoit pris Antioche, et qui en avoit été si mal payé de l'empereur; Léon, surnommé *Va-*

lens, c'est-à-dire *le Fort*, Théodore le Noir; et deux autres capitaines. Les femmes de l'impératrice, qui les attendoient, leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur. Ceux qu'on avoit tenus cachés dans la chambre obscure se joignent à eux. Théophano avoit pris toutes les mesures nécessaires pour leur faciliter l'accès sans être aperçus. Ne le trouvant pas dans son lit, ils se croient découverts; ils alloient prendre la fuite et se précipiter du haut des murs, si un petit eunuque, sortant de l'appartement des femmes, ne les eût conduits au lieu où reposoit Nicéphore. Il s'étoit retiré dans la forteresse dont j'ai parlé, qui communiquoit avec le palais, et qui venoit d'être achevée le jour précédent. Ils le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Il venoit de s'endormir, et ne les entendit pas entrer. Zimiscès le réveille d'un coup de pied; et, comme il levoit la tête en s'appuyant sur son coude, Léon lui fend le crâne d'un coup d'épée. On le traîne aux pieds de Zimiscès, qui l'accable d'injures et de reproches, lui arrache la barbe, lui fait briser les machoires avec le pommeau des épées. Nicéphore enduroit ces horribles traitemens sans dire autre chose sinon *mon Dieu ayez pitié de moi*. Enfin, Théodore le Noir l'acheva d'un coup de lance en travers du corps. Comme les gardes, avertis par le bruit, accouroient au secours, et qu'une foule de peuple s'assembloit au-dehors, on coupe la tête au prince expirant, et on la montre par une fenêtre à la lueur des flambeaux. A cette vue, tous prennent la fuite, et Zimiscès demeure maître du palais. On dit que, sur l'avis que Nicéphore avoit reçu le soir précédent, il avoit mandé à son frère Léon de venir promptement au palais avec une escorte bien armée; que Léon, qui jouoit alors et qui étoit passionné pour cet amusement, remit la lecture de la lettre après sa partie: que, l'ayant lue, alors il se mit en devoir d'exécuter

l'ordre de son frère; mais qu'en passant près du Cirque, il entendit parler de l'assassinat, et proclamer empereur Zimiscès; que, saisi d'effroi, il ne songea qu'à se sauver avec son fils dans l'église de Sainte-Sophie. Le cadavre de Nicéphore demeura tout le jour en plein air, couché sur la neige, et ne fut enterré que le soir.

Ce prince étoit âgé de cinquante-sept ans; il en avoit régné six, et quatre mois moins cinq jours, à compter du jour de son couronnement. Si l'on en croit les historiens de l'empire, c'étoit l'homme le plus vaillant et le plus vigoureux de son temps; savant dans l'art de la guerre, actif, infatigable, insensible aux plaisirs, d'une âme élevée, aussi grand dans le gouvernement civil que dans la conduite des armées, juste et plein de droiture, pieux et exact à s'acquitter des devoirs de la religion. Mais ce portrait est démenti en plusieurs points par le récit de ses actions. A en juger par cette règle, la moins sujette à erreur, il est à craindre que sa piété ne fût qu'hypocrisie. Ses amours avec Théophano ne font pas l'éloge de la pureté de ses mœurs et de son éloignement des plaisirs même les plus criminels. Son avarice inhumaine, ses monopoles suffiroient pour effacer toutes ses bonnes qualités. Sa perfidie à l'égard d'Othon est seule capable de déshonorer la plus belle vie. Aussi les historiens grecs l'ont-ils passée sous silence, et ce trait si honteux ne se trouve que dans les historiens occidentaux. Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de Nicéphore, que ceux-ci eussent été mal informés; ce qu'il est difficile de croire. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à ce prince d'avoir été le plus grand guerrier de l'empire depuis Théodose, et ses conquêtes sur les Sarrasins donnent lieu de conjecturer que, s'il eût vécu plus long-temps, il auroit rendu à l'empire, du moins du côté de l'Orient, toute sa gloire et son ancienne puissance.

Aussitôt après l'assassinat de Nicéphore, quatre *Cedr. p. 663, 664, 665.*

Zon. t. 2, p. 208, 209. Manas. p. 120. Glycas. p. 308. Joël. p. 181. Leo. diac. Du Cange, fam. byz. p. 153.

heures avant le jour, les conjurés s'emparent de la personne des deux jeunes princes, et courent avec eux par toutes les rues et les carrefours de la ville, proclamant empereur Jean Zimiscès. Ce surnom lui avoit été donné d'un mot de la langue arménienne, à cause de sa petite taille. Mais il avoit la force d'un géant et le courage d'un héros. Il étoit âgé de quarante-cinq ans; issu, par son père, d'une des plus nobles familles de l'Orient, cousin de Nicéphore par sa mère, il étoit petit-neveu de ce Curcuas, si célèbre par ses grandes actions et par sa disgrâce sous le règne de Lecapène, et petit-fils de Théophile, frère de ce Curcuas et son égal en valeur. Héritier de la gloire de ses ancêtres et brillant de ses propres exploits, il méritoit la couronne, s'il eût pu l'acquérir sans crime. Dès qu'il se vit maître de la ville, il déclara, comme avoit fait Nicéphore, qu'il ne vouloit être que le collègue des deux jeunes empereurs, l'un âgé de onze ans, l'autre de huit, et qu'il leur tiendroit lieu de père. L'eunuque Basile, fils naturel de Lecapène, avoit été grand-chambellan de Nicéphore qui, satisfait de ses services, avoit créé pour lui la dignité de *proèdre*, c'est-à-dire président de la cour. C'étoit un homme vaillant, souple, adroit, mais très-méchant. Il s'étoit signalé dans les guerres contre les Sarrasins, et avoit joué un grand rôle dans la révolution qui avoit mis Nicéphore sur le trône. Il fut le premier à l'abandonner, et à faire sa cour au meurtrier de son prince. Zimiscès, qui estimoit ses talens, et qui avoit été plus d'une fois témoin de son courage, crut avoir besoin de son expérience; il le choisit pour ministre; et ce fut dans ce prince un aveuglement funeste que de donner sa confiance à un homme plus attaché à sa fortune qu'à ses maîtres. Dès que Basile fut à la tête des affaires, il écarta tous les serviteurs de Nicéphore. Léon le curopalate fut exilé à Lesbos; son fils Nicéphore, grand-maître de la garde-robe, à Imbros; Bardas Phocas, son

second fils, gouverneur de Chaldie et de Colonée, eut ordre de ne pas sortir d'Amasie : son troisième fils, Pierre Phocas, fut épargné, peut-être parce qu'il étoit eunuque. Basile dépouilla les autres de tout emploi civil et militaire ; il leur substitua ses amis et les partisans de Zimiscès. Au contraire il rappela tous ceux que Nicéphore avoit bannis, et surtout les prélats, exilés pour avoir refusé de souscrire aux innovations que Nicéphore avoit introduites dans le gouvernement ecclésiastique. Il ne fallut que sept jours pour rétablir l'ordre et la tranquillité, troublés par la révolution.

La première fois que Zimiscès sortit du palais, ce fut pour aller à Sainte-Sophie se faire couronner, selon l'usage. Comme il approchoit, le patriarche Polyeucte vint au-devant de lui, pour lui déclarer qu'il ne pouvoit lui donner entrée dans l'église tandis qu'il avoit encore les mains toutes fumantes du sang de son prédécesseur et de son parent ; qu'il falloit auparavant expier ce forfait, chasser du palais l'impératrice, qui avoit ourdi cette trame criminelle, déclarer et punir le meurtrier, et remettre entre les mains du synode le décret porté contre l'Eglise. Zimiscès promit d'obéir à tout, et tint parole, sacrifiant à sa couronne les ministres de son crime, et Théophano même, dont la passion meurtrière l'avoit fait empereur. Il jura qu'il n'avoit point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore ; que les assassins étoient Léon Valens et Théodore le Noir ; il les bannit avec leurs complices et tous périrent misérablement. Théophano fut reléguée dans l'île de Proconèse ; elle trouva moyen peu après de revenir secrètement à Constantinople, et se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie. Basile, l'en ayant fait tirer de force, la fit transporter en Arménie dans un monastère que Nicéphore avoit fondé. Mais, avant que de sortir de Constantinople, ayant obtenu de parler à Zimiscès, elle éclata

contre lui avec fureur, lui reprochant ouvertement tout ce qu'elle auroit dû cacher; et voyant son fils Basile auprès du prince, elle lui sauta au visage, et l'accabla de coups de poing, l'appelant un Scythe, un barbare. Elle l'eût étranglé, si on ne l'eût arraché de ses mains. On exila sa mère à Mantinéum en Cappadoce. L'empereur déchira publiquement l'édit de Nicéphore, injurieux à l'Eglise, et déclara qu'il remettoit la discipline ecclésiastique en son premier état. Il promit encore, pour l'expiation de son crime, de distribuer aux pauvres tout ce qu'il avoit possédé de biens avant que d'être empereur. Après qu'il eut rempli ces conditions, il reçut la couronne, le jour de Noël, des mains du patriarche, et retourna au palais, suivi des acclamations des soldats et du peuple. Après quelques jours de repos, il fit deux parts de ses biens: il étoit riche de patrimoine, et l'étoit devenu encore davantage par la libéralité des empereurs, qui l'avoient comblé de largesses en récompense de ses exploits militaires. Il en donna une part pour être distribuée aux habitans des campagnes voisines de Constantinople; il employa l'autre à doter et agrandir une léproserie située vis-à-vis de la ville au-delà du Bosphore. Il y alloit souvent lui-même, il distribuoit des aumônes aux malades; il les pansoit de ses propres mains; il oublioit la majesté du trône et le faste de la pourpre pour secourir les malheureux. Zimiscès possédoit ces qualités enchanteresses qui font oublier les grands crimes; il n'avoit que les vices que les peuples pardonnent aux princes qui les rendent heureux. Doux, affable, libéral, il ne savoit point refuser de grâce, à moins qu'elle n'allât au détriment de ses sujets; aussi content, aussi gai lorsqu'il donnoit que ceux-mêmes qui recevoient; et si son ministre Basile n'eût arrêté sa générosité, elle auroit en peu de temps épuisé les trésors que l'avarice de Nicéphore avoit

accumulés. Mais il aimoit la table, et se livroit aux excès de la débauche, autant qu'elle ne pouvoit nuire aux affaires de l'empire.

Polyeucte ne survécut que vingt-trois jours à la cérémonie du couronnement. Il mourut le 16 janvier suivant, et eut pour successeur Basile, moine du mont Olympe, renommé pour sa sainteté. Basile fut ordonné le premier dimanche de carême, 13 de février. On lui donna le surnom de *Scamandre*, à cause d'un monastère qu'il bâtit au bord du Scamandre. Depuis la mort du patriarche Christophe, tué par l'émir Sarrasin, Antioche étoit sans pasteur. L'empereur nomma pour remplir ce siége un saint ermite de Colonée près de l'Arménie mineure, nommé Théodore. Il avoit prédit à Zimiscès qu'il seroit élevé à l'empire, et l'avoit exhorté d'attendre le moment où il pourroit y parvenir sans crime, l'avertissant que, s'il écoutoit les conseils de l'ambition, il avanceroit le terme de ses jours. Quoique Zimiscès n'eût pas suivi ses avis, il avoit conservé pour lui beaucoup d'estime. Théodore fut ordonné par Polyeucte, qui vivoit encore. Il obtint de l'empereur de transférer en Occident, dans quelque contrée déserte, les manichéens, qui infestoient tout l'Orient du venin de leur hérésie. On les rassembla par l'ordre du prince, et on les fit passer en Thrace à Philippopolis, d'où cette secte contagieuse se répandit en Occident.

An. 970.
Cedr. p. 665, 666.
Zon. t. 2, p. 209.
Joël. p. 181.
Leo. diac.
Oriens christ. t. 1, p. 255, 256.

Le changement de maître avoit augmenté les troubles de l'empire. Tout étoit en mouvement sur les frontières. Du côté de l'Orient, les conquêtes de Nicéphore étoient sur le point d'échapper. Ce prince n'avoit pas laissé de troupes suffisantes pour retenir dans le devoir tant de villes prises en Cilicie, en Phénicie, en Célésyrie. En Occident, les Russes, armés contre les Bulgares, menaçoient de tourner leurs armes contre les Grecs, qui les avoient imprudemment attirés en Bulgarie. Il étoit encore à craindre que quelque révolte intérieure ne se

joignît aux périls du dehors : depuis trois ans, la famine désoloit l'empire, et le murmure étoit général. Zimiscès commença par remédier au mal le plus prochain. Il acheta des blés dans toutes les contrées voisines ; et, fort différent de Nicéphore, il les fit vendre à bas prix. Il se crut bien dédommagé de cette dépense par l'affection de ses peuples ; et, après les avoir soulagés, il songea à se faire respecter au-dehors. Il tourna d'abord ses armes du côté des Sarrasins. Tous les peuples mahométans, égyptiens, perses, arabes, africains, consternés de la perte d'Antioche et d'une si grande étendue de pays, s'étoient ligués ensemble, et, réunissant leurs forces, ils avoient formé une armée de cent mille combattans. A la tête de cette ligue étoient les Sarrasins de Carthage, qui passoient pour les plus habiles dans les guerres de terre et de mer. Le commandement général fut donné à l'Africain Zochar, capitaine d'une grande réputation. Cette armée formidable alla mettre le siége devant Antioche. A la première nouvelle qu'en eut l'empereur, il envoya ordre au gouverneur de Mésopotamie de rassembler en diligence toutes les troupes du pays, et de courir au secours. Il fit marcher en même temps ce qu'il avoit de soldats à Constantinople et dans le voisinage, et, ayant ainsi formé une armée, il met à la tête le patrice Nicolas, un de ses eunuques, dont il connoissoit les talens militaires. Nicolas s'étant joint aux troupes de Mésopotamie, quoique très-inférieures en nombre, livra bataille aux ennemis, et les défit entièrement avec autant de bonheur que de courage. Il ne fallut que cette action pour dissiper la ligue musulmane.

Cedr. p. 666, et seqq. Zon. t. 2, p. 209, 210. Leo. diac.

Délivré de crainte de la part des Sarrasins, il lui restoit à éloigner de la Thrace la nation des Russes. Calocyr les excitoit à retenir dans les fers Borisès et Romain, fils du dernier roi ; à demeurer maîtres de la Bulgarie, dont le climat étoit plus doux et le sol plus fertile que celui de leur pays natal, et à lui prêter leurs forces

pour se placer lui-même sur le trône de Constantinople, leur promettant une cession en forme de la Bulgarie, une alliance perpétuelle et un tribut annuel tel qu'ils le voudroient fixer. Ces propositions plaisoient fort à la nation et au roi; et Zimiscès, instruit de la trahison de Calocyr, fit dire à Venceslas, qu'ayant reçu de Nicéphore la récompense promise pour l'expédition de Bulgarie, et les conventions étant remplies de part et d'autre, il ne lui restoit plus que de retourner dans son pays. Venceslas ayant dit fièrement qu'il iroit porter sa réponse à l'empereur dans Constantinople, Zimiscès ne tarda pas à se préparer à la guerre. Il fit passer en Occident quelques troupes d'Asie, et en donna le commandement à Bardas Sclérus, dont il avoit épousé la sœur, morte avant qu'il fût empereur. Il lui ordonna de former un cordon sur les frontières de Bulgarie pour couvrir la Thrace, et d'y passer le reste de l'année et l'hiver suivant. Mal instruit de la situation des Russes, il ne craignoit que quelques courses, et ne pensoit pas qu'il y eût d'action générale avant le printemps prochain. Il avoit dessein d'aller lui-même alors se mettre à la tête de ses troupes. Mais les Russes étoient déjà en état d'agir; et, dès qu'ils apprirent que les Grecs étoient en marche, ils débouchèrent par les défilés du mont Hémus, avec une armée de trente mille hommes, composée de Russes, de Bulgares, de Patzinaces et de Hongrois. Après avoir traversé la Thrace, qu'ils mirent à feu et à sang, ils vinrent camper près d'Andrinople, où Sclérus s'étoit renfermé.

Comme il n'avoit que dix mille hommes, il résolut de suppléer par la ruse à ce qui lui manquoit de forces. Il feint de trembler à la vue des ennemis qui le défioient sans cesse; il ne répond rien à leurs bravades, et laisse brûler à ses yeux toutes les campagnes d'alentour, sans faire aucun mouvement. Les barbares, persuadés que la crainte le tenoit enchaîné dans la ville, courent li-

brement sans précaution et sans discipline; plus d'ordre, plus de garde devant leur camp. Ils passent les jour. à insulter les assiégés, les nuits à boire et à danser au son des flûtes et des cymbales. Sclérus, les voyant dans cette sécurité, répand pendant la nuit ses troupes en diverses embuscades; et, au point du jour, il fait sortir un de ses lieutenans, homme de tête et de main, avec un corps de cavalerie. Il lui donne ordre de s'approcher de l'ennemi comme pour le reconnoître, de faire quelque résistance lorsqu'il seroit attaqué, mais de tourner le dos au bout de quelques momens, en bon ordre, toujours au petit pas et se battant en retraite, tournant visage de temps en temps, et faisant ferme pour attirer par ce manége l'ennemi dans les embuscades; qu'alors il rompît ses rangs, et prît la fuite en désordre et à toute bride. Les barbares formoient trois camps; les Russes et les Bulgares campoient ensemble, les Hongrois et les Patzinaces chacun à part. Le hasard voulut que l'officier eût d'abord affaire aux Patzinaces. Il exécuta ponctuellement ses ordres; et dès que les ennemis se furent débandés pour s'abandonner à la poursuite des fuyards, Sclérus, qui se trouvoit en personne en ce lieu, sort de l'embuscade, et se montre en bataille. Pendant qu'ils se rallient, Sclérus les attaque avec furie; en même-temps un autre corps vient les charger par-derrière; ils sont enveloppés et taillés en pièces. Il n'en échappe qu'un très-petit nombre, qui va porter l'alarme dans le camp de leurs alliés. Sclérus, sans perdre un moment, marche aux Russes, qui s'étoient unis avec les Hongrois. Quoique la défaite des Patzinaces eût jeté l'effroi parmi eux, ils s'encouragent les uns les autres, et s'avancent vers l'ennemi, la cavalerie en première ligne. Elle plie bientôt sous l'effort de celle des Grecs, et se rejette sur l'infanterie, qui la soutient sans se rompre. Les barbares reprennent courage, et le succès devient douteux. Sclérus, sur un cheval vigoureux, par-

ouroit le front de son armée, animant ses gens par la 'oix, par le geste et par l'exemple. Un Russe, d'une aille gigantesque, s'élance hors des rangs, court à lui e sabre haut, et lui décharge sur la tête un fendant errible. La force du casque résiste au coup; Sclérus ri-›oste d'un revers, et son sabre, de meilleure trempe, 'end la tête au barbare, et la fait tomber en deux parts ›ur ses épaules. En ce moment, un autre Russe couroit au secours de son camarade et alloit tomber sur Sclérus; Constantin, son frère, d'une force de corps extraordinaire, se jette au-devant de l'ennemi, qui évite le coup que lui portoit Constantin; et s'il faut en croire l'historien grec, le sabre tombe sur le cou du cheval avec tant de violence, qu'il lui abat la tête. Le Russe étant renversé par terre avec sa monture, Constantin saute sur lui, l'égorge, et remonte à cheval pour continuer de combattre. Ces deux prodiges de force et de valeur embrasent les Grecs d'un nouveau courage, et le font perdre aux ennemis. Les barbares prennent la fuite, ils se laissent massacrer sans se défendre. On fait encore plus de prisonniers, et il n'en seroit pas échappé un seul, si la nuit n'eût fait cesser la poursuite. Une si grande victoire ne coûta la vie qu'à vingt-cinq soldats; mais presque tous furent blessés. Les barbares perdirent plus de vingt-cinq mille hommes.

A peine Sclérus avoit eu le temps de remettre l'épée dans le fourreau, qu'il reçut ordre de revenir en diligence à Constantinople. Dès qu'il est arrivé, on lui donne un corps de troupes légères pour aller chercher en Asie un nouvel ennemi. Bardas Phocas, relégué dans Amasie, avoit tramé un complot de révolte avec Léon, son père, et Nicéphore, son frère, exilés, l'un à Lesbos, l'autre à Imbros. S'étant sauvé du lieu de son exil, il s'étoit rendu maître de Césarée de Cappadoce avec le secours de quelques mécontens, dont les principaux étoient deux fils du patrice Théodule, Diogène Adraleste et le pa-

Cedr. p. 669, 670, 671. *Zon. t.* 2, *p.* 210, 211. *Joël. p.* 181. *Leo. diac. Du Cange, fam. byz. p.* 150, 151, 153.

trice Siméon Ampélas. Son crédit et celui de ses partisans ayant formé une petite armée, il prit le diadème, et se fit proclamer empereur par ses soldats. Cependant Léon, son père, et son frère Nicéphore prenoient des mesures secrètes pour passer en Thrace, où ils avoient un parti. Leur dessein fut découvert par l'évêque d'Abyde, qu'ils avoient fait entrer dans leur complot. Ce prélat, arrêté sur quelques soupçons, et convaincu, évita le supplice en révélant toute l'intrigue. Léon et Nicéphore furent pris et juridiquement condamnés à mort. L'empereur modéra la sentence, et les condamna seulement à l'aveuglement et à un exil perpétuel. On dit même que, par un excès de clémence, il fit dire aux exécuteurs de ne leur pas crever les yeux, mais d'en faire seulement le semblant, comme si c'eût été de leur part un trait d'humanité sans en avoir l'ordre. Ils furent renvoyés à Méthymne, dans l'île de Lesbos.

Zimiscès avoit recommandé à Sclérus de mettre tout en œuvre pour éviter une guerre civile. Arrivé à Dorilée en Phrygie, Sclérus envoya solliciter Phocas et les autres conjurés de rentrer dans le devoir, leur promettant non-seulement l'impunité, mais des grâces singulières de la part de l'empereur. Ces avances ne firent qu'augmenter l'insolence des rebelles. Phocas répondit que l'empire lui appartenoit à plus juste titre qu'à un assassin qui avoit égorgé son maître dans son lit. Il fallut donc marcher contre eux; mais leur audace ne se soutint pas. A l'approche de l'armée impériale, ils prirent l'épouvante, et préférant les grâces qu'on leur promettoit à une opiniâtreté qui pourroit leur être funeste, d'abord Diogène Adraleste, ensuite Ampélas et les deux fils de Théodule, enfin tous les officiers et tous les soldats passèrent de nuit dans le camp de Sclérus. Phocas, resté seul avec ses domestiques, plein de dépit et de désespoir, maudissant les traîtres qui l'avoient eux-mêmes engagé à la révolte, monte à cheval avec sa maison et

enfuit vers un château nommé *Tyropée*, qui n'étoit as loin sur une hauteur. Sclérus envoie après lui des ıvaliers qui l'atteignent au pied de la montagne. Leur apitaine, nommé Charon, l'ayant reconnu, fait faire alte, et voulant avoir seul l'honneur de tuer ou de rendre Phocas, il devance ses gens de bien loin, et court lui la pique baissée, le chargeant d'injures et le déant de l'attendre. Phocas, qui le connoissoit, fait volteace, et le regardant avec indignation : *Lâche que tu es,* ui dit-il, *au lieu de m'insulter, tu devrois plaindre le* ils *d'un curopalate, le petit-fils d'un César, le neveu l'un empereur, devenu le jouet de la fortune. Je fus ton* *énéral ; je suis malheureux, et tu viens m'accabler.* En disant ces mots, il prend en main une masse d'armes qui pendoit à l'arçon de sa selle, et, s'élançant sur l'ennemi, il lui en décharge un coup si terrible qu'il le jette mort en bas de son cheval, et continue de fuir. Les cavaliers, arrivés au lieu du combat, voyant le cadavre de eur capitaine, prennent l'effroi et tournent bride. Sclérus marche au château avec son armée, et avant que de l'attaquer, il emploie encore les voies de la douceur. Il promet avec serment au rebelle de le servir le tout son crédit, et de lui obtenir le pardon de sa révolte, s'il veut s'en remettre de bonne foi à la clémence de l'empereur. Sclérus étoit allié de Phocas, dont sa sœur Sophie avoit épousé Constantin, frère de Sclérus. La proposition fut écoutée, et Phocas se soumit, après avoir reçu par serment l'assurance de ne point éprouver de traitement rigoureux. L'empereur se contenta de le faire mettre au rang des clercs, et de le reléguer dans l'île de Chio. Ainsi fut éteinte cette rébellion, qui auroit pu réveiller tous les amis du défunt empereur et allumer une grande guerre.

L'hiver suivant se passa en fêtes à l'occasion du mariage de Zimiscès. Ce prince, veuf de Marie, sœur de Bardas Sclérus, épousa, par le conseil du chambellan

Basile, Théodora, fille de Constantin Porphyrogénète, et sœur de Romain le jeune. Tout au contraire de Théophano, elle n'étoit pas belle, mais chaste et vertueuse. Ce mariage fut très-agréable aux Grecs, qui conservoient à la famille de Constantin la tendresse qu'ils avoient eue pour ce prince.

AN. 971. *Cedr. p.* 671, *et seqq.* *Zon.* *t.* 2, *p.* 211, *et seqq.* *Leo. diac.* *Du Cange, fam. p.* 153, 314.

La défaite des Russes n'avoit pas achevé la guerre; ils demeuroient maîtres de la Bulgarie, et le dessein de Zimiscès étoit de les en faire sortir et de rendre ce pays à l'empire. La nature du terrain hérissé de forêts, et la férocité de cette nation barbare, rendoit cette expédition difficile. Zimiscès encouragea ses troupes par ses largesses, par le choix qu'il fit des officiers les plus braves et les plus expérimentés, et par le soin qu'il prit de pourvoir aux subsistances en établissant des magasins. Il avoit passé l'hiver à mettre en état une flotte, dont il donna le commandement à Léon, qui fut ensuite protovestiaire, c'est-à-dire grand-maître de la garde-robe; il lui donna ordre de se poster à l'embouchure du Danube, pour couper aux Russes la retraite par la mer Noire. Ces dispositions étant faites, il partit de Constantinople au commencement du printemps, sous l'étendard de la croix, après avoir imploré le secours du ciel pour la prospérité de ses armes, et donné les ordres nécessaires pendant son absence. Lorsqu'il fut arrivé à Rhédeste, on lui présenta deux Russes : c'étoient, sous le nom de députés, deux espions qui venoient reconnoître l'état de l'armée. Ils se disoient envoyés pour se plaindre des hostilités; mais personne ne s'y trompa. L'empereur, pour montrer son assurance, les fit conduire par tout le camp, et leur laissa considérer en liberté le nombre, la qualité et la bonne discipline des troupes. Il les congédia ensuite en leur disant qu'ils allassent rendre compte à leur maître, en attendant qu'il lui donnât le même spectacle : c'étoit l'armée la plus belle et la plus leste qu'on eût mis sur pied depuis long-

temps; formidable, non pas par le nombre, mais par le choix des troupes. A la tête, marchoit le corps des immortels, gens d'élite, armés de toutes pièces. Suivoient dix mille cinq cents fantassins et treize mille cavaliers. L'arrière-garde qui conduisoit les bagages, les valets, les machines obsidoniales, marchoit lentement sous les ordres du chambellan Basile. Après avoir traversé sans obstacle les défilés du mont Hémus, Zimiscès prit les devans avec cinq mille hommes de pied et trois mille chevaux, laissant ordre à Basile de suivre avec le reste, sans fatiguer les troupes par trop de diligence. Il entre dans le pays ennemi plus tôt que les Russes ne s'y attendoient, et campe près de Parastlava, ville alors grande et puissante, qui ne subsiste plus aujourd'hui.

Cette campagne, digne des plus célèbres capitaines de l'ancienne république, donne une grande idée de la science militaire et de la bravoure personnelle de Zimiscès. A son approche, Calocyr, auteur de tous ces maux, et qui se trouvoit alors dans la place, ne jugea pas à propos de l'attendre; saisi d'effroi, il sortit secrètement de la ville la nuit suivante, et alla porter l'alarme dans le camp de Venceslas. Ce prince, trompé par la diligence de l'empereur, étoit éloigné de quelques journées, et, comptant sur la force de la place et sur le nombre et le courage des Russes qui la gardoient, il ne se hâta pas de se mettre en marche, persuadé qu'il auroit meilleur marché des ennemis lorsqu'il les trouveroit affoiblis et harassés par les fatigues d'un siége qui devoit être long et meurtrier.

Zimiscès arrive à la vue des murailles, et débouche dans la plaine au son des trompettes, des cymbales et des tambours. Les Russes sortent à sa rencontre au nombre de huit mille cinq cents, poussant des cris affreux. Ce n'étoit que de l'infanterie; la cavalerie russe, peu exercée aux évolutions, n'étoit guère employée que dans

les courses, et se hasardoit rarement à combattre. Après une assez vive résistance, ne pouvant soutenir les décharges des javelots, ils prennent la fuite, laissant sur la place grand nombre de leurs gens. Tous les habitans de Parastlava étoient soldats; à la vue des fuyards, ils sortent en foule pour les secourir, armés de ce que chacun trouve sous sa main. Cette multitude confuse ne tint pas long-temps contre des troupes réglées et bien commandées. Mais, pendant le combat, la cavalerie grecque leur avoit coupé le retour; en sorte que, ne pouvant rentrer dans la ville, ils se dispersèrent dans la campagne, où les vainqueurs en firent un grand carnage. La nuit mit fin à la poursuite. Les Russes perdirent plus de huit mille hommes dans cette première action. Sphagel, le plus distingué de la nation après Venceslas, commandoit dans la ville; il se met en état de soutenir le siége, il barricade les portes et garnit le haut des murs d'un amas de javelots et de pierres.

Le lendemain, 13 avril, jour du Jeudi saint, Basile joignit Zimiscès au point du jour avec le reste de l'armée. Son arrivée augmenta la joie de la victoire, et pendant que toutes les troupes réunies prenoient leur poste autour de la ville, l'empereur, monté sur une éminence pour se faire voir aux Russes, les fit sommer de se rendre plutôt que de s'exposer aux désastres inévitables à une ville prise d'assaut. Les assiégés ne répondent que par des insultes. Les Grecs, embrasés de colère, abattent à coups de traits ceux qui paroissent sur les murs, plantent les échelles, et montent à l'assaut avec fureur. Un soldat emporté par son courage, se couvrant de son bouclier, au travers des traits et des pierres qui pleuvoient sur lui de toutes parts, atteint le haut du mur, tue, écarte, renverse tout ce qu'il y rencontre, et, par des prodiges de force et de valeur, se maintient dans le poste dont il s'est emparé. Ses camarades le joignent et achèvent de nettoyer la muraille. A cet

exemple toutes les échelles sont couvertes d'assaillans; les Russes sont partout précipités. Dans ce désordre, plusieurs soldats sautent dans la ville, ouvrent les portes et donnent entrée à toute l'armée. On massacre les hommes, on fait prisonniers les femmes et les enfans. On trouva dans une maison Borisès, roi des Bulgares, avec sa femme et ses deux fils. Quoique captif, il portoit encore les marques de la royauté. On l'amène à l'empereur, qui le reçoit avec bonté, lui donnant le titre de roi, et lui disant qu'il n'est l'ennemi que des Russes, et qu'il est venu pour délivrer les Bulgares de leur tyrannie. Il fait mettre en liberté les prisonniers bulgares et leur permet de se retirer où ils voudroient.

Cependant environ huit mille Russes s'étoient retirés dans le palais. C'étoit une place forte où ils espéroient se défendre. Comme ils s'y tenoient cachés, et qu'ils avoient laissé une porte ouverte pour ne pas donner de soupçon, ils tomboient sur les soldats que le désir du pillage y attiroit, et les égorgeoient. L'empereur, averti de ce massacre, rallie ses troupes et les conduit en ce lieu. La porte fut fermée à l'instant, et les Russes se préparoient à vendre bien cher leur vie. Comme les Grecs, déjà fatigués et occupés du pillage, se portoient mollement à cette nouvelle attaque, l'empereur, couvert de ses armes, se met à pied à leur tête. A cette vue les soldats s'animent d'un nouveau courage; chacun veut devancer l'empereur et le couvrir de son corps. Ils montent à grands cris à ce nouvel assaut, et, trouvant une vive résistance, ils mettent le feu en plusieurs endroits. Les Russes, demi brûlés, sautent en bas des murailles; les uns sont la proie des flammes, les autres périssent dans leur chute; le reste est tué ou pris. La conquête de cette grande ville ne coûta que deux jours. Zimiscès la rétablit, et changea son nom en celui de *Joannopolis*. Il y mit une forte garnison, et la fournit abondamment de toute sorte de subsistances. Il y célébra la fête de Pâques,

et partit le lendemain pour marcher à Dristra : c'étoit l'ancienne Dorostole, que quelques géographes nomment aujourd'hui *Silistrie*. Le grand Constantin l'avoit relevée dès les fondemens et en avoit fait une belle et grande ville.

Cette nouvelle affligea d'autant plus Venceslas, qu'il s'attendoit à une longue résistance. Cependant, loin de perdre courage, il anime ses gens par les motifs de l'honneur et de la vengeance. Il donne ordre à tout; et comme il soupçonnoit quelques Bulgares de s'entendre avec l'ennemi, il en fait égorger trois cents. Il part ensuite pour aller chercher les Grecs. L'empereur, en marchant à Dristra, prenoit toutes les places qui se trouvoient sur son passage; il en abandonnoit le pillage aux soldats et y laissoit garnison. Ses coureurs étant venus lui dire que les Russes approchoient, il envoie au-devant trois cents cavaliers choisis sous la conduite de Théodore, avec ordre de prendre connoissance du nombre des ennemis et de les harceler dans leur marche. Ils rencontrent bientôt l'avant-garde des Russes, composée de sept mille hommes de pied ; ils l'attaquent résolument, et, poussant leurs chevaux au travers des rangs, ils en abattent à coups de javelots, ils en foulent aux pieds un si grand nombre, que le reste effrayé se débande et se disperse dans les montagnes et les forêts voisines, d'où ils courent s'enfermer dans Dristra. L'armée de Venceslas étoit de soixante-dix mille hommes; il campe à quatre lieues de Dristra, où il attend l'ennemi. Les Grecs, encouragés par leurs succès récens, et comptant sur la protection du ciel, ne respirent que le combat. Dès que les armées sont en présence, les deux chefs animent leurs soldats par les motifs les plus pressans que les circonstances leur suggèrent. On donne le signal, et la cavalerie grecque, fondant avec fougue sur l'ennemi, y jette le désordre et abat des rangs entiers. Les Russes se rallient et font un nouvel effort. Le succès se balance

jusque vers le soir, que les Grecs, s'excitant les uns les autres, se jettent avec fureur sur les Patzinaces qui formoient l'aile gauche, les enfoncent, et renversent tout devant eux. Les Russes les font soutenir par un corps de réserve; l'empereur, de son côté, détache une partie du reste de l'armée, se met à la tête, et, animant les siens par des paroles pleines de feu, il court pique baissée au plus fort de la mêlée. Le combat devient terrible en cet endroit; on repousse, on est repoussé diverses fois avec une rage opiniâtre. Les uns et les autres, dans un flux et un reflux perpétuel, s'acharnent à tuer ou à périr. On dit que dans cette bataille l'avantage passa douze fois d'une armée à l'autre. Enfin les Russes plient et prennent la fuite. On les poursuit; on en fait un grand carnage; ceux qui peuvent s'échapper se sauvent à Dristra.

Zimiscès rend à Dieu des actions de grâces et fait hommage de sa victoire au martyr saint George, dont l'église faisoit la fête ce jour-là. Le lendemain il campe devant Dristra, attendant sa flotte pour commencer l'attaque. Il craignoit de laisser aux Russes la liberté du fleuve, par où ils pourroient lui échapper. Venceslas, toujours en défiance des Bulgares, qui étoient au nombre de vingt mille, les fait mettre aux fers, et se dispose à soutenir le siége. Dès que la flotte est arrivée, l'empereur dresse ses attaques et repousse vivement les sorties des assiégés. Il y en eut une, entre autres, qui coûta beaucoup de sang aux Russes. Un jour, sur le soir, tandis que les Grecs soupoient dans leur camp, les Russes, partagés en deux corps, sortent en même temps par la porte orientale, où Pierre étoit de garde avec les troupes de Thrace et de Macédoine, et par la porte occidentale, où Bardas Sclérus avoit son poste avec les troupes d'Orient. L'infanterie russe étoit mêlée de cavaliers, ce qui n'étoit pas ordinaire. On les repoussa vigoureusement, mais avec peine. Enfin, ayant laissé par

terre un assez grand nombre de leurs gens, et surtout de cavaliers, ils rentrèrent dans la ville. Les Grecs ne perdirent que trois chevaux et pas un seul homme. Pendant le reste de la nuit on entendit les cris lamentables des barbares qui pleuroient la mort de leurs camarades. Au point du jour ils rappelèrent tous leurs soldats, répandus aux environs pour la garde des places, et les firent entrer dans la ville, qui n'étoit pas environnée de tous côtés. Voyant la flotte grecque qui descendoit le Danube avec grand nombre de brûlots, ils ramassent leurs barques, et les retirent à l'abri des murs, d'où ils lançoient sans cesse des traits et des pierres pour écarter les vaisseaux ennemis. L'empereur rangea son armée en bataille dans la plaine pour attirer les Russes au combat; mais ils se tinrent renfermés. Ce-jour là même il vint au camp des Grecs des députés de Constantia et de plusieurs places au-delà du Danube qui apportoient à l'empereur les clefs de leurs villes. Zimiscès en fit prendre possession, et les pourvut de garnisons. A l'entrée de la nuit, les Russes sortent par toutes les portes en plus grand nombre qu'auparavant: ils ont d'abord l'avantage; mais la perte du brave Sphagel, qui commandoit la sortie, ralentit leur audace. Ils demeurent cependant sur le champ de bataille toute la nuit et le jour suivant jusqu'à midi, combattant par intervalles. Mais s'apercevant que l'empereur détachoit de ses troupes pour leur couper la retraite, ils prennent l'épouvante; et, trouvant le chemin de la ville occupé par les Grecs, ils se répandent dans la campagne, où la plupart trouvent l'ennemi et la mort.

La nuit suivante, Venceslas, résolu de soutenir le siége jusqu'à l'extrémité, fit travailler toutes ses troupes à élargir le fossé autour des murailles; et comme Zimiscès, n'osant attaquer une place défendue par une grande armée, se tenoit assez loin de la ville, qu'il espéroit prendre par famine, ce travail dura plusieurs nuits

sans qu'il en eût connoissance. Les Russes avoient beaucoup de blessés et peu de vivres, les Grecs interceptant les convois. Pour prévenir une entière disette, Venceslas profite d'une nuit ténébreuse, dont l'horreur étoit encore augmentée par un violent orage de pluie et de grêle mêlée d'éclairs et d'un bruit affreux de tonnerres. Il se jette dans des bateaux avec deux mille hommes pour aller chercher des vivres. Après avoir recueilli tout ce qu'il put enlever de blé, de millet et d'autres subsistances, il se rembarque et remonte vers Dristra. Dans le retour, les Russes aperçoivent sur le bord du fleuve grand nombre de valets de l'armée grecque, les uns abreuvant leurs chevaux, les autres coupant du bois ou faisant du fourrage. Ils abordent, tombent sur eux, en tuent une partie, font fuir l'autre, et se rembarquent avec les chevaux et la charge des fuyards. L'empereur, honteux de cet échec, fait de vifs reproches aux commandans de la flotte d'avoir manqué de vigilance, et les menace de mort, s'ils y retombent. Il resserre le blocus de la ville; il coupe tous les chemins par des tranchées; il place des postes dans tous les passages, et prend toutes les mesures possibles pour affamer la place, qu'il tenoit assiégée depuis plus de deux mois.

Pendant que Zimiscès demeuroit campé devant Dristra, il courut risque de perdre Constantinople. Léon curopalate et son fils Nicéphore, moins reconnoissans de la grâce qu'on leur avoit faite que tourmentés par leur ambition, ayant corrompu leurs gardes à Méthymne, se disposoient de nouveau à la révolte. Après s'être assurés de plusieurs partisans, ils se jettent dans une barque, abordent secrètement vis-à-vis de Constantinople, et font avertir leurs amis. On les fait entrer dans la ville pendant la nuit; ils se tiennent cachés dans une maison particulière. A peine y sont-ils enfermés, qu'un de leurs domestiques va en donner avis à l'amiral Léon et au chambellan Basile, que Zi-

miscès avoit renvoyés à Constantinople pour y commander en son absence. Léon, à la tête d'une troupe ramassée à la hâte, court attaquer la maison : les coupables s'échappent et se sauvent dans Sainte-Sophie. On les en arrache par force ; on les transporte à l'île de Calonyme dans la Propontide, et l'on envoie prendre les ordres de l'empereur. Il ordonne de leur crever les yeux sans les épargner cette fois, et de confisquer leurs biens.

La famine commençoit à se faire sentir dans Dristra, et les Grecs, ayant dressé leurs batteries dans des lieux élevés, lançoient sans cesse des pierres qui causoient beaucoup de dommage. Une machine surtout incommodoit fort les assiégés. Ils résolurent de la détruire, et firent sortir pour cet effet un corps de soldats choisis mêlés de troupes légères. Jean Curcuas, cousin de l'empereur, qui commandoit dans ce poste, court à la défense avec ses meilleurs soldats; et, se jetant au milieu des ennemis, il est porté à terre et tué d'un coup de lance. Le reste de ses gens accourt et repousse les Russes. Le lendemain, vingtième de juillet, Venceslas résolut de tenter le hasard d'une bataille, tandis qu'il avoit encore la plus grande partie de ses forces, qu'il voyoit diminuer de jour en jour par la disette et les maladies. Il sort avec toutes ses troupes, se met à la tête d'une des deux ailes, et donne le commandement de l'autre à Icmor, brave capitaine, qui de la plus basse naissance s'étoit élevé aux premiers grades militaires, sans autre recommandation que celle de sa valeur. Depuis la mort de Sphagel, il tenoit après le prince le premier rang dans l'armée. Le combat étant engagé, un des gardes de l'empereur, nommé Anémas, fils de l'émir Curupe, qui avoit si bien défendu Candie contre les Grecs, sous le règne de Romain le jeune, voyant Icmor tantôt voler entre les rangs des siens, dont il animoit le courage, tantôt au milieu des escadrons des

Grecs, où il portoit la terreur et la mort, court à lui sans s'effrayer de sa grande stature et de sa force. Brûlant d'ardeur de l'atteindre, il le suit quelque temps, le joint enfin, et lui décharge un si furieux coup de sabre, qu'il lui abat la tête avec l'épaule gauche. Il rejoint aussitôt sa troupe. Les Grecs poussent un cri de joie, et les Russes de désespoir. Ceux-ci perdent courage, et, accablés de honte autant que de douleur, ils tournent le dos. Il en périt plus dans la fuite que dans l'action même, s'étouffant les uns les autres dans des passages étroits, ou tombant sous le fer ennemi. Venceslas même alloit être pris, si la nuit qui survint ne l'eût dérobé à la poursuite. Pendant toute la nuit on entendit les cris des barbares qui pleuroient la perte d'Icmor. Le lendemain, les Grecs, dépouillant les morts sur le champ de bataille, trouvèrent entre les cadavres plusieurs femmes déguisées en hommes, qui avoient combattu avec leurs maris.

Les Russes, toujours battus, commençoient à perdre courage. Ils n'espéroient aucun secours des barbares voisins, qui craignoient d'attirer sur eux les forces des Grecs. La flotte qui gardoit les bords du Danube fermoit le passage aux convois, et leur ôtoit même l'espérance de pouvoir se sauver par le fleuve. Ils étoient réduits à une extrême disette. Les Grecs au contraire jouissoient de l'abondance; ils recevoient tous les jours de nouveaux renforts de troupes. Dans une si triste conjoncture Venceslas assemble son conseil. Tous les officiers s'accordoient à dire qu'il falloit finir une guerre si ruineuse; mais ils se partageoient sur la manière de la terminer. Les uns étoient d'avis de se retirer pendant la nuit et d'abandonner Dristra, d'autres de demander la paix, sans laquelle ils ne pourroient s'en retourner en sûreté. Le découragement étoit général. Le seul Venceslas, se roidissant contre la mauvaise fortune, les exhortoit à tenter encore le hasard d'une bataille.

Il ne nous reste, disoit-il, *que deux partis à prendre ; ou de vaincre, ou de préférer une mort glorieuse à une vie déshonorée. Flétrirons-nous notre gloire passée par une fuite honteuse qui nous rendra méprisables aux nations qui trembloient au bruit de nos armes?* Ces paroles firent passer dans le cœur des Russes le courage dont il étoit animé. Tous lui promettent de faire les derniers efforts.

Le lendemain 25 juillet ils sortent tous de la ville. Venceslas fait fermer les portes pour ôter aux fuyards tout moyen de se sauver. Le combat s'engage, on paroît de part et d'autre résolu de vaincre ou de mourir. Sur le midi, les Grecs, fatigués du poids de leurs armes et de la chaleur du jour, dévorés d'une soif ardente, commençoient à perdre leurs forces. L'empereur, qui s'en aperçut, vole à la tête de son armée avec les troupes de sa maison, soutient par sa valeur les attaques de l'ennemi tandis qu'on apporte derrière lui des outres pleins d'eau et de vin pour désaltérer et rafraîchir les soldats. Ranimés par ce soulagement, ils retournent à la charge avec une nouvelle vigueur; les Russes résistent avec un égal courage, et l'avantage est long-temps douteux. On combattoit aux portes de la ville, sur un terrain serré, coupé de coteaux et de ravines, favorable à l'infanterie russe, mais où la cavalerie grecque ne pouvoit se déployer. L'empereur ordonne à ses gens de tourner bride et de gagner à petits pas la plaine qui s'étendoit à quelque distance, et, lorsqu'ils y auroient attiré l'ennemi, de faire volte-face et de le charger avec ardeur. On exécute ses ordres; les Russes, persuadés que les Grecs fuient, s'encouragent mutuellement et les poursuivent à grands cris. Dès que les Grecs ont atteint le lieu marqué, ils retournent sur l'ennemi. Théodore combattoit à la tête de la cavalerie; son cheval étant percé d'un coup de lance, il tombe par terre; le combat devient furieux autour de lui; les Russes et les Grecs

font les plus grands efforts, les uns pour le tuer, les autres pour le défendre. Théodore étoit d'une force extraordinaire; embarrassé sous son cheval, il saisit un Russe par la ceinture, et le présentant devant lui comme un bouclier, il pare les coups qu'on lui porte. Enfin les Grecs repoussent les Russes et le tirent de danger. La victoire balançoit encore : les deux armées, fatiguées d'un combat si long et si rude, s'éloignent de quelques pas comme de concert pour reprendre haleine. Dans ce moment Zimiscès, voyant l'opiniâtreté des Russes, et voulant épargner le sang de ses sujets, envoie proposer à Venceslas un combat singulier : *qu'il étoit plus raisonnable de vider leur querelle par la mort de l'un ou de l'autre que de faire périr des nations entières pour l'avantage d'un seul homme.* A ce défi Venceslas répond *qu'il n'a point de conseil à prendre de son ennemi; que si l'empereur grec s'ennuie de la vie, il y a quantité de moyens d'en sortir, et qu'il en peut choisir tout autre qu'il jugera à propos.* Sur cette réponse, l'empereur, résolu de terminer la guerre dans ce combat par la destruction entière de l'armée russe, envoie Bardas Sclérus se poster entre la ville et le champ de bataille pour couper la retraite aux vaincus. Il commande au patrice Romain, petit-fils de Lecapène, et au général Pierre de tomber sur l'ennemi avec toutes leurs troupes. Le combat se rallume et la victoire est encore incertaine. Anémas, voulant enfin la décider par un exploit hardi, se fait jour au travers des bataillons, court droit à Venceslas, et d'un terrible coup de sabre il l'abat de son cheval. Ce prince ne dut la vie qu'à la force de son casque. Anémas fut aussitôt enveloppé; accablé de traits de toutes parts, admiré des ennemis mêmes par des prodiges de valeur, il succombe enfin sous le nombre. Les Russes, animés par sa mort, repoussent les Grecs. L'empereur, voyant ses troupes plier, court à leur tête, se jette sur les Russes, et entraîne les siens

par son exemple. Il s'élève en même temps un vent violent mêlé de pluie et de poussière, qui donne dans les yeux des Russes. Mais une autre circonstance, plus étonnante et par conséquent moins croyable, quoique l'antiquité en ait plusieurs fois fait usage pour illustrer les grandes batailles, c'est qu'on vit à la tête de l'armée grecque un cavalier inconnu, monté sur un cheval blanc, qui jetoit le désordre et l'épouvante dans l'armée des barbares. Ce jour étoit consacré à la mémoire de saint Théodore, et l'on crut que c'étoit ce célèbre martyr qui, ayant été soldat toute sa vie, étoit venu combattre pour Zimiscès. Enfin les Russes, forcés de céder aux efforts redoublés des Grecs, fuient vers la ville, se précipitant les uns sur les autres. Mais, trouvant les passages fermés par Sclérus, ils se dispersent dans la campagne, et la cavalerie grecque en fait un horrible carnage. Du côté des Russes il périt quinze mille cinq cents hommes. Les Grecs n'en perdirent que trois cent cinquante; mais presque tous furent blessés. Zimiscès, pour accréditer le miracle, fit rebâtir depuis les fondemens, avec beaucoup de magnificence, une église de Saint-Théodore, dans la ville d'Euchanie, voisine de Constantinople; il changea même le nom de cette ville en celui de *Théodoropolis*.

Venceslas, voyant tous ses projets ruinés sans ressource, résolut enfin de faire la paix. Il demanda, par ses députés, à l'empereur d'être reçu, sous la foi publique, ami et allié de l'empire. Il offroit de rendre Dristra avec tous les prisonniers, et de sortir de la Bulgarie, à condition que les Grecs lui laisseroient la retraite libre; qu'on lui fourniroit des vivres, et qu'il seroit permis aux Russes de venir faire le commerce à Constantinople comme auparavant. L'empereur, las d'une guerre si meurtrière, accepta ces propositions. Il fit mesurer à chaque Russe deux boisseaux de blé. De soixante mille Russes qui étoient venus en Bulgarie, il n'en restoit que

vingt-deux mille. Après la conclusion du traité, Venceslas demanda une entrevue avec l'empereur; ce qui lui fut accordé. A sa prière, Zimiscès députa aux Patzinaces Théophile, évêque d'Euchaïtes, pour les prier de donner aux Russes le passage libre par leur pays. Il leur demandoit encore qu'ils se déclarassent amis et alliés de l'empire, et qu'ils s'engageassent à ne jamais passer le Danube pour piller la Bulgarie. Ils consentirent à tout, excepté au passage des Russes. Malgré ce refus, Venceslas, s'étant hasardé à traverser leur pays, fut surpris et tué dans une embuscade avec tous ses gens. Les Patzinaces ne pouvoient lui pardonner d'avoir fait la paix avec les Grecs sans leur participation. Il eut pour successeur Volodimir, son fils naturel, qui prit pour femme Anne, sœur du jeune empereur Basile. Cette princesse acheva d'établir la religion chrétienne en Russie.

Après le départ des Russes, l'empereur, ayant passé quelque temps à fortifier les places le long du Danube, reprit le chemin de Constantinople. Il trouva en-deçà des murs le patriarche, le clergé, le sénat et tout le peuple, qui le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de victoire. Les uns lui présentoient des couronnes, les autres des sceptres d'or enrichis de pierreries; il recevoit ces présens, et en faisoit de plus riches encore. On lui amena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs; au lieu d'y monter, il y fit mettre les ornemens royaux des princes bulgares, et au-dessus une statue de la sainte Vierge qu'il apportoit de Bulgarie; il la fit triompher à sa place. Il suivoit sur un cheval blanc, la tête ceinte du diadème. Il traversa ainsi toute la ville, dont les rues étoient tapissées d'étoffes d'or et de pourpre avec des guirlandes de laurier. Après avoir rendu grâces à Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, il y fit suspendre une magnifique couronne qui avoit servi aux rois bulgares, et se retira au palais. Il y fit venir Borisès, roi de

Bulgarie, et lui fit ôter les ornemens royaux; c'étoient la couronne d'or, la tiare de fin lin, et les brodequins de couleur de pourpre. L'ayant ainsi dépouillé de la royauté, il lui conféra la dignité de maître de la milice. Romain, son frère, fut fait eunuque. Le royaume de Bulgarie revint ainsi pour quelque temps à l'empire, et fut soumis à Zimiscès tant qu'il vécut. Zimiscès célébra sa victoire par un trait de bonté paternelle, plus utile aux peuples et plus glorieux aux princes que tous les monumens de la vanité. Il déchargea ses sujets d'un impôt onéreux, qu'on nommoit *l'impôt de la fumée*, établi sur chaque cheminée depuis plus de cent cinquante ans par le méchant prince Nicéphore, premier du nom.

An. 972. Anon. Saler. Lam. Scha. p. 157. Chron. German. p. 104. Pagi ad Baron. Du Cange. fam. byz. p. 143. Giann. hist. nap. l. 8, c. 1. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 435, 488.

Le mariage de Théophano, fille de Romain le jeune, qui fut enfin conclu et célébré au commencement de l'année suivante, ne causa pas moins de joie dans l'empire d'Allemagne. Othon continuoit ses progrès dans la Pouille; et, outre l'embarras que cette guerre continuelle causoit à Zimiscès, il souffroit avec peine d'avoir pour ennemi ce grand prince, qu'il étoit forcé d'estimer. Pour gagner son amitié, il commença par tirer des fers Pandulf, prince de Bénévent et de Capoue, prisonnier depuis trois ans à Constantinople. Il lui donna la liberté, après lui avoir fait promettre qu'il engageroit Othon à retirer ses troupes de la Pouille. Pandulf tint parole. Il persuada même à Othon de faire la paix avec Zimiscès, qu'il représentoit comme un prince généreux et digne de l'alliance du premier monarque d'Occident. On reprit avec chaleur la négociation du mariage. Plusieurs seigneurs allemands blâmoient cette alliance, comme déshonorante pour l'Allemagne, après l'insigne perfidie de Nicéphore. Mais Othon, plus politique, pensoit que ce mariage ajouteroit en faveur de son fils un nouveau droit aux prétentions qu'il avoit déjà sur la Pouille et la Calabre. Il en fit donc de nou-

veau la demande, à laquelle Zimiscès ayant consenti, Othon envoya une célèbre ambassade, dont l'archevêque de Cologne étoit le chef. Accompagnée d'un brillant cortége, la princesse vint à Rome le 14 avril 972, jour du dimanche de *Quasimodo*. Le pape Jean XIII célébra le mariage, la couronna, et lui donna le nom d'Auguste. Elle n'avoit de Théophano, sa mère, que le nom et la beauté. Chaste, spirituelle, très-habile dans le gouvernement, son âme élevée et son caractère viril soutint la dignité de sa couronne pendant les neuf ans de la minorité de son fils Othon troisième. Elle savoit également se faire aimer et se faire obéir. On ne lui reproche qu'un peu trop de hauteur. Elle fit par ses vertus l'honneur de l'empire d'Allemagne, tandis que sa mère déshonoroit l'empire d'Orient par ses débauches et ses forfaits. Elle mourut en 990, et fut enterrée à Cologne, dans l'église de Saint-Pantaléon.

Zimiscès, devenu tranquille du côté de l'Occident, tourna ses vues sur les Sarrasins d'Orient. Il pensoit à tirer Jérusalem des mains des infidèles, et à leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avoient faites en Syrie et en Mésopotamie. Le dessein de ce prince prévint de plus de cent ans celui des croisades. Les droits anciens de l'empire, toujours soutenus par les armes, quoique sans succès, suspendus quelquefois par des traités, mais jamais abandonnés, légitimoient son entreprise, plus sans doute que les motifs de la religion, qui ne mit jamais le fer entre les moyens de s'établir. Il paroît que les projets de Zimiscès ne furent pas inconnus en Occident; et ce fut sans doute pour les favoriser que les Vénitiens, qui faisoient seuls alors en Europe le commerce d'Orient, défendirent, sous peine de la vie ou de cent livres d'or, de porter aux Sarrasins ni fer, ni bois, ni aucune espèce d'armes, rien, en un mot, dont ils pussent faire usage contre les chrétiens; défense, dit Muratori, souvent renouvelée et toujours violée par l'avarice.

An. 973.
Abulfeda.
Elmacin.
Abulfarage.
Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 435.

Le début de cette campagne fut brillant et heureux. Une belle armée, sous la conduite du grand-domestique, que l'histoire ne nomme pas, ayant traversé l'Asie mineure, passe l'Euphrate, et jette partout l'épouvante. Elle ravage le territoire d'Edesse, prend Nisibe, s'empare de Diarbékir, l'ancienne Amide, couvre de carnage tout le Diarbek, traîne après elle un peuple de prisonniers. Tous les habitans de la contrée l'abandonnent, fuient à Bagdad, et portent l'alarme dans cette grande ville. Tout y étoit dans le plus grand désordre. Depuis quelque temps les califes n'avoient conservé de leur ancienne autorité que le nom et la prérogative d'être nommés les premiers dans les prières publiques. Toutes les forces du gouvernement étoient entre les mains des émirs. Bochtéjar, alors émir suprême, ne s'occupoit que de la chasse et de ses débauches. Le peuple, alarmé, s'assemble autour de son palais, et demande à grands cris qu'il fasse partir les troupes, qu'il écarte le danger qui menace l'empire. Il promet de chasser les ennemis, et demande au calife les sommes nécessaires pour cette expédition. C'est en vain que le calife Al-Mothi s'écrie qu'on exige de lui ce qu'il ne peut donner; que ses trésors ne sont plus entre ses mains. Bochtéjar le force de vendre ses meubles; il en retire une grande somme, qu'il dissipe dans ses plaisirs, sans songer à la guerre. Cependant l'armée grecque avançoit vers les sources du Tigre; elle pilloit le territoire de Miafarékin, autrefois Martyropolis. Abu-Taglab, brave Sarrasin, gouverneur de cette contrée, rassemble ce qu'il peut de troupes, les encourage et marche aux Grecs. Le grand-domestique, fier de ses succès et de la supériorité de ses forces, méprise ce foible ennemi, et s'engage sans précaution dans un défilé impraticable aux chevaux. Taglab l'attaque en ce moment, taille en pièces son armée, et le fait lui-même prisonnier. Cette défaite emporte la perte de toutes les conquêtes de cette

campagne. L'infortuné général, enfermé dans une prison, étant tombé malade au bout d'un an, mourut d'une potion empoisonnée que son vainqueur lui fit prendre pour médecine.

L'empereur, peu accoutumé à de pareils affronts, se met lui-même en campagne au printemps suivant. Il passe l'Euphrate; tout fuit devant lui. Il entre dans Nisibe, qu'il trouve déserte, les habitans ayant pris la fuite. Après avoir ravagé tout le pays d'alentour, il attaque Amide, que les Sarrasins avoient reprise; il la force à se rendre, et tire des habitans des sommes immenses. Il marche ensuite à Myctarsis (ville ainsi nommée par Léon, diacre, et qui m'est d'ailleurs inconnue); c'étoit, dit-il, la plus riche de la province: elle se rendit et se racheta du pillage. Il vouloit aller à Ecbatanes, où il espéroit trouver d'immenses richesses. Cette ville passoit encore en ce temps-là pour la plus opulente de l'univers; tous les trésors s'y rendoient de toutes parts, et jamais elle n'avoit été pillée. Mais il falloit traverser un pays désert, coupé de montagnes, sans eau et sans fourrage. Il retourna donc à Constantinople avec une prodigieuse quantité d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et d'aromates. Il fit porter toutes ces richesses dans son triomphe, qui fut célébré avec de grandes acclamations. Il faut qu'il y ait eu en cette occasion quelque négociation avec le calife de Bagdad; car je trouve dans Elmacin que, douze ans après, le calife payoit un tribut annuel à l'empereur grec.

An. 974.
Leo. diac. Elmacin.

Zimiscès, couvert de gloire, venoit chercher dans son palais le repos qui lui étoit dû après tant de fatigues. Il n'y trouva que la cabale et la malice armées contre la vertu, dont le vainqueur des Sarrasins ne sut pas se défendre. Le patriarche Basile, dont l'austérité ne plaisoit pas à quelques prélats, fut accusé auprès de l'empereur de former des complots pour lui faire ôter la couronne. Cette calomnie ne trouva que trop de crédit auprès

Cedr. p. 683. *Zon. t.* 2, *p.* 214. *Joël. p.* 181. *Leo. diac. Herm. cont. chron. Baronius. Oriens christ. t.* 1, *p.* 256. *Fleury, hist.*

ecclés. l. 56, art. 50. d'un prince jaloux de son pouvoir, et qui voyoit croître à ses côtés ses maîtres légitimes. Il cita donc Basile à son tribunal. Le prélat refusa d'y comparoître, prétendant qu'un patriarche ne pouvoit être jugé que par un synode. Sur ce refus, l'empereur le relégua au monastère que Basile lui-même avoit fait bâtir au bord du Scamandre. Il fit ordonner à sa place Antoine, du monastère de Stude, dont on loue la sainteté et la science même dans les lettres humaines. Dans ce temps-là Rome produisoit grand nombre de scélérats, et Constantinople en étoit le refuge. Boniface, surnommé *Francon*, cardinal-diacre, mais très-méchant homme, ayant fait étrangler en prison le pape Benoît VI, et s'étant lui-même placé sur le saint-siége, fut chassé au bout d'un mois, et s'enfuit à Constantinople avec les trésors du Vatican.

AN. 975. Cedr. p. 683. Zon. t. 2, p. 215. Glycas, p. 309. Leo. diac. Lup. protos. Elmacin.

A peine l'empereur étoit-il de retour, qu'il apprit que tant de places conquises dans la campagne précédente, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'au-delà du Tigre, étoient retournées au pouvoir des Sarrasins. L'empire n'avoit plus assez de forces pour en fournir à la garde de tant de pays. Ce n'étoit plus ce grand arbre qui étendoit de fortes branches des bords de l'Océan britannique aux frontières de la Perse. Tronqué de toutes parts, à peine lui restoit-il assez de vigueur pour soutenir ce que les barbares ne lui avoient pas encore enlevé. Zimiscès fit donc réflexion que ces expéditions lontaines avoient plus d'éclat que de solidité, qu'elles passoient comme un éclair qui éblouit sans laisser aucune trace. Il pensa que, pour recouvrer l'ancien domaine de l'empire, il falloit procéder de proche en proche; que les premières conquêtes devoient ouvrir et appuyer les suivantes, et que les corps politiques s'agrandissoient comme les corps naturels par des accroissemens successifs et continus. Rempli de ce projet, il part au printemps et entre Syrie. Il attaque et prend Apa-

née, Emèse, Balbec; il marche à Damas. L'émir Aftecin, suivi des habitans, vient au-devant de lui avec de riches présens pour acheter la paix; l'empereur lui impose un tribut, et traverse le Liban. Il emporte d'assaut la forte place de Borzo, assise sur un des sommets les plus hauts et les plus escarpés de cette montagne. De là il descend en Phénicie, s'approche de Sidon qui se rachète du pillage, et s'arrête devant Tripoli, la plus forte place de cette côte. Elle étoit située sur une colline de difficile accès, environnée d'une épaisse muraille du côté de la terre, défendue de l'autre par la mer même, qui formoit au bas de la ville un port assuré. Comme le siége devoit être long, il y laisse une partie de son armée, et part avec l'autre pour réduire les places maritimes. Il prend Balanée, au nord de Tripoli, et Béryte, vers le sud. Le siége duroit depuis quarante jours, lorsque Zimiscès, qui partageoit toutes les fatigues de ses soldats, tomba malade; ce qui l'obligea de lever le siége, et de prendre le chemin d'Antioche, où il espéroit trouver une retraite. Les habitans, presque tous Sarrasins, n'obéissoient que par force; ils étoient disposés à secouer le joug à la première occasion. Voyant Zimiscès hors d'état de les forcer, ils lui ferment leurs portes. Irrité de cette révolte, il ravage le territoire et coupe tous les arbres des environs. Mais sa maladie augmentant, il laisse devant cette ville Burzès, qui l'avoit déjà prise une fois, et continua sa route vers Constantinople. Burzès s'en rendit encore maître peu de temps après la mort de Zimiscès.

L'empereur traversa la Cilicie; et comme il passoit près d'Anazarbe et de Podande, voyant des campagnes fertiles, couvertes de troupeaux et de tous les trésors que produit la terre, il demanda quel étoit le maître de toutes ces richesses. On lui répondit que c'étoient les domaines de Basile, conquis sur les Sarrasins par Nicéphore et par lui-même et abandonnés à ce cham-

bellan, qui en jouissoit. Le prince, indigné de voir tout le fruit des conquêtes englouti par un seul homme: *C'est donc pour enrichir un eunuque*, dit-il à ceux qui l'accompagnoient, *que les peuples s'épuisent, que les armées essuient tant de fatigues, que tant de braves gens périssent ou reviennent couverts de blessures, et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'empire?* Basile étoit ministre; il étoit mieux servi que l'empereur, et il fut bientôt instruit de ce discours. Mais, bien assuré d'en prévenir les suites, il ne fit qu'en rire avec ses amis. Zimiscès, arrivé au pied du mont Olympe, alla loger chez Romain, petit-fils de Lecapène. Un de ses eunuques, gagné par Basile, en lui servant à boire, versa dans sa coupe un de ces poisons qui ne donnent la mort qu'avec lenteur. Dès le lendemain Zimiscès devint perclus de tous ses membres. Il s'éleva sur ses épaules des pustules pestilentielles; il lui sortoit quantité de sang par les yeux. Tous les remèdes furent inutiles. Sentant ses forces diminuer à chaque instant, il se hâta d'arriver à Constantinople, et envoya ordre d'achever en diligence le tombeau qu'il se faisoit construire dans l'église du Sauveur. Il respiroit à peine lorsqu'il entra dans la ville, et la joie de son retour se changea en pleurs et en gémissemens. Comme il sentoit sa mort prochaine, il fit ouvrir son trésor particulier, et en distribua l'argent aux pauvres et aux malades, surtout à ceux qui tomboient du mal caduc, pour lesquels il avoit toujours eu plus de compassion. Il fit la confession de ses fautes à Nicolas, évêque d'Andrinople, en versant beaucoup de larmes. Il implora à haute voix le secours de la sainte Vierge, la priant de l'assister dans le jugement redoutable qu'il alloit subir. Pénétré de contrition, il expira le 10 janvier de l'année suivante, âgé de cinquante et un ans, dont il avoit régné six ans et un mois. Prince digne d'éloge, si les actions les plus glorieuses pouvoient effacer l'horreur d'un affreux

assassinat. Depuis qu'il fut sur le trône, il ne montra de foiblesse que dans la confiance qu'il donnoit à l'astrologie judiciaire. Cinq mois avant sa mort il parut une comète qui se fit voir quatre-vingts jours de suite. Il consulta ses astrologues, entre lesquels étoit Etienne, évêque de Nicomédie. Ils lui promirent en bons courtisans les plus brillantes prospérités, une heureuse vieillesse, une longue suite d'éclatantes victoires. Il mourut tristement au bout de cinq mois. Les armes des Grecs avoient eu cette année d'heureux succès en Italie. Zacharie, leur général, battit les Sarrasins, et les chassa de Bitonte.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

BASILE II, DIT BULGAROCTONE. CONSTANTIN VIII.

An. 976. Cedr. p. 684, Zon. t. 2, p. 215. Manas. p. 120. Glycas, p. 309. Joël. p. 181 182. Pagi ad Baron.

De tous les guerriers de l'empire Bardas Sclérus étoit le plus capable de remplacer Zimiscès. Fameux par une ancienne réputation de valeur, il avoit eu part à toutes les victoires des deux derniers empereurs, et il en avoit seul remporté de mémorables. Il ne manquoit pas d'ambition, et personne n'étoit plus persuadé que lui-même qu'il étoit digne de régner. Il avoit même été convaincu, sous le règne de Zimiscès, d'avoir formé le dessein de s'élever au trône, et ce prince lui avoit pardonné. Mais le chambellan Basile, chef du ministère et arbitre de la cour, craignoit un maître qu'il ne gouvernoit pas; il aimoit mieux ne voir au-dessus de lui que des souverains dont la jeunesse lui promettoit, sous leur nom, une autorité absolue. Basile et Constantin, les deux princes légitimes, étoient alors âgés, l'un de dix-huit ans, l'autre de quinze. Elevés sous des usurpateurs, qui croyoient faire assez en leur faveur que de leur laisser la vie et un titre inutile, ils avoient rampé jusqu'alors sur les degrés du trône qui leur appartenoit; et leur éducation négligée les laissoit sans aucune connoissance ni de l'empire ni d'eux-mêmes, avec les seules qualités que leur avoit données la nature. Basile en avoit reçu un esprit vif, une âme active et courageuse; les exploits de Nicéphore et de Zimiscès avoient

allumé dans son cœur l'amour de la gloire : mais l'ignorance à laquelle on l'avoit abandonné altéroit ces principes d'honneur et de vertu. Sa vivacité, son courage, dégénéroient en opiniâtreté et en audace impétueuse. Le chambellan, qui vouloit régner, prit soin de tenir ce jeune lion enchaîné dans les liens de la volupté : il le plongea dans toutes les débauches dont son âge et son tempérament ne le rendoient que trop susceptible. Basile, par la vigueur naturelle de son âme, secoua ces chaînes honteuses : mais Constantin, son frère, d'un caractère plus foible et plus indolent, ne s'en affranchit jamais, et passa toute sa vie, qui fut longue, avec le nom d'empereur, sans en faire aucune action.

Le ministre avoit contribué plus que personne à l'exil de Théophano. Craignant l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de ses fils, il se fit un mérite de la faire rappeler. Elle revint à la cour; mais il prit sans doute des mesures pour lui ôter tout pouvoir et la laisser languir dans le silence d'une vieillesse voluptueuse. Depuis ce moment, il n'est plus parlé d'elle. Il craignoit bien davantage Bardas Sclérus. Ce guerrier commandoit les troupes d'Orient, et sa réputation le mettoit en état d'en disposer à son gré. Basile, pour lui enlever les moyens de nuire, l'éloigna des armées, et le fit passer en Mésopotamie avec le titre de duc, pour arrêter les courses des Sarrasins. Burzès avoit voué ses services à Sclérus; pour l'en détacher, Basile le fit duc d'Antioche, et le chargea de la conservation de cette ville, qu'il avoit conquise. A la place de Sclérus, il donna le commandement des troupes d'Orient à Pierre Phocas, que Nicéphore, son oncle, avoit avancé aux premiers grades. Sclérus, indigné de cette préférence, se répandit en invectives contre le ministre ; il déploroit le sort de l'empire abandonné aux caprices d'un homme sans jugement comme sans honneur, qui ne payoit les services que par des disgrâces. Il plaignoit les jeunes

Cedr. p. 684, 685. Zon. t. 2, p. 216. Joël. p. 181.

princes, dont Basile corrompoit le cœur par des leçons d'injustice et d'ingratitude. Le ministre, averti de ce discours, fit dire à Sclérus que, s'il n'étoit pas content de son nouvel emploi, on le déchargeroit de toute fonction publique, et qu'on lui procureroit une vie douce et tranquille dans quelqu'une de ses terres, où il pourroit murmurer sans être entendu de personne.

Cedr. p. 685, et seqq. Zon. t. 2, p. 216, et seqq. Manas. p. 121. Leo. diac. Ann. Comm. l. 11, p. 311. Elmacin. Abulféda. Abulfarage. Du Cange, fam. byz. p. 161.

Plus irrité qu'intimidé de cette menaçante ironie, Sclérus part promptement de Constantinople, et va rejoindre son armée. Chéri des troupes au milieu desquelles il vivoit en soldat, il n'eut pas de peine à leur inspirer le mépris du gouvernement et le désir de voir leur chef sur le trône. Son fils Romain étoit resté à Constantinople; il envoya un de ses officiers nommé Anthès pour le tirer des mains de Basile. Anthès, homme adroit, et propre à faire toutes sortes de rôles, feint d'avoir abandonné Sclérus, dont il soupçonne, dit-il, les mauvais desseins. Il déclame contre lui en toute rencontre; et, ayant ainsi écarté toute défiance, il enlève Romain et le conduit à son père. Alors Sclérus lève l'étendard de la révolte; il prend le diadème et se fait proclamer empereur par son armée. Il manquoit des fonds nécessaires pour soutenir la guerre, il se saisit des deniers publics, et fait arrêter les plus riches du pays, auxquels il vend chèrement la liberté. Quelques-uns même, dans l'espérance d'être largement récompensés, viennent lui offrir toute leur fortune. Il se voit bientôt en état de fournir aux dépenses. Il établit sa place d'armes dans un fort de Mésopotamie; il le met hors d'insulte par de nouvelles fortifications et par une garnison nombreuse. Il en fait son trésor, son magasin, son réfuge en cas d'infortune. Il traite avec les Sarrasins d'alentour, et s'allie même avec eux par des mariages. Les émirs de Diarbékir et de Miafarekin lui fournissent des secours d'argent et de troupes. Il prend à sa solde trois cents cavaliers arabes. La nouvelle de sa rébellion attire

en foule sous ses enseignes tous les mécontens, tous les bandits, tous ceux qui espèrent tirer avantage des troubles de l'état.

Plein d'espérance, il se met en marche. L'alarme se répand à Constantinople. On envoie ordre à Pierre Phocas de s'opposer aux progrès du rebelle. On rassemble à Césarée toutes les troupes qui étoient demeurées fidèles. Pour étouffer cette révolte naissante, on dépêche à Sclérus l'évêque de Nicomédie, prélat sage et vertueux, qui lui représente les horreurs d'une guerre civile, les dangers auxquels il s'expose lui-même, et qui tâche de l'ébranler par tous les motifs capables de rappeler au devoir l'âme la plus dure et la plus féroce. Sclérus, enivré d'ambition, lui montre sa jambe couverte du brodequin de pourpre tel que le portoit l'empereur. *Pensez-vous*, lui dit-il, *qu'on puisse aisément quitter cette chaussure, quand on l'a prise à la face de tout l'empire? Allez dire à ceux qui vous envoient que je n'ai point de paix à faire avec eux qu'ils ne m'aient reconnu pour leur maître. Je leur donne quarante jours pour délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre.* Au retour de l'évêque, Basile mande à Pierre de ne pas commencer les hostilités, mais de fermer avec soin tous les chemins, et de se tenir sur la défensive. Sclérus, qui n'avoit donné quarante jours de trève que pour endormir les ennemis, envoie ses coureurs du côté de Césarée, pour les reconnoître et pour nettoyer les passages. Ils rencontrent dans un défilé un corps de l'armée impériale; ils l'attaquent, et trouvent une vive résistance. Le combat duroit depuis long-temps avec une égale opiniâtreté, lorsque Anthès, qui commandoit le détachement de l'armée de Sclérus, se jetant teméraírement au travers des escadrons ennemis, est abattu de son cheval, et tué sur la place. Ses gens prennent la fuite. Cette première action étoit d'un triste augure pour Sclérus, et déjà le commandant des Sarrasins auxiliaires songeoit à chan-

ger de parti. Sclérus, en étant averti, se contente de lui faire une sévère réprimande; mais il instruit secrètement les Sarrasins de cette trahison. Ces barbares, plus attachés à Sclérus qu'à leur capitaine, environnent celui-ci en plein jour comme il passoit au milieu d'eux, et le percent de coups.

Pierre Phocas, informé de la marche de l'ennemi, s'étoit rendu maître de tous les passages, et Sclérus, fort embarrassé, demeuroit en arrière, sans oser s'engager dans ce pays de montagnes. Un capitaine de l'armée impériale, nommé Sacace, ayant déserté pour quelque mécontentement, vient se donner à lui, l'encourage, représente que son inaction lui attire le mépris, et qu'en se figurant le progrès impossible, il le rend tel en effet. Il s'offre à le conduire par des chemins qui ne sont pas gardés. Sclérus se rend à son avis, et arrive en trois jours près de Licande, sur la frontière de Cappadoce. Pierre, instruit de son approche, marche toute la nuit, et vient camper à sa vue. Les deux armées demeurent quelque temps en présence sans livrer bataille. L'un et l'autre général attendoient une occasion favorable. Enfin Sclérus s'avisa d'un stratagème. Il fit dresser des tables dans son camp, et faire les préparatifs d'un grand festin, qu'il vouloit, disoit-il, donner le lendemain à ses troupes. Il falloit que Pierre fût bien malhabile pour être la dupe d'une pareille ruse. Au lieu de profiter de cette occasion pour tomber sur l'ennemi, craignant apparemment que ses soldats ne fussent jaloux, il prend le même jour pour les régaler, et dès le matin il leur fait distribuer le vin et les viandes en abondance. Pendant qu'ils ne songeoient qu'à faire bonne chère, Sclérus, qui leur avoit préparé un autre festin, fond sur eux, les enveloppe, en massacre un grand nombre, et met le reste en fuite. Burzès, duc d'Antioche, fut le premier à se rendre, et l'on crut qu'il avoit agi d'intelligence avec Sclérus, auquel il étoit toujours

secrètement attaché. Il le mit en possession d'Antioche, où Sclérus envoya pour gouverneur un Sarrasin nommé Abdala Muntasir, qui s'étoit donné à lui, et sur la fidélité duquel il comptoit. Le vainqueur, maître des bagages, se trouva en état de continuer long-temps la guerre. Il s'enrichit encore par la prise de Zamande; ville voisine, située sur un roc escarpé, qui se rendit dès qu'elle vit l'ennemi. Cette victoire fit passer dans le parti de Sclérus un grand nombre de ceux qui jusqu'alors étoient demeurés fidèles aux empereurs; outre Burzès, le patrice Andronic Ducas, surnommé *Lydus*, se rendit dans le camp du vainqueur avec ses deux fils. Les empereurs avoient une flotte dans le port d'Attalie. L'équipage, de concert avec les habitans, se révolta, mit le commandant aux fers, et fit assurer Sclérus que la flotte étoit à ses ordres. Il envoya pour la commander Michel Curtice, qu'il chargea de faire la guerre à ceux de Cibyre.

La défaite des troupes impériales mit en alarme la cour de Constantinople. Pour réparer ce malheur, on choisit Léon le protovestiaire, et on lui donna pour conseil le patrice Jean, d'une capacité reconnue dans la conduite des grandes affaires. Le nouveau général fut revêtu du plein pouvoir d'agir selon sa prudence, de disposer de tous les emplois dans l'armée, d'attirer par telles récompenses qu'il jugeroit à propos les officiers et les soldats qu'il pourroit ramener à l'obéissance. Léon, muni d'une autorité si étendue, alla camper à Cotyée, en Phrygie, où il trouva Pierre Phocas avec les débris de son armée. Sclérus, qui avoit suivi Pierre à la trace, n'étoit pas éloigné de ce lieu. Il campoit à Dipotame, château de la même province. Léon, par des émissaires secrets qui s'insinuoient dans le camp des rebelles, faisoit tous ses efforts pour le détacher de Sclérus. Ses offres étoient méprisées; on les regardoit comme une preuve de sa foiblesse. Léon, n'espérant pas réussir

par ce moyen, décampe pendant la nuit, et, laissant Sclérus derrière lui, il avance vers l'Orient. Cette marche fit plus d'effet que toutes ses sollicitations. Les soldats de Sclérus, tirés la plupart de la Cappadoce et des contrées voisines de l'Euphrate se voyant en danger de perdre leurs biens et leurs familles, désertoient par bandes, et s'alloient jeter entre les bras de Léon; en sorte que Sclérus étoit à la veille de voir dissiper son armée comme un monceau de poussière. Pour prévenir ce désastre, il fait partir Burzès et Romain le Taronite, à la tête d'un grand corps de troupes légères, avec ordre de s'opposer aux progrès de Léon, de le harceler dans sa marche, de lui disputer tous les passages, d'empêcher les fourrages, mais surtout d'éviter une action générale. Ce dernier ordre, le plus important de tous, fut le plus mal exécuté. Burzès apprit que les Sarrasins d'Alep étoient en route pour porter à Constantinople leur contribution annuelle, et qu'un certain jour, ils devoient passer entre les deux armées par un château nommé *Oxylithe*. C'étoit une riche proie, et le partage en étoit déjà arrêté entre les officiers et les soldats. Au jour marqué ils se rangent en bataille, et attendent avec impatience l'escorte sarrasine qui accompagnoit le trésor. Mais, avant qu'elle fût arrivée, Léon, qui, au premier avis du mouvement des ennemis, avoit rebroussé chemin, tombe sur eux, les taille en pièces, et ne fait aucun quartier, surtout aux Arméniens, en vengeance de ce qu'ils avoient été les premiers à prendre le parti de Sclérus.

A la nouvelle de cet échec, Sclérus part en diligence, et va camper à la vue des ennemis, attendant l'occasion de réparer son honneur par une bataille générale. Pendant que les deux armées s'observoient, les désertions se multiplioient dans le camp de Sclérus, où la défaite de Burzès avoit répandu la terreur. Aussi les plus sages et les plus expérimentés conseilloient à Léon de diffé-

…er, l'ennemi s'affoiblissant de jour en jour de telle …orte qu'on pourroit le réduire sans tirer l'épée. Mais …s jeunes officiers, fiers de leur succès récent, brû…ient d'impatience de combattre; et Léon, se laissant …ntraîner à leurs instances, marcha vers le camp de …clérus en ordre de bataille. Le rebelle ne l'attendit pas …ans ses retranchemens; il s'avança en bon ordre avec …on armée divisée en trois corps. L'infanterie formoit …e centre; Sclérus étoit à la tête; les deux ailes, com…osées de la cavalerie, étoient commandées, l'une par …on frère Constantin, l'autre par Constantin Gabras. Au …ignal donné, la cavalerie de Sclérus tombe avec furie sur l'ennemi et le met en fuite. Ce n'est plus qu'un affreux carnage. Le patrice Jean, Pierre Phocas, et les principaux officiers, y laissent la vie. Léon est fait prisonnier avec beaucoup d'autres : on les met aux fers. Le vainqueur fait crever les yeux, en présence de toute l'armée, à deux frères, Théodore et Nicétas, pour les punir d'avoir passé du côté de Léon, au mépris de leur serment.

Cette victoire changea la face des affaires. Au lieu qu'auparavant on abandonnoit Sclérus par des désertions fréquentes, tout se déclaroit pour lui, et son armée croissoit tous les jours. Sa flotte, commandée par Manuel Curtice, avoit mis à contribution toutes les îles; elle avoit pénétré dans l'Hellespont et s'étoit emparée d'Abyde. Maîtresse de la mer, elle arrêtoit tous les vaisseaux marchands, et coupoit les vivres à Constantinople. Le ministre Basile équipe promptement la flotte impériale, il en donne le commandement à Théodore Carantène, qui entre dans l'Hellespont et livre un combat sanglant à Curtice, à la hauteur de Phocée. Curtice est vaincu; sa flotte se retire dans le port d'Abyde; les brûlots de la flotte impériale vont les y chercher et les consument par les flammes. Abyde est forcée, et la garnison passée au fil de l'épée. La capitale est

hors de crainte du côté de la mer; mais du côté de la terre les progrès rapides de Sclérus y jette de vives alarmes. Il étoit déjà sur la frontière de Bithynie, et toutes les places qui se trouvoient sur son passage lui ouvroient leurs portes. On craignoit pour Nicée. Basile y envoya Manuel Comnène, préfet d'Orient. C'étoit un personnage estimé pour sa vertu et pour sa valeur; illustre par une ancienne noblesse, il le devint encore davantage par l'éclat de sa postérité. Sclérus, après avoir ravagé tout le voisinage, s'approche de la ville et l'attaque de toutes ses batteries. Il trouve dans Comnène un adversaire actif, courageux, infatigable, qui, faisant pleuvoir le feu grégeois du haut des murailles, réduit ses machines en cendres et rend l'assaut impraticable. Sclérus renonce aux attaques et prend le parti de réduire la ville par famine. En vain Comnène lui fait des propositions de paix; comme on lui offre tout, excepté le diadème, le rebelle, résolu de ne le pas déposer, rejette toute autre condition. Les habitans commençoient à manquer de vivres, lorsque Comnène, hors d'état de tenir plus longtemps, s'avisa d'un stratagème. Il fait remplir de sable les magasins de Nicée, et couvrir de blé la surface; en sorte que le sable ne paroissoit pas. Il y fait ensuite promener un prisonnier et le renvoie à Sclérus, avec ordre de lui dire qu'en vain espère-t-il d'affamer une ville pourvue de blé pour plus de deux ans, qu'il ne peut pas davantage espérer de la prendre de force; que cependant, pour le tirer d'embarras, Comnène, son ancien ami, consent à sortir, pourvu que Sclérus lui fasse serment de le laisser aller où il jugera à propos avec ceux qui voudront le suivre. Sclérus ne tarda pas d'accepter la proposition, ni Comnène de l'exécuter. Il sort avec sa garnison, ses bagages, et la plupart des habitans, qui emportent avec eux leur fortune. Ils se retirent à Constantinople. Sclérus, qui s'attendoit à faire de cette ville un magasin pour la subsistance de ses troupes,

voyant pris pour dupe, l'abandonna, y laissant pendant une forte garnison sous le commandement : Pégase. Il continue sa marche vers le Bosphore.

Le succès de Sclérus mettoit l'empire dans le plus ·and danger. Il approchoit de Constantinople; et, ›rès la mort de Pierre et la défaite de Léon, fait pri-›nnier, il ne restoit plus de général qu'on pût lui op-ɔser. Le ministre Basile n'imagina de ressource que ıns Bardas Phocas. C'étoit l'ennemi personnel de clérus. Révolté lui-même contre Zimiscès, Sclérus voit été employé à le réduire; abandonné de ses troupes : forcé de se rendre, il étoit depuis six ans relégué dans île de Chio sous l'habit de clerc. Basile crut que sa aleur, animée par la haine et la vengeance, le rendoit lus propre que personne à terminer cette guerre. Il le appelle d'exil, le dépouille du masque de clérica-.ıre et lui donne le commandement de l'armée. C'étoit n jeu singulier de la fortune: ces deux généraux avoient nsemble changé de rôle : Phocas, autrefois rebelle et oursuivi par Sclérus, étoit employé à poursuivre Sclé-us, devenu rebelle à son tour. L'armée impériale toit à Césarée. Eustathe Malin et Burzès, qui, après : combat d'Oxylithe, étoient rentrés dans le parti de 'empereur, avoient rassemblé tous ceux qui avoient chappé à la dernière bataille. Ils avoient joint à ces roupes les garnisons des villes voisines. Il falloit que 'hocas se rendît à Césarée; mais Sclérus, étant près du Bosphore, Phocas ne pouvoit, sans risque, prendre ette route. Il se jette dans une barque, et fait voile vers ıbyde pour passer en Asie. Romain, fils de Sclérus, la tête d'une nouvelle flotte, fermoit l'entrée de l'Hel-espont, et Phocas fut obligé de retourner à Constanti-ıople. Il se hasarda donc à passer le Bosphore pendant la uit, et fut assez heureux pour n'être pas aperçu. Il con-inua sa route jusqu'à Césarée, ne marchant que la uit; et, s'étant mis à la tête des troupes, il s'approcha

d'Amorium. A cette nouvelle, Sclérus est saisi d'une double inquiétude; il voyoit qu'il alloit avoir affaire à un guerrier habile et expérimenté, fort supérieur en capacité aux généraux qu'il avoit eu jusqu'alors à combattre : de plus, il alloit se trouver pris entre le Bosphore et l'armée ennemie qui venoit l'attaquer par-derrière, tandis que toutes les troupes de la maison impériale et tout ce qui restoit de soldats à Constantinople le chargeroient de front. Pour se tirer d'une position si dangereuse, il retourna en arrière, et marcha vers Amorium. Dès qu'il arrive à la vue de l'ennemi, il livre bataille. L'armée de Phocas, déjà deux fois vaincue, recule dès le premier choc. Phocas, voyant ses soldats tourner le dos, vole à la queue de son armée; et, pour leur épargner la honte d'une fuite précipitée, il tourne visage de temps en temps vers l'ennemi, se battant en retraite, en sorte qu'il perdit peu de soldats, et que le reste put se retirer en bon ordre à petits pas, comme si c'eût été par le commandement du général. Dans cette action, digne d'un capitaine aussi sage que vaillant, il courut le plus grand risque. Constantin Gabras, qui le poursuivoit, brûlant d'envie de le faire prisonnier, court à lui de toute la vitesse de son cheval. Phocas, averti par le bruit qu'il entend derrière lui, tourne bride, vole à la rencontre de Constantin, et lui décharge sur le casque un si rude coup de masse d'arme, que Constantin, sans connoissance, tombe de cheval; et, tandis que ses gens le relèvent et ne s'occupent que du soin de sa vie, Phocas s'éloigne et se met en sûreté dans le fort de Charsiane. Il y fait camper son armée, et se prépare à une nouvelle action. Il anime les siens par des récompenses, et attire par des promesses les habitans du voisinage. Sclérus, qui n'avoit cessé de le suivre, se trouve bientôt en présence. Il défie Phocas, qui ne refuse pas le combat. Cette bataille fut plus opiniâtre. Phocas, armé de sa masse d'armes, donnoit l'exemple à ses soldats, volant au tra-

vers des escadrons ennemis, sans ménager sa vie, et abattant par de terribles coups tout ce qu'il trouvoit devant lui. Malgré ces prodiges de valeur, ses soldats se laissèrent encore vaincre et prirent la fuite.

Désespéré de cette nouvelle défaite, et n'osant plus se fier à des lâches qui se croyoient eux-mêmes incapables de vaincre, il court en Ibérie demander du secours à David, roi de ce pays. Il avoit fait amitié avec ce prince dès le temps qu'il étoit gouverneur de Chaldie. Il en reçut un grand corps de troupes; et, les ayant jointes à ce qui lui restoit de son armée, il alla chercher son ennemi campé au bord du fleuve Halys, dans une plaine étendue et favorable à la cavalerie. Sclérus, de son côté, avoit envoyé des présens à l'émir d'Alep pour l'engager à lui donner du secours, et l'émir avoit fait partir ses troupes: mais elles arrivèrent trop tard; et, trouvant l'affaire décidée, elles s'en retournèrent sans avoir tiré l'épée. Les deux armées, embrasées d'une animosité mutuelle, ne se voient pas plus tôt, qu'elles s'attaquent avec fureur. La victoire balança quelque temps; enfin Phocas, voyant les siens faire leur mouvement ordinaire pour prendre la fuite, se détermine à périr plutôt que de se déshonorer par une troisième défaite. Il se fait passage au travers des ennemis et court droit à Sclérus, qui l'attend d'un air intrépide. On s'écarte de toutes parts, et les escadrons, rangés autour d'eux, laissent un grand espace où les deux rivaux de gloire vont combattre comme en champ clos, et terminer cette guerre sanglante par la mort de l'un des deux. Ils fondent l'un sur l'autre, et Phocas ayant esquivé avec adresse le cimeterre de Sclérus, lui décharge un si rude coup de masse d'arme, que Sclérus tombe abattu sur le cou de son cheval. Aussitôt Phocas perce les escadrons qui l'environnent, et gagne une hauteur où il rallie ses troupes. Les gens de Sclérus, le voyant dangereusement blessé, le portent à une source voisine pour lui faire reprendre ses

esprits et laver le sang qui couloit de sa plaie. Ils croyoient Phocas mort au milieu de tant d'ennemis dont il étoit environné. Cependant le cheval de Sclérus, s'étant échappé, court au travers de l'armée tout couvert de sang, portant avec lui l'épouvante et des marques presque certaines de la mort de son maître. A cette vue tous se débandent, tous fuient sans être poursuivis. Aveuglés par la terreur, ils se précipitent dans les eaux de l'Halys, où la plupart trouvent la mort. Phocas, témoin de ce désordre, descend de la hauteur avec ceux qu'il avoit rassemblés; il taille en pièces ceux qui s'étoient arrêtés au bord du fleuve. Sclérus, revenu à lui, voyant son armée entièrement détruite, se sauve au-delà de l'Euphrate, et se réfugie à Miafarekin. Il envoie Constantin son frère au calife de Bagdad pour lui offrir son alliance et lui demander du secours. Comme le calife, ou plutôt l'émir qui le gouvernoit, incertain de ce qu'il devoit faire, ne donnoit pas de réponse décisive, et que Constantin tardoit à revenir, Sclérus, ne voyant pas d'autre ressource dans son désespoir, prend le parti d'aller lui-même à Bagdad avec trois cents compagnons de sa fortune. Le calife le reçut bien, et lui promit de le mettre incessamment à la tête d'une armée pour réparer ses pertes et faire valoir ses prétentions.

Dès que l'empereur fut instruit de la retraite de Sclérus, il envoya de riches présens à l'émir de Bagdad, lui promettant de mettre en liberté tous les prisonniers musulmans, s'il lui livroit Sclérus. L'émir répondit qu'il étoit prêt à le satisfaire, s'il vouloit rendre avec les prisonniers toutes les places que les Grecs avoient prises sur les musulmans; qu'autrement il protégeroit Sclérus et l'aideroit d'argent et de troupes. Basile fit aussitôt partir Nicéphore Urane pour entrer en négociation. Il le chargea de deux lettres; l'une étoit adressée au calife; il lui représentoit *qu'il seroit de mauvais exemple de protéger un rebelle; que la cause des princes étoit com-*

mune, et que c'étoit agir contre eux-mêmes que de se montrer favorables à ceux qui manquoient de foi à leur souverain. Par l'autre lettre, qui devoit être rendue secrètement, il exhortoit Sclérus à rentrer dans son devoir; il lui promettoit le pardon, s'il se soumettoit à son maître légitime. Le calife étoit assez porté à traiter avec l'empereur, mais Sclérus eut l'adresse de lui persuader qu'Urane venoit pour l'empoisonner. L'ambassadeur fut arrêté avant même son arrivée à Bagdad; on se saisit de ses dépêches; on y trouva la lettre adressée à Sclérus; il fut enfermé dans une prison, où il demeura dix ans. On se défia de Sclérus même; on craignit qu'il n'acceptât la grâce que lui offroit l'empereur, et qu'il ne fît usage de sa liberté contre les Sarrasins. Il fut donc mis aussi en lieu de sûreté avec ses compagnons. Quoique le calife tînt Urane dans les fers, il ne voulut pas rompre une négociation qui se présentoit avec tant d'avantage. Il envoya donc un ambassadeur à Constantinople pour se justifier de la détention d'Urane et pour traiter de l'affaire de Sclérus. Cette ambassade, qui n'eut aucun succès, n'est remarquable que par une circonstance. Les empereurs grecs, loin de rabattre de leur faste à mesure qu'ils perdoient de leurs forces, l'avoient encore porté plus haut, comme pour couvrir leur foiblesse. On avertit l'envoyé sarrasin qu'en entrant à l'audience il falloit se prosterner devant l'empereur et baisser la tête. Il refusa fièrement de se soumettre à un cérémonial si humiliant. Pour l'y obliger, l'empereur fit tellement abaisser la porte de la salle d'audience, qu'on ne pouvoit y passer sans se courber. Arrivé à cette porte, le Sarrasin tourna le dos; et, étant entré à reculons, il se retourna ensuite du côté de l'empereur, qui fut ainsi la dupe de sa ridicule vanité. Lorsque Burzès étoit rentré dans son devoir en quittant l'armée de Sclérus, il n'avoit pu ramener à l'obéissance la ville d'Antioche, dont il étoit gouverneur. Abdalla l'avoit toujours maintenue

dans le parti de Sclérus; et même, après sa défaite, il continuoit de lui être fidèle. Le patriarche Théodore étant mort dans ce temps-là, Agapius, évêque d'Alep, qui s'ennuyoit de vivre sous la domination des Sarrasins, alla trouver l'empereur, et lui promit de lui livrer Antioche, s'il vouloit l'en faire patriarche. Basile accepta cette proposition avec joie, et lui donna le pouvoir de faire avec Abdalla telle convention qu'il jugeroit à propos pour l'engager à rendre la ville. Agapius étoit adroit; il avoit beaucoup d'amis dans Antioche. Déguisé en moine, il s'y introduisit, vint à bout de gagner Abdalla, et fut nommé patriarche. Pendant que Sclérus étoit en prison chez les Sarrasins, ses partisans, qui se trouvoient libres, s'emparèrent de plusieurs châteaux en Phrygie, en Lydie et en Carie. Ils continuèrent encore quatre ans d'inquiéter l'empire par des courses et des ravages. Ils se soumirent enfin sur la parole du patrice Nicéphore Parsacutin, qui leur promit et leur obtint l'impunité.

An. 977. Tandis que Sclérus occupoit en Orient les forces de l'empire, Aboukasem, émir de Sicile, fit plusieurs descentes en Italie. Il enleva dans la Calabre un nombre prodigieux de bestiaux. Voyant ensuite que ce butin embarrassoit l'armée, il fit égorger toutes ces bêtes. Il assiégea Gravina, qu'il ne put prendre. L'année suivante, ayant encore passé dans le continent, il pénétra jusqu'à la presqu'île d'Otrante, et mit le feu à la ville d'Oria, dont il transporta les habitans en Sicile. Cependant le général grec, ayant repris Brindes et Tarente, les soumit, même pour la discipline ecclésiastique, à l'empire grec; et ces deux villes reçurent leurs prêtres du patriarche de Constantinople jusqu'à la conquête des Normands, qui rendirent au pape le gouvernement de ces deux églises.

An. 981. A la guerre civile terminée par la fuite de Sclérus et

Cedr. p. 694, 695, 696. par la soumission de ses partisans on vit succéder une

t. 2, guerre plus glorieuse à l'empire, qui réveilla Basile, en-

dormi jusqu'alors dans les bras de la volupté. Après la mort de Zimiscès, les Bulgares, qu'il avoit subjugués, se révoltèrent, et choisirent pour les gouverner quatre frères, David, Moïse, Aaron et Samuel, fils d'un comte bulgare qui avoit tenu dans la nation le premier rang après le roi. Les Grecs, rentrés en possession de la Bulgarie, y avoient aboli la royauté en retenant à Constantinople l'aîné des fils du dernier roi, nommé Borisès, comme je l'ai déjà raconté. Le cadet, nommé Romain, avoit été fait eunuque. La mort de Zimiscès fit concevoir à ces princes l'espérance de remonter sur le trône. Ils partirent secrètement de Constantinople. Borisès, habillé à la grecque, traversant une forêt, fut massacré par un Bulgare qui le prit pour un Grec. Romain gagna la Bulgarie; mais, renonçant à ses droits, il se soumit à ceux qu'il trouva maîtres du pays. Des quatre frères élus pour commander, David mourut presque aussitôt. Moïse, assiégeant la ville de Serres en Macédoine, fut tué d'un coup de pierre. Aaron, soupçonné de favoriser les Grecs, ou plutôt de vouloir régner seul, fut assassiné par son frère Samuel, qui fit aussi périr ses enfans. Il n'en échappa que deux; Ladislas, que Radomir, fils de Samuel, sauva de la fureur de son père; et Alusien, encore enfant, qui fut secrètement porté à Constantinople, où il vécut long-temps inconnu. Samuel, resté seul, prit le titre de roi. Ardent et belliqueux, il profita de la guerre civile allumée dans l'empire pour faire des courses en Thrace, en Macédoine, en Thessalie. Il poussa ses conquêtes jusqu'en Dalmatie, où il acheva de ruiner la ville de Dioclée, patrie de Dioclétien, déjà détruite par les Esclavons. On en voit encore les vestiges, et quelques monumens de marbre sous les eaux du lac près duquel elle étoit bâtie. Il pénétra ensuite dans le Péloponèse, prit plusieurs places, entre autres Larisse, capitale de Thessalie; il en transporta les habitans en Bulgarie, et fit entrer dans

p. 219, 220. Du Cange, fam. byz. p. 314, 315. Baudu. not. ad Const. de adm. imp. p. 111.

ses troupes ceux qui étoient en état de porter les armes.

Basile, né pour la guerre, commençoit à se reprocher son inaction. Il rougissoit de languir comme un eunuque dans la molle oisiveté d'un palais; il résolut de se mettre à la tête de ses armées, et d'aller chercher Samuel, qu'il ne regardoit que comme un rebelle. Ainsi, malgré son ministre, qui sentoit que ce jeune prince alloit lui échapper, et à l'insu de Bardas Phocas son général, jaloux du commandement, qui étoit pour lors en Orient, il assemble des troupes, remonte le long de l'Ebre, et traverse le mont Rhodope pour entrer en Bulgarie. Il laisse derrière lui Léon Mélissène pour garder le défilé; et, s'étant approché de Sardique, nommée alors *Triadize*, dont les Bulgares étoient maîtres, il se dispose à l'assiéger. Samuel campoit sur les montagnes voisines, dans le dessein d'éviter le combat et de surprendre les Grecs dans quelque embuscade. Tandis que Basile s'occupoit des préparatifs du siége, Contostéphane, un de ses généraux, aussi méchant qu'ambitieux, fit réflexion que, si l'empereur réussissoit dans cette première expédition, il prendroit du goût pour la guerre; qu'il voudroit désormais conduire ses armées, et que les généraux perdroient beaucoup de leur pouvoir et de leur considération. Il résolut donc de faire échouer l'entreprise. Il étoit ennemi juré de Léon Mélissène. Il vient trouver l'empereur à l'entrée de la nuit, et lui dit *que Léon est un traître qui veut se faire couronner; qu'il a quitté son poste et qu'il court en diligence à Constantinople, que l'empereur n'a point de temps à perdre pour le prévenir*. Alarmé de ce discours, Basile décampe aussitôt et retourne sur ses pas. Samuel, averti de cette retraite précipitée, tombe avec grand bruit sur l'armée des Grecs, y jette la terreur et le désordre, se rend maître du camp, des bagages, et même des ornemens impériaux. L'empereur gagne Philippopolis avec beaucoup de fatigue et de

péril; il est étonné de trouver Léon tranquille dans son poste. Léon n'est pas moins surpris de son retour. Basile, ayant reconnu la perfidie de Contostéphane, lui en fait de sanglans reproches; et comme cet imposteur payoit d'effronterie, l'empereur, emporté par la colère jusqu'à l'indécence, le prend par la barbe et par les cheveux, le jette par terre, et le foule aux pieds. Mais l'occasion étoit perdue, et il fallut retourner honteusement à Constantinople. Ce mauvais succès ralentit pour quelques années l'ardeur naissante du jeune empereur. Contostéphane méritoit la mort; mais depuis longtemps on négligeoit à Constantinople les deux plus puissans ressorts du gouvernement, les récompenses et les peines; et comme on péchoit sans crainte, on n'étoit excité à bien faire par aucun motif d'espérance.

Pendant que l'empire perdoit de nouveau la Bulgarie recouvrée par Zimiscès la puissance des Grecs se relevoit en Italie. Othon II avoit succédé à son père, dans l'empire d'Allemagne, en 973. Sa femme Théophano, sœur de Basile, désirant avec ardeur d'accroître les états de son mari aux dépens même de ses frères, l'exhortoit sans cesse à faire valoir les prétentions qu'elle lui avoit portées par son mariage sur la Pouille et la Calabre. Il vint donc en Italie dans l'automne de 980, et passa l'hiver à Ravenne. L'année suivante il commença ses entreprises contre les Grecs, par le siége de Salerne, qui relevoit de l'empire d'Orient. S'étant rendu maître de cette ville, il en laissa la possession à Pandolfe, à condition qu'il se reconnoîtroit vassal de l'empire d'Allemagne. Il espéroit s'emparer de toute l'Italie jusqu'au détroit de Sicile. Basile, instruit de ses projets, lui envoya des ambassadeurs pour l'en détourner; mais leurs représentations ayant été inutiles, il eut recours aux Sarrasins d'Afrique, d'Egypte et de Sicile, leur promettant une solde avantageuse. Les Sarrasins, toujours prêts à servir ceux qui payoient leurs services, mirent

An. 982.

Chron. salern. et ibi not. Pelleg. Herm. contract. Chr. Germ. Sigeb. chr. Abulfeda. Lambert. Schaf. Lup. protos. Leo. ostiens. Ditmar. l. 3. Arnulf. hist. mediol. Sigon, de regno ital. l. 7. Pagi ad Baron. Murat. annal. d'Ital. Giann. hist. nap. l. 8, c. 23. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 858, et suiv.

en mer une puissante flotte, commandée par le fameux Aboulcasem, et vinrent au secours des Grecs. Othon marchoit à la tête d'une grande armée d'Allemands, à laquelle se joignirent les troupes de Bénévent, de Capoue, de Salerne, de Naples et de plusieurs autres peuples d'Italie, quoique jusqu'alors vassaux de l'empire grec.

Avec des forces si redoutables il marcha, dès le mois de février au-devant des Sarrasins, qui avoient débarqué à Crotone, pour aller joindre l'armée des Grecs. Aboulcasem, vainqueur dans trois combats, fut vaincu et tué dans le quatrième, et l'empereur pénétra jusqu'à Rhége, dont il se rendit maître, ainsi que de plusieurs autres villes. Il se rapprocha ensuite de Tarente, qu'il prit en peu de jours dans le mois de mars. Une seconde flotte de Sarrasins vint recueillir les débris de la première armée, et apporta de nouveaux secours. Elle aborda dans le golfe de Tarente, et les Sarrasins, joints aux Grecs, allèrent présenter la bataille, qu'Othon accepta sans balancer. Il les mit en fuite, mais sans abattre leur courage. Ils revinrent peu de jours après offrir de nouveau le combat. La victoire fut cette fois plus opiniâtrément disputée; mais, après un grand carnage, Othon demeura encore vainqueur. Tandis que son armée, pleine de confiance, ne songeoit qu'à recueillir les dépouilles, les Grecs et les Sarrasins, s'étant ralliés, se partagent en deux corps : l'un va pendant la nuit se cacher dans les montagnes ; l'autre, en petit nombre, se montre sur le rivage dans une contenance mal assurée. Othon, méprisant de si foibles ennemis, se contente d'aller à eux avec peu de troupes, comme pour achever leur défaite. A peine est-il à la portée du trait, qu'il se voit enveloppé d'une multitude d'ennemis qui, sortant des gorges des montagnes, fondent sur lui avec fureur, et taillent en pièces tout ce qui l'environne. En vain le reste de ses troupes accourt pour le

secourir ; le succès enflamme le courage des ennemis, tandis que la terreur et la fuite des vaincus jette dans toute l'armée d'Othon l'épouvante et le désordre. Tout fuit, tout se disperse. Les vainqueurs les poursuivent sans relâche. Il périt dans cette occasion, avec grand nombre de soldats, quantité de seigneurs du premier rang, des archevêques, des évêques, des abbés, qui, selon la coutume barbare de ces temps-là, étoient plus jaloux de se signaler dans la guerre que dans les fonctions pacifiques de leur ministère. L'évêque de Verceil fut long-temps prisonnier dans Alexandrie, et enfin racheté.

Cette bataille fut livrée près de Tarente, le 15 juillet. Othon, voyant son armée défaite, se sauva du côté de la mer, et, apercevant une galère grecque qui n'étoit pas éloignée du rivage, il poussa son cheval dans l'eau, et gagna le navire, où il fut reçu par un soldat esclavon qui le reconnut. S'étant fait secrètement connoître au capitaine, il obtint de lui la permission de dépêcher un exprès à sa femme Théophano, qui ne manqueroit pas d'envoyer une riche rançon. Elle étoit à Rossano, et n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle de l'état où étoit son mari, qu'elle fit sortir de la ville une troupe de mulets chargés. La qualité d'Othon n'avoit pu demeurer long-temps secrète, et tout l'équipage de la galère savoit déjà qu'ils avoient entre leurs mains la personne de l'empereur. Voyant arriver ces mulets sur le rivage, ils ne doutèrent pas que ce ne fût l'or de la rançon. Thierri, évêque de Metz, se jette dans une barque, comme pour aborder la galère et traiter avec les Grecs. Il étoit escorté de plusieurs autres barques pleines de soldats déguisés en matelots. A leur approche, Othon, conduit sur la proue de la galère, se voyant près de ses gens, et se fiant sur son habileté à nager, saute dans la mer ; et comme un Grec vouloit le retenir par un pan de son habit, un soldat allemand lui abat le bras d'un coup de sabre, ce qui épouvanta tous les autres ; en sorte

que l'empereur gagna le bord à la nage, environné de ses barques. Les Grecs, le voyant à terre, s'éloignèrent sans remporter autre chose que la honte de se voir frustrés d'une si riche proie. Quelques auteurs ont orné ce récit de circonstances romanesques ; et selon le judicieux auteur de l'abrégé chronologique de l'histoire d'Italie, le récit tout entier pourroit bien n'être qu'un roman. Quoi qu'il en soit, Othon, s'étant retiré à Rome, passa l'année suivante à rassembler toutes les forces de ses états. Il devoit au printemps retourner dans la Calabre, et se flattoit même de conquérir la Sicile. Sa mort, arrivée le 7 décembre, renversa ses projets.

An. 983. La défaite d'Othon remit les Grecs en possession de presque tout ce qu'ils avoient perdu dans la Pouille et dans la Calabre depuis plus de cent ans. Toutes les villes dont Othon s'étoit emparé retournèrent à leurs anciens maîtres. Ils prétendirent même que les princes lombards leur rendissent hommage comme à leurs souverains. Ils fortifièrent diverses places pour se défendre tant contre Othon que contre les Sarrasins, plus souvent leurs ennemis que leurs alliés. Ces barbares, cantonnés dans ce coin de l'Italie qu'environne le mont Gargan, infestoient le pays par de fréquentes incursions. Pour contenir les peuples de ces contrées, sujets de l'empire, mais mal affectionnés, et toujours prêts à recevoir les Lombards ou les Sarrasins, les Grecs établirent un magistrat, auquel ils donnèrent le nom de *catapan*; ce qui signifie dans leur langue un homme chargé de tout, parce qu'il étoit préposé aux affaires civiles et militaires. Son pouvoir étoit absolu; il agissoit sans attendre les ordres de la cour de Constantinople. Il faisoit sa résidence à Bari, comme l'avoient fait avant lui les commandans-généraux nommés *stratiques* : ce qui rendit cette ville la plus considérable de la Pouille.

Cedr. p. 694. *…n. t. 2, …* Antoine le Studite, patriarche de Constantinople, avoit abdiqué le patriarchat en 979, après l'avoir tenu

six ans. Le respect qu'on avoit pour sa vertu empêcha de lui donner un successeur de son vivant. On espéroit l'engager à reprendre le gouvernement de son église. Ainsi le siége demeura vacant pendant quatre ans et demi. Enfin, ce prélat étant mort en 983, on mit à sa place Nicolas, surnommé *Chrysoberge*, qui tint le siége pendant douze ans et demi.

Pagi ad Baron. Oriens christ. t. 1, p. 256.

Bardas Phocas étoit à la tête des troupes d'Orient. Quoiqu'il fût déjà mécontent, il servoit encore fidèlement l'empire. Ayant appris que le calife refusoit le tribut qu'il devoit payer tous les ans pour Alep, il passa l'Euphrate, assiégea et prit Dara, dont il emmena les habitans prisonniers. Le calife, pour s'en venger, fit une irruption sur le territoire d'Antioche, pilla un monastère nombreux, et fit passer tous les moines au fil de l'épée. Il fit prisonniers quantité de chrétiens, qui furent conduits dans Alep. Cependant, après ces ravages, la paix fut rétablie, et le calife permit à l'émir d'Alep de payer le tribut ordinaire de quarante mille écus de notre monnoie actuelle.

An. 986. *Elmacin.*

Au mois d'octobre de cette année 986, on ressentit un violent tremblement de terre, qui ruina grand nombre de maisons et d'églises à Constantinople, à Nicomédie, et des villes entières en Laconie. Une partie du dôme de Sainte-Sophie fut abattue. Les empereurs le firent réparer, et l'on dit qu'il en coûta seulement pour l'échafaudage mille livres pesant d'or.

Cedr. p. 696. Glycas, p. 309.

Depuis l'expédition de Bulgarie, la cour de Constantinople étoit peuplée de mécontens. Les généraux voyoient avec chagrin, non pas que l'empereur eût si mal réussi dans sa première campagne, ils auroient désiré qu'il eût été assez maltraité pour se dégoûter entièrement de la guerre; ce qui causoit leur dépit, c'étoit qu'il eût paru à la tête de son armée, et qu'il eût commencé de manier les armes. Ils craignoient que le prince, s'accoutumant à commander en personne, ils

An. 987. *Cedr. p. 696, et seqq. Zon. t. 2, p. 220, et seqq. Leo. diac. Elmacin. Du Cange, fam. byz. p. 151. Pagi ad Baron.*

que l'empereur gagna le bord à la n
ses barques. Les Grecs, le voyant à l
sans remporter autre chose que la hon
trés d'une si riche proie. Quelques au
récit de circonstances romanesques ;
cieux auteur de l'abrégé chronologique
lie, le récit tout entier pourroit bien
man. Quoi qu'il en soit, Othon, s'étai
passa l'année suivante à rassembler to
ses états. Il devoit au printemps retour
labre, et se flattoit même de conqué
mort, arrivée le 7 décembre, renversa

85. La défaite d'Othon remit les Grecs
presque tout ce qu'ils avoient perdu d
dans la Calabre depuis plus de cent
villes dont Othon s'étoit emparé
anciens maîtres. Ils prétendirent
lombards leur rendissent homma
verains. Ils fortifièrent diverses pl
tant contre Othon que contre les
leurs ennemis que leurs alliés. C
dans ce coin de l'Italie qu'envi
infestoient le pays par de
contenir les peuples de ces
mais mal affectionnés, et
Lombards ou les Sarras
magistrat, auquel ils d
qui signifie dans leur l
parce qu'il étoit prép
Son pouvoir étoit
les ordres de la cour
sidence à Bari, com
mandans-générau
cette ville la pl

4. Antoine le S
, avoit abdiqué

ez mal entretenue.
esse, consentoit vo-
ourvu qu'il eût la
compagnie des li-
dommageoient du
oit pas, mais dont
nt que lui inspi-
oit de le plaindre
empire.
ent piqué, comme
Phocas. Il com-
'avoir désarmé un
t digérer l'affront
nent de n'être pas
n'être pas même
l'autres officiers,
de l'empereur,
re Théognoste,
Phocas. Ils s'ai-
res; et enfin,
Cappadoce,
Phocas em-
leur vint en
pé de Bagdad,
'il approchoit

urs années dans
ife, et manquant
les incommodités
ité de ses gardes,
rendit enfin la li-
jamais accoutumés
après une occasion
s plus nobles et des
méprisant l'indolence
toute la nation et se

Oriens christ. t. 2, p. 753.

ne perdissent l'autorité qu'ils avoient sur les troupes, et les occasions de s'enrichir par les extorsions, les rapines et le pillage. Le ministre Basile, qui vouloit tenir éternellement son maître en tutelle, murmuroit plus haut que les autres; il souffroit impatiemment que l'empereur voulût connoître ses états et régner par lui-même. Couvrant son ambition du voile d'une tendre affection pour le prince, il ne cessoit de lui représenter *qu'un monarque met tout l'état en péril quand il expose sa personne aux hasards de la guerre; qu'il se dégrade lorsqu'il descend aux détails du gouvernement; que, tranquille au sein de la gloire qui l'environne, il ne doit que goûter les plaisirs de la souveraineté, et laisser le travail aux subalternes qu'il a choisis pour en mouvoir les ressorts.* L'empereur, importuné de ces conseils perfides, dont il pénétroit le motif, persuadé d'ailleurs que cette âme corrompue étoit capable des plus noirs forfaits, l'éloigna de la cour, et lui donna ordre de se tenir renfermé dans sa maison. Apprenant ensuite que cet esprit inquiet et audacieux tramoit de sourdes intrigues pour recouvrer son pouvoir, il le relégua au-delà du Bosphore, et le dépouilla de la plus grande partie de ses biens pour lui ôter les moyens de nuire. S'étant fait rendre compte de tout le ministère de Basile, il cassa la plupart de ses opérations. Il poussa même le ressentiment jusquà ruiner un monastère que Basile avoit fondé. Ce fier ministre, incapable de supporter une disgrâce si humiliante, tomba dans une langueur dont il mourut peu après. Ce ne fut qu'après ce coup d'autorité que Basile se crut vraiment empereur. Il changea entièrement de conduite. Tout occupé des affaires du gouvernement, il renonça aux plaisirs, à la magnificence des habillemens, des équipages. Il devint sobre, vigilant, laborieux, mais en même-temps hautain, triste, défiant, inexorable dans sa colère, ne laissant à son frère que le nom et la parure d'empe-

reur, avec une garde modique et assez mal entretenue. Mais Constantin, énervé par la mollesse, consentoit volontiers à n'être compté pour rien, pourvu qu'il eût la liberté de se livrer à la débauche. La compagnie des libertins qui composoient sa cour le dédommageoient du mépris de ses sujets, qu'il ne connoissoit pas, mais dont il étoit connu; et l'unique sentiment que lui inspiroit la supériorité de son frère étoit de le plaindre d'être chargé du pesant fardeau d'un empire.

De tous les mécontens, le plus vivement piqué, comme aussi le plus dangereux, étoit Bardas Phocas. Il commandoit les troupes d'Orient. Fier d'avoir désarmé un guerrier tel que Sclérus, il ne pouvoit digérer l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, non-seulement de n'être pas employé contre les Bulgares, mais de n'être pas même consulté sur cette expédition. Quantité d'autres officiers, qui croyoient aussi avoir à se plaindre de l'empereur, entre autres, Léon Mélissène, son frère Théognoste, Eustathe Malin, se rendirent auprès de Phocas. Ils s'aigrissoient mutuellement par leurs murmures; et enfin, s'étant assemblés le 15 août à Charsiane en Cappadoce, dans la maison de Malin, ils proclamèrent Phocas empereur, et lui ceignirent le diadème. On leur vint en même temps annoncer que Sclérus, échappé de Bagdad, étoit déjà sur les terres de l'empire, et qu'il approchoit de la Cappadoce.

Ce guerrier, détenu pendant plusieurs années dans les prisons de Bagdad, oublié par le calife, et manquant de secours, avoit beaucoup souffert des incommodités de cet affreux séjour et de la brutalité de ses gardes, lorsqu'une conjoncture heureuse lui rendit enfin la liberté. Les Perses, qui ne s'étoient jamais accoutumés au joug des Sarrasins, soupiroient après une occasion de s'en affranchir. Inarge, un des plus nobles et des plus renommés pour sa valeur, méprisant l'indolence et l'incapacité du calife, soulève toute la nation et se

met à la tête. Il prend à sa solde vingt mille Turcs orientaux, tombe sur les Sarrasins, égorge tous ceux qu'il rencontre, sans épargner même les enfans. Le calife marche contre ce rebelle; il lui livre plusieurs combats, tantôt en personne, tantôt par ses généraux; il est toujours battu. Réduit au désespoir, et voyant que le seul nom des Perses faisoit trembler ses troupes, il se souvient de Sclérus et des Grecs qu'il tenoit prisonniers. L'audace de Sclérus, qui avoit disputé l'empire à son maître, les honneurs que lui rendoient même dans les fers les autres prisonniers, qui le traitoient encore comme leur empereur, donnoient au calife une grande idée du mérite de ce guerrier. On le tire de prison avec les autres Grecs; on travaille par les soins les plus officieux à leur rendre la santé et les forces; enfin le calife les invite à le servir dans la guerre contre les Perses. Sclérus voyoit dans cette proposition une lueur de liberté; mais, pour masquer ses intentions, il feint d'abord de refuser, sous prétexte que de malheureux captifs, après avoir langui si long-temps, ne sont pas en état de porter les armes. Le calife n'en est que plus ardent à le solliciter; il le prie d'oublier les mauvais traitemens dont il saura bien le dédommager par des bienfaits; il lui offre de grandes sommes d'argent avec le commandement d'une armée nombreuse et magnifiquement équipée. Sclérus se rend enfin à ses instances; mais il ajoute *qu'il ne veut ni Sarrasins ni Arabes; qu'il ne sait commander que des Grecs; que les prisons du calife sont remplies de bons soldats; qu'il n'est besoin que de leur donner des armes, et qu'à leur tête il promet de lui rendre un bon compte des rebelles.* Son avis fut suivi; et ses soldats, tirés des cachots, composèrent une troupe de trois mille hommes. Il n'en fallut pas davantage à Sclérus pour marcher aux rebelles. Il savoit si bien la guerre, et il sut inspirer tant de courage à sa petite armée, que, dès la première bataille, les Perses

furent défaits sans ressource. Inarge y perdit la vie. Les vainqueurs, au lieu de retourner à Bagdad, prirent le chemin de l'empire. A la nouvelle de leur retraite, le calife fit partir en diligence un grand corps de cavalerie pour les ramener. Mais, quoique ce corps fût très-supérieur en nombre, il fut battu par les Grecs, qui continuèrent leur route, et atteignirent bientôt la frontière. D'autres disent qu'ils revinrent à la cour du calife, qui les récompensa généreusement; et que, peu de jours après, ce prince, étant près de mourir, recommanda fortement à son fils de les faire reconduire dans leur pays avec une bonne escorte. Cette aventure a beaucoup de rapport avec ce qui est raconté de Manuel sous le règne de Théophile; et je serois tenté de croire que les historiens grecs en ont emprunté plusieurs circonstances pour embellir leur récit. Quoi qu'il en soit, Sclérus, ayant passé l'Euphrate, surprit Malatia, où commandoit le patrice Basilisque. Il se saisit de sa personne, s'empara de l'argent, des armes, des chevaux, des équipages; et, apprenant que Phocas s'étoit fait proclamer empereur, il se fit donner le même titre par ses soldats.

C'étoit une démarche qui lui attiroit sur les bras deux puissans ennemis, l'empereur et Phocas. Il se sentoit trop foible pour combattre l'un des deux, et sa fierté, ni même sa sûreté, ne lui permettoient pas de se soumettre à l'un ni à l'autre. Après avoir long-temps délibéré sur le parti qu'il devoit prendre, il résolut de les tromper tous deux, et de se ménager une retraite auprès de celui qui demeureroit vainqueur. Il écrivit donc à Phocas qu'il étoit prêt à se joindre à lui contre l'empereur, et de convenir d'un partage qu'ils feroient de l'empire lorsque leurs forces réunies les en auroient mis en possession. En même temps il envoya son fils Romain à Constantinople, pour se mettre entre les mains de l'empereur, comme s'il eût abandonné son père, dont il détestoit la rébellion. Sclérus, par ce double

artifice, croyoit se mettre en sûreté. Si Phocas restoit le maître, il partageoit avec lui la souveraine puissance, et en ce cas son fils ne couroit aucun risque. Si, au contraire, l'empereur écrasoit le parti de Phocas et le sien, son fils, accrédité auprès de Basile par le sacrifice qu'il sembloit lui faire des intérêts paternels, en obtiendroit aisément la grâce de son père. Romain se rend donc à la cour de Basile sous l'apparence de transfuge : il en est reçu avec joie ; et, pour le récompenser de cet éclatant témoignage de fidélité, l'empereur le comble d'honneurs, l'admet dans sa familiarité la plus intime, et ne forme aucune entreprise sans le consulter. Romain étoit adroit et insinuant ; il s'étoit déjà fait de la réputation dans la guerre. L'empereur, qui venoit de se défaire de son ministre, et qui cherchoit alors dans un autre les talens de Basile avec la probité que Basile n'avoit pas, crut ne pouvoir faire un meilleur choix ; il se reposa sur Romain de tout le détail du ministère.

Cependant Phocas, qui ne vouloit pas avoir Sclérus pour collègue, mais encore moins pour ennemi, usant de dissimulation, lui manda qu'il acceptoit sa proposition ; il lui promettoit avec serment de lui céder, après la victoire, Antioche, la Phénicie, la Cœlésyrie, la Palestine, la Mésopotamie ; il se réservoit le reste. Sclérus parut content de ce partage, et, se fiant au serment de Phocas, il vint le trouver en Cappadoce, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs. Ces deux ambitieux se jouoient l'un l'autre ; Sclérus, après le succès, ne s'en seroit pas tenu à ce partage inégal ; mais Phocas prit les devans. Dès qu'il eut Sclérus en son pouvoir, il le dépouilla des ornemens impériaux, et l'envoya sous bonne garde au château de Tyropée.

An. 989. L'année suivante se passa en négociations inutiles et en préparatifs de guerre de part et d'autre. L'empereur, allié de Volodimir, prince des Russes, auquel il avoit donné en mariage sa sœur Anne, en tira des secours

considérables. Enfin, dès les premiers jours de l'an 989, Phocas se mit en marche vers Constantinople. Son armée étoit nombreuse; elle fut partagée en deux corps. Il donna l'un au patrice Calocyr Delphinas, avec ordre d'aller camper à Chrysopolis, vis-à-vis de Constantinople; il conduisit lui-même l'autre devant Abyde, espérant par ce moyen affamer la capitale, à laquelle il fermoit d'un côté le passage de l'Hellespont, de l'autre celui du Bosphore. L'empereur essaya d'abord de détacher Calocyr du parti de Phocas. Cette tentative n'ayant pas réussi, il fait embarquer les Russes pendant la nuit dans sa flotte, qu'il tenoit appareillée, et, ayant passé le détroit à l'insu de l'ennemi, il tombe sur le camp des rebelles, les taille en pièces, prend Calocyr, et le fait pendre dans le lieu même où sa tente étoit plantée. On trouva dans ce camp Nicéphore l'Aveugle, frère aîné de Phocas. Il fut mis dans les fers. Les autres prisonniers furent condamnés à diverses peines, et l'empereur retourna victorieux à Constantinople.

Phocas attaquoit Abyde de toutes ses forces, et la ville se defendoit avec la même vigueur. Cyriaque, amiral de l'empire, s'étoit jeté dans la place, et encourageoit les habitans. Après la défaite de Calocyr, l'empereur Constantin, que le bruit d'une guerre si proche sembloit réveiller, s'embarqua sur la flotte, et son frère Basile le suivit pour aller combattre Phocas. Ils prirent terre près de Lampsaque. A cette nouvelle, Phocas laisse devant Abyde une partie de son armée pour continuer le siége, et marche avec le reste à la rencontre des deux empereurs. Déjà les deux armées étoient en présence; on n'attendoit que le signal pour commencer une bataille qui devoit décider du sort de l'empire. Alors Phocas, résolu de vaincre ou de périr dans cette journée, voyant de loin Basile voler entre ses escadrons, dont il formoit les rangs et animoit le courage, persuadé que la mort de ce prince lui donneroit une vic-

toire assurée, pique son cheval, et court à lui, la pique baissée, avec tant de furie, qu'il sembloit que rien ne pourroit l'arrêter. Il approchoit des ennemis, lorsqu'au grand étonnement des deux armées, on le vit tourner bride, gagner une éminence voisine, descendre de cheval, et s'étendre sur la terre. On y court, on le trouve rendant les derniers soupirs. La cause d'une si prompte mort est diversement rapportée. Les uns disoient qu'il avoit été percé d'une flèche, et l'empereur Constantin se vanta que le coup étoit parti de sa main; mais on ne trouva sur son corps aucune blessure. D'autres attribuoient sa mort à une apoplexie subite. L'opinion qui s'accrédita davantage, fut qu'il avoit été empoisonné. C'étoit l'usage de Phocas de boire un verre d'eau fraîche toutes les fois qu'il alloit combattre; et l'on disoit que Siméon, le plus affidé de ses domestiques, corrompu par l'argent de l'empereur, lui avoit, en cette occasion, fait avaler un poison mortel qui ne devoit opérer qu'au bout de quelques momens. Un événement si étrange jeta l'effroi dans son armée. Tout se débanda; on fit plus de prisonniers que de carnage. Les officiers pris furent distingués des autres par une plus grande ignominie. L'empereur, de retour à Constantinople, les fit promener dans le Cirque sur des ânes, le visage tourné vers la queue. Il n'exempta de cet affront que Léon Mélissène, à cause du respect qu'il avoit conservé pour ses maîtres légitimes, au milieu même de la rebellion. Dans le temps que Phocas rangeoit son armée en bataille, Théognoste, frère de Léon, parlant des deux empereurs en termes injurieux, Léon l'avoit réprimandé fortement; et comme l'autre continuoit ses discours outrageans, il l'avoit fait taire en lui déchargeant plusieurs coups du bois de sa pique. Cette action avoit été rapportée à Basile. Le corps d'armée qui étoit demeuré au siége d'Abyde se dispersa. On trouva dans le bagage de Phocas une lettre d'Agapius, patriarche

d'Antioche, qui approuvoit sa conduite et l'exhortoit à persister dans sa révolte. C'étoit Basile qui, douze ans auparavant, avoit placé ce prélat. Pour punir une si noire ingratitude, il se contenta de le faire amener à Constantinople, et enfermer dans un monastère.

La mort de Phocas n'éteignit pas entièrement la rébellion. Sa femme, maîtresse du château de Tyropée, mit Sclérus en liberté pour susciter de nouveaux embarras à l'empereur. En effet, tous les partisans de Phocas vinrent se ranger auprès de Sclérus, et il se trouvoit en état de continuer la guerre. Mais, las de tant de traverses, et désirant trouver enfin quelque repos dans sa vieillesse après une vie si agitée, il employa son fils auprès de l'empereur pour obtenir le pardon du passé et l'assurance d'un traitement honorable pour l'avenir. L'empereur ne se rendit pas difficile. Il fit dire à Sclérus *qu'il étoit temps de cesser de répandre le sang des chrétiens, dont il rendroit compte au tribunal de leur maître; qu'il devoit enfin reconnoître la volonté de l'arbitre souverain des empires, qui donnoit la victoire à ceux qu'il avoit choisis pour empereurs; que, pour lui, loin de le punir de sa révolte, il lui conféreroit la dignité de curopalate, s'il rentroit de bonne foi dans le devoir.* Sclérus, après avoir fait tant d'efforts inutiles pour parvenir à la première place de l'empire, se trouva trop heureux de s'asseoir à la seconde, que l'empereur vouloit bien lui offrir. Il se mit en chemin pour aller faire sa soumission au prince. Basile étoit assis sous une tente qu'il avoit fait dresser sur le rivage. Voyant venir Sclérus, qui marchoit avec peine appuyé sur deux écuyers, à cause de sa vieillesse et de la pesanteur de son corps (quelques-uns disent même qu'il étoit devenu aveugle dans ce voyage), il se tourna vers ses courtisans : *Voilà donc*, leur dit-il, *celui qui nous donnoit tant d'alarme. Vanité de l'ambition ! hier cet homme se croyoit en état de gouverner l'empire, aujourd'hui il*

a besoin de deux conducteurs. Sclérus avoit quitté les ornemens impériaux; mais il avoit oublié de se défaire de la chaussure de couleur de pourpre. L'empereur, l'ayant remarqué, détourna les yeux, et lui fit refuser l'entrée jusqu'à ce qu'il s'en fût dépouillé. Alors il se leva pour le recevoir, lui présenta la main, s'entretint avec lui, le fit asseoir à sa table, et boire dans la même coupe. Au sortir du repas, il le revêtit de la dignité de curopalate. Non-seulement il fit grâce à tous ceux qui avoient servi Sclérus, il leur conserva même les biens et les titres qu'ils en avoient reçus. Sclérus mourut peu de temps après.

Lup. protos. Chron. Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 481, 485.

Pendant le cours de cette guerre, les Sarrasins de Sicile firent plusieurs descentes en Italie. Dans Bari, le peuple soulevé contre Sergius protostate, c'est-à-dire premier capitaine, le massacra. Les Sarrasins, profitant de ces troubles, vinrent dépeupler le territoire de cette ville, et emmenèrent les habitans en Sicile. Deux ans après, le patrice Jean Ammiropule, envoyé par l'empereur, entra dans la ville; et, pour punir la révolte sans répandre trop de sang, il ne fit mourir que trois des principaux habitans qui se trouvèrent les plus coupables. Au bout de quelque temps le comte Aston, apprenant que les Sarrasins étoient descendus près de Tarente, marcha contre eux avec des troupes levées dans Bari. Sa hardiesse ne fut pas heureuse; il perdit la vie dans le combat, et sa petite armée fut taillée en pièces.

AN. 990.

Cedr. p. 701. Zon. t. 2, p. 223. Du Cange, fam. byz. p. 173, 315.

Basile, délivré des inquiétudes d'une guerre civile, s'occupa de la défense de ses états contre les barbares. Il songea d'abord à réprimer les Bulgares. Le mauvais succès de la première expédition avoit accru leur audace, et pendant les troubles de l'empire ils n'avoient cessé de faire des courses en Thrace, en Macédoine, jusqu'aux portes de Thessalonique. Basile alla visiter ces provinces, pour en assurer la tranquillité et mettre les places en état de défense. Arrivé à Thessalonique,

il rendit ses hommages au saint martyr Démétrius, patron de cette ville, auquel il avoit une singulière dévotion; et, après avoir réparé les fortifications de cette place importante, il y laissa pour gouverneur Grégoire le Taronite. C'est ainsi qu'on nommoit les descendans de ces princes de Taro, qui, sous les règnes précédens, avoient fait présent aux empereurs des domaines qu'ils possédoient entre l'Euphrate et le mont Taurus, et étoient venus s'établir à Constantinople, où ils fondèrent une famille illustre par ses dignités et par ses alliances. Quelques Taronites avoient suivi le parti de Sclérus; mais l'empereur, persuadé de la bonne foi de ceux auxquels il avoit pardonné, comme ils le furent aussi de la sienne, ne craignit pas de les employer, et jamais il n'eut occasion de s'en repentir. Ils ne se souvinrent de leur faute que pour la réparer par leurs services.

L'année suivante fournit un événement mémorable. An. 991. David, roi d'Ibérie, qui portoit, selon l'usage, le titre de curopalate de l'empire, étant près de mourir, légua par testament ses états à l'empereur. Basile se transporta dans le pays pour en prendre possession. David ne laissoit point de fils : mais George, son frère, n'étoit pas content d'une disposition qui lui enlevoit une couronne. Basile jugea plus à propos d'entrer en accommodement avec lui et de céder une partie que d'exposer le tout au hasard d'une guerre. Il lui abandonna l'Ibérie septentrionale, à condition qu'il n'entreprendroit rien sur le reste; et, pour sûreté du traité, il reçut en otage le fils du nouveau roi.

La république de Venise, quoique jouissant de tous les droits de souveraineté, entretenoit toujours avec l'empire une correspondance respectueuse. Tribuno Memmo, doge de Venise, ayant fort à cœur de faire désigner pour son successeur son fils Maurice, mais sentant bien qu'il n'étoit pas assez aimé pour y réussir, *Murat. hist. d'Ital. t. 5, p. 489, 492.*

l'envoya faire sa cour à l'empereur, dans l'espérance qu'il en reviendroit décoré de quelque titre, et que ce seroit pour lui une recommandation auprès de ses concitoyens. La mort du père prévint le retour du fils, et mit en défaut toute cette politique. Pierre Orséol, successeur de Memmo, fut plus heureux dans sa négociation avec l'empereur. Il en obtint la bulle d'or, qui contenoit quantité d'exemptions et de priviléges accordés aux Vénitiens dans toute l'étendue de l'empire d'Orient.

AN. 992. *Cedr. p. 701, 702. Zon. t. 2, p. 223. Abulfeda. Elmacin.*

Depuis l'affoiblissement de la puissance du calife, les émirs qui gouvernoient les villes de son empire s'étoient rendus presque indépendans. Ils faisoient la guerre, ils contractoient des alliances selon leur volonté, comme s'ils eussent été souverains. L'émir d'Alep, assiégé par Aziz, soudan d'Egypte, demanda du secours aux Grecs: on lui envoya quelques troupes, qui furent battues. L'année suivante, comme le siége duroit encore, l'émir députa de nouveau à l'empereur; il lui représentoit qu'Alep étoit la clef de l'empire du côté de la Syrie, et que la prise de cette ville ouvriroit au soudan un passage dans l'Asie mineure. Basile, touché de ces raisons, y marchoit en personne avec une nombreuse armée, lorsque l'Egyptien leva le siége et se retira. L'empereur, après avoir reçu de l'émir de riches présens, se voyant à l'entrée de la Syrie, résolut de se venger des insultes qu'il avoit reçues des Sarrasins pendant la guerre civile. Les émirs de Syrie et de Phénicie s'étoient réunis pour attaquer Antioche; ils avoient tué dans un combat le gouverneur Damien, et peu s'en étoit fallu qu'ils ne s'en rendissent maîtres. Basile marcha vers l'Oronte; il assiégea, prit et pilla Schizar, l'ancienne Larisse. Il en fit autant à Emèse, où grand nombre de musulmans furent massacrés. La terreur de ses armes lui soumit les émirs de Damas, de Tyr et de Béryte. Enfin il assiégea Tripoli, la plus forte place de ces

contrées. Mais, après des attaques redoublées pendant quarante jours, il fut obligé d'abandonner le siége, et reprit le chemin de Constantinople avec les otages que les émirs lui avoient mis entre les mains. Comme il passoit par la Cappadoce, Eustathe Malin, dont les domaines s'étendoient dans une grande partie de cette vaste province, le reçut chez lui avec sa cour, et défraya splendidement toute son armée. Le prince parut aussi satisfait qu'étonné d'une si magnifique dépense. Mais, faisant ensuite réflexion qu'une si énorme opulence dans un sujet est onéreuse à l'état, dangereuse au prince, et qu'elle ne peut s'établir sans faire grand nombre de misérables, il emmena Malin à Constantinople, et l'y retint pendant le reste de sa vie, le laissant jouir de ses revenus, mais sans lui permettre de retourner sur ses terres. Après sa mort, il confisqua ses biens, fruits malheureux de la rapine et de l'injustice. Il défendit même par une loi expresse les acquisitions immodérées. Romain Lecapène et Constantin Porphyrogénète avoient déjà fait cette défense, souvent renouvelée et toujours violée, par l'insatiable avidité des richesses, plus forte que toutes les lois.

L'histoire ne donne point d'enfans à Basile; elle ne dit pas même qu'il ait jamais été marié. Son frère Constantin avoit demandé en mariage Hadwige, fille de Henry duc de Bavière, frère d'Othon le grand; elle refusa cette alliance, et fut mariée à Burchard duc de Suabe. Après ce refus, Constantin épousa Hélène, fille du patrice Alype, distingué par ses richesses. Il en eut trois filles, Eudocie, Zoé et Théodora. Othon III, empereur d'Allemagne, fils de leur tante Théophano, souhaita d'en avoir une en mariage. On ne dit pas laquelle des trois. L'admiration qu'avoient excitée les éminentes qualités de Théophano, morte en 990, faisoit désirer à toute l'Allemagne une impératrice sortie de la même famille. Deux ambassadeurs furent envoyés à

An. 995.

Du Cange, fam. byz. p. 144, 145.

Murat. annal. d'Ital. t. 5, *p.* 497, 505, 506, 509.

Constantinople pour en faire la demande; c'étoient Jean Philagathe, dit le Calabrois, et Bernuvard, tous deux archevêques, l'un de Plaisance, l'autre de Wirtzbourg. Les aventures de Philagathe sont un exemple des jeux de la fortune. Il étoit Grec, né en Calabre, dans une condition servile. S'étant présenté d'abord à l'empereur Othon II en habit de mendiant, il obtint de la charité de l'impératrice une pension alimentaire. Une hypocrisie bien soutenue, une humilité contrefaite, un détachement affecté des biens de ce monde, moyen des plus heureux pour les acquérir, lui concilièrent peu à peu la bienveillance du prince, qui ne cessa jusqu'à sa mort de le combler de faveurs. L'enfance d'Othon III et la tendre piété de Théophano lui furent favorables pour le maintenir en crédit. L'archevêché de Plaisance étant venu à vaquer, il s'y fit nommer par le prince au préjudice d'un sujet canoniquement élu. Arrivé à la cour de Constantinople, il exposa sa commission. La proposition fut bien reçue. A son départ, l'empereur le fit accompagner de plusieurs députés, qui devoient traiter avec Othon les conditions de l'alliance. Mais en passant par Rome, il y trouva une occasion de fortune qui l'arrêta. Crescence, tyran de Rome, avoit chassé le pape Grégoire V, cousin et ami de l'empereur Othon. Il crut voir dans le Calabrois les talens nécessaires pour servir son ambition. Il le plaça sur le trône pontifical à condition qu'il se contenteroit de l'autorité spirituelle, et qu'il lui laisseroit le gouvernement absolu du temporel, sous la protection et la souveraineté des empereurs grecs. Il est probable que les ambassadeurs grecs trempoient dans ce complot. Othon, outré de colère, vint à Rome, rétablit Grégoire V, fit trancher la tête à Crescence, crever les yeux et couper le nez et la langue à Philagathe, qui eut lieu de se repentir d'avoir quitté sa chaumière de Calabre. La perfide ambition de ce traître rendit son ambassade inu-

tile. Quelque temps après, Othon envoya de nouveau à Constantinople, pour le même sujet, Arnulfe, archevêque de Milan, avec un superbe cortége. Le mariage étoit arrêté, lorsque la mort d'Othon en rompit le projet. Une lettre de Hugues Capet, devenu roi de France, adressée aux empereurs Basile et Constantin, pourroit faire croire que c'étoit cette même princesse sur qui ce monarque avoit jeté les yeux pour la faire épouser à son fils Robert. Elle n'est désignée, dans cette lettre que par le nom de *fille du saint empire romain*. Si c'étoit Eudocie, l'aînée des filles de Constantin, j'ajouterai qu'elle ne fut jamais mariée. Les tristes impressions de la petite vérole la défigurèrent tellement, qu'elle se renferma dans un cloître, où elle passa le reste de ses jours.

Pendant ces négociations le patriarche Nicolas mourut, et eut pour successeur Sisinnius, revêtu de dignités séculières. On voit que, malgré l'improbation des papes, les Grecs continuoient d'élever des laïcs à l'épiscopat. Sisinnius étoit estimé pour sa vertu et son savoir. Dans la sombre ignorance dont toute l'Europe étoit alors obscurcie, on conservoit encore quelques traits de lumière à Constantinople.

An. 996. *Cedr. p. 701. Zon. t. 2, p. 223. Joël. p. 182. Oriens christ. t. 1, p. 257.*

La Calabre et la Pouille étoient un théâtre de guerres où les Grecs, les Lombards, les Sarrasins, tantôt unis deux nations contre une, tantôt séparément, se déchiroient par de continuelles attaques. Les Sarrasins prirent sur les Grecs la ville de Matera après trois mois de siége. Smaragde, homme puissant et hardi, soupçonné de mauvais desseins contre l'empire, et, pour cette raison, exilé de Bari sa patrie, leva l'étendard de la révolte. Etant entré dans Oria, il tua Théodore, qui commandoit pour l'empereur. S'étant ensuite livré aux Sarrasins, il leur offrit de les mettre en possession de Bari par intelligence. Busith, officier sarrasin, le suivit avec quelques troupes. Smaragde força une des portes et pénétra dans la ville.

Lup. protos. Chron. Bar. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 520. Giann. hist. nap. l. 8, c. 3.

Mais, n'étant pas secondé par ses partisans secrets, il eut le bonheur d'en sortir sans y perdre la vie. Les Sarrasins se retirèrent. Grégoire Tracomote, le premier qui paroisse dans l'histoire avec le titre de catapan, rétablit pour quelque temps les affaires des Grecs. Il prit Smaragde, fit le siége de Gravina, dont il se rendit maître, et recouvra une grande partie de la Pouille.

Cedr. p. 702, 703, 704. Zon. t. 2, p. 223, 224.

Les Bulgares étoient des ennemis plus voisins et plus redoutables. Leur roi Samuel marcha vers Thessalonique; et, ayant partagé le gros de ses troupes, qu'il posta en diverses embuscades, il en envoya un corps peu nombreux faire une course jusqu'aux portes de la ville. Le gouverneur, Grégoire le Taronite, chargea son fils Asotès de les aller reconnoître, sans s'engager dans un combat. Ce jeune homme, emporté par son ardeur, fond sur eux, les met en fuite, les poursuit sans précaution, et tombe dans une embuscade. Grégoire, alarmé du danger de son fils, court à son secours; il est lui-même enveloppé, et meurt en combattant avec courage. L'empereur, à la nouvelle de cet échec, fait partir Nicéphore Urane, qui s'étoit sauvé des prisons du calife dans le même temps que Sclérus. Il lui donne un grand corps de troupes légères. Urane, arrivé à Thessalonique, apprend que Samuel, fier de sa victoire, avoit pénétré dans la Grèce, et qu'ayant passé le fleuve Pénée et traversé la Thessalie, il approchoit des Thermopyles à dessein de porter le ravage dans l'Achaïe et jusque dans le Péloponèse. Il va le chercher, entre en Thessalie, et, ayant laissé ses bagages à Larisse, pour faire plus de diligence, il passe le fleuve Apidane, traverse les plaines de Pharsale, et va camper sur le bord du Sperchius, vis-à-vis des ennemis campés sur l'autre rive. Le fleuve, grossi par les pluies, étoit alors débordé, en sorte que le passage sembloit être impraticable. Cependant Urane, après l'avoir fait sonder au-dessus et au-dessous, trouva un endroit guéable. Il y fait passer son armée pendant

la nuit, attaque sur-le-champ les Bulgares, qui dormoient tranquillement, et les massacre sans résistance. Samuel et son fils, dangereusement blessés, n'évitent d'être pris qu'en se couchant comme morts entre les cadavres; ils y demeurent tout le jour suivant, et se sauvent la nuit dans les montagnes d'Etolie, d'où ils gagnent le mont Pindus, et enfin la Bulgarie. Urane, après avoir dépouillé les morts et pillé le camp, où il trouva un grand nombre de prisonniers grecs qu'il mit en liberté, retourna à Thessalonique chargé de butin.

Asotès étoit prisonnier à la cour du roi bulgare. Jeune, bien fait, et galant, il se fit aimer de la fille du prince. Elle en fut si vivement éprise, que, sur le refus que faisoit son père de consentir à ce mariage, elle menaçoit de se livrer au dernier désespoir. Il fallut donc que Samuel acceptât pour gendre le jeune prisonnier; et, pour l'attacher par une marque de confiance, il lui donna le gouvernement de Dyrrachium, et l'envoya dans cette ville avec sa fille. Cette place importante, prise depuis quelque temps par les Bulgares, les rendoit maîtres de la navigation dans une grande partie du golfe Adriatique. Samuel fut mal récompensé de sa complaisance; il perdit sa fille et la meilleure ville de ses états. Asotès, ayant inspiré ses sentimens à sa femme, ne fut pas plus tôt dans son gouvernement, qu'il la fit passer avec lui sur des vaisseaux grecs qui côtoyoient le rivage, et tous deux ensemble se transportèrent à Constantinople, où le mari fut honoré de la dignité de maître des offices, et la femme de celle de dame d'atour de l'impératrice Hélène. Asotès apportoit une lettre de Chrysèle, le plus puissant habitant de Dyrrachium, qui promettoit aux empereurs de leur livrer la ville, s'ils vouloient lui conférer, à lui et à ses deux fils, le titre de patrice. La condition fut acceptée; le patrice Eustathe Daphnomèle alla prendre possession de la place, et y fit entrer une bonne garnison.

An. 997.

An. 998. Tandis qu'Asotès trahissoit son beau-père par affection pour l'empire, d'autres Grecs trahissoient l'empire pour favoriser les Bulgares. On accusa d'intelligence avec eux Paul le Bègue, le premier citoyen de Thessalonique, et Malacin protostataire, renommé pour son savoir et son éloquence. Le premier fut amené à Constantinople, d'où il eut défense de sortir; l'autre fut exilé au fond de la Thrace. Cette découverte donna l'alarme à plusieurs habitans d'Andrinople des plus distingués: ils savoient qu'on les soupçonnoit de la même perfidie. Pour en éviter la punition, ils levèrent le masque, et passèrent dans le pays des Bulgares.

An. 999. Cedr. p. 704. Petr. Damian. epist. 14, l. 7. Du Cange, fam. p. 155. Murat. annal. d'Ital. t. 5, p. 517. Abrégé de l'hist. d'Ital. p. 924.

Le désir qu'avoit Basile de subjuguer cette nation et de chasser les Sarrasins de l'Italie et de la Sicile resserroit les liens de l'amitié que l'empire entretenoit de tout temps avec les Vénitiens. Il espéroit en tirer de grands secours pour l'exécution de ses projets. Il fit venir à Constantinople Jean Orséol, fils du doge, collègue et désigné successeur de son père. Il le combla d'honneurs, et lui fit épouser Marie, sœur de Romain Argyre, qui fut depuis empereur. Les noces furent célébrées à Constantinople avec autant de magnificence qu'auroient pu l'être celles de Basile même. Le patriarche couronna les deux époux d'une couronne d'or, et Jean reçut le titre de patrice. C'est le seul doge de Venise qui ait été décoré de cette dignité. Pierre Damien raconte des choses incroyables de la vie molle de cette princesse. Entre autres raffinemens de volupté, il rapporte que, dédaignant les eaux des rivières et des fontaines, elle se faisoit préparer des bains de rosée. Il ajoute qu'en punition de sa mollesse, elle fut affligée d'une maladie qui lui fit tomber les membres en pourriture, et qu'il ne lui resta qu'une seule de ses femmes assez forte pour soutenir l'odeur infecte qui s'exhaloit de son corps. Il paroît que cet auteur, dont la sainteté mérite du respect, et le style même quelque estime, n'étoit guère plus réservé sur

l'hyperbole que les autres écrivains de son siècle. C'étoit ce qu'on appeloit éloquence en ces temps-là.

Basile, après avoir pris part aux réjouissances de ce mariage, s'occupa de soins plus sérieux. Il voulut s'instruire par lui-même de l'état de la Bulgarie, et marcha vers Philippopolis avec quelques troupes. Il s'approcha de Triadise, ruina les châteaux d'alentour, et, après avoir laissé le patrice Théodorocane dans Philippopolis pour la garde de cette frontière, il reprit le chemin de Constantinople. Deux ans après, Théodorocane se défit de cet emploi à cause de son grand âge, et Nicéphore Xiphias fut mis à sa place. Le patriarche Sisinnius mourut cette année 999, après trois ans d'épiscopat, et eut pour successeur Sergius II. *Cedr. p. 704. Zon. t. 2, p. 223. Joël. p. 182. Oriens christ. t. 1, p. 257.*

L'année suivante, qui étoit la dernière du dixième siècle, l'empereur emmena une grande armée au-delà du mont Hémus, sous la conduite de Nicéphore Xiphias. Il le fit joindre par Théodorocane. Ces deux généraux entrèrent en Bulgarie, firent le dégât jusqu'aux bords du Danube, sans qu'il paroisse que Samuel ait osé les arrêter. Ils prirent les deux plus grandes villes de ces contrées, Pliscova et Parasthlava, dont les Bulgares s'étoient de nouveau emparés depuis la mort de Zimiscès, et rapportèrent un riche butin à Constantinople.

Basile étoit trop jaloux de gloire pour la laisser tout entière à ses généraux. Se reprochant à lui-même de leur avoir abandonné les succès de la campagne précédente, il se mit à la tête de ses troupes, et se rendit à Thessalonique. Les Bulgares occupoient presque toute la Macédoine. Dobromer commandoit dans Bérée; il en ouvrit les portes à l'empereur, et reçut en récompense la dignité de proconsul. Nicolize défendit longtemps le château de Serres. Mais cette place fut enfin forcée. Basile en fit sortir les Bulgares, y mit garnison, et, retournant à Constantinople, il emmena Nicolize. AN. 1001.

Loin de le traiter en ennemi prisonnier, il le fit patrice en considération de sa valeur. Mais le Bulgare, préférant sa patrie et le service de son maître naturel à toutes les dignités de Constantinople, s'enfuit secrètement, retourna trouver Samuel, et lui persuada qu'il pourroit aisément reprendre Serres. Samuel alla donc l'assiéger; mais il ne put s'en rendre maître avant le retour de l'empereur, qui, étant accouru en diligence, l'obligea de lever le siége. Nicolize fut pris, mis dans les fers, et enfermé dans une prison à Constantinople. Basile passa en Thessalie, rétablit les places que Samuel avoit ruinées, emporta de force celles dont les Bulgares étoient encore possesseurs. Il repasse ensuite en Macédoine, et prend d'assaut le château de Bodène, bâti sur un roc escarpé, au pied duquel se plongeoit l'eau d'un marais, qui, ressortant du côté opposé, alloit se décharger dans le fleuve Erigon. L'empereur, laissant dans Bodène une forte garnison, retourne à Thessalonique. Tous les prisonniers bulgares furent transportés dans une place forte nommée *Bolère*, sur les terres de l'empire. Basile estimoit le courage, et l'honoroit même dans ses ennemis vaincus. Draxan, qui s'étoit signalé à la défense de Bodène, eut la liberté de vivre à Thessalonique. Il y épousa la fille d'un citoyen distingué. Après en avoir eu deux enfans, il s'enfuit pour retourner en Bulgarie. Ayant été arrêté sur la frontière, il obtint son pardon à la prière de son beau-père. Une seconde évasion lui fut encore pardonnée, mais, deux ans après, une troisième fut punie de mort.

Depuis l'expédition de Basile en Phénicie, les Sarrasins se tenoient en repos, craignant d'irriter ce prince belliqueux. Mais deux tribus d'Arabes, sorties du désert, vinrent ravager la Cœlésyrie, et firent des courses jusqu'aux murs d'Antioche. Urane, qui en étoit gouverneur, se trouvoit alors à Thessalonique, dont l'empereur lui avoit confié la garde après la mort de Gré-

oire. Il reçut ordre d'aller défendre son gouvernement, t David l'Arianite fut mis à sa place dans Thessalo-ique. Urane, arrivé en Syrie, défit en plusieurs com-ats Cistrinète, chef de ces Arabes, et l'obligea de s'aller acher dans ses déserts.

Les succès de l'année précédente inspiroient à Basile une iouvelle ardeur. Dès les premiers jours du printemps, il etourna en Bulgarie, et assiégea Bidyne, ville forte et iien défendue, qu'il ne prit qu'au bout de huit mois. Pen-lant qu'il étoit occupé à ce siége, Samuel, à la tête d'un orps de troupes légères, alla surprendre Andrinople le our de l'Assomption, pilla la ville et en emporta un iche butin. L'empereur, après avoir enfin pris Bidyne, n répara les fortifications qu'il avoit détruites, et reprit a route de Constantinople par les montagnes de Darda-iie, s'emparant de toutes les places qui se trouvoient sur on passage. Arrivé près de la ville de Scupes, au bord le l'Axius, nommé pour lors *Bardarius*, il aperçut de 'autre côté le camp des Bulgares, qui se croyoient en sûreté à cause de la profondeur du fleuve, extrême-ment grossi par les pluies. Cependant Basile, ayant dé-couvert un gué hors de la vue des ennemis, y fit passer une partie de ses troupes; et le roi bulgare, vivement attaqué lorsqu'il s'y attendoit le moins, n'eut que le temps de se sauver en désordre, laissant à l'ennemi ses tentes et ses bagages. Romain, fils du dernier roi et frère de Borisès, dont nous avons raconté les aventures, commandoit dans Scupes. Il livra cette ville à Basile, dont il reçut en récompense la dignité de patrice et le gouvernement d'Abyde. Après cet heureux succès, l'em-pereur essuya un affront devant le château de Pernic, qu'il attaqua long-temps. Il y perdit grand nombre de soldats. La place étoit imprenable par sa situation, par la force de sa garnison et de ses remparts, et plus encore par la valeur et l'intégrité du commandant, le plus brave et le plus incorruptible de tous les officiers bul-

An. 1002.
Cedr. p. 705, 706.
Zon. t. 2, *p.* 224.

gares. Il repoussa tous les assauts, rejeta toutes les offres que lui fit l'empereur pour le séduire, et l'empereur fut obligé de lever le siége.

Cedr. p. 706, Zon. t. 2, p. 224, 227. Glycas, p. 310, 311. Pagi ad Baron.

Une guerre continuelle épuisoit les finances de Basile, et Basile étoit avare. Le moyen le plus raisonnable pour se tirer d'embarras eût été de faire la paix. Samuel, toujours malheureux, l'eût volontiers acceptée à des conditions avantageuses pour l'empire. Mais l'empereur aimoit la gloire autant que l'argent. Il avoit résolu d'illustrer son règne par la réduction de la Bulgarie. Il usa donc du droit que se font les monarques de satisfaire leurs passions aux dépens de leurs sujets. Il avoit déjà augmenté la taxe par tête; mais cet accroissement accabloit une partie de l'empire, et la rigueur de l'exaction avoit presque tari la source. Pour ne rien perdre au milieu de la misère publique, il s'avisa de rejeter sur les riches le fardeau que les pauvres ne pouvoient plus porter, et par ce moyen, au lieu de soulager les pauvres, il accabla les riches, et réduisit l'empire à une indigence universelle. On dressa des rôles où chaque personne aisée étoit associée à un certain nombre de misérables, pour lesquels elle répondoit et payoit d'avance; et comme en matière d'imposition il n'est besoin que d'un nom honnête pour la rendre légitime en apparence, on qualifia celle-ci d'un nom qui signifioit l'engagement de plusieurs débiteurs qui répondent solidairement l'un pour l'autre. Nous l'appellerons *le tribut du remplacement*. En vain le patriarche Sergius, appuyé des plus honnêtes gens du conseil, lui représenta *que cette exaction étoit inouïe et aussi funeste au prince qu'aux sujets, puisqu'elle aliénoit de lui le cœur de ses peuples, où réside le véritable trésor du souverain; que les répondans en auroient bientôt besoin eux-mêmes, écrasés par la foule des misérables qui pesoient sur eux; qu'un prince ne pouvoit manquer de devenir pauvre quand il vouloit être seul riche dans ses états; que son avidité ressem-*

bloit à la rage de ces malheureux qui dévorent leurs propres membres. Tout ce qu'on put obtenir de Basile, fut de promettre que cet impôt finiroit avec la guerre des Bulgares. Mais il ne tint pas parole. Après avoir goûté du sang de ses peuples, il ne put s'en désaltérer. L'impôt dura tout le temps de son règne, et ne fut pas même aboli par son successeur. Ce prince, illustre par ses victoires, orné de tous les talens et de toutes les grâces qui pouvoient le faire chérir de ses peuples, aima mieux s'en faire redouter; il les traita en tyran. Sans égard aux lois et aux coutumes auxquelles les législateurs même ont donné force de lois, il ne consulta que ses caprices. Plein de mépris pour les sciences et les savans, qu'il regardoit comme des hommes inutiles, il n'employoit dans le conseil et dans le maniement de ses affaires que des gens sans nom comme sans connoissances, auxquels il dictoit des ordres mal conçus et mal digérés. Après avoir rempli son trésor, il en fit fermer les issues et boucher les sources de ces ruisseaux qui font couler dans toutes les veines de l'état la force et la vie. Les gens de guerre n'étoient pas mieux traités que les autres sujets. On dit qu'il laissa en mourant deux cent mille talens d'or en espèces, qui font neuf cents millions de notre monnoie, sans compter une prodigieuse quantité de vases et de meubles précieux, de perles, de pierreries, et qu'après avoir comblé de richesses les magasins de son palais, il fit pratiquer sous terre une sorte de labyrinthe pour y enfouir le reste, se punissant ainsi lui-même de ses exactions injustes, et se rendant par le non-usage aussi misérable que ses sujets qu'il appauvrissoit.

Les historiens de l'empire ne fournissent aucun détail pour les exploits de Basile, en Bulgarie, pendant les douze années suivantes. Ils se contentent de dire qu'il ne cessa point d'y faire la guerre jusqu'à la destruction de ce royaume. Tout cet intervalle se passa sans doute en courses, en ravages, en prises de villes et de châ-

An. 1003.
Lup. protos. Chron. Bar. Du Cange, fam. byz. p. 153, 154, 156. Murat. annal. d'Ital.

t. 5, p. 13, 31, 36, 37. Giann. hist. nap. l. 8, c. 3. Leo ost.

teaux, qui n'ont point mérité de place dans l'histoire. Les écrivains occidentaux nous instruisent de plusieurs faits concernant les affaires des Grecs en Italie, dont nous allons rendre compte. En 1002, les Sarrasins, conduits par un renégat, nommé Fasi, tinrent Bari assiégé depuis le commencement de mai jusqu'au milieu d'octobre. Alors Pierre Orséol, doge de Venise, vint avec une flotte au secours de la ville; et, s'étant joint au catapan Grégoire, il battit les Sarrasins dans une sanglante sortie, et les obligea de lever le siége. Les Grecs possédoient en ce temps-là presque toute la Pouille; ils étoient maîtres d'Ascoli et de toute la côte de la mer Adriatique, excepté de Siponte et du mont Gargan, qui dépendoit de la principauté de Bénévent, mais dont les Sarrasins s'étoient emparés. Les Grecs étoient aussi en possession de la plus grande partie de la Calabre, et conservoient encore la souveraineté, ou du moins quelque autorité sur Naples, Amalfi, Gaëte. C'étoit ce qu'ils appeloient *Lombardie*. Environnés d'ennemis, ils avoient le plus grand intérêt de ménager les naturels du pays; ils les traitoient cependant avec cruauté et insolence, les accablant d'impôts, pillant leurs biens, enlevant leurs femmes et leurs filles. Les Russes et les autres barbares du nord, dont ils avoient grand nombre dans leurs troupes, leur avoient communiqué leurs mœurs. Enfin les habitans de Bari, rebutés de tant de violences et d'injustices, perdirent patience. En l'année 1010, Mel, le plus distingué d'entre eux, leur mit les armes à la main. Les uns le font Lombard d'origine; les autres prétendent qu'il sortoit d'une branche de la famille des Argyres, qui étoit venue de Constantinople s'établir en Italie. Il portoit en effet le surnom d'*Argyre*. C'étoit un homme aussi avisé que vaillant. Il se joignit à Dat, son beau-frère; et tous deux ensemble animèrent leurs concitoyens contre les Grecs. Le catapan Curcuas mourut dans cette conjoncture, et peut-être fut tué

dans la sédition. C'est ce que les chroniqueurs de ce temps-là n'éclaircissent pas. Les habitans de Bari choisirent Mel pour leur chef, et chassèrent les Grecs. L'empereur envoya des troupes commandées par Basile Argyre et par Contoléon, gouverneurs, l'un de Samos, l'autre de Céphallénie. Mel leur livra bataille, et un simple particulier défit entièrement deux généraux de l'empire. Mais, l'année suivante, Basile Argyre, ayant reçu un renfort considérable avec le titre de catapan d'Italie, assiégea Bari. Le peuple, toujours inconstant, après deux mois de siége, traitoit secrètement de se rendre et de livrer Mel aux Grecs. Mel, en ayant eu connoissance, abandonna la ville avec Dat, compagnon inséparable de sa fortune, et se réfugia dans Ascoli, qu'il avoit aussi fait révolter. S'y voyant poursuivi et encore assiégé, il s'enfuit à Bénévent, ensuite à Salerne, enfin à Capoue, toujours rempli du dessein de délivrer sa patrie, et ne cessant d'agir auprès des princes lombards pour les engager à la secourir. Ses lâches compatriotes, pour regagner la bienveillance des Grecs, arrêtèrent sa femme et son fils, et les envoyèrent à Constantinople. Mel n'en devint que plus implacable. Nous le verrons bientôt se venger des Grecs par les armes d'une troupe de héros étrangers, dont la valeur fit dans cette partie de l'Italie une révolution imprévue.

L'Occident commençoit alors à se mettre en mouve- An. 1014.
ment pour la conquête de la Terre-sainte. Les Juifs *Cedr. p. 706.*
occidentaux et les Sarrasins d'Espagne en donnèrent avis *Zon. l. 2, p. 225.*
aux Sarrasins orientaux. Cette nouvelle, portée au calife *Glaber. l. 3, c. 7.*
de Bagdad, fit naître une persécution cruelle. La Mé- *Guill. Tyr.*
sopotamie, la Syrie, l'Egypte, virent de nouveaux mar- *l. 1, c. 6.*
tyrs. La crainte de la mort et l'horreur des tourmens firent grand nombre d'apostats. Aziz, calife d'Egypte, avoit épousé une chrétienne nommée Marie; elle avoit deux [illegible] Aziz fit l'un patriarche de Jérusalem, l'autre d'A[illegible] et du Caire. Hakim, fils et successeur

d'Aziz, qui s'étoit rendu maître de la Syrie, vint à Jérusalem, détruisit l'église du Saint-Sépulcre, fit abattre quantité d'autres églises et monastères, et n'épargna pas même le patriarche son oncle, qui souffrit la mort avec courage. Les chrétiens prirent la fuite et se dispersèrent dans tout l'Orient. Cependant, lorsque ce violent orage fut calmé par le retour de Hakim en Egypte, Marie, sa mère, fit travailler à rebâtir l'église du Saint-Sépulcre des aumônes des fidèles. La reconstruction de cet édifice, continuée par Romain Argyre, ne fut achevée que sous le règne de Constantin Monomaque. Les Juifs, jaloux de l'affluence des pèlerins qui se rendoient de toutes parts à Jérusalem, avoient signalé leur haine dans cette persécution. On s'en vengea dans l'Occident. Les chrétiens, conjurés contre eux, les chassèrent des villes; plusieurs furent massacrés, d'autres noyés, quelques-uns, réduits au désespoir, s'arrachèrent eux-mêmes la vie. L'esprit des croisades, qu'une piété guerrière formoit depuis quelque temps, s'animoit de plus en plus, et préparoit ces fameuses entreprises qui firent pendant deux siècles couler des flots de sang en Syrie, en Palestine, en Egypte. L'Europe entière balançoit déjà pour se jeter sur l'Asie.

Tous les accidens extraordinaires furent regardés, après l'événement, comme ayant été des pronostics de cette grande révolution. Dans l'hiver de l'année 1011, le froid fut si excessif, que la mer fut couverte de glaçons. Au mois de janvier, on ressentit à Constantinople et dans les provinces un tremblement de terre, dont les secousses multipliées durèrent jusque dans le mois de mars. Le 9 de ce mois, il éclata violemment avec un bruit terrible. Plusieurs édifices s'écroulèrent; plusieurs églises furent abattues à Constantinople, et réparées par l'empereur.

Cedr. p. 707, et seqq. La Bulgarie éprouvoit tous les ans les ravages de Basile. Ce prince, toujours armé, attaquoit ce malheu-

reux pays avec une ardeur opiniâtre; et le roi Samuel, quoique plein de valeur et de prudence, épuisé par des efforts continuels, ne pouvoit plus résister à un si puissant ennemi. Sa dernière ressource fut de faire tirer un large fossé, bordé d'une forte palissade, au débouché d'un défilé nommé *Zetunium*, par lequel Basile avoit coutume d'entrer en Bulgarie. Il garnit ce nouveau rempart d'un grand nombre de troupes, et se transporta en personne sur le lieu pour disputer le passage. Basile, y étant arrivé, trouve une forte résistance. Les Bulgares, postés sur la croupe des montagnes, accabloient de pierres et de traits ceux qui s'avançoient au bord du fossé; et l'empereur, désespérant de franchir cet obstacle, songeoit à se retirer. Xiphias, gouverneur de Philippopolis, lui conseilla de ne pas quitter prise, et de faire mine de vouloir forcer le passage: *Donnez-moi seulement*, lui dit-il, *un détachement, et permettez-moi d'exécuter ce que j'ai dans l'esprit; j'espère vous ouvrir bientôt le chemin, pourvu que vous occupiez ici l'ennemi.* L'empereur, qui connoissoit l'intelligence et la valeur de Xiphias, y consentit. Xiphias, à la tête d'un grand corps d'infanterie, tourne une haute montagne qui flanquoit le camp de Samuel du côté du midi, et va tomber par-derrière sur les Bulgares, qui, saisis d'effroi à cette attaque imprévue, abandonnent le retranchement et prennent la fuite. On en fait un massacre horrible. L'empereur passe le fossé, détruit la palissade, et poursuit le reste des ennemis, dont il fait un grand nombre de prisonniers. Samuel se sauve avec peine par la valeur de son fils, et gagne une forteresse voisine. Basile, maître de la campagne, ravage le pays et prend plusieurs places. Mais il ne se crut pas assez fort pour entreprendre le siége de la forteresse où Samuel s'étoit renfermé. C'étoit la meilleure place de la Bulgarie. Il traînoit après lui quinze mille prisonniers qui l'embarrassoient dans sa marche. Pour s'en défaire,

Zon. t. 2, p. 225, 226, 227.
Glycas, p. 310, 311.
Du Cange, fam. p. 315, 316.
Pagi ad Baron.
M. Danville, mém. de l'acad. vol. 31, p. 287, et suiv. de l'histoire.

il usa d'un moyen moins sanglant à la vérité qu'un massacre général, mais aussi barbare, et qui montroit une cruauté froide et réfléchie. Il partagea ces malheureux en compagnies de cent hommes, leur fit crever à tous les deux yeux, à l'exception d'un seul par chaque centaine, auquel il ne fit arracher qu'un œil, afin qu'il servît de guide à ses camarades. Il les renvoya en cet état à Samuel. A ce spectacle déplorable, ce prince, percé d'une douleur mortelle et frappé d'horreur, tomba évanoui, et ne reprit ses sens qu'avec un battement de cœur si violent, qu'il en mourut au bout de deux jours. Il eut pour successeur son fils Romain ou Radomir, nommé aussi Gabriel, né d'une captive de la ville de Larisse, plus fort de corps que son père, mais plus foible de tête. Il ne régna qu'un an, et fut tué à la chasse par le même Ladislas fils d'Aaron, auquel il avoit sauvé la vie.

Pendant que Basile attaquoit le rempart qui fermoit l'entrée de la Bulgarie, Samuel avoit envoyé un de ses principaux officiers nommé Nestorize, avec un grand corps de troupes, pour surprendre Thessalonique. Théophylacte Botaniate, qui commandoit dans cette ville, averti de leur approche, sortit au-devant d'eux avec sa garnison, les tailla en pièces, et alla joindre l'empereur avec un grand butin et beaucoup de prisonniers. Après la défaite de Samuel, l'empereur, parcourant la Bulgarie, prit le chemin de Thessalonique. Mais, sachant que les Bulgares avoient coupé cette route par des tranchées et des palissades, il chargea Théophylacte de lui nettoyer le chemin, et de revenir ensuite lui rendre compte de sa commission. Les Bulgares le laissèrent passer sans opposition; mais, au retour, lorsqu'ils le virent engagé dans ces gorges étroites dont ils avoient fermé les issues, se montrant de part et d'autre sur le penchant des montagnes où ils s'étoient tenus cachés, ils l'accablèrent de pierres et de flèches, sans qu'il pût

faire usage de ses soldats, pressés et entassés les uns sur les autres. Il y resta enseveli avec toute sa troupe.

L'empereur, sensiblement affligé de cette perte, n'osant s'engager plus avant, se retira vers le mont Hémus, où les Bulgares possédoient la forteresse de Mélénic, bâtie sur un roc très-élevé et bordée de précipices. C'étoit une place de refuge, où la crainte avoit rassemblé tous les habitans des campagnes voisines. Ils s'y croyoient en sûreté. En effet, l'empereur, n'espérant pas l'emporter de force, y envoya un de ses chambellans, nommé Serge, pour les engager à se rendre. Cet homme, adroit et persuasif, en vint à bout. L'empereur les traita favorablement, mit garnison dans la place, et se retira dans Mosynople. C'étoit une ville alors considérable, aujourd'hui inconnue, en Macédoine. Ce fut là qu'il apprit la mort de Samuel. Devenu plus hardi par cette nouvelle, il reprit la route de Thessalonique, d'où, ayant traversé une grande partie de la Macédoine, il pénétra jusqu'en Pélagonie, sur la frontière de la Dardanie. Il brûla en chemin un palais des rois bulgares, s'empara de plusieurs châteaux, passa le fleuve Zerna sur des radeaux et des outres enflés, s'arrêta quelques jours à Bodène, et revint le 9 janvier à Thessalonique, d'où il retourna passer le reste de l'hiver à Constantinople.

La garnison de Bodène s'étoit révoltée. Basile vint l'assiéger au commencement du printemps. Les rebelles, qui ne pouvoient tenir long-temps, eurent recours à sa clémence. Il leur pardonna, et les fit transporter au château de Bolère en Thrace. Après avoir fait bâtir deux forteresses pour tenir en bride cette contrée, il se rendit à Thessalonique. Là, Radomir lui députa un Grec, nommé Chirotmère, attaché depuis long-temps au service des rois bulgares, pour lui demander son amitié et lui promettre obéissance. Basile, se défiant de la sincérité de ces offres, se mit en état de forcer ce AN. 1015.

prince à les réaliser. Il fit partir Xiphias et Constantin Diogène, successeur de Théophylacte au gouvernement de Thessalonique, et les envoya dans la Moglène avec des troupes. C'étoit une partie de l'ancienne Emathie, dont Edesse de Macédoine étoit la capitale. Après avoir ravagé le pays, ils mirent le siége devant Edesse. L'empereur s'y rendit en personne. On détourna le cours de la rivière, qui baignoit les murs de la ville, et, après avoir miné la muraille, on mit le feu aux étais; ce qui ouvrit une large brèche. La garnison, se voyant à découvert, se rendit à discrétion. Basile leur accorda la vie, mais la ville fut abandonnée au pillage. Les soldats et les officiers, entre lesquels se trouvoient des seigneurs du plus haut rang, furent transportés en Orient, dans le pays qu'on nommoit alors *Raasparacan;* c'étoit l'ancienne Médie. L'empereur fit brûler un château voisin, qui tenoit lieu de citadelle à la ville d'Edesse.

Cinq jours après, Chiromète revint au camp des Grecs avec une lettre de Ladislas, auquel il s'étoit attaché après l'assassinat de Radomir. Ce prince perfide mandoit à l'empereur qu'étant devenu roi de Bulgarie par le droit de sa naissance, il étoit près d'effectuer les promesses de soumission et d'obéissance que Radomir avoit faites sans avoir intention de les accomplir. L'empereur lui adressa un acte scellé de son sceau, qui contenoit les conditions qu'il exigeoit de lui. Ladislas, à son tour, lui envoya son acte de soumission signé de sa main, et de celles des seigneurs bulgares. Il y eut même un des principaux d'entre eux qui passa au service de l'empereur. Malgré des engagemens si solennels, l'empereur fut averti que Ladislas n'agissoit pas de bonne foi, et qu'il formoit de nouvelles entreprises contre l'empire. Aussitôt Basile, qui avoit repris la route de la Thrace, retourne sur ses pas, ravage tout le pays jusqu'en Pélagonie, fait crever les yeux à tous les Bulgares qui

tombent entre ses mains, et s'avance jusqu'aux murs d'Achride. C'étoit le nom que les Bulgares, maîtres de presque toute la Macédoine, avoient donné à l'ancienne Lychnide. Elle étoit située sur une colline entre Dyrrachium et Thessalonique, près du lac Lychnitès, d'où sort le Drin, qui va se décharger, près du château d'Ilisse, dans la mer Adriatique. Plusieurs auteurs la confondent avec la première Justinienne, qui en étoit éloignée de quarante lieues. Les Bulgares en avoient fait leur capitale; les rois y avoient déposé leur trésor. Basile en ravagea le territoire, et se disposa encore à marcher vers Dyrrachium, dont il craignoit de perdre la possession. Samuel, roi de Bulgarie, avoit donné le gouvernement de Servie et des contrées voisines de Dyrrachium à son gendre Bladimer; et tant que ce seigneur, d'un caractère pacifique et ami de la justice, avoit vécu, cette ville avoit joui du repos. Mais, après l'assassinat de Samuel, Ladislas ayant attiré Bladimer par ses parjures, et l'ayant tué en trahison, Dyrrachium se vit sans cesse attaquée, tantôt par les généraux bulgares, tantôt par Ladislas en personne. L'empereur étoit sur le point de partir pour mettre en sûreté cette ville importante, lorsqu'un contre-temps vint traverser son dessein. Il avoit laissé derrière lui un corps de troupes commandé par deux de ses lieutenans, avec ordre de faire le dégât en Pélagonie. Les Bulgares, sous la conduite d'Ibaze, distingué par sa noblesse et par sa valeur, avoient surpris dans une embuscade et massacré ce détachement sans qu'il en restât un seul homme. Basile, affligé de cette perte, retourna en Pélagonie pour en tirer vengeance. Il poursuivit Ibaze, qui fuyoit devant lui; mais, n'ayant pu l'atteindre, et la saison étant trop avancée pour rien entreprendre, il se retira dans Thessalonique. Pendant le reste de l'année, il employa deux de ses généraux à prendre quelques châteaux. Xiphias

s'avança jusque dans la plaine de Triadize, où il s'empara de toutes les places.

An. 1016. Cedr. p. 710, 711. Du Cange, fam. p. 161.

Basile avoit une étendue de génie capable des plus grands desseins, assez de courage pour les entreprendre, et de vigueur pour les exécuter. Tandis qu'il forçoit les barrières qui resserroient l'empire du côté de l'Occident, il méditoit de l'étendre du côté de l'Orient, et l'on peut dire que, s'il eût trouvé dans ses sujets cette héroïque valeur qui animoit encore les soldats de Trajan, nul empereur n'auroit illustré son règne par de plus brillantes conquêtes. De retour à Constantinople au mois de janvier, il équipa une flotte, et l'envoya en Khazarie (c'est la Crimée d'aujourd'hui) sous le commandement de Bardas Ducas, surnommé Mougus, fils d'Andronic Ducas, qui avoit embrassé le parti de Sclérus. Cet Andronic étoit mort dans la révolte; mais ses fils, après avoir pendant quelque temps suivi son exemple, s'étoient rendus à l'empereur; et ce prince savoit pardonner de si bonne grâce, qu'il n'avoit pas de sujets plus zélés et plus fidèles que ceux qui, après l'avoir offensé, avoient obtenu leur pardon. Sphinge, frère de ce Bladimer que Ladislas avoit fait assassiner, s'étoit mis au service de l'empereur. C'étoit un guerrier habile et vaillant. Ducas, joint avec lui, défit entièrement, dès la première bataille, George Zule, prince de Khazarie, le fit prisonnier, et se rendit maître de tout le pays.

Une partie de l'ancienne Médie, nommée alors *Baasparacan*, appartenoit depuis quelque temps à l'empire. Les conquêtes de Nicéphore, celles de Zimiscès, et les alliances des petits princes qui partageoient ce pays, y avoient donné entrée aux Grecs; ils y possédoient des places, ils y tenoient des garnisons. Mais la Médie supérieure étoit occupée par un prince nommé Sénachérim. Attaqué sans cesse par les Sarrasins, maîtres des contrées voisines, et trop foible pour leur résister, il

prit le parti d'abandonner ses états à l'empire, et de passer en-deçà de l'Euphrate avec sa famille. L'empereur le fit patrice et gouverneur de Cappadoce. En échange de ses domaines, il lui donna en propriété Sébaste, deux autres villes, et de grandes terres. Il envoya le patrice Basile Argyre pour gouverner le Baasparacan. Mais Argyre s'y comporta si mal, qu'il révolta tout le pays, et l'empereur fut obligé de le rappeler. Il lui donna pour successeur Nicéphore Comnène, qui, moitié de gré, moitié de force, vint à bout de soumettre la province.

L'empereur s'étoit réservé la guerre contre les Bulgares. Jamais il ne les perdit de vue jusqu'à leur ruine entière. Xiphias avoit réduit toutes les places du territoire de Triadize, à l'exception du château de Pernic, que l'empereur avoit inutilement attaqué quatorze ans auparavant. Basile y retourna cette année, et le tint assiégé pendant trois mois. Il fut encore obligé de lever le siége, après avoir perdu grand nombre de soldats, et se retira dans Mosynople, où il passa l'hiver.

Au retour du printemps, il rentra en Bulgarie, prit un château très-fort, nommé Long, et y mit le feu. Il envoya David et Diogène en Pélagonie, d'où ils ramenèrent quantité de bétail et de prisonniers. L'empereur fit trois parts du butin; il en donna une aux Russes auxiliaires, qui étoient en grand nombre dans son armée, une autre aux troupes grecques; il se réserva la troisième. Il alla ensuite assiéger Castorie, où il trouva une forte résistance. Pendant ce siége, il apprit que les Patzinaces passoient le Danube pour se joindre aux Bulgares, et que les deux nations réunies se disposoient à se jeter en Thrace. Il décampe aussitôt pour courir à la défense de l'empire. Il emporte en passant plusieurs châteaux, auxquels il met le feu. Trouvant la ville de Bérée en mauvais état, il donne ses ordres pour en réparer les fortifications. Apprenant que les Patzinaces

An. 1017.
Cedr. p. 711, 712.

n'avoient pu s'accorder avec les Bulgares, et qu'ils avoient repassé le Danube, il s'arrête, et s'empare du château de Sétène, dont le roi Samuel avoit fait un magasin pour la subsistance de ses armées. Il y met le feu, après l'avoir abandonné au pillage. Sur la nouvelle que Ladislas venoit à lui, et qu'il n'étoit pas éloigné, il fait partir un détachement de troupes légères pour l'aller reconnoître sous la conduite de Diogène. Le Bulgare, instruit de leur marche, les attendoit en embuscade. L'empereur, averti de ce péril, monte aussitôt à cheval, et, sans donner d'autre ordre que de dire, *quiconque a du cœur me suive*, il court vers l'embuscade. Les coureurs de Ladislas, les voyant venir, retournent à toute bride en criant, *sauvez-vous, c'est l'empereur*. Ce mot porte la terreur dans toute l'armée des Bulgares. Ladislas est le premier à fuir. Diogène les poursuit, en fait un grand carnage, pille le camp ennemi, où il trouve les chevaux et les équipages de Ladislas, qui se retire dans les montagnes. Les frimas de l'hiver, très-rigoureux en ces contrées, ne permirent pas de le poursuivre. L'empereur ramena son armée chargée de butin, et rentra dans Constantinople le 9 janvier.

An. 1018. Cedr. p. 712, et seqq. Zon. t. 2, p. 226, 227. Glycas, p. 311. Du Cange, fam. p. 316, 317. Pagi ad Baron.

Ladislas profita de son éloignement pour attaquer Dyrrachium. Fier du succès de ses crimes, l'affront qu'il venoit de recevoir n'avoit rien rabattu de son audace. Il se flattoit de se voir bientôt maître de cette ville importante, lorsqu'il fut tué dans une sortie. Sa mort offroit à l'empereur une occasion favorable pour achever la conquête de la Bulgarie. Tout y étoit en mouvement; les Bulgares, fatigués d'une guerre sanglante et opiniâtre, qui duroit sans relâche depuis vingt ans, ne voyoient d'autre remède à leurs maux que de se soumettre à l'empereur. *Etoient-ils donc plus libres sous des princes, la plupart affamés des biens et prodigues du sang de leurs peuples, qu'ils ne le seroient en devenant sujets de l'empire?* Basile, instruit de ces

dispositions, en vit bientôt les effets. Dès qu'il eut appris la mort de Ladislas, il se mit en marche. Il n'étoit encore qu'auprès d'Andrinople, que le gouverneur de Pernic vint lui rendre hommage, et lui livrer cette place, qui avoit si long-temps résisté à ses efforts. Il lui remit en même temps trente-cinq châteaux qui dépendoient de son gouvernement. L'empereur, pour attirer les autres Bulgares, le combla d'honneurs, et lui conféra la dignité de patrice. Arrivé à Mosynople, il y reçut des députés de Pélagonie qui lui apportoient la soumission de cette province. A mesure qu'il avançoit, il trouvoit les chemins bordés d'une foule de peuple, qui, se prosternant devant lui avec acclamation, le reconnoissoit pour maître. Tous les gouverneurs venoient lui présenter les clefs de leurs places et remettre leurs prisonniers entre ses mains. Ils recevoient en récompense le titre de patrices. On lui rendit à Serres le patrice Jean, pris autrefois par Samuel, et retenu dans les fers depuis vingt-deux ans à Strumpize. David, archevêque de Bulgarie, apporta une lettre de Marie, veuve de Ladislas, qui promettoit de sortir du pays à certaines conditions. L'empereur fit son entrée dans Achride, capitale du royaume, au milieu des cris de joie de tous les habitans. Il se fit ouvrir les trésors des rois bulgares, dans lesquels il trouva de grandes sommes d'argent, des couronnes de pierreries, des habits précieux, et dix mille livres pesant d'or, dont il fit largesse à ses troupes. Il laissa pour gouverneur Eustathe Daphnomèle avec une forte garnison. S'étant retiré dans son camp hors de la ville, il y vit arriver la veuve de Ladislas, accompagnée d'une nombreuse famille. Basile la reçut avec bonté, mais il lui donna des gardes. Tous les commandans vinrent à la tête de leurs troupes lui prêter serment de fidélité, et changer de maître sans changer de fortune. Pour s'assurer de la ville d'Achride, il fit bâtir deux forteresses; l'une sur une colline qui la com-

mandoit, l'autre dans le lac Lychnite, nommé alors le lac Prespa. Trois fils de Ladislas, n'ayant pas encore perdu l'espérance de recouvrer le royaume paternel, n'avoient pas voulu se joindre à leur mère pour se soumettre à Basile, et s'étoient réfugiés entre les monts Cérauniens. L'empereur envoya des troupes qui les tinrent long-temps assiégés. Ils se rendirent enfin, et reçurent un traitement honorable. Prusien, l'aîné, fut revêtu de la dignité de maître de la milice; les deux autres de celle de patrice.

Tout étoit soumis en Bulgarie, à l'exception de deux braves guerriers, qui, conservant dans leur cœur toute l'ancienne fierté des Bulgares, se tenoient fermes au milieu des ruines de leur nation, et refusoient de plier sous le joug de l'empereur. C'étoient Nicolize et Ibaze, tous deux renommés pour les avantages qu'ils avoient remportés sur les Grecs; Nicolize, pris autrefois dans le château de Serres, et comblé de grâces par l'empereur, qui l'avoit honoré du titre de patrice, mais, plus attaché à ses maîtres naturels qu'à toutes les dignités étrangères, étoit retonrné en Bulgarie, et avoit continué de servir ses princes avec valeur. Dans le désastre de sa patrie, il rassembla ce qu'il put de ses compatriotes, et se retira entre les montagnes pour y attendre une occasion de rétablir l'indépendance de son pays. On le poursuivit dans sa retraite avec des forces supérieures; et bientôt, de ceux qui l'avoient suivi, les uns furent pris, les autres l'abandonnèrent. Se voyant seul et sans ressource, il aima mieux se livrer lui-même, et aller au-devant de la mort, s'il falloit la subir, que de l'attendre ou d'être traîné en esclavage. Il vint de nuit au camp des Grecs, et, s'étant annoncé par son nom, il demanda à être conduit à l'empereur. Basile, irrité du mépris que Nicolize avoit fait de ses faveurs, refusa de le voir, et l'envoya prisonnier à Thessalonique.

Le sort d'Ibaze fut plus malheureux : il s'étoit réfu-

gié sur une montagne de difficile accès, nommée Pronistas, sur le sommet de laquelle s'élevoit une maison de plaisance des rois de Bulgarie, embellie de tous les agrémens d'une délicieuse retraite. Là, rassemblant les fugitifs qui se rendoient auprès de lui, il avoit dessein de recommencer la guerre, et se flattoit même de l'espérance de se faire roi. Sa bravoure, connue par plusieurs exploits, donnoit de l'inquiétude à l'empereur, qui résolut de le désarmer, soit par persuasion, soit par force. Il alla camper au pied de la montagne, et lui écrivit d'abord pour lui représenter la témérité de son entreprise. Ibaze, qui cherchoit à gagner du temps, amusa l'empereur par des réponses équivoques pendant près de deux mois. Basile séchoit d'ennui dans une bicoque voisine, n'osant s'éloigner pour ne pas laisser Ibaze en liberté de soulever la Bulgarie, et ne pouvant le forcer dans un poste si peu accessible. Eustathe, gouverneur d'Achride, entreprit de tirer l'empereur de cet embarras. Ibaze, selon la coutume, avoit invité le voisinage à un grand festin pour le jour de l'Assomption. Eustathe prit avec lui deux de ses domestiques, dont il connoissoit la fidélité et la hardiesse, et se rendit au mont Pronistas la veille de la fête. Arrêté par les sentinelles, il fit dire au Bulgare qu'il étoit venu pour se réjouir avec lui. Ibaze, surpris d'une visite si peu attendue, le reçoit avec joie et l'embrasse avec amitié. Il ne doute pas qu'Eustathe, pour quelque mécontentement, ne vienne s'associer avec lui. Le lendemain, à la sortie des matines, tous les autres étant retirés, Eustathe aborde Ibaze; *j'ai*, lui dit-il, *des choses importantes à vous communiquer, mais il nous faut du secret.* Ibaze écarte ses domestiques, et, prenant Eustathe par la main, il le conduit dans un verger si couvert et si peuplé d'arbres, que la vue n'y pouvoit pénétrer. Eustathe, se trouvant seul avec lui, le saisit au dépourvu, le jette par terre, et, lui appuyant le genou sur la poi-

trine, il lui ferme la bouche, et appelle ses domestiques, qui attendoient le signal. Ils accoururent, et, prêtant main forte à leur maître, ils lient au Bulgare les pieds et les mains, lui arrachent les yeux, et, le laissant par terre en cet état, ils sortent du verger, montent dans une chambre haute, et s'y barricadent, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. On fut bientôt instruit de cet horrible forfait. Tous les gens d'Ibaze, tous les hôtes qui étoient venus à la fête, tout ce qu'il avoit de soldats, accoururent en grand tumulte, armés de toutes sortes d'armes, quelques-uns même de torches ardentes pour mettre le feu à la retraite des assassins. Tout retentissoit des cris confus : *Egorgez, brûlez, assommez; hachez en pièces ces traîtres, ces perfides meurtriers; point de quartier.* Eustathe, désespérant de sa vie, exhorte ses gens à tenir bon tant qu'ils auront une goutte de sang dans les veines; que, puisqu'il falloit mourir, il valoit mieux périr en combattant que de se livrer à la rage d'une multitude furieuse. Cependant, pour tenter encore une dernière ressource, il ouvre une fenêtre; et, s'adressant à cette foule d'assaillans : « Ecoutez (leur dit-il), je ne suis point personnellement ennemi de votre maître; il est Bulgare, je suis Grec, « né loin de ce pays, au fond de l'Asie mineure. Vous « pouvez bien juger que, sans une nécessité indispensable, je ne me serois pas précipité dans un danger « évident. L'empereur m'a donné l'ordre; il m'a fallu « obéir. Vous êtes les maîtres de notre vie; mais vous « la paierez bien cher. Nous nous défendrons jusqu'au « dernier soupir, et plusieurs d'entre vous périront « avant nous. Les autres ne leur survivront pas long-« temps; ils éprouveront toute la colère de l'empereur, « qui, en nous vengeant, se vengera lui-même de votre « rébellion. Il a le bras levé sur vous. L'unique moyen « de suspendre ses coups seroit de vous soumettre, et « d'aller à notre suite annoncer votre obéisance. Prenez

« votre parti; nous avons pris le nôtre. Que ceux qui « s'ennuient de vivre viennent nous attaquer les pre- « miers. » Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et menaçant, glacent d'effroi cette multitude auparavant si ardente; ils se retirent les uns après les autres. Les plus timides confèrent ensemble et se déterminent à la soumission. Ils laissent Eustathe en liberté, et le suivent au camp de l'empereur, auquel on amène le malheureux Ibaze. L'empereur le fait mettre aux fers; et, pour récompenser Eustathe, quoique son action porte le caractère d'une détestable perfidie, il lui donne le gouvernement de Dyrrachium et tous les biens mobiliers d'Ibaze. Il s'occupa le reste de l'année à établir dans la Bulgarie le même ordre que dans les autres provinces de l'empire, et à distribuer des garnisons et des commandemens. Il laissa aux prisonniers bulgares le choix de demeurer dans le pays ou de le suivre à Constantinople, et vint passer l'hiver à Castorie.

Ce fut en ce lieu qu'on lui amena les deux filles de Samuel. Lorsqu'elles lui furent présentées, Marie, veuve de Ladislas, étoit assise à côté de lui. A cette vue, ces deux princesses, saisies de fureur, se jetèrent sur elle pour mettre en pièces la femme du meurtrier de leur frère; et l'empereur eut bien de la peine à l'arracher de leurs mains, leur promettant, pour les apaiser, une fortune conforme à leur naissance. Il envoya Marie à Constantinople, avec le titre de dame d'atour de l'impératrice Hélène. Il employa Xiphias à ruiner plusieurs châteaux de la Servie qui refusoient de se soumettre, et s'approcha lui-même du Danube. Il reçut la soumission du gouverneur bulgare de l'ancienne Singidunum, qui portoit le nom de Belgrade dès le temps de Constantin Porphyrogénète. Ce commandant, par un excès de bassesse, vint en habit d'esclave se jeter à ses pieds, avec les autres officiers de sa garnison. L'empereur, n'ayant plus rien à faire en Bulgarie, résolut de

An. 1019.
Cedr. p. 716, 717.
Zon. t. 2, p. 227.
Glycas, p. 411.
Joël, p. 182.
Gregoras, l. 2, c. 2.
Du Cange, fam. p. 517.
Pagi ad Baron.

retourner à Constantinople en traversant la Grèce, pour considérer par lui-même l'état de ce pays, souvent ravagé par les Bulgares. En passant par *Zetunium*, où Xiphias avoit fait cinq ans auparavant un si grand massacre de troupes de Samuel, il soupira en voyant les monceaux d'ossemens dont la terre étoit couverte ; et, quoiqu'il aimât la guerre, il ne put s'empêcher de gémir sur les funestes effets de ce fléau de l'humanité. Aux Thermopyles, il admira la forte muraille qu'on y avoit élevée pour fermer aux Bulgares l'entrée de l'Achaïe. Arrivé dans Athènes, il alla rendre grâces de sa conquête au souverain arbitre des victoires, dans l'église célèbre de la Sainte-Vierge, qu'il enrichit de magnifiques offrandes. Il passa d'Athènes à Constantinople, où il entra en triomphe par la Porte dorée. Il portoit une couronne d'or, surmontée d'une aigrette de pierreries. Devant son char marchoient la reine Marie, les filles de Samuel, et les autres Bulgares. Ce fut dans les acclamations de ce triomphe qu'il reçut le nom de *Bulgaroctone*, par lequel il est distingué dans l'histoire. S'étant rendu à Sainte-Sophie, il entonna lui-même des hymnes d'actions de grâces, qui furent chantées par tout le peuple. Le patriarche Sergius crut ce moment favorable pour le faire souvenir de la parole qu'il avoit donnée d'abolir, après la guerre terminée, le tribut du *remplacement*, si onéreux à ses sujets; mais il ne fut pas écouté, quoique cette action de justice eût été sans doute plus agréable au père commun de tous les hommes que le vœu bizarre que je vais rapporter. Un auteur de ce temps-là dit que Basile, dans la guerre contre les Bulgares, avoit fait le vœu d'embrasser la vie monastique, s'il la terminoit avec succès, et qu'en conséquence il porta jusqu'à la mort l'habit de moine sous les vêtemens impériaux; qu'il garda la continence, et s'asbtint de vin et de viande, selon la coutume des moines grecs. La Bulgarie se trouvant ainsi réunie à l'empire, l'ancienne antipathie qui

régnoit entre les deux peuples ne s'éteignit pas tout-à-fait. Nous la verrons se réveiller vingt ans après sous le règne de Michel le Paphlagonien. Constantin Monomaque, se défiant toujours de la fidélité des Bulgares, en transporta une partie au-delà du Danube, et reçut à leur place une colonie de Patzinaces. Le pays fut gouverné par des ducs jusqu'au temps d'Isaac l'Ange, contre lequel les Bulgares se révoltèrent, et se donnèrent un roi, comme nous le dirons dans la suite. Peu de temps après le retour de Basile, le patriarche mourut après vingt ans d'épiscopat, et fut remplacé par Eustathe, chef du clergé du palais.

Les Croates, se voyant devenus limitrophes de l'empire par la réduction de la Bulgarie, sentirent bien que leur liberté étoit en danger. Ils aimèrent mieux se donner volontairement que dattendre la conquête. Leurs princes étoient deux frères, qui allèrent se soumettre à l'empereur. Il les dédommagea de la souveraineté qu'ils lui abandonnoient, par des honneurs et des richesses. De tous les pays occupés par les Bulgares, il ne restoit que Sirmium qui n'eût pas encore fléchi sous le joug de l'empire. Un seigneur nommé Sermon en étoit maître. Diogène, qui commandoit dans la province voisine, lui envoya dire *qu'il désiroit avoir avec lui une conférence, pour la sûreté de laquelle il lui donnoit son serment ; qu'il s'agissoit d'affaires très-importantes ; que, s'il lui restoit quelque défiance, il offroit de l'aller trouver au bord de la Save, suivi seulement de trois domestiques ; que Sermon s'y rendroit avec le même cortége.* Le Bulgare y consentit ; et, pendant la conférence, Diogène lui plonge dans le flanc un poignard qu'il avoit tenu caché sous sa robe. Sermon tombe mort ; ses domestiques prennent la fuite. Diogène, qui tenoit près de là des troupes prêtes à le servir, marche en force à Sirmium. La veuve de Sermon, effrayée, se laisse persuader de mettre sa personne et sa ville entre

An. 1020.

Cedr. p. 7??.
Zon. t. 2, p. 227.
Pagi ad Baron.

les mains de l'empereur. Elle est conduite à Constantinople, où l'empereur lui fit épouser un des habitans les plus distingués. Il fit Diogène gouverneur de la place, qui ne lui avoit coûté qu'un parjure et un assassinat : crimes affreux, mais que l'intérêt public justifioit selon la détestable maxime de ce siècle ténébreux.

An. 1021. Cedr. p. 718, 719. Zon. t. 2, p. 227. Joël. p. 182.

Pendant les deux années que Basile se reposa des fatigues d'une guerre si longue et si pénible, il ne demeura pas oisif. Ce prince, estimable s'il n'eût été avare, s'occupa d'ouvrages publics dans lesquels il ne considéroit que l'utilité de ses peuples, et nullement une gloire vaine, encore moins ses plaisirs. Entre autres entreprises, il fit réparer l'aquéduc de Valentinien, et fit venir à Constantinople une grande quantité d'eau, dont cette ville étoit souvent en danger de manquer. Ces deux ans étant écoulés, Basile reprit les armes, qu'il ne pouvoit quitter pour long-temps. George, roi de l'Ibérie septentrionale, et prince des Abasges, ayant rompu le traité qu'il avoit avec l'empire, faisoit des courses dans les provinces voisines. Basile se met en marche à la tête d'une armée, et vole rapidement à l'extrémité orientale du Pont-Euxin. Il laisse à Constantinople Nicéphore Phocas et Nicéphore Xiphias, tous deux braves guerriers; Phocas, fils de ce Bardas Phocas mort en combattant contre l'empereur près d'Abyde; Xiphias, signalé par de glorieux exploits dans la guerre contre les Bulgares. Ces deux capitaines, mécontens de n'être pas employés dans la nouvelle expédition, se retirent de concert en Cappadoce; et, ayant assemblé des troupes, ils déclarent leur révolte. Cette nouvelle jette l'alarme dans l'armée de l'empereur, qui étoit en Abasgie. On disoit que Phocas et Xiphias agissoient d'intelligence avec le prince des Abasges, et que l'armée impériale alloit se voir enfermée entre les ennemis et les rebelles. Pour se tirer de ce danger, l'empereur employa la ruse. Il écrivit séparément aux deux capitaines: il man-

doit à chacun d'eux qu'il le traiteroit avec clémence, s'il trouvoit moyen de le défaire de son camarade. Le courrier avoit ordre de rendre à chacun des deux, à l'insu de l'autre, la lettre qui lui étoit adressée. L'ordre fut exécuté. Phocas, plein de bonne foi et de franchise, fit à son collègue lecture de la sienne; mais Xiphias, moins sincère, qui se repentoit déjà du parti qu'il avoit pris, nia qu'il eût rien reçu de l'empereur; et, dans une conférence qu'il voulut avoir avec Phocas dans un lieu écarté, il le fit assassiner. Ce meurtre dissipa toute l'armée rebelle. L'empereur, instruit du succès de son artifice, envoya Théophylacte, qui se saisit de Xiphias, abandonné de ses troupes, et le conduisit à Constantinople. Il le mit entre les mains de Jean le Protonotaire, qui gouvernoit en l'absence de l'empereur. On laissa la vie au coupable, mais il fut rasé et enfermé dans un monastère de l'île d'Antigonie.

L'empereur, délivré de crainte de la part des rebelles, livra bataille aux Abasges. Leur armée étoit nombreuse, fortifiée des secours de tous les barbares voisins du Caucase. Le combat fut sanglant, et la victoire indécise. Il se livra le 11 septembre une seconde bataille, où les Abasges perdirent Liparite, leur général, et la plus grande partie de leur armée. George se sauva dans les montagnes d'Ibérie, d'où il envoya demander la paix à l'empereur. Il lui cédoit une grande étendue de pays, et donnoit son fils en otage. L'empereur traita ce jeune prince comme s'il fût né dans sa cour; il le fit maître de la milice. De retour à Constantinople, il fit faire le procès à ceux qui avoient trempé dans la révolte. Il se contenta de condamner les coupables à une prison perpétuelle et à la confiscation de leurs biens. Deux seulement furent punis de mort. Le patrice Phersas eut la tête tranchée : il s'étoit déclaré le premier en faveur des rebelles; il avoit tué quatre officiers qui refusoient de prendre le même parti, et avoit, de sa propre main, An. 1022.

coupé la tête à un eunuque de l'empereur. Un chambellan de Basile, convaincu d'avoir voulu l'empoisonner, à la sollicitation de Xiphias, fut exposé aux bêtes, qui le déchirèrent dans l'amphithéâtre.

Elmacin. Une partie de l'Arménie appartenoit à l'empire: l'autre étoit occupée par les Sarrasins. Il falloit traverser ce pays pour arriver en Abasgie. Les Sarrasins avoient bâti une forteresse importante, nommée *la citadelle d'Ibrahim*, qui n'étoit pas éloignée de la route que tenoit l'empereur, lorsque, après sa victoire il retournoit à Constantinople. Une femme arménienne l'en rendit maître. Elle alloit souvent rendre visite à une de ses parentes, qui y étoit détenue prisonnière. Ayant remarqué qu'il y avoit peu de gardes, et que le commandant n'y veilloit pas, il lui vint en pensée d'enlever cette place aux Sarrasins. Elle monta sur le mur, et, s'y étant assise comme pour filer, en s'entretenant avec sa parente, elle en mesura la hauteur par le moyen de son fil. Etant ensuite sortie, elle en instruisit ses parens, et leur persuada de faire des échelles de cette hauteur. Pendant une nuit que le commandant passoit à boire avec ses soldats, les Arméniens escaladent le mur, et n'y trouvant que deux sentinelles, il les précipitent en bas. Ils vont ensuite à la maison du commandant, et le tuent avec ses gardes, ivres ou endormis. Ils crient aussitôt, *vive l'empereur Basile!* A ce cri les musulmans s'enfuient et laissent la place aux Arméniens, qui dépêchent un courrier à l'empereur. Il y vient lui-même, récompense les Arméniens, leur donne un commandant, et fournit la place de vivres, d'armes, et de tout ce qui étoit nécessaire pour la défense.

An. 1023. Le mariage d'Anne avec Volodimir avoit formé une liaison entre les Russes et l'empire. Ils fournissoient grand nombre d'auxiliaires dans toutes les expéditions. Mais, cette princesse étant morte quelque temps après son mari, les liens de cette alliance se relâchèrent, et

Chrysochir, parent de Volodimir, les rompit tout-à-fait. Il vint par la mer Noire à Constantinople, avec huit cents Russes bien armés, offrant ses services à l'empereur. Basile, soupçonnant quelque mauvais dessein, refusa de l'écouter qu'il n'eût désarmé sa troupe. Chrysochir, n'y voulant pas consentir, fit entrer ses barques dans la Propontide, s'approcha d'Abyde, battit le commandant de la côte maritime qui étoit venu au-devant de lui avec une petite flotte, et alla mouiller à Lemnos. Il y fut attaqué par David d'Achride, préfet de Samos, et par Nicéphore Cabasilas, duc de Thessalonique. Obligé de céder à des forces supérieures, il se rendit à certaines conditions, mais elles ne furent pas observées; et, par une insigne perfidie, qui devenoit ordinaire aux Grecs, il fut passé au fil de l'épée avec tous ses soldats.

Les victoires de Basile relevoient l'empire grec, et lui donnoient un nouvel éclat. Eustathe, patriarche de Constantinople, voulut profiter de cette conjoncture pour rétablir l'ancienne prétention de ses prédécesseurs au titre de patriarche œcuménique de l'Orient. Ils le prenoient dans leurs actes; mais l'église d'Occident n'y avoit jamais consenti. Eustathe renouvela ses sollicitations auprès du pape. Il les appuya du crédit de l'empereur et d'une recommandation encore plus puissante; c'étoit celle de l'or. Ce métal corrupteur disposoit de tout à Rome en ce temps-là; il faisoit même les papes. Jean XIX, qui étoit parvenu par cette voie à la papauté, ne se rendit difficile que sur la somme. Tout étoit convenu: on n'étoit plus embarrassé que sur les moyens de cacher la simonie. Mais le secret transpira: toute l'Italie en fut indignée. Le scandale souleva le clergé de France: on écrivit au pape avec force, quoique avec respect; on lui représenta le déshonneur qui en reviendroit au saint-siége. La cour de Rome, n'osant braver ce murmure universel, renvoya sans succès les députés de Constantinople.

An. 1024.

Glaber, l. 4, c. 1.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 59, art. 3.

An. 1025.
Cedr. p. 719.
Zon. t. 2, p. 227.
Manas. p. 122.
Glycas. p. 311.
Joël. p. 182.
Pagi ad Baron.
Oriens chr. t. 1, p. 259.

Basile, en qui la vieillesse n'éteignoit pas l'ardeur martiale, se disposoit à porter la guerre en Sicile; il avoit déjà fait partir Oreste, un de ses eunuques, avec un grand nombre de troupes, et il se préparoit à le suivre, lorsqu'il fut arrêté à Constantinople par une maladie qui le tint au lit le reste de l'année. La mort du patriarche Eustathe précéda de quelques jours celle de l'empereur; et ce prince eut encore le temps de lui donner un successeur. Ce fut Alexis, abbé de Stude, en qui Basile avoit une confiance particulière. Comme cet abbé lui apportoit le chef de saint Jean-Baptiste pour lui procurer par cette sainte relique quelque soulagement à ses maux, Basile le nomma patriarche, et chargea Jean le Protonotaire, d'installer sur-le-champ le nouveau prélat. Le soir même de ce jour, sur la fin de décembre, il expira dans sa soixante-huitième année. Il avoit régné soixante-trois ans, douze et demi avec Nicéphore et Zimiscès, plus de cinquante seul avec son frère Constantin, qui ne partagea jamais avec lui que le nom d'empereur. Il avoit appris à vaincre dès son premier âge par les exemples de deux guerriers, usurpateurs généreux, qui, enlevant à son enfance la puissance impériale, lui avoient conservé, et même augmenté l'empire. Devenu seul maître, après avoir eu le courage de se défaire d'un ministre impérieux, tous ses talens se développèrent. Libertin dans sa jeunesse, dès qu'il eut goûté de la gloire des armes, cette passion étouffa toutes les autres. Grand capitaine, on lui auroit pardonné tout le sang que son humeur guerrière fit verser à ses sujets, s'il ne les eût rendus malheureux par la dureté des impositions; crime irrémissible dans les souverains, et que nul exploit, nulle vertu même ne peut faire oublier. Dévot à la manière de son siècle, il donna grand crédit au clergé. Ce fut à la sollicitation des moines et des ecclésiastiques qu'il révoqua la loi de Nicéphore, qui, pour borner les acquisitions immenses du clergé, défendoit

de bâtir de nouveaux monastères et de léguer des fonds aux églises. Le clergé lui persuada que cette loi étoit la source de tous les maux de l'empire. Il avoit choisi pour sa sépulture l'église de Saint-Jean l'évangéliste, dans l'Hebdome; ce qui fut exécuté.

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

CONSTANTIN VIII. ROMAIN III, DIT ARGYRE OU ARGYROPULE. MICHEL IV, DIT LE PAPHLAGONIEN.

AN. 1026. *Cedr. p. 719, 720, 721. Zon. t. 2, p. 227, 228. Manas. p. 122, 123. Glycas, p. 311. Du Cange, Fam. p. 151, 153. Pagi ad Baron.*

CONSTANTIN, âgé de soixante-cinq ans, se voyoit seul maître de l'empire. Quoiqu'il régnât depuis cinquante ans, il n'avoit nulle idée de gouvernement, nulle connoissance ni des affaires ni de la guerre. Abandonnant tous les soins à son frère, il ne s'étoit livré qu'à ses plaisirs. Les femmes, la table, le jeu, le théâtre, la chasse avoient fait toute l'occupation de sa vie. Accoutumé à une musique voluptueuse, le son guerrier de la trompette lui inspiroit de l'effroi, et, quoiqu'il fût de grande taille et d'un corps robuste, il ne pouvoit supporter le poids d'une armure. Il eût été trop tard d'apprendre ce qu'il ignoroit; il prit le parti de continuer de vivre comme il avoit vécu et de laisser à d'autres le soin des affaires. Mais il ne sut pas mieux choisir ses ministres qu'il ne savoit s'en passer. Au lieu de mettre en place des hommes estimables par leur naissance, leur vertu, leur expérience, il prodigua les dignités de l'empire aux compagnons de ses débauches, à des barbares, à des eunuques sans foi et sans honneur, qui n'étoient connus que par leurs crimes. Nicolas, son premier valet de chambre, fut nommé grand-chambellan et commandant-général des troupes de sa maison; Nicéphore, qui avoit tenu le second rang entre ses valets, devint

grand-maître de la garde-robe; Siméon, le troisième, eut la charge de capitaine de la garde de nuit, et paroît avoir été le plus avant dans la confiance du prince. Tous les trois furent décorés du titre de *proëdres*, c'est-à-dire présidens. Eustathe, qui avoit rampé entre les bas-officiers de son palais, se vit à la tête de la garde étrangère; l'eunuque Spondyle fut fait duc d'Antioche; et Nicétas, né dans les montagnes de Pisidie, duc d'Ibérie: c'étoient deux scélérats, décriés pour leur méchanceté. Ces misérables, portant dans toutes les affaires le désordre et la confusion, pensèrent renverser l'empire, que les derniers princes avoient relevé et rendu redoutable aux nations voisines. Incapables de faire respecter leur maître par la force des armes, ils le rendirent tributaire des barbares, et les dépenses qu'il fallut faire pour acheter la paix, pour fournir aux débauches du prince, à ses prodigalités mal placées, et au pillage de ses ministres, consumèrent en moins de trois ans les immenses trésors qu'avoit accumulés Basile. Tout avare qu'étoit Basile, il donnoit du temps à ceux qui n'étoient pas en état de payer au terme marqué. Lorsqu'il mourut, il lui étoit dû deux années de taxe. Constantin, dès la première année de son règne, exigea ces arrérages avec rigueur, et n'accorda jamais de délai; en sorte que pendant les trois ans qu'il régna, il tira le tribut de cinq années; ce qui acheva de ruiner les habitans de l'empire, sans enrichir le prince, à qui ces sommes échappoient dès qu'elles étoient recueillies.

Le premier usage qu'il fit de l'autorité souveraine, fut de punir ceux qui, sous le règne de son frère, n'avoient pas encensé ses vices. Ses ministres, armés de son pouvoir, s'en servirent pour écraser ceux qu'ils haïssoient. Les personnages les plus illustres furent la victime de ses vengeances. On en fit périr plusieurs; la plupart eurent les yeux crevés, et c'est ce qu'on appeloit la *divine clémence* de l'empereur. Ce fut le traitement

qu'éprouva le patrice Constantin, fils du célèbre Burzès, parce qu'il avoit plusieurs fois averti Basile des actions basses et honteuses de son frère. Nicéphore Comnène, généralement estimé pour sa vertu et sa valeur, gouvernoit le Baasparacan. A son arrivée dans cette province, trouvant des soldats sans courage, qui ne savoient que fuir devant les Sarrasins, il fit tant par les reproches, par la bonne discipline, par les sentimens d'honneur qu'il sut leur inspirer, qu'il les fit rougir de leur lâcheté. Il les engagea même à promettre par un écrit signé de leur main, et par un serment accompagné d'imprécations terribles, qu'ils le serviroient fidèlement et ne l'abandonneroient jamais dans les batailles. Cette précaution innocente, qui ne tendoit qu'à lier plus fortement les soldats à leur devoir, fut présentée à l'empereur comme une conspiration contre sa personne, où Comnène faisoit entrer toute l'armée. Il le rappela, le fit condamner comme criminel de lèse-majesté, et le punit de la perte de la vue. Il fit accuser du même crime et punir du même supplice plusieurs officiers distingués et aussi innocens que Comnène, entre autres, le patrice Bardas, petit-fils de Bardas Phocas. Le patrice Basile, fils de Romain Sclérus, et petit-fils du célèbre Bardas Sclérus, avoit épousé la sœur de Romain Argyre, et ce mariage lui donnoit une grande considération. Il prit querelle avec le Bulgare Prusien, fils de Ladislas, gouverneur de Galatie; ils en vinrent à se battre, et c'est le premier duel dont il soit parlé dans l'histoire de l'empire. Cette fureur n'avoit jusqu'alors été connue que des peuples barbares. L'empereur se comporta sagement en cette rencontre; il les exila tous deux dans deux îles de la Propontide. Mais peu de temps après il fit aveugler Sclérus, qu'on accusoit sans preuve d'avoir voulu se sauver du lieu de son exil. Prusien courut le même risque, et eut le bonheur d'échapper à la cruauté du prince. En cette année 1026, Othon Orséol, doge de Venise, déposé par une faction puis-

sante, fut exilé à Constantinople. Cinq ans après, on le rappela, pour renvoyer à sa place Pierre Barbolan, qui lui succédoit dans son exil comme il lui avoit succédé dans sa dignité. Mais Orséol mourut avant que de retourner dans sa patrie.

Les provinces abandonnées à l'avidité des gouverneurs, qui partageoient leur proie avec les ministres, n'avoient aucune justice à espérer de l'empereur. Naupacte, aujourd'hui Lépante en Etolie, avoit pour gouverneur George, qu'on appeloit par dérision *Morogeorge*, c'est-à-dire George l'extravagant. Les habitans, ne pouvant suffire aux exactions continuelles de ce tyran, se révoltèrent contre lui, le tuèrent et pillèrent ses biens. L'empereur, non content de punir les auteurs du meurtre, fit arracher les yeux à l'évêque de la ville, qui n'avoit eu aucune part à la sédition. Les Patzinaces, étant entrés en Bulgarie, portèrent de toutes parts le ravage, et taillèrent en pièces les troupes employées à la garde du pays. Diogène, gouverneur de Sirmium, eut ordre de passer en Bulgarie. Il donna la chasse à ces pillards, les défit en bataille rangée, et les obligea de repasser le Danube. Une flotte de Sarrasins vint insulter les Cyclades; George Théodorocane, gouverneur de Samos, joint à celui de Chio, nommé Bériboës, alla les attaquer, prit douze vaisseaux, et dissipa le reste. AN. 1027.

Constantin n'eut aucune part à ces exploits. Renfermé dans le cercle de ses plaisirs, il n'apprenoit ce qui se passoit dans les diverses parties de l'empire que comme des nouvelles peu intéressantes et tout-à-fait étrangères à sa personne. Enfin ce vieillard imbécille tomba malade le 9 novembre de la troisième année de son règne. Epuisé par ses débauches, il fut aussitôt désespéré des médecins. N'ayant point d'enfans mâles, on l'avertit de songer à se donner un successeur. Il jeta d'abord les yeux sur Constantin Dalassène, qui étoit alors sur ses terres, dans la petite Arménie. Il lui députa Ergo- AN. 1028. *Cedr. p. 722. Zon. t. 2, p. 229. Manas. p. 123. Glycas, p. 311, 312. Joël. p. 182. Leo. ost. l. 2, c. 38. Du Cange, fam. p. 156. Pagi ad Baron.*

dote, le plus fidèle de ses eunuques, pour lui ordonner de se rendre au plus tôt à Constantinople. Le dessein de l'empereur étoit de lui faire épouser une de ses filles et de le nommer César. C'étoit le meilleur choix qu'il pouvoit faire; aussi n'eut-il pas d'exécution. Plus Dalassène étoit capable de régner, moins il plaisoit aux ministres. Siméon, ami du patrice Romain Argyre, fit changer de pensée à l'empereur. On dépêcha un courrier pour ordonner à Dalassène de retourner sur ses pas, sans avancer plus loin, au moment qu'il recevroit l'ordre. On amène Romain au lit de l'empereur, qui lui offre le titre de César avec une de ses filles. Romain étoit marié; et comme il paroissoit balancer sur une proposition si imprévue, le vieillard, encore dur et féroce au lit de la mort : *Je vous laisse le choix*, lui dit-il, *de perdre les yeux ou d'accepter ma fille et l'empire. Consultez-vous, et rendez-moi réponse avant la fin du jour.* Romain, de retour en sa maison, paroissoit disposé à sacrifier ses yeux plutôt qu'une épouse tendrement aimée. Mais Hélène, se jetant à ses pieds et fondant en larmes, le conjura de consentir à leur séparation; et, pour le déterminer, elle se fit couper les cheveux en sa présence, et prit l'habit monastique: *plus heureuse*, disoit-elle, *de sauver les yeux et peut-être la vie à son époux, que de partager avec lui la couronne impériale.* Eudocie s'étant enfermée dans un cloître, il ne restoit à Constantin que deux filles, Zoé et Théodora. C'étoit à Théodora, la plus jeune, que ce prince destinoit l'empire, et elle en étoit la plus digne. Mais elle refusa d'épouser un homme dont la femme vivoit encore. Zoé, plus ambitieuse et moins délicate sur l'observation des lois et des bienséances, accepta volontiers le parti; elle avoit déjà quarante-huit ans, et brûloit encore des feux de la jeunesse, que l'âge ne put jamais éteindre, comme on le verra dans la suite. Ceux des courtisans qui vouloient rompre le projet de ce mariage prétendoient qu'il y avoit parenté entre

Romain et Zoé, apparemment du côté d'Hélène, mère de la princesse. L'examen de cette difficulté fut renvoyé au patriarche et au clergé, qui prononcèrent qu'il n'y avoit nulle raison d'empêchement. Les noces furent célébrées sans délai, et Romain couronné empereur. Cette importante affaire fut résolue et terminée dans les trois derniers jours de la vie de Constantin. Il mourut le 12 novembre, à l'âge de soixante-huit ans, après avoir régné seul trois ans moins un mois. Sa femme Hélène se retira dans un monastère, où elle vécut encore quatre ans.

Le nouvel empereur apportoit sur le trône cet extérieur avantageux qui impose au peuple, et lui fait concevoir de hautes espérances. Il étoit grand, bien fait, et d'un air majestueux. Il ne manquoit pas d'éloquence. Il avoit cette teinture des lettres qui sied à un souverain quand il ne s'en pique pas. Mais la vanité déparoit toutes les bonnes qualités d'Argyre. Il se croyoit grand guerrier, profond littérateur, et se flattoit de réunir en sa personne Auguste, Antonin et Marc-Aurèle. Cependant il ne fit jamais preuve de capacité ni de valeur dans la guerre, et il n'eut des lettres qu'une connoissance très-superficielle ; aussi n'y avoit-il alors, même parmi les Grecs, que très-peu de savans. Le savoir se bornoit à la lecture de quelques ouvrages d'Aristote et de Platon, qu'ils n'entendoient guère ; raisonneurs éternels, sans dialectique, leurs disputes s'évaporoient en subtilités frivoles ; féconds en questions sur l'Ecriture sainte, ils n'en savoient résoudre solidement aucune. Tel est le portrait que fait de ses contemporains Michel Psellus, l'homme le plus instruit de son siècle. *Manas. p. 123. Pagi ex Psel.*

Je ne sais pourquoi Guillaume de Tyr donne à Romain Argyre le surnom d'*Hiérapolitain*. Sa famille, peut-être originaire d'Hiérapolis, étoit illustre à Constantinople dès le temps de Michel, fils de Théophile. Le nom d'*Argyropule* que lui donne Zonaras, ne si- *An. 1029. Cedr. p. 722, 723, 724. Zon. t. 2, p. 229, 230. Glycas, p. 312.*

Joël. p. 182. Guill. Tyr. l. 1, c. 6.

gnifie que *fils d'Argyre*, selon le langage grec de ce temps-là, déjà fort altéré dans la bouche du peuple. Il commença son règne par soulager ses sujets, que les deux derniers empereurs avoient réduits à la misère. Comme il avoit été économe de Sainte-Sophie, il savoit que le clergé de cette grande église n'avoit pas de quoi subsister : les rétributions annuelles furent augmentées de quatre-vingt livres d'or qui se tiroient du trésor impérial. Il étendit sa libéralité à tout l'empire en abolissant le tribut du remplacement, qui faisoit maudire la mémoire de Basile. Il fit tirer des prisons ceux qui n'étoient enfermés que pour dettes; et, non moins juste que généreux, en leur remettant ce qu'ils devoient au prince, il paya ce qu'ils devoient aux particuliers. Les prisonniers qui étoient entre les mains des Patzinaces furent rachetés. Les siéges d'Ephèse, de Cyzique et d'Euchaïtes étoient vacans; ils furent remplis par des prélats vertueux et savans. Jean le Protonotaire, qui avoit été ministre de Basile, las de la cour et des grandeurs, avoit embrassé l'état monastique; Romain le tira du cloître, le fit syncelle du patriarche, et le chargea de veiller sur la conduite de Théodora. Il n'aimoit pas cette princesse et la soupçonnoit sans raison de quelque engagement secret, parce qu'elle avoit refusé de l'épouser. Les indigens, et surtout les personnes consacrées à Dieu, trouvoient dans sa charité une ressource assurée. Il répandit de grandes aumônes pour le salut de l'âme de Constantin son beau-père, et se fit un devoir de dédommager par des places honorables et par des libéralités ceux que ce prince avoit maltraités. Basile Sclérus, son beau-frère, avoit été justement exilé, injustement aveuglé; il le fit maître du palais. Xiphias, relégué par Basile dans l'île d'Antigonie, étoit enfermé dans un monastère : sa rébellion auroit sans doute mérité un traitement plus rigoureux. Cependant, en considération des services signalés qu'il avoit rendus à l'état

dans la guerre des Bulgares, Romain le rappela. Mais Xiphias, de retour à Constantinople, se retira volontairement dans le monastère de Stude. Il avoit trouvé plus de paix et de douceur dans le silence du cloître que dans le tumulte de la cour et des armées.

Tant d'actions de bonté et de clémence devoient attacher au nouveau prince le cœur de tous ses sujets. Mais la clémence et la bonté ont l'air de foiblesse lorsqu'elles ne sont pas soutenues dans un souverain par un caractère de vigueur et de force qui concilie le respect. Il paroît que les bienfaits de Romain ne le mirent pas à couvert du mépris. Dès la première année de son règne il se forma contre lui deux conjurations. Prusien le Bulgare fut accusé d'aspirer à l'empire. On prétendit que Théodora étoit complice. Il fut arrêté et mis en prison dans un monastère. On instruisit son procès, et, sur les preuves qui en résultèrent contre lui, mais à la décharge de Théodora, il fut condamné à perdre les yeux et enfermé dans un cloître. Marie, sa mère, qui avoit eu l'emploi de dame d'atour auprès de l'impératrice Hélène, fut chassée de Constantinople. A peine cette conspiration étoit-elle étouffée, qu'on en découvrit une autre plus dangereuse. Constantin Diogène étoit comblé d'honneurs; il avoit épousé la fille de Pulchérie, sœur de l'empereur, et avoit été transféré du gouvernement de Sirmium à celui de Thessalonique, qui lui donnoit le titre de duc et le commandement de la Macédoine, de la Bulgarie et de toute la Grèce. Oreste le fit secrètement accuser de complot contre le prince. Pour rompre ses mesures, on l'éloigna d'abord de sa province, et on le fit passer en Lydie avec le titre de commandant, afin de lui ôter tout soupçon. Après des informations secrètes, on le crut coupable; il fut amené à Constantinople et enfermé dans une tour. On le transféra quelque temps après au monastère de Stude, où il fut obligé de prendre l'habit de moine. Ses complices étoient les personnages les

plus distingués de l'empire, Jean, autrefois protonotaire, alors syncelle, Eustathe Daphnomèle, gouverneur d'Achride, deux petit-fils de Burzès, et de plusieurs autres de même rang. Ils furent fouettés publiquement, promenés par toute la ville, et bannis. On enveloppa encore dans la même accusation l'infortunée Théodora, qui fut chassée du palais et reléguée dans une maison à l'extrémité de la ville. D'après l'idée que l'histoire nous donne du caractère de Zoé et de Théodora, je crois pouvoir soupçonner que Zoé cherchoit à faire périr sa sœur, dont la vertu et les grâces allumoient sa jalousie, et qu'elle trouvoit assez de calomniateurs pour l'impliquer dans toutes les conjurations. Il n'étoit pas difficile de la rendre coupable aux yeux de Romain. Le dernier jour d'octobre, les Sarrasins battirent sur les côtes de Syrie la flotte commandée par Spondyle, gouverneur d'Antioche, aussi mauvais guerrier que méchant homme.

Il y avoit trois ans que Basile, ayant terminé la guerre de Bulgarie, avoit envoyé l'eunuque Oreste en Sicile avec des troupes, à dessein de le suivre incessamment et de chasser les Sarrasins de cette île importante. La maladie dont il fut attaqué dans cette conjoncture et qui dura jusqu'à sa mort, le retint à Constantinople. Oreste, qui attendoit l'empereur en Italie, ayant appris sa maladie et sa mort, revint à Constantinople sans avoir rien entrepris. Constantin, la dernière année de son règne, voulant suivre le projet de son frère, fit partir Andronic avec une nombreuse armée composée des troupes de tous les peuples barbares qui fournissoient des secours à l'empire. Andronic prit Rhége, où il passa l'hiver. Mais il n'eut pas le même succès en Sicile. Ses soldats, sans discipline, se livrant à la débauche, et se remplissant sans discrétion des vins et des fruits de ce pays, furent affligés de dysenteries qui, en peu de temps, en emportèrent plus qu'il n'en auroit péri dans une san-

glante bataille. Ce fut en cet état qu'ils furent attaqués par les Sarrasins, qui en firent un grand carnage. Andronic fut trop heureux de se rembarquer et de regagner l'Italie.

Des pluies continuelles, depuis la fin d'octobre jusqu'au mois de mars, firent déborder toutes les rivières et inondèrent les terres, où les eaux séjournèrent si longtemps, que toutes les semences périrent, et presque tous les animaux. Il s'ensuivit une famine universelle. Les malheurs publics éveillèrent la superstition. On crut entendre, en Lydie, au pied du mont Cuzinas, sur le bord d'une fontaine, une voix lamentable, comme d'une femme, qui, pleurant et sanglotant, crioit sans cesse jour et nuit, *malheur! malheur!* ce qui dura depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin. Lorsqu'on approchoit pour voir d'où partoient ces gémissemens et ces cris, la voix, dit-on, s'éloignoit et se faisoit entendre d'ailleurs. Ce prodige, débité par les gens du pays, trouva croyance dans tout l'empire. Après l'événement, on s'imagina qu'il annonçoit le malheur qui arriva vers ce temps-là en Célésyrie. AN. 1030.

Nicéphore avoit reconquis une grande partie de la Syrie et de la Phénicie. Zimiscès avoit remporté de nouveaux avantages sur les Sarrasins, et, par la valeur de ces deux princes guerriers, les bornes de l'empire s'étendoient jusqu'à Damas. Basile avoit fait une excursion en Syrie, et ce prince belliqueux étoit capable d'en achever la conquête, si, après les guerres civiles qui occupèrent les commencemens de son règne, il n'eût porté tous ses efforts sur la Bulgarie. La réputation de ses armes avoit contenu les Sarrasins; mais, après sa mort, le mépris que méritoit son successeur réveilla leur hardiesse; ils se remirent en possession des villes d'Orient qu'on leur avoit enlevées, et taillèrent en pièces les garnisons. L'émir d'Alep inquiétoit Antioche et les environs par des courses continuelles. Constantin

Cedr. p. 724, et seqq. Zon. t. 2, p. 230, 231. Glycas, p. 312.

vivoit encore, lorsque Spondyle, gouverneur de cette ville, aussi présomptueux qu'ignorant, se mit en tête de faire un grand exploit. Il marcha contre l'émir, fut battu, et s'enfuit honteusement. Il n'avoit pas plus de prudence que d'habileté militaire. Un Arabe, nommé Musaraphe, étoit depuis long-temps prisonnier dans Antioche. Ayant reconnu combien il étoit facile d'en faire accroire au gouverneur, il entreprit de se tirer des fers et de servir en même temps ses compatriotes. Il fait dire à Spondyle qu'il a conçu le projet le plus infaillible pour mettre les Grecs en état de repousser tous les efforts des Sarrasins. Spondyle l'ayant fait venir, l'Arabe lui montre une colline qui domine sur la plaine: *Voyez-vous*, lui dit-il, *cette éminence? il ne s'agit que d'y construire un fort, et si vous en confiez la garde à un homme de cœur, vous ne verrez plus les Sarrasins aux portes d'Antioche. Si ce poste semble trop périlleux, je m'offre à le maintenir. Il ne me manque que la liberté pour être aussi fidèlement attaché au service de l'empire que le plus zélé de tous les Grecs.* Le trop crédule Spondyle l'embrasse avec transport, le délivre de ses fers, fait aussitôt construire le fort qu'il nomme *Ménic*, et y place une garnison de mille hommes sous le commandement de Musaraphe. A peine l'Arabe y est-il établi, qu'il fait savoir à l'émir de Tripoli et à Tusber, général des troupes de l'Egypte, que le fort est à eux, et qu'il les attend pour les en rendre maîtres. Sur cet avis, ils approchent en diligence, et sont bientôt dans la place, dont ils massacrent la garnison. Ce poste leur donna une grande supériorité, et, depuis ce moment, les Sarrasins ne cessèrent de faire tous les jours de nouvelles entreprises en Syrie.

Romain, ayant rappelé Spondyle, envoya pour lui succéder Constantin Carantène, un de ses beaux-frères, et le suivit bientôt pour aller en personne combattre les Sarrasins. Il n'étoit encore qu'à Philomélium

en Phrygie, aujourd'hui Filgoun en Caramanie, lorsqu'il vit arriver des ambassadeurs d'Alep qui lui apportoient des présens et lui demandoient pardon, lui promettant de lui payer fidèlement à l'avenir le tribut annuel auquel ils s'étoient engagés sous le règne de Nicéphore. Les officiers les plus distingués et les plus habiles conseilloient à l'empereur d'accepter leur soumission, et de ne pas hasarder son armée à périr en Syrie pendant les chaleurs de l'été, *que toutes les sources y tarissoient en cette saison; qu'il ne pourroit tenir contre des Arabes presque nus, qui supportoient facilement des ardeurs intolérables à des troupes pesamment armées*. Romain n'écouta point ces sages conseils. Jaloux de la gloire de Nicéphore et de Zimiscès, et se flattant d'une capacité encore supérieure, il entra en Syrie, et alla camper près d'Azaz, à deux journées d'Alep. Il envoie Léon Chœrosphacte, commandant des gardes de nuit, avec sa troupe, reconnoître l'ennemi et choisir un lieu propre au campement du lendemain. Dès que Léon est assez éloigné du gros de l'armée pour ne pouvoir être secouru, les Arabes, dispersés dans la plaine, fondent sur lui de toutes parts, l'enveloppent, et l'accablent de leur nombre. Ils vont ensuite se poster en embuscade autour du camp des Grecs, massacrent tous ceux qui en sortent pour aller chercher de l'eau et du fourrage; en sorte que les hommes et les chevaux mouroient de soif ou périssoient par l'épée des ennemis. Pour les écarter, Constantin Dalassène sort sur eux avec un grand corps de cavalerie. Mais les Arabes, montés sur des chevaux aussi vites que les aigles, attaquant tout à la fois en tête, en queue, fuyant, revenant sans cesse, hachent en pièces hommes et chevaux, et obligent Dalassène de prendre la fuite, laissant sur la place une grande partie de ses cavaliers, et ramenant les autres sanglans et défigurés par d'horribles blessures. Cette vue jette l'effroi dans le camp, tandis que le suc-

cès enhardit les ennemis. Ils accourent aux retranchemens avec de grands cris; et comme ils paroissoient en plus grand nombre qu'ils ne l'étoient en effet, parce que, dispersés sans ordre autour du camp, on les voyoit de toutes parts arracher les palissades, toute l'armée prend la fuite avec épouvante; l'empereur, saisi d'effroi jusqu'à ne plus se reconnoître, et abandonné de ses gardes, eût été pris, si un cavalier ne l'eût enlevé sur son cheval et ne l'eût sauvé du carnage. Les Grecs fuyoient sans ordre, et les Arabes, étonnés eux-mêmes de la terreur qu'ils inspiroient, ne les poursuivirent pas. Ils se jetèrent dans le camp, où ils trouvèrent encore quelques officiers que la maladie ou les blessures avoient retenus. Ils les firent prisonniers, pillèrent le camp, et surtout la tente de l'empereur, dont le luxe et la magnificence revinrent alors à leur véritable usage, qui est d'enrichir l'ennemi. Après avoir chargé tout le butin sur leurs chameaux, ils disparurent aussi rapidement qu'ils étoient venus.

C'étoit le neuvième d'août, et la chaleur étoit extrême. Les fuyards, s'étant ralliés après la retraite des ennemis, prennent ensemble le chemin d'Antioche. L'empereur marchoit au milieu d'eux, et voyoit tomber autour de lui quantité de ses officiers et de ses soldats, les uns mourant de soif, les autres tourmentés de violentes coliques pour avoir bu de mauvaises eaux. On commençoit à découvrir Antioche, lorsque les ennemis reparurent et vinrent de nouveau fondre sur cette malheureuse armée. Elle étoit déjà vaincue. Tout fuit; les uns sont pris sans se défendre; les autres tombent et sont écrasés sous les pieds des chevaux. L'empereur n'eût pas échappé cette seconde fois, sans la valeur qui se ranima dans le cœur de ses gardes. Se reprochant de l'avoir abandonné une fois, ils le couvrent de leurs corps, et, combattant avec fureur pour effacer leur honte, ils le conduisent enfin dans Antioche. En cette rencontre, un

eunuque de la chambre du prince fit voir combien il eût été facile de vaincre ces Arabes, et le succès de son courage fit rougir tous les officiers de l'armée. Voyant les ennemis piller ses bagages et emmener ses valets, il court à eux de toute la vitesse de son cheval, en abat plusieurs, écarte les autres à coups de sabre, regagne ses équipages, et revient triomphant avec ses valets.

C'est surtout dans les désastres publics que les hommes de cœur se font connoître. On les distingue mieux, parce qu'ils restent debout quand tout tombe autour d'eux. Huit cents Arabes, qui retournoient après la défaite de l'armée impériale, fiers de leur victoire et chargés de butin, arrivèrent au soir devant une petite ville encore occupée par les Grecs, que Cédrène nomme *Teluch*. Un officier, inconnu jusqu'alors, nommé George Maniacès, y commandoit. Ils s'arrêtèrent et envoyèrent dire au commandant que, l'empereur étant pris et son armée entièrement défaite, il eût à sortir de la place; que, s'il partoit sur-le-champ, on le laisseroit aller avec sa garnison et ses bagages; mais que, s'il attendoit jusqu'au jour, on ne lui feroit point de quartier. Maniacès répondit qu'il étoit prêt à obéir, mais qu'il les prioit de lui accorder la nuit pour recueillir ses équipages; et, afin de les mieux tromper, il leur envoie quantité de vins et de rafraîchissemens, pour les désennuyer, disoit-il, et les refaire de leur fatigue. Les Arabes reçoivent ces présens comme les prémices de leur butin; ils se livrent à la joie, et passent la nuit à boire, bien assurés qu'au point du jour ils seront maîtres de tout le reste. Lorsque Maniacès sut qu'ils étoient ivres, et la plupart endormis, il sort avec sa petite garnison, et en fait un massacre général. Il trouva dans leur camp deux cent quatre-vingts chameaux chargés des dépouilles de l'armée grecque; il les fit conduire à l'empereur, qui, ne s'étant arrêté qu'une nuit dans Antioche, étoit déjà retourné en Cappadoce. Pour adoucir un peu le chagrin

du prince par une plaisanterie militaire, il lui envoya en même temps le nez et les oreilles des Arabes tués en cette occasion. L'empereur, pour récompenser son courage, lui donna le gouvernement de toutes les villes qui appartenoient à l'empire le long de l'Euphrate.

En quittant la Syrie, Romain y avoit laissé Nicétas et Siméon, l'un en qualité de gouverneur d'Antioche, l'autre pour commander les troupes. Il les avoit chargés de reprendre le fort de Ménic, pour ôter aux Sarrasins la facilité que cette place leur donnoit d'infester tout le territoire d'Antioche. Ils se mirent en devoir d'exécuter ses ordres, et allèrent attaquer Ménic. Ce ne fut qu'un jeu pour Musaraphe de se défaire de ces deux ennemis plus propres aux intrigues de cour, qu'aux exploits militaires. Etant sorti pendant la nuit, il les battit, brûla leurs machines, et leur fit lever le siége. L'empereur, piqué de cet affront, fit partir, pour reprendre cette bicoque, une armée aussi nombreuse que pour une conquête importante, et il en donna la conduite à Théoctiste, premier écuyer, commandant de la garde étrangère, et le plus fidèle de ses officiers. Il lui laissa plein pouvoir d'agir comme il le jugeroit à propos. Pinzarach, émir de Tripoli, s'étoit révolté contre le calife d'Egypte, et savoit que le Turc Tusber, général des troupes du calife, marchoit à lui avec une grande armée. Hors d'état de lui résister, il demandoit du secours à l'empereur, et offroit de le reconnoître pour souverain. Romain ne crut pas devoir rejeter des offres qui lui ouvroient du côté de la mer une entrée dans le cœur de la Syrie. Il ordonna donc à Théoctiste de se joindre à l'émir, et d'emporter en passant le fort de Ménic. Théoctiste s'acquitta heureusement de ses ordres. Tusber, n'osant se mesurer avec de si grandes forces, rebroussa chemin et retourna en Egypte. Musaraphe s'enfuit, et fut tué dans les montagnes, où il s'étoit réfugié, près de Tripoli. Son neveu rendit la place à Théoctiste, qui prit encore

un autre fort, nommé *le fort d'Argyre*, situé sur un roc escarpé. Il reprit ensuite le chemin de Constantinople, où il conduisit le fils de Pinzarach, que l'empereur honora du titre de patrice. L'émir lui-même, peu de temps après, se rendit à la cour, conduit par Nicétas. Il ramenoit avec lui Léon Chœrosphacte, qui avoit été prisonnier entre ses mains. L'empereur lui fit l'accueil le plus honorable; l'ancien traité fut renouvelé, et l'émir s'engagea de nouveau à payer un tribut annuel. Il partit de Constantinople, chargé de présens et de bienfaits.

Le succès de Théoctiste ne fit qu'augmenter dans le cœur d'Argyre le dépit que lui causoit sa propre défaite. Il tomba dans une mélancolie dont le peuple ressentit les tristes effets. Il ne s'occupa plus que de constructions, de réparations, d'embellissemens d'églises et de monastères, détruisant sans cesse ce qu'il venoit de bâtir, soit pour en changer la forme, soit pour l'agrandir ou l'élever davantage. Ces ouvrages d'une dévotion mal entendue ruinoient ses sujets par des impositions nouvelles pour fournir aux dépenses, et par les corvées dont il les fatiguoit, les employant à voiturer des pierres et d'autres matériaux. Compatissant et généreux au commencement de son règne, il devint un dur exacteur. Quantité de familles se trouvèrent de nouveau surchargées et réduites à la misère, tandis que l'empereur enrichissoit des moines, et que, leur abandonnant en propriété des villes et des provinces entières, les plus riches et les plus fertiles de l'empire, il aidoit à les corrompre par l'opulence, qui faisoit succéder à l'austérité régulière une vie molle et voluptueuse.

An. 1031. *Cedr. p.* 729. *Zon. t.* 2, *p.* 231. *Vérif. des faits, p.* 376.

L'ambitieuse Zoé profitoit de la foiblesse de son mari pour se rendre maîtresse des affaires. Elle écartoit du palais toute la famille d'Argyre. Ce fût à sa sollicitation que l'empereur maria ses deux nièces, filles de Basile Argyre, l'une à Pancrace, fils de George, roi d'Abasgie,

An. 1032. *Cedr. p.* 729, 730. *Zon. t.* 2, *p.* 232.

l'autre à un petit prince d'Arménie. Mais sa jalousie poursuivoit surtout sa sœur Théodora. Cette princesse vivoit retirée dans une maison où elle avoit été reléguée au bord du golfe de Céras. Zoé ne l'y laissa pas long-temps tranquille. L'empereur, s'étant mis en tête de retourner en Syrie pour effacer l'affront qu'il y avoit reçu, s'étoit arrêté à Mésanacte en Phrygie. Pendant qu'il y séjournoit, Théophane, évêque de Thessalonique, vint donner avis à Zoé que Constantin Diogène, enfermé depuis trois ans dans le monastère de Stude, avoit formé le dessein de se retirer en Illyrie, et d'y prendre le titre d'empereur. Il accusa deux évêques d'avoir trempé dans ce complot. Zoé n'oublia pas d'y faire entrer Théodora. On se saisit de Diogène et des deux prélats, on les conduisit enchaînés au palais. Le préfet de la ville fut chargé de faire les informations. Mais Diogène, apprenant qu'on se préparoit à lui donner la question, et craignant que la rigueur des tourmens ne le forçât à révéler ses complices, se précipita du haut d'une fenêtre ; et, s'étant tué par cette chute, fut traîné au lieu où l'on jetoit ceux qui s'étoient eux-mêmes donné la mort. Les deux évêques furent conduits à Mésanacte et mis en liberté par l'empereur, qui ne voulut pas les trouver coupables. Mais Zoé força Théodora de prendre le voile dans un monastère, sous prétexte que c'étoit l'unique moyen de la mettre hors d'état de tramer des intrigues dangereuses.

De fâcheuses nouvelles, qui venoient de l'Occident, arrêtèrent la marche de l'empereur. Tandis que les Arabes infestoient de leurs courses toute la Mésopotamie, jusque vis-à-vis de Malatia, les Patzinaces, ayant passé le Danube, ravageoient la Mœsie ; et les Sarrasins d'Afrique, après avoir pillé les côtes du Péloponèse, faisoient le dégât dans l'île de Corfou. Les Arabes et les Patzinaces ne trouvèrent point d'obstacle, et s'en retournèrent avec leur butin ; mais la flotte sarrasine fut battue

par le patrice Nicéphore, fils de Carantène, gouverneur de Nauplia, aujourd'hui Napoli de Romanie, sur le golfe d'Argos. Les ennemis perdirent dans le combat la plus grande partie de leurs vaisseaux; le reste périt au retour dans une tempête sur la mer de Sicile. Dans ce même temps la famine et la peste désoloient la Cappadoce, la Paphlagonie, la petite Arménie et l'Honoriade. Des nuées de sauterelles dévoroient toutes les semences et les fruits de la terre. Ce ne fut qu'après trois ans de ravages qu'un vent violent enleva ces insectes destructeurs dans le détroit de l'Hellespont, d'où les eaux les jetèrent sur les côtes. Si l'on en croit Cédrène, elles y restèrent endormies par monceaux pendant deux ans; s'étant réveillées au bout de ce temps-là, elles recommencèrent leurs ravages; et ayant encore dévoré pendant trois autres années toutes les productions de la Lydie et de la Phrygie, elles périrent près de Pergame. Les habitans de ces malheureuses provinces, après avoir vendu leurs enfans dans l'excès de leur misère, abandonnoient leur pays, et alloient chercher des demeures en Thrace. L'empereur, en revenant de Mésanacte, rencontra une grande troupe de ces fugitifs. Il leur fit distribuer à chacun trois pièces d'or, et les obligea de retourner dans leur patrie. Ils trouvèrent encore plus de secours dans la charité de Michel, évêque d'Ancyre, qui n'épargna ni soins ni dépenses pour sauver tant de misérables du double fléau de la peste et de la famine. L'empereur, en rentrant dans Constantinople, répandit d'abondantes aumônes pour procurer des prières à sa première femme Hélène qui venoit de mourir. Il trouva toute la ville alarmée d'un grand tremblement de terre qui avoit détruit au-delà du Bosphore les léproseries et les hôpitaux où l'on recevoit ceux qui étoient attaqués du mal caduc. Il s'empressa de les relever.

Le même accident se renouvela le sixième de mars de l'année suivante, pendant qu'une comète très-bril- An. 1033. Cedr. p. 730.

731, 732, 737. Zon. t. 2, p. 232. lante, surmontée d'un arc de flammes, traversoit l'horizon du septentrion au midi avec un bruit effrayant. Elle se fit voir depuis le 18 février jusqu'au 15 mars. Les Sarrasins d'Afrique, battus l'année précédente, revinrent avec mille barques montées de dix mille soldats ravager les côtes et les îles de la Grèce. Ils furent deux fois attaqués et mis en fuite par le même Nicéphore, qui fit sur eux onze cents prisonniers. Maniacès, gouverneur des villes situées sur les bords de l'Euphrate, résidoit à Samosate. Il forma le dessein de s'emparer d'Edesse. Le Turc Salaman y commandoit sous les ordres d'Apomerman, émir de Miafarekin. Salaman, gagné par argent, livra pendant une nuit trois tours de la ville, où Maniacès s'étant établi soutint avec courage l'attaque des habitans, en attendant qu'il lui vînt des secours suffisans pour se rendre maîtres du reste. Cependant Apomerman, averti de ce qui se passoit dans Edesse, accourt avec un grand corps de troupes, et forme l'attaque des tours. Vigoureusement repoussé, n'espérant pas déloger Maniacès, il prend le parti de prévenir l'ennemi en saccageant lui-même la ville. Il pille les maisons, enlève tout ce qu'il y avoit de précieux dans les églises, charge ce butin sur ses chameaux, met le feu aux édifices, et reprend la route de Miafarekin. Après son départ, Maniacès travaille à éteindre les flammes; et c'étoit un spectacle singulier de voir l'ennemi s'efforcer de sauver une ville que le défenseur avoit tâché de détruire. Les Grecs en demeurèrent possesseurs; Maniacès y fixa sa résidence, et l'empereur en tiroit tous les ans cinquante livres d'or. Sous le règne de Michel le Paphlagonien, Maniacès fut transféré dans Baasparacan en qualité de gouverneur, et Léon Lépendrène lui succéda dans le gouvernement d'Edesse.

Les exactions de l'empereur avoient tellement aliéné le cœur des peuples, qu'on ne lui savoit aucun gré de quelques bienfaits passagers. Le mécontentement étoit

général, et ce prince n'avoit point d'amis dans sa propre famille. Il sembloit même qu'on pouvoit être, sans honte, ingrat à son égard. Basile Sclérus, son beau-frère, qu'il avoit rappelé d'exil et comblé d'honneurs, conspira contre lui; et le complot ayant été découvert, il fut chassé de Constantinople avec sa femme, sœur de l'empereur. C'étoit encore par un effet de la haine publique qu'il ne lui revenoit aucune gloire des exploits de ses généraux. On voit cependant qu'il savoit les choisir, et presque tous ceux qu'il employa ne trompèrent pas ses espérances. Pinzarach, émir de Tripoli, succombant aux attaques du calife d'Egypte, vint se réfugier à Constantinople. L'empereur chargea Théoctiste de le rétablir dans ses états, et cette entreprise eut tout le succès désiré. Il fit même attaquer l'Egypte par une puissante flotte que commandoit Tecnéas; elle aborda près d'Alexandrie, battit la flotte égyptienne, et revint à Constantinople avec plusieurs vaisseaux ennemis et un riche butin. La fortune qui accompagnoit ses armes fit trembler le calife jusque dans Bagdad. Le Sarrasin Alim, commandant de Percrin, près de Babylone, se révolta contre le calife, et se déclara vassal de l'empire. Il fit porter à Romain, par son fils, les clefs de sa forteresse, dans l'espérance d'obtenir du prince grec la dignité de patrice et quelques présens. Le Bulgare Nicétas Chrysel alla prendre possession de Percrin au nom de l'empereur. Mais le fils d'Alim, ne recevant aucun accueil à Constantinople, et ne pouvant même avoir audience du prince, alors malade, s'en retourna fort mécontent, et excita son père à se défaire de ces maîtres ingrats. Percrin étoit une place importante, et Chrysel y avoit fait entrer six mille hommes. Alim, ayant formé un complot secret avec les Perses du voisinage, s'empara pendant une nuit de la forteresse par la faute du commandant, qui manquoit de vigilance. La garnison fut massacrée. Argyre, dont la santé dépérissoit, eut

encore le temps d'y envoyer Nicétas Pogonite avec un grand corps composé de Grecs et de Russes. Pogonite assiégea la place et l'emporta en peu de jours. Alim et son fils eurent la tête tranchée. La réputation que ces bons succès donnoient à l'empire s'étendoit du côté du nord. George, roi d'Abasgie, étant mort, Alda, sa veuve, se soumit à l'empereur, et lui mit entre les mains le château d'Anacuph, la plus forte place de ses états. En récompense son fils Démétrius fut honoré de la dignité de maître de la milice : c'étoit apparemment le frère puîné de Pancrace, auquel l'empereur avoit marié sa nièce Hélène.

An. 1034. *Cedr. p. 732, et seqq. Zon. t. 2, p. 232, et seqq. Joël, p. 182, 183. Glycas, p. 314. Manas. p. 123. Pagi ex Psel.*

Argyre étoit âgé de soixante ans lorsqu'il monta sur le trône. Cependant, comme si la couronne impériale avoit la vertu de forcer les lois de la nature, il se promettoit bien de régner long-temps, et de laisser un fils pour successeur, quoique Zoé, qu'il épousoit, approchât de cinquante ans. Sa froideur naturelle, augmentée par les glaces de l'âge, lui faisoit employer toutes les ressources de la charlatanerie et de la superstition, et il trouvoit sur cet article beaucoup de docilité dans sa femme, dont le tempérament, tout contraire au sien, s'accordoit avec ses désirs. Enfin, ayant perdu toute espérance de postérité, il s'éloigna de l'impératrice, qui, se croyant méprisée et le méprisant elle-même, conçut pour lui une aversion mortelle. Toujours brûlante des ardeurs de la volupté, elle ne chercha pas long-temps à se satisfaire. Romain, avant que d'être empereur, avoit à son service un eunuque paphlagonien, nommé Jean, qui, devenu grand-chambellan, jouissoit de toute la confiance du prince. Jean avoit quatre frères; Michel et Nicétas, qui faisoient ouvertement le métier de changeurs, et secrètement celui de faux monnoyeurs; Constantin et George, eunuques comme lui, et charlatans de profession. Le chambellan leur procura les bonnes grâces de l'empereur, qui leur conféra des emplois honorables.

Michel étoit dans la fleur de sa jeunesse et d'une beauté rare. Dès la première vue, il toucha vivement le cœur de l'impératrice, et cette impression devenoit tous les jours plus profonde. Elle tenoit sans cesse auprès d'elle le chambellan, qu'auparavant elle ne pouvoit souffrir; elle se plaisoit à l'entretenir, et c'étoit toujours sur le compte de son frère. L'eunuque, qui connoissoit la princesse, devina bientôt ce qu'elle avoit dans le cœur, et, en homme de cour, il exhorta Michel à courir au-devant de la fortune qui lui tendoit les bras. Michel sut si bien contrefaire l'homme passionné, que Zoé feignit d'en avoir pitié; et leur liaison secrète ne fut bientôt un mystère que pour l'empereur. C'étoit l'entretien de la cour et de la ville. Pulchérie, honteuse de voir son frère devenu la fable de l'empire, l'avertit de ces bruits scandaleux. Cet avis fit sur lui peu d'impression. Il se contenta de faire venir Michel, et de lui demander sur sa foi s'il étoit vrai qu'il fût aimé de l'impératrice; et lorsque Michel eut juré qu'il n'en étoit rien, Romain resta persuadé que tout ce qu'on en disoit n'étoit qu'une calomnie populaire. Ce qui le confirma dans cette opinion, c'est qu'il fut témoin d'un accès d'épilepsie dont Michel fut attaqué; il plaignit ce malheureux, et ne crut pas qu'un homme frappé d'un mal si effrayant fût en état de se faire aimer. Quelques-uns disoient cependant que Romain étoit instruit de leur commerce; mais que, connoissant le tempérament de sa femme, il faisoit semblant de n'en rien voir, et qu'il vouloit bien lui permettre un galant, fort content qu'elle ne s'en permît pas davantage.

Cette intrigue criminelle ne dura pas long-temps sans produire de funestes effets. L'empereur tomba malade; son visage devint pâle, livide, enflé; il ne respiroit qu'avec peine; les cheveux lui tombèrent; en peu de jours ce n'étoit plus qu'un cadavre. Zoé, impatiente de couronner l'objet de sa passion, s'étoit empressé de

se défaire de son mari; elle avoit cru cacher son forfait par le moyen d'un poison lent, qui le réduisit à un état si déplorable, que ce malheureux prince, déchiré de cruelles douleurs, ne désiroit que la mort. La force de sa complexion le soutenoit encore. Le 11 avril, jour du Jeudi saint, après avoir distribué aux officiers du palais les présens qu'il étoit d'usage de leur faire aux approches de la fête de Pâques, il se fit porter dans le bain. C'étoit là que Zoé devoit consommer son crime. Les eunuques qui le servoient, mais qui n'obéissoient plus qu'à Zoé, lui plongèrent la tête dans l'eau, et l'y retinrent si long-temps, qu'ils l'en retirèrent presque sans vie. On le porta sur son lit; il n'avoit plus de voix ni de sentiment. Cette nouvelle assembla autour de lui tout le palais. L'impératrice, jouant l'épouse désolée, accourut, et bien assurée qu'il alloit mourir, elle se retira les larmes aux yeux et la joie dans le cœur. Quelques momens après, il rendit les derniers soupirs, avec une partie du poison qui lui donnoit la mort. Il avoit régné cinq ans et demi, malheureux d'être monté sur le trône, plus malheureux encore d'avoir eu Zoé pour femme.

Pendant que Romain expiroit, l'impératrice tenoit conseil avec ses favoris. Ils lui conseilloient de différer quelque temps la proclamation de Michel, pour ne pas confirmer les soupçons. Mais Jean lui représenta que le moindre retardement pourroit les perdre tous, en donnant le temps de découvrir toute l'intrigue. Cet avis etoit plus conforme à l'emportement de l'impératrice. Elle fait sur-le-champ revêtir Michel des ornemens imperiaux, le place sur le trône, et, s'étant assise à côté de lui, elle le fait saluer empereur par tous ceux qui étoient présens. C'étoit la nuit du Jeudi saint, et l'on chantoit déjà dans l'église, selon l'usage d'alors, les matines du Vendredi. Elle envoie chercher le patriarche Alexis de la part de l'empereur. Alexis, qui n'étoit

pas encore instruit de la mort de Romain, est fort étonné de le trouver sans vie, et Michel à sa place. Zoé lui montre son nouveau maître, lui déclare qu'elle prend Michel pour époux, et lui ordonne de procéder sur-le-champ à la célébration du mariage. Le patriarche, interdit, et ne sachant quel parti prendre, revint à lui à la vue de cinquante livres d'or que Jean lui mit entre les mains, avec autant encore pour son clergé. Cette libéralité fixa l'incertitude du prélat. Le mariage fut célébré cette nuit même. Le lendemain on enterra le vieil empereur : le peuple apprit sans regret qu'il avoit changé de maître; et chacun vint avec joie faire sa cour au nouveau prince, sans le connoître, et sans savoir quel vent l'avoit porté sur le trône.

On ne sait si l'empereur romain Argyre laissa des enfans d'Hélène, sa première femme; mais il est certain que sa famille se conserva dans Constantinople avec honneur jusqu'à la fin de l'empire grec. On trouve encore un Démétrius Argyropule, qui se retira en Italie après la prise de Constantinople. Cette famille posséda long-temps le château de Saint-Nicolas dans une île de l'Archipel nommée Sainte-Antorine; et elle n'en fut chassée par les Turcs qu'en 1577. Une branche des Argyres s'établit à Candie, où elle tint un rang distingué. Il ne faut pas confondre avec ceux dont nous parlons les Argyres d'Italie, descendant de Mel ou de son frère Léon, qui portoient aussi le surnom d'*Argyre*. Ces derniers n'ont subsisté que jusqu'au milieu du douzième siècle. Roger, roi de Sicile, fit pendre en 1140 Jaquint Argyre, qui avoit fait révolter contre lui la ville de Bari.

Du Cange, fam. p. 156, 158.

Tandis que le crime s'asseyoit sur le trône à Constantinople, on voyoit éclore en Italie une de ces révolutions qui changent la scène du monde, et qui étonnent la postérité. Elle se préparoit depuis quelques années; mais, comme elle fit un progrès plus sensible sous le règne de Michel le Paphlagonien, j'ai différé jusqu'ici d'en

Leo ost. l. 2, c. 38, et seqq. Herm. cont. ad ann. 1053. Guill. Apulus. Guill. Gem. l. 7, c. 30.

Order. Vit. l. 3. Gaufred. Malat. l. 1. Lup. protos. Chron. Bar. Glaber. l. 3, c. 1. Chron. ger. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 9, c. 1, 2. Murat. annal. d'Ital. t. 6, p. 69, et seqq. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 988 et suiv.; t. 3, p. 20 et suiv.

montrer l'origine. On va voir une petite troupe de guerriers étrangers chasser les Sarrasins et les Grecs de l'Italie méridionale, jeter les fondemens d'un florissant royaume, et renouveler le miracle de la naissance de Rome. C'étoit le siècle des pèlerinages; et cette sorte de dévotion, répandue alors par toute l'Europe, étoit surtout en grande vogue chez les Normands, nouveaux chrétiens, établis depuis cent trente ans dans la France, qu'ils avoient ravagée pendant plus de deux siècles. On voyoit tous les ans des troupes de gentilshommes normands, suivis de leurs vassaux, aller, soit aux saints lieux de la Palestine, soit au mont Gargan en Apulie, célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel, tuant et massacrant pour la gloire de Dieu les infidèles qui s'opposoient à leur passage. L'an 1016, quarante de ces gentilshommes, revenant du mont Gargan, rencontrèrent Mel, vêtu à la grecque, qui, toujours occupé du dessein d'affranchir sa patrie, couroit toute l'Italie pour former une ligue contre l'empire grec. Ils entrèrent en conversation avec lui. A la vue de ces guerriers, dont l'air martial annonçoit la vigueur et le courage, Mel conçoit de grandes espérances. Il leur dit qu'il est un Lombard, citoyen de Bari, exilé de sa patrie qu'il vouloit soustraire à une domination tyrannique. Il leur parle de la beauté du pays, de la lâcheté des Grecs; il leur fait naître l'envie de s'emparer des possessions d'un peuple si misérable. Les pèlerins, échauffés par ses discours, lui promettent de le rétablir dans ses biens. De retour dans leur pays, ils animent leurs compatriotes, en leur représentant l'Italie comme une contrée délicieuse, où il leur est aisé de se faire grands seigneurs. Ils en ramènent une troupe nombreuse d'aventuriers qui n'avoient rien à perdre, ou qui espéroient une grande fortune. Ils se rendent d'abord auprès du pape Benoît VIII, pontife guerrier, qui venoit de tailler en pièces les Sarrasins en Toscane. Après avoir reçu sa

bénédiction, ils marchent en Campanie. Mel leur fait trouver des armes, se met à leur tête, et les conduit en Apulie.

Le catapan Andronic, instruit de leur marche, et méprisant de si foibles ennemis, envoie au-devant d'eux son lieutenant Léon Pacien. C'étoit au mois de mai de l'an 1018. Le combat se livre près d'Arénula, sur les bords du fleuve Fertorius. Les Normands s'essaient pour la première fois contre les Grecs, et remportent la victoire. Andronic augmente ses troupes, se met lui-même à leur tête, et est battu près de Marsi. Son lieutenant Pacien y est tué. Les Normands, à leur tour, conçoivent un grand mépris pour les Grecs : ils les défont encore près de Vaccariccia. Ils remportent un grand avantage sur Ligorius, gouverneur de Bari, qui étoit venu les chercher près de Trani. Cependant l'empereur Basile, qui avoit mis à prix la tête de Mel, rappelle Andronic, et envoie à sa place Bugien, aussi bon guerrier qu'habile politique. Mel, vainqueur en trois batailles, avoit forcé les Grecs d'abandonner l'Apulie, et s'étoit emparé de toutes les places. Bugien, résolu de réparer tant de pertes, marche vers l'Ofanto, où Mel étoit campé, près de Cannes, célèbre encore depuis plus de douze siècles par la plus sanglante défaite que les Romains eussent jamais éprouvée. Il se livre en ce lieu une bataille plus opiniâtre que les autres. Le changement de général avoit changé la fortune. L'armée grecque, très-supérieure en nombre, étoit encore aidée de toute l'artillerie de ce temps-là. Bugien avoit placé entre les rangs de ses soldats les machines à lancer des pierres et des javelots; et ces décharges meurtrières, dont on n'avoit encore fait usage que dans les siéges, rendoient la bravoure presque inutile. Les troupes de Mel furent donc mises en désordre ; et l'on dit que de deux cent cinquante Normands qu'il avoit dans son armée, il n'en resta que dix. Cette victoire rendit aux Grecs tout ce

qu'ils avoient perdu par les défaites précédentes. Bugien, pour avoir une place d'armes au centre de la Capitanate, fit bâtir la ville de Troja et plusieurs forteresses. Mel, désespérant de réussir avec les seules forces qu'il trouvoit dans les mécontens du pays et dans les secours des Lombards, s'en alla implorer l'assistance de l'empereur Henri II. Ce prince, déjà maître de la moitié de l'Italie, désirant s'emparer du reste, reçut Mel avec amitié, lui promit de l'aider de toute sa puissance, et lui donna d'avance le titre de duc d'Apulie. Les sollicitations de Mel étoient appuyées de celles du pape Benoît. Ce pontife, alarmé du succès des Grecs, craignoit qu'ils ne rentrassent en possession du duché de Rome, bien assuré qu'ils enleveroient aux papes la souveraineté, à laquelle ceux-ci n'avoient d'autre titre que la concession des monarques françois. La conjoncture paroissoit d'autant plus pressante, que les seigneurs lombards commençoient à former des liaisons avec les Grecs. Pandulf IV, prince de Capoue, non content de favoriser en secret les desseins et les efforts de Bugien, avoit envoyé des clefs d'or à Constantinople, pour témoigner à l'empereur grec qu'il lui remettoit le domaine suprême sur toutes ses places. Benoît, ayant été mandé en Allemagne par l'empereur, employoit son crédit à presser ce prince de porter toutes ses forces en Italie. L'expédition ne fut retardée que par la mort de Mel, le mortel ennemi des Grecs, et le principal moteur de toute cette entreprise. Il laissoit un fils prisonnier à Constantinople. Nous le verrons dans la suite jouer un grand rôle dans ces guerres d'Italie.

Cependant les Normands, trop foibles pour agir seuls, se mirent au service des princes de Capoue et de Salerne. Dans les perpétuelles discordes des princes Lombards, ils se vendoient au plus offrant, servant tantôt l'un, tantôt l'autre, et se gardant bien de les rendre chacun trop puissans. Ils recevoient tous les ans grand nombre

de leurs compatriotes, attirés par leur réputation et par le désir de la fortune. Une sanglante querelle survenue entre deux seigneurs de la cour de Richard II, duc de Normandie, fit passer en Italie un nouvel essaim de guerriers. Godefroi, nommé par d'autres Osmond Drengot, et par d'autres encore Gilbert Batteric, hardi chevalier, avoit tué en duel, presque sous les yeux de Richard, Guillaume Répostel, pour venger l'honneur de sa fille, dont Répostel se vantoit d'avoir reçu les faveurs. Le vainqueur, craignant la colère du duc et le ressentiment de la famille, passa les Alpes avec quatre de ses frères, accompagnés de leurs amis et de leurs vassaux. Ils furent reçus avec joie par les princes lombards, qui les employèrent contre les Sarrasins et les Grecs. Les Sarrasins continuoient leurs ravages; ils venoient de prendre Bisignane; et ce malheureux pays, en proie aux musulmans et aux Grecs, n'étoit pas mieux traité par les Lombards et les Normands, qui ne le défendoient qu'en le désolant eux-mêmes.

Après la défaite de Mel, Dat, son beau-frère, qui avoit contribué à ses succès et partagé ses travaux, s'étoit réfugié auprès d'Atenulf, abbé du mont Cassin, et frère de Pandulf, prince de Capoue. Cet abbé, souverain d'une grande étendue de terre, l'avoit utilement employé à la défense de ses domaines. Le pape Benoît lui confia la garde de la tour du Gariglian, dont il étoit maître. Dat s'y établit avec quelques Normands qui s'étoient attachés à sa personne. Bugien, voulant se défaire de ce brave ennemi, gagna par argent l'abbé et son frère. L'abbé renonce à protéger Dat; Pandulf, lié secrètement avec l'empereur, donne passage sur ses terres pour l'aller surprendre. Bugien va faire le siége de la tour; il l'attaque si vivement, qu'au bout de trois jours il s'en rend maître. A la prière de l'abbé, il laisse aux Normands la liberté de se retirer; mais Dat, chargé de chaînes, est conduit à Bari sur un âne; et ce généreux

guerrier, malheureuse victime de son zèle pour une ingrate patrie, est cousu dans un sac comme un parricide, et jeté dans la mer.

Les succès de Bugien donnèrent de l'inquiétude à l'empereur Henri. Dans la crainte de perdre toute l'Italie, il résolut enfin de se venger et de la mort de Dat et de la trahison des deux frères. Il assemble ses troupes; les Normands se joignent à lui; il marche en personne contre les Grecs, et va les chercher dans l'Apulie. Poppon, patriarche d'Aquilée, à la tête de quinze mille hommes, prend sa route par l'Abruzze; vingt mille, sous les ordres de Pilgrim, archevêque de Cologne, vont investir Capoue et le mont Cassin. A la première nouvelle de la marche de cette armée, Atenulf, épouvanté, abandonne son monastère, gagne Otrante pour passer à Constantinople, et, dans le trajet, il fait naufrage et périt avec toute sa suite. Pandulf, assiégé dans Capoue, craignant autant ses propres sujets que les ennemis, se rend à l'archevêque de Cologne, à condition d'être conduit à l'empereur. Il espéroit tromper ce prince et se justifier de sa perfidie. Henri le fait juger par ses barons; il est condamné à mort. Ce n'est qu'à force de prières que l'archevêque obtient une commutation de la peine de mort en un exil perpétuel: Henri l'emmène chargé de fers en Allemagne, après avoir pris Troja. Cette ville faisoit une vigoureuse résistance, quoique les fortifications n'en fussent pas encore achevées. L'élite des soldats grecs y étoit enfermée. Ils tinrent pendant trois mois contre les attaques de Henri, qui, dans un emportement de colère, jura de passer tout au fil de l'épée. Mais, la ville s'étant enfin rendue, il ne se crut pas obligé d'exécuter ce serment inhumain; il se laissa fléchir par les larmes des enfans, qu'on fit sortir en procession au-devant de lui, criant miséricorde. Il se contenta de faire abattre un pan de muraille pour entrer par la brèche. Après avoir mis garnison dans Troja, il

se rend à Capoue, dont il confère la principauté à un autre Pandulf, comte de Téano. Les princes de Bénévent, de Salerne, et le duc de Naples, avoient aussi quitté le parti des Grecs pour se soumettre à Henri, en sorte que toute cette partie de l'Italie méridionale, qui portoit le nom de *Lombardie*, s'étoit détachée de l'empire grec pour relever de l'empire d'Occident. Les maladies contagieuses, que les chaleurs augmentoient de jour en jour, firent périr une grande partie de l'armée de Henri, et l'obligèrent de repasser les Alpes dès le mois de juillet. Ce prince étant mort deux ans après, Conrad le Salique, qui lui succéda, tenta un accommodement avec les Grecs au sujet de l'Italie. Il envoya, pour cet effet, Wernher, évêque de Strasbourg, en ambassade à Constantin, qui régnoit alors seul après la mort de son frère. Mais, pour ne pas paroître faire la première démarche, il ordonna au prélat de feindre qu'il alloit à Jérusalem en pèlerinage, et de s'arrêter à Constantinople pour sonder les dispositions de l'empereur grec, et entamer une négociation. Wernher se mit en marche avec tout le faste d'un prince puissant et voluptueux. Il étoit suivi d'un grand cortége et de quantité de bêtes destinées aux délices de sa table. Etienne, roi de Hongrie, prenant cette troupe nombreuse pour une armée plutôt que pour la suite d'un ambassadeur, lui refusa le passage par ses états. Il fut obligé de s'embarquer à Venise. Arrivé à Constantinople, il ne demanda que les moyens de passer à Jérusalem. Diverses circonstances ayant en apparence retardé la continuation de ce voyage, il est à croire que ces délais furent employés à faire des ouvertures de paix. Mais, avant que de parvenir à aucune conclusion, Wernher mourut peut-être d'excès de bonne chère, et fut enterré à Constantinople. Ainsi ce projet de conciliation fut entièrement inutile.

Tout étoit en trouble dans l'Apulie. C'étoient de toutes parts des révoltes contre les Grecs. Bari fut at-

taqué par les rebelles, dont Bugien fit échouer l'entreprise. D'un autre côté, Pandulf, prisonnier en Allemagne, étant remis en liberté par l'empereur Conrad, rentra dans Capoue avec le secours de Bugien et des Normands, qui, dans cette occasion, se joignirent aux Grecs. Mais, Conrad étant venu dans ce pays avec une armée, les Normands se rangèrent sous ses enseignes, reçurent de lui quelques terres, et se chargèrent de défendre la frontière contre les Grecs. Rien de plus intrépide que ces guerriers, mais rien de moins assuré que leur amitié; elle tournoit au gré de l'intérêt. On les voit dans tous les partis, dans toutes les armées. Leur valeur les faisoit rechercher de tous; leur étendard sembloit être celui de la victoire; mais le prince qui les avoit à sa solde les voyoit bientôt à la solde de l'ennemi. Pandulf se servit d'eux pour chasser de Naples le duc Sergius; il les récompensa aux dépens du monastère du mont Cassin, dont il leur donna plusieurs châteaux, s'en étant emparé par trahison. Trois ans après, ces mêmes Normands prêtèrent main forte à Sergius pour rentrer dans Naples et chasser Pandulf. Cependant Romain Argyre avoit rappelé Bugien, qui s'étoit conduit avec beaucoup de prudence et de valeur. Outre la ville de Troja, il avoit bâti celle de Melfes, à douze lieues vers le midi; et cette ville devint sous les princes normands la capitale de l'Apulie. Il avoit reconquis une grande partie de l'ancien domaine des Grecs, s'étoit souvent servi de la bravoure des Normands, et les armes de l'empire prospéroient entre ses mains. Il avoit même passé en Croatie, et fait prisonnière la femme du prince de ce pays avec son fils, qu'il avoit envoyés à Constantinople. On ne sait pas la raison de son rappel, si ce n'est que sous un règne foible le mérite n'est pas un titre pour conserver la faveur. Christophe et Pothon, qui lui succédèrent, ne firent rien de mémorable. En 1029, les rebelles apuliens attaquèrent

Pothon prés de Bari, et l'on ne sait lequel des deux partis eut l'avantage. Mais il est certain que deux ans après, ce catapan ayant livré bataille en Calabre aux Sarrasins, qui venoient de prendre Cassano, fut mis en déroute et tué dans le combat.

Sergius, rétabli par les Normands dans le duché de Naples, fut plus reconnoissant que les autres princes lombards. Godefroi étant mort, Rainulf, son frère, étoit devenu le chef de cette brave colonie. En 1030, Sergius lui fit épouser une de ses parentes, et lui donna en toute souveraineté un grand terrain très-fertile entre Naples et Capoue. Les Normands y fixèrent leur demeure, et les habitations qu'ils y bâtirent sur les ruines de l'ancienne Atella se multiplièrent assez en peu de temps pour former une ville, qu'ils nommèrent *Averse*. Sergius favorisa de tout son pouvoir cet établissement, qui servoit de barrière au duché de Naples contre les entreprises des princes de Capoue. Il conféra même à Rainulf le titre de comte, et ce titre lui fut confirmé huit ans après par l'empereur Conrad, qui, en qualité de seigneur suprême, lui donna l'investiture. Ce fut le premier des Normands qui acquit une souveraineté en Italie. Les comtes d'Averse, quelques années après, réunirent à leur domaine la principauté de Capoue et le duché de Gaëte.

L'arrivée d'une famille de héros donna un nouvel éclat aux armes de ces célèbres aventuriers. Tancrède, seigneur de Hauteville, dans le Cotentin, vivoit à la cour de Richard II, duc de Normandie, qui l'avoit en grande estime pour sa valeur. Il étoit suivi dans les armées de dix chevaliers, ses vassaux; ce qui fait voir, dit du Cange, qu'il n'étoit pas sorti de vavasseurs ou écuyers, comme le veulent la plupart des écrivains, mais qu'il étoit de l'ordre des bannerets, qui avoient droit de porter bannière en guerre et d'avoir cri et armes. Quelques historiens le font descendre de Rollon, premier

duc de Normandie. Les auteurs anciens ne nomment pas sa première femme; ce sont les modernes qui lui donnent le nom de *Morielle*. Il en eut cinq fils; Guillaume, qui fut surnommé *Bras-de-fer*, Drogon ou Dreux, Humfroi, Geofroi et Serlon. Il eut encore sept fils d'une seconde femme, nommée Frédésinde ou Ermésinde. L'aîné de ce second lit fut Robert, surnommé *Guiscard*, *parce que*, dit un poëte de ce temps-là, *ni Cicéron ni Ulysse ne furent aussi rusés que lui.* Les autres furent Guillaume, Mauger, Alvérède, Herman, Humbert et Roger, le dernier de tous, qui devint le plus célèbre par la conquête de la Sicile, dont il fit un royaume. Ces douze fils de Tancrède ne vinrent pas ensemble en Italie. Les trois aînés du premier lit ouvrirent le chemin aux autres, et commencèrent la fortune de leur famille. Geofroi resta d'abord en Normandie, et fut apanagé de toutes les terres de son père. Cependant il alla dans la suite joindre ses frères, déjà devenus puissans, et fut comte de la Capitanate. Serlon fut le seul qui demeura dans le pays natal. Il se signala dans les armées du duc Robert. Son fils, qui portoit le même nom, ne put résister à l'attrait qui appeloit sa famille en Italie; il passa au service de ses oncles, et acquit de grands établissemens en Sicile. Les brillans succès de ces guerriers attirèrent en différens temps leurs frères du second lit, qui les secondèrent, et remplirent l'Italie et la Sicile de la renommée de leurs hauts faits d'armes. Nous allons les voir, sous le règne de Michel le Paphlagonien et de ses successeurs, d'abord unis avec les Grecs, se signaler par des services éclatans; devenus ensuite leurs ennemis, leur enlever ce qui leur restoit en Italie, et leur ôter pour jamais l'espérance de reconquérir la Sicile, en s'en rendant maîtres eux-mêmes par l'expulsion des Sarrasins. Mais nous ne suivrons leur histoire qu'autant qu'elle se trouvera liée avec celle de l'empire grec.

En plaçant Michel sur le trône, Zoé s'étoit flattée qu'au lieu d'un empereur et d'un mari elle n'auroit qu'un esclave couronné, qui ne feroit que prêter son nom aux volontés de sa bienfaitrice. Dans cette pensée elle fit revenir au palais les eunuques de son père, que Romain Argyre avoit éloignés. C'étoient autant de créatures très-propres à servir ses caprices. Mais, trop emportée pour être politique, elle s'égara dans ses projets. L'eunuque Jean, hors d'état de prétendre à l'empire, n'y avoit élevé son frère que pour régner sous son nom. Michel n'étoit qu'un automate, dont il régloit tous les mouvemens. Ce prince, fort étonné de l'être, n'avoit nulle force de résistance : sans autre mérite que la figure, sans autres vertus que celles qu'on peut appeler des vertus d'inertie, modeste par honte, libéral par foiblesse, indulgent par indolence. Le mal caduc, dont il ressentoit souvent de violens accès, avoit encore affoibli son esprit. Le peuple le croyoit démoniaque; et les uns disoient que c'étoit en punition des crimes par lesquels il étoit parvenu à l'empire; les autres, qu'il s'étoit donné au diable pour y parvenir. L'eunuque Jean, au contraire, chef et créateur de sa famille, qu'il avoit tirée du néant, étoit actif, infatigable, sobre, ne donnant rien au plaisir, tout aux affaires, mais sombre, caché, sans humanité, aussi scélérat, mais plus habile que ses frères. Il avoit été moine; et, s'étant mis au service de Romain Argyre, devenu ensuite grand-chambellan, et enfin ministre suprême, maître de l'empire et de l'empereur, il garda toujours l'habit monastique, apparemment pour en mieux imposer au vulgaire. Il commença par écarter Zoé des affaires; et c'eût été rendre à l'état un grand service, s'il ne se fût pas mis à sa place. Ayant sans peine persuadé à l'empereur qu'elle étoit capable de faire contre lui ce qu'elle avoit fait pour lui, il la tint comme prisonnière dans le palais, lui ôta ses femmes les plus fidèles, ne mit auprès d'elle

Cedr. p. 734, et seqq. Zon. t. 2, p. 235, 236. Manas. p. 124. Glycas, p. 314, 315. Joel. p. 183. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 2, p. 1045.

que des domestiques de sa propre famille, qui étoient autant d'espions, et se rendit tellement maître de toutes ses actions, que, pour avoir entrée chez elle, il falloit subir un interrogatoire devant le capitaine des gardes, et qu'elle ne pouvoit même aller au bain sans sa permission.

Le peuple, qui pardonne toujours dès que la cour punit, murmuroit du traitement qu'éprouvoit l'impératrice. Dès les premiers jours du nouveau règne, des phénomènes extraordinaires avoient alarmé la superstition. Le jour de Pâques, sur le soir, un violent orage de grêle avoit détruit les vignes, renversé les arbres, abattu des maisons et des églises, ruiné l'espérance des moissons; ce qui causa cette année une extrême stérilité. Le dimanche suivant, vers la troisième heure de la nuit, un météore enflammé avoit jeté une si vive lumière, qu'il sembloit que le soleil étoit remonté sur l'horizon. Pendant ce temps-là Jean mandoit dans toutes les provinces la mort de Romain, le nouveau mariage de Zoé, et l'élévation de Michel. Il reçut de toutes parts des protestations d'obéissance. Il n'y eut que le patrice Constantin Dalassène, qui, retiré dans ses terres, témoignoit ouvertement son indignation. C'étoit, disoit-il hautement, déshonorer l'empire que de lui donner un tel maître, et de préférer à tant de personnages aussi recommandables par leur mérite que par leur naissance un homme vil, sorti de la poussière, méprisable par les qualités de son esprit, attaqué d'une horrible maladie. Ces discours de la bouche d'un homme généralement estimé donnoient beaucoup d'inquiétude au ministre : c'étoit un flambeau de révolte, s'il ne se hâtoit de l'éteindre. Il cherche donc les moyens de faire tomber Dalassène dans ses filets. Il lui envoie l'eunuque Ergodote, très-propre à de pareils messages, pour l'engager à se rendre à la cour, en lui promettant avec serment, au nom de l'empereur, une pleine sûreté.

Dans l'intervalle, Jean travaille à gagner le sénat et le peuple en prodiguant les dignités, les grâces, les largesses. Les sermens d'Ergodote n'eurent pas le crédit d'amener Dalassène à Constantinople : il lui falloit de plus fortes assurances; il les envoya demander par un serviteur fidèle, et promit d'obéir dès qu'il les auroit reçues. Rien ne coûtoit au ministre. Il fit partir l'eunuque Pagizès, favori de l'empereur, avec les gages de sûreté les plus respectables que l'on connût alors; c'étoit du bois de la vraie croix, la Véronique, la lettre de Jésus-Christ au roi d'Edesse, une image miraculeuse de la sainte Vierge. Il lui auroit mis entre les mains le ciel tout entier, s'il eût été en sa disposition pour faire réussir sa fourberie. A la vue de ces dépôts précieux, sur lesquels l'empereur avoit juré, Dalassène n'eut plus de défiance. Il arrive à la cour; il est reçu avec les démonstrations de la plus tendre amitié; on l'honore de la dignité de proconsul, on le comble de présens; on le prie de ne pas abandonner le prince, qui fait grand cas de ses conseils, et de vivre librement et sans crainte dans Constantinople.

Ce traitement honorable n'étoit qu'un artifice pour l'amuser, en attendant qu'on trouvât un prétexte pour le perdre. Avec le désir qu'en avoit le ministre, il ne pouvoit tarder à se présenter. Le peuple d'Antioche avoit assommé un financier, nommé Salibas, qui, préposé à la levée des impôts, vexoit les habitans par ses concussions. Nicétas, un des frères de l'empereur, y fut envoyé en qualité de duc. On le croyoit armé de vengeance, et on lui ferma les portes de la ville. On ne les ouvrit que sur le serment qu'il fit d'apporter une amnistie générale. Mais dès qu'il fut entré, et qu'il se vit maître d'Antioche, ne tenant aucun compte de son serment, il fit trancher la tête à cent des principaux habitans, et en choisit onze autres entre les plus nobles et les plus riches, dont il confisqua les biens, et qu'il en-

voya pieds et mains liés à Constantinople, écrivant en même temps à Jean, son frère, comme ils en étoient sans doute convenus, que la cause du soulèvement d'Antioche n'étoit pas les vexations de Salibas, mais l'affection pour Dalassène, que la ville vouloit avoir pour empereur. Dalassène est aussitôt saisi, condamné et relégué dans l'île de Platé. Son gendre Constantin Ducas, qui réclamoit contre cette injustice, est enfermé dans une tour. Trois sénateurs des plus distingués, qui tenoient le même langage, sont punis par la confiscation de leurs biens au profit de Constantin, un des frères de l'empereur. Siméon, grand-maître de la garde-robe, autrefois ministre de l'empereur Constantin, est, pour la même raison, banni de la ville. Il alla se renfermer dans un monastère qu'il avoit fondé sur le mont Olympe. George, dernier frère de Jean, fut revêtu de sa charge. Peu de jours après, dans la crainte que Dalassène ne trouvât moyen de s'échapper de son exil, Jean le fit transférer dans une des tours de Constantinople, où il étoit étroitement gardé.

Tandis que les mœurs des Grecs se corrompoient de plus en plus par le relâchement, qui précipite la chute des états, et par l'exemple de leurs souverains, une milice barbare établie dans l'empire fit une action de justice qui montre que les principes de l'équité naturelle se conservent avec la rudesse nationale. Un corps de Varangues ou Varinges avoit ses quartiers dans ce qu'on appeloit alors le thème des Tracésiens; c'étoit la Lydie et une partie de la Phrygie. Un d'entre eux, rencontrant une femme dans un chemin écarté, voulut la corrompre; et, la trouvant rebelle à ses désirs, il entreprit de la forcer. Pendant qu'elle se défendoit, elle trouva moyen de saisir l'épée du barbare, et la lui plongea dans le cœur. Le bruit de ce meurtre s'étant répandu dans le voisinage, les autres Varangues accourent, et, s'étant instruits du fait, au lieu de venger leur cama-

rade, ils prononcent qu'il a mérité la mort, couronnent la femme qui par son courage a sauvé son honneur, et lui font présent de la dépouille de ce malheureux. Ils le jugent même indigne de sépulture, et jettent son corps dans le lieu d'horreur destiné pour ceux qui se sont eux-mêmes donné la mort. Il est à propos de faire connoître cette milice, alors nouvelle, et qui a subsisté jusqu'à la fin de l'empire. Les Varangues, Varinges, ou Varéges, étoient des peuples de la Scandinavie, renommés dans le Nord pour leur invincible valeur. D'abord ennemis des Russes, auxquels ils imposèrent tribut, ils se lièrent ensuite tellement avec eux, qu'ils leur donnèrent des princes; et Rurik, premier grand-duc de Russie, dans le neuvième siècle, étoit Varége de naissance. Il établit sa résidence à Novogorod, et attira dans cette ville grand nombre de ses compatriotes. Le commerce des Russes avec les Grecs fit connoître à ceux-ci cette nation guerrière. Les empereurs grecs en prirent à leur solde. Entre les troupes étrangères auxquelles les empereurs confioient la garde de leur personne, les Varangues tenoient le premier rang. Ils accompagnoient l'empereur dans les expéditions. Souvent il les laissoit à la garde de Constantinople, comme les plus fidèles d'entre ses soldats. Leur chef étoit distingué entre les principaux officiers de la cour.

Pendant cette même année, Jérusalem éprouva un horrible tremblement de terre qui dura quarante jours à diverses reprises. Plusieurs églises, quantité de maisons furent abattues, et grand nombre d'habitans périrent sous les ruines. Les historiens ne rapportent guère ce phénomène terrestre sans y joindre quelque météore ignée qui se fait voir dans le ciel. Cette année, c'étoit une colonne de feu qui s'étendoit d'orient en occident. Les Sarrasins pillèrent la ville de Myre en Lycie, et l'abandonnèrent ensuite. Pancrace, roi des Abasges, apparemment pour venger la mort de Romain, dont il

avoit épousé la nièce, rompit la paix avec les Grecs, et se remit en possession de toutes les places qui leur avoient été cédées. Les Patzinaces passèrent le Danube, et ravagèrent la Mœsie et la Macédoine jusqu'à Thessalonique. Un flotte de Sarrasins vint piller les Cyclades. Jean se trouvoit hors d'état de donner des ordres pour empêcher ces ravages. Un cancer commençoit à lui dévorer la bouche, et les médecins n'y voyoient aucun remède. On lui conseilla de faire le voyage de Myre pour implorer l'assistance de saint Nicolas. Il s'y rendit, fit ses prières au saint évêque, répara les murs de la ville abattus par les Sarrasins, et revint guéri.

Cedr. p. 737, 738, 739. *Manas. p.* 124, 125. *Glycas, p.* 315, 316.

Ce miracle, si c'en fut un, ne changea rien dans sa conduite. Rien n'étoit plus commun dans ces siècles d'ignorance que ces dévotions superficielles qui peuvent s'allier avec tous les vices. Pour Michel, il sembloit être sincèrement converti. Il se reprochoit la mort de Romain; et, pour effacer ce forfait, il répandoit beaucoup d'aumônes, fondoit des monastères, et faisoit quantité de ces bonnes œuvres qui ne coûtent à un prince que l'argent de ses sujets, comme s'il eût pu racheter ses crimes à leurs dépens. La seule chose qu'il ne fit pas, et la principale qu'il eût dû faire, étoit de renoncer à l'empire, comme à un bien mal acquis.

An. 1035.

Nicétas étant mort peu de temps après qu'il eut pris possession d'Antioche, Constantin, son frère, lui succéda; et, pour prévenir en sa faveur les peuples de son gouvernement, l'empereur mit en liberté ces malheureux habitans, qu'il tenoit dans les fers à Constantinople. Les Sarrasins d'Afrique, joints à ceux de Sicile, infestoient l'Archipel, et poussoient leurs pirateries jusque sur les bords de la Chersonèse de Thrace et de la Mysie. Les commandans de ces contrées s'étant réunis, les défirent dans un combat naval, envoyèrent cinq cents prisonniers à Constantinople, et firent pendre les autres au bord de la mer, le long du golfe d'Adramyte.

Les mêmes Sarrasins avoient encore une autre flotte qui faisoit les mêmes ravages sur les côtes de Lycie et de Pamphylie. Constantin Chagé, commandant du thème de Cibyre, les combattit avec le même succès; il en envoya un pareil nombre à l'empereur; les autres furent coulés à fond avec leurs vaisseaux. Pour délivrer l'empire de ces opiniâtres ennemis, Jean envoya en Sicile George Probatas, qui fit à l'émir Abulaphar des propositions de paix. Elles furent acceptées, et l'émir envoya son fils à la cour de l'empereur, qui, pour s'attacher plus fortement ce prince barbare, l'honora du titre de maître de la milice. Un tremblement de terre en Galatie engloutit cinq bourgs entiers avec leurs habitans. Un an après on en ressentit un très-violent à Constantinople pendant une nuit du mois de décembre. L'hiver suivant le Danube glacé donna passage aux Patzinaces, qui vinrent ravager la Mœsie et la Thrace.

Attirés par le butin et par la facilité de l'enlever, ils revinrent trois fois l'année suivante; et, non contens de se charger de richesses, ils se rassasièrent de sang et de carnage, massacrant tout ce qui tomboit sous leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe. Mais les plus à plaindre furent ceux qu'ils réservèrent comme prisonniers. C'étoit pour eux un divertissement inhumain de leur faire endurer les plus horribles supplices. Du nombre de ces malheureux furent cinq généraux grecs et deux russes. On se consola cependant de ces désastres par la soumission de la Servie, qui s'étoit révoltée à la mort de Romain Argyre, et par la paix qui se fit avec l'Egypte. Dhaher, calife d'Egypte, étant mort, sa veuve, qui étoit chrétienne, envoya des ambassadeurs à Constantinople avec un de ses fils, pour demander la paix. L'empereur y consentit, et elle fut conclue pour trente ans.

An. 1036. Cedr. p. 739. Zon. t. 2, p. 236, 237. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 1, p. 367.

Les Sarrasins d'Orient n'en furent pas moins ennemis de l'empire. Les Arabes de la Mésopotamie se réunirent

An. 1037. Cedr. p. 739, et seqq.

Zon. t. 2, p. 237, 238. Glycas, p. 316.

pour attaquer Edesse; et ils l'auroient prise, Lépendrène, qui avoit succédé à Maniacès dans le gouvernement de cette ville, n'étant pas en état de la défendre, si Constantin, frère de l'empereur, n'eût envoyé d'Antioche un puissant secours. Les Arabes se retirèrent. Pour récompense, Constantin fut nommé général des troupes d'Orient, et le gouvernement d'Edesse fut donné à Parasbaze, Ibérien, qui pensa être surpris par un singulier stratagème. Douze Arabes vinrent un jour le trouver. Ils étoient suivis de cinq cents cavaliers et d'autant de chameaux, chargés chacun de deux grandes caisses. C'étoient, disoient-ils, des présens que leur nation, dont ils étoient députés, envoyoit à l'empereur pour lui rendre hommage et obtenir sa bienveillance. Le gouverneur leur fait le meilleur accueil; il les invite à souper, mais il ne leur permet de faire entrer dans la ville ni leurs cavaliers, ni leurs chameaux. Pendant qu'ils étoient à table, un pauvre Arménien va au camp des Arabes pour y chercher quelque aumône. En rôdant çà et là, il entend parler une des caisses qui s'entretenoit avec sa voisine. Il va sur-le-champ faire part de sa découverte au gouverneur. Parasbaze laisse à table ses convives, et se transporte au camp avec sa garde. Les cavaliers étoient dispersés pour aller au fourrage. Il fait ouvrir les caisses : on trouve dans chacune un soldat; ce qui faisoit mille hommes qui devoient sortir pendant la nuit, et, joints aux cinq cents cavaliers, s'emparer de la ville, car ils avoient espéré d'y être reçus. A l'ouverture de chaque caisse on tuoit le soldat. Les cavaliers qui revenoient au camp l'un après l'autre avoient le même sort. Parasbaze retourne ensuite au festin, qu'il trouve en bonne humeur. Il fait main basse sur les Arabes, et n'en épargne qu'un seul, qu'il renvoie, après lui avoir fait couper les mains, le nez et les oreilles, pour aller rendre compte à ses compatriotes du succès de sa députation.

Une sécheresse de six mois, pendant lesquels il ne tomba pas une goutte de pluie, mit la famine dans la Thrace et la Macédoine, jusqu'en Thessalie. On fit à Constantinople des processions générales, à la tête desquelles marchoient les trois frères de l'empereur, portant entre leurs mains les reliques les plus respectables. Mais, au lieu de la pluie qu'on demandoit, il tomba une grêle terrible, qui abattit les arbres et brisa les toits des édifices. Jean fit acheter en Grèce six cent mille boisseaux de blé, qu'on distribua au peuple. A tant de maux se joignit un tremblement de terre, qui se fit sentir à diverses reprises pendant les deux derniers mois de cette année.

L'empereur se trouvoit à Thessalonique dans le temps que la famine désoloit le pays. On vint se plaindre à lui de l'impitoyable avarice de l'évêque Théophane, qui, loin de soulager la misère publique, l'aggravoit encore en refusant au clergé la rétribution ordinaire. L'empereur le fit venir; et, l'ayant en vain exhorté à faire le devoir d'un pasteur, comme Théophane se défendoit par de mauvaises raisons: *Du moins*, lui dit l'empereur, *vous ne refuserez pas de m'aider dans le besoin où je me trouve. L'argent me manque; prêtez-moi sur ma parole cent livres d'or, que je promets de vous rendre dès que j'en aurai reçu de Constantinople, où j'ai envoyé*. Le prélat s'en excusa, protestant avec serment qu'il n'avoit que trente livres. Le prince le retint dans le palais, et envoya fouiller dans sa maison. On y trouva trois mille trois cents livres d'or. On prit sur cet amas de richesses de quoi payer le clergé, qui n'avoit rien reçu depuis que Théophane étoit évêque. On distribua le reste aux pauvres. L'avare prélat, chassé de son siége, fut relégué dans une terre qui lui appartenoit. Prométhée fut mis à sa place, et chargé de lui faire une pension alimentaire.

L'eunuque Jean, sous le nom du prince, disposoit

de toutes les affaires de l'empire. Néanmoins, peu content d'un pouvoir si étendu, il voulut y réunir la puissance spirituelle. Le titre de patriarche de Constantinople flattoit son ambition ; il gagna des sénateurs et des évêques, qui entreprirent de déposer Alexis, sous prétexte que son élection n'étoit pas canonique, n'ayant été faite que par le choix de l'empereur Basile. Plusieurs métropolitains entroient dans ce complot ; à leur tête étoit l'eunuque Antoine, archevêque de Nicomédie, parent de l'empereur, mais ignorant et stupide. On lui donnoit le surnom de *Pachès*, c'est-à-dire *l'hébété*. Alexis, sans s'effrayer de leurs manœuvres obscures, dont il étoit informé, se contenta de leur écrire que, s'il y avoit abus dans son élection, il falloit déposer avec lui tous les évêques qu'il avoit ordonnés pendant les douze années de son épiscopat, et déclarer nul et abusif le couronnement de l'empereur, auquel, ainsi qu'à son prédécesseur, il avoit mis la couronne sur la tête. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette cabale ; tous les prélats qui la composoient étoient de l'ordination d'Alexis. Jean renonça au projet qu'une vanité insensée lui avoit inspiré. L'avarice le dédommagea du peu de succès de son ambition. Il devint plus avide de pillage, et tourmenta les peuples par des exactions accablantes et insolites. Sa sœur Marie, au retour d'un voyage de dévotion qu'elle avoit fait à Ephèse, s'étant avisée de lui représenter la misère des provinces, et de lui demander avec larmes le soulagement de tant de malheureux : *Vous n'êtes qu'une femme*, lui répondit-il en éclatant de rire ; *il vous appartient de pleurer, mais non pas de savoir ce qu'il faut d'argent pour soutenir un empire.* Zoé même entreprit de venger les peuples ; mais à sa manière, par un nouveau crime. Elle engagea le médecin de Jean à l'empoisonner. Il en fut averti, et évita le danger. Ses frères profitoient de son pouvoir pour s'enrichir à force d'injustices. Les cris que leurs

vexations excitoient de toutes parts réveilloient quelquefois l'empereur; mais Jean n'avoit pas de peine à le rendormir, soit en palliant les crimes de ses frères, soit en étouffant les plaintes, et en les empêchant de parvenir aux oreilles du prince indolent. Mortel ennemi de Dalassène, dont le mérite lui faisoit ombrage, il le tenoit depuis trois ans enfermé dans une des tours. Jasitas, roi d'Ibérie, demandant du secours contre Pancrace, roi d'Abasgie, qui le pressoit vivement, Jean chargea de cette expédition son frère Constantin avec les troupes d'Orient. Constantin, qui estimoit Dalassène autant que son frère le haïssoit, ne consentit à se mettre en marche qu'à condition qu'on lui enverroit ce brave et prudent officier, pour l'aider de ses conseils et de son courage. Jean le promit. Mais, dès que son frère fut parti, au lieu de mettre Dalassène en liberté, il exila toute sa famille, qu'il vouloit détruire. Constantin, piqué de ce procédé comme d'une insulte personnelle, ne l'eût pas plus tôt appris, qu'il revint sur ses pas sans être entré en Ibérie.

Un si mauvais gouvernement, loin d'être en état de secourir les alliés, ne pouvoit se soutenir lui-même. Ce n'est pas que le ministre manquât d'habileté; mais il préféroit ses intérêts à ceux de l'empire, et ses vues particulières ne s'accordoient pas toujours avec le bien public. Pandulf, prince de Capoue, chassé de ses états par l'empereur Conrad, qui les avoit donnés à Guaimar, prince de Salerne, s'étoit réfugié à Constantinople, et demandoit un secours d'hommes ou d'argent. Il avoit assez de partisans en Italie pour y exciter une révolution, dont les Grecs auroient pu tirer avantage. Le ministre se laissa corrompre par les députés de Guaimar, et Pandulf fut exilé au lieu d'être secouru. Il n'obtint sa liberté qu'après la mort de Conrad, comme si l'on eût été d'intelligence avec ce prince, ennemi de l'empire grec. On ne sut pas mieux profiter d'une occasion beaucoup plus importante. La valeur de Maniacès étoit sur

An. 1038.
Cedr. p. 740, 741, 743, 744, 745, 746.
Zon. t. 2, p. 237, 238.
Malaterra. l. 1.
Guill. app. l. 1.
Leo. ost. l. 2, c. 67, 68.
Lup. protos.
Pagi ad Baron.
Giann. hist. nap. l. 9, c. 1, 2.
Murat. annal. d'Ital. t. 6, p. 118, 119, 122, 124, 125, 126.
Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 70, 74, 76, 80,

82, 86, 88, 92, 94. le point de reconquérir la Sicile. L'injustice, la violence, l'incapacité de ses collègues la firent perdre de nouveau. Ce fut dans cette expédition que l'Italie apprit à connoître les fils de Tancrède. Les actions héroïques qu'on leur vit faire pour remettre l'empire en possession de cette île furent l'essai de leur valeur et le prélude de la conquête qu'ils en firent ensuite pour eux-mêmes.

Une guerre civile fit naître l'espérance de chasser de la Sicile les Sarrasins, qui en étoient maîtres depuis plus de deux cents ans. Abul[illegible]ar, allié de l'empire, y régnoit sous l'autorité du [illegible] d'Egypte. Son frère Abucab s'étant révolté contre lui, et ayant gagné plusieurs batailles, il eut recours à Léon Opus, qui gouvernoit, pour les Grecs, la Pouille et la Calabre. Léon étant passé en Sicile, battit plusieurs fois Abucab. Ses succès parurent dangereux à celui-même qu'il protégeoit. Abulaphar craignit que, sous prétexte de le défendre, il ne le dépouillât lui-même et ne se rendît maître du pays. Les deux frères se réunirent et firent venir du secours d'Afrique. Léon, trop foible pour résister, repassa en Italie avec quinze mille prisonniers chrétiens qu'il avoit délivrés d'esclavage.

An. 1039. Un début si heureux fit redoubler les efforts. Jean mit en mer une grande flotte, chargée de troupes, sous le commandement d'Etienne, son beau-frère. Doceau partoit en même temps pour l'Italie avec la qualité de catapan; et Maniacès, le plus grand capitaine de l'empire, rappelé pour cette expédition de son gouvernement de Baasparacan, devoit commander en Sicile. Arrivé à Rhége, Maniacès y fit venir les troupes de la Pouille et de la Calabre pour les joindre à son armée. Mais trois cents Normands, que lui envoya le prince de Salerne, furent pour lui d'un plus grand secours que des milliers de Grecs. Les trois fils aînés de Tancrède, Guillaume, Drogon et Hunfroi, marchoient à leur tête, et leur communiquoient cette ardeur mar-

tiale dont ils étoient embrasés. L'armée passe en Sicile, et Messine est emportée d'assaut. Elle marche ensuite à Syracuse. Cette ville étoit défendue par un renégat nommé Arcade, qui vint au-devant des Grecs, et leur présenta la bataille. La nécessité de vaincre ou de périr enflammoit son courage; il portoit partout la terreur, et déjà les Grecs en désordre plioient de toutes parts, lorsque Guillaume, courant, pique baissée, à ce redoutable ennemi, le fit tomber mort à ses pieds. L'épouvante passe du côté des Sarrasins. Guillaume, suivi de ses frères et de ses braves Normands, en fait un horrible carnage, et entre avec eux dans Syracuse. La ville est saccagée. Les Sarrasins qui échappent du massacre n'obtiennent la vie que par l'abandon de leurs biens. Les coups terribles que Guillaume avoit portés aux ennemis dans cette bataille lui firent donner le surnom de *Bras-de-fer*.

La nouvelle de cette défaite mit en mouvement toute l'Afrique. Un renfort de cinquante mille Sarrasins vint au secours de ceux de Sicile. Il se livre une seconde bataille dans un lieu que Cédrène nomme *Rémata*. Les Grecs, secondés d'un vent violent qui souffloit en face aux ennemis, et de la valeur des Normands, encore plus impétueuse, mettent les Sarrasins en déroute. Abucab, suivi d'une très-petite partie de son armée, se dérobe par la fuite à la furie des vainqueurs. Il avoit fait semer dans la plaine quantité de chausse-trapes pour ruiner la cavalerie grecque; mais les chevaux étoient ferrés, de manière qu'ils n'en reçurent aucun dommage, et la cavalerie fit un grand massacre des fuyards. Le fruit de cette victoire fut la soumission de treize villes qui se rendirent au vainqueur.

Maniacès passa l'hiver à s'assurer de ces places en les fortifiant et y mettant garnison. Dès que la mer fut navigable, on vit débarquer en Sicile une armée d'Africains plus nombreuse que la précédente. Ils vinrent An. 1040.

camper dans la plaine de Dragine, très-étendue et entièrement découverte, à peu de distance de la mer. Maniacès marche droit aux ennemis, sans s'effrayer de leur nombre. Il envoie ordre à Etienne de ranger sa flotte le long du rivage, et de fermer exactement le passage de la mer pour arrêter ceux qui, après la défaite, voudroient regagner l'Afrique. Il attaque ensuite l'ennemi avec tant de furie, que, si l'on en veut croire les historiens grecs, cinquante mille Sarrasins restèrent sur la place. D'un autre côté, les écrivains normands disent que les Normands seuls, ayant Guillaume à leur tête, donnèrent sur l'ennemi, le taillèrent en pièces, et ne laissèrent aux Grecs, arrivant après la victoire, que la peine de dépouiller les morts. Ce dernier récit a bien l'air d'une fanfaronnade nationale. Le général sarrasin, échappé du carnage, se sauva dans une chaloupe, et repassa en Afrique sans être aperçu des vaisseaux qui gardoient le rivage. Irrité de cette négligence d'Etienne, Maniacès, l'accablant d'injures, le traitant de poltron, de traître, s'emporta jusqu'à le frapper du bois de sa pique. Etienne étoit beau-frère de Jean et de l'empereur. Outré d'une insulte si atroce, il en écrit à Jean, et comme si la vérité ne suffisoit pas pour perdre son ennemi, il y ajoute la calomnie; il accuse Maniacès de vouloir se faire roi de Sicile. On envoie ordre aussitôt d'arrêter Maniacès et de l'amener à Constantinople. On le met en prison; on charge à sa place de toute l'expédition Docean, qu'on fait passer d'Italie en Sicile; on lui donne pour collègues Etienne et Basile Pédiadite. La lâcheté, la négligence et l'avidité insatiable de ces trois généraux firent perdre en peu de temps tout le fruit des victoires de Maniacès.

Mais rien ne porta un coup plus mortel aux affaires des Grecs en Sicile que la retraite des Normands, dont l'héroïque valeur avoit procuré des succès si rapides. Maniacès les avoit attirés sous ses enseignes par les plus

belles promesses. Lorsqu'il fut question de partager le butin, ils prétendirent avec raison y avoir part. Cependant les Grecs eurent l'insolence de les exclure du partage, les traitant de mercenaires qui devoient se contenter de leur solde. Ces guerriers, trop fiers pour souffrir un tel affront, prirent d'abord le parti de s'en plaindre à Docean. Mais, moins exercés à parler qu'à combattre, ils chargèrent de leurs plaintes un Milanais nommé Ardoin. C'étoit un homme de naissance, que l'amour de la gloire et la même ardeur de courage qui animoit les fils de Tancrède avoient associé avec eux. La conformité de caractère, jointe au partage des mêmes hasards, l'avoient en quelque sorte naturalisé entre les Normands, et il tenoit parmi eux un rang distingué. Il alla trouver Docean, et lui représenta, au nom de toute la nation, combien il étoit injuste de priver des fruits de la victoire ceux qui avoient eu le plus de part aux travaux et aux dangers. Docean, fier et brutal, ne répondit que par des insultes. Il fut encore choqué du refus que lui fit Ardoin d'un beau cheval qu'il avoit enlevé dans la bataille à un Sarrasin. Non content de l'accabler d'injures, il le fit passer par les verges. Dès qu'Ardoin fut de retour à son quartier, les Normands, outrés de colère, vouloient courir aux armes ; il les retint, et leur conseilla de dissimuler jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la Sicile. Ils le prennent pour chef, et, s'étant saisis de quelques barques, ils passent à Rhége. Poursuivis par un détachement de cavaliers grecs, ils retournent sur eux, en tuent cinquante, mettent le reste en fuite, et gagnent Averse, qui appartenoit à leur compatriote Ranulfe. Résolus de se venger des Grecs et de ne se point donner de repos qu'ils ne les aient chassés de l'Italie, ils choisissent entre les plus nobles douze chefs, qu'ils décorent du titre de comtes. Ils se partagent d'avance la Pouille et la Calabre qu'ils avoient à conquérir.

Melfes, bâtie par Bugien, sous le règne de Basile, dans un terrain commode et fertile, étoit déjà devenue considérable. Située au centre du pays, dont les Normands espéroient se rendre maîtres, ils résolurent d'en faire le chef-lieu et le rendez-vous général de la nation. Ils y marchèrent sous la conduite d'Ardoin; et comme Docean avoit dégarni l'Italie pour grossir l'armée de Sicile, ils s'en emparèrent sans résistance le jour de Pâques. Ils prirent ensuite Ascoli, Vénuse et Lavello. Cependant Docean reçut ordre de repasser en Italie pour exterminer cette colonie de brigands : c'étoit le nom qu'on leur donnoit à la cour de Constantinople, et on s'assuroit tellement du succès, qu'on recommandoit à Docean de ne pas les tuer tous, mais d'en envoyer quelques-uns chargés de fers pour satisfaire la curiosité de l'empereur et du peuple. Docean, plein de confiance, va camper devant Melfes. A son arrivée, il envoie un hérant offrir aux Normands la liberté de se retirer, ou le combat pour le lendemain. Le hérant montoit un beau cheval. Avant que de lui répondre, le Normand Hugues, pour apprendre aux Grecs à quels hommes ils avoient affaire, décharge un coup de poing sur le cou du cheval, et l'abat avec le cavalier. On relève le héraut avec de grandes risées, on jette son cheval dans un précipice, on lui en donne un autre plus beau, et on le renvoie avec ordre de dire à ses maîtres qu'on accepte avec joie l'honneur de les combattre. Il n'y avoit, du côté des Normands, que cinq cents hommes de pied, et sept cents chevaux. Les Grecs étoient au nombre de soixante mille, si l'on s'en rapporte aux historiens, qui ne manquent guère d'exagérer jusqu'au prodige les premiers exploits d'une nation naissante : c'est toujours Hercule au berceau. Le combat se livre au bord du fleuve Lebento. Guillaume et Drogon étoient seuls à la tête de leurs Normands : leurs frères ne se trouvoient pas alors à Melfes. Les Grecs sont battus, tués la plupart ou noyés

dans le fleuve. Docean se sauve sur la montagne la plus élevée. Il rallie les débris de sa défaite, et fait revenir de Sicile les troupes qu'il y avoit laissées, et qui n'étoient plus en état de tenir tête aux Sarrasins. Avec ce renfort, il se croit invincible, et marche vers Cannes, dans l'espérance d'y être aussi heureux que l'avoit été Bugien, son prédécesseur. Les Normands, de leur côté, pour attirer les Lombards dans leur parti, prennent pour chef Atenulf, frère de Pandulf, prince de Bénévent. On en vient aux mains sur les bords de l'Ofanto, et les Grecs sont taillés en pièces. Un prêtre nommé l'Ange, et Etienne, archevêque de Tarente, y perdirent la vie. Doceau, abattu de son cheval, est sauvé par son écuyer. Les Grecs venoient de passer le fleuve, la plupart des fuyards y périssent, les eaux s'étant tout à coup gonflées pendant la bataille. Tant de mauvais succès déterminèrent la cour à rappeler Docean, dont l'incapacité déshonoroit l'empire, tandis qu'il se rendoit odieux aux peuples par ses cruautés. On lui substitua Exauguste, fils de Bugien, qui avoit laissé dans ce pays la réputation d'un sage gouverneur et d'un habile guerrier. On s'imaginoit que le fils auroit hérité des talens de son père. On se trompa. Il amenoit avec lui une nombreuse recrue de Russes, d'Esclavons et de Bulgares. Les Normands vinrent à sa rencontre près de Mont-Peleso, à huit ou neuf lieues de Melfes. La bataille fut à la vérité plus opiniâtre. Les barbares que le nouveau général amenoit, ne craignant pas des ennemis dont ils n'avoient pas encore éprouvé la valeur, combattoient avec courage; et les Normands, fatigués d'une longue résistance, commençoient à plier, lorsque Guillaume, que la fièvre avoit retenu dans son camp, voyant de loin le désavantage de ses compatriotes, prend ses armes, fond comme un lion furieux sur les ennemis, les met en fuite, abat Exauguste d'un coup de sa masse d'arme, et, lui laissant la

vie, le fait conduire prisonnier à Bénévent. Les Grecs, battus en tant de rencontres, se tiennent renfermés dans les places, et laissent les Normands maîtres de la campagne. Bientôt il ne resta aux Grecs que les quatre grandes villes qui ne pouvoient être prises que par des forces considérables, Tarente, Brindes, Otrante et Bari.

Pendant que les Normands dépouilloient les Grecs de ce qu'ils possédoient en Italie, les Sarrasins recouvroient en Sicile ce que leur avoit enlevé la valeur de Maniacès. Etienne et Docean, uniquement occupés de pillage, n'avoient ni le courage ni la vigilance nécessaires pour conserver la nouvelle conquête. Abulaphar, aidé du secours des Africains, reprit toutes les places, à l'exception de Messine. Calacalon, surnommé *Ambuste*, écuyer de l'empereur, et capitaine de la garde arménienne, y commandoit la garnison, qui n'étoit que de cinq cents hommes de pied et trois cents chevaux. L'émir, qui ne vouloit laisser dans l'île aucune étincelle propre à rallumer la guerre, avoit rassemblé devant Messine tous les Siciliens en état de porter les armes avec les troupes africaines. Catacalon ne mettoit son espérance que dans la ruse et la surprise. Il tint les portes de la ville fermées pendant trois jours, et fit penser aux ennemis que la crainte le mettoit hors d'état de rien entreprendre. Les Sarrasins, persuadés qu'ils n'avoient besoin d'aucune précaution contre des ennemis si tremblans, se répandoient autour de la ville, passant les jours et les nuits à boire et à se divertir. Le siége sembloit être une partie de jeu et de débauche. Ils se flattoient d'emporter la ville du premier assaut. Le quatrième jour, qui étoit celui de la Pentecôte, Ambuste voyant le désordre des Sarrasins, assemble sa garnison l'encourage, fait célébrer la messe pour implorer le secours du ciel, et, à l'heure du repas, faisant tout à coup ouvrir toutes les portes, il fond sur les ennemis, la pla

part ivres, les autres endormis. Il court avec ses cavaliers droit au pavillon d'Abulaphar : on le trouve plongé dans le vin et dans le sommeil ; on le tue sans qu'il se reconnoisse. Les autres Sarrasins, chancelans d'ivresse, et ne songeant pas même à se défendre, fuient de toutes parts, tombent les uns sur les autres, sont massacrés pêle-mêle ; le camp, la plaine, les vallons, les fleuves d'alentour sont comblés de cadavres. Le butin fut immense en or, en argent, en pierreries, que les soldats mesuroient au boisseau. Ainsi la seule ville de Messine demeura au pouvoir des Grecs. Tout le reste de la Sicile rentra sous la domination des Sarrasins, jusqu'à ce que, vingt ans après, les Normands enlevèrent aux infidèles la possession de cette île, et aux Grecs l'espérance de la recouvrer jamais.

L'empereur ne prêtoit que son nom à toutes ces expéditions. Uniquement occupé du soin de sa guérison, il passoit des journées entières à Thessalonique, devant le tombeau de saint Démétrius. Un vaisseau qui lui portoit de Constantinople mille livres d'or fut jeté par la tempête sur les côtes d'Illyrie. Etienne Borsthlave, roi de Servie, s'en empara. La Servie, soumise à l'empire par Basile Bulgaroctone, s'en étoit détachée après la mort de Romain Argyre. Elle étoit rentrée depuis deux ans sous la domination impériale, et l'on retenoit à la cour Etienne, qui avoit sur ce pays des droits de succession. Ce prince, s'étant échappé de Constantinople, fut reconnu pour roi par les Serves et les Dalmates. Il chassa Théophile Erotique, gouverneur de ces deux provinces, dont les habitans firent main basse sur tous les Grecs qui s'y trouvoient. Pour ne pas lui donner le temps de s'affermir, on envoya promptement contre lui une armée, sous la conduite d'Harménopule, qui s'avança jusqu'au lac Zenta en Dalmatie, où il fut battu. Ce fut après cette victoire qu'Etienne, ennemi déclaré de l'empire, se saisit du vaisseau et de l'argent dont il étoit chargé.

Cedr. p. 745. Du Cange, fam. p. 279.

L'empereur, l'ayant en vain redemandé, fit marcher ses troupes sous le commandement de l'eunuque George Probatas. Ce général ignorant s'engagea imprudemment dans des vallons impraticables, d'où il ne put se tirer qu'avec perte de presque toute son armée.

Cedr. p. 745, et seqq. Zon. t. 2, p. 240, 241, 242. Glycas, p. 316. Du Cange, fam. p. 317, 318.

Les vexations que Jean exerçoit sur les sujets de l'empire n'avoient pas moins contribué à la révolte de la Servie que l'amour de la liberté. Ce ministre avare imposoit à son gré des taxes sur les terres, vendoit les magistratures, laissoit les concussions impunies. Son imagination féconde s'épuisoit en moyens de tourmenter les peuples, qui n'avoient jamais eu plus de besoin de soulagement. A de violens orages, à des pluies excessives succéda une si longue sécheresse, que presque toutes les sources tarirent. Une esquinancie épidémique fit beaucoup de ravage en Orient. Jamais les tremblemens de terre ne furent plus fréquens; la ville de Smyrne fut presque abîmée, et quantité d'habitans y périrent. Mais le ministre étoit pour l'empire un fléau plus funeste que tous ceux qui affligeoient la terre.

Les Bulgares, nouveaux sujets, ne purent supporter un joug si pesant. Basile, après la conquête de leur pays, n'avoit rien changé dans la forme des impositions; il les laissa subsister sur le pied où elles avoient été établies sous le règne de Samuel. Chaque charrue étoit taxée à un boisseau de blé, un de millet, et une petite mesure de vin. Au lieu du tribut en nature, Jean exigea de l'argent, et la Bulgarie se révolta. Un Bulgare, nommé Pierre Dolien, esclave d'un citoyen de Constantinople, prit la fuite, traversa toute la Bulgarie jusqu'à Belgrade, sur la frontière des Hongrois; et, se disant fils naturel d'Aaron, frère du roi Samuel, il souleva les Bulgares. On le proclama roi de Bulgarie. Il fut conduit comme en triomphe dans les principales villes du pays, et, pour honorer son passage et son entrée dans les places, on massacroit tous les Grecs qui s'y rencontroient. Cette

contrée faisoit partie du gouvernement de Dyrrachium, où commandoit Basile Synadène. Instruit de ce soulèvement, il lève promptement des troupes dans le pays même, et va chercher Dolien pour étouffer le mal dans sa naissance. Pendant la marche, il prend querelle avec un de ses lieutenans, nommé Michel Dermocaïte, qui étoit en faveur à la cour. Ce méchant homme le quitte à moitié chemin, court à Thessalonique, où résidoit l'empereur, accuse Synadène d'aspirer à l'empire. On l'envoie saisir, on le fait amener à Thessalonique, où il est mis en prison. Dermocaïte, revêtu de ses dépouilles, met tout en désordre par son incapacité et son avarice. Au lieu de marcher aux ennemis, il s'occupe à piller les sujets et ses propres soldats. Averti d'une conspiration formée contre lui, il prend la fuite. L'armée, composée de Dalmates et de Bulgares encore fidèles, redoutant le ressentiment d'un homme que Jean protégeoit, se révolte ouvertement. Elle proclame roi de Bulgarie Tichomer, simple soldat, mais estimé des troupes pour sa bravoure et son expérience. La Bulgarie se divise en deux partis : les uns tiennent pour Tichomer, les autres pour Dolien. Celui-ci, plus rusé que son rival, l'invite à le venir joindre; il lui propose le partage de la Bulgarie pour éviter les horreurs d'une guerre civile. Lorsque les deux armées sont réunies, Dolien les harangue: *Je mets*, leur dit-il, *la couronne à vos pieds, choisissez-vous un maître. Le royaume n'admet point de partage. Si vous préférez un soldat au neveu de votre roi Samuel, je cède à Tichomer; donnez-lui la couronne et ôtez-moi la vie. Si vous la croyez mieux placée sur ma tête, étouffez une semence de troubles et de divisions.* A ces mots, il s'élève un grand tumulte : *Vive Dolien! Dolien est notre roi*, c'est le cri universel. On lapide Tichomer, qui, n'ayant été roi qu'en songe, perd la vie à son réveil. Dolien marche à Thessalonique.

A cette nouvelle, l'empereur saisi d'effroi, s'enfuit à

Constantinople, abandonnant son trésor, sa garde-robe, ses équipages. Il en laisse le soin à Manuel Ibaze, avec ordre de le suivre en diligence. Ibaze étoit Bulgare, et peut-être fils de celui qui avoit si long-temps résisté à Basile. Au lieu de retourner à Constantinople, il va joindre Dolien, et lui met entre les mains la dépouille de l'empereur. Dolien charge Alusien du siége de Thessalonique, et tourne ses armes du côté de l'Epire et de l'Achaïe. Il prend Dyrrachium, envoie en Achaïe Anthime, qui défait près de Thèbes Allocassée, commandant du pays. Toutes les villes de la province de Nicopolis, à l'exception de Naupacte, se donnent aux Bulgares. Ce n'étoit pas tant par amour pour Dolien que par haine contre le gouvernement tyrannique de Jean le ministre. Un barbare financier, nommé Cuzomite, qu'il avoit envoyé pour recueillir les impôts, jeta les peuples dans un tel désespoir, qu'ils le hachèrent en pièces. Le mécontentement se répandoit avec les exacteurs dans toute l'étendue de l'empire. On découvrit à Constantinople une conjuration des principaux habitans, dont les chefs étoient Michel Cérulaire et Jean Macrempolite. Comme les conjurés n'en vouloient qu'au prince, ils en furent quittes pour le bannissement et la confiscation des biens. Il s'en formoit une autre en Phrygie contre Constantin, frère du ministre et gouverneur de la province. Les conjurés étoient des officiers de marque, à la tête desquels étoit le patrice Grégoire Taronite. Trahis par un de leurs complices, ils furent bien plus rigoureusement punis. On leur creva les yeux. Grégoire fut cousu dans une peau de bœuf fraîchement écorché, à laquelle on n'avoit laissé d'ouverture que pour la respiration et la vue. On l'envoya en cet état au ministre, et l'histoire ne dit pas à quoi se termina cette bizarre cruauté.

Un gouvernement qui n'avoit de force que contre les sujets, mais foible contre les ennemis, auroit eu peine

à faire rentrer la Bulgarie dans l'obéissance, si un Bulgare n'eût prêté son secours. Alusien, second fils d'Aaron, et frère de Ladislas, dernier roi de Bulgarie, avoit été sauvé du massacre que son oncle Samuel avoit fait de sa famille lorsqu'il étoit encore au berceau. Elevé à Constantinople par des personnes instruites de sa naissance, il n'en apprit lui-même le secret que lorsqu'il fut en âge de le garder. Tout inconnu qu'il étoit, il s'éleva par ses talens, fut fait patrice et gouverneur de Théodosiopolis en Arménie. Pour son malheur il devint riche, et ses richesses piquèrent l'insatiable avidité du ministre. Jean le fit accuser de plusieurs injustices, et, pour lui accorder la permission de se justifier, il tira de lui cinquante livres d'or. Alusien n'en fut pas plus avancé. Il fallut encore abandonner à l'avarice de Jean une très-belle terre qu'il possédoit en Cappadoce, du chef de sa femme. Après avoir ainsi sacrifié une grande partie de sa fortune, tout ce qu'il put obtenir fut la liberté de loger dans un faubourg de Constantinople, mais sans entrer dans la ville, à moins qu'il n'en obtînt chaque fois la permission. Toutes les requêtes qu'il adressoit au prince furent inutiles ; elles n'alloient pas jusqu'à lui, et restoient entre les mains de Jean. Un traitement si injuste le mit au désespoir ; et, lorsqu'il apprit la révolte de la Bulgarie et les succès de Dolien, il résolut de tirer parti de la conjoncture. L'empereur étoit encore à Thessalonique ; il se déguisa en esclave arménien, disant à tous les gardes des passages qu'il appartenoit à Théodorocane, et que son maître l'avoit chargé d'une commission secrète pour l'empereur. A la faveur de ce mensonge, il passa en Bulgarie sans être reconnu. Il se rendit au camp de Dolien, près d'Ostrobe. Il ne se fit pas connoître d'abord ; mais, s'entretenant avec les soldats, il les félicitoit d'avoir à leur tête un reste précieux de la race de leurs anciens maîtres : *Et que feriez-vous donc*, ajoutoit-il, *si vous retrouviez*

un fils légitime d'Aaron ? On ne lui répondoit que par des vœux et par des regrets. Voyant la nation ainsi disposée, il fit confidence de son secret à un ancien officier de son père. Celui-ci, l'ayant considéré avec attention, le pria de lui montrer à nu son bras droit : Alusien y portoit un signe de naissance, que l'officier n'eut pas plus tôt aperçu, qu'il se jeta à ses pieds et le reconnut pour son maître. Il court aussitôt publier par tout le camp cette heureuse découverte. La joie est universelle ; on s'empresse autour d'Alusien ; on le contemple, on lui rend hommage. Dolien, craignant pour lui-même, feint de prendre la plus grande part à l'allégresse publique ; il accable Alusien de caresses ; il partage avec lui l'autorité, et lui donne quarante mille hommes pour aller faire le siége de Thessalonique.

L'empereur avoit laissé dans cette ville un de ses parens nommé Constantin, avec un corps de ses meilleures troupes. Alusien forme les attaques, et pendant six jours il bat les murs avec toutes ses machines. Il donne plusieurs assauts ; et, toujours repoussé, il prend le parti de bloquer la ville et de la prendre par famine. Au bout de quelques jours les habitans, joints à la garnison, ayant passé une partie de la nuit en prières dans l'église de Saint-Démétrius, sortent par toutes les portes, tombent avec fureur sur le camp ennemi, où ils jettent la terreur, tuent quinze mille Bulgares, et font autant de prisonniers. Alusien, couvert de honte, regagne le camp de Dolien avec les débris de son armée.

AN. 1041. Dolien, qui regardoit son collègue comme un rival dangereux, n'eut pas de peine à se consoler d'une défaite qui décréditoit Alusien. Il jetoit sur lui des soupçons odieux, et, sans oser l'accuser de trahison, il affectoit d'en avoir de la défiance. Alusien, loin de paroître s'en apercevoir, redouble de démonstrations d'amitié et de franchise ; il l'invite à souper avec plusieurs de ses amis, auxquels il avoit communiqué son dessein.

Après l'avoir enivré, on se jette sur lui, on lui crève les yeux. Alusien reste seul maître de la Bulgarie. Michel, qui étoit revenu à Thessalonique, veut profiter de ces troubles, et prend, pour la première fois, une résolution généreuse. Quoique attaqué d'une hydropisie déjà formée, il se prépare à marcher en personne ; et aux instances de ses parens et des principaux sénateurs qui lui représentent le danger où il s'expose, et le prient de ménager sa santé, il répond *que, n'ayant rien acquis à l'empire, il veut au moins ne lui rien laisser perdre.* Il part de Thessalonique ; et, sur le bord du tombeau, il devient un nouvel homme. Il se couchoit tous les soirs en si mauvais état, qu'on pensoit qu'il ne releveroit pas de son lit ; et le lendemain au point du jour on le voyoit à cheval à la tête de son armée. Alusien n'eut pas assez de courage pour se tenir ferme dans le poste où son ambition l'avoit élevé. Effrayé de ce fantôme d'empereur, il fit savoir secrètement à Michel qu'il étoit prêt à se mettre entre ses mains, si on l'assuroit d'un traitement honorable. Sa proposition fut bien reçue, et, sur la parole de l'empereur, il se rendit auprès de lui, et reçut le titre de *maître de la milice.* Dolien fut pris et conduit à Thessalonique. L'empereur pénétra dans l'intérieur de la Bulgarie ; il força sans peine un passage que Manuel Ibaze avoit fermé d'une palissade. Il dissipa l'armée des Bulgares, fit Ibaze prisonnier, pacifia tout le pays, y établit un gouverneur, et laissa la Bulgarie entièrement soumise. Il revint triomphant à Constantinople, avec un grand nombre de prisonniers, entre lesquels on distinguoit Ibaze, et Dolien, aveugle.

Ce dernier effort, la seule action digne d'un prince qu'il eût faite en sa vie, épuisa le foible empereur. Les attaques d'épilepsie devinrent plus fréquentes. Il se montra plus rarement ; et, dans les occasions où il étoit obligé de paroître en public, on tenoit autour de son

Cedr. p. 749. Zon. t. 2, p. 239, 242, 243. Manas. p. 124, 125. Joël, p. 183. Pagi ex Psel.

Du Cange, gloss. græc. voce Καλαφάτος.

trône des rideaux suspendus, qu'on abattoit promptement dès qu'on apercevoit sur son visage quelque altération qui annonçoit un nouvel accès. Il cessa tout-à-fait de voir l'impératrice, moins par honte ou par indifférence que par l'avis de ses directeurs spirituels, qui, entre autres mortifications, lui avoient imposé cette pénitence pour expier le crime de son commerce adultère. Tourmenté par des remords plus cruels encore que sa maladie, il avoit fait pendant son règne de fréquens voyages au tombeau de saint Démétrius à Thessalonique. Plus il sentoit sa fin approcher, plus il redoubloit de dévotion. Il épuisoit ses finances en bâtimens pieux. Ce n'étoient qu'églises, monastères, hôpitaux qui s'élevoient autour de Constantinople. Bizarre et maladroit jusque dans les pratiques religieuses, il portoit à l'excès sa vénération pour les anachorètes; il les faisoit chercher dans les déserts, dans les cavernes, et amener à son palais. Il les embrassoit, leur lavoit les pieds, se revêtoit de leurs habits, les faisoit asseoir sur son trône, reposer dans le lit impérial, et couchoit à côté d'eux sur une planche, n'ayant qu'une pierre sous sa tête. Il s'abaissoit aux actes d'humilité la plus profonde, comme de panser les lépreux, de les servir dans les bains. Le peuple, qui ne le regardoit auparavant qu'avec horreur, comme un homme possédé du diable, en étoit venu à l'honorer comme un saint. Jean, moins dévot que lui, n'étoit occupé que des suites de la mort du prince. Les progrès que faisoit l'hydropisie lui causoient de mortelles inquiétudes. Il craignoit la vengeance de Zoé, qu'il avoit tenue captive. Détesté de cette princesse, le plus doux traitement qu'il en pouvoit espérer, étoit de se voir replonger avec sa famille dans la poussière d'où il s'étoit tiré à force de crimes et d'intrigues. Pour se mettre à couvert des disgrâces, il engagea son frère, qu'il tournoit à son gré, à désigner pour son successeur son neveu Michel, que le peuple nommoit *Calaphate*, à

cause du métier qu'avoit fait son père Etienne, calfateur de vaisseaux avant que de devenir beau-frère d'empereur. Ce n'étoit pas encore assez pour calmer ses craintes. Il entreprit d'attacher Zoé à la personne de son neveu par les liens les plus forts. L'empereur, à sa sollicitation, exigea de cette princesse qu'elle adoptât le jeune Michel, et elle n'osa le refuser. Ayant donc mandé le sénat et les officiers du palais dans l'église de Blaquernes, l'impératrice, assise dans le sanctuaire, prit Michel entre ses bras, déclara qu'elle l'adoptoit pour son fils, et aussitôt après l'empereur le nomma César, et le présenta au peuple, qui étoit accouru en foule, et qui le salua par de grandes acclamations. Par ce double titre, dont l'un sembloit corriger la nature, l'autre fixer la fortune, Jean se flattoit d'avoir solidement établi la grandeur de sa famille; il ne fit qu'en précipiter la ruine, comme on le verra par la suite.

Michel ne survécut que peu de jours; mais c'en fut assez pour se repentir de l'honneur qu'il avoit fait à son neveu, dont il connut trop tard les mauvaises qualités. Il l'éloigna de ses yeux, et lui assigna une demeure hors de la ville, avec défense de se présenter devant lui sans un ordre de sa part. Se sentant affoiblir de plus en plus, il quitta le palais, et se retira dans un monastère qu'il avoit fait bâtir aux portes de Constantinople, sous le nom des *Saints-Anargyres*; c'est ainsi que les Grecs nommoient saint Côme et saint Damien. Là, par le conseil d'un moine, nommé Zinziluc, son directeur inséparable, il se dépouilla de la pourpre, se fit couper les cheveux, et prit l'habit monastique; résolu de passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence, et d'effacer par les larmes les deux crimes qui lui avoient procuré la couronne, qu'il ne regardoit plus qu'avec horreur. A cette nouvelle, l'impératrice, éplorée, traversant à pied toute la ville, vint au monastère pour lui dire le dernier adieu. Il refusa de la voir. Le jour même

de sa mort, l'heure de l'office étant venue, il se fit conduire presque expirant à l'église. On fut bientôt obligé de le reporter dans son lit, où il mourut le 10 décembre 1041, dans les sentimens du plus amer repentir. Il avoit régné sept ans et huit mois, si c'est régner que d'être assis sur un trône. Quelques historiens, charmés de sa pénitence, le louent comme un bon prince, parce qu'il ne fit jamais par lui-même de mal à ses sujets : comme si un prince n'étoit pas responsable à ses peuples et à la postérité de tout le mal que font ses ministres.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

LÉON V, DIT L'ARMÉNIEN. MICHEL II, DIT LE BÈGUE.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

LÉON VI, DIT LE SAGE, OU LE PHILOSOPHE.

LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

ALEXANDRE. CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGÉNÈTE, SECOND DE CE SURNOM. ROMAIN LECAPÈNE.

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

CONSTANTIN VII,

DIT PORPHYROGÉNÈTE, SECOND DE CE SURNOM.

ROMAIN II, DIT LE JEUNE.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

BASILE II. CONSTANTIN VIII.
NICÉPHORE II, DIT PHOCAS. JEAN ZIMISCÈS.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

BASILE II, DIT BULGAROCTONE. CONSTANTIN VIII.

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

CONSTANTIN VIII. ROMAIN III, DIT ARGYRE OU ARGYROPULE. MICHEL IV, DIT LE PAPHLAGONIEN.

FIN DE LA TABLE.





